

LA RENAISSANCE CATHOLIQUE A STRASBOURG

L'AFFAIRE BAUTAIN¹

(1854-1840)

L'affaire Bautain est un des épisodes les plus attachants de l'histoire religieuse de Strasbourg sous la monarchie constitutionnelle. La querelle ne fut pas seulement le résultat de divergences théologiques entre l'évêque de Strasbourg, Mgr Le Pappe de Trévern, et un autre fort distingué de son diocèse, professeur à l'Académie de Strasbourg, l'abbé Bautain. Elle fut aussi une manifestation curieuse du catholicisme libéral, dont les origines remontent au déclin du gouvernement de Charles X et qui devait avoir en Bautain l'un de ses représentants les plus éminents². En outre de sa valeur générale, cet épisode éclaire certains aspects de la psychologie du clergé alsacien et de l'évolution politique en Alsace. Au feu de la discussion, les partis se forment, les bouchures nombreuses colportent leurs arguments adverses. Au sein même de la ville qu'agitent le « radicalisme » politique, une opposition nouvelle naît, dont l'évêque est le point de mire et qui a pour pivot un révolutionnaire orléaniste, M. Choppin d'Arnouville, mal soutenu en l'occurrence par son gouvernement, et l'organe gouvernemental de Strasbourg, lui-même, le *Journal du Haut et du Bas-Rhin*, dirigé par un ancien saint-simonien, autrefois rédacteur au *Globe*, Paul Rochette.

L'affaire Bautain se présente sous un triple aspect politique, religieux et universitaire. Elle passionne l'élite strasbourgeoise qui se tient haletante aux cours du professeur et lit avidement les pamphlets que les adversaires se lancent à la tête. La querelle déborde le cadre de Strasbourg : les noms de grands hommes d'Église, comme le cardinal, Möhler, y sont mêlés ; les ministères des affaires étran-

1. Voir la Bibliographie à la fin de l'article.

2. G. Weill, *Le catholicisme libéral en France*, dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, III, 1909, p. 100 et suiv.

gères, de la justice et des cultes sont alertés ; les milieux romains intriguent ; le pape Grégoire XVI lui-même est saisi. N'était l'esprit de soumission et de foi qui anime le « philosophe de Strasbourg », on pourrait craindre un instant qu'il ne devienne un nouveau Lamennais.

**UN PRÉLAT D'ANCIEN RÉGIME
SOUS LA MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE**

Mgr Jean-François-Marie Le Pappe de Trévern avait eu une vie fort agitée. Il avait conservé une vivacité, un entrain, une verdeur de langage qui étonne un peu chez un évêque, mais qui séduit. Né à Morlaix le 22 octobre 1754, de vieille noblesse bretonne, il avait commencé ses études à Plourguenével, les avait poursuivies au collège de Quimper, pour les achever à Paris, au collège Duplessis-Richelieu. D'une intelligence très vive, très fin, il entrait en 1775 au séminaire de Saint-Magloire. Ses quatre années terminées, il passait à la Sorbonne où, en 1784, le grade de docteur lui était conféré. Ordonné prêtre la même année, il était attaché en qualité de vicaire général à la personne de Mgr de La Lutzerne, évêque de Langres. Émigré en Angleterre, il devint l'hôte d'un grand seigneur, Lord Carlisle. En 1803, il est à Vienne, où il préside à l'éducation du fils du prince Esterhazy. Les victoires de Napoléon le chassent jusqu'en Russie, la chute de « l'Usurpateur » le ramène en France. Il attend jusqu'en 1822 un poste épiscopal, et c'est celui d'Aire, perdu dans les Landes. La bonté des habitants, l'excellent esprit du clergé, ne purent l'attacher à un diocèse trop vaste et impraticable.

Écoute, écrit-il à son ami Pouliquet, le 20 avril 1824, j'ai voulu attaquer mes Landes dans la saison convenable, car dans les chaleurs elles sont presque pestilentielles et impraticables, par une espèce terrible de grosses mouches qui piquent au sang, à chaque coup, le cheval et le cavalier. Je n'ai guère fait qu'effleurer les lieux : imagine une mer sans bornes de bruyères, sur un sable des diverses couleurs ; l'hiver sous les eaux, et après, entrecoupées par des marais ; les sentiers coupés par de petites voitures à bœufs, des mares d'eau assez profondes, de cent à deux cents pieds de longueur... Les gens du pays me disaient que cette partie n'était rien en comparaison des grandes landes¹...

Il était depuis quatre années « dans ces tristes contrées », quand

¹. J.-M. Pilven, *Correspondance de M. Le Pappe de Trévern, 1815-1839*, Quimper, 1917, p. 70-71.

Mgr Tharin, évêque de Strasbourg, fut appelé à la cour comme précepteur du duc de Bordeaux. Le siège de Strasbourg plaisait à Mgr de Trévern : « Quoiqu'il fasse à Strasbourg des froids de loup, je serais aise d'y être si le patron vient au pavillon Marsan. » Mais les choses trainèrent en longueur. Il fallut à Mgr de Trévern plus d'une année de luttes et de démarches avant d'obtenir le siège qu'il désirait. La nomination officielle fut retardée jusqu'au mois de mai 1827 ; Mgr Tharin avait fait tout ce qu'il avait pu pour lui barrer la route.

En ces deux prélates, en effet, s'affrontaient deux conceptions de l'Église. L'épiscopat français était devenu ultramontain depuis la Révolution ; Mgr Tharin en était un exemple. L'ultramontanisme avait été enseigné si bien dans les séminaires que la très grande majorité de la jeunesse ecclésiastique s'était ralliée à lui. Mgr de Trévern était resté un défenseur décidé des quatre articles de la Déclaration de 1682. Il était gallican obstinément.

Le grand point est d'avoir une Église gallicane, écrit-il à Poulpiquet ; elle sera mal organisée, pauvre et peu considérée au début ; mais, si les choix d'évêques sont bons, ils sauront se faire respecter, estimer, ils sauront prendre les mesures convenables pour la suite, ils ranimeront l'esprit de la religion dans le peuple qui en est aujourd'hui si éloigné, ils feront du bien¹...

Et dix ans plus tard :

Je crains notre clergé ardent, rigoriste, ultramontain ; il me donnera bien de la tablature, et je n'en serai pas goûté. Mgr d'Hermopolis me recommande la plus grande modération dans le gallicanisme ; à la bonne heure ; mais n'est-il pas cruel que nous en soyons venus au point de ne point enseigner hautement les vrais principes ? Qui aurait pensé en 1786 qu'il nous faudrait des ménagements pour ne pas trop nous montrer ce que nous étions tous autrefois ?

Mgr de Trévern se méfie de Rome ; il en écarte les prétentions. Au retour du voyage qu'il y a fait à la fin de l'année 1816, il écrit :

Le Chef [le Pape] est la piété, la dévotion même, et la bonté ; il n'y a rien à t'en dire de plus. Il est livré à son cardinal-diacre, qui mène tout et déplaît à ses confrères par cette domination universelle... Un traité [le Concordat] a été signé, ratifié ici même et, au lieu de l'exécuter, ils font des difficultés, élèvent des prétentions, traversent les vues du Roi, en écrivant aux évêques

1. Pilven, *op. cit.*, p. 9. — Sur le gallicanisme de Mgr de Trévern et ses efforts pour relever le niveau des études théologiques, voir H. Bremond, *Le Pappe de Trévern, 1754-1840, et la restauration de l'Église gallicane*, dans *Revue de France* du 15 janvier 1924, p. 293-305.

actuels de ne pas lui donner la démission qu'il leur a demandée... Quelle vivacité ils avaient à démolir ! Quelle lenteur, quelle répugnance à reconstruire ! Tout de feu pour l'usurpateur, de glace pour le Roi¹...

Aussi Mgr de Trévern n'aime ni les Sulpiciens, ni les Jésuites, car l'ultramontanisme les tient.

Le sens des hautes études cléricales, voilà bien le deuxième point qui éclaire sa physionomie très « ancien régime ». Il estime que, seul, l'enseignement de l'ancienne Sorbonne donnait des prêtres savants et riches de toutes les connaissances théologiques indispensables. Il veut que les séminaristes soient des théologiens subtils ; il poursuit le relèvement du niveau trop déchu des études. Et il voit dans le retour à une culture théologique plus profonde le triomphe du gallicanisme : « La licence, mon ami, la licence ! voilà le moyen curatif et le seul... Liberté de prendre parti sur les quatre articles. Les premiers ultramontains seraient tellement bourrés que les autres s'en dégoûteraient vite. » Ses vœux sont exaucés. Une ordonnance royale du 20 juillet 1825 institue la Commission des hautes études. Les sentiments bien connus de Mgr de Trévern le firent écarter ; mais son ami Pouliquet en fut. Et Trévern de conseiller, de stimuler, d'ébaucher tout un plan d'organisation. Il faudrait deux maisons pour recevoir les jeunes théologiens : le Val-de-Grâce et Saint-Sulpice lui agréeraient. Il fixe le prix de la pension que paierait chaque diocèse pour les deux sujets qu'il y enverrait. Il propose de bâtir aux Missions étrangères, à moins que l'Université ne cède un ou deux collèges. « Il faudrait surtout nettoyer la Sorbonne, la laisser toute à la théologie, remettre les salles comme autrefois... » En mars 1827, il parlait de désaffectionner le lycée Henri IV pour y établir son séminaire national. Il songe même à décerner des signes distinctifs aux licenciés : une croix portant d'un côté le « bonhomme Sorbon », de l'autre saint Louis, avec un ruban noir ou violet. L'avancement leur serait rendu plus facile : « Au bout de dix ans, droit aux cures de villes de premier rang ; au bout de quinze, à la moitié du canonicat, et avant, aux chaires de philosophie et théologie. Ils pourraient aussi, à quarante ans, être éligibles parmi les députés. » Mgr de Trévern aimait les vains hochets et ne détestait pas les honneurs. A plusieurs reprises, dans ses lettres, il revient sur les questions d'argent. Mais le but qu'il poursuivait, de faire l'Eglise plus instruite, était noble.

Tout son passé le poussait à en hausser le niveau. Ce n'était pas impu-

1. Pilven, *op. cit.*, p. 8.

mément qu'il avait suivi les cours de la Sorbonne avant 1789. Puis il avait un tempérament de controversiste, à qui une science sûre est indispensable dans le combat qu'il mène contre l'hérésie. N'avait-il pas écrit en exil la *Discussion amicale*¹, qui avait contribué, pour une part qui n'est pas négligeable, au mouvement de renaissance catholique en Angleterre au début du xix^e siècle? « Entreprendre de ramener l'Angleterre au catholicisme! Quelle extravagance, dira-t-on! Il faut que cet homme soit fanatique. » L'avenir allait donner raison à l'ancien émigré. Précisément, c'est l'époque où von Starck, préicateur en chef de la cour de Hesse-Darmstadt, écrit une apologie du catholicisme, *Le banquet de Théodule*, qui renferme la preuve qu'il n'y a plus de protestantisme, où Wix, recteur de Saint-Barthélemy à Londres, demande la réunion d'un concile dans lequel anglicans et catholiques s'emploieront à « ajuster les différends et réunir les deux Églises ». « Starck et Wix m'enchantent », écrit encore Mgr de Trévern, le 29 juin 1818. — C'est la préparation du mouvement d'Oxford.

Prélat d'ancien régime, Mgr de Trévern l'était encore par ses opinions politiques. L'idéal était, à ses yeux, la monarchie Louis Quatorzienne, parce que c'était la belle époque du gallicanisme. Après une émigration de vingt-cinq années, la situation de la France lui paraît très mauvaise à son retour. Très réactionnaire, il répugne au régime parlementaire, à la diffusion de la presse : « Nous sommes noyés dans les gazettes et les journaux », écrit-il ; « heureux les peuples où ils sont inconnus! » Craignant toujours la reprise des troubles qui avaient ensanglanté la France pendant la période révolutionnaire, il nourrissait de nouveaux projets d'émigration, et cela dès 1817.

Comment tout cela finira-t-il? Les étrangers viendront mettre fin à nos querelles intestines; voilà ce qui me paraît plus probable à conjecturer. Avant que les choses en viennent là, j'aurai pris mon parti, je t'en préviendrai, nous nous entendrons et, puisque tu le désires, nous irons finir ensemble nos tristes jours et pleurer sur le sort d'une nation qui a oublié son Dieu.

Et, quelques mois plus tard :

Je pense, à l'heure qu'il est, qu'il ne reste guère de royalistes en place; on les en chasse de tout côté, sans plus l'annoncer dans les feuilles. Les troupes sont aussi bien travaillées... Les Suisses sont aussi menacés d'être

1. Le titre exact était : *Discussion amicale sur l'établissement et la doctrine de l'Église anglaise et, en général, sur la Réformation*, rédigée en forme de lettres écrites en 1812 et 1813 par un licencié de la maison et société de Sorbonne. Londres, Juigné, 1817, 2 vol. in-8°.

renvoyés... On dit que les écrivains royalistes ont reçu des lettres anonymes où on les menace d'être « kozebusés »... Je te conseillerais de faire, dès à présent, tes dispositions pour l'étranger et d'annoncer simplement un voyage à Paris.

Mais avec le rétablissement provisoire de la santé de Louis XVIII et le départ de Decazes, les ultra-royalistes l'emportent, et Mgr de Trévern ne se soucie plus de quitter la France.

Ce prélat au caractère bouillonnant était marqué du signe de l'amitié. Comme il est prime-sautier, dans les lettres qu'il adresse au vieil ami de toujours, Mgr Pouliquet ! Comme il y met son cœur en épandant peines et joies ! Et les formules d'adieu qui closent chaque lettre sont si charmantes et d'une si grande jeunesse d'expression !

Adieu, je t'embrasse comme je t'aime, de bon cœur et pour toujours (6 septembre 1817). Adieu. Prémord [leur ami commun] t'embrasse ; moi de toute la force de mes bras et de mon cœur. Adieu (9 mai 1818. — Mgr de Trévern a alors soixante-trois ans). Tout à toi de tout mon cœur (8 mai 1819). Adieu, porte-toi bien, embrasse Prémord pour moi ; je vous embrasse l'un et l'autre *chreis va c'halon* [expression bretonne], au milieu de mon cœur ; encore adieu, tout à toi pour la vie (2 janvier 1826). Encore adieu, tout à toi jusqu'à mon dernier souffle (juin 1827).

Et celle-ci, la dernière (15 juillet 1839) :

Adieu, adieu ; approche que je t'embrasse.

Tout le long de cette correspondance, il y a une effusion, un don de soi que l'on ne peut qu'admirer. Il révèle à son vieil ami des formules de Jouvence :

Tu devrais louer une campagne pour l'été, tu t'en porterais mieux, et monter à cheval : voilà ce que je fais (14 avril 1836).

Et ce conseil culinaire :

Arrête, c'en est trop ; mange du rôti, volaille, puis mouton, avec de la chicorée cuite, le tout arrosé d'un vin généreux ; monte-moi ton double bidet, promène le beau et riche pays de Léon et trotte autant que possible sans te fatiguer.

Les espiègleries de style de M. de Trévern ne manquent pas de piquant. Il aimait l'expression pittoresque :

A ton grand étonnement, cher Pouliquet, je te dirai qu'au moment où

ton aimable lettre arrive, elle me trouve précisément une jambe en l'air, pour commencer une nouvelle course. — Si, comme je le crains, on renonce à exécuter celui-ci [le Concordat] par ordonnance, cela nous mène à la session prochaine qui crachera avec dédain sur toute cette besogne. — Je suis toujours sur la branche, attendant quelque occasion qui ne vient pas. — Je suis accablé de lettres qui me pleuvent de tout côté. Il m'est impossible de faire seul la chouette à tant de monde. — Puisque tu désires, cher et excellent seigneur, que je te fasse passer mes broutilles [ses mandements], tu devrais bien, en toute équité, m'envoyer tes mandements.

LA CONVERSION DE M BAUTAIN,
PROFESSEUR A L'ACADEMIE DE STRASBOURG

LE CENACLE DE LA RUE DE LA TOUSSAINT

Deux faits dominent l'épiscopat de M. de Trévern à Strasbourg : l'organisation d'un haut enseignement théologique et son conflit avec l'abbé Bautain, faits connexes d'ailleurs, et dominés par l'ardeur de Trévern pour la controverse.

Au moment où M. de Trévern prenait possession du siège de Strasbourg, se manifestait dans la région rhénane un renouveau catholique, auquel trois Alsaciens, Mgr Colmar, évêque de Mayence, MM. Liebermann et A. Raess, avaient largement contribué. Tandis que le mouvement d'Oxford allait se produire, on vit à Strasbourg se dessiner plusieurs vocations catholiques. Par une admirable coïncidence, c'était le moment où le gouvernement de la Restauration y appelait l'homme né pour diriger les diocèses à population mixte et pour chercher à gagner les dissidents par la douceur et la persuasion.

L'entrée solennelle du nouvel évêque dans Strasbourg eut lieu le jeudi 14 juin 1827. Son premier contact avec la population alsacienne eut lieu lors de la confirmation. Il produisit une excellente impression. Mgr de Trévern parcourut tous les cantons, « presque toujours à cheval, escorté par une troupe de paysans bien montés¹ ». Partout l'affluence était immense. Les protestants eux-mêmes étaient du cortège, ce qui n'était pas pour déplaire à M. de Trévern. Temps superbe, pays admirable, communes excellentes. En fallait-il davantage ? « Oh ! mon ami, combien je me suis senti profondément humilié, en voyant leur accueil, leur joie, leur empressement ! » Mais le niveau intellectuel du clergé était trop bas pour ne pas le navrer. « Les études vont-elles

¹ Pilven, *op. cit.*, p. 131.

bien chez toi? As-tu de bons professeurs? Voilà ce qui manque ici surtout, c'est le sujet de mon plus grand chagrin » (26 mars 1828).

Aussi se hâta-t-il de faire aménager l'ancien petit séminaire des jésuites de Molsheim. Il y avait là un château « composé d'un rez-de-chaussée élevé, d'un premier étage vaste, d'un second plein de jolies chambres partagées par un long corridor, car la maison est double », et d'une chapelle « fort belle ». Dans des chambres claires, il fit disposer un mobilier suffisant, choisit un théologien à qui il confia une dizaine de séminaristes, parmi lesquels un protestant de Bâle et deux jeunes Juifs, I. Goschler et J. Lewel. Ainsi débute « la petite Sorbonne de Molsheim¹ ». Le 16 août 1828 y arrivait la recrue la plus brillante que fit jamais l'établissement : M. Bautain, professeur à l'Académie de Strasbourg, qu'accompagnait son ami Adolphe Carl.

Né à Paris le 17 février 1796, il s'était lié d'amitié, à l'École normale, avec Jouffroy et Damiron ; il avait reçu les leçons de Victor Cousin. Agrégé de philosophie, docteur ès lettres, avec deux thèses, l'une sur la satire, l'autre, d'ordre philosophique, *De Idealismo et phénoménismo*, M. Bautain avait débuté dans l'enseignement au collège royal de Strasbourg, en 1816, à vingt et un ans. Le 31 octobre 1817, il avait été chargé de l'enseignement de la philosophie à la Faculté des lettres. « La philosophie lui apparaissait à travers l'éloquence prestigieuse de Cousin qui l'initiait aux doctrines de l'éclectisme à mesure qu'il en rassemblait les faisceaux. Bautain la voyait donc sous les espèces d'un spiritualisme vague et chaud que des princes de la jeunesse auraient mission d'offrir en phrases sonores et magnifiques à l'ardeur des générations nouvelles². » Dès le premier cours, il avait obtenu un succès inconnu jusque-là. Le regard puissant, la voix vibrante, sa personnalité tout entière « ensorcelante³ », « rendant tous les accents de l'âme »,

1. Goyau, *L'Allemagne religieuse. Le catholicisme, 1800-1848*, t. II, p. 16, note 4. — G. Weill (*Histoire du catholicisme libéral en France, 1828-1908*, Paris, Félix Alcan, 1909) écrit à ce sujet : « Les essais de Lamennais à Malestroit, de Bautain à Molsheim n'avaient pas duré » (p. 64). Les essais de Molsheim n'étaient pas dus à Bautain, mais à l'évêque de Strasbourg, Le Pappe de Trévern. « Cette idée de fonder une école de hautes études en Alsace », écrit, le 18 avril 1830, à l'abbé de Ram, A. Raess, venu de Mayence pour diriger la petite Sorbonne en 1830, « fera la gloire de l'épiscopat de Mgr de Trévern. Il serait bien à désirer que d'autres prélates fissent de même » (*Mgr André Raess...*, dans *Revue catholique d'Alsace*, 1903, p. 106). Voir aussi archives de l'évêché de Strasbourg, registre de correspondance de l'évêque avec le ministre de la justice et des cultes, n° 92, p. 71-73 : délibération du bureau d'administration du séminaire diocésain du 27 mars 1835.

2. Baudin, *Louis Bautain, le philosophe de Strasbourg* (*Bulletin des amis de l'Université de Strasbourg*, n° 2, 1920, p. 89). Voir aussi M^{me} P. Fläche, *M^{me} Louise Humann, 1766-1836*, Paris, 1921, chap. ix, p. 80 et suiv.

3. J. Guerber, *B. F. L. Liebermann. Fribourg-en-Brisgau*, 1880, p. 366.

l'esprit noble et élevé, il se révélait comme un orateur de race. Son cours faisait fureur. Étudiants et bourgeois s'y pressaient. « La politique ne nuisait pas à ce triomphe ; car le libéralisme, aussi ardent à Strasbourg qu'à Paris, trouvait son homme en Bautain, qui l'échauffait par des dithyrambes de la raison et de la liberté, où l'on sentait passer les haleines brûlantes de l'esprit nouveau. » Bautain vécut les vacances de 1818 en Allemagne, avec Cousin. Il y rencontra Hegel ; « les travaux de Fichte le fascinèrent »¹. De retour à Strasbourg, il continua d'être l'idole des salons et de l'Académie. Mais tant d'efforts pour briller et satisfaire ses multiples besognes ébranlèrent sa santé et, certain jour, il dut descendre de sa chaire, sans pouvoir achever sa leçon. Il prit un congé jusqu'en 1820, changea d'air, alla aux eaux, à Baden-Baden. Mais l'inaction lui pesait. Ne pouvant rétablir l'équilibre qui lui échappait, incapable de penser, il songea au suicide. Crise passagère dont triompha sa jeunesse. Il put reprendre ses cours, retrouva ses succès. Entre temps, il commença ses études médicales. Imprégnée de philosophie germanique, sa pensée en eut plus de saveur. Une pointe de libéralisme l'assaisonnait². Or, M. Bautain était surveillé par une partie de son auditoire, qui recueillait les expressions susceptibles d'interprétations désobligeantes. Bientôt, on l'accusa de tenir « une école d'impiété », d'enseigner « le spinozisme et le jacobinisme », de nier Dieu. Malgré l'avis du recteur, qui fit l'éloge de son talent et de sa doctrine, son cours fut suspendu du 7 avril au 7 mai 1820. La commission d'enquête chargea le recteur de surveiller son enseignement ; avant de le reprendre en octobre, il dut faire approuver le sujet de ses leçons par le directeur de l'École normale, Guéneau de Mussy. En 1822, un inspecteur de l'Université, M. Budan de Boislaurent, arriva de Paris ; ayant assisté au cours de Bautain, il lui reprocha de saper les fondements des croyances religieuses et morales, en niant la puissance de la raison. Le 22 octobre, une suspension brutale frappa le professeur de philosophie de l'Académie, à qui l'on imputait surtout à crime ses relations avec les libéraux³. Coup maladroit de la part du gouvernement de la Restauration : car, depuis quelque temps,

1. Walter Marshall Horton, *The philosophy of the Abbé Bautain*, 1926, p. 60.

2. « Entouré par les sympathies d'un nombreux auditoire, il refléchissait dans ses doctrines la tendance populaire de l'époque ; il était l'organe philosophique du mouvement de réaction contre la Restauration, et sa parole était un bâlier qui faisait brèche à la puissance encore mal assise des Bourbons. » Ch. Bœrsch, *Des doctrines philosophiques de M. Bautain*, dans *Revue d'Alsace*, 2^e série, t. I, 1836, p. 362 et suiv.

3. Voir, à ce sujet, A. Garnier, *Frayzinous. Son rôle dans l'Université sous la Restauration, 1822-1828*, Paris, Picard, 1925, p. 165 à 168, d'après les Arch. nat., F¹⁷ 4101.

M. Bautain se rapprochait de l'Église sous l'influence de M^{me} Louise Humann¹. La sœur du futur ministre des finances de Louis-Philippe avait étonné les révolutionnaires par sa fermeté d'âme, par son esprit de foi et son dévouement dignes de la primitive Église². Elle avait secondé Mgr Colmar dans ses travaux à Strasbourg, puis à Mayence. Après la mort de l'évêque en 1818, elle s'en était retournée à Strasbourg. Bautain la rencontra à Baden-Baden, dans l'été de 1820. « Il craignait un bas-bleu. A sa grande surprise il trouva une femme discrète, fière, qui parlait peu, mais toujours avec une solidité déconcertante³. » Bautain aimait en elle « l'âme la plus pure, la plus élevée et la plus généreuse qu'il eût jamais rencontrée et, avec cela, une intelligence supérieure, capable de tout comprendre ; un esprit pénétrant, qui avait besoin d'aller au fond des choses et le pouvait ; une raison ferme et claire, qui cherchait et répandait partout la lumière, sans jamais s'écartier du bon sens⁴ ». Déjà âgée, sans attractions physiques, elle avait le charme de l'esprit, du savoir et de la bonté. Elle connaissait l'Allemagne et sa philosophie. Ce terrain les rapprocha et, comme le dit Campaux⁵, « dans cette atmosphère toute nouvelle, M. Bautain, entré pur philosophe, finit par se trouver un jour chrétien ».

Pour tromper l'attente, pendant deux ans, M. Bautain réunit rue de la Toussaint, chez M^{me} Humann, dans des cours particuliers, quelques étudiants de toutes nationalités et de toutes religions. Des disciples naissaient, enthousiastes : Adolphe Carl, Jules Lewel, Théodore Ratisbonne, Isidore Goeschler. Un cénacle, l'^l « École de la Toussaint », se formait autour du « philosophe de Strasbourg ». Sur l'invitation du recteur Ordinaire, M. Bautain remonta dans sa chaire en novembre 1824. Il retrouva le même auditoire sympathique, passionné. Sous sa direction, plusieurs thèses furent préparées à la Faculté. Achévant ses études médicales, il soutenait lui-même, le 6 juin 1826, comme thèse pour le doctorat en médecine, des *Propositions sur la vie*⁶.

1. Sur la vie et l'influence de M^{me} Humann, voir l'ouvrage déjà cité, d'ailleurs médiocre, de M^{me} P. Fläche.

2. Chauvin, *Le Père Gratry, 1805-1872*, p. 36.

3. Baudin, *op. cit.*, p. 91-92.

4. Abbé Bautain, *La chrétienne de nos jours*, lettre 15, p. 371, citée par Chauvin, *op. cit.*

5. *Éloge de M. l'abbé Bautain*. Paris, Berger-Levrault, 1868, p. 15.

6. Cette soutenance eut lieu en grand apparat. « Elle a offert le spectacle d'une école savante, aussi distinguée et respectable que la Faculté de médecine de Strasbourg, présidée ce jour-là par son digne doyen. » — L'auteur anonyme d'une brochure, *Un mot sur la soutenance de M. Bautain*. Strasbourg, Silbermann, 1826, faisait une constatation curieuse sur ce « philosophe qui, si toute sa manière d'être et d'enseigner ne prouvait pas qu'il expose ses convictions sans chercher à faire école, serait justement appelé un chef d'école philosophique ».

De plus en plus, il songeait à entrer dans les ordres ; il s'en ouvrit à Mgr de Trévern. « Ravi d'une pareille conquête pour l'Église », l'évêque de Strasbourg voulut lui éviter le séminaire ; il estimait que son instruction théologique était suffisante.

J'aurai pendant les vacances un très célèbre professeur de philosophie, longtemps déiste, mais depuis trois ans parfait chrétien, confiait-il à son ami Pouliquet¹. Sa résolution d'être prêtre fait grand bruit et a beaucoup fait parler. Il a un talent prodigieux pour la parole. Son cours est suivi par des jeunes gens et des hommes âgés. Je crois qu'il fera étonnamment de bien. Il n'aspire qu'au moment de pouvoir prêcher. Je le pousserai vite, et sans autre séminaire, que trois mois de vacances ici.

Ce fut, semble-t-il, l'erreur de Mgr de Trévern². Avait-il peur que cette conquête ne lui échappât³? Nous ne le pensons pas. M. de Trévern était un homme de feu, à qui il plaisait de brusquer et vaincre les difficultés. Il oubliait que les études théologiques ne s'improvisent pas et réclament un long apprentissage. En août, Bautain recevait le sous-diaconat ; à la fin de l'année, la prêtrise.

(p. 3). Il constatait encore « avec peine » « que l'école de médecine et le philosophe n'ont pas paru bien se comprendre en plusieurs points, ce qui a laissé une certaine impression dans le public... » (p. 4). « La Faculté et M. Bautain n'étaient pas placés sur le même terrain : l'une se trouvait sur le terrain des physiciens, l'autre sur celui des philosophes. » L'auteur comparait M. Bautain à Socrate, qui ne pouvait répondre à ses juges. « On a pu le remarquer, il ne saurait se placer sur le champ des argumentations abstraites. Il expose ses convictions sans chercher à les imposer par raisonnement. Aussi bien enseigne-t-il que le raisonnement n'a de force que dans le point de vue individuel de chacun, puisqu'il ne tire cette force que du principe d'où l'on part et, ne lui croyant pas une force égale pour tous, ne lui attribuant qu'une valeur subjective et non une valeur objective, il s'en tient à une simple exposition » (p. 5). — On reprocha à Bautain de ne pas s'être placé sur le terrain des sciences naturelles. Mais, comme le dit l'auteur de *Un mot...* (p. 6), M. Bautain « ne s'est point occupé de justifier ou de réfuter dans ses *Propositions générales sur la vie* les doctrines physiques et physiologiques de nos jours. Il s'est contenté de montrer les *analogies* de la vie physique avec toute vie, et ainsi les simples *probabilités* que nous fournissent la physique ou la chimie actuelles, comme, par exemple, ce fait que les métaux, n'ayant point été décomposés jusqu'à cette heure, ne peuvent être un obstacle à ce qu'on présente de telles analogies ». — Voir aussi, sur la thèse de Bautain, Ch. Louandre, *Du mouvement catholique en France depuis 1830* (*Revue des Deux Mondes*, 1844, p. 123-124), qui nous en a laissé une critique humoristique.

1. Pilven, *op. cit.*, p. 131, lettre du 30 mai 1828.

2. Le P. de Rozaven dut le lui faire sentir vivement, lorsque, dans une lettre non datée, écrite au lendemain du jour où Bautain quitta Rome, en mai 1836, il écrivait à l'évêque de Strasbourg : « Le christianisme de M. Bautain et de ses amis est, si je ne me trompe, d'assez fraîche date. Leur première éducation n'a été guère religieuse et leur conversion est assez récente. Où ont-ils fait leur cours de théologie? Dans quelle Université ont-ils gagné leurs grades? Leurs études théologiques me paraissent avoir été faites à la hâte, sans méthode et peu approfondies. » Ingold, *Lettres du P. de Rozaven* (*Bulletin critique*, n° 18, du 25 juin 1902, p. 357). Voir aussi Guerber, *op. cit.*, p. 366-367.

3. E. von Borries, *Louis Bautain*, 1912.

En novembre 1828, Bautain reprit ses cours à la Faculté, et son entrée récente dans les ordres piquait la curiosité du public très dense qui se pressait à l'Académie¹. Il commença aussi à prêcher à Saint-Pierre-le-Jeune et à la cathédrale, avec un succès qui dépassait les cadres de l'enseignement catholique et attirait au pied de la chaire catholiques et protestants².

On voit, dit M. von Borries, se former dans les têtes du temps ce jugement que tout ce qui est cultivé emploie le français, quoiqu'on ne le comprenne pas toujours. Les vérités et les sentiments profonds exprimés en allemand, on s'en moque parce que c'est de l'allemand... Spach, dans ses esquisses parues après 1870, est, lui aussi, plein d'admiration pour le don oratoire de Bautain, qui seul l'a frappé ; il dit, entre autres choses, que sa belle langue a eu dans un espace de vingt années plus d'influence sur la francisation de l'Alsace que tous les règlements d'école.

**Mlle HUMANN ET LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ
DE MM. DE SAINT-Louis**

Mlle Humann restait toujours le centre du cénacle, où l'on causait et discutait en toute liberté. Autour de cette nouvelle Monique³ et de Bautain, nouvel Augustin, se pressaient Adolphe Carl, Th. Ratisbonne, Jules Lewel, Isidore Goschler, Henri de Bonnechose, enfin, le 15 mai 1828, Alphonse Gratry. « Ils formaient une véritable petite famille philosophique, où tout était commun, les idées, les sentiments, la bourse, le genre de vie, tout, jusqu'au costume modelé sur celui du Maître⁴. » De ce milieu, le P. Gratry devait écrire :

Jamais je n'ai rencontré ailleurs tant d'ardeur, une pareille générosité. On s'était donné sans réserve jusqu'à la mort et jusqu'au sang. C'était un germe que la main de Dieu, je le crois encore, avait planté et arrosait de ses bénédictions. Impossible de dire tout ce que ce petit groupe renfermait

1. G. Weill, *op. cit.*, p. 59, commet une erreur quand il note : « Ce professeur de la Faculté de Strasbourg avait quitté sa chaire de philosophie pour devenir prêtre ».

2. Sur les débuts de Bautain comme prédicateur à Saint-Pierre-le-Jeune, A. Gratry écrivait, dans une lettre au professeur Campaux, du 5 mai 1868 : « C'est l'une des choses les plus belles et les plus étonnantes que j'aie jamais vues. Je n'ai jamais vu d'auditoire écoutant ainsi ; jamais pareille émotion religieuse, jamais tant de larmes de joie, d'espérance, d'adoration. C'était incomparable ; les grands succès à la cathédrale, qui ont suivi, n'étaient rien en comparaison ». A.-M.-P. Ingold, *Miscellanea Aleatica*. 3^e série : *L'abbé Bautain et ses disciples*, p. 11.

3. Campaux, *Éloge de l'abbé Bautain*. Paris, 1868, p. 19 ; reproduit par Chauvin, *op. cit.*, p. 40, et Baudin, *op. cit.*, p. 103.

4. Campaux, *op. cit.*, p. 19.

d'amour, d'espérances, de ressources en tout genre, et quelle atmosphère du ciel enveloppait et couvait cette moisson¹.

Or, à cette époque, le petit séminaire de Saint-Louis était dans une triste situation financière. Le vicaire général Liebermann² s'efforçait « de gagner l'un ou l'autre de la petite troupe ». Les négociations finirent par aboutir, le 5 mars 1829. Bautain, Carl, Jules Lewel et Ratisbonne prêtaient à l'administration ecclésiastique 103,000 francs à 5 %, pour acheter près de l'église Saint-Louis un grand emplacement qui, note Borries, « chose curieuse, avait appartenu quelques dizaines d'années auparavant au grand-père de Ratisbonne, Cerf-berr³ ». De plus, ces messieurs, à la prière de M. de Trévern, acceptaient l'offre de diriger l'établissement, sans traitement, ni rétribution aucune. Le 2 octobre 1830, Bautain prenait possession du petit séminaire. Grâtry, qui s'était retiré au couvent de Bischenberg, le 13 mai 1830, libéré par la dispersion des religieux, rejoignit ses anciens amis à Strasbourg. Bautain allait pouvoir se livrer tout entier à sa nouvelle tâche. A la rentrée de novembre 1830, en effet, un « charivari » d'étudiants éclata. En troupe, les jeunes gens, qui ne voulaient plus d'un prêtre comme professeur de philosophie, se rendirent rue de la Tous-saint pour exiger la démission de leur maître. M. Bautain les reçut

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 166.

2. Bruno-François-Léopold Liebermann, né à Molsheim le 12 octobre 1759, fait ses études au collège de cette ville, puis à la Faculté de théologie de Strasbourg. En 1783, il est ordonné prêtre. De 1783 à 1787, il est prédicateur allemand à la cathédrale, en même temps qu'il exerce les fonctions de professeur au grand séminaire. Curé d'Ermolsheim de 1787 à 1792 ; supérieur du grand séminaire provisoire d'Allerheiligen (dans la Forêt-Noire), de 1793 à 1795 ; curé d'Ermolsheim, de 1795 à 1801 ; prédicateur allemand à la cathédrale, de 1801 à 1803 ; curé d'Ermolsheim, de 1803 à 1804. Il fut emprisonné pendant huit mois par ordre de Napoléon, sous l'inculpation d'avoir trempé dans la conspiration du duc d'Enghien. Sous l'influence de l'évêque Saurine, qui n'aimait pas en Liebermann l'adversaire de la Révolution et de l'Église asservie, l'Empereur lui interdit le séjour de l'Alsace. Il alla à Mayence, où Mgr Colmar le plaça à la tête du grand séminaire. Là, son rôle fut considérable pour le renouvellement de l'esprit catholique en Allemagne, au point de vue de la doctrine et de l'éducation du clergé. De Liebermann date l'esprit ascétique et conservateur de l'école de Mayence ; de lui procèdent Geissel, Raess, Weiss, Klée, Lennig, Mühe, qui furent ses disciples préférés. — Après avoir refusé, en 1823, le siège épiscopal de Metz, Liebermann revint en Alsace sous l'épiscopat de Mgr Tharin, dont il fut l'un des vicaires généraux. Moins influent sous Mgr de Trévern, il lutta vivement contre le système de Bautain. Il mourut à Strasbourg, le 11 novembre 1844, laissant une œuvre théologique considérable, notamment les *Institutiones Theologiae Dogmaticae*, 5 vol. Mayence, 1818-1827 ; 10^e édit. en 1870. Longtemps en usage dans les écoles d'Europe et d'Amérique, cet ouvrage, clair, complet, traditionnaliste, a répandu au loin la renommée de Liebermann (J. Guerber, *B. F. L. Liebermann*. Fribourg-en-Brisgau, 1880 ; Fr. Ed. Sitzmann, *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, t. II. Rixheim, 1910 ; *Dictionnaire de théologie catholique*, fasc. 72-73, p. 710-711).

3. Borries, *op. cit.*

avec la dignité qui convenait, se refusant à souscrire à un acte quel l'on voulait lui imposer par la force. La police intervint à point pour disperser le tumulte. Bautain fit s'esquiver par une porte dérobée les délégués qui s'étaient introduits dans ses appartements. Réaction, semble-t-il, contre le régime déchu qui avait fait la part très belle à l'Église. Une fois de plus, le cours de M. Bautain fut suspendu¹.

Ces « MM. de Saint-Louis » se mirent à la tâche qui s'offrait à eux, avec un admirable zèle. Bautain était supérieur, Carl directeur effectif, Jules Lewel économie, Goschler professeur de philosophie. Gratry, qui préparait une thèse de lettres, professait la rhétorique, de concert avec l'ancien avocat général à la cour de Besançon, Henri de Bonnechose : le premier enseignait le latin, le second le français. Au début de janvier 1831, un nouveau disciple se joignit à eux, Eugène de Régny. L'ancien aumônier de l'École polytechnique, l'abbé Martin de Noirieu, l'y avait poussé. Nestor Lewel, Jacques Mertian² entraient dans la petite société peu de temps après.

La tâche était lourde. Le petit séminaire comptait deux cents élèves externes et internes. A l'enseignement s'ajoutaient les heures d'étude, la surveillance des cours, les promenades. L'abbé Gratry a raconté, dans ses *Souvenirs*, l'effort fourni et la blessure qu'une fatigue sans terme causa à sa gorge qui en resta faible. Très autoritaire, Bautain ne voyait que le rayonnement de son action, encouragé par l'évêque lui-même. M^{lle} Humann les recevait souvent ; elle souhaitait entre eux une union plus forte. Le 16 mars 1832, ils signèrent « le pacte de famille » qu'elle leur proposait. C'était le début de « la Société de Messieurs de Saint-Louis ». Quelques mois plus tard, Bautain pouvait reprendre ses cours à la Faculté des lettres ; Bonnechose et Goschler partaient pour Besançon. Le premier devait enseigner l'éloquence sacrée à la maison des hautes études créée par Mgr de Rohan³ ; le second,

1. Eugène de Régny, *L'abbé Bautain, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1884, p. 175. — Le *Courrier du Bas-Rhin* du 14 novembre 1830 trouvait déplacé que la seule chaire de philosophie de l'Académie fut attribuée à un prêtre catholique, alors que les étudiants de tous les cultes en suivaient les cours. — Deux jours plus tôt, il enregistrait des troubles au petit séminaire et insinuait qu'on y avait interdit le port des cocardes tricolores.

2. P. Ingold, *Le Père Jean-Jacques Mertian, prêtre de l'Oratoire*. Paris, Poussielgue, 1892, 8 p.

3. Lors de la révolution de 1830, le cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, se trouvait à Paris. Menacé de mort, il émigra en Belgique, puis à Fribourg (Suisse). La nouvelle du décès du pape Pie VIII le surprit à Nice. Il partit aussitôt pour Rome, pour participer au conclave qui élut le cardinal Capellari pape, sous le nom de Grégoire XVI, le 2 février 1831. La « tendre sympathie » que professait pour lui le Saint-Père lui permit de l'intéresser aux efforts du groupe bautinien, à Strasbourg. « Jouissez donc tous », écrivait-il à l'abbé H. de Bonne-

la philosophie au séminaire d'école. La mort du cardinal interrompit la séparation, dès février 1833.

L'OFFENSIVE SCOLASTIQUE CONTRE LES MM. DE SAINT-Louis

La vie de la petite Société se déroulait dans une communauté d'efforts, dans une joie qui enivrait maîtres et disciples. Mais M. Bautain et ses amis étaient fort jalouxés par une partie du clergé alsacien. « On critiquait leur mise soignée, leur air de fierté, leurs prétentions de renouveler les méthodes d'enseignement et de prédication¹. » « Ils passaient pour les enfants chéris de Monseigneur, puisqu'on les voyait souvent chez lui, qu'il aimait à s'entourer de leur compagnie, surtout à Molsheim. » En ces débuts, les accusations de l'opposition étaient vagues. Elle jeta le masque, quand les Messieurs de Saint-Louis prirent la direction du petit séminaire. Cette situation nouvelle bouleversait des habitudes.

Les documents d'archives donnent l'impression que l'évêché de Strasbourg avait une direction flottante. « Étranger aux mœurs, à l'esprit et à la langue du pays », Mgr de Trévern avait peu d'influence. Toutes ses vertus ne parvenaient pas à lui concilier les sympathies du peuple alsacien². « Le monde et ses goûts l'occupaient plus que les affaires ecclésiastiques ; de là l'empire fâcheux qu'il laisse à ses grands vicaires³. » Au lendemain du retour d'André Raess de Mayence, les influences qui agissaient à l'évêché s'étaient déplacées, passant⁴ du Kochersberg, lieu d'origine du vicaire général Ritleng, « dur, sévère, rusé, craint du clergé, mais assez souple devant le pouvoir », au canton de Kaysersberg, d'où était issu M. Raess.

D'un autre côté, si nous en croyons le biographe de Liebermann, l'influence exercée par Bautain et les siens fut considérable. C'est à eux,

chose, le 10 août 1831, « d'avoir allégé les douleurs du chef de l'Eglise et d'avoir même été l'objet d'un moment de vraie jouissance, car son visage s'épanouissait pendant que nous nous entretenions de vous » (archives du Collège libre de Juilly, fonds Bautain). Sans doute, Grégoire XVI ne devait pas l'oublier. — Ch. Baillé (*Un prélat d'ancien régime au XIX^e siècle : sa famille et son groupe. Le cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon, 1788-1833*. Paris, Perrin, 1904) ne donne que quelques brèves indications sur le centre de hautes études créé par le cardinal dans son archidiocèse (p. 320).

1. Chauvin, *op. cit.* p. 51.

2. Ed. Sitzmann, *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, t. II, art. « Trévern (Le Pappe de) », p. 890. Rixheim, Sutter, 1910.

3. Lettres du préfet du Bas-Rhin et du préfet du Haut-Rhin au ministre de l'instruction publique et des cultes, des 26 mai et 17 juin 1834. Arch. nat., F¹⁹ 2584.

4. Mgr André Raess, évêque de Strasbourg... (dans *Revue catholique d'Alsace*, 1903, p. 511).

pour une large part, qu'était due la disgrâce du supérieur du grand séminaire, Lienhart¹, que Raess remplaça sans enthousiasme.

Le clergé, dès lors, se divise en deux camps : Bautain, partisan du renouvellement des méthodes théologiques, et ses amis ; Liebermann et son élève très aimé Raess, tenant pour le séminaire et la tradition catholique ; l'un s'adressant aux salons, l'autre aux masses populaires².

1. Lienhart (Thiébaut, dit Benoît) était né à Truchtersheim, le 31 août 1765. Après avoir fait ses études au collège des Jésuites de Molsheim, il entra comme bénédictin à l'abbaye de Marmoutier. Il fit sa théologie sous la direction du savant Benoît Scheidock, docteur de l'Université de Strasbourg. Devenu prêtre, il enseigna à l'abbaye et célébra les offices à la paroisse de Marmoutier, sous le P. Ziegelmeyer, curé depuis 1782. A la Révolution, il se réfugia outre-Rhin, à l'abbaye de Schuttern, et y occupa les chaires d'hébreu et de grec ; il fit aussi des cours de théologie. Vers 1800, il se rendit à Fribourg-en-Brisgau, où il soutint en 1802 sa thèse pour le doctorat en théologie, *De libro Judihæ*. L'abbaye de Kremsmünster (Autriche), la haute école de Salzbourg, l'Université de Fribourg, se le disputaient. Rentré en France en 1802, il obtint de l'évêque Saurine l'autorisation d'aller occuper la chaire de théologie de Kremsmünster. En 1805, il rentra en Alsace en qualité de directeur du séminaire de Strasbourg. En 1806, il était chanoine titulaire ; en 1811, curé de la cathédrale, en attendant l'arrivée de l'archiprêtre Vion. Lors du concile national de Paris, il accompagna Saurine et s'opposa à ce qu'il signât les actes qui attentaient aux droits du Saint-Siège. En 1813, à la mort de Saurine, il devint vicaire général et, avec deux autres prêtres, administra le diocèse pendant sept ans. Une fois l'évêque-prince de Croÿ arrivé à Strasbourg, Lienhart l'aida à organiser le petit séminaire. Membre du chapitre de Saint-Denis (1824), vicaire général de Mgr Tharin, il fut disgracié par Mgr de Trévern (19 octobre 1830) et mourut peu après, le 22 mars 1831 (Guerber, Liebermann, p. 367 ; Sitzmann, *Dictionnaire de biographie...*, t. II, p. 172-173, adopte entièrement le jugement et les appréciations de Guerber). — L'affaire Lienhart est fort controversée. Raess (Lettre à l'abbé de Ram du 7 novembre 1840 ; *Mgr André Raess*, dans *Revue catholique d'Alsace*, 1903, p. 258) jugeait le supérieur du grand séminaire un homme intrigant et ombrageux, exclusif de sa science. Guerber, *op. cit.*, voit en Lienhart un scolaistique partisan des bonnes vieilles traditions, se proposant avant tout de remplir les rangs si éclaircis du clergé et de former de pieux pasteurs pour le peuple chrétien des campagnes, mais peu soucieux de donner à ses élèves la culture formelle que souhaitait Mgr de Trévern. La mauvaise administration du petit séminaire de La Chapelle (Haut-Rhin), dont son neveu était le supérieur, et les attaques de Bautain et de ses disciples contre les méthodes d'enseignement des séminaires aidant, Mgr de Trévern se serait décidé à le sacrifier. Son népotisme, en effet, avait largement contribué à une disgrâce qui pouvait paraître, à des esprits superficiels et non avertis, discourtoise et brutale. Guerber n'insiste pas assez sur la déplorable administration financière de Lienhart neveu, sur son attitude provocante à l'égard de l'évêque. Mais là, encore, les avis sont partagés. Si Mgr de Trévern (rapport au ministre de la justice et des cultes, du 27 novembre 1831) voit en Lienhart neveu « un homme violent, capable de se porter à des extrémités », amateur de scandales, le préfet du Haut-Rhin, Renaudon (rapport du 28 décembre 1831), le présente, au contraire, sous un jour favorable : mauvais administrateur, certes, mais que l'on ne peut suspecter de malversations et que l'on a eu tort d'arracher violemment à son petit séminaire. Du reste, ses collègues l'estiment et les plus éclaircis d'entre eux jugent que l'interdit qui le frappe est contraire aux formes canoniques. Le préfet ajoute que ni sa conduite privée, ni son caractère sacerdotal ne donnent lieu à une observation désobligeante. Les conseillers de l'évêque ont manqué de prudence ; le parti pris par Trévera est entaché de passion (Arch. nat., Fl⁹ 5759).

2. Guerber, *op. cit.*, p. 366-368. Et il ajoute : « Le fait que, parmi les élèves de Bautain se trouvaient quatre Juifs convertis, donnait à leur affaire un arrière-goût qui ne plaisait pas

« Guerre de la campagne contre la ville », dit E. de Régny¹; du clergé rural parlant l'allemand contre les prêtres français². Sans doute cet esprit n'est pas général; en tout cas, l'ennemi était partout : au dehors, où il harcelait Mgr de Trévern; au dedans, où les partisans de l'ancien clergé sont les collaborateurs de Bautain dans l'administration du petit séminaire. Pourtant, l'évêque résistait, parce que l'établissement jouissait d'une magnifique prospérité. Mais la petite guerre ne cessait pas. On glissait des appréciations sournoises contre le fonds de la philosophie de Bautain. Aux critiques dirigées contre un enseignement qui se faisait en français et tenait à l'écart la philosophie de Lyon, M. de Trévern, à mesure que les jours passaient, prêtait une oreille plus attentive. Il obligeait les prêtres de Saint-Louis à le donner en latin. Raess observait très soigneusement les séminaristes venus de Saint-Louis. Il voyait un danger pour l'orthodoxie dans l'enseignement de Bautain, qui exaltait la foi pour abaisser la raison³ et soutenait que les *praeambula fidei* n'étaient pas assez solides pour s'imposer à la raison sans la grâce divine⁴. Défenseur de l'enseignement traditionnel des séminaires, il menaçait de se retirer si l'évêché continuait à lui envoyer des jeunes gens imbus des idées de Bautain. L'opposition s'étendait au delà des limites du diocèse. A Besançon, Goschler dut subir les assauts d'une véritable émeute. A Paris, l'archevêque enlevait la direction du petit séminaire de Saint-Nicolas de Paris à l'abbé Frère, dont l'enseignement à la Sorbonne obtenait un très grand succès sur la jeunesse, « qui se trouvait ainsi ramenée insensiblement à la foi par l'autorité de la parole éloquente et *chrétienement philosophique* du professeur⁵ ». Ce n'est pas uniquement une querelle théologique, c'est une lutte d'influence, d'inspiration religieuse et politique⁶.

particulièrement au peuple, exploité par les Juifs. Les adversaires aigris des novateurs poussaient des cris de détresse sur l'entrée triomphale de la Synagogue dans l'Église, et l'humour populaire répandit son sel sur ces faits » (p. 368-369).

1. *Op. cit.*, p. 209.

2. « ... M. Bautain et la plupart de ses disciples entendaient peu l'allemand et ne parlaient que le français. La langue est le lien le plus sûr qui puisse exister entre les hommes. Ce lien manquait ici ; on se défia involontairement les uns des autres, parce que la langue de la vie commune n'était pas la même. » Mgr Besson, *op. cit.*, p. 161.

3. Lettre de A. Raess à l'abbé de Ram du 8 novembre 1832, citée dans *Mgr André Raess...* (dans *Revue catholique d'Alsace*, 1903, p. 780). Voir aussi la lettre du recteur Cottard au ministre de l'instruction publique, du 7 février 1842 (Arch. nat., F^{17c}, *Ferrari*), citée par Chr. Pilster, *L'affaire Ferrari* (dans *Revue internationale de l'enseignement*, novembre-décembre 1936, p. 343).

4. Guerber, *op. cit.*, p. 369.

5. *Lettre à Mgr l'évêque de Strasbourg à l'occasion de son avertissement sur l'enseignement de M. l'abbé Bautain*, par Paul Rochette. Strasbourg, 1834, p. 58, note 1.

6. L'abbé Bautain l'expliquait à merveille dans une lettre au ministre des finances, Georges

Pour se disculper, le « philosophe de Strasbourg » publiait, en 1833, une brochure intitulée : *De l'enseignement de la philosophie en France au XIX^e siècle*¹. C'était un manifeste pour la foi, qui suscita en France et à l'étranger une considérable émotion. Il passait en revue tour à tour le sensualisme de Condillac, l'école écossaise, l'électisme de Cousin, le rationalisme scolastique et la philosophie du sens commun de Lamennais, pour les repousser avec dédain et les vouer au mépris. L'œuvre était d'un polémiste hors de pair. L'abbé Baudin a raison : « Il arrivait à Bautain ce qui, par une ironie supérieure, arrive à presque tous les antiintellectualistes : d'être meilleur critique que philosophe, de faire admirer la raison et la logique en pourfendant la raison et la logique, et de devoir à leur ennemie leurs meilleures pages². »

La bataille commençait ; elle allait durer six années. Deux doctrines théologiques s'affrontaient : en face de Bautain, défenseur de la foi, se dressait l'ancien « sorbonniste », le fougueux Mgr de Trévern, partisan de la raison, flanqué d'André Raess, principal ennemi de Bautain, et de Liebermann, à qui l'on devait à Mayence la restauration de la méthode du rationalisme scolastique³.

Les tenants de Lamennais⁴ épiaient le moindre faux pas de Bautain,

Humann, en date du 26 octobre 1834 : « M. l'Évêque a eu la main forcée par M. l'Archevêque de Paris, d'un côté, et par M. Frayssinous, de Prague, de l'autre. Il le dit lui-même. Derrière ces deux, sont les Jésuites qui travaillent à recouvrer leur influence perdue en France et qui ne l'espèrent que par le rétablissement de l'ancienne dynastie. Leur point d'appui est surtout dans le clergé, par conséquent dans les évêques qui le conduisent. De là vient qu'ils les conviennent de toutes manières, les flattent ou leur font peur. Leur but est d'empêcher que le clergé ne se rapproche du gouvernement actuel ; et c'est pourquoi, partout où ils aperçoivent un prêtre qui peut acquérir quelque influence et qui paraît se rattacher au gouvernement, ils n'ont pas de repos qu'ils ne l'aient abattu. Voilà pourquoi je suis maintenant en butte à leurs attaques... » (archives du Collège libre de Juilly, fonds Bautain).

1. Strasbourg-Paris, 1833, 91 p.

2. Baudin, *op. cit.*, p. 104. — « Professeur de philosophie, il nie la philosophie en récusant la raison », écrit Louandre, *op. cit.*, p. 122-124. — Voir aussi l'article favorable que S. Foisset publia dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. VI, 1833, p. 218 à 235. « C'est un livre d'une incalculable importance par l'influence qu'il peut avoir sur les progrès de la science et les destinées de la religion... Ou je m'abuse, ou le livre de M. Bautain est digne d'opérer une grande révolution dans les études de ce siècle. »

3. « C'était un curieux conflit », écrit le P. Burnichon (*La Compagnie de Jésus en France. Histoire d'un siècle, 1814-1914*, t. II, p. 48), « que celui qui mettait aux prises l'évêque dépassant la mesure dans la défense des droits de la raison et l'universitaire exagérant ceux de la foi. »

4. Ils ne pardonnaient pas à Bautain sa critique de la doctrine menaisienne, qu'il venait de publier sous la forme d'une *Réponse d'un chrétien aux Paroles d'un croyant* (Strasbourg-Paris, 1834, 96 p.). En effet, si Bautain se rencontrait avec Lamennais pour affirmer l'impuissance absolue de la raison humaine et la nécessité des traditions sacrées comme bases de tout système de vérités métaphysiques, il s'écartait de lui pour ce qui était de la détermination du critérium capable de distinguer ces traditions sacrées des erreurs traditionnelles. Lamennais avait foi dans le sens commun, critère extérieur des traditions sacrées, et prétendait que

à son tour défendu par de non moins enthousiastes disciples. La presse, trop heureuse d'une mine si abondante de polémiques, faisait chorus. Les brochures se croisaient, portant les arguments de l'un et de l'autre camp.

LE SYSTÈME PHILOSOPHIQUE DE L'ABBÉ BAUTAIN

L'abbé Bautain avait édifié tout un système que les rationalistes ont érasé de leur mépris et qui était fondé sur la foi¹. Si l'on veut pénétrer la doctrine du « philosophe de Strasbourg », il faut la chercher plus particulièrement dans son *Enseignement de la philosophie en France au XIX^e siècle* et dans un ouvrage, publié en 1835 par l'abbé de Bonnechose, mais antérieur par ses conceptions, la *Philosophie du christianisme*, recueil de lettres échangées entre le maître et ses disciples en mal de conversion au catholicisme².

ce qui avait été toujours et partout cru devait être regardé comme vrai. Bautain y substitue l'écriture sainte. A ce sujet, on pouvait lire dans le numéro du 12 juin 1834 du *Journal du Haut et du Bas-Rhin*, organe de l'opinion constitutionnelle à Strasbourg, l'appréciation suivante : « Au ton de colère et d'impatience du croyant, M. l'abbé Bautain oppose la charité chrétienne qui n'est ni de l'immobilité ni de l'indifférence sociale pour les progrès des sociétés humaines. A cette liberté politique du croyant, qui n'est que l'anarchie ou l'indépendance brutale des bêtes qui broutent... M. l'abbé Bautain oppose la liberté, telle que l'entend l'Eglise, liberté qui n'est que le triomphe du bien sur le mal, parce qu'elle permet à l'homme de réfléchir et de faire un choix. » Voir aussi, à ce sujet, Paul Vulliaud, *Les paroles d'un croyant, de Lamennais* (collection des *Grands événements littéraires*. Amiens, Malfière, 1928) ; il montre (p. 59 et 123-125) la polémique qui s'engagea autour de la brochure de Bautain. Lerminier, professeur au Collège de France, dans un article favorable à Lamennais (*Les adversaires de M. de Lamennais. Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1884), la jugea « la meilleure de toutes les productions qu'ait suscitées contre lui l'illustre prêtre de Bretagne ». Dans la *France catholique* (2^e vol., 12 juillet 1834), un ancien professeur de théologie « réplique à Bautain, lui reprochant de n'avoir rien entendu aux *Paroles d'un croyant*.

1. En dehors des ouvrages généraux sur Bautain déjà cités, consulter : E. Saisset, *De la philosophie du clergé* (dans *Revue des Deux Mondes*, 1844) ; Ch. Louandre, *op. cit.* : *De l'enseignement philosophique de M. l'abbé Bautain dans ses rapports avec la certitude*. Paris, Gaume frères, 1833 ; A. d'Alès, *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, 4^e édit., fasc. 7, art. « Foi, fidéïsme », par Bainvel, p. 58 et suiv. Paris, Beauchesne, 1911 ; Vacant et Mangenot, *Dictionnaire de théologie catholique*, t. VI, art. « Foi », par S. Harent, plus particulièrement p. 188-189. Paris, Letouzey et Ané, 1913. Voir aussi, dans la *Grande Encyclopédie*, art. de G. Fonsegrive sur « Bautain », une critique du système philosophique de Bautain, « un tissu de rêveries gnostiques plutôt qu'un système de pensées cohérentes et bien enchaînées ». L'auteur reconnaît, du reste, à Bautain de la profondeur, une grande chaleur et un vrai talent d'écrivain. Confirmé par *The Encyclopaedia Britannica*, t. III, art. « Bautain ». Les deux plus récents travaux sur la philosophie de Bautain sont : abbé E. Baudin, *La philosophie de Louis Bautain, le philosophe de Strasbourg* (Revue des sciences religieuses, 1921, p. 23-61 et 118-148) ; W. M. Horton, *op. cit.* — Nous plaçant dans cette étude avant tout au point de vue de l'histoire des faits, nous n'esquissons ici que les grands traits du système de Bautain.

2. Voir les cours manuscrits de Bautain (éthique, 1829-1830 ; psychologie, 1833-1834 ; anthropologie, 1834-1835 ; logique) conservés aux archives de l'évêché de Strasbourg.

L'idée générale de sa philosophie se résume dans ces lignes du premier de ces travaux :

La parole sacrée doit fournir au vrai philosophe les principes, les vérités fondamentales de la sagesse et de la science ; c'est à lui qu'il appartient de développer ces principes, de mettre ces vérités en lumière ; en d'autres termes, de les démontrer par l'expérience, en les appliquant aux faits de l'homme et de la nature, donnant ainsi à l'intelligence l'évidence de ce qu'elle avait d'abord admis de confiance ou cru obscurément¹.

Bautain rejette tout rationalisme, qu'il croit nécessairement panthéiste.

L'idole de notre époque, c'est la raison, et ce n'est pas là une phrase banale, une déclamation précise, une façon de parler ; c'est l'expérience d'un fait, d'une fâcheuse réalité et, tant que cette idolâtrie philosophique et religieuse sera à l'ordre du jour, tant que la raison ne sera point appréciée à sa juste valeur, la société sera divisée, troublée, les individus seront agités et en souffrance²... Il est clair, dès lors, que l'on ne peut se fonder sur le seul empire de la raison, puisque la diversité et l'opposition sont de son essence. Du reste, à quoi bon la raison ? Elle détruit, sans jamais reconstruire. Elle n'est qu'une faculté, la faculté de déduire des principes ce qu'ils renferment : elle est un mode de l'homme temporaire, un moyen d'exercer son pouvoir dans l'espace et le temps ; elle est le regard de l'homme dirigé vers les objets phénoméniques... Elle est au-dessous de l'intelligence, au-dessous de la conscience : elle est dominée, quoique à son insu, par la loi morale dont elle reçoit le poids et la mesure pour discerner entre le bien et le mal³... Quand elle prétend être elle-même sa règle, ou ne la recevoir que d'elle-même, quand elle veut soumettre à sa critique les principes qui lui sont proposés, quand elle s'efforce de s'élever au-dessus d'eux pour les juger, alors elle se prive de ce qui devait la soutenir et la guider ; elle n'a plus ni base, ni méthode ; elle s'épuise en hypothèses ; elle s'engage dans un dédale

1. *De l'enseignement de la philosophie en France...*, p. 81.

2. « Il semble que nous ne vivions que d'hier », écrit-il dans *l'Enseignement de la philosophie en France*, p. 6, « que le monde vienne de sortir du chaos et que chaque raison ait la mission de l'organiser ; et comme il arrive toujours quand la raison humaine ne veut plus croire qu'à elle-même, le monde et la société sont livrés à ses disputes. »

3. Dans le *Cours de psychologie* par M. Bautain, conservé à la bibl. municipale de Strasbourg, département des manuscrits, sous le n° 441, et qui paraît être le cahier d'un étudiant alsacien ayant fidèlement recueilli les sommaires que Bautain donnait avant de commencer sa leçon, nous lisons : chap. VII, *De la raison*, § 191 : « L'âme peut éléver son regard vers le monde intelligible ou le diriger vers le monde sensible. Dans le premier cas, l'intelligence est intelligence pure ; dans le second, elle devient raison. La raison est donc une descendante de l'intelligence. Elle est le regard de l'âme dirigée vers la région du temps et de l'espace. » § 192. « L'esprit peut agir sur les sens, être atteint ou perçu par eux et tout de même de la raison. La sphère de son activité s'étend aussi loin sur le monde phénoménique, elle l'embrasse... »

de contradictions ou se perd dans l'absurde. Poursuivant cette critique toute kantienne de la raison, et abordant le rôle qu'elle peut jouer en matière de religion, Bautain la rejette comme un instrument brisé ou mutilé : « La religion, dans son expression la plus simple, est le rapport de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu. Or, je vous le demande, qu'est-ce que la raison pour comprendre la nécessité de ce rapport vital, elle qui ne peut pas se démontrer la vérité de l'existence de Dieu, alors que son saint nom lui est annoncé ? »

Il fonde son dogmatisme chrétien sur le scepticisme.

Alors, comment l'homme communiquerait-il avec Dieu ? Par quelle faculté arriverait-il à l'évidence immédiate de l'Être divin ? Par l'intelligence. Cette faculté supérieure, transcendante, a seule le privilège souverain pour arriver au monde intelligible des idées et de Dieu. Mais elle ne suffit pas.

S'il lui faut l'action médiate ou immédiate de la lumière intelligible pour réveiller l'idée dans l'intelligence, comme il faut dans le monde naturel, la lumière solaire se polarisant, se cristallisant pour ainsi dire dans l'imagination, pour y poser la copie de l'objet ; si, enfin, l'idée est le reflet de l'idéal, d'une vérité, d'une loi métaphysique, comme l'image et la notion sont des types des réalités et des lois qui nous gouvernent, il suit : 1^o qu'aucun homme n'est jamais arrivé, que nul ne peut arriver à la réminiscence d'aucune idée pure, indépendamment d'une action supérieure qui féconde l'idée, indépendamment d'un rapport actif et vivant avec la lumière pure qui émane du soleil des Esprits... La parole de Dieu, la révélation conservée dans les livres saints, sera cette action fécondante, excitatrice¹. Ce ne sera point votre raison, ni toutes les raisons du monde réunies, qui pourront vous donner la certitude de la vérité intrinsèque de la parole divine. Il n'y a qu'elle-même qui puisse témoigner de sa vérité, en vous donnant l'expérience de sa vertu, et pour cela il faut qu'elle vous soit annoncée, que vous la receviez, que vous la goûtiez, comme on ne peut juger d'un fruit qu'en le mangeant.

Du reste, la tradition n'est qu'un instrument dont se sert Dieu pour enseigner l'homme, qu'un moyen. La parole de Dieu « donne à l'homme la conscience de sa nature véritable ; elle lui apprend ce que Dieu est pour lui et ce qu'il doit à Dieu : et c'est ainsi que le don céleste dispose l'homme à croire que la parole divine lui dit ce qu'il faut croire et que l'Église lui enseigne comment il faut croire ». Mais la lumière divine, « lumière intelligible, surnaturelle, imperceptible aux sens, insaisissable à la raison », éclaire l'âme qui porte en elle les germes de toutes les vérités. Elle la réveille « de son assoupissement.

¹. L'abbé Bautain repousse la doctrine menaisienne d'après laquelle les vérités primitives révélées se retrouvent dans les croyances des peuples et le critérium des traditions sacrées serait le sens commun. Car, dit-il, « l'erreur peut s'emparer de la majorité ».

sement naturel ; elle lui fait sentir sa présence par la douceur de son action et l'excite à réagir ; elle lui donne la connaissance de ce qu'il ne pourrait ni recevoir ni comprendre sans elle ». En cet instant, « l'homme n'a point conscience de ce qui se passe en lui... Il a éprouvé dans son fond l'effet d'une action mystérieuse ; il a senti qu'une vertu l'a touché, pénétré, ému ; il lui en est resté comme des traces ou des souvenirs, avec une inclination douce vers la vérité ». La parole sacrée donne ainsi à l'âme l'intuition de Dieu, la foi véritable qui est la conscience des vérités divines.

Bautain rejette les miracles, qu'il se refuse à distinguer des faits purement naturels. « Lorsque la science humaine nous aura expliqué ce que c'est que la Nature, quand elle aura marqué jusqu'où doivent s'étendre ses forces et ses lois, nous pourrons juger si les faits extraordinaires que nous désignons par le nom de miracles répugnent à l'ordre général, s'ils sortent des lois communes ou s'ils n'en sont pas peut-être des manifestations plus éclatantes, des développements plus énergiques¹. » Il se refuse à reconnaître une certitude aux relations des témoins oculaires et auriculaires des miracles. « En établissant que les apôtres, qui étaient *hommes*, n'ont pu ni errer, ni tromper, vous supposez un fait tout aussi extraordinaire que les miracles eux-mêmes qu'ils racontent². » Pour lui, ils ne peuvent témoigner de la divinité de la religion que pour les fidèles. Car, suivant Pascal, prophétie et miracles ne sont pas de telle sorte qu'on puisse dire qu'elles *sont géométriquement convaincantes*.

M. Baudin écrit³ : « S'il [Bautain] avait moins vécu perdu dans son rêve, il se serait aperçu que Strasbourg possédait alors le premier théologien de la France, sinon même de l'Église. C'était Liebermann, revenu depuis quelque temps, lui aussi, de Mayence... Cette école de Mayence était une autre école de Strasbourg, aussi bien par les plus éminents de ses maîtres, que par les plus distingués de ses disciples. Nombre des uns et des autres se trouvaient maintenant avec Liebermann, en face de Bautain *qui aurait eu tant à apprendre d'eux*; et ils défendirent avec éclat la raison contre ses anathèmes de néophyte. » Campaux n'est-il pas davantage dans le vrai lorsqu'il souligne que Bautain et ses amis « étaient arrivés au christianisme surtout par la voie du sentiment⁴ »? Mais pourquoi Bautain aurait-il cru à une raison qui avait été défaillante et inefficace, lors de sa crise morale de 1822?

1. *La morale de l'Évangile comparée à la morale des philosophes*. Strasbourg, 1827, p. 68.

2. Le Pappe de Trévern, *Avertissement sur l'enseignement de M. Bautain. Réponse de Bautain*, p. 22.

3. *Op. cit.*, p. 105.

4. *Op. cit.*, p. 23.

LES PREMIÈRES PROPOSITIONS DE MGR DE TRÉVERN : LA RUPTURE

M. de Trévern¹ avait été piqué au vif par les attaques de Bautain contre la scolastique ; « il s'alarme de [son] pyrrhonisme »². Mais il aime tant ces jeunes gens, il a mis tant d'espoir dans leur belle intelligence ; leur foi est si vive ! Pris de pitié, il s'efforce de ramener l'auteur du fidéïsme à la saine doctrine. Des conférences les réunirent ; il n'en sortit rien. « Je me flatte que je le ramènerai », écrivait M. de Trévern à son ami Poulpiquet, le 18 août 1833. Illusion perdue ! Bautain s'obstina. Aussi, avec les jours, la patience de l'évêque fait-elle place à l'irritation contre « la fausse doctrine » de « ce Monsieur Bautain ». Il en a fait le siège et l'autre s'est dérobé. « J'ai eu beau parler et raisonner avec lui, mettre entre ses mains les ouvrages de nos plus savants, plus illustres auteurs... j'ai même assemblé une suite de passages des Pères des six premiers siècles, il les a vus et n'en persévéra pas moins dans ses idées... C'est l'entêtement que j'ai vu autrefois dans Lamennais. » La bile du prélat s'épanche dans ses lettres à son très cher Poulpiquet :

Il [Bautain] rejette dans sa philosophie les preuves physiques de l'existence de Dieu, après les avoir exposées, ne dit pas un mot des preuves métaphysiques ; il soutient que l'on ne peut s'assurer que Dieu existe que par la foi, il ne veut pas du témoignage des hommes comme preuve certaine des miracles de Jésus-Christ et des apôtres, il l'admet comme grande probabilité et ne voit sur les miracles de certitude que dans l'enseignement de l'Église. Il ne veut pas de la raison que Dieu a donnée à l'homme, il la confond avec la déraison dont les philosophes des XVIII^e et XIX^e siècles se sont servis contre la religion. Il ne voit pas qu'il fait le jeu des incrédules². Du reste, il persifle la scholastique, il voudrait l'abolir, il se flatte même qu'elle le sera bientôt... Il y a d'autres choses impertinentes qu'il enseigne et fait enseigner par ses élèves : je les vois dans les cahiers de philosophie que je me suis fait donner... Je les ai forcés d'enseigner la philosophie de Lyon, je leur ai donné celle de

1. Ch. Louandre, *op. cit.*, p. 122.

2. « On lui a reproché », écrivait Rochette dans le *Journal du Haut et du Bas-Rhin* du 8 février 1835, « de conduire tout directement à l'athéisme théorique et de détruire ainsi toute croyance, non seulement à Dieu, au Dieu des déistes, mais au Dieu des chrétiens. Accusation singulière, il faut bien le dire, puisqu'elle ne tend à rien moins qu'à faire envisager la foi à la révélation comme quelque chose de secondaire, si même elle ne la taxe pas d'impuissance complète, absolue, pour nous initier à l'idée sublime de Dieu : car enfin, tous les reproches qu'on adresse à M. Bautain, c'est-à-dire à sa méthode, retombent directement sur la foi elle-même, puisque M. Bautain prétend que c'est à la foi, et à la foi seule, que la philosophie doit demander ses prémisses, ses principes, dont la raison déduira successivement les conséquences... »

l'évêque du Mans, ils en font apprendre par cœur aux écoliers, et s'en moquent devant eux. Ils prétendent que cette scholastique est dégoûtante, absurde sur plusieurs articles, et ne veulent pas s'astreindre à l'expliquer en latin, comme je l'ai ordonné¹...

En avril, M. de Trévern avait demandé à Bautain de sousscrire six propositions « d'une orthodoxie douteuse² », auxquelles celui-ci s'était refusé à donner son adhésion. Une fois de plus, le philosophe de Strasbourg avait affirmé la supériorité de la foi sur la raison.

Le préfet, M. Choppin d'Arnouville, s'intéressait vivement à la doctrine de l'abbé Bautain. Sans doute, il estimait l'évêque et entretenait avec lui d'excellentes relations. Mais l'amitié respectueuse qui le liait au prélat ne l'aveuglait pas. Il voyait en lui « un homme entier dans ses opinions et entiché des vieilles doctrines de cent ans ». Il craignait les suites de la dissidence qui venait d'éclater entre Mgr de Trévern et le professeur de l'Académie. Elles « peuvent devenir graves, en ce qu'elle [la dissidence] tient à l'enseignement de la philosophie et que de cet enseignement dépend le plus ou moins de lumière, de tolérance et de sagesse du clergé futur ». Et accentuant sa défense du système des bautinistes : « Le petit séminaire veut mettre l'instruction ecclésiastique au niveau des connaissances actuelles et la faire marcher de front avec les progrès de la science, tandis que M. l'évêque en est encore au XVII^e siècle et à l'époque de Port-Royal et ne veut pas entendre parler de philosophie moderne³. »

Entre le prélat « enfoncé dans l'ornière de la routine scolaire » et les jeunes prêtres qui se groupaient autour du professeur de l'Académie et « s'étaient hautement prononcés contre un enseignement qui tendrait à replonger la jeunesse dans les ténèbres du Moyen Age », le préfet n'hésitait pas. Convaincu que la raison et le droit étaient du côté de Bautain, il se faisait son défenseur. Le haut fonctionnaire qui, dès son arrivée à Strasbourg, avait dû subir le choc de l'opposition radicale alsacienne, s'irritait des intrigues dont l'évêque se faisait l'instrument. A plusieurs reprises, Bautain, accompagné de son disciple Bonnechose, lui avait fait part de ses ennuis. Choppin d'Arnouville, dans une entrevue qu'il eut avec M. de Trévern, le 30 juin 1834, essaya d'adou-

1. Pilven, *op. cit.*, p. 158-159. — Voir aussi sa lettre à la baronne de Gail, du 5 décembre 1834 : « Je suis excédé de cette longue et ridicule résistance de prêtres nouveaux et dont quelques-uns sont assez mal appris, aux ordres de leur évêque » (archives du Collège libre de Juilly, fonds Bautain).

2. Burnichon, *op. cit.*, t. II, p. 428.

3. Préfet à ministre de la justice et des cultes, 26 mai 1834 (Arch. nat., F¹⁹ 2584).

cir la sévérité du prélat. Ce fut en vain. N'ayant rien pu gagner sur son esprit, il se borna à conseiller aux jeunes prêtres de faire des concessions.

Le 2 juillet, une éclaircie se produisit. L'abbé de Bonnechose annonçait au préfet « que les ecclésiastiques placés à la tête du petit séminaire, pour le maintien de la paix et de la jeunesse confiée à leurs soins, ont fait leur soumission à leur chef spirituel¹, en le rendant néanmoins responsable de tout le mal qui pourrait en résulter ». Bien qu'il regrettât que la science fût sacrifiée « à la routine scolaire », le préfet se félicitait de cette réconciliation dont profiteraient les enfants qui suivraient les leçons du petit séminaire². Il insistait auprès du Conseil général du département pour faire maintenir à l'évêque la subvention accordée jusqu'alors. D'ailleurs, au ministère de la justice et des cultes, on soutenait M. de Trévern contre Bautain.

M. Bautain, lit-on dans une note au ministre, rédigée par le chef de la division du culte catholique, Schmit, qui présente Choppin d'Arnouville sous un jour hypocrite, adopte une partie du système de M. de Lamennais et le combat sur divers points, tenant le milieu entre ce dernier et les doctrines de l'Église. Le vague et l'incohérence de ses conceptions suffiraient pour l'empêcher de faire école. Aussi on ne lui connaît pas de disciple philosophe, bien qu'il ait des admirateurs enthousiastes de son talent oratoire.

M. de Trévern (auteur des Conférences amicales) lui est bien supérieur, encore plus par son instruction et l'étendue de ses connaissances que par son rang dans l'Église. C'est une preuve de jugement que d'avoir repoussé de ses écoles des systèmes faux et dangereux dans leurs conséquences pour l'Église comme pour l'État³.

On se refuse à croire sincère l'inquiétude exprimée par le préfet de voir la religion s'affaiblir, faute pour elle de marcher avec le siècle : M. Choppin d'Arnouville, préfet du Doubs en 1830, s'applaudissait alors de la chute imminente de la *superstition romaine*. Réprimé dans son zèle fougueux par les deux premiers ministres de la Révolution, il a depuis gardé un silence absolu et bien extraordinaire, soit dans le Doubs, soit dans le Bas-Rhin (je ne parle que de la police des cultes). J'ai reconnu mon homme dans la lettre du 3 juillet. Mais, cédant à la nécessité des temps, il prend des gants de veillours. Il lui faudrait, pour renverser l'édifice de la *superstition*, des artisans

1. L'abbé Bautain s'était engagé à enseigner la philosophie de M. Bouvier en latin, à ne rien dire aux élèves de contraire à ce livre, sur les preuves de l'existence de Dieu et les motifs de la certitude (archives du Collège libre de Juilly, fonds Bautain).

2. Lettre très confidentielle du préfet au ministre de la justice et des cultes du 3 juillet 1834 (Arch. nat., F¹⁹ 4064).

3. Arch. nat., F¹⁹ 4064.

de discorde. Il regrette que M. Bautain lui échappe. Il veut sonder le ministre par sa lettre adroite et hypocrite. Le moindre mot d'encouragement à cet homme aura des conséquences. Faire semblant de ne pas le comprendre et le prendre au mot.

La disgrâce arrive enfin. Le 27 juillet, dans une lettre pastorale adressée à tous les curés du diocèse, l'évêque, après avoir attaqué Lamennais et les *Paroles d'un croyant*, prenait l'offensive contre l'enseignement de Bautain :

Une aveugle et dangereuse manie d'innovation, vous ne devez pas l'ignorer, travaille notre siècle sous des formes variées et fait effort pour s'ouvrir un passage dans l'Église. Notre devoir est de nous y opposer. Nous savons que la discipline est susceptible de variation, et encore faut-il que l'Église prononce qu'il est expédition de s'y prêter. Quant à ses principes, ils sont fixes ; sa doctrine, immuable. Que tout change autour d'elle, seule elle reste la même : l'immobilité est son divin caractère. Avertissez votre peuple : mettez-le en garde contre l'esprit de nouveauté. Tenez ferme à la chaire, qui a les promesses de l'indéfectibilité. Écoutez les avertissements qu'elle nous redonne aujourd'hui, en ces mots : « Il est bien déplorable de voir dans quel excès de délire se précipite la raison humaine, lorsqu'un homme se laisse prendre à l'amour de la nouveauté... Vous comprenez très bien, Vénérables Frères, qu'ici nous parlons de ce fallacieux système de philosophie récemment inventé, et que nous devons tout à fait improuver ; système où, entraîné par un amour téméraire et sans frein de nouveautés, on ne cherche plus la vérité où elle est certainement ; mais où, laissant de côté les traditions saintes et apostoliques, on introduit d'autres doctrines vaines, futiles, incertaines, qui ne sont point approuvées par l'Église, et sur lesquelles les hommes les plus vains pensent faussement qu'on puisse établir et appuyer la vérité¹. »

En août, M. de Trévern s'abstint de présider, suivant la coutume, la distribution des prix aux élèves du petit séminaire. Il se fit représenter par Liebermann, qui adressa aux jeunes gens des conseils en latin². Le 15 septembre, il écrivit un *Avertissement sur l'enseignement*

1. Lettre encyclique de Grégoire XVI à tous les patriarches archevêques et évêques, du 25 juin 1834. La lettre pastorale de Mgr de Trévern fut transmise au ministre de la Justice et des cultes par le préfet, le 30 juillet 1834 (Arch. nat., F¹⁹ 4064).

2. A l'occasion de cette distribution des prix, l'abbé de Bonnechose, professeur de rhétorique, prononça le discours d'usage sur le sujet suivant : *Le progrès que l'homme et l'humanité sont appelés à accomplir sur cette terre comme condition et acheminement vers un autre progrès autrement large, autrement fécond et durable*. L'auteur reconnaissait qu'on vivait à une époque unique, où l'humanité avait une conscience vague d'un grand mouvement de rénovation qui se préparait dans les arts et dans les sciences, aussi bien que dans la religion et la politique. Chaque siècle, disait-il encore, est lié à celui qui l'a précédé et à celui qui suit. Cette solidarité a un nom, le progrès, qui s'opère à l'aide du dogme religieux. Sans religion, pas de progrès

de M. Bautain, prêtre de notre diocèse et professeur à l'Académie de Strasbourg¹, dans lequel il informait son clergé du différend qui s'était élevé entre lui et Bautain et le faisait juge de la situation. Il débordait, du reste, son rôle, en condamnant l'enseignement du professeur de l'Académie. L'*Avertissement* avait paru le vendredi 3 octobre et, le dimanche suivant, la direction du petit séminaire était enlevée aux Messieurs de Saint-Louis, qui durent évacuer les lieux « sans délai² ». En outre, M. de Trévern retirait à Bautain et à ses disciples les pouvoirs de confesser, prêcher et faire le catéchisme.

L'INTERVENTION DU PRÉFET CHOPPIN D'ARNOUVILLE ATTITUDE DU GOUVERNEMENT

Une telle désinvolture indigne le préfet. Il flétrit le geste de M. de Trévern, le qualifiant d'acte « d'iniquité ». « Il n'y a pas seulement ici manque d'égard pour le mérite », continue-t-il, « il y a encore eu manque de foi. » Il en réfère au ministre de la justice et des cultes, faisant sentir tout le danger de l'attitude de l'évêque, insistant sur l'effet qu'elle a produit sur « toute la partie saine et raisonnable de la population ». Puis, poursuivant l'exposé de ses idées sur le rôle du clergé, il ajoute : « Quand le clergé comprendra-t-il donc que, dans l'intérêt même de la religion, il doit marcher avec le siècle et suivre les progrès des lumières ? Il ne peut cependant ignorer maintenant que son influence et son pouvoir sont à ce prix. Si, persistant dans son système rétrograde, il prétend arrêter le mouvement social, il sera irrésistiblement entraîné par le torrent, loin de pouvoir y résister³. »

possible ou digne de ce nom. Le christianisme a présidé au développement des sociétés modernes. C'est lui qui a donné l'élan, la force à tous les progrès (d'après le *Journal du Haut et du Bas-Rhin* des 25-26 août 1834).

1. « Une espèce de pamphlet mystico-philosophique », suivant l'expression du préfet du Bas-Rhin. Lettre au ministre des cultes du 10 octobre 1834 (Arch. nat., F¹⁹ 4064).

2. Lettre du secrétaire de l'évêque Biet à Bautain, en date du 5 octobre 1834 (archives du Collège libre de Juilly, fonds Bautain). — Comme le remarque Rochette, l'évêque ne laissait pas à Bautain et à ses disciples le temps de la réflexion. « Si, par exemple, M. l'abbé Bautain et vous deviez le désirer, ou au moins le supposer, était venu à vos pieds abjurer ce que vous appelez ses dangereuses innovations, vous vous trouviez dès lors sans motif plausible pour lui retirer l'établissement de Saint-Louis. Mais cela n'eût pas fait le compte de ceux qui exigeaient une prompte *expropriation...* Il y avait péril en la demeure : on craignait une soumission, peut-être un retour de votre part, Monseigneur, et il fallait y mettre un obstacle insurmontable. » *Lettre à Mgr l'évêque de Strasbourg...*, p. 64. — C'est bien à tort que J. Wirth, *Mgr Colmar...*, écrit, p. 253 : « Pendant ce conflit, Bautain avait donné sa démission de directeur du petit séminaire, et ses disciples firent de même. »

3. Rapport confidentiel du préfet au ministre des cultes, du 10 octobre 1834 (Arch. nat., F¹⁹ 4064).

Le ministre ne répondit pas. Mais le premier bureau de la division du culte catholique rédigea un projet de réponse, où est exposée sans ambages la doctrine du gouvernement, qui ne peut qu'être favorable à l'évêque de Strasbourg :

La mesure prise par lui [l'évêque] à l'égard de l'abbé Bautain paraît être une conséquence de la condamnation du système de l'abbé de Lamennais, s'il est vrai, comme vous en manifestiez l'opinion le 30 juillet dernier, que la seconde partie de la circulaire publiée à cette occasion par le prélat *était évidemment dirigée contre les chefs du petit séminaire.*

Il ne faut pas non plus confondre la philosophie enseignée dans l'Université avec la prétendue philosophie de l'auteur des *Paroles d'un croyant* ou de ses adeptes plus ou moins hardis. C'est évidemment contre cette dernière que portent et la circulaire de l'évêque et l'encyclique du pape, et non contre l'autre, comme le supposerait votre lettre précitée. L'autorité civile n'a point à s'occuper des questions théologiques soulevées dans cette affaire, et les principes anarchiques qui forment le fond du système de cette nouvelle école, déjà justement frappée de réprobation par l'opinion publique, sont peu propres à attirer l'intérêt du gouvernement sur ceux qui s'en font les disciples à quelque titre que ce soit.

Si donc l'administration avait à prendre parti entre M. l'évêque de Strasbourg et l'abbé Bautain, ce ne serait que pour approuver la conduite du prélat ; mais elle doit s'abstenir de toute intervention lorsque aucun droit légal n'a été violé, ce que M. l'abbé Bautain lui-même semble reconnaître, puisqu'il ne réclame pas¹.

La majorité du clergé alsacien, douze évêques et « bien des journaux » avaient adhéré à l'*Avertissement* de l'évêque de Strasbourg. Mais ce dernier n'eut pas la satisfaction d'une condamnation en cour de Rome². Dès le 4 novembre 1834, son compatriote, le Père de Rozaven, de la Compagnie de Jésus, qui jouissait d'une grande influence à Rome, l'avait informé des suites probables que le Saint-Siège donnerait à l'affaire. Après s'être associé à l'idée que M. de Trévern se faisait de « l'absurdité » du fidéïsme bautinien, il ajoutait :

Vous avez rendu un vrai service à l'Église en dévoilant le venin d'une doc-

1. Cette lettre ne fut pas envoyée, le ministre ayant décidé, le 29 octobre 1834, qu'il ne serait pas répondu au préfet (Arch. nat., F¹⁹ 4064).

2. Le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères, intervint auprès du chargé d'affaires de la cour de Rome à Paris, l'abbé Garibaldi. Après examen des pièces, celui-ci avoua « qu'il n'y avait rien de plus sage que de laisser tomber tout ce débat, sans y donner aucune suite, sans prononcer aucune opinion ». Lettre de M^{me} Blanche Pomaret, de Paris, à Bautain, le 26 novembre 1834 (archives du Collège libre de Juilly, fonds Bautain).

trine que le talent de ceux qui la propagent pourrait rendre dangereuse, et vous ne devez pas douter que votre *Avertissement* ne soit approuvé du pape. Je ne crois pas que S. S. veuille, pour le moment, en venir à une condamnation formelle ; les choses n'en sont pas à un point qui demande cette mesure extrême ; mais vous recevrez certainement une réponse où S. S. vous témoignera son contentement de ce que vous avez fait, et vous exhortera à tenir la main à ce que de fausses doctrines ne se propagent pas parmi les fidèles qui vous sont confiés¹.

En effet, le bref que Grégoire XVI donna le 20 décembre 1834 ne prenait pas parti². S'adressant à l'évêque de Strasbourg, il disait entre autres choses : « Soyez sûr que de Notre côté Nous partageons les vives inquiétudes dont Nous vous voyons pénétré. Toutefois, un espoir concluant Nous soutient, celui que vous réussirez enfin et au plus tôt, avec l'aide du Ciel, à persuader à ces prêtres d'adhérer aux sentiments des docteurs approuvés dans l'Église. » Paroles froides, et dont pourtant la traduction de l'évêché chargeait la note. Il y avait aussi de l'ironie à l'adresse de l'évêque gallican : « Au surplus, Nous n'avons que des éloges à vous donner, vénérable frère, à vous qui avez si bien senti l'obligation de déférer une telle affaire à Notre jugement. » Le cardinal Capellari, devenu Grégoire XVI, n'avait, certes, pas oublié que, préfet de la congrégation de l'Index, il avait failli inscrire sur la liste des ouvrages condamnés *La discussion amicale sur l'Église anglicane et en général sur la réformation*, de M. Le Pappe de Trévern. Puis, Bautain avait alerté ses amis. L'évêque s'en irrita, tout en se délivrant un brevet d'indulgence. « Mes opposants ont bien réussi... J'avais moi-même écrit que je ne la croyais pas [la condamnation] nécessaire, et qu'il me suffisait d'être autorisé à dire que leurs principes étaient désavoués par certains côtés³ ».

1. A. Ingold, *Lettres inédites du P. de Rozaven* (*Bulletin critique*, no 10, du 5 avril 1902, p. 194 et suiv.).

2. Le 31 décembre 1834, l'abbé Garibaldi venait informer le duc de Broglie de la décision pontificale. — « Au reste », constate encore Rochette, dans le *Journal du Haut et du Bas-Rhin* du 8 février 1835, « cette méthode était si peu effrayante pour la foi ; elle compromettait si peu l'avenir de la religion ; ses conséquences tendaient si peu à l'athéisme, que, bien que dénoncée en cour de Rome, déférée à l'attention vigilante de celui qui, en sa qualité de vicaire du Christ, est chargé de veiller à la conservation intacte des vérités chrétiennes, elle est sortie de cet examen, qui a dû être sérieux, sans être frappée du moindre blâme, de la moindre censure. La cour de Rome a compris que, là où l'on prenait la défense de la foi, où l'on s'attachait à prouver que les vérités principales nous viennent de Dieu, et que le rôle de la raison, bien loin de les inventer, consistait à les développer, à en tirer toutes les conséquences qu'elles renferment, on ne conspirait en aucune manière contre la croyance chrétienne... »

3. Pilven, *op. cit.*, p. 163. — L'évêque écrivait au ministre des cultes le 20 janvier 1835 : « Toutefois, ne jugeant pas que la gravité des circonstances exigeât pour le moment une con-

Poussé par la coterie du grand séminaire, M. de Trévern avait eu la main lourde, il le reconnaissait : « Tu imagines bien leurs clamours, leurs intrigues, leurs déclamations presque furieuses¹. » Bautain ne restait pas isolé.

Au moment de donner un nouveau supérieur au petit séminaire, le ministre consulta le préfet sur la proposition que M. de Trévern avait faite du curé de Saint-Marc, M. Doffner. Choppin d'Arnouville, pour protester contre la révocation de son protégé, donna un avis défavorable à la candidature de cet ecclésiastique, qu'il avait contribué à faire nommer à sa cure, mais en qui il ne voulait désormais reconnaître qu'un esprit fanatique et intolérant². L'avis très favorable transmis par le procureur du roi à Strasbourg, Gérard³, ne fit pas revenir le préfet sur son jugement. Au risque d'être injuste, il fut fidèle à son amitié pour l'abbé Bautain. Cet incident permit au ministre de préciser une fois de plus sa doctrine de gouvernement : « Ce qu'il lui importe de savoir [à l'administration], c'est que l'instruction donnée dans les séminaires produira des hommes religieux, sincèrement attachés à leurs devoirs, amis de la paix, et non des sectateurs et des sceptiques⁴ ». Dans la dépêche qu'il écrivait au procureur du roi de Strasbourg, le 27 octobre 1834, il exprimait la crainte que le préfet ne confondit, par l'effet d'une fâcheuse méprise, l'intolérance religieuse avec la fermeté de l'homme pénétré de la vérité de la religion qu'il enseigne, à repousser des doctrines d'enseignement fondées sur le doute. Il continue en ces termes :

Le gouvernement ne devrait pas être moins attentif à repousser leurs sectateurs ; car il doit vouloir obtenir des séminaires des hommes sincèrement religieux et non des sceptiques. Les bons prêtres doivent enseigner la morale et la charité aux peuples qui leur sont confiés, et non égarer leur esprit dans des subtilités métaphysiques.

Ces principes, M. le procureur du Roi, sont les vôtres ; ce sont ceux de l'administration ; ils constituent les règles qui peuvent servir à apprécier le choix fait par M. l'évêque de Strasbourg pour la direction de son petit séminaire et les oppositions qu'il a déjà rencontrées et ne pourra manquer

damnation éclatante, j'ai fait entendre au pape que je croyais qu'il suffirait que je pusse faire voir à ce prêtre que sa doctrine est désapprouvée par S. S. pour le déterminer à y renoncer aussitôt et à suivre celle de l'Église universelle » (Arch. nat., F¹⁹ 5769).

1. Pilven *op. cit.*, p. 165.

2. Rapport au ministre de la justice du 18 octobre 1834 (Arch. nat., F¹⁹ 4064).

3. Du 8 novembre 1834 (Arch. nat., F¹⁹ 4064).

4. Lettre au préfet du 9 décembre 1834 (Arch. nat., F¹⁹ 4064).

de rencontrer encore du côté des partisans de M. Bautain, qui paraissent être fort nombreux¹.

Ainsi l'affaire Bautain est à Strasbourg une des formes de l'opposition sous la monarchie de Juillet. Chose paradoxale : l'évêque légitimiste est soutenu par le gouvernement de Louis-Philippe, tandis que le préfet du roi se range dans l'opposition, aux côtés de l'abbé Bautain.

Renvoyé brutalement du petit séminaire, M. Bautain porte son activité ailleurs. Il a des appuis solides au ministère et à la Chambre des députés : MM. Guizot, Carl, Humann, le duc de Broglie. Il en use ; car il a édifié tout un plan d'enseignement secondaire et primaire. Ses autorisations en main, dès 1834, il ouvre rue de la Toussaint un établissement secondaire et, 6, rue des Juifs, une école primaire. Le succès de cette dernière surtout est considérable. Divisée en deux cours, élémentaire et supérieur, elle se propose de préparer à la société « des hommes éclairés et de bons citoyens, en formant de bons chrétiens² ». Fils de fonctionnaires, d'officiers, de Strasbourgeois, la fréquentent, car on y reçoit de maîtres français un enseignement français. Dès 1835, elle compte 130 élèves.

L'école secondaire éprouve plus de difficultés. D'après le régime du monopole alors en vigueur, les élèves des institutions privées doivent suivre comme externes les cours du collège royal. Mais le gouvernement, qui prépare un projet de loi sur la liberté de l'enseignement, accorde un sursis à M. Bautain. Malheureusement, la loi tant souhaitée, votée par les députés, est retirée par Guizot devant l'opposition qui se dresse contre l'Église. Deux fois, des poursuites seront engagées contre l'école par le recteur (1837), puis par le ministre (1838) ; Salvandy, puis Carl et Schauenbourg les font ajourner. En 1839, cependant, l'abbé Carl, chef de l'institution, devra se soumettre et envoyer au collège les jeunes gens de seconde et de rhétorique.

En même temps, dans les étages de l'hôtel de la rue des Juifs s'ou-

1. Arch. nat., F¹⁹ 4064.

2. *Journal du Haut et du Bas-Rhin* du 26 novembre 1834. — Les classes avaient le programme suivant : classe élémentaire : méthode d'enseignement simultané mutuel. — Lecture dans les deux langues française et allemande. — Écriture et orthographe. — Géographie physique et politique. — Histoire sainte. — Éléments de calcul mental et écrit. — Éléments de dessin linéaire. — Éléments de minéralogie et de botanique. — Chant. — Classe supérieure : enseignement simultané pur. — Version orale et écrite du français en allemand et vice versa. — Grammaire française et composition. — Éléments d'histoire universelle et de France en particulier. — Arithmétique, système légal des poids et mesures. — Géométrie élémentaire appliquée aux arts. — Suite de l'histoire naturelle. — Éléments de la physique et de la sphère. — Théorie de la musique.

vraient un pensionnat de demoiselles et une école primaire de filles qui eurent un succès identique.

LA GUERRE DES PAMPHLETS

Les attaques qui assaillent Bautain lui suscitent un brillant défenseur : Paul Rochette, ancien saint-simonien, ancien rédacteur du *Globe* et rédacteur en chef de la feuille préfectorale, le *Journal du Haut et du Bas-Rhin*¹.

Nous avons appris avec peine, lit-on dans le *Journal* du 8 octobre, que M. l'évêque de Strasbourg, cédant à des préoccupations qu'il ne nous appartient pas de caractériser, vient d'enlever la direction du petit séminaire aux ecclésiastiques qui, par leur zèle, leurs talents, leur constant dévouement, avaient imprimé aux études qui s'y faisaient, à l'éducation religieuse qui s'y donnait, un mouvement très remarquable dont devaient s'applaudir tous les amis d'un progrès sage et éclairé : nous nous affligeons d'autant plus de cette mesure qu'elle nous fait voir que le clergé ne comprend pas le rôle qu'il doit remplir de nos jours que l'influence nécessaire sur la société est au prix d'une direction nouvelle donnée à son enseignement.

Et, deux jours plus tard, cette défense plus énergique de ceux qui avaient encouru les sanctions de M. de Trévern :

Nous voyons avec douleur cet établissement arrêté au milieu de sa prospérité... Il nous semble qu'on eût pu et dû avoir plus d'égards aux services qu'ils [Bautain et les siens] ont rendus par un dévouement sans borne et par un désintéressement qu'on n'aurait jamais dû oublier... Il nous sera sans doute permis de remarquer que, si les champions de la raison l'avaient consultée avant de faire participer le public à ces débats, ils eussent à la fois évité un scandale toujours fâcheux, surtout dans les temps où nous vivons, et sauvé un excellent établissement d'instruction de la décadence dont il est

1. S. Charléty, *Histoire du saint-simonisme, 1825-1864*. Paris, Hachette, 1896, p. 214. L'auteur, d'après une gravure colorisée conservée à la bibliothèque de l'Arsenal (fonds saint-simonien, carton n° 2140 bis), décrit les besognes ménagères auxquelles les saint-simoniens s'étaient pliés dans leur retraite de Ménilmontant. Paul Rochette aidait le docteur Léon Simon dans ses attributions de chef de cuisine. — Voir aussi G. Weill, *L'école saint-simonienne...* Paris, Félix Alcan, 1896, p. 119, n. 1. — Henry-René d'Allemagne, *Les saint-simoniens, 1827-1837*. Préface de S. Charléty. Paris, Gründ, 1930. — P. Rochette fut réintégré dans l'Université, en novembre 1839, grâce à Villemain. Il enseigna l'histoire au collège de Bastia. Journaliste impénitent, il collabora à l'*Insulaire*. Esprit cultivé, plein de talent, Rochette avait un caractère inquiet et tracassier. Ce misanthrope s'attacha à la Corse. Il prit sa retraite en 1867. Il était le frère de Raoul Rochette, membre de l'Institut et archéologue distingué (Arch. nat., F^{47c} R⁶¹ Rochette).

menacé sous des hommes moins dévoués et à coup sûr moins capables. On ne rencontre pas souvent une pareille réunion de lumières et de désintéressement.

Le même jour, 10 octobre, alors que Strasbourg retentissait des foudres que M. de Trévern avait lancées contre M. Bautain, Rochette, dans une lettre à Mgr de Strasbourg, développait le sujet dont les articles des 8 et 10 octobre avaient donné seulement la substance¹. « Ceci est une œuvre de conviction et non de passion », inscrivait-il en tête de sa préface. C'était une brochure alerte, écrite d'un beau mouvement, attaque à la fois respectueuse et vive contre la scolastique et le rationalisme qui étaient à la base de la querelle, effort aussi pour préciser le rôle du clergé et en renouveler les méthodes.

L'isolement où se tient le clergé et le peu d'effort qu'il fait pour en sortir, voilà le mal. L'espèce d'entêtement dans lequel il continue à suivre les méthodes qui depuis cinquante ans n'ont rien changé, rien amélioré, voilà le mal... Il faut donc en conclure que, si le clergé se laisse continuellement vaincre dans ce combat de chaque jour, c'est qu'il suit une fausse route, et qu'il doit tenter de nouveaux moyens, de nouveaux efforts². Mais, pour relever la foi défaillante, il faudrait de l'enthousiasme et que le clergé rajeunit son mode d'action sur les sociétés modernes. Or, depuis cinquante ans, la philosophie dogmatique est condamnée par l'expérience. Sa méthode ne convertit plus, n'accroît pas le nombre des auditeurs des chaires chrétiennes, ne forme pas des théologiens vraiment remarquables. Et pourtant, c'est cette méthode décriée que vous [Mgr de Trévern] recommandez au monde comme la bonne³... Oui, monseigneur, il en est des méthodes comme des hommes, comme de leurs institutions. Nées avec les nécessités des temps, elles disparaissent avec elles. La vie, c'est le mouvement, c'est le progrès, et les méthodes d'enseignement suivent toutes les chances de l'existence humaine. L'Église elle-même n'a jamais pu se dérober à cette loi du monde⁴.

La scolastique est un jeu « fou, cruel, où l'on vient risquer sa foi religieuse

1. A Strasbourg, chez Alexandre, rue Brûlée, n° 28, 1834, 75 p.

2. *Op. cit.*, p. 17.

3. *Op. cit.*, p. 36. — A quoi l'adversaire, imprégné de l'esprit d'ancien régime, réplique : « Quand on songe que de cet enseignement sont sortis parmi nous tous ceux qui depuis ont jeté de l'éclat dans le monde et ont illustré l'Église, la magistrature, l'épée, les académies, les sciences, les arts jusqu'en 1790, il semble qu'il eût été convenable et sensé de s'exprimer avec plus de déférence et plus de modération. On se plaint de ce que notre philosophie syllogistique reste stationnaire et ne marche pas avec le siècle. L'expérience de ses succès passés justifie son aversion pour les changements... Ce qu'elle fut jadis, elle s'applaudit de l'être encore et se flatte que ceux qui l'ont abandonnée finiront par revenir à elle. » *Appendix ou Recueil de quelques phrases détachées qui se trouvent dans divers opuscules de M. l'abbé Bautain*. Strasbourg, Le Roux, 1834, p. 8.

4. *Op. cit.*, p. 48.

contre l'enjeu de l'esprit subtil et délié », elle exerce « une influence funeste sur le reste de la vie », en « exaltant outre mesure la raison, en plaçant toutes les ressources de la démonstration dans l'esprit¹ ».

Arrivé à la défense de M. Bautain, Rochette hausse le ton d'un degré :

« C'est le professeur, le philosophe qui soutient le *grand principe catholique*, et c'est l'évêque qui soutient le *grand principe protestant*. Le tort de M. Bautain, c'est d'avoir raison avec l'humanité tout entière et votre raison à vous, Monseigneur, c'est de vous ranger du côté des philosophes qui exaltent la raison comme suffisante à l'homme, et qui arguent de cette suffisance contre la nécessité, la possibilité de toute révélation². » Enfin, faisant front décidément à ceux qui accusent Bautain et s'efforcent de le compromettre : « Il y a mieux encore, Monseigneur ; mais vous n'avez pas lu même le premier volume de la théologie de M. Liebermann qu'on enseigne à Rome. Vous n'avez donc pas au moins parcouru les premières pages du premier volume de la théologie de M. Liebermann qu'on enseigne, par votre ordre ou au moins de votre consentement, aux élèves de votre grand séminaire ? Si vous aviez lu cette théologie, écrite en latin avec un style de rigueur et les ormes usitées dans l'enseignement scolaire, vous y auriez trouvé, Monseigneur, quelques propositions si claires, si positives, que probablement, en condamnant les erreurs de M. l'abbé Bautain, vous auriez en même temps prévenu votre clergé, les professeurs de votre grand séminaire, de se méfier de cette théologie qui contient, presque en termes identiques, les mêmes propositions soutenues par M. l'abbé Bautain, combattus par vous. Or, Monseigneur, ceci est grave ; car enfin faut-il croire l'évêque écrivant l'avertissement, ou l'évêque autorisant l'enseignement d'un traité de théologie contenant précisément les mêmes erreurs, si erreurs il y a, que vous vous donnez la peine de combattre dans une brochure de soixante pages in-quarto ? Vous ne pouvez pas à la fois avoir raison dans votre avertissement et tort avec la théologie de votre grand vicaire : ou condamnez l'une et l'autre, ou absolvez l'une et l'autre ; il n'y a pas de juste milieu possible³. »

Du reste, est-ce avec des syllogismes que l'on ramènera l'incuré ? Pour que l'homme vienne à la religion, il faut « qu'il sente le besoin de croire ». « Comment, Monseigneur, avez-vous oublié la nécessité de la grâce, la nécessité de cette inspiration mystérieuse, qui vous amène peu à peu à vouloir, et qui vous dispose à entendre, dans un religieux recueillement, la parole de Dieu ? En exigeant tout de la raison, vous commencez par isoler l'homme de Dieu, vous voulez qu'il se sauve lui-même et vous le perdez⁴. »

1. *Op. cit.*, p. 49 et 50.

2. P. 36-37.

3. P. 40-41.

4. P. 54.

A la froide raison, Rochette opposait la foi qui retrempe « les âmes amollies par le doute ». Il évoquait ce tableau de Silvio Pellico, qui, entré dans sa prison la haine et l'incrédulité au cœur, en sortait transfiguré, sauvé du désespoir et de la douleur par la foi religieuse, « ayant reconquis toute l'énergie active de la raison vivifiée dans la foi¹ ». Et il concluait par les paroles conservées, par saint Athanase, que saint Antoine adressait aux Gentils : « Avec tous vos arguments et vos discussions, vous n'avez pas converti un chrétien au paganisme, tandis qu'avec notre foi nous diminuons sans cesse le nombre de vos croyans². »

Un « ex-élève en théologie », F.-J. Clavé, dans des *Réflexions sur la lettre de M. Paul Rochette à Mgr l'évêque de Strasbourg à l'occasion de son avertissement sur l'enseignement de l'abbé Bautain³*, prit la défense de la scolastique, en même temps qu'il accusait Rochette d'avoir prêté son nom à un spécialiste pour rédiger la partie purement théologique de sa brochure. Le jour même où parurent les *Réflexions*, P. Rochette se rendit auprès de Clavé pour lui demander raison. Clavé nous a conservé le récit de cette entrevue.

Le rédacteur en chef du *Journal du Haut et du Bas-Rhin* lui donna sa parole qu'il était l'auteur de la lettre à l'évêque, s'offrit à lui produire des certificats constatant qu'il avait étudié la théologie, invoqua, enfin, le témoignage de l'imprimeur qui était prêt à attester que le manuscrit était bien de la main de son signataire. Clavé mit en doute, dit-il, des explications qui étaient en contradiction avec l'opinion d'un des principaux collaborateurs du *Journal*. Ce dernier, devant témoins, aurait dit « qu'il ne reconnaissait dans la *Lettre* ni le style ni la manière de voir de M. Paul Rochette, et que tout le monde y retrouvait le style vaporeux et le mysticisme diffus de M. B... ». Provoqué à un entretien « sur les points de doctrine qu'il avait agités dans la lettre qui a paru *sous son nom* », Rochette s'y serait refusé. Clavé aurait poussé le jeu jusqu'à tenter de le mystifier en lui promettant de reconnaître par écrit « qu'il pouvait être l'auteur de la lettre en question ». C'est après avoir essayé un refus dans une deuxième visite, et n'avoir pas reçu de réponse à la lettre qu'il avait écrite à Clavé à ce sujet, que Rochette aurait lancé sa deuxième brochure, *Deux mots à l'ex-élève en théologie, élève en droit⁴*, le 7 novembre 1834. Il pouvait

1. P. 73.

2. P. 75.

3. Strasbourg, 1834.

4. Strasbourg, chez Alexandre, 1834.

riposter avec force, n'étant plus tenu à l'égard de « l'ex-élève en théologie, élève en droit, clerc de notaire », par le respect qu'il devait à l'évêque.

L'attaque est allègrement menée : la scolastique en fait les frais ; c'est comme de l'air pur qui pénètre dans une pièce surchauffée, où l'on étouffe. « Il paraît que nos modernes monopoleurs de scolastique, et heureusement personne ne leur dispute ce monopole, ne nous jugeront dignes de confiance qu'autant que nous aurons passé par l'épreuve ridicule d'une thèse scolastique. Je le crois bien : ils voudraient d'abord nous étouffer sous leurs mains de bois, pour mieux nous empêcher de parler¹. »

Au reproche de n'avoir voulu disculper Bautain que sur un point, il réplique en daubant davantage sur la méthode des séminaires : « Nous nous sommes arrêtés à la première question, parce qu'elle était capitale, qu'elle renfermait les autres. Nous savons bien qu'en scolastique, on prouve six fois de suite la même chose par sept ou huit espèces d'arguments toujours semblables, et qui, à vrai dire, se réduisent à un seul. » L'ex-élève avait couvert son argumentation de nombreux articles de la presse catholique qui accusaient Bautain. Rochette les repousse du pied. Il cingle l'*Ami de la religion* qui, « dans une affaire où l'intérêt de l'Église est en jeu, ne sait que substituer des lazzi à la raison » ; les *Études religieuses*, auxquelles collabore Mgr de Trévern et qui se livrent au trafic de sermons prétendus inédits ; la *Dominicale*, qui reproduit à l'usage de ses lecteurs des tranches de l'*Avertissement* ; il s'étonne que l'ex-élève n'ait pas appelé à la rescoufle le *Journal des villes et des campagnes*, « dont tout l'esprit consiste dans une énorme paire de ciseaux ». Et, lançant le dernier trait, Rochette annonçait au lecteur que l'ex-élève Clavé avait eu sa récompense : il avait été nommé « maître d'écriture au petit séminaire ».

Clavé ne se laissa pas émuvoir. Il fit paraître *Un mot en réponse aux deux mots de M. Paul Rochette*² pour lui reprocher ses airs de « matamore » et ses deux brochures « pleines de fange et de boue ». Avec Rochette, la polémique avait pris le ton personnel. Clavé ne le quitte pas :

J'apprendrais au public qu'il est, lui, M. Paul Rochette, le plus aimable et le plus spirituel des gazetiers, un écrivain élégant, un parfait politique, un logicien admirable ; qu'il sait très bien la grammaire et la théologie ; qu'il

1. *Op. cit.*, p. 9.

2. Strasbourg, Le Roux, 1834, 21 p.

n'a pas du tout vendu sa plume et ses convictions au juste-milieu, mais qu'il est au contraire l'homme le plus indépendant et le plus consciencieux qu'il y ait au monde, et que, quoique échappé de séminaire, il n'a cependant pas une âme de bois ni même une âme scolaire (grâces aux doctrines de Saint-Simon)¹.

Ce qui fait l'intérêt de la réponse de Clavé, c'est qu'elle dévoile une personnalité hostile au gouvernement de Juillet et accuse Rochette de chercher à porter la question sur le terrain politique. « M. Paul Rochette ne voit, lui, qu'une question de politique juste-milieu là où il ne s'agit que de religion². » Clavé dénonce chez son adversaire l'intention de « relancer le clergé dans l'arène des agitations du monde et des passions politiques », de ressusciter « les violentes déclamations de la presse contre les intrigues et la funeste influence du parti prêtre³ ». Se faisant l'interprète du clergé, il assure Rochette qu' « il en sera pour ses frais d'éloquence et d'imagination ». Et voici un aveu significatif pour la connaissance des sentiments politiques du clergé d'Alsace sous la monarchie de Juillet : « De plus habiles que lui ont fait des avances au clergé pour qu'il identifiât sa cause avec celle de la monarchie de Juillet, et ils ont échoué. Le clergé a compris sa mission. En dehors de tous les partis, il les ménage tous et n'en condamne aucun. Sa cause, c'est celle de la religion, et la religion s'accorde de toutes les formes de gouvernement sans en exclure aucune⁴. » Enfin, les accusations de

1. *Un mot en réponse aux deux mots...*, note 1, p. 4.

2. *Op. cit.*, p. 5.

3. *Op. cit.*, p. 6. — Au ministère de la justice et des cultes, c'était l'opinion du chef de la division du culte catholique, comme nous l'avons vu, en ce qui concerne les démarches du préfet en faveur de Bautain.

4. *Un mot en réponse aux deux mots*, p. 7. — A noter encore la brochure d'ordre purement théologique du baron Massias, ancien chargé d'affaires de France près de la cour de Bade, intitulée : *De la raison et de la foi, à l'occasion de l'écrit de M. l'évêque de Strasbourg relatif à l'enseignement de M. l'abbé Bautain*, Strasbourg, 1834, 20 p. L'auteur, après avoir présenté les idées de Bautain et de Le Pappe de Trévern, rejette la devise du philosophe de Strasbourg, *Credo ut intelligam*, « je crois pour comprendre », parce qu' « une maxime qui n'est pas toujours et partout vraie ne saurait être critérium de vérité », et il résume ainsi sa pensée : « Il est raisonnable de croire aux vérités qui sont *au-dessus* de la raison, il est absurde et ridicule de croire à ce qui est *contre* la raison. — Qui jugera de ce qui est *au-dessus* ou *contre* la raison ? La raison, puisqu'elle précède et qu'elle établit l'autorité... Le précepte de l'*amour de Dieu et du prochain*, dans lequel Jésus-Christ, à plusieurs reprises, a dit que consistait le christianisme, loin d'être *contraire à la raison*, en satisfait les plus sublimes exigences. Il donne la sanction à tous les devoirs, des bases et des motifs à toutes les vertus ; il est le lien de l'humanité et le complément de son développement. Là il faut ramener toutes les idées morales et religieuses, le reste est accessoire. Ainsi seront conciliées la *Raison* et la *Foi* dans cette religion qu'appellent tous les besoins d'un siècle altéré de croyance, et qui n'en adoptera point d'autre » (p. 19-20).

vénalité que l'auteur faisait peser sur Rochette sont d'autant plus curieuses et dignes de retenir l'attention, qu'elles se rencontrent avec celles de l'organe radical de Strasbourg, *le Courier du Bas-Rhin*, qui voyait en Rochette et son journal des instruments à la solde du gouvernement du juste-milieu¹.

L'abbé Bautain a repris son cours à l'Académie, au milieu d'une attention plus vive que jamais. A travers les phrases qu'il prononce, certains cherchent à lire des sous-entendus malicieux, ou la réponse directe à un argument de l'adversaire. Ses adeptes sont nombreux et fervents. Ils admirent en lui à la fois le christianisme de sa philosophie et sa nouveauté.

Car, dit-il, tout en conservant la forme sacrée, immuable, il sait si bien pénétrer dans les profondeurs de l'idée qu'il la dégage brillante et vivante, et la pose devant ses auditeurs avec une grande richesse d'expressions et d'aperçus, qui tirent toute leur originalité persuasive d'une conviction profonde... Sa philosophie n'est pas un dogme, cristallisé en quelque sorte dans une forme inflexible et morte, et qui s'impose d'autorité... M. Bautain s'attache à justifier, non pas par la raison seule, mais par l'intelligence éclairée et échauffée par une étude conscientieuse des traditions, par les révélations précises ou instinctives du sens intime, par le cri de la conscience, ces théorèmes admirables dont le christianisme nous a donné la solution. Il peut bien conduire à la foi, mais il ne l'impose pas ; il la démontre, en la racontant dans toute son inépuisable fécondité, dans sa facilité merveilleuse d'appropriation aux besoins de tous les temps, dans son universalité d'action et d'influence sur le mouvement de la civilisation en général et aussi dans son initiation perpétuelle exercée sur la vie de chaque homme pris isolément²...

NOUVELLES CRITIQUES : LE JUGEMENT DE L'UNIVERSITÉ

D'ailleurs, les attaques contre Bautain continuent, cette fois sous la plume d'un des inspecteurs généraux³. En 1835, les cours de tous les professeurs de la Faculté des lettres de Strasbourg furent l'objet d'un examen attentif. Elle était tombée dans un engourdissement qui pouvait être funeste aux études de la jeunesse. Seuls les cours

1. « Je n'ai jamais pu comprendre comment il se faisait que M. Paul Rochette naguère, encore corédacteur du *Globe* (journal éminemment progressiste et indépendant), se trouve aujourd'hui aux gages d'une feuille défenseur née du juste-milieu ». *Op. cit.*, p. 13.

2. *Journal du Haut et du Bas-Rhin* du 24 décembre 1834.

3. Bibl. nat., département des manuscrits, nouv. acq. fr. n° 20038, rapport sur la Faculté des lettres de Strasbourg, inspection de 1835.

d'*histoire de M. Delcasso et surtout ceux de M. Bautain, attiraient ce qu'on peut appeler un véritable auditoire*. L'inspecteur général dut se rendre à l'évidence ; son rapport est très sévère à l'égard de la plupart des maîtres. Par contre, l'influence qu'exerce « sur les esprits même les plus éloignés de ses doctrines » un homme « célèbre par l'éclat de son enseignement, par son élévation à la prêtrise, par ses sermons, et par la disgrâce qui a récemment frappé la petite secte dont il est le chef », fixe vivement son attention. Il y voit un avertissement d'autant plus impérieux de faire sortir la Faculté des lettres de son atonie. « Les succès mêmes de ce professeur, qui, selon nous, ne sont pas sans danger pour la raison des élèves, avertissent qu'il serait temps de l'entourer de collègues capables de balancer une suprématie jusqu'ici sans contestation et trop facilement acquise. »

L'inspecteur général est convaincu que ce « mysticisme vague », auquel aboutissent les doctrines philosophiques de l'abbé Bautain, « quelque effort que fasse le professeur pour le corriger par la rigidité de la foi catholique et de ses pratiques, exerce une influence fâcheuse sur la jeunesse et, au lieu de la pousser à des études solides et profondes, la précipite dans des rêveries et une paresse d'esprit qui n'est que trop la maladie de ce temps ». Ce qui le frappe, c'est l'inégalité des valeurs et « la fausse tendance » d'un enseignement, qui, servi par un magnifique talent de parole, manque de vigueur, abuse des généralités et du lyrisme, dogmatise. Le passage est tout entier à citer :

M. Bautain a divisé son cours en cinq années, dans lesquelles il embrasse à sa manière l'ensemble des questions philosophiques. Cette année, c'était le tour de l'anthropologie, ou tableau de la vie humaine, considérée dans ses diverses périodes, à en juger par le programme que dicte le professeur à chaque séance, ce dont nous nous sommes procuré un assez grand nombre de feuilles. C'est un mélange de physiologie, de théologie, où les questions les plus oiseuses et les plus bizarres sont confondues avec les plus sérieuses et les plus hautes dans un langage quelquefois poétique, et quelquefois d'une technicité affectée. Ainsi tous les détails de la formation de l'embryon humain, donnés avec l'érudition et la hardiesse la plus médicale, sont mêlés à des questions comme celle de savoir à quelle époque l'âme est créée, si elle descend dans le sein de la mère au moment de la conception ou plus tard¹. D'autres fois, ce sont des peintures du jeune homme et de la jeune fille à l'âge nubile, descriptions d'une ambitieuse poésie ; le jour où nous assistions à la leçon, c'était le tableau de la vieillesse, de la vieillesse pure ou impure : quelle que soit la grâce du talent, la merveilleuse facilité de parole, l'autorité

¹ Cf. avec Louandre, *op. cit.*, p. 123-124.

douce d'une onction caressante, nous n'avons pu, dans ce développement d'une heure, reconnaître qu'une paraphrase d'un morceau célèbre de Massillon et des vers : « C'est le soir d'un beau jour. » Si ces entretiens avaient lieu dans une conférence de disciples choisis et familiers, nous en concevrons à peine la convenance et l'utilité. Mais placés dans une chaire de Faculté, ils habituent le jeune auditoire à confondre toutes les sciences et toutes les questions, à se payer de généralités communes ou bizarres au lieu de solutions nettes et précises ; c'est la corruption du véritable esprit philosophique, sans aucun progrès religieux réel, car la religion disparaît sous le faste demi-mondain, demi-savant dont les préceptes se couvrent pour se faire agréer. Nous ne savons s'il y a témérité de notre part à l'avouer, mais M. Bautain nous semble loin d'avoir suivi les progrès des études philosophiques. Il affecte un grand dédain pour les travaux d'histoire et les solutions des diverses écoles anciennes et modernes, sur lesquelles sont dirigés depuis quelques années les efforts de nos concours d'agrégation. Enfermé comme tous les mystiques et les chefs de sectes dans un petit nombre de formules souveraines, et tourné plutôt vers la pratique et le gouvernement de sa petite Église que vers la science, il tranche sans preuve et dogmatise en sermonnaire...

La polémique se prolonge. En octobre 1835, prenant à même le corps la doctrine bautinienne, l'abbé D[ietrich]¹, dans un *Coup d'œil sur l'enseignement de M. l'abbé Bautain*, montrait que Bautain penchait vers le protestantisme en faisant de la Bible le livre de toutes les vérités², que ses erreurs n'avaient pas même le mérite de la nouveauté et de l'originalité. Le parallèle ingénieux établi, à propos des miracles, entre Bautain et J.-J. Rousseau ne laissait pas d'être troublant. En cherchant à conduire les hommes à la foi et à la connaissance de la religion par l'observation des faits physiques et psychologiques, le système de l'abbé Bautain ne serait plus « qu'un rationalisme scientifique aussi incompatible avec la religion que le rationalisme dogmatique du XVIII^e siècle³ ». Ironisant sur cette *philosophie du progrès*, il reprochait à l'abbé Bautain de renverser « toutes les preuves qu'on a regardées jusqu'ici comme décisives en faveur de la parole de Dieu », de ne pas même faire « grâce à la *sanction des siècles* qui n'est autre chose que le sens commun si vivement combattu par lui⁴ », de

1. Antonin Dietrich était né à Minversheim (Bas-Rhin) le 14 octobre 1807. Docteur en théologie, directeur de la Petite-Sorbonne de 1830 à 1832, professeur de dogme au grand séminaire de 1832 à 1838, de dogme et d'Écriture sainte de 1838 à 1849, il devint curé de Benfeld en 1849 et mourut dans cette cure le 7 décembre 1860.

2. P. 15.

3. P. 46.

4. P. 50.

reléguer la révélation « dans des régions inaccessibles à l'esprit de l'homme », de « placer le pyrrhonisme aux portes de l'Église pour en interdire l'entrée à ceux du dehors ». Le succès de la doctrine de Bautain auprès de tenants du saint-simonisme comme Lerminier, qui fut professeur au Collège de France, est l'argument final de l'abbé Dietrich pour rejeter un système qui tient « aux grandes aberrations philosophiques de notre époque¹ ».

Un auditeur des cours de Bautain, Fayet, crut devoir répondre à ces attaques par une nouvelle brochure, *Quelques réflexions sur l'enseignement de M. Bautain en réponse au « Coup d'œil » de M. l'abbé Dietrich par un laïque²*. Se fondant sur les autorités théologiques, saint Justin, Lactance, saint Augustin, Bergier, Laurentie, il démolit une à une les critiques que l'abbé Dietrich avait adressées aux opinions émises par Bautain sur la raison, le miracle, la certitude, l'inaffabilité de l'Église, et se rit de l'affirmation de l'auteur sur l'inaffabilité de la raison. S'appuyant sur saint Thomas d'Aquin, il défend la foi, nécessaire dans toutes les sciences humaines, à plus forte raison en matière de religion. Il lui est facile de démontrer que les rationalistes du XVIII^e siècle n'admettaient ni l'efficacité de la grâce et de la prière, ni la vertu de la parole divine, ni la nécessité de l'enseignement de l'Église³. Il montre la supériorité de la méthode d'exposition, qui pendant les douze premiers siècles du christianisme a converti la majeure partie du monde connu, sur la méthode scolaistique qui a suscité de si nombreuses hérésies⁴. La brochure se termine par un appel à la concorde et à la lutte contre l'ennemi commun.

L'étranger aussi prenait part aux assauts et aux critiques dirigés contre Bautain. Les théologiens de l'école catholique de Tübingue, Jean Adam Möhler et Kühn, s'y mêlaient dans la *Tübinger theologische Quartalschrift*. Möhler voyait en Bautain et en sa théologie les types les plus représentatifs de l'époque. Après avoir essayé divers systèmes, sans en être satisfait, Bautain était revenu au christianisme, et son « paganisme récent » l'aurait porté « à l'intransigeance la plus farouche ». Tels les réformateurs, Bautain était un adversaire trop irréductible de la raison et de la liberté ; en partant de ce principe que toute certitude religieuse est don de la grâce, il en déduisait que, « sans les enseignements de la révélation chrétienne, l'homme ne peut croire ».

1. P. 51-53.

2. Strasbourg, Lagier, Silbermann. Elle fut tirée à 400 exemplaires et parut le 29 octobre 1835.

3. *Op. cit.*, p. 31.

4. *Op. cit.*, p. 32.

Aussi Möhler, de concert avec Kühn, juge-t-il que Bautain dépasse les bornes et que la déchéance de la raison ne saurait être absolue. Mais comme Kühn aussi, il voit avec plaisir en Bautain un adversaire de la méthode scolastique, desséchante et caduque, qui abuse de la démonstration, sans pouvoir arriver à donner la vie. Il estime encore que l'Église de France doit satisfaire aux idées modernes, faire des concessions, au lieu de s'enfermer dans un conservatisme jaloux. Pour lui, théologiens et philosophes doivent s'unir, et non pas se dresser l'un contre l'autre, comme ils font en France¹.

L'ARBITRAGE DE MGR DONNET ET DU PRÉFET : LES PROPOSITIONS DE 1835

Dans cette lutte douloureuse, à côté de Paul Rochette, l'abbé Bautain fut soutenu par l'amitié de Mgr Donnet, coadjuteur de l'évêque de Nancy², et du préfet Choppin d'Arnouville. Tous deux s'efforcèrent d'apporter l'apaisement dans les débats. Grâce à Mgr Donnet, les propositions de 1834 furent modifiées dans quelques-unes de leurs expressions. Mais le coadjuteur de Nancy ne resta pas assez longtemps à Strasbourg pourachever la négociation. Après son départ, Mgr de Trévern ne voulut plus rien entendre et exigea une soumission sans condition. Pour annihiler « des suggestions toutes défavorables à l'emploi de moyens de conciliation », Choppin d'Arnouville intervint auprès

1. E. Vermeil, *J. A. Möhler et l'École catholique de Tübingen, 1815-1840*. Paris, Colin, 1913, p. 115-118. — Ajoutons que la publication de la *Philosophie du christianisme*, en 1835, valut à Bautain le titre de docteur de la Faculté de théologie catholique de Tübingen. « Dans le diplôme, il est fait mention d'un ouvrage écrit avec autant de talent que d'esprit, et des grands mérites de M. Bautain, pour l'édification chrétienne et les progrès de la doctrine théologique dans sa pureté. » Art. du *Schwäbischer Merkur*, reproduit dans le *Journal du Haut et du Bas-Rhin* des 23-24 février 1835.

2. Ferdinand-François-Auguste Donnet, né à Bourg-Argental, le 16 novembre 1795, se distingua par son intelligence et ses dons oratoires au séminaire de Saint-Irénée, où il fit ses études. Il enseigna au collège de Belley. Ordonné prêtre en 1819, il fut nommé la même année vicaire de la Guillotière (Lyon). En 1820, il devint curé d'Irigny. Il prêcha ensuite avec un grand succès dans les diocèses de Tours, de Blois et de Lyon. Vicaire général honoraire de Tours (1824) ; curé de Villefranche (1827) ; coadjuteur de l'évêque de Nancy avec le titre d'évêque *in partibus de Ross* (1833) ; archevêque de Bordeaux (30 novembre 1836) ; comte romain (2 février 1838) ; cardinal (15 mars 1852). Entré au Sénat, il prit une part active aux discussions. Il mourut à Bordeaux, entouré d'une immense popularité, le 24 décembre 1882. — Œuvres : *Institutions pastorales, mandements, lettres et discours*. Paris, 1856-1879, 10 vol. — *Éloge funèbre de Mgr J.-M. Mioland*. Bordeaux, 1859. — *Éloge funèbre de Mgr Aimé de Levezou de Vezins*. Bordeaux, 1867. — *Un voyage au mont Pilat en Forez*. Bordeaux, 1866. — Consulter : Fr. Combes, *Histoire du cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux*. Paris, 1888. — Abbé Ét. Pougeois, *Vie, apostolat et épiscopat de S. É. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, 1795-1882*, 2 vol. Paris, 1884.

de l'évêque. Les conférences et les discussions se succédèrent ; les déclarations rédigées par Bautain et ses amis firent la navette entre la préfecture et l'évêché, où le prélat les amendait, avant de les rendre à Bautain pour être rédigées à nouveau. Les tractations aboutissent enfin, le 18 novembre, après que M. de Trévern « y eut fait des additions que M. Bautain et ses amis n'auraient osé espérer¹ ».

Le 19, Choppin d'Arnouville adressait à l'évêque la déclaration revêtue des signatures exigées. Il faisait suivre son envoi d'une lettre pleine d'onction, qui tranche sur son ton ordinairement combattif. Au nom de la religion et de l'opinion publique angoissées par la persistance d'une scission dans le clergé alsacien, il suppliait l'évêque d'accorder un pardon définitif et sans réticence à ceux qui faisaient acte de soumission et de les rétablir dans leurs pouvoirs religieux.

C'est sans hésitation et avec joie que ces dignes prêtres ont adhéré à ce qu'exigeait d'eux leur vénérable chef spirituel. Ainsi, Monseigneur, les principes religieux que professent vos anciens élèves sont toujours ceux que vous enseignez : la bonne foi, la charité ont présidé à une œuvre de pardon de la part de Votre Grandeur, à une soumission entière de la part de vos enfants.

Dieu en soit loué ! Je me félicite d'avoir été désigné par la Providence pour être le médiateur officieux dans une réconciliation entre hommes faits pour s'estimer et qui, unis de cœur et d'esprit, travailleront de concert à la gloire de Dieu et de notre sainte religion.

Tels sont, Monseigneur, mes sentiments et mes vœux, et j'ose dire qu'ils sont partagés par une foule de bons catholiques qui m'ont exprimé leurs pensées sans me dissimuler leurs appréhensions.

Mon rôle est fini comme négociateur agréé par V. G. ; les suites sont exclusivement de votre ressort, car je n'ai nullement à intervenir dans ce qui tient

1. Préfet à ministre de la justice et des cultes, rapport confidentiel du 21 novembre 1835 [Arch. nat., F¹⁹ 5759]. — Voici le texte de ces additions : « 1^o Le raisonnement peut prouver avec certitude l'existence de Dieu. La foi, don du ciel, est postérieure à la révélation ; elle ne peut donc pas être alléguée vis-à-vis d'un athée en preuve de l'existence de Dieu. — 2^o La révélation mosaique se prouve avec certitude par la tradition orale et écrite de la synagogue et du christianisme. — 3^o La preuve de la révélation chrétienne, tirée des miracles de Jésus-Christ, sensible et frappante pour les témoins oculaires, n'a point perdu sa force et son éclat vis-à-vis des générations subséquentes. Nous trouvons cette preuve dans la tradition orale et écrite de tous les chrétiens. C'est par cette double tradition que nous devons la démontrer à ceux qui la rejettent, ou qui, sans l'admettre encore, la désirent. — 4^o On a pas le droit d'attendre d'un incrédule qu'il admette la résurrection de notre divin sauveur avant de lui en avoir administré les preuves certaines, et ces preuves sont déduites de la même tradition par le raisonnement. — 5^o L'usage de la raison précède la foi et y conduit l'homme par la révélation et la grâce. — 6^o La raison peut prouver avec certitude l'authenticité de la révélation faite aux Juifs par Moïse et aux chrétiens par Jésus-Christ. »

à la discipline ecclésiastique. Toutefois, veuillez me permettre, Monseigneur, de vous exprimer les désirs du premier magistrat du département.

Le public a les yeux sur vous et moi ; il sait que le prélat a dicté les conditions de la soumission de M. Bautain et de ses amis, et que j'ai pris une part active dans cette œuvre d'édification ; il est convaincu de la franchise de cette soumission ; il ne saurait douter de la sincérité du pardon ; il appelle de tous ses vœux une réconciliation complète et sans réserve, pensant, avec raison, que toute cause de désunion ayant cessé, votre position respective doit être la même qu'avant les douloureux événements dont il faut désor mais effacer le souvenir.

Du fond de mon âme, je partage ces sentiments nobles, généreux et charitables ; j'unis sincèrement mes vœux à ceux du public pour qu'il en soit ainsi, et je supplie V. G. d'y avoir égard dans l'intérêt même de la religion.

Ce n'est pas, Monseigneur, que je sollicite de V. G. la réintégration de ces jeunes prêtres dans les fonctions administratives qu'ils remplissaient il y a quinze mois ; loin de moi la pensée de rien suggérer à notre digne prélat. Il connaît mieux que personne les devoirs sacrés de sa position. Mais, je le prie instamment et au nom du ciel, qu'il rende, sans restriction, aux prêtres qu'il rappelle près de lui pour les instruire, les pouvoirs qu'il leur avait commis et dont sont investis les prêtres du diocèse. J'ose garantir qu'ils n'en abuseront jamais.

Comme catholique, comme premier magistrat de ce département, je devais m'exprimer ainsi avec vous, Monseigneur ; homme d'ordre et de paix, j'ai besoin d'être complètement rassuré, et mes efforts doivent tendre à prévenir tout ce qui pourrait désunir les citoyens, et c'est encore sous ce rapport que je conjure V. G. de cimenter pour toujours une paix si désirable. Je vous avouerai, Monseigneur, que s'il en était autrement (ce que je n'ose prévoir) je regretterais toute ma vie d'être intervenu dans cette affaire, et que j'en éprouverais la plus vive affliction.

Daignez, Monseigneur, m'accuser réception de cette lettre et de la déclaration qui y est jointe. J'ai conseillé à ces Messieurs de ne se rendre auprès de V. G. que lorsque vous m'auriez annoncé que vous agréez leur soumission. En terminant, je vous ferai, Monseigneur, une dernière prière : celle de vouloir me faire part de vos desseins ultérieurs. J'attends cette communication de votre bonté et de votre confiance¹...

Le même jour, l'évêque portait l'heureuse nouvelle à la connaissance de son clergé. Malheureusement, de gros nuages assombrissaient déjà l'horizon. A la demande du préfet, l'évêque oppose son veto². Il se con-

1. Arch. nat., F¹⁹ 5759.

2. Lettre à Choppin d'Arnouville, du 20 novembre 1835. Même source. — Le 20 novembre 1835, le promoteur de l'évêché Doffner écrivait à Bautain que les interdictions étaient maintenues jusqu'à ce que ses disciples et lui aient été examinés en latin sur la théologie dogma-

tente d'autoriser deux des élèves de Bautain à expliquer le catéchisme du diocèse dans les deux écoles qu'ils dirigent. Pour le reste, il renvoie Bautain et ses amis à de plus complètes études. Sa lettre à Choppin d'Arnouville est bien dans la tradition de cet esprit qui ne pouvait jamais entièrement se contenir et qui soudain faisait explosion. Que l'on en juge :

Quant à la chaire et au confessionnal, il n'y faut songer qu'après les études préliminaires : pour instruire les autres, il faut l'être soi-même ; il faut posséder soi-même la saine et véritable doctrine et, quand on a eu le malheur de commencer à en sucer une mauvaise, il faut du temps pour s'en défaire et la remplacer par la bonne. Je conseillerais donc à ces Messieurs de s'y mettre au plus tôt : il s'agit pour eux d'étudier le dogme et la morale. Nos séminaristes y emploient quatre années et n'en font pas une bien grande provision. Autrefois nous ne sortions de Sorbonne qu'après huit ou neuf années, pour la seule dogmatique. Mais il n'est plus question de ces hautes études.

Nos Messieurs parcourront plus rapidement les quatre volumes de dogmatique et les deux volumes de morale qui se voient au séminaire ; il faut les étudier en latin, qui est la langue de l'Église et de tout homme élevé dans les collèges. Je conseillerais de consulter M. Doffner et M. Liebermann, et de les prendre pour guides. Il faudra soutenir des examens sur les traités de la religion, de l'Église et sur les autres, quand on les aura bien étudiés.

Il sera du plus grand avantage de faire marcher à côté de cette étude la lecture du nouveau et admirable recueil, la *Raison du christianisme* ; elle est du plus grand intérêt ; faite pour éléver l'âme, orner à la fois le cœur et l'esprit et porter au plus haut degré l'ecclésiastique capable de sentir ce qui a été écrit de plus sublime par les premiers génies des trois derniers siècles.

Je conseille de ne pas se presser, d'approfondir, de se nourrir des grands auteurs recueillis dans cette précieuse collection ; deux années d'application suivie pourraient suffire ; et je réponds qu'en paraissant ensuite dans la chaire, un prêtre doué de belles dispositions jetterait un éclat prodigieux et produirait un bien infini dans le monde, bien au delà de tout ce qu'on y voit aujourd'hui.

P.-S. [de la main de de Trévern]. — Veuillez leur recommander la plus grande simplicité. On gagne toujours à la modestie, on perd à prendre des airs de supériorité. Je puis vous assurer que, par un peu d'humilité, nos Messieurs se feraient beaucoup d'amis, et j'en serais charmé pour eux et pour l'harmonie du clergé.

Ce post-scriptum peint l'homme.

lique et morale. Seul E. de Régny, ou, à son défaut, Jules Lowel, ferait l'instruction religieuse aux élèves des écoles de la rue de la Toussaint et de la rue des Juifs, une ou deux fois par semaine, en se servant du catéchisme diocésain (archives du Collège libre de Juilly, fonds Bautain).

La patience n'était pas davantage la qualité dominante de Choppin d'Arnouville. On comprend qu'il ne se payait pas de mots, quand il écrivait au ministre de la justice et des cultes :

Je reçus du prélat une lettre inconvenante et pleine d'aigreur, dans laquelle, pour prix de la soumission de M. Bautain et de ses amis, il leur accorde seulement la permission d'enseigner le catéchisme dans la maison d'éducation qu'ils dirigent, c'est-à-dire qu'il leur permet de faire ce que ni lui ni personne ne peut défendre ; ce qui est, pour eux, non seulement un droit, mais encore un devoir. En leur laissant une faculté qu'il ne peut leur enlever, il leur interdit l'exercice des fonctions les plus importantes du sacerdoce et veut renvoyer sur les bancs de l'école les hommes, sans contredit, les plus instruits du diocèse. Quoique mon impartialité ne se soit jamais démentie dans le cours de ces longs démêlés, je n'ai pu retenir mon indignation à la lecture de cette lettre, dans laquelle presque chaque mot exprime la passion, la haine, l'envie¹.

Toute affaire cessante, Choppin d'Arnouville se rend chez l'évêque, avec lequel il a une conférence d'une heure et demie, « vive et animée » :

Je dénonçai comme principaux auteurs du mal quelques-uns des hommes qui l'entourent et exercent sur lui une pernicieuse influence ; ces hommes, très médiocres, poursuivent de leur haine et de leur jalousie M. Bautain et ses amis, dont le mérite éminent leur fait ombrage ; ils se sont efforcés par tous les moyens possibles d'entraver une réconciliation dont l'effet serait de leur donner auprès de l'évêque des rivaux trop dangereux².

Bref, M. de Trévern restitua à Bautain et à ses disciples les pouvoirs ecclésiastiques uniquement à l'égard des enfants de leurs écoles. Mais le 21, au moment de partir pour Molsheim, dans une lettre beaucoup plus amène au préfet, l'évêque rappela à quelle tâche ses protégés devraient se plier.

Je le répète ; qu'ils parcourront le recueil publié sous le titre de *Raison du christianisme*, et ils auront bientôt senti le grand parti que l'on en peut tirer pour porter son auditoire aux plus nobles sentiments et remuer les consciences même endormies. Je ne leur en donne le conseil que parce que je les crois très capables de s'en servir bien utilement pour le salut des âmes et le leur propre : et moi-même, quand je ne serai plus, j'aurai part au bien qu'ils

1. Rapport du 21 novembre 1835 (Arch. nat., F¹⁹ 5759).

2. Ibid. — A lire la lettre que Bautain écrivit à Mgr Donnet, le même jour, pour le tenir au courant de l'attitude de M. de Trévern et de M. Choppin d'Arnouville, puis la réponse du 28 novembre, dans laquelle le coadjuteur de Nancy l'assurait de son appui auprès de ses collègues de Verdun, de Lyon et d'Avignon (archives du Collège libre de Juilly, fonds Bautain).

continueront à faire après moi ; je les conjure donc de ne pas négliger la marche que je leur indique. Si elle retarde un peu leur succès, je réponds qu'elle le triplera et qu'ils remercieront ma mémoire.

L'homme du monde qu'était M. de Trévern avait repris le dessus :

Je compte rester à la campagne jusqu'aux approches de la Conception. Je reviendrai pour le renouvellement des promesses cléricales au séminaire ; j'aurai l'honneur de vous voir ce même jour ; j'espère que les pensées de rigueur seront passées et que vous accueillerez encore avec amitié celui qui vous remercie des peines que vous avez prises dernièrement, et vous prie d'agréer l'hommage de sa considération distinguée¹.

En fait, l'accord de novembre reposait sur un malentendu, qui s'aggrava lorsqu'à la suite de publications d'articles de presse, il apparut à l'évêque qu'il n'avait pas obtenu de M. Bautain une rétractation complète de ses idées. Il se fâcha, retira ce qu'il avait accordé, fit peser sur le « philosophe de Strasbourg » une disgrâce plus pénible. Sur ces entrefaites, M^{me} Humann mourut, le 19 septembre 1836.

NOUVELLE OFFENSIVE DE MGR DE TRÉVERN LA FORMATION D'UNE COMMISSION D'ENQUÊTE

Les premiers mois de 1837 n'amènent pas l'apaisement ; au contraire, la lecture que M. de Trévern fait de la *Philosophie du christianisme* alourdit encore cette atmosphère d'orage. La suspension *a sacris* menace M. Bautain. L'évêque exige qu'il adhère à ses premières propositions, celles de 1834². Encouragé par divers prélates, notre philosophe se résout à signer, « à condition qu'il serait constaté qu'il le faisait par soumission de cœur et sans comprendre³ ».

Le 21 novembre 1837, l'affaire faisait un nouveau pas. Ce jour-là, Bautain donnait sa *Lettre à M. Le Pappe de Trévern, évêque de Strasbourg*⁴. C'était la soumission entière : « Nous nous soumettons à notre évêque, en lui promettant de ne rien enseigner, ni verbalement, ni par écrit, qui soit contraire à la proposition ci-dessus. »

1. Arch. nat., F¹⁹ 5759.

2. Il s'agissait du membre de phrase : « le raisonnement *seul* peut prouver avec certitude l'existence de Dieu ». Le mot « seul » avait été supprimé en 1835 et Bautain avait signé. De Trévern voulait le rétablir et Bautain ne le comprenait pas : « Nous ne pouvons comprendre ce que c'est que le raisonnement *seul* », écrit-il. « C'est une pure hypothèse, qui ne nous paraît appuyée ni sur la parole sacrée, ni par l'histoire, ni par une saine philosophie. Cette hypothèse nous semble dangereuse en ce qu'elle tend à exalter la raison de l'homme... »

3. C. de Régny, *op. cit.*, p. 248.

4. Strasbourg, chez Derivaux ; Paris, chez Lagney frères, 1837, 24 p.

Ce n'était qu'un pas de clerc. M. de Trévern, très âgé et circonvenu, ne désarme pas. Quelques semaines plus tard, le 2 janvier 1838, il formait une commission de huit membres « pour examiner les écrits de M. Bautain sous les rapports philosophique et théologique ». Cette commission réunissait les adversaires les plus acharnés de Bautain : Liebermann la présidait¹. Le 10 février, elle adressait son rapport à l'évêque. Dès les premiers mots, elle constatait « la tendance funeste » des écrits de Bautain. Entrant dans le détail de sa philosophie, elle envisageait tour à tour les preuves rationnelles de l'existence de Dieu, les preuves positives de la révélation et quelques points particuliers de la doctrine catholique. Le souci de la défense de l'ancienne théologie, qui fait le fond du débat, domine tout le rapport². On pouvait y lire ceci :

Il [Bautain] s'étudia à dénaturer l'état de la question, à confondre les notions reçues, pour se donner la satisfaction de démolir, l'un après l'autre, tous les arguments des divers ordres métaphysique, physique et moral, dont on s'est constamment servi dans les universités les plus florissantes, pour établir avec certitude l'existence de Dieu et de ses perfections infinies.

Le rapport affirmait aussi avec force « que le raisonnement seul, c'est-à-dire sans le secours de la foi, peut prouver en toute certitude l'existence du créateur et l'infinité de ses perfections³ ». Il accusait Bautain de confondre la révélation avec la foi et d'aboutir à un mysticisme « qui nous ferait prendre les illusions de l'imagination pour des oracles du Saint-Esprit, et les rêveries de l'esprit malade pour des vérités de foi⁴ ». Il critiquait « ce philosophisme vague et incertain... qui, flottant à tout vent des doctrines, blesse toutes les vérités et va heurter contre toutes les erreurs ». Il lui reprochait avant tout de n'avoir pas suivi la filière normale, avant de recevoir la prêtrise. La fin était comme imprégnée d'un venin de jalouse :

Si, avant d'entrer dans le sanctuaire, il avait jamais assisté à un cours de théologie, il aurait appris à connaître la manière de procéder dans l'étude des sciences théologiques et, au lieu de la flétrir par de sanglantes ironies, il aurait senti combien il est injuste de dire qu'elle tend à substituer la raison à la révélation et à introduire le rationalisme dans le domaine de la foi.

1. *Rapport à Mgr l'évêque de Strasbourg sur les écrits de l'abbé Bautain*. Strasbourg, Le Roux, 1838. — J. Guerber, *op. cit.*, p. 370-371.

2. *Rapport précité*, p. 4 et 11.

3. *Op. cit.*, p. 5.

4. *Op. cit.*, p. 10.

Peut-être. Mais malgré la pure doctrine de l'immutabilité et de l'infalibilité de l'Église qui s'y reflétait, c'était un plaidoyer *pro domo*, auquel soucraisaient les membres de la Commission, plaidoyer un peu lourd et qui était, en somme, un coup direct à l'évêque. Car était-ce la faute de M. Bautain, s'il n'avait pas suivi au grand séminaire de Strasbourg le cours normal des hautes études théologiques ?

LE VOYAGE DE ROME

Sur ces entrefaites, Lacordaire, qui prêchait le carême à Metz, apprit que les écrits de Bautain étaient déférés à Rome pour y être condamnés. Le célèbre dominicain s'était intéressé à Bautain dès 1834. Au lendemain de l'*Avertissement*, donné par M. de Trévern, il s'était ému de l'hérésie naissante.

Il résulte que, selon lui, on ne peut avoir aucune certitude naturelle de l'existence de Dieu, de la révélation mosaïque et chrétienne par le raisonnement, mais que la foi seule nous rend certains de ces choses. C'est la destruction de l'ordre rationnel sur lequel s'appuie le christianisme et une nouvelle erreur très grave par conséquent sur les rapports de la raison et de la foi, la même où M. de Lamennais a erré d'une autre façon. Nous sommes bien malheureux. Voilà encore un homme d'esprit qui engage une querelle où il succombera nécessairement, si j'entends bien toutefois sa doctrine, comme il me semble. Cela m'a donné un grand chagrin et une grande crainte de moi-même : qui peut répondre de soi avec de tels exemples¹ ?

Le 23 septembre 1835, se trouvant à Cirey, Lacordaire eut une entrevue avec le philosophe de Strasbourg. Il acquit peu à peu l'impression que Bautain était la victime d'ennemis jaloux qui avaient réussi à circonvenir l'évêque. « L'affaire n'est pas plus avancée », écrivait-il de Metz à M^{me} Swetchine, le 18 décembre 1837 ; « M. de Trévern veut à toute force qu'il soit hérétique malgré lui. Ce pauvre vieillard finira tristement une carrière d'homme d'esprit². » Quelques jours plus tard, son oncle Dugied, ancien préfet sous Charles X, dont l'une des filles avait épousé le capitaine d'artillerie vicomte Mirthil de Santeul, en garnison à Strasbourg, le priait, de la part de l'évêque, de se rendre dans cette ville³.

1. *Correspondance du R. P. Lacordaire et de M^{me} Swetchine*, publiée par le comte de Faloux, 4^e édit. Paris, 1865, p. 25. Lettre datée de Paris, 4 octobre 1834.

2. *Correspondance du R. P. Lacordaire...*, p. 155.

3. *Op. cit.*, p. 157, lettre de Metz, du 5 janvier 1838. — C'est à tort que, dans l'édition de la *Correspondance inédite du R. P. Lacordaire* avec son oncle, publiée par l'abbé Le Sueur (Paris,

Un mois plus tard, le dimanche 4 février, le P. Lacordaire prenait la voiture de Strasbourg. Il y vit Bautain, le décida à partir immédiatement pour Rome. « Je suis convaincu qu'il acceptera tout ce que Rome fera et voudra », triomphait-il au lendemain de son entrevue. Et il terminait ainsi sa lettre : « Adieu, chère amie, priez Dieu pour moi et pour le voyageur de Rome¹. » Lacordaire, qui avait conseillé à Bautain de se mettre en rapport avec les Pères du *Gésu*, le recommande au Père Roothaan². Le 10 février, le ministre accorde un congé de deux mois à l'abbé Bautain. Le 25, ce dernier, en compagnie d'Henri de Bonnechose³, arrive dans la Ville éternelle. Le jeudi 15 mars, le pape Grégoire XVI accorda audience aux deux prêtres, qui lui furent présentés par le cardinal Mezzofanti⁴. L'accueil fut bon dans les milieux ro-

1914), M. Dugied est qualifié d'ancien préfet de Strasbourg. Après avoir rempli les fonctions de secrétaire en chef de la sous-préfecture de Crefeld (Roer), de 1805 à 1807, et celles de secrétaire des comtes Cretet et de Montalivet, ministres de l'intérieur (1807-1810), il avait été nommé secrétaire général du Bas-Rhin. En 1815, il fut affecté à la sous-préfecture de Joigny; en 1818, il devint préfet des Basses-Alpes. Révoqué pour affaires politiques, l'année suivante, il n'obtint une nouvelle préfecture qu'après la révolution de 1830. Appelé à la préfecture du Haut-Rhin, le 6 août 1830, il passa à celle du Tarn-et-Garonne, dès le 22 janvier 1831. En avril 1833, il était démissionnaire. Il avait épousé Mme W. de Lotzbeck, dont le frère était chambellan du grand-duc de Bade (Arch. nat., F¹⁶ i, 158³², dossier *P.-H. Dugied*).

1. *Op. cit.*, p. 160-161, lettre de Metz, du 13 février 1838.

2. « La Compagnie de Jésus », lui écrivait-il, le 12 février 1838, « s'est fait infiniment d'honneur dans l'affaire de l'abbaye de Solesmes. Elle peut dans celle-ci acquérir de nouveaux droits à la justice et à l'amour de cette portion de la jeunesse française qui gravite vers la foi et en qui réside probablement l'avenir. » — Le Père de Ravignan en fit autant de son côté. Le 23 février 1838, il écrivait à son général : « Ils ne tiennent pas à l'erreur, ils sont bons prêtres, pieux, doués de talents distingués, quoique malheureusement sans études théologiques. » Cités par Burnichon, *op. cit.*, t. II, p. 429.

3. Henri-Marie-Gaston Boisnormand, comte de Bonnechose, né à Paris le 30 mai 1800, séjourna en Hollande dans sa jeunesse, fit son droit et prêta le serment d'avocat devant la Cour royale de Paris (3 août 1822). Tour à tour substitut aux Andelys (30 décembre 1822), à Rouen (20 août 1823), à Neufchâtel (4 mai 1826), avocat général à Besançon (1829). Démissionnaire après les journées de Juillet, il vint faire ses études théologiques à Strasbourg. Ordonné prêtre en 1834, il devint directeur du collège de Juilly (1840), puis supérieur de la communauté des prêtres de Saint-Louis à Rome (1843). Évêque de Carcassonne (1847), d'Évreux (1854), archevêque de Rouen (1858), cardinal (1863). Membre du Sénat, il fut un fougueux adversaire de l'unité italienne, se fit le champion du pouvoir temporel du pape, stigmatisa la libre pensée, attaqua la *Vie de Jésus* de Renan, se plaignant que son auteur n'eût pas été poursuivi judiciairement. Au concile du Vatican, il approuva pleinement toutes les prétentions de Pie IX. Il mourut le 28 octobre 1883. — Consulter : Mgr Louis Besson, *Vie du cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, 1800-1883*, 2 vol. Paris, 1887.

4. « C'est un honneur et en même temps une précaution pour qu'ils ne puissent pas faire dire au pape ce qu'il n'aurait pas dit ou donner à ses paroles un sens qu'elles n'auraient pas ; le cardinal témoin rétablirait la vérité du fait. » P. de Rozaven à M. de Trévern, lettre du 19 mars 1838, dans *Bulletin critique*, déjà cité, p. 196.

mains¹. En dépit des démarches des agents de M. de Trévern², M. Bautain parvint sans grande difficulté à se rendre favorable l'opinion de la Curie. Nous la retrouvons nettement exprimée par l'homme qui avait le plus de chance de la bien connaître, grâce à ses relations constantes avec les milieux pontificaux, M. de Lurde, ministre du roi auprès du Saint-Siège. Le rapport sur cette affaire, qu'il adressa, le 26 mai 1838, à son ministre, le comte Molé, résume avec justesse les événements qui se déroulèrent à Rome pendant le séjour qu'y fit Bautain, et en fait sentir l'atmosphère. Aussi, malgré sa longueur et quelques retours en arrière, nous ne résistons pas au plaisir de le reproduire :

M. l'abbé Bautain vient de quitter Rome, après avoir fait examiner les difficultés qui s'étaient élevées entre lui et M. l'évêque de Strasbourg, au sujet de ses ouvrages. J'ai dû éclairer ses démarches pendant son séjour ici, pour éviter tout empiétement de la cour de Rome à l'occasion de discussion survenue entre un évêque français et un prêtre de son diocèse. Cet incident était surtout d'une nature très délicate, parce qu'il se rattachait au système des Hermésiens et qu'il allait être traité ici au moment où l'affaire de Cologne venait de mettre en jeu tant de passions diverses. Il est heureusement maintenant terminé et de manière, j'ose l'espérer, à être approuvé par le gouvernement du Roi. Je vais avoir l'honneur, M. le Comte, de vous l'exposer avec quelques détails.

M. l'abbé Bautain et neuf prêtres du diocèse de Strasbourg étaient depuis plusieurs années en dissensitement avec leur évêque, sur des points de doctrine purement philosophique. Ces ecclésiastiques avaient fait inutilement plusieurs tentatives pour satisfaire Mgr Le Pappe de Trévern. Ils avaient

1. « Je ne doute pas », écrit le P. de Rozaven, le 19 mars, « que ces Messieurs ne se félicitent du bon accueil qu'ils ont reçu de tous ceux à qui ils se sont présentés, et le nombre n'en est pas petit. On n'en use jamais autrement à Rome à l'égard de ceux qui se présentent avec les apparences de la soumission et de la docilité. Cela n'empêche pas l'examen sérieux de la doctrine, mais prouve que cet examen se fait sans prévention et avec impartialité. » Confirmé par Bonnechose lui-même. Parlant du P. de Rozaven, il écrivait de Rome le 28 février : « Il m'a paru bien disposé, convaincu de notre bonne foi, de notre orthodoxie et regrettant seulement des expressions qui lui paraissent inexactes et dont il serait possible d'abuser... Le P. Rosaver (*sic!*) m'a paru croire à la sincérité de notre démarche et m'a dit qu'on ne demandait ici qu'à s'arranger. » Mgr Besson, *op. cit.*, p. 178 et suiv.

2. En effet, le cardinal Mezzofanti avait été chargé de faire le rapport sur la *Philosophie du christianisme* de Bautain. Or, le P. de Rozaven était en bons rapports avec lui et, suivant son mot, « à même de lui dire librement son sentiment ». Correspondant de Trévern, il suivrait l'enquête de très près : « J'aurai au courant de toute l'affaire et, s'il y a quelque chose qu'il soit important de faire connaître à V. G., je ne manquerai pas de l'en instruire. Je la prie aussi de me faire savoir ce que ces Messieurs pourraient dire dans leurs correspondances qu'il serait important de savoir ici. » Lettre précitée, du 19 mars 1838.

même, l'année dernière, publié une lettre, dans laquelle ils lui donnaient de nouvelles explications et soumettaient définitivement leurs opinions à la sienne. M. l'évêque de Strasbourg n'en avait tenu compte et avait déferé indirectement aux censures de la cour de Rome l'ouvrage de M. Bautain intitulé : *Philosophie du christianisme*.

L'abbé Bautain s'est rendu à Rome avec son ami et élève, l'abbé de Bonnechose, ancien procureur général. Ils ont exposé leur cause au Saint-Siège, en demandant eux-mêmes qu'on examinât l'ouvrage, et déclarant qu'ils se soumettraient pleinement au jugement du Saint-Siège, quel qu'il fût. Leur conduite, pendant les trois mois qu'ils ont passés ici, a donné confiance en leur parole : je me plais à leur rendre cette justice. Ils avaient été accueillis avec intérêt et bienveillance, et ces dispositions se sont augmentées pendant leur séjour¹. Le cardinal Mezzofanti a été chargé par le pape de lui rendre compte de cette affaire. Leur livre a été lu, et ses propositions examinées avec détail. Mais comme cet examen pouvait entraîner beaucoup de longueurs et que l'abbé Bautain, professeur à l'Académie de Strasbourg, était rappelé en France par ses fonctions, il a proposé un arrangement provisoire qui a été accepté. Il a signé une déclaration par laquelle il soumet tous ses écrits au jugement du Saint-Siège, en promettant d'y donner pleine adhésion². De son côté, le Saint-Siège a écrit à l'évêque de Strasbourg pour l'informer de la satisfaction que cette déclaration lui avait causée et pour l'engager à rendre sa confiance et sa bienveillance à l'abbé Bautain et aux prêtres qui, ayant partagé ses sentiments, adhéraient à sa soumission. Le cardinal Mezzofanti a de plus remis à MM. Bautain et Bonnechose une lettre destinée à devenir un témoignage public de leur soumission et du contentement qu'elle a donné au pape et au Sacré Collège. Enfin, le cardinal secrétaire d'État a écrit à l'internonce à Paris pour lui faire connaître tout ce qui s'est passé. MM. Bautain et de Bonnechose sont partis porteurs de ces pièces. Ils m'ont dit qu'ils étaient fort satisfaits de la manière dont ils avaient été accueillis et traités, ainsi que des espérances qui leur ont été données relativement à la conclusion de leur affaire. D'après les rapports, non officiels il est vrai, du premier examen de leur livre, il ne s'y trouve aucune matière sujette à condamnation, et la cour de Rome serait d'autant moins portée à en prononcer qu'elle conserve plusieurs griefs contre leur adversaire

1. Confirmé par le témoignage du P. de Rozaven. « Il faut leur rendre la justice que pendant leur séjour à Rome, du moins après les premiers moments, ils ont montré une grande douceur, une soumission édifiante et une pleine disposition à faire tout ce qu'on exigerait d'eux. » Lettre à Trévern du 24 mai 1838. A. Ingold, *Lettres du P. de Rozaven* (*Bulletin critique*, n° 18, du 25 juin 1902).

2. Rozaven donne un autre son de cloche : « On leur a donc déclaré qu'on les recommandait pour bons catholiques s'ils se soumettaient d'avance au jugement qui serait porté de leurs écrits, mais que ce jugement ne pourrait avoir lieu qu'après un mûr examen qui demande du temps, et pour lequel leur présence à Rome serait inutile, puisque, dans l'examen d'un livre, on ne cherche pas ce que son auteur a voulu dire, mais ce qu'il a dit. »

l'évêque de Strasbourg, dont la doctrine et les procédés lui ont souvent déplu¹.

Atmosphère éminemment favorable, on le voit. Sa haute intelligence, la distinction de son esprit et de ses manières, comme sa réserve et le sentiment d'humilité dont il était tout pénétré, avaient acquis à M. Bautain l'estime des milieux romains. Puis la cour de Rome connaissait le caractère entier, autoritaire, cassant, de M. de Trévern ; elle l'avait éprouvé. Entre un évêque qui se drapait dans un gallicanisme intransigeant et le prêtre à l'enthousiasme de néophyte et au cœur soumis et filial, son choix était facile. *Peccatis tantum excessu fidei.* « Vous n'avez péché que par excès de foi », avait dit Grégoire XVI à Bautain et à Bonnechose, au moment où ils prenaient congé, le 19 mai. Bautain regagnait la France, rasséréné, confiant. La visite qu'il venait de faire au siège de Saint-Pierre l'avait renforcé dans son attachement à l'Église.

Le 18 juillet 1838, les deux voyageurs étaient de retour à Strasbourg, après une absence de cinq mois, au cours de laquelle le recteur Cotard — dont nous avons dit déjà les sentiments — avait songé à donner un suppléant au professeur de philosophie de l'Académie². D'ailleurs, Mgr de Trévern ne changea rien à la situation religieuse des deux prêtres³. Il s'en remettait au Saint-Siège, qui ne condamna pas⁴.

1. Arch. Aff. étr., Corresp. pol., Rome, 980, 1838, p. 117 et suiv. — Le « Journal de Bautain » fournit des indications précieuses sur son séjour à Rome et sur les milieux romains (archives du Collège libre de Juilly, fonds Bautain). A consulter également Mgr Besson, *op. cit.*, t. I, p. 177 à 202.

2. Le recteur de l'Académie de Strasbourg paraît avoir été un des ennemis les plus ardents de Bautain. M. Chr. Pfister, *op. cit.*, p. 343-345, a publié un rapport de Cottard, daté du 7 février 1842, qui est d'une injustice marquée. Il accuse Bautain d'avoir fait congédier Raess du grand séminaire, d'avoir monté l'affaire Ferrari. Il parle des manifestes indécents des bautinistes, de « leur soumission dérisoire », de leurs « mensonges » pour empêcher la nomination à la coadjutorerie de Strasbourg de M. Raess, « l'une des colonnes du catholicisme en Europe ». Il ridiculisait Bautain, prôné par l'opposition à Strasbourg, et honoré du décanat et de la Légion d'honneur par le roi. Et quel portrait du maître, « qui n'a jamais laissé tomber de sa bouche un mot de bienveillance ou de charité ! C'est d'ailleurs en partie l'avis de Th. Ratisbonne, jaloux du maître, à n'en pas douter, et qui avait eu à plusieurs reprises à se plaindre de l'autorité inflexible de Bautain : « Il avait les dons d'un parfait chef d'institution, mais il n'avait pas le cœur d'une mère. » Cité par M^{me} P. Fliche, *op. cit.*, p. 171. — Voir aussi la lettre que le même Ratisbonne écrivait le 18 avril 1878 à l'abbé de Régny, pour le dissuader de publier la vie de Bautain. Ingold, *Miscellanea Alsatica*, 3^e série, p. 21-22.

3. Le P. de Rozaven y avait encouragé M. de Trévern : « Je désire », écrit-il, « que les bonnes dispositions qu'ils ont manifestées soient sincères et persévérentes. On ne tardera pas à le savoir ; car elles sont telles, s'ils s'abstiennent de dogmatiser, et V. G. a tout droit de les empêcher jusqu'à ce que le jugement, qu'ils ont eux-mêmes sollicité, ait été prononcé » Lettre prédictée du 24 mai 1838.

4. « Plus tard, au bout de trois ou quatre ans, écrit H. de Bonnechose, on nous envoya une

Attaqué par une partie du clergé alsacien pour ses opinions, Bautain ne continuait pas moins à exercer une grande influence. Son renom, son caractère, son zèle, ses manières distinguées, l'élégance de son élocution, tout contribuait à faire de lui un universitaire de premier plan. On comprend que M. Sers, devenu préfet du Bas-Rhin en 1837, ait insisté auprès du ministre de l'instruction publique pour obtenir sa nomination au décanat¹.

Le seul professeur qui, par l'éclat de son enseignement, ses relations et son influence dans l'Académie de Strasbourg, semble devoir être appelé à lui succéder, est M. l'abbé Bautain. J'ignore s'il a été compris dans les propositions de M. le recteur, mais je ne puis m'empêcher de signaler un fait vrai, c'est que la Faculté des lettres est dans un état de décadence complète et que le cours de philosophie a seul le droit de compter sur un certain nombre d'auditeurs... M. Bautain n'affecte point les formes rigides ou étroites d'un prêtre catholique, son enseignement est large et libéral, on peut dire qu'il se sent plus de l'homme du monde que de l'ecclésiastique. Sous ce rapport, il a réussi à Strasbourg plus qu'aucun homme de sa profession et, malgré quelques conversions de protestants ou juifs, dues à son talent et à son influence, personne ne l'a accusé d'un prosélytisme exclusif. Les discussions de M. Bautain avec son évêque sur des points de théologie et de métaphysique ne semblent devoir exercer aucune influence répulsive dans la question du décanat. Car sans croire Mgr de Strasbourg, très hostile au gouvernement de Juillet aujourd'hui qu'il est établi, il faut cependant convenir que les opinions et les principes de M. Bautain ont plus de rapport avec nos opinions et nos principes et que lui donner un tort dans ce sens, vis-à-vis de M. de Trévern, serait par trop humble de la part du gouvernement du Roi.

Une seule circonstance, et de celle-là Votre Excellence est meilleur juge, pourrait faire écarter M. Bautain ; elle est tout universitaire, et je m'absous de la traiter. Mais la considération, les principes politiques, les liaisons avec les principales influences de Strasbourg, le talent et la vogue sont cer-

série d'observations fort judicieuses sur le contenu du livre (*La philosophie du christianisme*), avec invitation de le réformer conformément à ces observations, si nous voulions en faire une deuxième édition. Le travail fut commencé, puis abandonné. Ainsi il n'y a eu ni condamnation, ni seconde édition ; cité par Mgr Besson, *op. cit.*, t. I, p. 201.

1. Le maire de Strasbourg, Schützenberger, consulté de son côté, avait répondu par le jugement suivant, à la date du 25 juillet 1838 : « En raison de la haute réputation que M. l'abbé Bautain s'est justement acquise dans l'enseignement, sa promotion au rang de doyen obtiendrait l'assentiment général ; si quelque susceptibilité s'y manifestait, ce cas arrivant, ce ne pourrait être qu'en raison de la position de prêtre dans laquelle M. Bautain est placé, mais alors elles se réduiraient à une bien faible minorité. Telle est notre opinion, et nous la manifestons avec sincérité ». Arch. nat., F^{17c}, B³⁵, *Bautain*.

tainement en sa faveur. L'opinion publique appréciera mal le choix d'un candidat plus obscur et l'attribuera à l'influence ecclésiastique¹.

Le 6 octobre 1838, par arrêté de M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, Bautain était élevé au décanat. Malgré le poids des luttes théologiques, son activité s'étendait, et on ne peut qu'admirer la grandeur d'une carrière aussi largement remplie.

Sur ces entrefaites, l'abbé Bautain publiait sa *Psychologie expérimentale*; il en adressait un exemplaire au ministre, le 15 novembre 1838, avec le mot suivant :

J'attendais, pour vous offrir mes remerciements de ma nomination au décanat de la Faculté des lettres, que l'impression de mon nouvel ouvrage fut achevée, afin de vous le présenter comme les premices de la nouvelle fonction dont vous avez bien voulu m'investir. Je désire vivement que vos nombreuses occupations vous permettent de jeter les yeux sur ces volumes et de leur accorder quelque moment d'attention. C'est une œuvre consciente qui m'a déjà coûté beaucoup d'années de méditation et qui en demande encore beaucoup pour être menée à terme; car je compte donner successivement toutes les parties de la philosophie. Si mon travail avait le bonheur de mériter votre suffrage, un signe de votre approbation me serait un puissant encouragement à continuer.

Il faisait en même temps appel au ministre pour qu'il accordât la vie aux Facultés qui se mouraient.

Permettez-moi, Monsieur le Ministre, de vous recommander en passant nos pauvres Facultés de lettres, qui sont menacées de périr d'inanition, si vous ne venez à leur secours. Vous devez avoir pour elles des entrailles de père, puisque vous venez d'en fonder plusieurs². Vous voulez donc qu'elles vivent, et pour cela il faut les mettre en position de vivre. C'est ce qui ne peut se faire qu'en les rendant nécessaires, en leur créant une sphère d'activité utile. J'ai adressé à M. Rovaisin un mémoire sur cet objet et je le recommande à votre sollicitude. L'exemple de notre Faculté prouve l'urgence des mesures à prendre. Depuis vingt ans, j'ai eu un auditoire complet. Cette année il est diminué de moitié, et il diminuera tous les jours, à mesure que la curiosité de nos *auditeurs bénévoles* sera émoussée. Il en va de même proportionnellement dans tous nos cours.

Le 3 février 1839, M. Bautain adressait au ministre un long rapport;

1. Lettre du 3 août 1838 (Arch. nat., F^{17°}, B³⁵, Bautain). Cette lettre est en partie inédite. Chr. Pfister, *op. cit.*, p. 335, en a donné une analyse détaillée.

2. Cité par Chr. Pfister, *op. cit.*, p. 335.

il demandait que l'on n'admit dans les Facultés que les jeunes gens ayant obtenu un examen de capacité à la sortie du collège ; que seuls pussent être bacheliers ès lettres ceux qui auraient suivi pendant un an les cours de la Faculté des lettres et subi un examen sur ces cours. Le baccalauréat ès lettres devait être exigé des candidats au baccalauréat en droit ou en théologie et au premier examen de médecine. Il y revenait, le 22 mai 1839, dans la lettre où il félicitait M. Villemain de sa nomination au ministère de l'instruction publique.

Quelques mois plus tard, comme si le gouvernement voulait réconforter l'homme que ses opinions libérales et religieuses nimbaiient d'une auréole de victime, M. Bautain était fait chevalier de la Légion d'honneur. Un paragraphe d'une lettre haineuse et d'une chronologie douteuse du recteur Cottard, qui n'avait pu se résigner au prosélytisme religieux de l'abbé Bautain, tout en reconnaissant d'ailleurs la valeur professionnelle du doyen de la Faculté des lettres, s'oppose, en un diptyque suggestif, au mot heureux que le nouveau décoré adressait en remerciement à son chef.

L'abbé Bautain, écrit le recteur, n'avait pas dû seulement à un beau talent de parole l'affluence de ses auditeurs. Il flattait les goûts d'opposition qui sont dans la jeunesse de tous les pays et s'assurait la sympathie personnelle de celle de Strasbourg par un vernis de martyrisme. Suspendu sous la Restauration, interdit *a sacris* par son évêque depuis la révolution de Juillet, que de bonnes fortunes ! Mais le voilà remis en grâce par le coadjuteur, et les auditeurs diminuent. L'Université devient alors pour lui un bourreau qui méconnait les saines doctrines, étouffe la liberté de l'enseignement, fait violence aux pères de famille. Or, comme au milieu de ces déclamations le bourreau paraît sa victime du galon du décanat et du ruban de la Légion d'honneur, les cent fidèles [du cours de Bautain] se réduisirent à vingt. La vigne ainsi dégarnie menaçait même de devenir tout à fait stérile et le travailleur se décida à l'abandonner.

Il est vrai que M. Bautain avait tout fait pour la liberté de l'enseignement. Mais la lettre du recteur Cottard n'en transpire pas moins l'envie. Il oublie que, le 2 octobre 1830, les étudiants avaient essayé d'obtenir de Bautain sa démission. Elle ne paraît guère marquée non plus au coin des intérêts bien compris de l'Académie de Strasbourg. N'était-ce pas l'intérêt de la culture française en Alsace de rayonner de particulière façon par l'organe des maîtres de l'Académie ?

Et voici la lettre de Bautain dans sa sérénité :

La distinction dont il a plu à Sa Majesté de m'honorer m'est surtout pré-

cieuse, comme témoignage que les services que j'ai pu rendre à mon pays dans l'instruction publique sont appréciés par l'illustre chef de l'Université et par le Prince éclairé qui nous gouverne. Mais ce qui m'a le plus touché dans votre lettre, Monsieur le Ministre, c'est l'approbation que le roi et son ministre y donnent à la tendance philosophique de mon enseignement et de mes écrits, en me faisant un titre de gloire d'avoir cherché à unir les principes du christianisme et ceux de la philosophie. Oui, c'est là ma plus belle récompense, et je suis heureux de penser que c'est principalement cette tendance qui m'a valu l'estime du roi, dont vous voulez bien me transmettre le signe et qu'il m'est doux de recevoir de votre main.¹

Lettre d'opposant? Que non. Lettre de courtisan plutôt. L'heure de la réconciliation était du reste prochaine.

L'APAISEMENT ; LE DÉPART POUR LE COLLÈGE DE JUILLY

Le 5 août 1840, André Raess devint coadjuteur de M. de Trévern. Le 8 septembre, Bautain et ses disciples adhéraient aux propositions qu'ils s'étaient offert à signer, dès novembre 1837². Ils recouvreraient en même temps leurs pouvoirs religieux. Selon un mot de M. de Bonnechose : « Au fond on souffrait des deux côtés, et des deux côtés on pleura de joie³. »

L'affaire du « philosophe de Strasbourg » se terminait. Mais on conçoit que le séjour de Strasbourg pouvait peser aux épaules du chef de la petite société de la rue de la Toussaint. Une grande partie du clergé local restait hostile. Puis, l'œuvre que Bautain se proposait ne pouvait être menée à bien si la liberté de l'enseignement secondaire n'était votée par le Parlement. Précisément, les deux directeurs du collège de Juilly, qui jouissaient du libre exercice, MM. de Salinis et de Scorbiae, songeaient à quitter leur établissement. Bautain négocia la succession en août 1840⁴. Dès octobre, Bonnechose, Gosehler, Lewel deve-

1. Lettre de Bautain au ministre de l'instruction publique, en date du 12 mai 1840 (Arch. nat., même source).

2. Nous donnons ci-dessous les passages des propositions de 1840, qui modifient celles de 1835 : « 1^o ... Dieu est l'*infinité de ses perfections*... — 2^o *La divinité de la révélation mosaique...* — 3^o La preuve, tirée des *miracles de Jésus-Christ*, sensible... nous trouvons cette preuve en toute certitude dans l'*authenticité du nouveau testament, dans la tradition...* — 5^o *Sur ces questions diverses, la raison précède la foi et doit nous y conduire.* — 6^o *Quelque faible et obscure que soit devenue la raison par le péché originel, il lui reste assez de clarté et de force pour nous guider avec certitude à l'*existence de Dieu, à la révélation faite aux Juifs par Moïse et aux chrétiens par notre adorable homme-Dieu.** »

3. Besson, t. I, p. 204, cité par Chauvin, *op. cit.*, p. 52.

4. Sur le collège de Juilly sous la direction de la Société ecclésiastique de l'abbé Bautain,

naient respectivement directeur, censeur et économie du collège. Ratisbonne était nommé sous-directeur de l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. Gratry était appelé à la direction du collège Stanislas. Carl, E. de Régny et J. Mertian restaient provisoirement à Strasbourg pour liquider les écoles que Bautain avait fondées en 1834. Les dames chargées du pensionnat de jeunes filles et de l'école enfantine gagnaient Paris, où elles allaient se grouper en société sous le nom de Dames des Bonnes-Œuvres.

Le 12 mars 1841, Bautain faisait son dernier cours à l'Académie. Peu après son arrivée à Juilly, il résignait ses fonctions de doyen pour se vouer tout entier à ses nouvelles occupations. Il conserva sa chaire jusqu'en 1848.

Suppléé tout d'abord, sur les instances de l'évêque Raess, par l'abbé Bataille¹, professeur au Collège royal, Bautain le fut ensuite par Ferrari, réfugié italien. Installé dans sa chaire le 6 novembre 1841, ce nouveau maître allait susciter à Strasbourg par son enseignement une telle agitation qu'il fut suspendu par arrêté ministériel du 29 janvier 1842².

Ainsi tomba le rideau sur un épisode retentissant de la vie religieuse à Strasbourg sous la monarchie de Juillet³. L'avenir apparaissait sous

voir Ch. Hamel, *Histoire de l'abbaye et du collège de Juilly depuis leurs origines jusqu'à nos jours*. Paris, Douniol, 1868, livre septième, p. 537 à 566.

1. M. Raess avait soutenu dans ces termes la candidature de l'abbé Bataille : « M. l'abbé Bautain, professeur de philosophie à l'Académie de Strasbourg, devant faire une longue absence, je présume que Votre Excellence lui nommera un suppléant. L'opinion publique désigne même déjà le candidat le plus digne, et c'est M. l'abbé Bataille, professeur de philosophie au Collège royal d'ici. Ce seul fait est le témoignage le plus flatteur rendu à la foi et aux sentiments de justice que l'on reconnaît à V. E. et au mérite de M. l'abbé Bataille. »

« Dans une ville mixte, telle que Strasbourg, la chaire de philosophie est d'une haute importance. La science, même jointe à la vertu et aux bons principes, ne suffit pas ; il y faut encore du tact. Or, M. Bataille possède toutes ces qualités et de plus une rare modestie, malgré ses vingt années de service et de succès. Je ne crois pas qu'il ait jamais sollicité une seule faveur ; j'en ai la conviction, sans avoir la preuve : j'ose dire la même chose de MM. les inspecteurs généraux, concernant le mérite de son enseignement philosophique. »

« Veuillez, Monsieur le Ministre, regarder cette démarche comme un simple témoignage du haut prix que j'attache aux bons choix de l'Université et comme une sincère expression du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur », etc... (Arch. nat.).

Quelques jours plus tard, par arrêté du 5 avril 1841, le ministre de l'instruction publique acquiesçait à la demande de Mgr Raess. Malheureusement, l'enseignement de M. Bataille ne répondit pas aux éloges flatteurs que lui avait décernés Mgr Raess.

2. Voir Chr. Pfister, *op. cit.*

3. M. Bautain devait l'évoquer, quinze ans plus tard, le 2 décembre 1855, à Sainte-Geneviève de Paris, en un public aveu : « Et moi aussi, j'ai résisté à ce texte et, pendant quelque temps, j'ai fait tout pour y échapper. Afin de donner un plus beau champ à la parole de Dieu, j'étais porté à affaiblir la valeur de la raison humaine... Mais l'Église, toujours sage, parce

les couleurs les plus engageantes aux Messieurs de Saint-Louis. Ils allaient s'organiser en congrégation, créer une école de théologie, occuper Saint-Louis-des-Français à Rome. Mais, suivant la formule du Père Chauvin, la multiplicité des entreprises ne permit pas à l'arbre « de s'enraciner et de s'affermir dans le sol où il avait été planté ». Il manquait à la Société l'ombre, le calme, le recueillement. La communauté se disloqua peu à peu par le départ de Goschler, de Bonnechose, des frères Lewel. Les projets de Bautain avortèrent un à un. Il n'avait pas réussi à relever les études cléricales par la réconciliation de la science et de la foi. A sa peine cruelle, il allait trouver un dérivatif dans la chaire de théologie morale qu'il occupa à la Sorbonne et dans les fonctions de vicaire général de Mgr Sibour.

CONCLUSION

Bautain avait donné un magnifique renouveau religieux à l'Alsace, de 1828 à 1840. Sa conversion et celles qu'elle entraîna produisirent une impression profonde¹. Von Borries soutient que Bautain ne fut pas un homme de premier ordre et qu'il se laissa guider dans les moments les plus décisifs de sa vie par M^{lle} Humann ; il lui dénie le titre de philosophe, pour avoir, dit-il, manqué d'esprit systématique ; mais il reconnaît la grandeur de son influence, « en ce sens que sa lutte avec l'évêque a agi sur l'esprit religieux des cercles catholiques même plus éloignés, car les deux partis, ses amis et ses ennemis, travaillaient sur un terrain catholique et les discussions des problèmes amenèrent la reviviscence de l'esprit religieux ».

Faut-il voir dans l'affaire Bautain une réaction de l'allemand contre le français ? La personnalité de Raess nous ferait pencher vers cette idée. Il est évident que l'ancien clergé alsacien a pu s'inquiéter de voir un évêque « de l'intérieur » accorder quelques priviléges à un groupe religieux présidé par un prêtre parisien et bouleverser ainsi des situations, sinon des droits, acquis. Il y a là un sentiment — nous allions dire une faiblesse — très humain. Il y avait aussi, nous voulons le croire, un

qu'elle est assistée de l'esprit divin, n'approuve aucun excès, pas même ceux qui semblent lui être profitables. Elle ramène toujours à la modération, qui est la vraie sagesse dans les choses de ce monde, et avec une douceur dont je lui ai été profondément reconnaissant, elle a redressé une mauvaise tendance qui pouvait devenir un égarement ». Cité par Campaux, *op. cit.*, p. 78-79.

1. Des protestants et des israélites s'étaient convertis. La plus illustre des recrues protestantes était certainement M. Théodore de Bussierre, gendre de M. Georges Humann, qui avait abjuré à Nancy.

sentiment plus élevé, plus noble, celui qui inspire à des hommes sincères et droits le désir de défendre les enseignements qui les ont faits ce qu'ils sont. Mais, dans le fond, si Bautain et ses disciples furent d'une invincible obstination, les Raess et les Liebermann n'eurent-ils pas le désir d'humilier Mgr de Trévern? En arrivant à Strasbourg, le nouvel évêque avait jugé bien médiocre l'instruction de son clergé et bien ordinaires les théologiens de son séminaire. Preuve indéniable qu'il en estimait insuffisant le niveau, il avait fondé la petite Sorbonne de Molsheim. Mais alors, n'était-ce pas un chef-d'œuvre d'habileté que d'amener M. de Trévern, par des insinuations vagues d'abord, puis par des attaques plus directes, à condamner ceux qu'il avait accueillis dans sa nouvelle école, qu'il avait préparés personnellement à la prêtrise, qui avaient été ses prêtres préférés? Encerclé par les adversaires de M. Bautain et piqué au vif de l'être, tout son sang impétueux de Breton bouillonnant sous les assauts répétés d'un entourage qui souffle la flamme, Mgr de Trévern avait fait feu des quatre fers, pour employer une expression que cet homme de grand cœur n'aurait pas désavouée.

En tout cas, l'école de Strasbourg a jeté des semences qui ne furent pas perdues. Animé d'un noble idéal, son chef a pu aventurer des théories dangereuses ou simplement nouvelles; mais ses écrits et sa parole étaient chargés de promesses. Le Père Gratry ne devait-il pas réaliser deux des pensées que le maître avait bercées, comme les enfants chéris de son rêve : l'essai de fonder au collège Stanislas une école préparatoire à la licence, qui aboutira plus tard à la création de l'école des Carmes, et le projet d'établir « un atelier d'apologétique scientifique », qu'il s'efforça de mettre en œuvre en travaillant à restaurer l'Oratoire?

Félix PONTEIL.

BIBLIOGRAPHIE

A. — DOCUMENTS D'ARCHIVES

Archives nationales : F^{17c}, dossier Bautain 35 ; F¹⁹, 2584, 4064, 5759.

Archives des Affaires Étrangères : Correspondance politique, Rome, reg. 980, 1838.
Bibliothèque Nationale : Département des manuscrits, nouvelles acquisitions françaises, n° 20038.

Archives du Bas-Rhin : M. Dossiers historiques, 1830-1840.

Archives municipales de Strasbourg : Département des manuscrits : cours de psychologie par M. Bautain, ms. n° 441.

Archives de l'évêché : Cours manuscrits de l'abbé Bautain : éthique (1829-1830) ; psycho-

logie (1833-1834) ; anthropologie (1834-1835) ; logique (s. d.). — Registre de correspondance de l'évêque avec le ministre de la justice et des cultes, n° 92, 1831-1843.

Archives du Collège libre de Juilly : fonds Bautain.

B. — DOCUMENTS IMPRIMÉS

1^o Journaux et périodiques :

L'Abeille. — *L'Ami de la religion*. — *Annales de philosophie chrétienne*. — *Courrier du Bas-Rhin*. — *Journal du Haut et du Bas-Rhin*. — *Encyclopédie des gens du monde* (art. Bautain, 1833). — *La France littéraire* (Bibl. enc. contemp., 1836). — *Revue d'Alsace*, 1836 (BOERSCH (Ch.), *Des doctrines philosophiques de M. Bautain*). — *Revue européenne*, 1834. — *Theologische Quartalschrift*, 1835 (art. de Moehler sur Bautain ; 1835, *Sendschreiben an Hrn Prof. Bautain in Strassburg*, reproduit dans *Gesammelte Schriften und Aufsätze...*, t. II, p. 141-164. Regensburg, 1840).

2^o Brochures, correspondances, pamphlets :

Appendix au recueil de quelques phrases détachées qui se trouvent dans divers opuscules de M. l'abbé Bautain. Strasbourg, Leroux, 1834.

BAUTAIN. *Lettre à M. Le Pappe de Trévern, évêque de Strasbourg*. Paris-Strasbourg, 1837. CLAVÉ (Fr.-J.). *Réflexions sur la lettre de M. Paul Rochette à Mgr l'évêque de Strasbourg*, à l'occasion de son avertissement sur l'enseignement de l'abbé Bautain. Strasbourg, 1834. — *Un mot en réponse aux deux mots de M. Paul Rochette, rédacteur en chef du « Journal du Haut et du Bas-Rhin »*. Strasbourg, Leroux, 1834.

De l'enseignement philosophique de M. l'abbé Bautain dans ses rapports avec la certitude. Paris, 1833, 648 p.

D... (abbé). *Coup d'œil sur l'enseignement de M. l'abbé Bautain*, 1835.

FAYET. *Quelques réflexions sur l'enseignement de M. Bautain en réponse au « Coup d'œil » de M. l'abbé D..., par un laïque*. Strasbourg, Lagier, 1835.

GRATRY (A.). *Souvenirs de ma jeunesse*, 9^e édit. Paris, Tequi, 1917.

LACORDAIRE. *Correspondance du R. P. et de M^{me} Swetchine*, publiée par le comte de Faloux, 4^e édit. Paris, Didier, 1865.

Correspondance inédite du R. P. avec M. Dugied, son oncle, préfet de Strasbourg, 1836-1861, publiée par M. l'abbé LE SUEUR, avec un portrait hors texte. Paris, Lethielleux, 1914.

LE PAPPE DE TRÉVERN. *Avertissement sur l'enseignement de M. Bautain*. Strasbourg, Leroux, 1834.

MASSIAS (baron). *De la raison et de la foi à l'occasion de l'écrit de M. l'évêque de Strasbourg, relatif à l'enseignement de M. Bautain*. Strasbourg, Alexandre, 1834.

PILVEN (J.-M.). *Correspondance de M. Le Pappe de Trévern, 1816-1839* (extrait du *Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie de Quimper et de Léon*). Quimper, 1917.

Rapport à Mgr l'évêque de Strasbourg sur les écrits de M. l'abbé Bautain. Strasbourg, Leroux, 1838.

ROCHETTE (P.). *Deux mots à l'ex-élève en théologie, élève en droit*. Strasbourg, 1834. — *Lettre à Mgr l'évêque de Strasbourg à l'occasion de son avertissement sur l'enseignement de M. l'abbé Bautain*. Strasbourg, Alexandre, 1834.

Un mot sur la soutenance de M. Bautain. Strasbourg, 1826.

C. — DICTIONNAIRES, OUVRAGES GÉNÉRAUX, TRAVAUX PARTICULIERS

ALÈS (A. d'). *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, fasc. 7, art. « Foi, fidéisme ». Paris, 1911.

Encyclopædia Britannica (The), vol. 3, art. « Bautain ».

FRANCK. *Dictionnaire des sciences philosophiques*, p. 154 et suiv., art. « Bautain ». Paris.

Grande Encyclopædia (La), art. « Bautain » (Fonsagrive).

- LICHTENBERGER (F.). *Encyclopédie des sciences religieuses*, t. II, p. 131-133, art. « Bautain », (J. Bastide). Paris, 1877.
- SITZMANN (Fr.-Ed.). *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, 2 vol. Rixheim, 1910.
- VACANT et MANGENOT. *Dictionnaire de théologie catholique*, t. II, art. « Bautain », et t. VI, art. « Foi ». Paris, 1910-1913.
- BAUDIN (abbé). *Louis Bautain, le philosophe de Strasbourg* (*Bulletin des amis de l'Université de Strasbourg*, n° 2, 1920). — *La philosophie de Louis Bautain, « le philosophe de Strasbourg »* (*Revue des sciences religieuses*, 1921, p. 23-61 et 118-148). — *L'union des Églises d'Orient et d'Occident, d'après une correspondance inédite entre Bautain, Metzchrasky et A. Mouravieff, 1834-1837* (*Revue des sciences religieuses*, 1922, p. 393-410 ; 1923, p. 1-23).
- BAUDRILLART (A.). *Les normaliens dans l'Église*. Paris, Poussielgue, 1895. — *Le renouvellement intellectuel du clergé de France au XIX^e siècle. Les hommes, les institutions* (collection *Science et religion*). Paris, Bloud, 4^e édit., s. d.
- BESSON (Mgr.). *Vie du cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen*, 2 vol. Paris, 1887.
- BORRIES (E. von). *Louis Bautain...* (*Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 1912, p. 99-140).
- BREMOND (abbé). *Le Pape de Trévér, 1754-1840, et la restauration de l'Église gallicane* (dans la *Revue de France* du 15 janvier 1924, p. 293-305).
- BURNICHON (J.). *La Compagnie de Jésus en France. Histoire d'un siècle, 1814-1914*, t. II, 1830-1845. Paris, 1916.
- CAMPAUX. *Éloge de l'abbé Bautain*. Paris, Berger-Levrault, 1868.
- CHARLÉTY (S.). *Histoire du Saint-simonisme, 1825-1864*. Paris, Hachette, 1896.
- CHAUVIN (R.-P.). *Le Père Gratry, 1805-1872*. Paris, Bloud, 1901.
- L'Épiscopat français du Concordat à la Séparation, 1802-1906*. Préface de Mgr Baunard. Paris, librairie des Saints-Pères, 1907.
- Fliche (Mme P.). *Mme Louise Humann, 1766-1836*. Paris, Tequi, 1921.
- GARNIER (Ad.). *Frayssinous. Son rôle dans l'Université sous la Restauration, 1822-1828*. Paris, Picard, 1925.
- GLOECKER (L. G.). *Geschichte des Bistums Strassburg*, 2 vol. Strasbourg, 1879-1880.
- GOYAU (G.). *L'Allemagne religieuse. Le catholicisme, 1800-1848*. 2 vol. Paris, Perrin, 1905.
- GUERBER (J.). *Bruno Franz Leopold Liebermann*. Fribourg-en-Brisgau, 1880.
- HAMEL (Ch.). *Histoire de l'abbaye et du collège de Juilly depuis leurs origines jusqu'à nos jours*. Paris, Douniol, 1868.
- HORTON (Walter Marshall). *The Philosophy of the abbé Bautain*. The New-York University Press, 1926.
- HUGUET (R. P.). *Célèbres conversions contemporaines : M. Bautain, Th. Ratisbonne, Goschler, Jules Lewel*. Paris, Bruxelles, 1869.
- INGOLD (A.-M.-P.). *Le P. J.-J. Mertian, curé de Juilly, prêtre de l'Oratoire*. Paris, Poussielgue, 1892. — *Miscellanea alsatica*. 3^e série : *L'abbé Bautain et ses disciples ; quelques documents inédits*. Paris, Colmar, 1897. — *Lettres inédites du P. de Rozaven* (dans *Bulletin critique*, n° 10 et 18, des 5 avril et 25 juin 1902).
- LAMAZOU (abbé). *Notice sur M. l'abbé Bautain*, précédée d'une lettre de M. Guizot, 3^e édit. Paris, 1867.
- LOUANDRE (Ch.). *Du mouvement catholique en France depuis 1830* (dans *Revue des Deux Mondes*, 1844).
- PFISTER (Chr.). *L'affaire Ferrari* (dans *Revue internationale de l'enseignement*, décembre 1926).
- PFLEGER (L.). *Der Strassburger Münsterprediger Simon Ferdinand Mühe, 1788-1865*. Colmar, 1925.
- RAESS (S.). *Mgr Raess, évêque de Strasbourg*. Rixheim, Sutter, 1905.
- REGNY (Eugène de). *L'abbé Bautain, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1884.

SAISSET (E.). *De la philosophie du clergé* (dans *Revue des Deux Mondes*, 1844).

SCHNÜTGEN (Alex.). *Das Elsass und die Erneuerung des katholischen Lebens in Deutschland, von 1814 bis 1848*. Strasbourg, 1913.

SPACH (L.). *Œuvres choisies*, 5 vol. Paris, Strasbourg, 1866-1870.

VERNEIL (E.). *J. A. Möhler et l'École catholique de Tübingue, 1815-1840*. Thèse pour le doctorat ès lettres. Paris, Colin, 1913.

WEILL (G.). *L'école saint-simonienne, son histoire, son influence jusqu'à nos jours*. Paris, Félix Alcan, 1896. — *Histoire du catholicisme libéral en France, 1828-1908*. Ibid., 1909.

WIRTH (J.). *Mgr Colmar, évêque de Mayence, 1760-1818*. Paris, Perrin, 1906.

D. — ICONOGRAPHIE

Sur Bautain : voir, dans Ingold, *Miscellanea Alsatica*, 3^e série, un beau profil d'après un médaillon de Friedrich. — Au musée du château de Rohan (Strasbourg), Cabinet des Estampes : deux belles lithographies d'après nature de Ch.-Aug. Schuler, 1836. Tête féminine. Le sourcil épais ombrage un regard droit, un peu froid ; le front haut est bien modelé, le nez est long et mince, la bouche pensive. Le visage allongé est encadré d'une chevelure plaquée, séparée par une raie médiane et retombant en boucles sur les épaules. L'artiste représente Bautain revêtu du camail et du rabat.

Sur Trévern : lithographie de Levrault, d'après un dessin de Guérin, et une sépia de Flora Gerald, reproduite par Pilven, *Correspondance de M. Le Pappe de Trévern*.

MÉLANGES

UNE NOUVELLE HISTOIRE DU BAS-EMPIRE

L'Empire romain, après Dioclétien, ne semble plus guère en faveur chez les historiens français d'aujourd'hui. Si intéressants ou pénétrants que soient les aperçus de M. Homo, en plusieurs de ses livres, ceux de M. Albertini, dans les quatre-vingts pages un peu rapides qu'il y consacre à la fin de son *Empire romain*, ou de M. Lot, dans sa vigoureuse synthèse sur *La fin du monde antique*, nous n'avons pas actuellement chez nous un monument comme en écrivirent, il y a cinquante ans, un Victor Duruy achevant les gros volumes de son *Histoire des Romains* ou un duc de Broglie avec les six tomes de *L'Église et l'Empire au IV^e siècle*. Cette négligence de nos contemporains provient, pour une part, sans aucun doute, de l'injuste discrédit dans lequel est tombée cette époque, que l'on a trop regardée dans la perspective des siècles antérieurs, dont elle ne serait que la décadence. Nous ne prétendons pas, de notre côté, qu'il soit nécessaire d'en écrire une réhabilitation systématique, quelque peu arbitraire : un tel souci de polémique n'aurait rien de scientifiquement et sereinement historique. Mais il conviendrait, pour l'apprécier sainement, de la considérer en elle-même, sans se référer trop souvent aux premiers siècles de l'Empire qui la précèdent — car le Bas-Empire est une rénovation profonde du vieux monde romain, adapté à des conditions nouvelles de vie ; et sans anticiper sur la dissolution finale du monde antique — car, s'il est trop facile d'en discerner les germes dans la brillante civilisation du IV^e siècle, il serait injuste de ternir cet éclat par la pensée pré-maturée d'un désastre ultérieur. M. Camille Jullian a su éviter ces écueils dans son *Histoire de la Gaule*, qui réserve aux *Empereurs de Trèves* et à leur temps la place qu'ils méritent. Mais, dans nos histoires générales, cette époque demeure sacrifiée. Elle l'est d'autant plus que le Bas-Empire se limiterait, dans nos manuels usuels, au IV^e siècle, alors qu'en réalité la figure nouvelle, que l'Empire avait adoptée au III^e siècle, survécut longtemps encore en diverses parties de l'*orbis romanus*, sans parler de l'Empire byzantin qui en fut l'héritier.

C'est en se pénétrant de ces idées que l'école historique allemande a donné

dans ce domaine des livres remarquables. Encore l'œuvre monumentale du regretté Otto Seeck (*Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, 6 vol., 1895-1920) étudiait-elle les IV^e et V^e siècles avec un esprit regrettable de dénigrement systématique. Voici le même sujet repris par M. Ernst Stein, qui commence une *Geschichte des spätromischen Reiches* par un tome qui nous mène également de 284 à 476. Il mérite de retenir notre attention¹.

Cet ouvrage — accompagné de cartes hors texte fort utiles et de belles planches qui reproduisent les physionomies des principaux empereurs de cette période d'après des bustes ou des monnaies — est rédigé d'un style sobre et plein qui n'érase pas les grandes lignes sous l'abondance des faits. Dès sa préface, l'auteur nous indique son propos « de ne jamais s'éloigner du terrain solide des sources authentiques et de ne pas leur faire violence au nom d'une philosophie de l'histoire ou de convictions personnelles » (p. vii). Ce dessein de bonne foi a, dans ce livre, presque toujours atteint son but ; cette sérénité est à souligner, en face de l'œuvre de Seeck, qui semblait animé, envers l'époque qu'il a étudiée, d'un pessimisme foncier, d'une hostilité préconçue, d'une sorte de mépris hautain et quelque peu amer ; dans son histoire si approfondie et si intelligente, les portraits étaient presque tous des caricatures grimaçantes. Ici, au contraire, la discréption du ton et la brièveté des jugements nous privent parfois des réflexions et des reconstitutions vivantes qui ne sont nullement inutiles à l'histoire ; il reste que souvent M. Stein est amené à reviser les condamnations injustes et passionnées de son devancier : les exemples qu'on verra plus loin sont par eux-mêmes assez intéressants.

Conçu dans un tel esprit, toujours étayé sur les textes, ce livre est d'autant plus précieux qu'il fournit de très nombreuses références (dans des notes toujours succinctes, même quand elles instituent à l'occasion de petits débats critiques). Regrettions cependant que sa bibliographie soit presque uniquement allemande². Sans doute, la préface nous prévient-elle qu'on n'a pas cité les livres qui n'ont pas été utilisés ; faut-il croire cependant qu'il n'y avait rien à tirer des travaux français les plus estimables, comme le *Sénat romain* de M. Lécrivain³, l'*Histoire de l'Église* de Mgr Duchesne, la *Fin du paganisme* de Boissier, les études de M. Homo sur la crise du III^e siècle (parues dans la *Revue historique*), celles de Lesquier et de M. Cagnat sur l'armée en Égypte ou en Afrique, les ouvrages de M. Zeiller sur le christianisme illyrien ou sur le palais de Salone, de M. Monceaux sur le christianisme africain⁴? Ces lacunes, que nous voulons croire involontaires, sont particulièrem-

1. *Vom römischen zum byzantinischen Staate (284-476 N. Chr.)*. Vienne, Seidel, 1928, xxii-590 p. in-8° (avec 10 planches et 4 cartes).

2. Et subsidiairement anglo-saxonne. — Notons aussi le procédé fâcheux qui consiste à citer les articles de revues par l'indication de l'auteur et du périodique, avec la date, mais sans les titres.

3. Cité seulement une fois pour le V^e siècle.

4. De même les tomes VII et VIII de l'*Histoire de la Gaule* de M. Julian ne sont cités que deux ou trois fois pour des points de détail.

ment regrettables. Reconnaissions néanmoins que M. Stein connaît parfaitement le matériel épigraphique et les textes littéraires ou juridiques sur lesquels repose cette histoire. Tout ce qui concerne le droit privé et surtout le droit public est soigneusement analysé, comme il convient pour une époque dont le drame principal réside dans la transformation totale de l'État, et comme on pouvait l'attendre de l'historien-juriste qui avait multiplié les études d'institutions dans les revues (*Klio, Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Byzantinische Zeitschrift, Rheinisches Museum*) et écrit les *Études d'administration byzantine* et les *Recherches sur l'officium de la Préfecture du prétoire*.

Précisément, un des points les plus intéressants, dans la longue *Introduction sur l'Empire à la fin du Principat*, est-il l'analyse de la Préfecture du prétoire, ainsi que des considérations sur le célèbre édit de Caracalla.

Sur la *Constitutio antoniniana*, qui étendait à l'Empire entier le droit de cité, M. Stein connaît les plus récents travaux, comme le mémoire de Capocci (1925), l'étude de De Sanctis (1926), la dissertation de Bickermann (1926). Contrairement à ce dernier, il croit que le papyrus 40 de Giessen donne bien un fragment de l'édit de 212 et que les Barbares établis dans l'Empire ne furent pas alors admis à la *civitas*, mais il est d'accord avec lui pour en exclure également les *dediticii*, qu'il estime du reste peu nombreux à cette date et qu'il identifie précisément avec les *inquilini, laeti, gentiles*, d'origine barbare. Après cette critique précise et serrée, il s'élève à des idées générales fort pénétrantes, en concluant que cet édit fameux « a contribué fortement à accélérer une évolution où l'ancien droit romain a été bouleversé par les influences grecques et orientales, le droit impérial par les droits populaires hellénistiques. On comprend que les masses de nouveaux citoyens romains soient restées volontiers fidèles à leurs anciennes habitudes juridiques. On n'a exercé sur eux qu'une faible contrainte pour leur faire adopter les principes romains, en partie parce que cela répugnait à la douceur de l'administration sous le Principat, en partie aussi parce que les jurisconsultes romains qui avaient le pouvoir de refondre le droit impérial n'étaient pas étrangers au courant d'orientalisation : des quatre grands juristes de la première moitié du III^e siècle, Papinien, Ulprien, Paul, Modestin, sûrement Ulpien et vraisemblablement Papinien et Modestin étaient originaires d'Orient... » (p. 34). M. Stein a raison aussi d'ajouter qu'une analyse du droit privé et du droit pénal — comme il l'esquisse ensuite en quelques pages — est « nécessaire pour comprendre la civilisation du Bas-Empire ».

Dans l'exposé des institutions administratives, qui prend naturellement pour guides Mommsen, Willem, Hirschfeld et le manuel de Sohm-Mitteis-Wenger, la Préfecture du prétoire est traitée de façon particulièrement développée et originale. On y voit réunis les trois caractères de l'administration impériale : une activité de conseil (« *in Kaisers Rat* »), qui agit à la place du prince (« *an Kaisers Statt* ») et qui lui est subordonnée (« *in Kaisers Dienst* ») — ces deux dernières notions, celle de *concurrence* et celle de *service*, n'étant

pas encore nettement séparées, comme elles le seront bientôt sous le Bas-Empire. *Conseiller*, le préfet est souvent un juriste, il est le personnage principal au *consilium principis*. *Suppléant* de l'empereur, il possède une haute juridiction, du fardeau de laquelle on le déchargea au III^e siècle en instituant des vice-préfets du prétoire¹. *Serviteur* du souverain, il est son chef d'état-major et commande les troupes d'Italie (à l'exception de la police de Rome). Ainsi le *praefectus praetorio* est au premier rang dans l'entourage impérial, comme chef de ce *praetorium*, aussi bien civil que militaire, qui représente une sorte de quartier général de l'empereur pour toutes les affaires relevant de son *imperium proconsulaire*. *Vir eminentissimus*, il est choisi dans l'ordre équestre, mais sa fonction est devenue sénatoriale depuis la fin des Sévères, et le préfet, ainsi « sénatorisé », peut même accéder au consulat ordinaire. Sur ce dernier point, notre historien se sépare nettement des conclusions de son homonyme, M. Arthur Stein, d'après qui l'éminentissimat, dignité équestre, exclurait l'entrée au Sénat².

En dehors de ces considérations, qui ont un caractère juridique, les analyses les plus personnelles, au cours de cette Introduction comme dans le corps de l'ouvrage, portent sur l'organisation militaire. Tout en s'inspirant surtout de la *Militärgeschichte* de Grosse, l'auteur a ablement utilisé en ce qui concerne le corps des *protectores*, apparus on ne sait sous quel empereur, en tout cas dans les derniers temps du Principat, la belle étude du regretté Babut (parue dans la *Revue historique* en 1913-1914), auquel il rend hommage, sans admettre cependant toutes ses conclusions.

Voici ce qu'il écrit à ce sujet : « Le nom de *protector* apparut vers le milieu du I^e siècle et était alors un titre attaché aux grades élevés. Mais sa signification changea par la suite. A la fin du Principat, il était porté non plus par les préfets de légion et les tribuns prétoriens, mais par la totalité des centurions (et officiers de cavalerie assimilés), dont une partie servait désormais au quartier général impérial comme garde d'élite, naturellement peu nombreuse, tandis que les autres, après y avoir acquis une certaine formation et culture, étaient affectés au commandement des troupes. Néanmoins, le corps des officiers inférieurs ne recouvrira pas sa valeur d'autrefois : nous en avons deux indices. D'abord, les fonctions administratives des centurions durent passer aux officiers supérieurs ; ensuite, à l'époque du Bas-Empire, l'exercice militaire, qui était jusqu'alors l'attribution principale des centurions, fut centralisé, semble-t-il, pour chaque unité commandée par un officier supérieur, entre les mains d'un « instructeur du service en campagne »

1. Ceux-ci « eurent des domaines territorialement délimités, mais variables. De leurs juge-mens, on ne put faire appel aux préfets, mais à l'empereur lui-même » (p. 55).

2. Par suite, l'accès au consulat étant interdit à des chevaliers, un préfet sorti de charge n'aurait pu recevoir, d'après M. Arthur Stein, que les *ornamenta consularia*. Jardé (*Études critiques sur le règne de Sévère-Alexandre*, p. 33-44) tenait aussi clarissimat et éminentissimat pour exclusifs l'un de l'autre, mais il avait vu que la préfecture cessait alors d'être une fonction équestre.

(*campidoctor*), choisi parmi les Protecteurs les plus importants, affectés au corps de troupes en question. Ainsi les centuries perdirent toute signification ; si les anciens centurions correspondaient aux modernes commandants de compagnies, les Protecteurs ne correspondirent plus qu'aux officiers subalternes d'aujourd'hui. Seulement les Protecteurs, parmi qui se recrutèrent désormais les officiers supérieurs sans exception, ont réalisé par leur temps de service à la Cour une ascension sociale, par rapport aux centurions d'autrefois, et, comme cela s'exprimait dans le nom de Protecteur, il n'est pas étonnant que la dénomination de *centurio* ait entièrement disparu au bout de quelques décades. Une partie des *protectores*, perdant leur service au quartier général, étaient affectés aux préfets du prétoire, la plupart à l'empereur en personne ; ces derniers formaient par suite une élite, qu'on appela plus tard « protecteurs de la maison » impériale, *protectores domestici* ou par abréviation *domestici*. Cependant, à la fin du Principat, les deux sortes de *protectores* ont encore une organisation commune, dont le chef commandait, d'une part, comme colonel, les *protectores* à la Cour, et, d'autre part, assurait la direction de l'organisation où demeuraient aussi ceux qui étaient détachés » (p. 82-84). Il fallait, pour ne pas risquer de trahir la pensée de l'auteur, transcrire tout ce passage où est brièvement condensée toute l'évolution du « protectorat ». On lira aussi les notes, où les positions de Babut sont parfois discutées : celui-ci, par exemple, aurait à tort limité le terme de *protectores deputati* à ceux qui étaient détachés isolément dans des provinces (au lieu de l'étendre également à ceux qui étaient affectés au commandement de la troupe) ; serait erronée aussi l'identification qu'il admet entre *protectores* et *protectores domestici*, jusqu'à la fin du IV^e siècle : les premiers seraient ceux qu'une inscription appelle *protectores praefecti praetorio* et qui, après Constantin, relevèrent des maîtres de la milice, tandis que les seconds recurent alors une organisation distincte, sous les ordres du *comes domesticorum* (titre qui apparaît seulement après 350).

De même qu'il se plaint à dénombrer les employés des bureaux et à analyser le fonctionnement des *officia* administratifs, M. Stein s'attache ici à la hiérarchie des sous-officiers. Ainsi le *primicerius numeri*, le plus ancien officier subalterne du corps de troupes, et préposé à la direction de l'*officium* du tribun, est soigneusement distingué des autres gradés, avec lesquels on l'a parfois confondu, en particulier du *senator* que l'auteur identifie au *campidoctor* : un surnom ironique de l'argot militaire aurait donné naissance à cette dénomination, qui n'aurait par suite aucun rapport avec l'ordre sénatorial !

On voit quelle minutie est apportée à ce tableau des institutions du III^e siècle. Il est temps de dépasser cette Introduction pour donner une idée de l'ouvrage lui-même : des onze chapitres, strictement chronologiques, qui le composent, nous ne retiendrons que les cinq premiers qui traitent du IV^e siècle, de l'avènement de Dioclétien à la mort de Théodose.

* * *

On sait l'incertitude qui règne encore sur les grandes réformes dioclétianocélestiniennes et les difficultés qu'on éprouve, en cette matière, pour une recherche de la paternité ». M. Stein a courageusement, mais fort prudemment et avec critique, essayé de distinguer la part de Dioclétien et celle de Constantin, puis de dater même les importants changements qui sont alors apportés à l'organisation de l'État. La solidité de ces rigoureuses démonstrations diminue un peu le regret que nous éprouvons de n'avoir pas de portrait en pied de ces deux grands empereurs qui ont fondé le Bas-Empire.

Dioclétien, empereur en 284, s'est associé Maximien dès 285 comme César, en 286 comme Auguste : le gouvernement collégial qui commence alors ne porte encore aucune atteinte à l'unité de l'Empire ; c'est en fait, mais non en droit, que Maximien administre et défend l'Occident. Le partage territorial n'apparaît qu'avec la tétrarchie du 1^{er} mars 293 : Augustes et Césars eurent alors, selon l'ingénieuse théorie de M. Stein, chacun une part équivalente, à savoir trois des douze « diocèses » qui divisaient désormais l'Empire. Par suite, le domaine de Galère, limité aux diocèses danubiens (Pannonies, Mésies, Thraces), n'englobait pas la Rétie (partie intégrante du diocèse italien), contrairement à ce que pensait Seeck ; par suite surtout, le César Constance n'avait que les Gaules (diocèses de Vienne et de Trèves) et la Bretagne, mais non l'Espagne, qui devait compléter la part de Maximien, détenteur de l'Afrique et de l'Italie (laquelle, malgré ses deux vicaires à Milan et à Rome, ne formait qu'un diocèse unique). Il n'y a pas là, du reste, qu'une vue de l'esprit : le témoignage de Lactance, un contemporain, est tenu pour préférable à celui d'écrivains postérieurs, dont l'erreur, en rattachant à la Gaule le diocèse espagnol, se comprend aisément. C'est qu'en effet, après Dioclétien, le sort de l'Espagne connut diverses vicissitudes : en 305, les domaines des nouveaux Augustes furent agrandis aux dépens des Césars ; on reconnaît là l'initiative de l'ambitieux Galère qui, au diocèse mésien qu'il conservait (la péninsule balkanique), ajoutait ceux de Thrace, d'Asie et de Pont, tandis que son César, Daia, devait se contenter de l'unique diocèse d'Orient, riche et vaste il est vrai ; cette combinaison profita en Occident à Constance, qui annexa alors l'Espagne, tandis que son César, Sévère, regagna dans le diocèse pannionien (de l'Adriatique au Danube) ce qu'il perd. Mais en 306, quand le jeune Constantin est reconnu, en qualité de César seulement, et que Sévère est promu Auguste, il faut renverser la proportion 4 + 3 des diocèses occidentaux ; l'Espagne fait retour alors à l'empereur italien, jusqu'à ce que Constantin s'en empare par les armes, en 310 : premier indice de sa rupture avec Maxence, que cette perte, après celle de l'Afrique, contribua à affamer dans Rome. Ces oscillations de l'Espagne entre la Gaule et l'Italie, M. Stein les a reconstituées grâce aux sources numismatiques, assez maigres d'ailleurs, qu'avaient étudiées MM. Jules Maurice et Laf-

franchi¹; il a bien mis là en lumière le caractère factice et arbitraire de cette tétrarchie, qui ne survécut guère à son créateur et sombra dans l'effroyable conflit d'ambitions et de guerres civiles des années 306 à 313.

Par contre, la nouvelle organisation politique se montra autrement durable et féconde : elle « n'excluait nullement de la succession la descendance naturelle du souverain, mais elle reposait sur le principe que seul le mérite confère l'Empire ». Réforme « expressément plus démocratique que d'avoir anéanti l'aristocratique Sénat et institué un puissant organisme bureaucratique ; celui-ci pourtant, sans être en principe dirigé contre les tendances aristocratiques, avait longtemps joué ce rôle en Orient et faisait appel surtout à un personnel de basse extraction » (p. 101). Vues originales et suggestives, assez nuancées aussi pour ne pas faire oublier en Dioclétien l'initiateur du « Dominat », cet absolutisme imité du despotisme sassanide. Une récente dissertation de Francfort-sur-le-Main² prétendait, en miant l'influence perse et l'introduction de l'étiquette « byzantine », renverser cette intéprétation traditionnelle de la politique dioclétianienne, à laquelle M. Stein reste sagement fidèle.

Grand administrateur, Dioclétien sut transformer aussi les finances, l'armée, le gouvernement des provinces. Celles-ci virent, on le sait, leur nombre multiplié, mais rien n'oblige à fixer cette réforme administrative à l'an 297, comme la réforme militaire ; car la célèbre liste de Vérone, qui nous fait connaître les quatre-vingt-sept provinces dioclétianennes, ne peut être datée que de 304-305, soit l'extrême fin du règne, d'après les *termini post et ante quem*, ingénieusement disposés par M. Stein à la suite de M. Costa. En tout cas, la décision la plus remarquable de Dioclétien en ce domaine fut la radicale séparation des attributions civiles et militaires, d'où résultèrent non seulement l'institution des *duces* à la tête des armées, mais l'assimilation des fonctions administratives à la carrière militaire : c'est alors que le fonctionnaire, l'employé, devient un serviteur de l'État au même titre que l'officier ou le soldat ; il y eut désormais une *militia* civile des *officia*, pourvue d'un statut juridique régulier, à l'instar de l'autonomie judiciaire de l'armée, où le gradé avait juridiction sur ses subordonnés³.

L'armée fut, comme les provinces, divisée en unités multiples, ayant chacune de moindres effectifs : soixante à soixante-dix légions, dont beaucoup n'étaient que d'anciennes *vexillationes*, ce qui devait faire, avec les *auxilia* et les nouvelles formations semi-barbares, un total de 500,000 hommes au moins. De plus, l'armée de campagne, mobile, cantonnée à l'intérieur afin

1. Celui-ci dans la *Rivista italiana di Numismatica*, 1918. De M. Maurice, il signale une « grotesque » confusion qu'il aurait commise entre l'Espagne et l'Ibérie du Caucase (*Numismatique constantinienne*, t. II, p. 201-208).

2. K. Stade, *Der Politiker Diokletian und die letzte grosse Christenverfolgung* (1926).

3. M. Stein, qui avait abordé cette question dans ses *Untersuchungen über das Officium der Praetorianerpräfektur* (1922), ne croit plus, comme alors, que cette réforme doive être datée seulement du règne de Valens, vers 370,

d'« accompagner » l'empereur le moment venu (les *comitatenses*), fut séparée des garnisons de la frontière (les *limitanei*) : quelle proportion peut-on établir entre ces deux nouvelles catégories ? Selon Otto Seeck, les *comitatenses* auraient constitué les deux tiers de l'ensemble ; M. Stein les ramène à un quart seulement, d'après un passage du Panégyrique de 312 qui lui semble concorder avec la réforme de Constantin, par laquelle leur nombre fut fortement accru aux dépens des *limitanei*.

Les finances, enfin, ont été, elles aussi, entièrement remaniées par ce grand dépensier, qui « fit d'un fiscalisme inexorable un principe de gouvernement » ; avec lui, désormais « l'État, par un acte conscient, se considère comme sa propre fin » et « l'oppression de la liberté individuelle trouva, surtout dans l'organisation hérititaire de classes sociales, sa dernière et plus vive expression » (p. 109). Il y eut cependant un progrès sur la misère des années précédentes par l'organisation régulière d'un impôt foncier, l'*annona*, perçue même en Italie¹ ; ce n'était pas la continuation de l'ancien *tributum* imposé jadis aux non-citoyens², mais la « stabilisation » des prestations en nature demandées à titre extraordinaire aux provinces de garnisons, au cours de la crise monétaire du III^e siècle (*annona militaris*, gérée par le préfet du prétoire). Désormais, cet impôt eut une assiette fixe par la détermination d'unités fiscales : *capita* et *juga*, de là les noms de *capitatio* et de *jugatio* donnés à la nouvelle contribution. Que représentaient au juste les *capita* et les *juga* ? On sait combien de discussions et de théories ont été échafaudées sur ce point. M. Stein, qui ne pouvait connaître, quand il écrivait, le livre récent de M. Lot³, se contente d'amalgamer, en les corrigeant l'une par l'autre, les interprétations de Seeck et de M. Piganiol.

Après ces épineux problèmes, les campagnes militaires de Dioclétien et de ses collègues ont moins d'importance. Signalons cependant la chronologie adoptée, qui diffère légèrement des dates ordinairement données, et que l'auteur justifie du reste en de copieuses notes critiques :

293 : L'usurpateur Carausius, privé de ses possessions du continent, est confiné à la Bretagne insulaire ;

294 : Il est assassiné par Allectus, son *rationalis* (et non préfet du prétoire).

— Usurpation, à Alexandrie, d'Achilleus, alias L. Domitius Domitianus ;

295 : Il est battu et tué après un long siège d'Alexandrie ; séjour prolongé de Dioclétien en Égypte.

1. Au moins en Italie du Nord, pour commencer : de là le nom d'« annonaires » donné aux provinces de la Haute-Italie.

2. M. Stein ajoute cependant qu'on incorpora à l'*annona* les anciens impôts « réels », représentés par la *capitatio humana* et la *capitatio animalium* (p. 110).

3. *L'impôt foncier et la capitation personnelle sous le Bas-Empire et à l'époque franque* (1928), dont une esquisse avait cependant paru dès 1925 dans la *Revue historique de droit français et étranger*.

296 : Rupture avec les Perses : Galère vaincu près de Carrhes, pendant que Maximien vient en Illyricum repousser une invasion des Carpes.

297 : Invasion de la Bretagne par Constance et défaite d'Allectus, pendant que Maximien vient en Gaule repousser une attaque d'Alamans.

— Défaite des Perses par Dioclétien et Galère : signature d'un traité.

298 : Combats de Maximien contre les Maures d'Afrique, et de Constance contre les Alamans en Gaule (bataille de Langres).

Par la suite, les principaux événements sont, après les édits de persécution de 303, les *vicennialia* de Dioclétien à Rome (novembre 303) et l'abdication du 1^{er} mai 305, imposée à Maximien lors de ses propres *vicennialia*, c'est-à-dire au dix-neuvième anniversaire de son *augustat* (commencement de la vingtième année, selon la façon romaine de compter). Puis c'est la guerre civile, ininterrompue jusqu'à la victoire de Constantin sur Maxence et à celle de Licinius sur Daïa — ce dernier jugé ici comme le seul dont la politique ait été originale et vigoureuse, au sein de cette infortunée tétrarchie.

* * *

Alors règne Constantin. A la suite d'Otto Seeck, le personnage n'a pas été embellî, et il est en tout cas rajeuni, puisqu'on le fait naître en 288¹. César à seize ans par conséquent, Auguste à dix-neuf ans, il était à vingt-deux ans le maître de l'Occident, et, l'année suivante, en 313, il donnait au monde la pacification religieuse par l'édit de Milan²; bientôt, victorieux de Licinius, il allait faire l'expérience d'une nouvelle organisation politique destinée à remplacer la tétrarchie défunte. En effet, selon l'interprétation ici donnée, l'accord de 314, qui agrandissait le vainqueur de tout l'Illyricum³, laissait à chaque empereur le pouvoir d'édicter des lois, Constantin ayant renoncé au droit exclusif de légiférer qui incombait jusque-là au premier Auguste : « L'Empire n'était plus qu'une confédération (« *Staatenbund* »), dont les membres avaient entre eux beaucoup de similitude (« *sehr viel Gleichtartiges* »), mais très peu de communauté (« *sehr wenig gemeinsames* ») ».

1. M. C. Julian semble accepter encore la date de 274 (*Hist. de la Gaule*, t. VII, p. 97, n. 6). M. J. Maurice, dans sa médiocre monographie *Constantin le Grand*, p. 10, indique 280, sans aucune justification. M. Albertini (*L'Empire romain*, p. 348) n'irait pas au delà de 286, sans dissimuler l'incertitude de cette date. Cependant, l'argumentation de Seeck (*Gesch. des Unterg. der ant. Welt*, t. I, p. 434-436) paraît impeccable.

2. Ici encore est révisée la critique excessive de Seeck, qui niait, ainsi que Knipfling, la réalité de l'édit de Milan : « Le témoignage (d'Eusèbe) n'est pas dénué de valeur parce que le lien qu'il établit entre cet édit et la démarche diplomatique, entreprise auprès de Maximin (Daïa) par ses collègues en faveur des chrétiens, serait chronologiquement impossible. Il n'y a pas de motif suffisant pour contester la réalité de l'édit de tolérance de Milan, qui, sans être un *Édit* au sens technique, est une ordonnance circulaire » (p. 141, n. 3). Cette mise au point est marquée au coin du bon sens.

3. Alors, écrit M. Stein, se fixe définitivement la notion géographique d'Illyricum, qui s'applique aux diocèses pannionien et mésien — celui-ci partagé (avant 327) en « Dacie » et « Maçédoine ».

(p. 145). Cette conception, qui prévalut désormais constamment, chaque fois que l'Empire fut partagé entre deux Augustes ou davantage, eut pour corollaire que les lois, issues en principe du collège impérial, n'étaient en vigueur hors du domaine de leur auteur propre que si les autres princes les acceptaient ; de même, les monnaies frappées par chaque empereur avaient cours dans tout l'Empire, sauf si tel Auguste en décidait autrement (comme le cas se produisit dans la période de tension qui précéda la dernière guerre entre Constantin et Licinius) ; mais le devoir d'aide mutuelle n'a jamais été sérieusement défini. Cette théorie de l'« Empire fédéral » nous paraît assez neuve et intéressante, quoique M. Stein ne l'énonce qu'en passant et discrètement, selon la note sobre qui caractérise toute son œuvre. — Bien qu'il ait rétabli l'unité, au moins pendant treize ans, après la défaite de Licinius en 324¹, Constantin a donc été, ajoutons-nous en prolongeant les perspectives que nous ouvre cette page, le principal responsable de la dissociation ultérieure de l'Empire, par ce partage de 314 qui servira de modèle à ceux de 337, dont lui-même avait posé les bases ; sa politique est en tout cas aux antipodes de celle de Dioclétien, qui, par sa tétrarchie hiérarchisée, avait au moins essayé de maintenir le principe unitaire, dont le premier Auguste, avec son monopole législatif, était le représentant.

Par contre, sur le terrain administratif, Constantin prolonge et complète les réformes dioclétianennes. C'est lui et non son illustre prédécesseur qui aurait organisé tous les rouages de la Cour, où le nouveau *praepositus cubiculi* fut le chef des services domestiques. C'est lui qui a transformé le Conseil du prince en *sacrum consistorium*, composé uniquement de membres permanents, les Comtes du consistoire, du premier, second ou troisième ordre. C'est lui qui a donné à l'ancien « maître du domaine privé » le titre de *comes rerum privatarum*, au « comptable » du fisc (*rationalis*) celui de *comes sacrarum largitionum*, chargé de la frappe des nouvelles monnaies — sou d'or, silique d'argent — et de la rentrée des impôts ; ceux-ci sont désormais tous payés en espèces, comme l'indiquent les noms de ceux que l'on crée : *follis senatorius*, pour les clarissimes, *auri lustralis collatio*, qui pesa tous les cinq ans sur le commerce et l'industrie — superposés à l'*aurum oblatum* des sénateurs, à l'*aurum coronarium* des cités. C'est lui surtout qui a entièrement changé la physionomie de la Préfecture du prétoire.

Il ne s'est pas contenté de lui enlever, comme on le dit d'ordinaire, ses attributions militaires, il lui a fait perdre le caractère « ministériel » qu'elle avait conservé jusque-là² : le « ministère de la Guerre » fut confié à deux *magistri militum*, le « ministère de l'Intérieur » partagé entre un *quaestor*

1. Date certaine aujourd'hui, d'après les Papyri, comme l'ont établi Seeck (*Rheinisches Museum*, 1907) et, avant lui, M. Jouguet (*C.-R. de l'Acad. des Inscr. et B.-L.*, 1906), qui n'est pas cité ici, p. 159, n. 2.

2. C'est à l'occasion du césarat de Crispus et de son envoi en Gaule en 317 ou 318 que la réforme fut inaugurée, sans qu'on puisse préciser l'enchaînement de ses détails.

sacri palatii, qui prépara les lois et les nominations de certains fonctionnaires, et un *magister officiorum*, chef de la chancellerie impériale, chargé, en outre, du contrôle de l'administration provinciale¹. Ainsi dépouillé de ses plus hautes attributions « au service » du souverain, comme « à son conseil », le préfet du prétoire cesse d'être attaché à la personne du prince : il devient un fonctionnaire, préposé à une partie de l'Empire, dans laquelle il agit aux lieux et place de l'empereur (« an Kaisers Statt »). « Ce partage durable de l'Empire en ressorts préfectoraux, dont le nombre et l'étendue purent du reste changer souvent, réalisait une décentralisation, au point que la totalité de l'Empire ou les parts entre lesquelles il fut divisé peuvent être considérées comme l'union de ressorts préfectoraux, dont chacun possède à peu près une vie publique propre... *La constitution dioclétiano-constantinienne est en quelque sorte la constitution des préfectures* » (p. 180). On aura reconnu là quelques-unes des idées d'Otto Seeck, avec une systématisation qui leur donne une vigueur particulière et qui retiendra l'attention. Sur le nombre et l'étendue des préfectures, sous Constantin et après lui, M. Stein n'apporte pas grand changement aux conclusions de son devancier², quoique sur certains points elles offrent, à notre sens, de sérieuses difficultés ou reposent sur de fragiles hypothèses ; il sera inutile en tout cas de s'y arrêter ici, puisque l'ouvrage que nous analysons reproduit le plus souvent les données des *Regesten* de Seeck. Quant aux attributions qui rentraient dans la compétence des préfets régionaux, il les énumère de la façon suivante : maintien de l'ordre public ; — pouvoir « secondaire » de légiférer ; — juridiction suprême d'appel (en principe sans recours à l'empereur) ; — administration de la poste ; — travaux publics ; — contrôle des corporations, des marchés, des universités ; — perception des impôts en nature ; — paiement des traitements et des soldes au personnel civil et militaire ; — contrôle du recrutement ; — gestion des dépôts d'armes. Ces trois dernières indications attestent que la séparation du civil et du militaire n'a pas été aussi complète qu'on le croit parfois.

Cette institution des préfectures régionales nuisit assez naturellement aux diocèses de Dioclétien : les « vicaires » se virent contrôlés quelque temps par des *comites provinciarum*, qui disparurent partout (sauf à Antioche, où le *comes Orientis* demeura, au contraire, seul chef du diocèse) ; libérés de cette gênante tutelle, ils tombèrent au rang d'organes d'exécution du préfet qui leur transmit, et par eux aux gouverneurs de provinces, ses instructions. Le *vicarius in Urbe* remplaça l'ancien vicaire du préfet urbain,

1. C'est pourquoi il avait sous ses ordres la *schola* des *agentes in rebus*, où il recrutait son *officium*, et d'où il détachait les employés du courrier, des transports, des prisons et les *curiosi* de la police secrète. M. Stein ne croit plus, comme il l'a soutenu précédemment, que les *agentes in rebus* datent de Dioclétien ; ils auraient été institués par Constantin un peu avant 320, c'est-à-dire vers la date où apparaît aussi le maître des offices.

2. Il s'efforce d'y faire cadrer les hypothèses sur la préfecture d'Afrique, suscitées par la découverte épigraphique de MM. Poinsot et Lantier (*C.-R. de l'Acad. des Inscr. et B.-L.*, 1924).

mais dépendit du préfet du prétoire italien. Quant au *praefectus Urbi*, il devint le grand juge de tous les clarissimes et le chef du Sénat : la vieille noblesse sénatoriale, qui trouvait en lui un haut représentant et un porte-parole, le plus souvent choisi dans son sein, vit alors son prestige et son rôle rehaussés, car l'ordre équestre disparaît, en tant que distinct et rival du Sénat. M. Lécrivain avait déjà montré dans le nouveau perfectissimatum le marchepied du clarissimat : il est fâcheux que M. Stein ne fasse pas ici mention de son œuvre, avec laquelle ses vues se trouvent d'ailleurs en accord. De même, MM. Bréhier (dans la *Revue historique*, 1915) et Émereau (dans la *Revue archéologique*, 1925) avaient étudié la fondation de Constantinople ; on se contente ici de suivre Seeck, en insistant néanmoins un peu plus que lui sur les considérations économiques et militaires qui ont poussé au choix de Byzance.

Toutes ces grandes créations font de ce règne, on l'avoue, « un des plus brillants de l'histoire du monde » (p. 200), mais cette gloire qui traversa les siècles était trop chèrement achetée, ajoute l'auteur, qui stigmatise la corruption administrative, l'excès de fiscalité et une politique religieuse génératrice de troubles. Aussi ne serait-il pas loin de préférer à Constantin son adversaire Licinius, quoique « ce bourreau sanglant, féroce tyran, plein de haine contre la haute culture, soit une apparition humainement repoussante parmi les empereurs de son temps » (p. 145) ; il voit en lui un bon général et un remarquable homme d'État, dont la politique financière en particulier, favorable aux paysans et aux cités, « contraste totalement avec celle de tous les empereurs du IV^e et du V^e siècle » (p. 146). Ses vues de politique religieuse seraient également de plus haute portée que celles de Constantin : Licinius, sans revenir à d'inopérantes persécutions, voulut contrôler et limiter l'influence de l'Église chrétienne, qui risquait de devenir un « dangereux » État dans l'État (p. 156 et suiv.) ; au contraire, Constantin ne se contenta pas d'embrasser — théoriquement — le christianisme et de lui donner les mêmes droits qu'au paganisme, « il incorpora totalement l'Église chrétienne dans l'organisme public, ce qui concéda une puissance plénitaire et même des droits de souveraineté étatiques à un corps qui, en raison de son organisation particulière et comme représentant sacré du principe spirituel — lequel serait bientôt le seul à régner — se laissa, bien plus difficilement que tout autre, diriger par l'État... » (p. 147). Pourquoi donc Constantin a-t-il adopté cette attitude, « exceptionnellement importante pour l'histoire du monde » (p. 146), mais jugée en somme ici comme une grave faute politique ? Une « foi naïve » lui faisait voir le salut de l'État irrémédiablement uni à celui de l'Église, répond d'abord M. Stein, qui ne serait pas loin de voir là aussi l'influence de la Perse sassanide, dont la religion d'État zoroastrienne aurait fourni un modèle ; et il ajoute : « Constantin croyait, par l'union de l'État et de l'Église, mettre au service de l'État toute l'influence morale et administrative de l'organisation cléricale. Mais, s'il était le grand homme d'État

que l'on a souvent pensé, il aurait dû comprendre, comme Licinius l'a probablement compris, que la valeur de l'Église, en tant qu'instrument de l'État, était médiocre, eu égard aux efforts — au reste parfaitement vains — qui seraient nécessaires pour rétablir la paix dans l'Église et qui absorberaient entièrement la force de l'État, à peine capable déjà de suffire à ses anciennes tâches » (p. 147).

Ce jugement, assez peu nouveau, mais vigoureusement exprimé, ne satisfera peut-être pas tous les historiens : n'y aurait-il pas lieu de distinguer, dans la politique de Constantin, des positions successives et partiellement contradictoires ? De 313 à 320 en Occident, de 325 à 327 en Orient, il y a bien des variations¹. Il conviendrait de montrer combien est imprécise son « ecclésiologie », sa notion même de l'Église, avant de systématiser, pour la condamner, une pensée singulièrement flottante. N'y a-t-il pas aussi quelque contradiction à expliquer la fondation d'une *Staatskirche* simultanément par la naïveté d'un croyant superstitieux et par l'imitation consciente du mazdéisme de Ctésiphon ? Il faudrait choisir : ou bien présenter un Constantin semblable au Clovis de la tradition ou au Napoléon du Concordat, ou, plus sagement peut-être, renoncer à lui prêter des desseins qu'il n'a probablement pas conçus : les tâtonnements mêmes de sa politique ecclésiastique attestent qu'il ne s'était pas formé une doctrine. Si, enfin, l'on juge néfastes certains de ses actes (et tous ne seront pas d'accord pour déterminer lesquels), accordons-lui du moins le bénéfice des circonstances atténuantes, car il n'avait pas sous les yeux des « précédents » où rattacher ses décisions. Loin de sacrifier à un principe préconçu, il s'efforça simplement d'adapter ses actes aux situations données et aux forces respectives en présence, telles du moins qu'il les voyait ou qu'on les lui présentait. Constantin nous paraît, en somme, un empirique en matière religieuse. Sur un point, M. Stein semble l'avoir bien vu : à propos du concile de Nicée. Les modernes, dit-il, interprètent diversement la position de l'empereur : d'après les uns, il aurait été vaincu par la majorité du concile qu'il avait combattue ; d'après d'autres, il aurait commencé là à faire peser sur l'Église son despotisme. « *La vérité doit se trouver entre les deux* » (p. 163). Il aurait préféré accorder à l'amiable les partis et ne se déclina pas de bon gré à exécuter par la contrainte les décisions des évêques ; mais, d'autre part, il croyait réaliser ainsi l'unité de l'Église. — Tout cela

1. L'essentiel de cette histoire pivote naturellement autour du concile de Nicée : M. Stein, utilisant sur ce point les conclusions d'Ed. Schwartz (*Nachrichten der göttling. Gesellsch. der Wissenschaft*, phil.-hist. Klasse, 1905 et 1911), admet qu'il aurait été précédé d'un synode d'Antioche, qui, fin 324-début 325, aurait condamné l'arianisme, — et suivi d'un second concile de Nicée, où, le 27 novembre 327, les ariens, prétendant tenir une deuxième session œcuménique, auraient réhabilité et réintégré les quatre condamnés de 325. Il défend, contre M. Baynes, l'authenticité des textes et la chronologie que l'on trouve chez les historiens byzantins, Socrate le Scholastique et Gélose de Cyzique ; avec lui, plus loin, il rejette les critiques arbitraires de Seeck, d'après quoi les sources de cette histoire auraient été falsifiées par Athanase (cf. p. 166, n. 2). — Les autres épisodes de la crise arienne, comme de la crise donatiste, sont assez sommairement relatés, sans que rien n'y mérite une attention particulière.

est très finement saisi : Constantin, conclurons-nous, cherchait à sauvegarder la paix et l'ordre de l'Empire ; non à imposer une politique de prestige, à pratiquer une sorte d'impérialisme ecclésiastique.

Aussi trouverons-nous excessif qu'à propos de lui M. Stein écrive : « Par là était préparé le césaropapisme byzantin, la prétention à la domination absolue sur l'Église — qui a été exprimée de la façon la plus tranchante et intégralement appliquée au v^e siècle par Justinien, mais que le fils de Constantin, Constance, a déjà formulée avec la plus extrême rigueur et mise en pratique sur le terrain dogmatique » (p. 164). Contestable au début pour Constantin, la phrase est ensuite parfaitement juste pour son fils, vrai précurseur de Justinien. « Ne se posant plus, comme son père, en évêque pour l'extérieur, mais en évêque des évêques, il exigea de l'épiscopat la complète soumission à ses volontés » (p. 226). On connaît suffisamment, en effet, ses longs efforts pour l'arianisme, après 351, qui trouvent leur apogée aux conciles de Séleucie-Rimini en 359.

Ce Constance, despote byzantin, soupçonneux¹ et tortueux, est néanmoins ici partiellement réhabilité : contrairement à Seeck, qui en forçait les traits jusqu'à la caricature, M. Stein nous le présente comme un prince « plein jusqu'à l'excès de la conscience de sa souveraineté et d'un haut sentiment de ses devoirs, préoccupé du bien de ses sujets, général nullement incapable, mais prudent et ménager du sang de ses soldats » (p. 205). Sa haute valeur morale interdit donc de lui attribuer la responsabilité des massacres de 337, où périrent presque tous les collatéraux de la famille constantinienne : il faudrait plutôt admettre qu'il fut impuissant à résister à ses partisans révoltés (p. 203). — Signalons également un certain nombre de détails, où est rejetée la version de Seeck : ce n'est pas en juin 338, mais à l'automne 337, que les trois fils de Constantin se seraient réunis à Viminacium (cf. p. 203) ; la Thrace n'aurait jamais appartenu à Constant avant d'être la propriété de Constance² ; la grande bataille de Singara, entre Romains et Perses, serait de 344 et non de 348 (cf. p. 214, n. 1).

* * *

L'empereur Julien a été abondamment étudié par les historiens et les littérateurs modernes : c'est, « avec Cicéron, la personnalité qui nous est le mieux connue de toute l'Antiquité » (p. 246). En effet, les sources sont particulièrement considérables et précieuses : ses propres écrits, les livres — précisément

1. M. Stein rattache à cette face de son caractère la réforme de 341 ou 346, qui élargit les attributions et rehausse le rôle des *agentes in rebus*, et qu'il avait particulièrement bien étudié dans ses travaux antérieurs (*Byzantin., Neugr. Jahrbücher*, 1920 ; *Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, Rom. Abt. 1920 ; etc.).

2. Seeck supposait que Constant, détenteur de ce diocèse en 338, l'avait cédé en 339 à Constance, pour se concilier celui-ci dans sa guerre contre Constantin II : M. Stein conteste cette interprétation d'indices numismatiques peu sûrs et d'un texte obscur des Panégyriques, en rappelant que, dès septembre 338, au plus tard, Constance exercerait à Constantinople, donc en Thrace, ses droits souverains (cf. p. 204, n. 1).

conservés — d'Ammien Marcellin, les témoignages nombreux de ses panégyristes et de ses adversaires. Les guides les plus récents, et qui se sont imposés à M. Stein, sont l'ouvrage de Geffcken¹ et le long article de M. Ensslin². Rien de bien neuf ne pouvait donc être apporté sur ce règne si bref et son originale politique religieuse. La genèse de l'« apostasie », la foi néo-platonicienne, la liberté donnée au paganisme selon les principes édictés en 313 pour le christianisme, la tentative faite pour restaurer de vieux cultes désuets ou pour instituer un clergé païen hiérarchisé, subordonné au pontificat impérial, les tracasseries dirigées contre les chrétiens, en particulier par la loi scolaire de 362, sont narrées selon les données déjà connues et jugées sans aucun parti pris. Personnellement mystique et ascète, « comme le moine chrétien le plus strict », Julien « avait aussi conscience de son devoir et se plaisait dans l'action ; son amour de l'humanité était uni à un talent d'administrateur et de général peu ordinaire » (p. 247). Mais, par sa passion religieuse, « il se laissa entraîner, sinon au crime, du moins à des actes condamnables » (p. 258). Même dans son gouvernement civil, il a commis des fautes : ainsi la Haute-Cour, installée à son avènement sous la présidence du préfet Saluce³, envoya à la mort beaucoup de « suspects », surtout des civils que détestait l'élément militaire ; la lutte contre les spéculateurs d'Antioche n'a pas donné de résultats. Par ailleurs, son administration fut certainement bienfaisante, car sa gestion financière économique, ordonnée, soulagea les contribuables et les curies municipales, et il légiféra sévèrement contre la corruption judiciaire ou contre les innovations orientales. La sobriété de ces jugements, fort équitables et pondérés, ne semble oubliée que dans la conclusion, vraiment dithyrambique à l'excès : « Ce fut, en dépit de ses erreurs, un des hommes les plus nobles et les mieux doués de l'histoire, peut-être le plus sympathique » (p. 263).

Après la mort de Julien dans la guerre perse⁴, Jovien, élevé à l'Empire par l'état-major, conclut « cette paix honteuse de 363, que l'on peut d'autant plus reprocher à l'empereur que la situation militaire n'était nullement désespérée » (p. 264). M. Stein refuse donc de voir un désastre dans la campagne de Julien ; il accable par suite son successeur qui, outre la cession de territoires en Mésopotamie et l'abandon du protectorat arménien, consentit, semble-t-il, à payer aux Perses un tribut annuel pour l'entretien de fortifications au Caucase, à la passe du Darial. Après avoir aboli les lois religieuses

1. Paru en 1914. — Contre Geffcken, M. Stein croit à l'authenticité de la lettre où Gallus parle à Julien du christianisme, religion « de nos aieux », car leur grand-père (Constance « Chlore ») y était favorable, et leur grand'mère (Hélène) s'y était convertie avec ferveur.

2. Paru dans *Klio*, 1923 ; complété depuis, pour la jeunesse de Julien, par M. Baynes (*Journal of hellenic Studies*, 1925).

3. *Secundus Salutius*, préfet d'Orient, qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait parfois, avec le préfet des Gaules, Salluste (*Flavius Sallustius*).

4. Pour laquelle Julien avait rassemblé 65,000 hommes, selon Geffcken — contrairement à Seeck, qui évaluait les effectifs à 83,000.

de Julien, il mourut subitement au bout de quelques mois. Cet empereur, note M. Stein, « fut le dernier dont on soit assuré qu'il a reçu l'apothéose : ce n'est que par un prolongement d'habitude que, longtemps encore, tout empereur, mort dans l'exercice légitime du pouvoir, sera qualifié de *divin* ou de *diviné mémoire* » (p. 266).

* * *

Les règnes de Valentinien et de Valens et leurs personnes sont parmi les plus ternes de ce siècle. M. Stein n'a pas cherché à leur sujet une originalité inutile ; il atténue au contraire les jugements de Seeck¹, qui s'était complu à exagérer la médiocrité et la barbarie de ces deux princes, mais à qui il emprunte sa sévère opinion sur le préfet Probus. Il a su, en outre, bien mettre en lumière un caractère de leur gouvernement, qui n'a pas toujours été suffisamment souligné : c'est la prépondérance de l'élément militaire, assez naturelle chez des officiers sortis du rang, et dont l'aîné au moins fut incontestablement un valeureux général. On en voit la preuve dans la parité avec les préfets du prétoire accordée aux maîtres de la milice, dans la faveur dont jouirent d'humbles fonctionnaires, élevés très haut : le préfet Maximin, à Rome et en Gaule, le préfet d'Orient Modeste, le maître des offices Rémi, le comte militaire d'Afrique Romain, dont les exactions furent célèbres. De là également découle l'avilissement du clarissimat, concédé aux ducs et aux vicaires des diocèses, et aussi à de modestes subalternes en guise d'honorariat, ouvert même aux fils d'affranchis (cf. p. 274). M. Stein n'a pas négligé non plus les réformes « sociales » de Valentinien, dont il est amené à rectifier la portée : cet empereur n'aurait pas institué, comme on le dit souvent encore, les « défenseurs des cités », dont on constate l'apparition spontanée dès le temps de Constantin ; mais il leur aurait substitué, en 365, des « défenseurs de la plèbe », désignés par l'empereur (ensuite par le préfet du prétoire) pour protéger les pauvres et rendre la justice à la place des magistrats municipaux. Il a combattu le « patronage » dont l'usage se répandait déjà et, par contre, consolidé le colonat². Dans l'ensemble, Valentinien et Valens ont cherché à atténuer les exigences et les abus de la fiscalité³.

Ensuite, Gratien, successeur de Valentinien en Occident, opéra, sous l'influence d'Ausone, une réaction libérale, favorable aux victimes du règne précédent et à la vieille Rome, où il intervint aussi bien au profit du Sénat,

1. Il utilise aussi la récente dissertation de W. Heering, *Kaiser Valentinian I* (Iéna, 1927), dont nous n'avons pu prendre encore connaissance.

2. Par plusieurs lois, en particulier celle de 371 qui autorisait les propriétaires, au lieu d'envoyer leurs colons à l'armée, à verser un impôt en espèces (*aurum tironicum*). Pour l'interprétation de la loi du 1^{er} juillet 371 sur l'extension du colonat à l'Ilyricum, l'auteur n'est pas d'accord avec M. Piganiol (cf. p. 278, n. 2).

3. Par exemple, à propos des biens-fonds des cités, annexés aux domaines impériaux depuis Constantin, mais dont une partie des revenus a été alors restituée aux administrations municipales (cf. p. 279, d'ap. Schulten, *Jahresb. d. österr. archäol. Instit.*, 1906).

peuplé de païens, que du siège épiscopal, auquel il reconnut une juridiction suprême dans l'Église¹.

Mais ces règnes paisibles furent interrompus par le tonnerre de l'invasion gothique : le désastre d'Andrinople, où périt Valens en 378², est « en vérité le commencement de la fin pour l'Empire universel de Rome » (p. 293).

* * *

L'Empire fut cette fois sauvé par Théodose, « le dernier occidental qui ait occupé le trône de l'Orient, le dernier empereur qui ait aussi gouverné l'Occident tout entier dans sa pleine étendue » (p. 296). Tout un chapitre lui est consacré, moins directement inspiré de Seeck que les précédents³. Le portrait du souverain est dès l'abord présenté de façon moins sévère⁴ : « Il a réussi à ôter aux suites de la bataille d'Andrinople une grande partie de leur caractère redoutable... et il a réussi aussi, pour l'essentiel, ce que tous les empereurs avant lui avaient tenté en vain, le rétablissement d'une paix ecclésiastique tant soit peu digne de ce nom... A ces deux points de vue, ainsi que dans sa politique orientale, qui aboutit à une paix avec les Perses, qui n'a presque pas été troublée pendant plus d'une génération, il n'a pas fait, comme beaucoup de ses prédécesseurs, le contraire, mais le meilleur de ce qu'il fallait faire ; et, comme il a su ainsi rétablir dans son intégrité le monde romain profondément ébranlé, il mérite le surnom de Grand, au moins autant que Constantin » (p. 296-297). C'est exactement le contre-pied de ce qu'énonçait l'auteur de la *Geschichte des Untergangs* (t. V, p. 170) : « En dépit du titre que lui a donné l'Église, il n'avait rien de grand. » M. Stein, plus équitable, regrette simplement qu'il n'ait pas suffisamment surveillé ses favoris, montré de la fermeté contre les prétentions de l'Église ni cherché des remèdes aux maux économiques et sociaux ; mais il s'empresse alors d'ajouter le couplet élogieux que nous avons cité, et il prolonge le parallèle avec Constantin, duquel il avait « le naturel aimable, la culture littéraire et la naïve piété » ; à sa différence cependant, il était incapable de crimes mûrement délibérés, il s'est seulement laissé entraîner quelquefois par des colères terribles : c'était, en effet, un être « impressionnable et passionné » (p. 297). Enfin, quoique bon général, il préférait les négociations à la guerre

1. A propos de la « première des décrétales », comme il appelle la lettre du pape Sirice à l'évêque de Tarragone, en 385 (p. 285), M. Stein semble ignorer non seulement P. Batifol, *Le siège apostolique*, comme il s'en excuse dans la Préface, mais la thèse de Babut, qui, sous le titre analogue de *La première Décrétale* (1904), étudie l'épître de Damase *ad Gallos* de 374.

2. Ici, une longue discussion sur les effectifs romains, estimés plus importants qu'on ne le fait d'ordinaire : 30 à 40,000, et non 15,000 (p. 292, n. 4).

3. Pour les détails chronologiques de l'histoire religieuse, M. Stein avait l'excellent instrument de Rauschen, *Jahrbücher d. christl. Kirche unter Theod. d. Gr.*, auquel il se réfère constamment, mais sans oser choisir entre lui et Seeck, en cas de désaccord : par exemple pour la date de la maladie de Théodosius à Thessalonique (p. 299, n. 1) ; pour celle de l'exécution de Priscillien et de la deuxième ambassade d'Ambroise à Trèves (p. 312, n. 4).

4. C'est délibérément que M. Stein corrige Seeck, « der den Kaiser zu streng beurteilt », écrit-il en se référant à lui (p. 297, n. 1).

et fit cesser cette suprématie de l'élément militaire qu'on a constatée sous les Valentiniens.

Cette direction prudente et adroite, sinon très ferme, porta de bons fruits. Si l'énoncé des lois fiscales, les mécontentements visibles dans les séditions comme celle d'Antioche, en 387, témoignent de la misère du trésor, la politique extérieure donna de bons résultats : la question d'Arménie, éternellement pendante depuis Auguste, fut définitivement réglée par un partage en deux zones d'influence auquel les Sassanides consentirent par le traité de 387¹; en Europe, après la soumission des Goths, qui fournirent des soldats à l'Empire, « non seulement les flots de l'invasion étaient une fois encore endigués, mais les effectifs romains étaient accusés au point que Thémistius pouvait croire qu'ils n'avaient jamais dépassé ce niveau » (p. 299).

L'essentiel de ce règne est cependant peut-être dans la politique religieuse : alors fut écrasé l'arianisme par l'accord des deux empereurs en 379-381 ; alors fut proscrit le paganisme, et d'abord à Rome par Gratien en 382. Les deux adversaires du catholicisme relevèrent cependant la tête et ce n'est pas sans luttes qu'ils furent en fin de compte vaincus. M. Stein sait le plus souvent dégager avec bonheur les grandes lignes des événements, comme on va le voir.

En 386², Justine, agissant au nom de son fils Valentinien II, essayait à Milan de ressusciter l'arianisme ; l'évêque Ambroise l'oblige à y renoncer, grâce à la résistance du peuple et au prestige que lui donnent ses miracles³. « Ce mémorable conflit », ajoute l'historien, « où pour la première fois un empereur n'a pu exécuter sa volonté dans une question ecclésiastique, parce qu'une autorité spirituelle avait plus d'influence sur ses troupes que lui-même, prélude à la position humiliée qu'a eue pendant le Moyen Age le pouvoir séculier en Occident dans ses rapports avec l'Église, à la différence de l'Orient césaropapiste » (p. 315).

Ambroise remporta bientôt sur Théodose la même victoire dans l'affaire de Callinicum (388) ; mais l'empereur d'Orient qui, à peine installé à Milan, cédait ainsi, « par une piété mal conduite », aux instances tenaces de l'évêque, « se sentit profondément blessé par l'appétit de domination et d'intolérance de l'Église » (p. 321). De là le regain d'influence du parti païen en 389-390 ; regain passager d'ailleurs : « l'irrésistible influence personnelle d'Ambroise »

1. Date qualifiée de « vraisemblable », d'après les conclusions de Nöldeke, et malgré le nouvel agencement chronologique proposé par Seeck (cf. p. 317, n. 4).

2. Ici, la chronologie de Rauschen (et de tous ceux qui ont écrit sur Ambroise) est abandonnée au profit de celle de Seeck, manifestement meilleure : tous les épisodes narrés dans les écrits d'Ambroise sont rapportés à 386 au lieu d'être répartis sur les deux carèmes de 385 et 386.

3. Lors de l'*Invention des S.S. Gervais et Protais* », où M. Stein voit « manifestement (*sic*) des stratagèmes bien combinés » (p. 315, n. 2). Notons que ce point de vue est nettement repoussé dans le récent *Ambrosius als Kirchenpolitiker* de M. von Campenhausen, pourtant peu favorable le plus souvent à l'évêque de Milan.

l'empêcha de concéder au Sénat le rétablissement de l'Autel de la Victoire et, après le massacre de Thessalonique, « il s'inclina plus profondément que jamais devant le principe spirituel que représentait Ambroise » (p. 322). Si M. Stein semble, comme Seeck, trouver excessive la docilité de l'empereur, il ne reproche pas à l'évêque de s'être cette fois dressé contre lui : « Il est à l'honneur de l'Église qu'un synode, qui siégeait précisément à Milan lors de la nouvelle du massacre, ait été unanime à penser qu'un tel forfait ne pouvait être toléré en silence » (p. 322). Le résultat fut en tout cas la totale soumission de Théodose aux directions de l'Église, comme l'attestent les lois de 391 contre le paganisme et surtout, après la chute du préfet Tatien que remplace le maître des offices Rusin, la grande loi du 8 novembre 392, par où l'exercice public ou privé du culte païen était strictement interdit dans tout l'Empire.

A cette date, le paganisme, ainsi proscrit, avait déjà relevé la tête en Occident : le Franc Arbogast, maître de l'infanterie, une fois débarrassé du jeune Valentinien II, va appliquer le programme du Sénat de Rome. Non sans quelques hésitations ni temporisations cependant : il n'ose pas, en mai 392, se proclamer empereur et vise d'abord à être, au nom de Théodose, une sorte de gouverneur général de l'Occident ; en août 392 seulement, il se décide à installer comme Auguste le professeur de rhétorique Eugène, et ce n'est qu'au début de 393, voyant impossible un accord avec Théodose, qu'« il se jette pleinement dans les bras du parti païen » (p. 328). Les temps de Julien semblent alors revenus : cultes orientaux et rites nationaux sont restaurés à Rome et dans l'Italie, les anciens temples sont repris à leurs détenteurs, et les prédications de Nicomaque Flavien, ce préfet du prétoire qui s'y connaissait le mieux en science augurale, annoncent la défaite de Théodose ! M. Stein ne sous-estime pas la force de cette réaction païenne. « La question, d'apparence oiseuse, de savoir comment l'histoire religieuse et intellectuelle de notre civilisation aurait été transformée si les prophéties de Flavien s'étaient réalisées peut exciter notre imagination. Bien des choses viennent contredire l'opinion régnante d'après laquelle la réaction païenne n'avait alors aucune chance de succès » (p. 329). L'auteur rappelle, à l'appui de sa thèse, la facilité avec laquelle le christianisme a cédé devant l'Islam au VIII^e siècle « dans les pays où il avait les plus anciennes et les plus profondes racines », et quoiqu'il y ait eu dans ces contrées « des hommes qui, pour le sérieux de leur morale et le zèle de leur fanatisme, soutiennent la comparaison avec Ambroise ». Il souligne combien « l'esprit de sacrifice sans réserve à un idéal, qui avait tant contribué à l'expansion chrétienne », devait se trouver désormais chez les païens, que les éléments moralement inférieurs avaient quittés pour rallier le camp des vainqueurs. Il fait état du prestige dont jouissait le souvenir du « divin » Julien, à qui le poète chrétien Prudence allait lui-même rendre hommage, et de la haute valeur intellectuelle et morale des dirigeants païens : un Prætextat, un Symmaque, un Flavien, philologues « à qui nous devons pour une part d'avoir conservé les classiques latins », historiens auprès de qui Ammien Marcellin achève alors à Rome son

ouvrage, que M. Stein considère comme un chef-d'œuvre. N'exagère-t-il pas quelque peu les éloges prodigues à cet honnête historien, qu'il appelle « le plus grand génie littéraire que le monde ait connu entre Tacite et Dante » (p. 331)? N'y a-t-il pas quelque artifice à rattacher à la réaction païenne l'hérésie jovinianiste qui, en protestant contre l'ascétisme, s'opposait aussi, le remarque notre auteur, « à la religiosité néo-platonicienne », et dont on avoue au reste qu' « il ne faut pas s'en exagérer la portée » (p. 331)? Ces nuances mises à part, ce dernier sursaut du paganisme est vigoureusement dépeint ; c'est très judicieusement que l'attention est attirée sur ses chances de succès, car la tentative de Julien n'avait pas été sans produire de réels effets. Mais une journée suffit pour amener la ruine définitive : la mort de Flavien, « qui mérite vraiment le nom, prodigué à tort et à travers, de *dernier des Romains* » (p. 334), et la victoire de Théodose ont réduit les fidèles du paganisme gréco-romain « à quelques familles sénatoriales, au petit cercle des philosophes néo-platoniciens, à une minorité lentement mais constamment décroissante parmi les masses rurales et là et là, encore pendant quelques années, dans le peuple des villes » (p. 335). La mort de Théodose, peu de mois après son triomphe, coïncide vraiment avec l'anéantissement politique du paganisme.

* * *

Signifie-t-elle aussi la fin d'une époque dans l'évolution générale du monde antique? M. Stein ne le pense pas et il le dit avec force : « Les historiens qui, jusqu'ici, ont, de façon absurde, fixé à 395 le début de l'Empire byzantin, sont partis de cette idée fausse que le partage de l'Empire, consécutif à la mort de Théodose le Grand, avait transformé l'Empire romain universel en deux États indépendants. En réalité, depuis l'époque de Diocletien, un régime collégial, avec compétence territorialement limitée, avait été beaucoup plus fréquent et durable que l'autorité unique d'un seul empereur, et constitutionnellement la mort de Théodose ne représente guère que la diminution de trois à deux des Augustes légitimes » (p. 377). Même à la date où, quatre-vingts ans plus tard, Odoacre détrône le dernier empereur d'Occident, l'auteur ne veut pas attacher une signification démesurée : « L'étude de l'histoire ancienne, dont la tâche est de suivre les choses antiques depuis les origines les plus lointaines jusqu'à leurs dernières expressions, ne peut pas limiter son activité à l'année 476, car, au delà de cette date, il y a un grand champ de travail qu'elle seule peut explorer » (p. 590). M. Stein se résout néanmoins à la prendre pour terme de ce volume : c'est, malgré tout, un grand fait que l'effondrement de la souveraineté impériale en Italie, ainsi que la disparition, à peu près en même temps, des derniers débris de la domination romaine en Occident. Cet Empire, qui sombre alors après une lente agonie, était revenu, en quelque manière, à ses caractères primitifs : « Après l'extinction de la dynastie théodosienne (455), les empereurs occidentaux semblaient, à l'égard des sénateurs, n'être plus guère *en fait* que des *primi inter pares*, comme jadis *en théorie* les Césars du premier Principat »

(p. 343). Piquante remarque sur un curieux retour des choses et sur le renversement imprévu du fait et du droit !

Toutes ces réflexions, si judicieuses soient-elles, ne vont-elles pas brouiller les idées couramment admises d'ordinaire ? Un relativisme historique, si près des réalités et si soucieux des nuances, ne va-t-il pas dissoudre la notion même de Bas-Empire ? Nous avons peut-être donné cette impression en juxtaposant des notations dispersées dans ce livre, mais l'auteur s'est gardé de les coordonner pour présenter une démonstration rigoureuse. Si l'on veut éviter les confusions ou les obscurités qui pourraient naître dans l'esprit du lecteur, à la suite de cette marche un peu rapide à travers des pages fort suggestives, il n'est que de lire les premières pages de son Introduction, où M. Stein essaie de définir avec précision le Bas-Empire.

Se proposant d'étudier cette forme d'État qui suit le Principat et précède l'Empire proprement byzantin, il rappelle les deux caractères que l'on veut souvent en donner comme essentiels : à savoir le Dominat ou monarchie absolue de type oriental, et l'organisation de classes sociales héréditaires et fermées ; mais il fait remarquer que ces institutions ne furent officiellement et définitivement installées qu'assez tard, et que le vieux principe romain de la souveraineté du peuple se perpétua même jusqu'à la fin de l'Empire byzantin ; quant à leurs origines, elles remontent aux II^e et III^e siècles : c'est alors qu'on voit les premiers indices de l'assujettissement social, du colonat par exemple ; c'est alors qu'un Hadrien, un Septime-Sévère commencent à pratiquer le despotisme. « Le IV^e siècle n'a donc pas tant créé du neuf qu'il organisé systématiquement et de façon grandiose une évolution spontanée et désordonnée » (p. 2). La nouveauté est ailleurs : elle consiste dans l'orientalisation du monde romain tout entier, dont l'axe passait jusque-là sur les rives du Tibre, et dont *le centre de gravité* politique, culturel, économique, va se déplacer vers les pays helléniques, au moment où *le christianisme*, venu d'Orient, se répand partout et devient religion d'État, et où *le latin*, comme langue officielle, va être supplanté par le grec. Tels sont les trois aspects caractéristiques de la nouvelle civilisation. Or, tous ces traits apparaissent nettement dès l'époque de Dioclétien : il est le premier et le plus grand des réformateurs qui ont systématisé et uniformisé l'organisation interne de l'Empire ; c'est lui aussi, et surtout, qui a donné l'exemple d'une nouvelle capitale, en délaissant Rome pour la mer de Marmara : cette installation à Nicomédie est d'une portée plus grande dans l'histoire que la fondation, à grand fracas, de Constantinople quarante ans plus tard. Le régime inauguré ainsi par Dioclétien à la fin du III^e siècle durera jusqu'au VIII^e : ce sont ces 400 ans qui constituent, pour M. Stein, la période du Bas-Empire ou pré-byzantine, dont nous venons de parcourir à sa suite la première étape. Souhaitons qu'un second volume nous donne bientôt, pour la deuxième partie, un tableau aussi complet, une analyse aussi minutieuse, avec une méthode aussi sûre et une acuité de jugement aussi suggestive.

Jean-Rémy PALANQUE.

LES
RÉPERCUSSIONS DE LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE
SUR LA POLITIQUE SCANDINAVE

La conquête française de l'Algérie a été un événement méditerranéen et, comme tel, elle a eu une importance universelle. Quand même, on s'étonnera peut-être en entendant parler des répercussions de cette conquête sur la politique de pays aussi lointains que les pays scandinaves. En vérité, les rapports des faits sont très naturels, bien que les résultats en soient plutôt inattendus. Le cercle des puissances méditerranéennes est beaucoup plus large que le nombre des États ayant des possessions sur la côte de cette mer; il embrasse également les nations dont les bateaux viennent constamment faire la route de la mer et, à ce point de vue, les nations scandinaves sont depuis longtemps des puissances méditerranéennes. Les conditions du commerce sur cette mer ont dû influencer fortement la vie économique des nations du Nord; elles ont même introduit un élément actif dans leurs rapports politiques réciproques.

Les voyages des marchands scandinaves jusqu'en Méditerranée semblent avoir commencé dès la seconde moitié du XVII^e siècle¹; mais c'est seulement au XVIII^e siècle qu'ils ont pris un essor remarquable qui en a fait un problème vital pour les gouvernements; tout d'abord, parce qu'en arrivant au sud du cap Finistère, les bateaux scandinaves couraient un danger redoutable, accru encore après le passage du détroit de Gibraltar; c'étaient les corsaires barbaresques, qui, dès le XVI^e siècle, avaient fait de la piraterie un métier régulier, protégé ou plutôt géré par leurs sultans, deys et beys. Leur domination de la Méditerranée constituait un obstacle très sérieux au commerce scandinave, et les navigateurs hardis du Nord qui osaient braver un tel risque ont dû trop souvent payer leur courage, ou la cupidité de leurs employeurs, par la perte de la vie ou de la liberté. Plus d'un marin scandinave a langui dans l'esclavage au Maroc ou dans les autres pays barbaresques, et la crainte des corsaires méditerranéens a pris une place dans le cercle des idées populaires chez toutes les nations du Nord. En voici un témoignage: lorsque, au commencement du XIX^e siècle, un nouveau faubourg d'assez mauvais renom se forma en dehors de la ville de Christiania, il reçut du

1. Voir *Historisk Tidsskrift* (Oslo), vol. 28 (1928), p. 273-281, par Oscar Albert Johnsen.

peuple le nom peu flatteur d'Algérie et de Tunisie ou des États de brigands¹. Dans un des émouvants chants de mort du grand poète norvégien Henrik Wergeland, le *Dernier voyage*, l'image du diable s'est transformée tout naturellement en un corsaire barbaresque².

Les gouvernements scandinaves durent alors intervenir pour protéger leurs marins contre ce danger. La Suède commença, en 1663, par organiser, de son côté, une sorte de contre-piraterie régulière, chargée de piller les bateaux musulmans dans la mer Rouge³, essai qui, d'ailleurs, échoua lamentablement. Alors on entra dans la voie des négociations amicales, suivant l'exemple de la France qui, la première, avait consenti à payer aux chefs corsaires une contribution annuelle en garantie d'une navigation paisible. Enfin, la Suède obtint des traités basés sur le même principe avec l'Algérie (1729), la Tunisie (1736), la Tripolitaine (1741), le Maroc (1763). Le roi de Danemark et de Norvège, considérant les avantages ainsi obtenus pour le commerce suédois et imitant son rival favorisé, conclut des traités analogues avec l'Algérie en 1746 et avec les autres États barbaresques de 1751 à 1753.

En vertu de ces traités, le commerce scandinave sur la Méditerranée devint très important dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et, pendant les guerres de la Révolution, les bateaux neutres scandinaves se chargèrent même du trafic de la mer au service de l'Angleterre, de la Hollande et de la France. Dès 1759, un ministre danois pouvait dire que 400 bateaux danois et norvégiens étaient occupés dans le commerce méditerranéen⁴. Un peu plus tard, le nombre annuel des lettres de mer algériennes signées par le roi danois arrivait au total de 3 ou 400 ; mais, pendant la période de 1793 à 1799, ce même nombre monta jusqu'à 700, à 1,000 ou même à 1,100⁵. Pour la Suède, on sait que le nombre total des lettres de mer dites turques, signées pendant un siècle, de 1739 à 1840, monta à plus de 25,000, avec une moyenne de 250 par an⁶. En compensation pour la sécurité de son commerce méditerranéen, la Suède a payé aux États barbaresques pendant le même siècle une somme totale montant à plus de 50 millions de francs (d'après le cours d'avant-guerre)⁷.

Cette énorme contribution créea une question politique intérieure dans les royaumes scandinaves, lorsque la Norvège, en 1814, passa de l'union avec le Danemark à la réunion avec la Suède. Tandis que, jusqu'ici, les affaires étrangères et les finances avaient été communes aux deux royaumes de Danemark et de Norvège, et que le pavillon danois avait couvert le com-

1. A. Collett, *Gamle Christiania-Billeder*. Christiania, 1893, p. 327.

2. Henrik Wergeland, *Samlede skriften*, I, 3, p. 411.

3. J. H. Krüger, *Sveriges förhållanden till Barbaresk staterna i Afrika*. Stockholm, 1856, t. I, p. 25.

4. Edv. Holm, *Danmark-Norges Historie, 1720-1814*, t. III, 2, p. 251.

5. *Ouvr. cité*, VI, 2, p. 286.

6. Krüger, *ouvr. cité*, II, p. 8.

7. *Ouvr. cité*, I, p. 2, et II, p. 35.

merce norvégien, subitement la Norvège, qui avait commencé par proclamer son indépendance absolue, se trouvait chargée d'organiser son administration et ses finances à elle seule. En fait, sa situation faible et isolée l'obligeait à laisser la direction des affaires étrangères à la Suède. Se voyant sans aucun traité de protection avec les États barbaresques, elle dut s'estimer heureuse des avantages qu'elle pouvait retirer des traités de commerce de la Suède. Pour le commerce méditerranéen, le pavillon suédois fut donc obligé de couvrir la navigation norvégienne, le pavillon norvégien n'étant pas autorisé à se montrer au delà du cap Finistère.

En retour de cette protection suédoise, l'État norvégien consentit à payer un contingent annuel à la caisse suédoise dite de convoi, somme variant de 85,000 à 170,000 francs par an. Lorsque, plus tard, on découvrit que l'adjonction de la marine marchande norvégienne n'augmentait pas la contribution suédoise aux États barbaresques, on fit remarquer avec amer-tume que la part norvégienne était plutôt une contribution à la Suède qu'aux États barbaresques. Or, de la part de la Suède, on tira parti de ce même fait pour prétendre qu'il coûterait cher à la Norvège d'essayer d'obtenir un traité séparé avec les États barbaresques, parce que ceux-ci se prétendraient frustrés par le fait qu'ils recevaient la contribution d'une seule nation pour en laisser deux en paix.

En fait, le Storting norvégien avait, dès ses premières réunions, en 1815 et 1818, demandé au roi d'engager des négociations avec les États barbaresques pour obtenir des traités séparés pour la Norvège. Mais la politique suédoise en ce temps-là ne favorisait point ces velléités d'indépendance, et la pauvreté notoire de la Norvège fournit l'excuse de ne pas répondre aux demandes du Storting.

Cependant, l'esprit d'indépendance croissant en Norvège ne pouvait supporter longtemps une pareille situation avec patience. Les démocrates norvégiens, encouragés encore par la révolution de Juillet, commencèrent, dès l'été de 1830, une agitation systématique dont le premier but était d'arracher le pouvoir politique à la bureaucratie au profit du peuple proprement dit, mais qui, en même temps, était nourrie d'idées nationales. Cette agitation l'emporta dans les élections suivantes, dont le résultat fut le Storting radical de 1833, dit Storting des paysans. Le chef moral de la politique nationale était l'avocat Hjelm, dont le nom signifie « casque » ; le poète Wergeland saisit cette occasion pour glorifier en lui le casque et la pique de la Norvège dans sa lutte pour le pavillon national. S'appuyant sur le fait acquis désormais de l'occupation du littoral de l'Algérie par les Français, Hjelm mit en avant la proposition formelle de demander au roi de faire admettre le pavillon norvégien dans toutes les mers, surtout en Méditerranée ; c'était ce qu'on appelait déjà la libération du pavillon, le symbole de la liberté nationale. Des hommes moins agressifs persuadèrent le Storting de se contenter de demander les raisons pour lesquelles le pavillon de

Norvège devait continuer d'être exclu de la Méditerranée. Même sous cette forme plus modeste, le désir de voir respecter le pavillon par les États barbaresques était élevé au rang d'une cause nationale, et l'adresse au roi soulignait les événements d'Algérie comme des motifs puissants pour soulever la question. Le ministre suédois des affaires étrangères traita l'affaire un peu légèrement. Sans doute, c'est seulement en 1834 que le gouvernement français se décida définitivement à maintenir la conquête de l'Algérie ; mais, en fait, les corsaires algériens avaient définitivement disparu de la mer et, dès 1830, la France avait obligé les beys de Tunisie et de Tripolitaine à promettre de renoncer complètement à la piraterie. Aussi s'étonne-t-on de voir le ministre suédois, en 1835, déclarer séchement que les obstacles au libre accès du pavillon norvégien dans la Méditerranée existaient toujours.

La vérité est que, depuis plus d'une dizaine d'années, les bateaux norvégiens avaient entrepris d'arborer le pavillon national au delà du cap Finistère, et ils avaient fait la triste expérience que les seuls qui refusaient de respecter ce pavillon étaient les consuls de Suède et de Norvège dans les ports méditerranéens. Évidemment, la question avait pris un caractère purement politique, concernant uniquement les rapports entre les deux royaumes unis. Alors, la volonté nationale en Norvège se manifesta d'une manière non équivoque. Au Storting qui se réunit en 1836, Hjelm ne fut plus en minorité. Dans deux longs exposés des motifs, composés l'un par Hjelm lui-même, l'autre par un de ses collègues, une motion tendant à faire réaliser ce que la nation désirait pour la question du pavillon fut basée aussi bien sur les faits particuliers que sur les principes de souveraineté nationale, et le Storting s'y joignit unanimement.

Le roi ne pouvait plus résister à une volonté aussi fermement exprimée et enfin, le 11 avril 1838, il signa une ordonnance abolissant toutes les défenses contre l'usage du pavillon norvégien au delà du cap Finistère. Il manifesta sa mauvaise humeur en rejetant sur le Storting la responsabilité des conséquences que devait entraîner une mesure aussi dangereuse. Néanmoins, le fait resta, et toute la nation norvégienne célébra la libération du pavillon. En fait, ce fut le premier triomphe de la Norvège dans sa lutte pour une plus complète indépendance au sein de l'union avec la Suède ; la jeune nation y sentit l'expression de forces nouvelles montant dans son corps social¹.

Cependant, tout danger n'était pas écarté, tant que le Maroc soutiendrait les corsaires. Sans doute, peu après la conquête de l'Algérie, le sultan du Maroc se vit obligé d'abandonner toutes les contributions que lui versaient les États chrétiens pour se libérer de sa piraterie ; mais les seuls États laissés hors de ce traité furent justement les royaumes scandinaves. Ils continuèrent donc de payer leurs contributions annuelles au sultan : le

1. La documentation de toute cette affaire se trouve dans O. Storm, *Om flaget*, Kristiania, 1893, p. 12-20, 28-29, 31-33, 39-61, 63-66.

Danemark, une somme de 25,000 piastres ; la Suède et la Norvège, 20,000 piastres par an. Cet état d'exception s'expliquait par le fait que les royaumes du Nord n'entretenaient aucune marine militaire dans la Méditerranée ; mais, évidemment, ils ne pouvaient être satisfaits de rester les seuls tributaires du Maroc, et la pacification progressive de l'Algérie devait les encourager à secouer la honte du vieux traité.

Si le premier effet de la conquête de l'Algérie sur la politique scandinave avait été d'éveiller l'esprit d'indépendance nationale, la seconde conséquence fut d'un caractère tout à fait différent, de nature à rapprocher les trois nations scandinaves. L'initiative vint du roi danois, Christian VIII. C'était le même prince qui, en 1814, s'était mis à la tête des Norvégiens dans leur lutte pour l'indépendance absolue contre la réunion à la Suède sous le prince français Charles-Jean, né Bernadotte. Depuis le conflit de 1814, qui avait fini par séparer la Norvège du Danemark et la réunir avec la Suède, les cours de Copenhague et de Stockholm s'étaient tenues à une certaine distance l'une de l'autre, chacune suivant une politique différente, dominée par une méfiance réciproque. Lorsque, en 1837, un mouvement scandinaviste sembla se dessiner, les deux cours s'empressèrent de donner leur désaveu au mouvement, et cela était surtout important pour le roi Charles-Jean qui craignait de voir compromettre son alliance étroite avec la Russie¹. En fait, l'orientation de la politique suédoise vers l'Est n'était point appuyée par une opinion publique unanime et, principalement après la révolution de Juillet, l'opposition politique en Suède demandait de plus en plus énergiquement un rattachement aux puissances occidentales, France et Grande-Bretagne, combiné avec une conduite amicale envers le Danemark. Aussi, pendant les dernières années de Charles-Jean, voit-on se préparer un changement dans sa ligne politique. On le remarque pour la première fois à l'occasion de la réunion des étudiants danois et suédois en 1843, lorsque les protestations de la cour de Saint-Pétersbourg furent reçues assez froidement à Stockholm et restèrent sans effet². En réalité, le changement était préparé dès l'année précédente, lorsque Christian VIII, devenu roi de Danemark en 1839, proposa à son ancien rival de s'entendre avec lui contre le sultan du Maroc.

La proposition fut acceptée. En 1843, il fut convenu entre les deux cours d'entreprendre des négociations communes pour la suppression des contributions et, l'année suivante, peu de temps avant la mort du vieux roi Charles-Jean, des négociations s'ouvrirent à Tanger, tandis qu'une escadre de vaisseaux danois, suédois et norvégiens, se réunissait dans les eaux marocaines.

Cette action ne fut pas seulement le premier pas vers une politique de coopération scandinave, elle marqua aussi le début d'une orientation nouvelle

1. Voir *Historisk Tidskrift* (Stockholm), 1914, p. 198-209, par Helge Almqvist.

2. Voir la revue citée, 1919, p. 189-196, par Th. Blomqvist.

dans la politique étrangère de la Suède. En effet, pour les négociations avec le Maroc, les deux cours scandinaves avaient demandé la médiation de la France et de l'Angleterre. Il arriva que, pendant l'été de 1844, la guerre éclata entre la France et le Maroc ; la victoire complète des forces françaises abattit l'arrogance du sultan, qui avait commencé par repousser catégoriquement les demandes scandinaves. Il osa cependant prétendre que les contributions annuelles devraient être capitalisées comme des rentes fixes qui lui appartenaient de droit ; mais, sous la pression anglo-française, il fut forcée de battre en retraite et enfin, le 5 avril 1845, il conclut, avec les royaumes scandinaves, les traités qui abolissaient sans phrase les dernières contributions dues aux États barbaresques¹.

Ainsi, la conquête française de l'Algérie avait d'abord, comme c'était naturel, changé les conditions du commerce scandinave dans la Méditerranée. En second lieu, elle eut des conséquences importantes pour la politique scandinave proprement dite ; elle avait donné à la lutte nationale de la Norvège une assistance effective, qui préparait la première victoire de son programme d'indépendance. Elle avait, en outre, conduit à la première entreprise de coopération politique de tous les royaumes scandinaves, ce qui, en même temps, produisit un changement décisif dans leur politique étrangère. Ce n'est peut-être pas là de la grande histoire ; mais, pour les peuples scandinaves, cela représente des événements d'une importance primordiale. Eux aussi, ils ont eu des raisons puissantes pour prendre part à la célébration du centenaire de l'Algérie française.

Halvdan Koht.

1. Voir l'ouvrage cité de J. K. Krüger, t. I, p. 212-220 ; cf. p. 109 ; H. P. Giessing, *Kong Christian den Ottendes Regeringshistorie*. Copenhague, 1852, p. 384-388 ; Alex. Thorsøe, *Den danske Stats Historie fra 1814-1848*. Copenhague, 1879, p. 653-655.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE D'ITALIE

MOYEN AGE

Le fin du fin serait, en ce temps de statistique, de préciser par quelque artifice d'exposition les progrès réalisés, de l'une à l'autre de ces chroniques, dans les diverses branches du Moyen Age italien ; de déterminer quelle part en revient aux étrangers et quelle, aux érudits d'outre-monts. Ceux-ci entendaient naguère du ministre historien Pietro Fedele — qui, de longue date, préchait d'exemple — des exhortations « a scrivere italicamente la storia d'Italia,... intendere l'intrinsico valore della nostra civiltà e della nostra cultura e le tradizioni e le aspirazioni per le quali la coscienza nazionale diviene nella storia una forza viva ed operosa ». Dans la mesure où je suis informé, il me paraît qu'ils se sont empressés de répondre et que l'école médiéviste d'Italie est présentement, malgré les pertes subies (celle du valeureux et brillant P. Egidi compte parmi les plus cruelles), en pleine prospérité. Non seulement pour l'étendue de ses travaux, mais pour la qualité de certains où se manifeste un sentiment profond de la vie, une réelle intelligence philosophique, elle marquait au cours de ces dernières années quelques excellents points. On les dégagera facilement de l'exposé que voici.

I. SOURCES. — Depuis la mort de Vittorio Fiorini (décembre 1925), la direction de la nouvelle édition des *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori est passée définitivement à l' « Istituto Storico Italiano ». De cette union, d'ailleurs prévue, les heureux effets ne se firent point attendre. L'on en jugera par le compte-rendu des *Lavori dell'Istituto storico Italiano*, publié par M. G. ZUCCHETTI dans l'*Archivio storico Italiano*, série VII, vol. VII 1, p. 115 et suiv., bien qu'il n'atteigne que l'année 1927 ; il nous renseigne beaucoup mieux que les analyses qui vont suivre des trop rares fascicules dont je puis parler *de visu*.

Du *Chronicon sublacense*, la plus ancienne des chroniques de la première abbaye bénédictine et l'unique source narrative de son histoire pour la période antérieure au XIV^e siècle, il n'existant jusqu'ici que l'ancienne édition de Muratori, à ce point imparfaite que l'on pouvait hésiter à se prononcer sur la valeur même de l'œuvre. Depuis l'essor des « *Studi sublacensi* », mar-

qué par la célèbre publication du *Regestum sublacense* de D. Leone ALLEVI (1885) et les deux beaux volumes consacrés par MM. P. EGIDI, V. FEDERICI, G. GIOVANNONI et F. HERMANIN aux vicissitudes historiques, aux archives, à l'architecture, aux peintures des *Monasteri di Subiaco*, l'absence d'une édition critique du *Chronicon* se fit particulièrement sentir. Le conseil directeur de la « Scuola storica nazionale » en confiait récemment le soin à M. Raffaello MORGHEN, qui s'est acquitté de la tâche avec une compétence et une diligence dignes des plus grands éloges¹.

Entre les cinq manuscrits aujourd'hui connus, il a fait choix du cod. vat. Rossiano 385, écrit à la fin du XIV^e siècle et dont dépendant, directement ou indirectement, tous les autres, comme base de son édition. Non seulement le texte en est aussi voisin que possible de l'original, donc infiniment supérieur à celui de Muratori, mais encore la classification des manuscrits sur laquelle il se fonde a permis de fixer précisément à l'année 1370 la date de la rédaction. Enfin, le commentaire qui l'accompagne est le fruit de larges recherches, menées souvent à travers des documents inédits.

Au nombre des sources que M. Morghen dut examiner de près à l'occasion de son édition du *Chronicon* figurent quelques mentions annalistiques (XI^e-XIII^e siècle) insérées en un calendrier du début du XI^e siècle, connues sous le nom d'*Annales sublacenses* et déjà publiées dans les *Monumenta Germaniae* (SS. XIX, 274), et encore de brèves notes historiques contenues en deux manuscrits (Bibl. com. de Pérouse, F. 25, et Vaticana Chigiana C. VI. 177). Le tout est présenté avec un appareil critique impeccable dans le *Bullettino dell'Istituto storico Italiano*².

L'*Historia Sicula ou De rebus gestis Rogeri et Roberti Guiscardi* de Gaufredus Malaterra, moine bénédictin normand venu à la cour de Robert Guiscard et de Roger au déclin du XI^e siècle, se recommande entre toutes les sources narratives contemporaines par son caractère de « biographie officielle du comte de Sicile et de Calabre ». Elle est particulièrement riche de renseignements pour les années 1058-1098. Quatre manuscrits subsistent ; encore le plus ancien, qui remonte à la première moitié du XIV^e siècle, n'est-il plus représenté que par quelques fragments. Six éditions en furent successivement données, depuis celle de Girolamo Zurita, de 1578, jusqu'à celle de Migne (*Patrol. lat.*, CXLIX), qui se copient, à peu près, l'une l'autre. M. PONTIERI fut donc bien avisé d'en entreprendre une septième³, fondée sur l'étude critique des manuscrits ; principalement du manuscrit de la Biblio-

1. *Chronicon sublacense (593-1369)* a cura di R. MORGHEN, dans les *Rerum Italicarum Scriptores*, nouv. édit., t. XXIV, fasc. VI. Bologne, Zanichelli, 1927, in-4°.

2. R. MORGHEN, *Gli « Annales sublacenses e le note obituarie e storiche dei cod. F. 25 di Perugia e Chigiano C. VI. 177*, dans le *Bull. dell'Istituto stor. Ital. e Archivio Muratoriano*, n° 45 (1927).

3. *De rebus gestis Rogeri, Calabriae et Siciliae comitis, et Roberti Guiscardi ducis, fratris ejus, auctore Gaufredo Malaterra monacho*, a cura di E. PONTIERI, dans les *R. I. S.*, nouv. édit., fasc. 211, 218-219. Bologne, Zanichelli, 1928, in-4°.

thèque universitaire de Catane, qu'il tient pour une bonne copie du plus ancien dont il ne reste que des débris, et du manuscrit de la « Società di Storia Patria » de Palerme. En fait, cependant, il s'attache surtout, de son aveu même, à l'édition princeps. Il en adopte la graphie, au mépris de celle des manuscrits, et cela ne va pas sans appeler des réserves, qui deviennent sérieuses lorsqu'il s'agit de noms géographiques, fort maltraités par Zurita (*Pontinum* pour *Pontivum*, etc.). Au reste, M. Pontieri n'est pas toujours heureux dans les identifications de son cru (*Velcassinum* = Abbeville ; *pagus Cenomanicus* = Cherbourg, etc...). Taches qu'il est aisé d'effacer. Il reste, comparaison faite, que cette édition est supérieure aux précédentes. L'introduction, traitant des sources du chroniqueur, de ses tendances, de son milieu, éclaire utilement sur la valeur du texte publié.

Grâces soient rendues à M. Carmine Di PIERRO pour sa réédition du célèbre *Commentarius rerum suo tempore gestarum* de Leonardo Bruni¹, synthèse d'histoire d'une large et brillante période (1378-1440) qu'écrivit l'Arétin sur la fin de sa vie et dont le nombre des manuscrits atteste encore le long succès qu'elle connaît. L'établissement du texte repose sur le cod. vat. lat. 9345 ; mais vingt-cinq autres manuscrits ont été collationnés par l'éditeur. C'est assez dire quel progrès il réalise sur l'édition de Muratori.

La Chronique bolonaise de Borselli, qui avait depuis longtemps trouvé place dans le *Corpo Muratoriano*, y demeurait dépourvue d'introduction et de tables dans l'attente du texte de Vincenzo Spargiati, qui la continue pour la période de 1497 à 1584. M. SORBELLI vient de combler à souhait toutes ces lacunes². Le texte de la continuation de Spargiati est établi suivant le cod. 1609 de la Bibliothèque universitaire de Bologne, qui est le manuscrit autographe. Une ample préface met remarquablement au point la biographie de l'auteur de la chronique — ce fratre Girolamo (1432-1497), dominicain du couvent de Bologne, où il passa presque toute sa vie fort remplie : prédicateur en renom, régent du « studio » de son couvent, prieur, inquisiteur général de Bologne — et dégage la valeur historique de l'ouvrage. Intéressant chapitre de l'histoire de l'historiographie, où Boselli n'apparaît point comme un vulgaire chroniqueur ou compilateur, mais comme un véritable *auteur*, au sens où l'entendait le Moyen Age, qui, loin de copier servilement, savait tirer des annales et des chartes, non souvent sans préoccupations critiques, la matière de son récit.

Le second volume d'*Ephemerides Urbevetanae*, dû à M. Luigi FUMI³, n'est,

1. L. Bruni, *Rerum suo tempore gestarum commentarius* a cura di Carmine Di PIERRO, dans les R. I. S., nouv. édit., XIX, part. III, p. 401-469.

2. *Cronica gestorum ac factorum memorabilium civitatis Bononiae edita a fratre Hyeronimo de Bursellis* a cura di Albano SORBELL, dans les R. I. S., nouv. édit., XXIII, 2^e partie, fasc. 2-4 (223-225 de la coll.). Bologne, Zanichelli, 1928, in-4°.

3. *Ephemerides urbevetanae*, II, a cura di Luigi FUMI, dans les R. I. S., nouv. édit., XV, 5^e partie, fasc. 9-10 (226-227 de la coll.). Bologne, Zanichelli, 1929, in-4°.

à la vérité, qu'une réédition du diaire de ser Tommaso di Silvestro (1482-1514), publié voici tantôt quarante ans dans les *Atti dell'Accademia d'Orvieto*. Il intéresse surtout, cela va sans dire, l'histoire de la ville et des environs ; mais aussi le dialecte régional, assez caractéristique à cette époque, comme en témoigne un excellent glossaire qui termine le volume.

La biographie du célèbre capitaine italien Bracco, écrite par Giovanni Antonio Campano, fut jadis l'objet de plusieurs éditions successives sans que le texte y ait gagné quoi que ce soit, pour cette bonne raison qu'il s'agissait de simples réimpressions de la première. Celle, donc, que nous devons à M. Roberto VALENTINI¹, fondée sur un grand nombre de manuscrits, parmi lesquels il parvint à discerner une seconde rédaction faite par Campano de son propre travail, l'emporte de beaucoup sur les précédentes. Sans compter que l'appareil critique est de premier ordre : l'éditeur a contrôlé, au moyen de sources de toute sorte, mais surtout des fonds d'archives ombriennes, les dires du biographe. De sorte que nous tenons présentement une histoire véridique du condottiere, dont les traits, au reste, apparaissent assez différents du portrait dessiné par Campano.

J'exprimais, dans mon dernier Bulletin, le regret que la publication des *Annali Genovesi* fût demeurée vingt ans interrompue entre le second et le troisième volume. Les deux derniers ont suivi à bref intervalle, grâce à la diligence de l'*« Istituto storico »* et de M. Cesare IMPERIALE, leur savant éditeur². L'introduction du tome IV expose le contenu des *Annales* de 1251 à 1279 et traite de leurs différents auteurs. Deux périodes sont à distinguer à cet égard : jusqu'en 1264, la rédaction est l'œuvre de scribes anonymes de la chancellerie communale ; passé cette date, le soin de rédiger fut confié à quatre personnages, dont le récit revêt, en vertu du mandat qui leur était conféré, un caractère officiel. Changement qui répond à une modification du régime politique : la substitution aux podestats étrangers de deux recteurs de la République, appartenant aux familles d'Oria et Spinola.

Quant aux événements visés dans la chronique, ils sont de première importance. Outre l'histoire intérieure de Gênes, ce sont les relations extérieures avec les républiques italiennes, le Saint-Siège, les Hohenstaufen, Charles d'Anjou, saint Louis, avec l'empire latin et l'empire grec reconstitué. Voici des pages sur le conclave de Viterbe, sur la révolte des barons anglais conduits par Simon de Montfort, sur la guerre d'Alfonse X contre les Maures, la croisade de 1270, etc..., tant il est vrai qu'en dépit de leur titre ces *Annales génoises* constituent un document des plus précieux pour l'histoire générale.

1. *Johannis Antonii Campani de vita et gestis Brachii a cura di Rob. VALENTINI*, dans les *R. I. S.*, nouv. édit., XIX, 4^e partie, fasc. 1-2 (228-229 de la coll.). Bologne, Zanichelli, 1929, in-4°.

2. C. IMPERIALE DI SANT'ANGELO, *Annali Genovesi di Caffaro e de'suo continuatori*, IV-V. Rome, 1926-1929, in-4° (Ist. stor. Ital. *Fonti per la storia d'Italia. Scrittori sec. XIII*, n^o 14 et 14 bis).

Le cinquième volume est occupé tout entier par le récit du dernier des continuateurs de Caffaro, Jacopo d'Oria, présenté dans la préface comme homme politique et comme écrivain. Il embrasse la période comprise entre les années 1280 et 1293. Le texte en est établi, jusqu'en 1287, sur le manuscrit original de la Bibliothèque nationale de Paris et, pour la suite, sur le manuscrit 12031 du Musée britannique, copie du premier exécutée au xv^e siècle avant que les derniers cahiers en aient disparu. C'est toujours la même excellente méthode d'illustration au moyen de documents inédits, par quoi se trouve confirmée jusqu'au bout la véracité de l'incomparable chronique. La présente édition, en notable progrès sur celle de Pertz, la met en nouveau relief. Nous en saluons l'heureux achèvement.

Évidemment, une traduction italienne n'offre en soi aucun intérêt pour le lecteur français. J'annonce cependant celle de M. G. MONLEONE¹ pour deux raisons. D'abord, parce que M. Monleone apporte quelque modification à la thèse de M. Imperiale touchant la répartition du texte entre les divers rédacteurs. En outre, pour le charme du style, élégant, souple, adapté sans effort à la manière de chacun des annalistes et que ne goûteront pas seuls les lecteurs d'autre-morts.

Une autre récente manifestation d'activité de l'*« Istituto storico Italiano »* fut la reprise, après une longue interruption, de l'impression des *Regesta chartarum Italiae*. On annonçait comme imminente, en 1927, la publication du quatrième volume du *Regesto di Camaldoli*, des seconds volumes du *Regesto della chiesa di Ravenna* et du *Largitorio Farfense*, enfin du *Regesto di Modena* et de celui de *S. Maria « de Monte Vellate »*. Je n'ai vu que le *Regesto di Camaldoli*. Le tome IV et dernier, dû à M. Ernesto LASINIO², contient, avec l'analyse des plus récents documents (1237-1250), une excellente préface consacrée à l'histoire du chartrier et à l'étude d'un précieux cartulaire du xii^e siècle, d'où sont extraits et publiés en appendice le diplôme de Henri V de l'an 1124 et divers actes pontificaux (1251-1269). M. Gino Masi a dressé, de l'ensemble des quatre volumes, un jeu de tables qui en rend aisément le maniement.

La série de cartulaires publiée par les Pères du Mont-Cassin s'est accrue du *Regesto di S. Angelo in Formis*, qui fut une des principales « prépositure » de l'abbaye. Une édition du cartulaire manuscrit, superbe codex enluminé du xii^e siècle conservé à la Bibliothèque du Mont-Cassin, avait paru voici quelque quarante ans. Mais elle laissait tant à désirer qu'une réédition s'imposait. Elle est l'œuvre du P. Mauro INGUANEZ³, qui s'applique depuis des années à l'histoire de l'illustre monastère. Certes, on lui saura gré d'avoir fourni le texte enfin correct d'une collection de documents de tout premier

1. *Annali Genovesi di Caffaro e de'suoi continuatori*; vol. IV et V : *Maestro Bartolomeo e altri annalisti a cura del Municipio di Genova*, 1928, in-8°.

2. *Regesto di Camaldoli*, IV. *Istituto storico italiano*, 1928, in-8°.

3. D. Mauro INGUANEZ, *Regesto di S. Angelo in Formis*. Montecassino, 1925.

ordre, tant pour l'histoire économique et sociale du haut Moyen Age qu'au regard de la diplomatique. De ce point de vue, cependant, la publication ne satisfait pas pleinement. Pour les plus anciens documents, dont certains sont très suspects, la question d'authenticité demeure entière.

D'autres éditions de sources parurent ça et là au hasard de l'occasion, d'un classement de fonds d'archives par exemple ; tel celui de l'*« Archivio vescovile »* de Chieti, deux fois opportun, puisque, après avoir permis de retrouver les originaux d'anciennes bulles de Nicolas II (1059) et de Pascal II (1115) réputées perdues (Kehr, *Ital. Pontif.*, IV, 267), il a donné lieu à la publication d'un *Regesto delle pergamente della curia arcivescovile di Chieti*¹, dont le premier volume, seul paru, offre l'analyse de plusieurs centaines de documents (1006-1400).

Un écrit de M. E. STHAMER, enfin : *Ausgaben der Geschichtsforschung in Unteritalien*², se rattache à cette rubrique, qui offre une sorte d'état sommaire des sources de l'histoire de l'Italie méridionale aux époques normande, souabe et angevine. L'auteur, qui connaît particulièrement les archives angevines de Naples, s'y attarde volontiers.

II. HISTOIRE D'ITALIE EN GÉNÉRAL. — On en appelle assez bruyamment aujourd'hui — c'est un signe du temps présent — de l'opinion naguère courante qu'il n'y a point, et pour cause, d'histoire d'Italie avant le Risorgimento. En un discours prononcé à la seizième séance de la « Società Italiana per il progresso delle Scienze », *L'unità fondamentale della storia italiana*³, M. A. SOLMI présentait comme évidente la possibilité d'envisager cette histoire à partir de la première manifestation de l'unité politique ; entendez : l'époque d'Auguste, voire le dernier siècle de la République romaine. Cette unité fut, il est vrai, détruite ; mais il en subsista du moins l'idée avec le dessein de la reconstituer, et la date de 1860 ne marquerait que l'accomplissement inopiné, survenu à la faveur des circonstances, d'aspirations séculaires.

Les conclusions d'un livre récent rendent à peu près le même son : *Ideali d'indipendenza in Italia durante la preponderanza spagnuola*⁴, œuvre posthume d'un jeune érudit italien, Vittorio DI TOCCO, mort en Espagne, où il s'appliquait à des recherches d'histoire. Il ne s'agit pas ici de développements de rhétorique sur un thème nationaliste, mais d'une enquête objective et pénétrante sur les manifestations de la pensée italienne du moment. Il paraît bien en résulter que le sentiment de l'unité idéale de la nation ne cessa de dominer la tradition d'indépendance régionale, mais qu'un passé

1. Éd. A. Balducci. I. Casalbordino, 1926, in-8°.

2. Dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgesch.*, XLVI, *Germ. Abt.*, 1926, p. 132 et suiv.

3. Bologne, 1926, in-8°.

4. Messine, Principato, 1927, in-8°.

séculaire d'autonomie municipale fut le grand obstacle à la réalisation de cette idée.

En attendant que la nouvelle conception prenne corps, c'est sous d'autres angles que nous sont proposées les vues d'ensemble sur l'Italie médiévale.

Encore que le *Medioevo* de M. G. VOLPE¹ excède de beaucoup les limites qui me sont assignées — il le présente lui-même comme un coup d'œil sur tout le Moyen Age européen — je n'aurai garde de le passer sous silence. C'est, aussi bien, le complément de cet excellent, mais tout petit livre, où, voici tantôt dix ans, l'auteur dessinait en traits de lumière, à l'usage des lecteurs de bibliothèques populaires, les grandes lignes de l'histoire d'Italie jusqu'à Charlemagne. Ici, dans le cercle d'un horizon considérablement élargi, à travers une matière infiniment plus complexe, s'affirme toujours une préférence pour l'histoire italienne que M. Volpe connaît jusqu'au fond. Par là se justifie la mention que je fais d'un ouvrage qu'au demeurant le seul nom de l'auteur recommande, non pas seulement auprès des lecteurs de moyenne culture auxquels il est modestement destiné.

On connaît les deux jugements opposés portés par Ficker et Sybel sur la politique italienne des empereurs du Moyen Age : le premier en fut un ardent défenseur ; le second, un critique sévère. Élève de Sybel, M. von BELOW en adopte les vues, et son mémoire : *Die italienische Kaiserpolitik des deutschen Mittelalters*² est un véritable réquisitoire contre les arguments de la thèse adverse, dont il s'applique à mettre en lumière l'insuffisance et les contradictions. Il tient que, pendant la période qu'il considère (depuis Otton I^{er} jusqu'à Frédéric Barberousse), les visées sur l'Italie furent la cause primordiale de l'affaiblissement de l'Empire et que Barberousse, après avoir instauré en Allemagne, grâce à un système de solides alliances, la dynastie des Hohenstaufen, commit la faute capitale d'engager cette nouvelle puissance dans les aventures du « Jardin de l'Empire ». Celles-ci, loin de marquer l'apogée de la puissance impériale, en annoncent bien plutôt le déclin. Elles n'eurent d'autre résultat positif que l'affermissement du pouvoir pontifical, ce qui ne saurait compenser, aux yeux d'un Allemand, l'envers d'une telle politique, en éclatante opposition avec celle des rois de France contemporains, qui faisaient converger leurs forces vives vers la constitution d'un état solide et uniifié.

L'appréciation diffère, évidemment, selon le point de vue. Témoin le bel essai de M. Michelangelo SCHIPA : *Sicilia e Italia sotto Federico II*³, montrant en un puissant raccourci toute la péninsule pendant la première moitié du XIII^e siècle, qui est une des périodes culminantes de son histoire politique. « Esquisse », dit-il de son propre ouvrage, « qui est bien loin d'une histoire de

1. G. VOLPE, *Il Medioevo*. Florence, Vallecchi, 1927, in-8°.

2. Dans l'*Historische Zeitschrift*, fasc. X, 1927.

3. Dans l'*Archivio storico per le Province Napoletane*, nuov. ser., anno XIV (LIII dell'intera collezione). Naples, 1928, in-8°, p. 5-113.

toute l'Italie » à cette époque, « et plus loin encore d'une histoire du personnage si complexe de Frédéric II, roi et empereur¹ ». Assurément. Mais il est, à certains égards, d'un bien plus haut prix. Esquisse, soit ; mais dessinée de main de maître et d'après une intuition inédite. La Sicile, au sens le plus large, c'est-à-dire tout le midi, le beau royaume façonné par les Normands par la réunion des comtés de Pouille et de Sicile, et l'Italie, c'est-à-dire le reste du pays, constituée féodalement en royaume aussi dans le système du Saint-Empire, mais en fait morcelée « en une infinité d'organismes exubérants de vie », feudataires, républiques, communes, particularistes à outrance, s'agitant sans cesse dans le cercle étroit de leurs mesquines ambitions — ce vaste ensemble hétérogène est envisagé par M. Schipa en fonction du rêve grandiose de Frédéric II de l'unifier, de le pacifier en s'appuyant sur la Sicile, son domaine de prédilection, clef de voûte de tout l'Empire.

Magnifique sujet : le principe monarchique s'érigent au-dessus du vieux principe féodal, non plus en la personne d'un Allemand, comme était Henri VI, appuyé de reîtres, mais d'un empereur, né de mère italienne au cœur de l'Italie et que suivaient des troupes siciliennes. Sujet pathétique : les préparatifs de la grande lutte, les premiers heurts, les suprêmes efforts d'un Frédéric prudent, longanime, respectueux des choses saintes — idéalisé en un mot —, qui se brisent contre l'anarchie, le particularisme obstiné des communes, l'implacable hostilité des pontifes proclamant leur suprématie, attentifs à cultiver les ferment de désagrégation de l'Empire, décidés par-dessus tout à maintenir séparés le Nord et le Sud. Sujet passionnant, au sens exact du mot ; et je ne dirai pas que M. Schipa, malgré son évident ferme propos d'objectivité, n'a rien laissé transparaître du fond de son cœur. Mais quel historien du « bel regno » se flattera d'avoir échappé à cet écueil ?

Il va de soi que l'Italie, aussi longtemps qu'elle demeura une des pièces essentielles du système impérial, occupe une large place dans les monographies des différents empereurs. C'est ainsi que le troisième fascicule du *Kaiser Heinrich VII* de M. Friedrich SCHNEIDER² se recommande au curieux des vicissitudes politiques de la péninsule à cette époque, pourtant si rebattue. Il offre, sur les raisons qui déterminèrent le pape, d'abord favorable à l'empereur, à le traiter en ennemi, et encore sur la politique de Robert d'Anjou, roi de Naples, des pages pénétrantes.

III. INSTITUTIONS. STATUTS. — Les érudits qu'intéresse l'histoire du droit italien — ils sont légion, car il n'est de matière plus riche et variée — vivent jusqu'à présent sur la savante *Storia del Diritto italiano* de Pertile, dont les six tomes constituaient une œuvre scientifique de premier ordre,

1. Deux bonnes études à signaler sur Frédéric II empereur : celle de M. VON DEN STEINEN, *Das Kaiserthum Friedrichs des Zweiten nach den Anschauungen seiner Briefe* (1912), et, plus récemment, celle de M. A. DI STEFANO, *L'idea imperiale di Federico II*. Florence, Vallecchi, 1927, in-8°.

2. F. SCHNEIDER, *Clemens V und Heinrich VII*. Leipzig, 1928, in-8°.

ou sur des traités moins compréhensifs, comme l'admirable *Diritto privato dei popoli germanici* de Schupfer. Mais telle est l'activité de l'érudition italienne que ces synthèses furent promptement dépassées. Une seconde édition de Pertile le fut à son tour ; et celui-là même qui l'avait achevée, M. Pasquale DEL GIUDICE, jeta les plans d'un nouvel ouvrage qu'il était tout désigné pour diriger et qui, mettant à profit d'innombrables contributions parues dans l'intervalle, représente aujourd'hui la plus parfaite mise au point de la doctrine¹. L'ensemble de la matière n'y est pas autrement envisagé, au reste, que dans l'œuvre de Pertile, et le plan adopté par M. Del Giudice rappelle de très près celui de son devancier : étude des sources accompagnée d'une histoire de la science juridique ; histoire du droit public, du droit privé, du droit pénal ; à quoi s'ajoutent cependant le droit international et l'ecclésiastique, dont il serait superflu de souligner l'importance en Italie.

De la première partie, confiée aux soins de M. E. BESTA, d'une compétence bien connue, deux volumes ont paru qui conduisent jusqu'au seuil des temps modernes. On y distingue, à tout prendre, et au-dessus des subdivisions établies par l'auteur (périodes byzantine, lombarde, carolingienne, ottonienne, du bas Moyen Age), deux grandes époques, déterminées par la renaissance romano-canonicque du XII^e siècle. Avant cette date, l'Italie apparaît du point de vue social et du point de vue juridique comme un creuset où se fondent les divers éléments successivement jetés : races et lois se superposent, se compénètrent, s'amalgament enfin sous l'influence des capitulaires carolingiens.

Mais, au sein même de l'agitation sociale qui caractérise le haut Moyen Âge italien, l'étoile du romanisme ne cesse point de briller. Il ne paraît pas contestable que le droit lombard s'était si bien affiné à l'école de celui de Justinien qu'il portait en soi un élément de culture romaine. M. Besta montre le prestige du droit romain ressuscité par l'empire des Ottos. Peut-être même faut-il admettre, suivant Fitting et d'autres historiens du droit plus récents², que la renaissance juridique du XII^e siècle se relie à l'Antiquité par une tradition scientifique ininterrompue.

Le XII^e siècle, et précisément cette renaissance juridique, marque pour l'Italie l'aurore d'un temps nouveau. La place manque pour suivre l'auteur dans son large et magistral exposé des conditions politiques, économiques et sociales qui accompagnèrent le triomphe du droit romain et favorisèrent sa diffusion, en même temps qu'elle consacraient une infinie variété de statuts locaux. Les romanistes feront-ils grief à M. Besta d'avoir développé cette seconde partie, relative aux statuts municipaux, aux dépens de l'équilibre ? L'on s'accordera, du moins, pour la considérer comme une mise au point précise, abondamment documentée, de la question complexe de l'évo-

1. *Storia del Diritto italiano*, pubbl. sotto la direzione di P. Del Giudice. Milan, Hoepli.

2. Mengozzi, *Ricerche sull'attività della Scuola di Pavia nell'alto medio evo*. Pavie, 1924, II-30.

lution des statuts des villes italiennes du bas Moyen Age. Une vue générale s'en dégage : la persistance du droit statuaire en dépit d'une ardente culture du droit romain. Elle répond remarquablement à la contradiction que nous constatons tout à l'heure d'une Italie communale demeurée esclave du particularisme, tout en fondant sur les maximes justiniennes son rêve d'unité.

C'est toujours une bonne fortune d'avoir à signaler quelque étude de l'excellent historien du droit qu'est M. Pier Silvio LEICHT, ne fût-ce qu'une brève communication faite à une société savante : *La formazione storica del diritto pubblico medievale*¹. Celle-ci, qui envisage le problème de la genèse du droit public médiéval, dépasse sans doute, et de beaucoup, notre cadre géographique. Le lecteur s'en avise dès les premières pages, où se trouve évoquée la vieille et toujours brûlante querelle des romanistes, tenants de Savigny, qui professait l'origine romaine des institutions du Moyen Age, et des germanistes, disciples de Hegel et de Waitz, préconisant l'apport germanique. M. Leicht s'arrête sagelement sur une position moyenne, d'où il aperçoit dans le plus ancien droit public médiéval un véritable enchevêtrement d'institutions romaines et barbares, des compromis entre concepts différents. L'on n'attendait pas moins, sans doute, de son esprit objectif ; mais le fait vaut d'être noté, s'il est vrai que, depuis quelques années, la spéculation historique fut souvent faussée, en Italie notamment, par des préoccupations étrangères à la science.

La question des origines ainsi tranchée, l'auteur nous introduit dans le domaine propre des institutions du Moyen Age, et voici de remarquables aperçus d'histoire comparée qui convergent sur l'Italie ; ils nous révèlent des influences insoupçonnées de certaines magistratures anglaises sur les maîtres justiciers du royaume de Sicile, des assemblées constitutionnelles de France sur celles d'outre-monts, des communes italiennes sur les villes consulaires de Provence. Le droit public de la péninsule est soumis à une dissection magistrale qui détermine l'apport de ses divers facteurs : droit romain, germanique, canonique, théories politiques, éléments ethniques, faits de nature économique, etc. Nul appareil scientifique, il est vrai, comme il sied à une conférence académique ; mais le nom de l'auteur, l'ampleur même des vues sont de sûrs garants qu'elles résultent de recherches méthodiques et de longues méditations.

Sur le sens du mot *patricius*, sur la valeur juridique et politique de cette dignité à l'époque de la décadence et après la chute de l'Empire d'Occident — ce qui n'est pas étranger à notre rubrique si l'on se rappelle que le titre se perpétua surtout en Italie — la doctrine attendait encore d'être fixée, malgré que le sujet eût été maintes fois abordé en des ouvrages généraux comme le *Droit public romain* de Mommsen, l'*Histoire des Institutions* de Hartmann, la *Geschichte des Untergangs der antiken Welt* d'Otto Seeck, le « *Regnum* » et « *imperium* » in Italia de M. R. Cessi ; voire spécialement traité par MM. Ch.

1. Extr. des *Atti della Soc. Ital. per il progresso delle scienze*, XV. Pavie, 1927, in-8°.

L'écrivain (*Le Sénat romain*) et G. Magliari (*Del Patriziato romano*). S'agit-il d'une magistrature ou d'un simple titre honorifique? M. PICOTTI répond en un savant mémoire (*Il « patricius » nell'ultima età imperiale e nei primi regni barbarici d'Italia*)¹ que la *patricia dignitas* fut d'abord une dignité sénatoriale comme celle des *consulares* et des *praefectorii*, le titre de *patricius*, analogue à celui de *senator*, ne comportant aucune juridiction, mais seulement des honneurs étendus. C'était, sans doute, le titre honorifique conféré aux éléments nouveaux qui accédaient à l'entourage de l'empereur. Mais, du jour qu'il eut passé de la sorte à des chefs de troupes barbares au service de l'Empire, ces patrices, qui n'étaient en droit rien de plus que les précédents, furent en fait des personnages d'une éminente puissance. Peu à peu, l'ancienne figure du *patricius* s'effaça devant la nouvelle.

Une autre contribution à l'histoire du droit public du haut Moyen Age se cache sous le titre d'un travail de M. Ubaldo FORMENTINI, *Sulle origini e sulla costituzione d'un grande gentilizio feudale*². Il y reprend la question de l'origine des « Attonides », les descendants de ce comte Atto Adalberto, qui reçut de l'empereur la « marca settentrionale ». Minutieuse investigation, conduite à la fois sur la carte et à travers les documents. Il en résulte que le vaste territoire compris entre les comtés de Lucques, de Luni, de Modène, de Parme, était aux mains d'anciennes familles féodales étroitement unies : les Bianchi, les Dosi, les Dallo, et qu'entre les Bianchi et les ancêtres de la comtesse Mathilde, dont les domaines canusiens confinaient aux fiefs précédemment délimités, il y eut vraisemblablement des rapports de parenté. Il s'agirait donc, en l'espèce, d'un cas de fortune féodale réalisée par l'extension des liens de famille et non pas, comme il advint pour tant d'autres maisons (les Pallavicini, les Malaspina, les Este, par exemple), d'un phénomène proprement politique, d'un agrandissement d'États. Ce résultat, l'auteur ne craint pas de le généraliser pour l'introduire dans une théorie de l'extension des grandes maisons du haut Moyen Age, qu'il voit soumise à des lois économiques et « juridico-familiales ». Il s'explique : le morcellement des *latifundia* aurait profité principalement aux grandes familles « officielles », dont les différents membres se constituèrent ainsi des fortunes territoriales individuelles en dehors du fonds paternel, comme l'indiquent la diversité, la variation des dénominations servant à désigner des personnes d'une même souche, voire d'une même branche. Puis, quand le lien d'autorité se fut relâché, l'unité de pouvoir se reconstitua au moyen de liens contractuels entre les rameaux épars, détachés d'un même tronc. Quoi qu'il en soit de ces prétenues lois, il paraît, du moins, que l'histoire des Attos fournit un exemple de l'organisation politico-familiale discernée par M. Formentini.

Un ouvrage abstrus et qui ne contribuera guère à éclaircir la question si débattue de l'origine des communes rurales est celui que vient de publier

1. Dans l'*Archivio storico italiano*, série VII, vol. IX (1928), p. 3-80.

2. Dans les *Atti della Società ligure di Storia Patria*, LIII, 1926.

M. G. P. BOGNETTI, *Sulle origini dei comuni rurali nel medio evo*¹. On l'aborde avec confiance sur la foi du titre ; les premières pages sont propres à fixer l'attention du lecteur : elles annoncent des recherches limitées à la région de Milan et de Côme et se rapportent au « village », choisi entre tous les groupements humains en raison de la stabilité qu'il présente à travers les vicissitudes de l'histoire. L'intention de l'auteur est de chercher la réponse à cette question précise : la communauté de village est-elle une survivance de l'époque romaine, ou procède-t-elle seulement d'institutions de la même époque, ou bien n'est-elle autre chose qu'une importation germanique ? M. BOGNETTI affirme dès le début sa thèse romaniste en rattachant la *vicinia* médiévale aux antiques *vicanalia* ; mais la démonstration qui suit est prise de si loin (organismes communaux chez les populations préromaines), elle est conduite en méandres si compliqués que je ne me risquerai point à tenter de la résumer en quelques lignes. Même, il faut que j'avoue m'être égaré dans une terminologie étalée avec complaisance, qui témoigne, certes, d'une parfaite connaissance des sources historico-juridiques de l'Antiquité et du Moyen Age, mais nuit singulièrement, par l'effort qu'elle exige de lecteur, à l'intelligence de l'ensemble. Voici brièvement ce que j'en ai su dégager. Après avoir scruté l'organisation du territoire (rapports du *pagus* et du *vicus* antiques au *territorium loci* médiéval, de la *curtis* au *commune loci*, du *fundus* romain aux communautés rurales, etc.) et le régime des « biens communs », l'auteur constate que le Moyen Age hérita l'un et l'autre de l'Antiquité ; car la conquête lombarde n'aurait point aboli, comme on l'admet trop souvent, l'état antérieur du droit public. Aussi, dès deux théories relatives aux origines des communes rurales — l'une qui les considère comme la survivance de collectivités de l'époque romaine, l'autre comme des créations du Moyen Age — opine-t-il pour la première. On dirait d'une nouvelle réaction de la « scuola nazionalista » contre les thèses, jusqu'ici prépondérantes, des origines économiques religieuses ou militaires de la commune rurale, n'était l'énorme appareil d'érudition sur quoi se fonde ce travail. Par là, il se recommande évidemment à l'historien des institutions. L'objection capitale me paraît être celle-ci : que M. Bognetti, plus juriste qu'historien, considère les communes en abstraction, indépendamment du milieu historique dont elles sont issues. Cela fait, il devient possible de les comparer à des communautés antiques ou préhistoriques. Pure spéculation. Fustel de Coulanges, écrivant de la féodalité qu'elle n'est d'origine ni romaine, ni germanique, mais qu'elle vient de la nature humaine, se gardait pourtant de remonter au déluge pour en découvrir les rudiments.

Des traces d'une tendance analogue se relèvent, d'ailleurs, en d'autres domaines, celui du droit privé par exemple. Reprenant la question des origines de l'acte privé du haut Moyen Age, M. STEINACKER² s'efforçait récem-

1. *Studi nelle scienze giuridiche e sociali*, publ. par l'Université de Pavie, XXX, 1927, in-8°.

2. *Die antiken Grundlagen der frühmittelalt. Privaturokunden*. Leipzig, 1927, in-8°.

ment de les reculer outre mesure, en substituant à la source concrète qu'était le document de la basse époque romaine un soi-disant « acte privé de l'Antiquité », abstraction générique. Il faudra, je crois, revenir aux vues objectives.

La bibliographie des origines communales s'est accrue d'un opuscule de M. G. MASI¹, dont les quelque cinquante pages renferment plus d'idées et de faits inédits que maint volume ; il mérite d'autant plus d'être signalé en bonne place qu'il semble bien n'être que le prélude de plus amples recherches. Il s'agit du *populus* (*plebs, parrochia, capella*), ensemble des hommes réunis, en ville ou à la campagne, à l'abri d'un même clocher. Ce groupement, antérieur à la commune, est considéré dans ses rapports avec la formation de celle-ci. Le point de vue, en soi, n'est pas nouveau ; c'est même un lieu commun pour l'historien des communes rurales. La nouveauté consiste à l'appliquer aux communes urbaines, et celle de Florence n'apparaît ici que comme un premier champ d'expériences. Peut-être n'est-il pas du meilleur choix, si c'est faute de documents que M. Masi a dû laisser dans l'ombre la période précommunale. Du moins analyse-t-il parfaitement tous les éléments constitutifs du *populus* au XIII^e siècle et les organes qui le représentent ; par où l'on voit que, s'il conserve quelque vestige de son ancienne autonomie, du temps où il n'était qu'un groupement chrétien, il est progressivement assimilé par l'état laïque : les « *capellani della città* », par exemple, sont véritablement une émanation du pouvoir central et, sur la fin du XIII^e siècle, le *populus* ne subsiste plus guère comme organisme politique qu'en vertu de pouvoirs à lui délégués. C'est précisément par l'analyse de ces phénomènes de décentralisation que l'on prétend arriver à expliquer *a posteriori* le rôle joué par le *populus* dans la formation de la commune. Méthode hardie, mais qui semble, à en juger par cet intelligent essai, pleine de promesses.

A mentionner aussi une longue étude de M. G. FALCO² sur les communes de Campanie et Maritime, fruit de patientes recherches menées, des années durant, dans les archives de cette province. Elle parut, par tranches, dans l'*Archivio della Soc. romana*, et ce fut peut-être un tort d'en vouloir faire un volume. Rien de moins organique, en effet, que cet assemblage d'essais de synthèse et de développements analytiques (origines de l'institution communale en Campanie et Maritime, — brèves monographies d'Anagni, Alatri, Ferentino, Velletri, Piperno, Sezze, Segni, Terracine, — déclin de l'autonomie au XIV^e siècle, expliqué par les grands événements de l'époque). Il est clair que l'auteur n'a point réussi à dominer suffisamment cette riche matière, à retracer en lignes nettes l'évolution d'ordre politique, économique et social qui, dans la région étudiée, aboutit à la commune. Il montre, au moins, en nouveau relief certains éléments constitutifs de la première vie

1. *Il popolo a Firenze alla fine del Duecento*. Modène, 1928, in-8°.

2. G. FALCO, *I comuni della Campagna e della Marittima nel medio evo*. Rome, 1926, in-8° (extr. de l'*Archivio della R. Soc. Rom. di Stor. Patr.*).

communale, savoir : l'épiscopat, autour duquel gravitèrent de bonne heure les intérêts matériels et religieux de la communauté ; les *vicinia*, première ébauche d'organisation antérieure à la commune ; enfin l'aristocratie, rempart des autonomies locales contre les entreprises de la curie.

M. ERMINI¹ a étendu cette enquête sur l'évolution des communes à tout l'État pontifical. Il ne s'en dégage rien de nouveau. C'est partout la même progressive intervention de l'Église au détriment de l'autonomie communale. Libres, au XIII^e siècle, d'élire leurs podestats et de légiférer, les communes, des plus grandes aux plus petites, se virent, au XIV^e, menacées d'être absorbées et contraintes d'offrir au Saint-Siège leur « *podestaria* », en même temps que les troubles politiques et sociaux du moment donnaient aux officiers pontificaux mainte occasion de réformer leurs statuts. Si bien qu'à l'époque d'Albornoz l'entité politique qu'avait été la commune n'est plus guère qu'une circonscription des provinces de l'Église. Tout ceci était connu depuis longtemps.

Encore que le livre de M. F. LIVI sur la *Schiavitù domestica nei tempi di mezzo e nei moderni*² ne soit pas relatif exclusivement à l'Italie — il intéresse aussi l'Espagne, la France, l'Allemagne, les pays slaves, qui pratiquèrent activement le commerce des esclaves — c'est à bon droit cependant que je l'accueille à cette place, parce qu'il est avant tout le fruit d'investigations dans les archives italiennes, notamment dans celles de Florence et dans l'Archivio Datini de Prato, que l'auteur connaît de longue date. Il est à peine besoin d'indiquer qu'il traite de l'esclavage domestique et non point du servage. Tandis que celui-ci disparut de la plupart des régions de la péninsule au déclin du XIII^e siècle, celui-là, qui avait survécu à l'Empire romain, se perpétua surtout dans les villes du littoral, refluerit sur la fin du Moyen Age, où il atteignit son plus grand développement. Les centres principaux de la traite étaient alors, comme de juste, ceux du commerce maritime : Gênes, Florence, Venise ; car le grand nombre des esclaves provenait, outre des prises de guerre et de la piraterie, d'achats faits en Orient par les marchands d'Occident. Ils abondaient en Sicile³ et en Sardaigne ; ils furent rares et con-

1. *La libertà comunale nelle stesse della Chiesa da Innocenzo III all' Albornoz*, dans le même *Archivio*, XLIX (1926), p. 5 et suiv.

2. Padoue, 1928, in-8°.

3. Sur l'esclavage domestique en Sicile, on doit à M. GAUDIOSO une monographie bien conduite et intéressante, sans doute, mais conçue sur un plan trop étroitement juridique, laissant dans la pénombre l'aspect historique et social du phénomène (*La schiavitù domestica in Sicilia dopo i Normanni. Legislazione, dottrina, formule*. Catane, Galatola, 1926, in-8°).

C'est sur la fin du XIII^e siècle, que l'esclavage apparaît en Sicile constitué dans ses grandes lignes, selon la législation justinienne et la doctrine des écoles de Bologne ; il ne paraît pas qu'il soit un fait récent, bien que la rareté des documents ne permette pas de le suivre en remontant à l'époque lombarde ou même normande. C'est seulement au XIV^e siècle qu'il prend de l'ampleur, alors que la Grande Compagnie de Romanie importait des milliers d'esclaves chrétiens soustraits à l'Empire grec. Ceci dura cent ans ; puis l'importation se ralentit et cessa. La législation, d'ailleurs intéressée, de Frédéric II d'Aragon, qui affranchit leurs des-

sidérés comme objets de luxe dans les cours princières de Piémont et de Lombardie ; rares aussi à Rome, à cause, sans doute, que le sénat se piquait d'exercer une antique prérogative en affranchissant tous ceux qui, fuyant le joug, cherchaient refuge au Capitole.

Sur l'ensemble, les patientes statistiques de M. Livi fournissent d'intéressantes précisions : une forte majorité d'enfants et d'adolescents (on les importait d'habitude entre dix et dix-huit ans) du sexe féminin (probablement parce qu'il convenait mieux au service domestique). Venise et Florence marquèrent leur préférence pour les Tartares ; la Sicile pour les nègres.

Un dernier chapitre, dont les conclusions laisseront sceptique plus d'un lecteur, est consacré au problème d'anthropologie posé par ces données de l'histoire, savoir : si, du mélange de races, il subsiste quelque vestige chez les Italiens d'aujourd'hui.

Une dissertation de doctorat de l'Université de Zurich, de M. Siegfried FREY, met au point la question de l'arbitrage et du compromis envisagés comme institutions de droit public dans la législation des communes de l'Italie septentrionale jusqu'au début du XIV^e siècle¹. Traité systématiquement ordonné, d'où ressort en bon relief l'action exercée par l'Église en cette matière (chapitre III : *Kirche und Schiedsgericht*). Une connaissance étendue des sources imprimées, dont témoigne la bibliographie, et des « Archivi di stato » de Bologne et de Modène, de l'« Archivio segreto » de Crémone, a permis à l'auteur d'envisager le problème sous ses différents aspects, qu'il s'agisse de l'arbitrage du pape, de légats pontificaux, de dignitaires inférieurs ou de personnages laïcs en des affaires de toute envergure, ressortissant au droit public ou au droit privé. L'ouvrage se termine par un chapitre des plus instructifs touchant la commission, le rôle, le nombre des arbitres, la procédure de compromis et du jugement.

Quelques publications sont à signaler enfin, qui concernent l'histoire de la législation et du droit statutaire.

Qui ne sait que le gouvernement des États de l'Église fut régi, depuis le milieu du XIV^e siècle, exactement depuis l'an 1357, par les *Constitutiones Sanctae Matris Ecclesiae* que promulgua le cardinal Gil d'Albornoz au Par-

cendant, marque le terme de cette première période caractérisée par l'esclavage chrétien. En revanche, le nombre des esclaves infidèles s'accrut considérablement au XV^e siècle du fait des guerres — car le principe romain survivait de l'asservissement des prisonniers — du fait aussi de la piraterie et d'incursions sur les côtes d'Afrique, destinées à pourvoir un commerce méthodiquement organisé, dont le centre était à Négrepton. Ainsi affluèrent les Sarrasins, les Maures, même des Circassiens et des Bulgares. Les résultats des statistiques tentées pour le XVI^e siècle sont, à la vérité, déconcertants : ils oscillent entre 12,000 et 5,000 esclaves pour l'île entière ; ce qui laisse subsister quelque doute touchant l'affirmation de l'auteur qu'il n'était alors si petite bourgade où le nombre des esclaves ne fut considérable en comparaison de celui des habitants. Le reste de l'ouvrage, relatif à la législation servile, aux modes de vente, au formulaire des actes de manumission, relève surtout de l'histoire juridique.

1. S. FREY, *Das öffentliche rechtliche Schiedsgericht in Oberitalien in XII und XIII Jahrh.* Lucerne, Keller, 1928, in-8°.

lement de Fano? Ce qui ne signifie pas qu'avant cette date les provinces de l'Église fussent privées de constitutions. Chacune, au contraire, possédait son propre *Liber constitutionum*. M. SELLA, bien connu comme éditeur du *Corpus* de 1357, qu'il publia en 1912 sous le titre de *Costituzioni Egidiane*, s'est appliqué depuis à rechercher, dans les archives aussi bien que dans les bulaires, regestes, histoires locales, et à regrouper les *membra disiecta* de la législation provinciale antérieure. Son premier répertoire¹, où les textes sont d'abord présentés en ordre chronologique, puis répartis méthodiquement, n'est assurément pas complet. Faut-il y voir le prélude d'une édition d'ensemble, qui serait d'un grand prix pour le juriste et pour l'historien?

On lui doit, en outre, la publication des textes inédits de deux statuts communaux : ceux d'Andorno (1263-1290) et de Tollegno (1428)², conservés l'un et l'autre aux archives de Biella.

Ceux de Carrare et d'Onzo ont vu le jour grâce à MM. Adolfo ANGELI et Enrico BENSA³. Les premiers, rédigés en 1396, sont publiés d'après une copie notariée de 1508. On y compte 140 articles, traditionnellement répartis en quatre livres : offices, procédure civile, droit pénal, travaux publics. Ils ne tranchent guère, si j'en crois l'impression d'une lecture, sur les statuts des villes italiennes du même temps. Ceux d'Onzo, en revanche, sont plus typiques. Cela tient au caractère rural de cette commune et sans doute aussi, comme il est dit dans l'introduction, aux circonstances de son établissement : Onzo, vendue par les marquis di Carretto à la République de Gênes, obtint d'elle de se constituer en commune libre moyennant une redevance annuelle du double de ce qu'elle payait précédemment au seigneur.

Une traduction italienne de quarante articles du *Liber ordinamentorum Comunis Mochoniae* (Mocogna, circ. de Domodossola), rédigé au début du xv^e siècle, a paru dans l'*Archivio storico delle Svizzera italiana*, III, 1928, p. 221-231. On jugera sur cette dispersion de travaux homogènes de la difficulté d'être complet. Que ce me soit une excuse.

IV. HISTOIRE ÉCONOMIQUE ET COMMERCIALE. — C'est un lieu commun de déplorer l'absence de statistiques dans les documents qui nous sont parvenus du Moyen Age et, en conséquence, la difficulté de faire, pour cette période, de l'histoire économique. Il y a bien les renseignements fournis par les chroniqueurs ; mais, après avoir joui naguère d'une facile créance, ils sont aujourd'hui systématiquement révoqués en doute au nom de la critique. M. Gino LUZZATTO, dont la compétence en matière d'histoire économique et financière est bien connue, s'est posé la question de savoir laquelle de ces deux

1. P. SELLA, *Costituzioni dello Stato della Chiesa anteriori alla riforma Albornoziana*, Florence, 1927, in-8°.

2. Dans le *Bullettino storico bibliografico subalpino*, XXXI, 1929.

3. *Statuti di Carrara e di Onzo*, édit. A. ANGELI et E. BENSA (*Atti della Soc. ligure di Stor. Patr.*, LIV, fasc. II). Gênes, 1929, in-8°.

attitudes il convient d'adopter¹. Il a entrepris de contrôler les chiffres fournis par un Vénitien, Marino Sanudo, et un Florentin, Villani, qui, tous deux, sortent justifiés de l'épreuve. Bien mieux ; faisant écho à l'article de M. Luzzatto, M. A. SAPORI étendit l'enquête au moyen de récents travaux, en un mémoire sur l'*Attendibilità di alcune testimonianze cronistiche dell'economia medievale*² ; comme son devancier, il conclut qu'« en l'absence de renseignements pour une appréciation quantitative de l'économie médiévale, les chroniqueurs constituent une source précieuse que l'on pourra, certes, critiquer et discuter, mais à quoi il n'est pas prudent de renoncer *a priori* ». Avis aux historiens de l'économie.

M. Saporì se place, par sa compétence et son activité, au premier rang de l'équipe italienne. Bien qu'exclusivement relatifs au monde des marchands florentins, ses récents écrits sont de précieuses contributions à l'histoire économique du Moyen Age. Son article sur les *Mutui dei mercanti fiorentini del Trecento e l'incremento della proprietà fondiaria*³ intéresse à la fois l'histoire du prêt sur gages et celle de la fortune foncière des marchands de Florence. Leurs prêts étaient garantis par des immeubles reçus en gage — dissimulé sous la forme d'un contrat de vente avec clause de rachat ; — et l'intérêt, fort honnête au prix du taux pratiqué par les usuriers, était perçu sur les revenus du fonds engagé. Celui-ci, comme bien on pense, demeurait souvent aux mains du prêteur et, de ce train, nos marchands se virent bientôt à la tête de vastes propriétés. Ce qui eut de notables conséquences : d'une part, un accroissement de leur crédit, partant un nouvel essor des opérations bancaires et commerciales ; d'autre part, une exploitation intense, une rapide mise en valeur du terrain.

Son livre sur *La crisi delle compagnie mercantili dei Bardi e dei Peruzzi*⁴ est l'histoire de deux faillites célèbres, qui eurent de lointaines répercussions⁵. Les faillites des maisons mères des Bardi et des Peruzzi, survenues respectivement en 1343 et 1346, suivaient de près celles de leurs succursales anglaises, et l'on s'accordait jusqu'à présent à reconnaître des unes aux autres une relation de cause à effet. Édouard III, gros débiteur des deux banques qui avaient financé la campagne de France, aurait provoqué la débâcle en suspendant inopinément ses paiements. L'auteur, remarquablement informé — on annonce comme imminente la publication par ses soins des livres de commerce des Peruzzi — rectifie cette erreur traditionnelle. Certes, le trésor anglais ne put alors faire face à toutes ses obligations et la liquidation fut

1. G. LUZZATTO, *Sull'attendibilità di alcune statistiche economiche medievali*, dans le *Giornale degli economisti e Rivista di statistica*, mars 1929.

2. Arch. stor. ital., série VII, vol. XII, 1 (1929), p. 19 et suiv.

3. *Rivista del diritto commerciale e del diritto generale delle obbligazioni*, XXVI, 1928, p. 222 et suiv.

4. *Bibl. di Storia Toscana*, III. Florence, Olschki, 1926, in-8°.

5. Cf. R. CIASCA, *Ripercussioni in Sardegna del fallimento della Compagnia dei Peruzzi nel 1343*, dans l'*Arch. stor. sardo*, XVI, 1927.

longue et difficile. Mais l'acte de 1339 par lequel le roi déclarait suspendre ses paiements porte précisément une exception en faveur des banquiers florentins. Au vrai, la cause profonde de l'événement doit être cherchée dans l'histoire politique de Florence. Il n'en prête pas moins à des vues qui élargissent singulièrement l'horizon de cet ouvrage, sur les conditions de vie des banquiers italiens à l'étranger, les défauts de la technique bancaire de l'époque, la fragilité de ces grandes entreprises financières fondées sur le crédit et démesurément étendues dans l'espace, en un temps de rivalités armées et d'insécurité.

L'étude des origines et du développement du commerce italien au delà des Alpes est présentement fort en honneur. Il ne s'agit encore, sans doute, que d'enquêtes locales ou, pour le plus, relatives aux établissements de quelques groupes déterminés de marchands. Mais, à qui considère que cette lente et tenace pénétration devait faire des Italiens les maîtres du marché mondial, ces monographies apparaissent comme autant de chapitres d'une histoire du commerce des marchandises et de l'argent au Moyen Age, ou, comme on dit, du précapitalisme. Génois, Astesans, Milanais, Vénitiens, Toscans émigrèrent ainsi, dès le début du XIII^e siècle, pour s'installer en Suisse, en France, en Angleterre. Des investigations comme celles de M. AEBISCHER sur les *Banquiers, commerçants, diplomates et voyageurs italiens à Fribourg (Suisse) avant 1500*¹, les *Études lucquoises* de M. L. MIROT² sont donc à retenir comme autant de jalons d'une maîtresse avenue de l'histoire économique.

V. HISTOIRE RÉGIONALE ET LOCALE. — Nombre de documents relatifs aux « Parlamenti » du Piémont depuis le Moyen Age jusqu'au règne de Charles-Emmanuel III ayant été publiés par Bollati, on pourrait croire que l'ouvrage de M. A. TALLONE sur le *Parlamento sabaudo*³ n'en est qu'une rédition partielle. Mais l'auteur a poussé si loin les recherches — jusqu'aux Archives nationales de Paris — il en a si bien élargi le plan, accueillant non seulement les documents relatifs aux assemblées proprement dites des trois États de Savoie, mais encore tous renseignements ayant trait à l'institution, que cette publication est en grande partie nouvelle. Ce premier volume ne concerne que la « patria cismontana », à l'exclusion des domaines d'outre-monts et de la comté de Nice. Les textes sont précédés d'une excellente introduction où sont exposées les origines, les attributions, puis la décadence du Parlement dans la monarchie de Savoie.

Un bon essai de M. CHIAUDANO sur le *Bilancio sabaudo nel sec. XIII*⁴ se

1. Dans la *Zeitschrift für Schweizerische Gesch.*, VII, 1927.

2. Dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, depuis janvier 1927.

3. A. TALLONE, *Parlamento sabaudo*, part. I, vol. I (1285-1385) [*Atti delle Assemblee costituzionali italiane del medio evo*]. Bologne, 1928, gr. in-8°.

4. M. CHIAUDANO, *Il bilancio sabaudo nel sec. XIII* (extr. du *Bull. stor. bibliogr. subalpino*). Benevagienna, 1927, in-8°.

présente comme le prélude d'une plus vaste étude sur les finances de la Savoie au XIII^e siècle. Ces cinquante pages sont d'autant plus méritoires que la matière était à peu près intacte et les documents, inédits pour la plupart et fort dispersés. Mais le tout n'en va pas sans grandes lacunes et le mémoire est bien loin de donner ce qu'annonce le titre : le bilan d'un État féodal du XIII^e siècle. Il offre un cadre précis de l'administration financière des domaines du comte Philippe I^r et des chiffres qui semblent définitifs pour les recettes de la cour, grâce aux comptes conservés de l'*Hospicium domini* : 6,000 livres de Viennois par an, soit le dixième environ des dépenses du roi de France à la même époque. C'était assez, cependant, si l'on considère le taux des traitements et salaires qui viennent opportunément en parallèle, pour tenir une cour des plus somptueuses.

L'administration de la justice en ces régions est illustrée par un mémoire du même auteur : *Le curie sabaudae del sec. XIVI*¹. Il a cherché et trouvé, dans les archives de Turin, Chambéry, Grenoble, Dijon, de quoi reconstituer les cours médiévales sous leurs divers aspects : organisation, juridiction, procédure.

La « Commission des *Atti delle assemblee costituzionali italiane* » a confié le soin du volume relatif au *Parlamento del Monferrato* à M. A. BOZZOLA², dont une excellente monographie de Guillaume VII et des études sur la vie économique, les classes sociales et l'administration du Montferrat au Moyen Age ont fait, depuis des années, le spécialiste de l'histoire de cette région subalpine. C'est assez dire la valeur de cette publication d'environ 150 documents (1305-1502) et du savant exposé qui vient en manière de préface, sur l'organisation du marquisat, les origines, la constitution, les attributions du « Parlamento ».

L'histoire de Savone, la première des villes ligures après Gênes et longtemps sa rivale, n'était assurément pas demeurée intacte jusqu'à nos jours. Sans parler d'un grand nombre de mémoires constituant autant de travaux d'approche, il ne manquait pas de livres de longue haleine, comme la *Storia del comune di Savona* de Torteroli (1849), le *Guida storica della Città di Savona* de Garoni (1874), la *Storia di Savona...* d'Agostino Bruno (1901) et surtout la *Cronotassi dei principali magistrati che ressero il comune di Savona*, copieuse collection de documents, sobrement illustrés par deux excellents érudits, Tomaso et Belloro (1913). Il restait au moins à contrôler les conclusions des premiers et à compléter les investigations des derniers dans les riches archives de Savone ; enfin, à organiser un ensemble. MM. Scovazzi et Noberasco étaient tout désignés par leurs travaux antérieurs — celui-ci, notamment, donnait naguère une édition critique des statuts de Savone — pour

1. Dans la *Biblioteca della Soc. stor. subalpina*, LIII, 2 (1927).

2. A. BOZZOLA, *Il Parlamento del Monferrato (Atti delle ass. cost. ital.)*. Bologne, 1926, gr. in-8°.

s'appliquer à cette tâche. Deux volumes témoignent déjà qu'ils y ont pleinement réussi¹.

Le premier offre un large exposé du régime féodal dans la Marche de Savone-Montferrat et des institutions de la commune, telles qu'elles existèrent jusqu'à l'époque de Frédéric II. De son activité commerciale aussi, par quoi fut excitée la jalousie de Gênes, sa trop puissante voisine. Après une lutte inégale malgré l'appui de l'empereur, Savone dut, en 1251, se courber sous le joug. Longtemps elle le subit sans l'accepter, sans laisser échapper aucune occasion de le secouer, et le récit de ces alternatives de résistances et de soumissions enchaîne à la lecture du second volume. Égarée dans son rêve d'indépendance, la malheureuse ville adopta plus d'une fois la politique du pire, n'hésitant pas à se donner à Giovanni Visconti ou à Louis d'Orléans afin d'échapper à sa rivale. Celle-ci, cependant, par suite de convulsions intestines, tombait à son tour sous la domination de l'étranger, et l'on put voir alors les deux ennemis séculaires réconciliées un moment par une commune adversité. Ce n'est pas le moindre attrait de l'histoire politique des républiques italiennes, d'offrir de ces vicissitudes dramatiques que l'on chercherait vainement ailleurs. L'ouvrage de MM. Scovazzi et Noberasco n'est pas seulement une excellente monographie ; il est de ceux qui contribuent à rendre plus attachante l'histoire prestigieuse de leur pays.

Deux volumes de mélanges d'histoire savonaise offerts à Paolo Boselli en 1928, à l'occasion de son quatre-vingt-dixième anniversaire², se recommandent par quelques articles à l'attention du médiéviste. Je ne dirai pas que tout y soit de premier ordre ; même il est permis de regretter que le choix n'ait pas été plus sévère. Mais n'est-ce point le propre de tous ces recueils de circonstance de présenter de pareilles inégalités ? Deux études, pour le moins, méritent d'être signalées : celle de M. Enrico Bensa sur *Savona nella storia economica dell'età di mezzo*, qui offre un bon tableau de la rivalité commerciale entre Gênes et Savone depuis le milieu du XII^e siècle jusqu'à l'aurore des temps modernes, et les *Note di diritto commerciale e marittimo degli statuti savonesi del medio evo*, où M. A. Latte dissèque avec une précision de juriste les statuts de la ville du point de vue maritime et commercial, mettant en relief, par des comparaisons avec les statuts de Gênes et le droit maritime de l'époque³, ce qu'ils renferment d'original.

La période que caractérise le gouvernement des « doges perpétuels » est

1. I. SCOVAZZI et F. NOBERASCO, *Storia di Savona*, I-II. Sarzana, 1926-1927, in-8° (*Publ. della Soc. Savonese di Stor. Patr.*).

2. *Savona nella storia e nell'arte*. Gênes, 1928, in-8°. — *Savona nella preistoria e nella storia (Att. della Soc. Savonese di Stor. Patr.)*, X. Savone, 1928, in-8°.

3. Touchant le droit maritime médiéval, on ne lira pas sans profit un bref mémoire de M. G. Falco, *Appunti di diritto marittimo medievale* (extr. du *Diritto marittimo* de janvier 1927). Ce n'est, à la vérité, que le commentaire juridique d'un protocole de notaire conservé aux Archives d'État de Turin et la portée en paraît ainsi fort réduite. Mais elle s'étend singulièrement par une riche bibliographie du trafic maritime au Moyen Age.

assurément une des plus agitées de l'histoire de Gênes. La meilleure preuve en est que, de tous ces doges nommés à vie, trois ou quatre à peine moururent en fonctions, les autres n'ayant réussi à se maintenir que quelques années, voire quelques mois, au gouvernement de la république — sans parler de ceux, littéralement éphémères, qui furent déposés le jour même de leur élection. Donc, on n'imaginerait guère de titre plus prometteur que celui du livre de M. L. M. LEVATI : *I dogi perpetui di Genova (1339-1528)*¹, s'il annonçait vraiment une évocation méthodique de ces personnages inégaux, surgissant et disparaissant au rythme des remous populaires, tandis que les Génois ne trouvaient d'autre remède à ce tragique désarroi que de se donner au roi de France ou au duc de Milan. Le livre, il faut l'avouer, est beaucoup moins que cela : une simple juxtaposition de biographies, toutes de seconde main et d'ailleurs hâtivement rédigées, de sorte que la lecture en est sans grand profit, comme sans agrément.

Sous le titre de *Ricerche sul diritto pubblico milanese nell'alto medio evo*², M. A. VISCONTI a groupé quelques articles assez divers, mais apparentés par ces traits communs qu'ils intéressent tous Milan, sont marqués par des préoccupations critiques et renouvellent en quelque sorte les sujets traités, savoir : *Le origini dell'aristocrazia milanese*, où l'on voit qu'aux x^e-xi^e siècles les *negotiatores* constituent la première classe de citoyens ; — *Le origini del cosiddetto potere temporale dell'arcivescovo di Milano*, qui ne procède point, comme on a dit, de concessions impériales ; — *Le vicende di Milano fino alla fine del sec. XII*, dont la thèse est que les origines de l'autonomie remontent à la disparition du *regnum Italiae* et à la ruine du *Palatium* de Pavie, et que, dans la suite, la commune se détacha progressivement de l'évêque, comme l'avait démontré, d'ailleurs, M. Manaresi (cf. *Revue*, CLV, p. 87).

L'essai de reconstitution des *Regesti dell'ufficio di Provvisione et dell'ufficio dei sindaci sotto la dominazione viscontea* tenté par M^{le} Caterina SANTORO représente, pour cette période de l'histoire milanaise qui va de 1389 à 1409, un apport de documents d'un rare intérêt. Ce sont les lettres adressées par le seigneur à la commune. Aux nominations d'officiers, aux priviléges et exemptions de toute sorte, aux octrois de « *cittadinanza* », aux mesures relatives à l'imposition des tailles, à la réparation des routes... se mêlent à l'improvisée cent curieuses nouvelles touchant les événements contemporains³.

Venise se mire avec complaisance dans son incomparable passé. Sans parler des mémoires qui abondent dans l'excellent *Archivio Veneto*, l'une des plus somptueuses et vivantes revues d'histoire régionale d'Italie, les synthèses magistrales se succèdent à un rythme étonnamment accéléré.

Le troisième volume de la magnifique édition de la *Storia di Venezia* de

1. Gênes, Certosa, Marchese e Campora, 1928, in-8°.

2. Extr. des *Annali della R. Università di Macerata*, III, 1928.

3. *Inventari e regesti dell'Archivio civico di Milano*, I, partie I, 1929, in-4°.

MOLMENTI¹ m'est parvenu à peu près en même temps que j'apprenais la mort de l'illustre historien. J'en étais encore à chercher la manière de rendre compte dignement d'un tel ouvrage, enchanteur et savant à la fois, lorsque ces lignes d'une notice nécrologique me tombèrent sous les yeux : « La critique pourra exercer sur la *Storia di Venezia nella vita privata* tous ses droits, émettre quelques sévères reproches. L'auteur lui-même a montré qu'il savait, pouvait et voulait exercer ces droits sur son œuvre, la soumettant sans relâche, avec une amoureuse exigence, à une stricte révision générale. Mais, en dépit des sondages, additions, corrections, remaniements opérés afin d'approcher l'ouvrage de la perfection, l'idée maîtresse, autour de quoi se groupent détails et épisodes, demeure immuable et invulnérable : l'unité de la vie dans la multiplicité de ses manifestations, réalisée par un sentiment d'art qui la domine. Beaucoup d'autres, fascinés par le merveilleux modèle, l'imitèrent sans parvenir à en égaler, fût-ce avec la même abondance d'information et une pareille rigueur de méthode, l'originalité. Figés sur le seuil d'une froide érudition, ils n'ont point conçu l'incomparable création artistique, jaillie spontanément de l'esprit de Molmenti par une géniale intuition de tout ce qui vit obscurément dans l'âme des peuples. En maniant les vieux documents, il ne découvrit point seulement une foule de faits inédits, mais apprit encore à pénétrer la pensée de ceux qui les écrivirent. L'érudit se sentit artiste et ne dédaigna point de l'être ; mais l'artiste éprouva l'impérieux besoin d'être un érudit ; car l'art séparé de la vie n'est plus l'art, mais un artifice ; parce que la vie elle-même est, dans son essence, une manifestation d'art ».

Ce jugement d'un digne émule de Molmenti porte sur toute sa production littéraire, historique et critique, qui est immense. Il ne s'applique à aucune de ses œuvres plus exactement qu'à son chef-d'œuvre.

Au moment même où cet ouvrage prestigieux reflétait de la sorte, M. Roberto CESSI, connu depuis vingt ans par d'innombrables travaux d'analyse sur l'histoire vénitienne — certains ont abouti à des publications de belle envergure — entreprenait à son tour d'édifier, sur des bases plus éprouvées, un nouveau monument à la gloire de *Venezia ducale*². Il ne s'agit plus, en l'espèce, d'une mise en valeur des éléments poétiques qui donnent à l'histoire de la reine de l'Adriatique un attrait nonpareil. Encore moins d'une publication de luxe. On souhaiterait même qu'une prochaine réédition fit disparaître la choquante inégalité de présentation qui existe entre les deux volumes déjà parus. Aussi bien l'œuvre de M. Cessi, encore que destinée au grand public plutôt qu'aux rares spécialistes de l'histoire du haut Moyen Age, car elle est dépourvue de tout appareil scientifique, n'est point de celles qui

1. P. MOLMENTI, *La storia di Venezia nella vita privata*. Parte terza. Bergamo, Ist. ital. d'arti grafiche, 1929, in-4°; prix : 150 lires.

2. R. CESSI, *Venezia ducale*; I : *Le origini*; II : *L'età eroica*. Padoue, Draghi, 1928-1929, in-8°.

réclament un riche vêtement. Elle tient de l'esprit critique de son auteur, de sa parfaite et directe connaissance des sources, une originalité qui la distingue de toutes celles de ses devanciers. Les légendes dont s'enveloppent les origines de Venise, les traditions recueillies par les vieux chroniqueurs afin, le plus souvent, de démontrer la primitive indépendance de l'État vénitien, ne trouvent point grâce devant lui. Le livre s'ouvre sur une déclaration péremptoire, qui tranche avec tant de fables circonstanciées, naguère encore accréditées : « Ricercare il primo abbozzo del piccolo e potente ducato veneziano... è vano e inutile per quanto nobile sforzo ». Ce n'est pas à dire que l'histoire des îles et des lagunes pendant toute l'obscuré période antérieure au IX^e siècle demeure noyée dans une ombre impénétrable. Pour rares qu'elles sont, les sources diplomatiques authentiques (lettres pontificales, inscription de Torcello, pacte de Lothaire...) et les sources narratives dignes de foi (histoires de Procope, de Paul Diacre, chroniques carolingiennes) ne laissent pas de projeter çà et là quelque lumière.

Ainsi, l'auteur détruit que pour mieux reconstruire et, si des 250 pages de son premier volume bon nombre sont occupées par des dissertations polémiques où, soit dit en passant, l'absence de notes et de citations est particulièrement regrettable, il s'en dégage du moins assez de résultats positifs pour jalonner solidement ce lointain passé : établissement par stades successifs, en relation avec les progrès de l'invasion lombarde, des populations de la terre ferme dans les îles, celles-ci se détachant de plus en plus de celle-là pour des raisons politiques — quand, au temps d'Autaris et d'Agilulfe, puis de Rotaris, toute la partie continentale de la Vénétie tomba aux mains des envahisseurs — et encore pour des raisons d'ordre religieux — l'apparition de deux sièges patriarcaux, l'un à Aquilée, qui groupait les évêques lombards, l'autre à Grado, reconnu par les évêques d'Istrie et de la Vénétie byzantine.

Dès lors, les limites territoriales sont à peu près fixées. Elles se précisent sur la fin du VII^e siècle et au début du VIII^e par des accords et actes successifs (pactes de la Piave, du duc Paulicius et du *magister militum Marcellus*). Voilà poindre enfin l'autonomie avec Orso, l'élu des milices vénitiennes, que M. Cessi considère, avec raison semble-t-il, comme le premier doge électif. Bientôt, à l'aurore de l'époque carolingienne, éclatent des luttes intestines, qui fournissent à l'auteur l'occasion d'une étude pénétrante des conditions sociales du nouvel État. Je ne puis prétendre à donner idée du contenu de ce livre. Il suffisait de montrer que, sans le concours de la légende, M. Cessi ne fut pas en peine de retracer organiquement les premiers temps de l'histoire vénitienne.

Le second volume, consacré à l'« âge héroïque », embrasse deux siècles (827-1027), pendant lesquels s'élaborèrent la future puissance de la grande République, sa structure interne et son rôle international. Ici, la tâche était moins périlleuse, pour cette double raison que les chroniques — celle du diacre Jean entre autres — offrent des données plus certaines et que les

sources diplomatiques se font moins rares. Mais il s'en faut de beaucoup que l'historien se soit arrêté au simple exposé des faits. Avec cette hauteur de vue dont il a donné mainte preuve, il discerne à travers l'apparente confusion des vicissitudes politiques, économiques, sociales, une lente et profonde transformation qu'il étudie sous ses différents aspects : relations avec les empires d'Orient et d'Occident, affaires religieuses, développement d'un centre urbain à Rialto, institutions administratives, premiers efforts et premières guerres visant à l'hégémonie sur l'Adriatique et, plus loin encore, à l'acquisition de priviléges dans les pays du Levant. Nous atteignons ainsi le seuil de la magnifique expansion de Venise, dont il est permis d'escompter le rare plaisir de voir M. Cessi dominer l'ampleur et la complexité.

La politique religieuse de la République vénitienne, exposée au second volume de la *Venezia ducale*, faisait l'objet simultanément d'une étude considérable de M. P. KEHR. Celle-ci se présente comme l'illustration des regestes de l'*Italia Pontificia* (VII, 2^e partie) relatifs à Venise et à l'Istrie. Le titre : *Rom und Venedig*¹, témoigne qu'il n'était dans l'intention de l'auteur que d'envisager le problème des relations entre la curie romaine et la République jusqu'au pontificat d'Innocent III ; mais tel est l'enchevêtrement des choses qu'il fut amené à traiter de mainte question d'histoire politique, et le rapprochement s'impose de son ouvrage et de celui de M. Cessi. Ils s'accordent dans l'ensemble et nul n'en sera surpris, sachant qu'il procèdent d'une critique également aiguisee. C'est ainsi que M. Kehr récuse, non moins péremptoirement que son partenaire, certaines sources narratives, le *Chronicon Altinate* et le *Chronicon Gradense*, nids de légendes.

La confrontation des résultats acquis par l'un et l'autre accuse cependant quelques divergences. Même il en est d'assez profondes sur l'obscur question des sièges épiscopaux de l'époque byzantine et encore au sujet de l'acte par quoi furent fixés, vers 725, les confins du territoire de Cittanova. Sur ce point, le lecteur est tenté de donner raison à M. Cessi, dont le mémoire sur le duc Paolucius — que M. Kehr ne put connaître à temps — paraît avoir épuisé le débat. En matière de politique ecclésiastique, en revanche, ce dernier disserte en maître ; et l'histoire des luttes entre Grado et Aquilée, des rapports de Venise et de Rome sous Alexandre II, Grégoire VII, Urbain II, Pascal II, Alexandre III, affirme une fois de plus une rare compétence, fruit d'un commerce assidu avec toutes les archives d'Italie.

La costituzione di Venezia dalle origini alla serrata del Maggiore Consiglio de M. G. MARANINI² est un beau volume écrit par un auteur familiarisé avec le droit public et qui se plaît aux vues d'histoire comparée. En cela, d'ailleurs, réside toute la nouveauté de l'ouvrage ; car, pour ce qui est des faits et de leur enchainement, M. Maranini n'expose guère que ce que l'on connaît

1. P. KEHR, *Rom und Venedig bis in XII Jahrh.*, dans les *Quellen und Forschungen aus ital. Archiven und Biblioteken*, XIX, 1927.

2. Venise, 1928, in-8°.

par ses devanciers, depuis Romanin jusqu'à Kretschmayr. La synthèse elle-même ne s'écarte point, en somme, des conceptions de Schmeidler ou de Lenel touchant le jeu des divers pouvoirs qui, du IX^e au XIII^e siècle, évoluerent en cherchant leur équilibre : le doge, la *concio* représentant l'ancien duché avec toutes les îles de la lagune, enfin l'aristocratie de Rialto. Celle-ci, après s'être efforcée de contrôler le quasi-absolutisme du doge, finit par l'emporter, en fait comme en droit, vers le milieu du XII^e siècle, par l'institution du *Comune Veneciaram*, « dont les représentants, désignés comme ailleurs du nom de *sapientes*, apparaissent auprès des juges du Conseil ducal pour atteindre bientôt à une prépondérance absolue ». Loin de songer à substituer au *dux* une magistrature nouvelle, ils le reconnaissent pour chef et se contentent de lui imposer un conseil de leur choix.

Cette première phase constitutionnelle présente un caractère nettement aristocratique, bien qu'elle fût le résultat d'une étroite collaboration entre la vieille noblesse byzantine et les *antiqui populares*, car ces derniers n'étaient que propriétaires fonciers ou marchands opulents. Bientôt, aux environs de 1172, sortirent de cette assemblée encore inorganique des *Sapientes* les deux Conseils, dont le « Maggior Consiglio » réunissait à peu près tous les pouvoirs de la commune, jouissait notamment de l'émiente prérogative d'élire le doge. Pièce essentielle de la constitution communale, et qu'à bon droit l'auteur étudie avec un soin particulier, insistant sur les mesures prises de bonne heure afin d'en réduire l'accès. Elles aboutirent, en 1297, à la célèbre « Serrata del Maggior Consiglio », loi constitutionnelle consacrant cet état de fait que l'éligibilité du Conseil, offerte à tous en principe, était en réalité le privilège de l'aristocratie. Cette exclusion, d'ailleurs adroitement dissimulée, de l'élément populaire, nous est présentée comme la réaction des classes conservatrices en un temps où le prodigieux essor du commerce et de l'industrie venait de modifier profondément les conditions démographiques et sociales, en provoquant à la fois un rapide accroissement de la population et de nouvelles fortunes, surtout en poussant au premier plan les gens de métier.

Tout ceci cadre à peu près avec les résultats d'excellentes recherches poursuivies parallèlement par M^{me} MERORES, qui n'en est point à ses débuts en matière d'histoire d'Italie et particulièrement de Venise¹. Nourrie des théories de Sombart et persuadée que l'édifice politique repose sur le plan économique, elle préludait à sa contribution à l'histoire constitutionnelle de Venise par une sérieuse enquête sur les origines et le caractère économique de la noblesse vénitienne. Le point de départ est une liste de quelque cent familles patriciennes conservée dans le *Chronicon Altinate* et que M^{me} Merores date du milieu du X^e siècle. Et de ce que certains noms, alors en vue, n'y figurent

1. Margarete MERORES, *Der Venetianische Adel*, dans la *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgesch.*, XIX (1926), p. 193 et suiv. — LA MÊME, *Der grosse Rat von Venedig und die sogenannte « Serrata » vom Jahre 1297*, *Ibid.*, XXI (1928), p. 33 et suiv.

point ; de ce que deux seules familles y sont indiquées, non sans dédain, comme adonnées au commerce, elle conclut qu'il s'agit d'une nomenclature étroite dressée par un membre, ou du moins un partisan de l'ancienne aristocratie. Ce qui témoignerait qu'à ce même moment une classe de marchands enrichis avait franchi l'« étape ». Il résulte cependant de l'examen des chartes anciennes, de l'aveu même de l'auteur, qu'avant le XII^e siècle le groupe capitaliste fut exclusivement composé, à Venise, de propriétaires fonciers appartenant tous ou presque à l'aristocratie, et qu'alors seulement celle-ci devint accessible aux parvenus du commerce et de l'armement.

Quoi qu'il en soit de cette contradiction, elle ne ferait point obstacle à la thèse de M^{me} Merores, qui est que, pendant toute cette période, aucune opposition n'exista entre *nobles* et *populus*, et que les éléments qui devaient ensuite constituer un « popolo » vivaient alors dans la dépendance des grands, laïcs ou ecclésiastiques. Ainsi serait condamnée l'opinion longtemps accrédi-tée — puisqu'elle passa des chroniques vénitiennes de Donato Contarini aux *Vies des Doges* de Sanudo et enfin aux historiographes des temps modernes — que l'institution du Grand Conseil marqua la décadence d'un régime démocratique. Selon l'auteur, au contraire, cette création aurait été concertée, pour faire échec à l'hégémonie du Doge, par les nobles et par le peuple, qui n'avait eu jusqu'alors aucune part au gouvernement. Aussi bien la « Serrata » de 1297 n'aurait eu ni le sens, ni la valeur d'une exclusion des *populares*.

M. Antonio BATTISTELLA, l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire du Frioul, vient de publier une excellente monographie de la célèbre forteresse d'Udine¹, premier noyau de la ville actuelle. Elle embrasse un millénaire, depuis l'an 983 que le château fut donné par Otton II au patriarche d'Aquilea Rodoald, jusqu'à nos jours. C'est-à-dire que la majeure partie du récit excède le cadre de cette chronique. Mais les chapitres consacrés au Moyen Age méritent d'être ici retenus, d'autant qu'ils sont plus et mieux que l'histoire d'un édifice, mais l'histoire, dessinée à traits larges et sûrs par un erudit qui en sait toutes les sources, de la ville elle-même, tant la relation est étroite entre les transformations du château et les vicissitudes politiques et sociales du milieu.

Les études sur la famille de la grande comtesse de Toscane ont fleuri nombreuses depuis 1915 qu'en fut célébré le centenaire. Sous le titre « Canossa » fut récemment inaugurée à Reggio d'Émilie une collection dirigée par le professeur L. Tondelli. A ma connaissance, elle comprend aujourd'hui trois volumes². Du premier, qui n'est guère que la réédition d'un profil historique de *Mathilde de Canossa*, dessiné l'année du centenaire par M. TONDELLI, il suffit de rappeler qu'il fut écrit à l'intention des jeunes Toscanes

1. *Il Castello di Udine*. Udine, 1929, in-8°.

2. L. TONDELLI, *Matilda di Canossa*. Reggio, Bizzocchi, 1926, in-8°. — A. FALCE, *Bonifacio di Canossa, padre di Matilde*. Reggio, Bizzocchi, 1927, 2 vol. in-8°.

admiratrices de la légendaire héroïne », ce qui explique le caractère un peu superficiel du livre, au demeurant fort bien construit et plein d'attrait.

Les deux autres œuvres de M. Antonio FALCE, ne sont point une simple biographie du père de Mathilde, Boniface de Canossa, personnage de premier plan dans l'histoire d'Italie au XI^e siècle ; mais, en raison de l'importance du rôle tenu par son héros, l'auteur fut amené à concevoir un cadre étendu. Ainsi, sous le titre « L'homme et son époque », le premier chapitre offre un tableau du triple renouveau religieux, économique et social qui marqua le siècle de Grégoire VII. Au chapitre second, consacré à la politique de ce marquis, qui porta à son plus haut degré la puissance de sa maison, l'horizon s'élargit encore : si la révolte de son frère Conrad, la rébellion de ses vassaux lombards réprimée à la bataille de Coviolo ne sont guère que des épisodes d'histoire régionale, les questions de ses rapports avec les empereurs Conrad le Salique et Henri III, de son second mariage avec Béatrix de Lorraine, héritière de vastes domaines entre le royaume de France et l'Empire, prêtaient à d'amples vues auxquelles M. Falce ne s'est pas dérobé. Ensuite, l'intérêt va décroissant. Boniface est successivement présenté comme capitaine, comme tyran, comme simoniaque en autant de chapitres très inégaux, et ce n'est pas sans peine que le lecteur parvient enfin à porter un jugement d'ensemble sur le personnage ainsi disséqué, en dépit d'un épilogue où l'auteur s'y est assez faiblement efforcé.

A tout prendre, pourtant, l'ouvrage est recommandable. Non seulement il ne suit pas aveuglément le moine Donizzone, l'ami de la comtesse Mathilde, dont le célèbre poème constitue, comme de juste, sa source principale, mais il critique à la lumière de nombreux documents publiés en un volume à part sous le titre de *Regesti*. Ceux-ci témoignent d'une sérieuse enquête.

La collection « Canossa » pourrait envier à la « Collana storica » de l'éditeur Vallecchi le livre de M. Natale GRIMALDI sur *La contessa Mathilde e la sua stirpe feudale*¹. C'est, d'après la préface, « une série d'études relatives à l'origine et au développement de la famille de la grande comtesse ». Au vrai, cette suite de chapitres compose une histoire de l'illustre maison et de l'accroissement de ses domaines depuis Atton Adalbert, fils de Sigefroi, qui fut l'heureux fondateur des Canossiens, comtes et margraves de l'Italie septentrionale. L'auteur, on le voit, n'a pas reculé devant cette période nébuleuse où trop rares documents s'enchevêtrent dans la légende. Force lui fut de point se détourner tout à fait de celle-ci ; mais il l'a, pour ainsi dire, raionnée, et le récit, « se non è vero », est du moins logique et vraisemblable. Il y a notamment aux chapitres II et III des pages assez nouvelles sur la question controversée des limites géographiques de la marche septentrionale et sur les raisons politiques, économiques et juridiques qui en expliquent la constitution.

1. Florence, Vallecchi, 1928, in-8° ; prix : 20 lire.

Tout l'intérêt, d'ailleurs, converge sur Mathilde et son « épopee »; pour nombreux et étendus que soient les chapitres qui précédent, ils n'ont guère, dans l'économie de l'ouvrage, que la valeur d'une introduction. C'est lorsqu'il touche à son héroïne que M. Grimaldi met vraiment en pratique sa conception de l'histoire énoncée aux pages liminaires : « *Storia non d'esposizione fredda di documenti, ma vita, la quale essendo rivissuta soggettivamente non puo non risentire degli apprezzamenti individuali.* ». Alors, en effet, les convictions de l'auteur transparaissent nettement sous le récit de l'œuvre providentielle accomplie par le pape Grégoire VII et son intime collaboratrice. Avouerai-je que, loin de lui en faire reproche, elles me paraissent, ces convictions, opérer à la manière d'un levain sur la matière de ce « passé subjectivement vécu »; et ce, sans nuire au caractère scientifique de l'ouvrage, où ne manquent ni les larges aperçus, ni le sens critique le plus affiné. Ainsi atteint-il à une remarquable synthèse de la crise sociale qui marqua le xi^e siècle, quand il montre le margrave et l'empereur luttant à armes égales et cherchant tous deux à se concilier les villes lombardes, émiliennes ou toscanes moyennant des priviléges qui, en fin de compte, devaient se retourner contre eux. Ainsi trouve-t-il, dans une pénétrante confrontation de la lettre du pape aux princes allemands et des témoignages discordants de Donizzone et de Lambert de Hersfeld, de quoi récrire après tant d'autres — en dernier lieu MM. Campanini, Tondelli, Overmann et Fliche — la scène fameuse de Canossa, « l'épisode le plus célèbre du tragique différend entre le Saint-Siège et l'Empire ».

Voilà donc, nonobstant le son d'apologie que rendent certaines pages et les digressions polémiques qui interrompent trop souvent le récit, un livre excellent sur la puissante femme d'État, « la forte virago che in elmo e corazza combatte a difesa dei pontefici », et qui demeure, en dépit des dénigrements, une des grandes figures de l'Italie médiévale.

La source capitale de tous ces ouvrages est un poème latin composé par un moine du monastère bénédictin de Canossa, Donizzone, contemporain de la grande comtesse : la *Vita Mathildis*, où se trouvent célébrés non seulement les faits et gestes de l'héroïne, mais aussi toute l'histoire des Canossiens, depuis Sigefroi, leur souche, « princeps preclarus Lucensi de comitatu », jusqu'à la mort de Mathilde. Si la question de la valeur historique de ce poème n'était pas demeurée intacte depuis les disputes scientifiques de Muratori et de Leibnitz touchant les origines canusiennes, un examen systématique d'ensemble manquait encore. M. L. SIMEONI s'y est appliqué avec méthode¹. Son étude s'ouvre, comme il convient, par une notice biographique de l'auteur, qui serait entré enfant, en 1087, au couvent de Canossa, qu'il devait un jour gouverner comme abbé, et n'aurait mis que vingt-cinq ans plus tard, en 1112, la première main à son poème. Il m'est impossible d'ex-

1. L. SIMEONI, *La « Vita Mathildis » di Donizzone e il suo valore storico*. Modène, 1926, in-8°.

poser les résultats de la critique du document, tant elle est poussée en analyse. Je dirai seulement que le jugement général ne me paraît pas équitable. On croirait, parfois, à un parti pris de dénigrement. Certes, le moine Donizzone ne fut pas exempt des passions qui agitèrent ses contemporains et, sans doute, son invention ni son style ne lui valent une place de choix dans l'histoire littéraire. Mais il ne suffit pas de stigmatiser. La finesse ne consistait-elle point, en l'espèce, à faire la part des circonstances et de l'époque?

Les corporations artisanes de Lucques, en tête desquelles venait celle de la soie, se groupèrent de bonne heure sous le gouvernement d'une magistrature et d'un conseil composés de représentants de chacune d'elles. Cette « Corte dei mercanti », analogue à beaucoup d'égards au « Tribunale della mercanzia » de Florence, codifia le 17 mars 1376, à une époque de crise aiguë provoquée par l'émigration d'industriels et d'artisans lucquois, un statut bien connu des érudits et demeuré pourtant inédit. La libéralité de la Chambre de commerce de Lucques y a pourvu¹. Comme tant d'autres instituts commerciaux et financiers d'Italie qui, pour le plus grand profit de la science, tiennent volontiers ce rôle de Mécènes, elle a bien fait les choses : trois spécialistes se sont partagé la tâche d'éditer et d'illustrer ce texte juridique en langue vulgaire ; un paléographe, un historien du droit, un linguiste. C'est dire que l'ouvrage ne laisse rien à désirer. Tandis que les philologues trouveront, dans les observations et le glossaire de M. A. MANCINI, les plus abondants renseignements sur le parler lucquois du XIV^e siècle, le spécialiste des institutions s'attardera, sous la conduite de M. U. DORINI, à dénombrer les différents offices de la « Corte », à déterminer les limites de sa juridiction, à considérer les relations de celle-ci avec les corporations sujettes, les mesures prises pour faire obstacle à la concurrence étrangère au profit de l'industrie locales ; pour pénétrer enfin dans la discipline des métiers, la fabrication, les litiges entre vendeurs et acheteurs. En somme, une excellente contribution à l'histoire de la vie corporative au Moyen Age.

L'année 1478 fut marquée, dans l'histoire de Pistoie par deux événements d'importance, provoqués l'un et l'autre par l'épidémie de peste bubonique qui sévit en Toscane : la translation de l'Université de Pise et la venue de la famille de Laurent de Médicis dans la ville épargnée par le fléau. Le mémoire très nourri que leur a consacré M. CHIAPPELLI², fondé sur des documents de toute sorte et de toute provenance, comble heureusement une lacune des histoires et chroniques florentines et pisanes, dont les mieux informées n'en offrent qu'une mention sommaire.

L'*Histoire de Florence* de M. DAVIDSOHN fut enfin achevée en 1927 par la publication de la troisième partie du quatrième volume, qui traite de la vie.

1. *La statuto della Corte dei Mercanti in Lucca del MCCCLXXVI*, edito a cura di A. MANGINI, U. DORINI, G. LAZZARESCHI. Florence, Olschki, 1927, in-4°.

2. *Sopra due avvenimenti storici notevoli nella vita pistoiese dell'anno 1478* (extr. du *Bull. stor. pistoiese*, XXXI). Pistoie, 1929, in-8°.

ecclésiastique, intellectuelle, artistique et privée de la société florentine. Je ne puis moins faire que d'en donner l'annonce, ni davantage, n'ayant point reçu le volume.

Plus que jamais les corporations de la grande République toscane sont à l'ordre du jour. Outre le beau livre de M. R. CIASCA sur l'*Arte dei medici e speziali* dont j'ai rendu compte séparément¹, voici un article de M. DAVIDSOHN : *Blüte und Niedergang der florentiner Tuchindustrie*², intéressant à la fois la critique des sources narratives et l'industrie de la laine à Florence. Au livre XI de la *Chronique* de Villani, sont produits au sujet de la corporation des « Lanaiuoli » pour les années 1336-1338 des chiffres suggestifs : 200 boutiques, une production annuelle d'environ 80,000 pièces d'une valeur de 1,200,000 florins d'or. Ces chiffres furent mis en doute par M. Sombart, l'historien du capitalisme, pour des raisons d'ailleurs inopérantes. La preuve en est fournie par le présent mémoire, qui établit la courbe de développement du métier de la laine, atteignant dans la première moitié du xive siècle à son apogée, pour tomber après quelques lustres dans une profonde décadence, due à la désaffection des marchés étrangers.

Les « setaiuoli » lucquois, émigrés ou exilés lors des luttes intestines qui marquèrent la fin du XIII^e siècle, puis lors du sac de la ville par Ugccione della Faggiuola en 1314, passèrent nombreux à Florence, où ils furent si favorablement accueillis qu'on leur reconnaît même l'autonomie corporative. La manufacture de la soie y prit, de ce coup, un nouvel essor. Ce n'est pas qu'elle ne fut déjà florissante. On voit au contraire par un mémoire de M. Piero PIERI³ — particulièrement informé sur le sujet, si je ne me trompe — que, dès la seconde moitié du XIII^e siècle elle s'était dégagée de la masse des « ritalliatores » ou drapiers détaillants, moins industriels que commerçants, pour constituer un membre distinct de l' « arte di Por S. Maria ». Elle n'avait pas tardé, d'ailleurs, à entrer en conflit avec celle-ci, vraisemblablement pour obtenir d'être représentée dans l'organisme central et d'y occuper quelques charges effectives. Elle reçut dans ces circonstances une nouvelle impulsion des « setaiuoli » lucquois. Dès lors, le *membrum sirci* progresse sans arrêt, jusqu'à devenir au xv^e siècle l'élément prépondérant de « Por S. Maria » et, a^u xvi^e, la plus importante des industries de Florence. Ébauche, mais tracée en lignes très fermes — et bien supérieure à ce qu'offrait le livre de Doren, — d'une histoire complète de la corporation, que nous donnera sans doute quelque jour prochain M. Pieri.

Alors que l'histoire financière de la plupart des grandes Républiques italiennes est depuis longtemps fort poussée, celle de Florence attendait encore d'être traitée dans son ensemble. Plus qu'ailleurs peut-être, en raison des vicissitudes historiques de la commune et de l'instabilité de sa constitution,

1. *Revue historique*, t. CLX, p. 382.

2. Dans la *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, 1928.

3. *Intorno alla storia dell'arte della seta in Firenze*. Bologne, 1927, in-8°.

le sujet imp... devant la ... qui traite de principaux, monographie l'époque co... l'auteur est titution pos... posés techn... Rien n'est de « Noirs point, les ... MASI s'est menées pa... storiche faz... la significa... (Vari sign... colori bian... la première... (1266-1296... en un lieu... famille, m... des partis... Il en resso... relation a... milices : ... gente nu... M. Ezio... e canzoni... Moyen Age... cent page... Corsono, ... si attache... ruine — vendre le... qui coûta... Mais il n'... dans l'hi... ensangla...

1. *Bibl.*

2. *Sull'*

Olschki, 1...

3. Aqui...

le sujet imposait de vastes investigations. M. B. BARBADORO n'a pas reculé devant la tâche. Son livre sur *Le finanze della Repubblica fiorentina*¹, qui traite de la première période de cette histoire envisagée sous ses aspects principaux, savoir : l'impôt direct et la dette publique, est mieux qu'une monographie, c'est une large contribution à l'histoire financière d'Italie à l'époque communale, tant y abondent les vues comparatives. Parce que l'auteur est historien, qu'il sait considérer les finances en fonction de la constitution politique et sociale, son ouvrage échappe à la sécheresse des exposés techniques et rend, tout au long de ses 700 pages, un son de vie intense.

Rien n'était plus obscur que l'origine de ces appellations de « Blancs » et de « Noirs » qui désignèrent au Moyen Age les factions florentines. Sur ce point, les anciennes chroniques sont confuses ou contradictoires. M. Gino MASI s'est efforcé de l'éclairer en deux brèves études², curieuses enquêtes menées parallèlement sur l'histoire des deux factions (*Quando nacquero le storiche fazioni. — Quale fu il luogo dove per la prima volta si segnalarono...*) et sur la signification du blanc et du noir dans la vie de Florence au XIV^e siècle (*Vari significati del colore bianco e nero nella vita trecentesca di Firenze. — I colori bianco e nero come colori dei vessilli fiorentini, etc.*). — Il résulte de la première que les noms de Bianchi et de Neri apparaissent dès le XIII^e siècle (1266-1296) lorsque Florence la guelfe persécuta les Gibelins — et non pas en un lieu déterminé, encore moins dans le rayon d'action de telle ou telle famille, mais ça et là, au hasard des circonstances locales et de la position des partis sur l'échiquier politique toscan. Le second mémoire est plus diffus. Il en ressort, si j'ai su comprendre, que les noms dont il s'agit sont en étroite relation avec les couleurs d'enseignes ou de vêtements de confréries et de milices : le blanc volontiers adopté par les nobles, le noir, plus cher à la « gente nuova ».

M. Ezio LEVI a groupé en un charmant petit volume sous le titre : *Botteghe e canzoni della vecchia Firenze*³ un choix de tableaux de la vie florentine au Moyen Age, pleins de couleur et de savoureux détails. Il y a, dans moins de cent pages, plus d'un thème de roman, depuis l'histoire de ce Bonaiuto di Corsino, que le jeu, la poésie et l'amour arrachèrent à la boutique (pourtant si attachante !) de son père, le « cofano » Corsino di Bonaiuto, et que la ruine — et sans doute le repentir — contraignirent sur ses vieux jours à vendre le fonds paternel, pour entrer ensuite dans les ordres ; jusqu'au drame, qui coûta la vie en l'an 1389 à Monna Gemma, veuve de Manetto da Filicaia. Mais il n'y a pas que des boutiques, des chansons, des traits de mœurs. Voici, dans l'histoire de la famille Manelli, tranchant sur l'évocation des luttes qui ensanglantaient la ville, quelques figures de lettrés et encore, à propos de

1. *Bibl. stor. toscana*, t. V. Florence, Olschki, 1929, in-8°.

2. *Sull'origine dei Bianchi e dei Neri* (extr. du *Giornali Dantesco*, XXX, II). Florence, Olschki, 1927, in-16. — *Il nome delle fazioni fiorentine de' Bianchi e de' Neri*. Aquila, 1927, in-8°.

3. Aquila, 1928, in-8°.

l'émigration des Manelli en Espagne, d'abondants et curieux renseignements sur les relations commerciales entre l'« arte della lana » et la Catalogne, même sur les échanges intellectuels et artistiques entre les deux pays.

La multitude des églises surgies depuis l'aurore du christianisme jusqu'à la fin du Moyen Age du sol de Rome constitue assurément un des aspects essentiels de sa splendeur légendaire, de sa topographie, de son histoire ; et l'on éprouve quelque surprise en présence de l'ouvrage capital de M. Chr. HUELSEN sur *Le chiese di Roma nel medio evo*¹ à constater que la bibliographie historique de la ville, si riche à tant d'égards, n'ait compté si longtemps sous cette rubrique que des travaux rudimentaires ou vieillis. De là l'importance de ce livre, dont l'apparence inorganique voile des trésors d'érudition. Sans doute le contenu répond au modeste sous-titre : *Cataloghi ed appunti*; la première partie est une édition critique des catalogues d'églises romaines, dont bon nombre étaient inédits, depuis le VII^e siècle jusqu'au XVI^e; et la seconde, de simples notices historiques et topographiques sur quelque 550 églises urbaines, des origines chrétiennes jusqu'à la fin du Moyen Age, classées en ordre alphabétique. Mais une ample introduction, qui s'ouvre sur une étude critique des sources et de la bibliographie, présente la répartition des églises dans le temps (*Della cronologia delle chiese di Roma*) et leur groupement dans l'espace au moyen de deux beaux plans en couleur. Des appendices relatifs aux *chiese apocrite*, aux *chiese costruite dopo il 1425* épousent la matière. Enfin, des *Indici* achèvent de donner à l'ouvrage le caractère d'un excellent instrument.

L élégant petit volume de M. Salvatore ROSATI, *La storia di Roma nei suoi monumenti*², veut être une illustration de l'histoire prestigieuse de la ville éternelle par ses monuments. En effet, les reproductions photographiques, d'un choix généralement judicieux, de monuments et d'œuvres d'art y abondent, présentés en ordre chronologique, depuis les restes du Vulcana au Forum (fig. 1) jusqu'au monument de Victor-Emmanuel II (fig. 153). Le Moyen Age n'occupe donc guère que le tiers du livre, ce qui témoigne évidemment de la justesse de ses proportions, mais lui assigne ici une place réduite. Ce n'est, au demeurant, qu'un essai de vulgarisation sommaire avec tous les défauts du genre. L'appendice bibliographique qui aurait pu y remédier en quelque mesure est lui-même assez déconcertant : certains ouvrages d'un mérite douteux et d'ailleurs vieillis y figurent, tandis qu'on y cherche en vain l'indication de livres fondamentaux. L'auteur, il est vrai, déclare avoir écarté de propos délibéré tous les écrits en langue étrangère dont il n'existe pas de traduction italienne. Je doute que ce *criterium* bizarre trouve grâce auprès du lecteur curieux.

1. Florence, Olschki, 1927, in-8°.

2. Rome, 1928, in-16.

Le bel ouvrage de M. Gelasio CAETANI sur l'histoire de sa maison¹ s'accorde mal de notre classification. Il déborde assurément ce compartiment d'histoire locale, puisque celle des Caetani se confond par moments avec l'histoire de la papauté, de la commune de Rome, de la campagne romaine, voire du pays de Naples et de toute l'Italie centrale. C'est dire la difficulté d'en composer un récit bien équilibré et quelles recherches bibliographiques elle suppose et quelles investigations dans les archives. De ce chef, l'auteur s'est acquis la gratitude des médiévistes, qui trouveront dans les deux volumes de *Regesta*, groupant des centaines de documents extraits pour la plupart de l' « Archivio Caetani », d'innombrables renseignements nouveaux sur les gens et les choses de Rome et de son district.

Sous le titre assez trompeur de *Roma agli inizi del sec. XV e il monastero di S. Maria Nova al Foro*², M. O. MONTENOVESI analyse une centaine de documents acquis récemment de divers particuliers par l' « Archivio di Stato in Roma ». Certes, ces chartes de S. Maria al Foro illustrent remarquablement les premières années du xv^e siècle romain, qui comptent parmi les plus troublées de l'histoire de la ville, tant les factions furent alors surexcitées par le schisme. Mais il reste à les mettre en œuvre. Il y a de quoi tenter un historien.

Il faut beaucoup attendre des congrès nationaux de « Studi romani », dont le premier s'est tenu à Rome au printemps de 1928. Le programme comporte toutes les questions relatives à la ville dans le passé comme dans le présent : archéologie et histoire, philologie, littérature et droit, urbanisme et disciplines scientifiques. Si l'on en juge par les deux beaux volumes d'*Atti* parus l'an dernier par les soins de l' « Istituto di Studi romani », le médiéviste y trouvera son compte. Le Comité permanent, qui groupe d'illustres représentants de la science italienne et étrangère, est le gage d'un développement méthodique de ces savantes assises.

Les collègues, élèves, admirateurs de M. M. Schipa lui ont dédié des *Mélanges d'histoire napolitaine*³. Mais telle est la variété des sujets traités que, si je prétendais assigner à chacun d'eux sa place en cette chronique, il m'eût fallu démembrer l'ouvrage et répartir les morceaux sous les rubriques les plus diverses. On me fera grâce de l'opération, bien que le premier article qui se présente dans l'ordre chronologique soit une contribution à l'histoire de toute la péninsule, une étude sur *l'Italia agricola nelle lettere di Cassiodoro* de M. G. SALVIOU. Il a trouvé, dans les *Variae*, de quoi réfuter l'opinion communément admise qu'au déclin de l'époque romaine l'agriculture était en décadence. Au temps de Théodoric, au contraire, demeuraient

1. G. CAETANI, *Domus Caetana*. San Casciano, 1927, 2 vol. in-4°. — *Regesta Chartarum*, I. Pérouse, 1925 ; II. San Casciano, 1927, in-4°.

2. Dans la *Rivista storica benedettina*, XVII (1926), p. 240 et suiv.

3. *Studi di storia napoletana*. Naples, 1926, gr. in-8°.

en vigueur « i migliori ordinamenti romani in fatto di agricoltura » et, si les terres italiennes étaient alors moins cultivées, il en faudrait, selon l'auteur, chercher la raison moins dans les conditions politiques du moment que dans l'amoindrissement de la population et son état de misère. A quoi l'on est tenter d'objecter que dépeuplement et misère n'étaient assurément pas sans relation avec les troubles politiques engendrés par l'occupation barbare.

L'intérêt de deux autres études s'étend à l'Italie méridionale. Ce sont d'excellentes notices de MM. BERTOLINI et GALLO, consacrées respectivement à la chronique de Sainte-Sophie de Bénévent et au cartulaire de Saint-Blaise d'Aversa, collection de cinquante-six documents (1043-1155) compilée à la fin du XII^e siècle et conservée aujourd'hui à la bibliothèque Vaticane.

Plus nombreux et variés sont les mémoires relatifs aux derniers siècles du Moyen Age, dûs aux spécialistes des périodes souabe, angevine, aragonaise. Certains ont trait à tout le royaume. Ainsi l'on en parcourra, sous la conduite de M. E. STHAMER, les grandes voies du XIII^e siècle, la *Latina*, la *Salaria*, la *Valeria*. Les recherches de M. GENUARDI sur le commerce maritime des Napolitains, dont l'essor date du règne de Charles I^r, nous ouvrent le chemin de la mer. D'autres fixent le lecteur sur tel point d'histoire économique (M. BARONE, sur la nouvelle monnaie imposée en 1276 en Terre d'Otrante), d'histoire diplomatique (M. F. NICOLINI, sur les relations entre le royaume de Naples et la République de Venise), de biographie (M. CAGGESE, sur le comte d'Altamura, célèbre par la destruction de la colonie sarrasine de Lucera ; M. A. FORCELLINI, sur le fraticelle Roberto da Miletto, dont l'influence à la cour de Jeanne et d'André de Hongrie ne fut point celle que lui attribua Pétrarque ; M. E. G. LÉONARD, qui incline à absoudre la reine Jeanne du soupçon de complicité dans la tragédie d'Aversa).

On voit qu'en dépit de l'inégalité et de la disparate inévitables, il y a là beaucoup à recueillir.

Les célèbres études de Paul Durrieu sur les archives angevines de Naples étaient loin d'avoir épuisé les questions relatives à l'incomparable fonds des registres angevins. M. E. STHAMER, ayant acquis une longue connaissance de ceux de Charles I^r pour les avoir dépouillés en vue de la publication bien connue des *Kastelbauten der Hohenstaufen*, s'est appliqué à l'observation critique de leur structure. En un mémoire intitulé *Original und Register in der sizilischen Verwaltung Karls I von Anjou*¹, il considère ces registres dans leur rapport avec les documents originaux et parvient à en déterminer la nature et la valeur, la procédure de l'enregistrement, en même temps qu'à éclairer d'un nouveau jour les divers organes de la chancellerie.

Les registres siciliens de Frédéric II ont pareillement retenu son attention. Le plus récent de ses articles, *Ueber die sizilischen Register Friedrichs II*², éta-

1. *Sonderausgabe aus den Sitzungsberichten der Preuss. Akad. der Wissensch. Phil.-Hist. Kl.*, VI, 1929.

2. *Ibid.*, 1930.

blit que les registres, aujourd'hui disparus, du Hohenstaufen, ont servi de source au rédacteur des *Ritus regiae camerae*, manuel de pratique à l'usage des maîtres rationaux du royaume.

Ces *ritus* jouissent présentement d'une singulière fortune. Tandis que s'imprimait le mémoire allemand, un jeune érudit italien, M. G. M. MONTI, les étudiait de son côté et précisément du même point de vue de leur genèse et de leurs sources¹. Son travail est un utile complément du précédent.

Le même auteur s'est efforcé de combler les lacunes qui subsistent dans l'histoire du monnayage napolitain au temps de la dynastie angevine².

Un curieux témoignage, unique en son genre pour le XIV^e siècle, de la culture littéraire à Naples sous le règne de Jeanne, s'est retrouvé en l'espèce d'un inventaire de bibliothèque. Non content de publier ce document et d'en identifier chaque article, M. CHIAPPELLI³ sut tirer, des données certaines qui l'entourent, quelques indications d'importance. Il s'agit de livres expédiés vers 1348 à Niccolo Acciaiuoli, grand sénéchal du royaume de Naples, en route pour Avignon. L'inventaire en fut hâtivement rédigé par la propre seur de Niccolo. Les circonstances en relèvent l'intérêt, si, comme le pense judicieusement M. Chiappelli, cette *libraria* fut un présent de Louis de Tarente et de Jeanne au pape Clément VI, qui organisait précisément la bibliothèque pontificale, et dont ils cherchaient, dans leur situation critique, à se concilier la faveur.

La publication des *Privilegi dei sovrani Angioini alla città di Napoli* de M. A. CUTOLO⁴, reproduisant le texte des diplômes originaux (1387-1423) conservés dans les Archives de la commune de Naples, vaut d'être signalée, non seulement pour sa valeur intrinsèque, mais encore parce qu'elle inaugure une série de *Documenti e monografie di storia comunale napoletana*, destinée à mettre en valeur un dépôt à peine exploré. Puisse cette entreprise amener d'heureuses découvertes et concourir, selon le vœu de l'administration communale, à illustrer encore un glorieux passé.

VI. HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE ET RELIGIEUSE. — L'histoire ecclésiastique d'Italie vient de marquer un progrès considérable grâce aux deux beaux volumes de Mgr F. LANZONI sur *Le diocesi d'Italia dalle origini al principio del sec. VII*⁵. Rédition des *Origini delle diocesi antiche d'Italia* publiées par le même auteur en 1923 ; mais la différence de proportions, qui est du simple au double, suffit à indiquer qu'il s'agit d'une œuvre nouvelle. Elle s'arrête à la mort de saint Grégoire le Grand, ce qui l'exclurait en rigueur de ces

1. *Le origini della Gran Corte della Vicaria*, dans les *Annali del seminario giuridico... di Bari*, II (1929), p. 1 et suiv.

2. *Zecche, monete e legislazione monetaria angioina à Napoli*. Naples, Esperia, 1928, in-8°.

3. *Una notevole libraria napoletana del Trecento*, dans *Studi medievali*, I (1928), p. 456.

4. Naples, 1929, in-4°.

5. Faenza, Stabil. grafico F. Lega, 1927 (*Studi e testi*, n° 35).

pages ; mais on conviendra qu'une histoire des diocèses d'Italie, pour n'être conduite que jusqu'au VII^e siècle, ne saurait être passée sous silence dans une chronique du Moyen Age italien.

Il faudrait, pour en exposer la genèse, remonter au milieu du XVII^e siècle, quand parut la célèbre *Italia sacra* d'Ughelli, et rappeler toutes les tentatives de perfectionnement dont elle fut l'objet, depuis celles de Sbaraglia et Rinaldi au XVIII^e siècle, jusqu'à la plus récente, entreprise de nos jours par le jésuite Fedele Savio sur un plan fort étendu, puisqu'elle devait embrasser *Gli antichi vescovi d'Italia dalle origini al 1300*. En mourant, sa tâche à peine commencée, le P. Savio l'avait léguée à Mgr Lanzoni, qui eut la vaillance de mener à bien et l'heure de voir paraître, avant de s'éteindre à son tour, ces admirables volumes.

Dans l'introduction sont présentées les sources — dyptiques, actes des conciles, martyrologe hiéronymien, hagiographie des premiers siècles — et définie la méthode, qui est remarquablement critique. On sait de reste, depuis De Rossi et Duchesne, ce qu'il faut de connaissances et de circonspection pour utiliser le calendrier hiéronymien. Les *Gesta ou Passiones* en réclament davantage : compositions relativement tardives, soi-disant fondées sur des « actes des martyrs » authentiques — qui n'ont sans doute jamais existé ; — mélanges, en réalité, de traditions recevables ou de pure invention. Or, les catalogues épiscopaux n'occupent que la moindre place dans l'œuvre de Mgr Lanzoni. Ce qui l'a visiblement attiré et retenu, c'est l'étude de l'introduction du christianisme et de l'épiscopat en Italie (objet des deux premiers chapitres) et, plus encore, l'histoire des martyrs, dont le culte fleurit si largement chez les communautés chrétiennes des premiers siècles. C'est-à-dire qu'il lui fallut dominer une immense matière et prodiguer des trésors d'esprit critique. Comme Duchesne, dont il adopte le plan général, il a scruté des sources troubles, séparé avec un art infiniment délicat le vrai du faux, se gardant également de l'hypercritique et des séductions de la légende. Il eût, j'imagine, goûté cet éloge de voir leurs deux noms rapprochés.

L'*Italia religiosa* de M. G. MONTICELLI¹ se présente, selon le sous-titre, comme un exposé du développement historique de la religion du peuple italien : « La religione del popolo italiano nel suo sviluppo storico. » Au vrai, ce n'est, sous forme d'un livre de vulgarisation, qu'une manière très subjective d'envisager la question des rapports entre l'Église et l'État, une sorte d'histoire de l'Église en Italie pendant la première période du Moyen Age. Au regard de l'auteur, le terme de ce développement religieux n'est autre que la formation du pouvoir temporel. Là se retrouve en substance une thèse qui n'est pas nouvelle : personnification de la nation dans la papauté, centre directeur de la société chrétienne, héritière de la tradition romaine et son rempart contre la barbarie.

1. Turin, Bocca, 1927, in-8°.

On retro
celli : Due
sont expos
du Saint-S
influence s

A l'occas
abbé de S.
ment illus
d'Italie, de
tine : Mon
gine, Mon
Lazare. E
saint Ben
nomie de
rait objec
l'ouvrage
chefs de c
portée de
abbayes
de moines

Les m
moitié du
éruit sa
abbaye,
reliefs pa
mière va
pas à s'e
prompte
S'il n'a
récit en

Les P
leur coll
pée, dep
maladue
pression
cier à l
leur nou
gante r

1. Tur
2. L'I
3. Mo
(Miscell
4. Flo

On retrouve le même point de vue dans un autre volume de M. Monticelli : *Due secoli di vita religiosa in Italia*¹, au demeurant bien informé, où sont exposés les faits religieux des IX^e et X^e siècles : grandeur et décadence du Saint-Siège ; constitutions et vicissitudes du corps ecclésiastique et son influence sur la société de l'époque.

A l'occasion du centenaire de l'abbaye du Mont-Cassin, le R. P. LUGANO, abbé de S. Maria Nuova de Rome, entreprit de réunir en un volume richement illustré² les monographies des principaux monastères bénédictins d'Italie, de ceux, notamment, qui furent chefs d'une congrégation bénédictine : Mont-Cassin, Subiaco, La Cava, Camaldoli, Vallombrosa, Montevergine, Montefano, Montoliveto, l'ordre cistercien, les Méchitaristes de Saint-Lazare. Elles sont œuvres d'autant d'auteurs, confrères du P. Lugano en saint Benoît, ce qui fait comprendre un certain manque d'équilibre dans l'économie de l'ensemble. Elles ne sont pas, il s'en faut, d'égale valeur. On pourrait objecter, en outre, que le titre *Italia benedettina* promet plus que n'offre l'ouvrage, puisque les monastères disparus, comme ceux qui ne sont pas chefs de congrégations, n'y ont pas de place. Du moins ce recueil groupe, à portée de la main, nombre d'utiles renseignements : histoire des diverses abbayes et congrégations, listes d'abbés et de maisons dépendantes, notices de moines illustres, etc.

Les moines du Mont-Cassin essayèrent en Sardaigne en la seconde moitié du XI^e siècle. C'était assurément un sujet digne de tous les soins d'un érudit sarde de colliger les documents relatifs aux membres de la célèbre abbaye, églises et monastères, et d'en écrire l'histoire pleine de curieux reliefs par le fait de l'apparition dans l'île de facteurs économiques de première valeur et, d'un autre point de vue, à cause des conflits qui ne tardèrent pas à s'élèver entre les nouveaux venus et le clergé séculier, ce qui amena la prompte décadence des colonies bénédictines. M. SABA s'y est appliqué³. Si n'a pas réussi à se dégager suffisamment du détail pour composer un récit en bon ordre, son *Codice diplomatico* mérite les plus grands éloges.

Les Pères des « Scuole pie », qui transférèrent voici tantôt un demi-siècle leur collège de Sienne dans l'illustre abbaye de Fiesole, successivement occupée, depuis les premières années du XI^e siècle qu'elle fut fondée, par les Camaldules, les Cassiniens et les chanoines réguliers du Latran, jusqu'à sa suppression en 1778 par ordre du grand-duc Léopold I^r, eurent à cœur d'associer à la célébration de leur propre cinquantenaire le passé vénérable de leur nouvelle demeure. Un livre de M. V. VITI, *La Badia fiesolana*⁴, est l'élégante réalisation de cette généreuse pensée.

1. Turin, Bocca, 1928, in-8°.

2. *L'Italia benedettina*. Rome, 1929, in-16, 133 fig.

3. *Montecassino e la Sardegna medievale. Note storiche e codice diplomatico sardo-cassinese* (Miscell. Cassinese, IV). Montecassino, 1927, in-8°.

4. Florence, Giuntina, 1926, in-4°.

Le moment est-il venu de traiter en synthèse de ces confréries médiévales qui apparurent en Italie au X^e siècle et pullulèrent, à partir du XII^e, dans toutes les régions, de la péninsule sous tant de noms et à tant de fins diverses? Il ne le paraît pas, à en juger par la tentative de M. G. M. MONTI, qui vient d'aboutir à la publication de deux volumes sur *Le confraternite medievali dell'alta e media Italia*¹. Non que l'effort ne soit méritoire, ni même que le résultat ne soit un progrès en ce sens que l'enquête est plus poussée que les précédentes, les matériaux plus abondants, le coup d'œil plus large, dans le temps tout au moins. Car le phénomène est étudié depuis l'antiquité gréco-romaine jusqu'au début des temps modernes. Cependant, malgré l'impressionnant dénombrement de confréries italiennes, distribuées géographiquement (matière du premier volume), que de lacunes mal dissimulées! La Toscane fut particulièrement fertile en compagnies de ce genre et c'était sans doute une raison valable pour s'y attarder. Mais Gênes? Mais Milan, qui sont passées sous silence? Mais tant d'autres centres, dont les archives n'ont pas encore livré leur secret? C'est donc un essai prématûr, dont au reste l'exécution ne répond pas exactement aux promesses des pages liminaires. Rien n'est moins « synthétique et systématique » que l'économie du premier volume. J'entends bien que, dans l'intention de l'auteur, c'est le second qui représente la synthèse du premier. On y trouve en effet des vues générales sur les origines des fraternités, leur rapport avec les corporations de métiers, leur valeur religieuse, juridique, politique, les traits communs de leur organisation, toutes choses assez connues d'ailleurs. Mais récapitulation n'est pas synthèse. Il n'en pouvait être de vivante, à mon sens, que dans le cadre des grandes périodes historiques où germèrent et se développèrent les confréries médiévales.

VII. UNIVERSITÉS. — Du *Codice diplomatico dell'Università di Pavia*, M. E. NASALLI ROCCA DI CORNELIANO tirait récemment un bon essai sur la translation du *Studium* de Pavie à Plaisance², faite par ordre de Jean Galéas Visconti en 1398. Le diplôme portant érection de la nouvelle institution et l'octroi de ses priviléges est du 1^{er} janvier 1399. L'exil — causé, affirme-t-on traditionnellement, par la peste, mais à quoi des raisons politiques ne furent sans doute pas étrangères — dura quatre ans, pendant lesquels Plaisance donna asile à la troupe bruyante de quelques centaines d'étudiants qui se pressaient autour des soixante-treize lecteurs venus de Pavie. Le rôle d'où sont tirés ces chiffres est malheureusement la seule source de cette brève période de vie universitaire. Puis, sur les instances réclamations des docteurs et malgré l'avis défavorable donné par la commune de Pavie, maîtres et écoliers réintégrèrent graduellement leurs pénates. C'était chose faite en

1. Collection « Storici antichi e moderni ». Venise, La nuova Italia, 1927, in-8°.

2. *Il trasferimento dello studio Visconteo di Pavia a Piacenza dal 1398 al 1402 (Pubb. dell'Univ. del S. Cuore)*. Milan, 1927, in-8°.

1403. Les servent à faire des diplômes.
La ouïe de grossie de conserve l'ancienneté des points dignes de mention.

VIII. Histoire mentale de l'Italie peut-être aussi à Rome, où la Ville de la civilisation apparaît comme l'origine dans le cœur de la création. État romain aux yeux de Roma peut-être dont elle a été l'emporte plus inconsciemment de l'Église de type l'antiquité manit à politiques.

L'on nombrera peut-être de Lutte sommaire, médio et la place de l'Église.

1. *Mémoires*, VIII, 1.
2. *Mémoires*, VIII, 2.
3. *Mémoires*, VIII, 3.

1403. Les collèges des juges, médecins et théologiens de Plaisance n'en conservèrent pas moins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle le droit de conférer les diplômes.

La collection déjà monumentale du *Chartularium studii Bononiensis* s'est grossie de quelque 600 documents de l'an 1268, extraits des *Memoriali*, que conserve l'Archivio di Stato de Bologne¹. Ce huitième volume est en tous points digne des précédents, tant par le soin apporté à l'établissement des textes que par les nombreuses tables qui en facilitent le maniement.

VIII. HISTOIRE INTELLECTUELLE. — Les protagonistes de l'unité fondamentale de l'histoire d'Italie, dont il était question tout à l'heure, trouveront peut-être quelques thèmes à méditer dans le livre de M. F. SCHNEIDER : *Rom und Romgedanke im Mittelalter. Die geistigen Grundlagen der Renaissance*², où la Ville éternelle est présentée comme l'unique conservatoire de l'esprit de la civilisation antique, dont elle aurait longtemps maintenu, sous des apparences médiévales et chrétiennes, les mœurs et les croyances. Telle serait l'origine profonde d'une « tendance nationale romaine » manifestée, dans le champ de l'histoire politique, par la lutte contre les Lombards, la création de l'État pontifical, la constitution, au X^e siècle, d'un véritable État romain sous la seigneurie des Théophilacte et des Crescentii. C'est déjà, aux yeux de M. Schneider, l'antithèse de la Renaissance entre l'*Aurea Roma* perpétuant la tradition classique et l'idéal ascétique du Moyen Age, dont elle se détourne avec horreur. Mais bientôt les concepts médiévaux l'emportèrent, grâce à la papauté du XI^e siècle ; car l'auteur ne sait rien de plus incompatible avec la « tendance nationale romaine » que l'universalisme de l'Église, si ce n'est l'établissement à Rome, au XII^e siècle, d'une commune de type lombard. Pauvre sénat de 1144, pourtant si prompt à se décorer à l'antique ! N'importe. Rome cessa, de ce moment, d'être le centre de la « Romanità » et l'esprit s'en transporta dans l'Italie lombarde, où fleurit un idéal politique qui n'était autre que l'idée nationale italienne.

L'on ne voit pas sans quelque défiance s'ajouter un nouveau nom à l'immense bibliographie de Marsile de Padoue et du *Defensor pacis*.³ S'agit-il de nuancer encore l'interprétation de sa philosophie politique, de renchérir sur tant d'autres qui se plurent à le présenter comme le précurseur de Luther, de Montesquieu, de Rousseau, de la Révolution française ? Le sommaire du livre de M. F. BATTAGLIA, *Marsilio e la filosofia politica del medio evo*⁴, suffit à nous rassurer, qui annonce de larges chapitres sur Marsile et la pensée politique au Moyen Age, sur sa biographie, sur la Théorie de l'Église et de l'État dans le *Defensor pacis*. C'est donc un livre organique,

1. *Memoriali del Comune Bolognese, anno 1268*, édit. G. ZACCAGNINI (*Cartul. Studii Bonon.*, VIII), Bologne, 1927, gr. in-4°.

2. Munich, Drei Masken Verlag, 1926, in-8°.

3. (*Studi filosofici*, diretti da G. GENTILE, 2^e série, IV). Florence, Le Monnier, 1928, in-8°.

dont l'auteur s'est proposé, plutôt que d'apporter du nouveau, de coordonner et de confronter les résultats de nombreuses enquêtes et de situer aussi précisément que possible le *Defensor* dans le cycle tumultueux des conceptions politiques. Il importait, pour cela, de rompre avec l'enthousiasme de convention qui faisait de Marsile un homme de l'avenir égaré dans le XIV^e siècle, un vrai prophète. M. Battaglia l'entend bien ainsi. Il déclare, dès le début : « Noi ci sforzeremo di studiarlo soprattutto in rapporto al suo tempo, mirando a determinare e a dimostrare quello squisito realismo che gli permise di vedere nelle varie complesse formazioni politiche del sec. XIV in cui certo erano i veri primi germi dell'avvenire : non dunque sforzo intuitivo di un futuro ancora non noto e da venire, ma critica comprensione di un presente in cui già vibra, s'organizza e s'anima ciò che sarà la possibilità di domani ». Voici donc enfin le docteur padouan présenté comme un homme de son milieu (Padoue et Paris) et de son temps (celui où le royaume de France comme les communes italiennes faisaient échec aux deux pouvoirs théocratiques, le pape et l'empereur). De là l'utilité de ce volume, même après ceux de Labanca ou de MM. Emerton et Prévité-Orton, nonobstant quelque péjantisme philosophique, particulièrement sensible dans la conclusion, qu'il obscurcit malencontreusement.

Une collection de *Textes et traductions pour servir à l'histoire de la pensée moderne*¹ vient d'être inaugurée par deux publications qui se rattachent au Moyen Age italien. Ce qui n'est certes pas à dire que la « pensée moderne » ait germé en Italie, si tant est qu'il existe une ligne frontière entre la pensée religieuse, philosophique, scientifique ou morale du Moyen Age et celle des temps modernes. Volontiers on s'inscrirait en faux avec cent arguments à l'appui. Par exemple, ne retrouvait-on point naguère les *Sources du scepticisme et du scepticisme dans la philosophie du XIV^e siècle*? Contesterait-on raisonnablement, depuis les travaux de M. Gilson, que tous les éléments de la théorie de la liberté de Descartes existassent dans la philosophie médiévale? — que Buridan entrevit, dès le XIV^e siècle, la théorie du mouvement de Galilée? — qu'Albert de Saxe professât à l'Université de Paris celle du mouvement diurne de la terre? D'une phrase, M. Troeltsch affirmait récemment, en son livre fort remarqué *Der Historismus und seine Probleme*, que le Moyen Age occidental est « la matrice de tout notre être ». Il faudrait donc, si c'était ici le lieu, exprimer des réserves touchant la conception même de l'entreprise. M. Rey en convient assez, au reste, en déclarant qu'il n'y a « ni critères déterminés, ni frontière fixe » et, après avoir défini la pensée moderne celle qui, « à partir du XV^e siècle,... pose les questions sous une forme différente de celle sous laquelle elles étaient posées au XIII^e siècle », en remontant jusqu'au XIV^e pour rencontrer Pétrarque. Il lui faudra, souvent, remonter plus haut encore.

1. Collection dirigée par M. Abel Rey, professeur à la Sorbonne.

2. Voir C. MICHALSKI, dans *La Pologne au Congrès international de Bruxelles*. Cracovie, 1924 — et dans le *Bull. de l'Acad. polon. des sciences et des lettres*, 1925.

Le premier des deux fascicules annoncés plus haut offre la traduction, faite par M^{me} J. BERTRAND en un français « limpide et vivant », écrit M. P. de Nohac en la préface, du *De ignorantia* de Pétrarque¹, un des plus curieux traités de la Renaissance, où s'affirment une liberté et une hardiesse de pensée certes remarquables, mais dont on trouverait plus d'une manifestation antérieure, témoign la préface de l'*Opus tertium* de Bacon.

Le second est une traduction du *Prince* de Machiavel, due à feu COLONNA d'ISTRIA² et précédée d'une synthétique introduction par M. P. Hazard. Si l'on demande quelle contribution le *Prince* de Nicolas Machiavel apporte à l'histoire de la pensée moderne, M. Hazard répond en bref qu'il substitue la notion de fait à la notion de droit et qu'il consacre le triomphe de la notion d'individu, de la *virtù* au sens de déploiement d'individualité — avec ce sage correctif que « dans l'ordre des idées on entend par nouveauté non pas tant la première apparition d'un principe que sa maturité, sa forme éclatante, sa décisive organisation ».

IX. HISTOIRE LITTÉRAIRE. — On sait que la question est toujours pendante de savoir à quelle date fut publiée la *Divine Comédie*; les uns tiennent que le poème ne fut point commencé avant l'an 1313, qui marque le déclin des espoirs de Dante; d'autres, comme MM. Parodi et Solmi, concèdent que quelques ébauches en purent être exécutées dans les premières années de l'exil, même que l'idée en fut conçue en 1300, l'an du jubilé. Je n'affirmerai pas qu'elle soit résolue par le travail auquel s'est livré M. F. EGIDI³, éditeur des *Documenti d'amore* de Francesco da Barberino, contemporain de Dante, sur une glose de ces *Documenti*, où se trouve visée la *Comédie*: « ... Dante Arighieri, in quadam suo opere quod dicitur Comedia et de infernibus inter cetera multa tractat... » On me fera grâce d'exposer par le menu comment l'auteur parvient, non sans conjectures, à établir que cette glose fut écrite à Mantoue au commencement de l'été de 1313. De là à en tirer la conclusion qu'à cette date l'*Enfer* et probablement le *Purgatoire* étaient déjà publiés et largement répandus, il n'y avait qu'un pas. Les « Dantistes » y regarderont de près. Il leur faudra prendre en considération les résultats obtenus parallèlement par M^{me} Carmelina LUPO⁴, touchant la date où fut composé le troisième chant du *Purgatoire*, qu'elle fixe, pour des raisons d'histoire, à l'année 1302. La défense de la Sicile par Frédéric II contre les attaques de Charles de Valois aurait éveillé dans le cœur du poète exilé ce mouvement de sympathie, qui se traduisit alors par la célébration des Vêpres siciliennes et l'éloge de Manfred, de Constance et de ses deux fils. Deux mé-

1. Paris, Félix Alcan, 1929, petit in-8°.

2. Paris, Félix Alcan, 1929, petit in-8°.

3. *L'argomento barberiniano per la datazione della Divina Commedia*. Rome, Studi romanzini, 1928, in-8°.

4. *L'Elegio di Dante e Federico II d'Aragona, re di Sicilia, e la data di composizione del III canto del Purgatorio* (extr. de l'*Archivio per la Sicilia Orientale*, série II, anno V, vol. XXV), Catane, 1929, in-8°.

thodes distinctes aboutissent donc à des conclusions convergentes. Convaincus provisoirement que les tenants de la seconde thèse marquent un point,

Le 6 avril 1927 tombait le centenaire de la rencontre fameuse de Laure et de Pétrarque. Ce fut, selon le mot de M. de Nolhac, « l'année de Pétrarque », marquée en France par une cérémonie à la Sorbonne et des fêtes dans le Comtat. L'écho s'en est prolongé dans un petit volume¹ où furent réunis, par les soins de l'« Union intellectuelle franco-italienne », quelques-uns des discours prononcés à cette occasion, avec de brefs mémoires de circonstance. Outre qu'un recueil consacré à la personne et aux œuvres du grand poète italien ne vient pas ici hors de propos, certaines pages y ont trait directement à l'Italie, qui racontent d'après l'itinéraire rimé d'un prélat provençal, Pierre Ameilh, le voyage que fit Grégoire XI d'Avignon à Rome en 1376-1377. Et quel italianisant ne goûterait *Ce que nous savons de Laure* de M. HAUVENTTE, ou le *Portrait de Pétrarque* de M. P. HAZARD, ou l'étude de M^e LABANDE-JEANROY sur *La technique de la chanson dans Pétrarque*, ou encore les jolies traductions, faites par M. VALENTIN, d'un choix des meilleures poésies du « Canzoniere »?

Cependant, les biographes de Pétrarque ne chôment pas. M. A. FORESTI a trouvé à ajouter aux recherches de J. A. de Sade (1764), de Baldelli (1797), de Fracassetti (1863), un gros volume², qui n'épuise pas encore la matière, tant il reste de points obscurs dans cette illustre vie. D'ailleurs, l'attrait de cet ouvrage ne réside pas tant dans les renseignements proprement biographiques que dans l'illustration historique de maints sonnets ou chansons des *Rime*.

Les *Poeti maggiori del Quattrocento* (*Poliziano, Medici, Pulci, Boiardo*) de M. E. RHO³ ne sont, en apparence, qu'une anthologie, un choix de passages annotés et commentés *ad usum scholarum*. C'est en réalité quelque chose de plus : une estimation assez neuve de la poésie italienne du xv^e siècle, que M. Rho aime et connaît mieux que quiconque, où il nous persuade discrètement — par une sélection habile et peut-être tendancieuse de textes comme par les subtiles analyses qui les accompagnent — de voir une « résurrection de l'antique naturalisme » et non plus un art contaminé d'humanisme ; en un mot, un primitivisme encore vivant. Œuvre d'historien et d'esthète, d'esthète plutôt que d'historien affirmerait-on sur la foi de métaphores empruntées volontiers à la peinture et à la musique. Le tout compose un recueil exquis, que les élèves des écoles ne seront pas seuls à apprécier.

Les chansons de Giovanantonio Petrucci sont un document d'un rare intérêt sur la culture napolitaine à l'époque aragonaise. Petrucci les composa durant sa captivité au Castelnuovo, où il fut enfermé pour avoir participé à la conjuration des barons contre Ferdinand I^r. Afin d'en éclairer le texte,

1. *Pétrarque. Mélanges de littérature et d'histoire*. Paris, Leroux, 1928, in-8°.

2. *Aneddoti della vita di F. Petrarca*. Brescia, 1928, in-8°.

3. Florence, Vallecchi, 1928, in-8°.

M. PERITO¹ l'a fait précéder d'une longue introduction, qui n'est rien de moins qu'une histoire de la célèbre conjuration. C'est peut-être plus qu'il n'en fallait pour situer les poèmes ; mais tel fut le rôle du poète en cette affaire, où il servit d'intermédiaire entre tous les chefs de la conjuration, que le récit facilite assurément l'intelligence des sonnets, souvent obscurs.

Dans la préface de ses *Facezie, motti e burle di diversi persone*, parus à Florence en 1548 — ils furent peu après traduits en français sous le titre : *Facéties et mots subtils d'aucuns excellents esprits* — le célèbre littérateur italien Lodovico Domenichi déclarait les avoir en partie copiés d'un petit livre à lui prêté, dont toute trace s'était perdue. M. WESSELSKI² vient d'en identifier l'auteur, qui n'est autre que Ange Politien. Le petit livre utilisé par Domenichi était ce diaire de l'illustre humaniste, dont M. Wesselski donne une édition critique et annotée. Voilà du nouveau pour les fervents de la Renaissance.

X. HISTOIRE DE L'ART. — On connaît les qualités d'exactitude et de clarté qui ont mis M. P. TOESCA au rang des meilleurs historiens et critiques de l'art italien, et nul n'était plus désigné pour tenter une nouvelle synthèse de l'histoire de l'art de son pays³. La première partie, seule parue, s'étend au premier millénaire, depuis l'âge des catacombes et des basiliques constantiniennes jusqu'à Giotto. Architecture, sculpture, peinture, arts mineurs y sont successivement envisagés. On n'attend de ces quelques lignes autre chose qu'un avant-goût de l'excellente ordonnance de l'ouvrage. Il s'ouvre sur la première architecture chrétienne de Rome et de Ravenne, dont il étudie la lente décadence jusqu'au renouveau du xi^e siècle, retour à la tradition romaine. Suivent autant de développements parallèles qu'il est de branches dans l'histoire de l'art. La sculpture est abordée à l'époque des sarcophages romano-helléniques de Rome et byzantinants de Ravenne. Après une longue éclipse, elle refleurit quand les « maestri comacini » eurent rénové le sens de la plastique. A la fin du xi^e siècle, elle brillait d'un vif éclat à Modène et à Crémone, où s'affirmait la personnalité de Wiligelmo ; cent ans plus tard à Parme et à Borgo San Donnino, dans les œuvres de Benedetto Antelami. Cependant, les maîtres de l'Italie méridionale se tournaient vers des modèles antiques, et du creuset où se mêlèrent ces éléments sortit, au xm^e siècle, le génie de Nicola Pisano.

Le point de départ de l'évolution de la peinture, M. Toesca le trouve dans les mosaïques romaines du iv^e siècle, d'inspiration classique, bien plutôt que dans les décorations et les fresques des Catacombes. Le style évolue sous l'influence byzantine, qui l'emporta magnifiquement à Ravenne et dominait encore, en plein xm^e siècle, à Palerme et à Venise. Et voici la troisième

1. *La congiura dei baroni e il conte di Policastro, con l'edizione completa e critica dei sonetti di G. A. de Petrucci*. Bari, Laterza, 1926, in-8°.

2. *Angelo Polizianos Tagebuch, 1471-1479*. Iena, 1929, in-8°.

3. P. TOESCA, *Storia dell'arte italiana*. Milan, 1927, in-8°.

phase — c'est l'époque des « histoires » de Saint-Clément à Rome et de Saint-Benoit à Subiaco — marquée par des velléités d'émancipation de ces formules surannées. Elles triomphèrent à la fin du XIII^e siècle dans l'œuvre de Pietro Cavallini, qui fut, avec Cimabue, maître de Giotto.

Les fresques de Giotto, rejetant définitivement dans l'ombre les derniers vestiges de la tradition byzantine, annonçaient vraiment, avec l'avènement d'une nouvelle technique, la naissance de la peinture moderne. C'est sous ce jour que les présente un petit volume de M. Marcel BRION¹, le premier d'une série de « Maîtres de l'art ancien » inaugurée en 1927 par les éditions Rieder, parallèlement à leur collection bien connue des « Maîtres de l'art moderne ». Un programme de pure vulgarisation, bien entendu. Cet opuscule, d'agréable lecture, fournissant à la fois les renseignements biographiques et les indications techniques indispensables à la connaissance de l'artiste, y répond à merveille. Et quel charme de feuilleter, en un format si commode, soixante reproductions héliographiques, exécutées par Anderson de Rome et Alinari de Florence, des célèbres peintures de Padoue, de Florence, d'Assise !

Un livre de M. L. VENTURI, *Il gusto dei primitivi*², a, si j'en crois les revues, assez fort remué l'opinion. A le lire, on s'explique en effet qu'il ait troubé dans leur quiétude tant d'archéologues privés d'idées générales, de critiques enfermés dans une technique convenue, même le grand public voué, à la suite des uns et des autres, aux admirations de commande. Non pas que l'on promulgue une esthétique nouvelle. Le principe fondamental : qu'une œuvre d'art ne se prise pas sur des critères techniques, pas davantage d'après une impression individuelle ; mais par l'interprétation, fondée sur des données historiques certaines, de sa genèse, par la connaissance des conceptions artistiques du moment — c'est bien là ce que notre auteur exposait naguère à la Sorbonne³ — se retrouverait en substance sous la plume de M. Croce. Personne, aussi bien, ne le contesterait en théorie. En pratique, toutefois, l'on ne s'en souvient guère. Que de livres qui, s'en tenant aux vieilles formules, canalisent encore l'admiration vers telle époque ou telle école, tenues communément pour les hauts lieux de la perfection !

Contre ces postulats et préjugés de spécialistes s'élève M. Venturi, pour qui le goût des primitifs « est un aspect essentiel, donc éternel, de l'art », et qu'il oppose au goût des classiques enchaînés par des canons et des dogmes d'école. Vus sous cet angle, de vénérables chefs-d'œuvre devaient fatallement s'effondrer, et l'art classique subit les plus grands déchets. Je n'aurai pas la présomption de formuler des réserves à une thèse qui ne peut être que sympathique à un médiéviste ; mais elle renferme évidemment une grande

1. M. BRION, *Giotto* (*Maîtres de l'art ancien*, I). Paris, Rieder, 1927, in-4° pot, 60 pl. en héliogr. ; prix : 16 fr. 50.

2. Bologne, Zanichelli, 1926, in-8°.

3. En une série de leçons qui furent réunies et publiées sous ce titre : *La critique d'art en Italie à l'époque de la Renaissance*, dans les *Quaderni critici* de D. Petrini, 1928.

part de subjectivité, et les tenants du goût opposé auront beau jeu d'objecter à M. Venturi que celui des primitifs, dont il fait un parangon, fut lui-même soumis étroitement, comme toute la littérature du temps, à l'influence de la théologie et de la morale chrétiennes, qui dominaient alors tous les esprits.

Sous les auspices de la « Reale Deputazione Romana di Storia Patria », Mgr A. SERAFINI publiait, en 1927, un bel ouvrage sur les *Campaniles de Rome et du Latium*¹. C'est un véritable régal artistique qu'offrent les 115 planches hors texte reproduisant des vues, toutes inédites, de ces « *torri campanarie* ». L'introduction surtout est à signaler, qui s'étend à toute la péninsule et constitue une bonne contribution à l'histoire de l'architecture religieuse d'Italie au Moyen Age.

On connaît la remarquable enquête entreprise au début du xx^e siècle par l'Institut historique prussien de Rome sur les châteaux bâtis ou reconstruits par les Hohenstaufen en Italie méridionale. Tandis que M. Artur Haseloff se chargeait de la partie artistique, M. E. STHAMER prenait à son compte la recherche et la publication des documents. Un beau volume parut en 1912, offrant une riche moisson de textes relatifs aux châteaux de Capitanata ; deux ans plus tard, une étude complémentaire : *Die Verwaltung der Kastelle im Konigreich Sizilien*, plus précieuse, on le devine, pour l'historien des institutions que pour l'archéologue : celui-ci dut attendre la fin de la guerre, précisément l'année 1921, pour voir paraître le volume correspondant de M. HASELOFF : *Die Bauten der Hohenstaufen in Capitanata*, savante reconstitution des monuments, fondée sur une minutieuse observation des ruines faite à la lumière des textes de M. Sthamer.

Après un temps d'arrêt, fort explicable pour qui sait que l'ex-empereur Guillaume avait personnellement assumé les frais de cette somptueuse publication, elle s'est enrichie, en 1924, d'un nouveau volume², qui contient plus de six cents documents appartenant presque tous au règne de Charles I^{er} et extraits pour la plupart des registres de Naples. Ils ont trait aux châteaux de Pouilles et de Basilicate. Assurément le plus grand intérêt est pour l'archéologue, qui y trouvera des informations sans nombre sur l'architecture militaire et sur l'art de bâtir. Mais l'ouvrage n'est pas négligeable pour l'historien. Notamment la figure de Charles d'Anjou s'y éclaire de nouveaux reflets.

XI. BIOGRAPHIES. — Il est des biographies qui semblent un prétexte à la reconstitution de toute une époque, des portraits sertis en des cadres démesurés. Je me garderai d'en faire grief à M. WILLEMSSEN, et par là j'entends

1. *Torri campanarie di Roma e del Lazio nel Medio evo*. Rome, Sansaini, 1927, 115 pl. et 650 fig.

2. E. STHAMER, *Documente zur Gesch. der Kastellbauten Friedrichs II und Karls I von Anjou; II : Apulien und Basilicata (Die Bauten der Hohenstaufen)*. Erg. bd. III). Leipzig, 1926, in-4°.

bien plutôt vanter l'intérêt de son livre sur le cardinal Napoléon Orsini¹. L'activité politique du célèbre neveu de Nicolas III, l'ampleur de sa vie privée, la diversité de ses goûts et de ses aptitudes en faisaient, pour ainsi dire, un sujet à facettes où se reflètent les multiples aspects de son temps. Le personnage n'est pas seulement étudié comme politique (son rôle au concile de 1305, sa légation en Italie) ou comme théologien (pénétrante analyse de sa pensée en matière de foi) ; mais encore dans ses relations avec les gens de banque et de commerce, dont il suivait avec passion les entreprises, avec les poètes et les artistes. Les seuls titres de quelques chapitres : « Napoleone e Giotto », « Napoleone e il Petrarca », disent assez l'attrait de ce volume, construit d'ailleurs avec tout l'appareil de l'érudition.

Est-ce le sort de Castruccio Castracani que tous ses biographes, à la suite de Machiavel, inclinent vers la manière romanesque ? L'on pourrait hésiter à accueillir dans une chronique d'histoire le livre que lui a consacré M. Carlo MIGNANI². Ce n'est certes pas un ouvrage d'historien. L'auteur s'est apparemment moins soucié de composer le portrait du personnage que de broder sur un thème romantique en visant au style. Ce serait trop peu de dire que la recherche du vocabulaire et de la forme a fait tort à la recherche objective. En vérité, l'histoire du fameux gibelin n'a point de part en ces pages affectées.

Il y aurait à peine lieu de mentionner ici le volumineux ouvrage de M. K. BURDACH, *Briefwechsel des Cola di Rienzo und die geistige Wandlung seiner Zeit*³, dont le second volume est seul de date récente, n'était l'exposition critique des sources pour servir à l'histoire du célèbre tribun romain. Dans l'intention de l'auteur, qui est d'observer l'évolution de la culture allemande au cours du XIV^e siècle, Rome et l'Italie n'occupent point la place qu'on croirait sur l'énoncé du titre. Retenons-en pourtant ce fait généralement ignoré qu'il existe, pour l'histoire de Rienzi, bien d'autres sources que les italiennes. Elles sont, pour la plupart, d'origine germanique, tant ses gestes et ses écrits trouvèrent d'écho en Allemagne.

La série des *Masques* et des *Visages* de M. Robert DE LA SIZERANNE s'est enrichie en 1927 d'un nouveau portrait : celui de Federigo, comte de Montefeltro, puis « duc d'Urbino, seigneur de Gubbio, capitaine général de trois papes, de deux rois de Naples, de deux ducs de Milan, plusieurs fois de la seigneurie de Florence, enfin *imperator italicae confoederationis*, glorieusement régnant de 1444 à 1482⁴ » ; — le père de ce Guidobaldo, aussi d'Urbino, qu'en compagnie de César Borgia le même auteur introduisait naguère en sa galerie. « Vertueux condottiere », parce qu'il parvint aux

1. *Kardinal Napoleon Orsini, 1263-1342*. Berlin, Ebering, 1927, in-8°.

2. *Castruccio*. Milan, 1926, in-8°.

3. Dans *Vom Mittelalter zur Reformation, 1913-1928*, 2 vol. in-8°.

4. R. DE LA SIZERANNE, *Les Masques et les Visages. Le vertueux condottiere Federigo de Montefeltro, duc d'Urbino*. Paris, Hachette, 1927, in-8° carré, 24 pl. et 1 carte.

honneurs et à la fortune, à travers seize brillantes campagnes qui le mirent aux prises avec ses plus fameux rivaux, Gattamelata, Malatesta, Sforza, Colleone, sans forfaire à ses engagements, donnant même l'exemple de la droiture et de la magnanimité dans le siècle de Machiavel, vivante antithèse de Sigismondo Malatesta, dont les contemporains stigmatisèrent, par l'appellation de *rex proditorum*, la perfidie. Mais vulgaire condottiere tout de même, n'éprouvant aucun scrupule à tourner ses armes, le contrat une fois exécuté, contre ceux qu'il avait servis, l'eussent-ils comblé de présents et d'honneurs. C'est une histoire en soi très attachante et, bien mieux qu'une simple biographie, un aperçu de l'Italie politique et militaire en la seconde moitié du xv^e siècle. Est-il besoin d'ajouter qu'elle tient de l'art de M. de La Sizeranne un surcroît d'attrait? On en sait gré sans réserve à l'auteur — encore que l'historien puisse trouver à redire au portrait moral du héros, sans parler de mainte boutade; et l'érudit, au semblant d'appareil critique — puisque aussi bien ce livre s'adresse au grand public. Chacun, du moins, trouvera son compte dans les chapitres où, sous couleur de présenter « le condottiere chez lui », M. de La Sizeranne rentre en maître dans son propre domaine, traitant des arts et des lettres à la cour d'Urbino, des portraits du duc et de Battista Sforza, sa femme. Il y a là des pages de la plus heureuse originalité.

L'actualité d'une réédition de l'histoire de Savonarole, œuvre classique de P. VILLARI¹, ne tient pas tant, je crois, au héros lui-même qu'aux conceptions du célèbre écrivain. Car il n'est pas douteux que, du point de vue de la valeur historique, ce livre est depuis longtemps dépassé. Il est bien vrai que la recherche des enseignements moraux de l'histoire, leur application au présent, qui caractérisent la manière de Villari, ne répondent pas davantage aux tendances du jour. C'est par là, cependant, que le brillant historien demeure vivant dans l'esprit de ses compatriotes, qui se plaisent à voir en lui un précurseur. La nouveauté de cette édition est précisément qu'elle est précédée d'un discours sur *Girolamo Savonarola e l'ora presente*, prononcé par Villari en 1897 à l'occasion du quatrième centenaire de la mort du grand dominicain.

Il en va pareillement de la cinquième édition du *Niccolo Machiavelli e i suoi tempi*², bien qu'elle ait coïncidé avec le centenaire du penseur florentin. Je retrouve, dans la préface de M. SCHERILLO, un Villari contemplé sous le même aspect : obstinément appliqué à établir un parallèle entre l'époque de Machiavel et la nôtre. L'ouvrage, longtemps considéré comme fondamental, fort discuté depuis les progrès de la « letteratura machiavelliana », est assez connu pour qu'il suffise de signaler cette nouvelle édition. Elle s'adresse, plutôt qu'au spécialiste, au public cultivé, qui appréciera la réduction en

1. *La storia di Girolamo Savonarola e de'suoi tempi*. Florence, Le Monnier, 1926, 2 vol. in-8°.

2. Quinta edizione postuma a cura di Michele SCHERILLO. Milan, Hoepli, 1927, 2 vol. in-8°.

deux volumes, élégants malgré leur poids (près de 700 pages chacun) des trois tomes que comptaient les précédentes. Peut-être les érudits se plaindront-ils de la suppression des appendices de documents.

M. G. PORTIGLIOTTI, expert en cas pathologiques, a soumis à l'observation clinique celui des Borgia¹. De cet examen, fondé particulièrement sur les données du Diaire de Burchard, mais qui s'informe aussi aux ouvrages de Gregorovius, de Muntz, de Gherardi, de Pontani, de Gebhart, les personnages d'Alexandre VI, de César et de Lucrece sortent implacablement stigmatisés ; le premier, surtout, le plus responsable et qui n'aurait jamais senti « se lever dans sa propre conscience le plus léger remords de ses actions monstrueuses ».

Une question fort discutée est celle de savoir s'il mourut empoisonné. M. Portigliotti l'avait traitée en 1915 en un article de la *Rivista d'Italia*. Elle vient d'être reprise par M. SCHNITZER, professeur à l'Université de Munich, spécialiste de l'histoire de ce temps, comme en témoigne sa *Vie de Savonarole*, en un petit volume² curieux à plus d'un titre. Il débute par une accusation portée contre Pastor, le célèbre historien des papes, d'avoir intrigué auprès de l'autorité ecclésiastique afin d'obtenir la mise à l'index de certain écrit de notre auteur, qui, conséquemment, ne trouva point à la bibliothèque du Vatican l'accueil qu'il espérait. Ce qui ne l'a point empêché de rencontrer ailleurs les anciens livres italiens qu'il avait à consulter. « Es geht also sehr wohl auch ohne den Vatican. Und das ist gut ! » Ce livre se ferme sur un chapitre intitulé « Das Teufelsbündniss und die Faustsage », relatif aux « satanische Päpste », ceux qui, de Gerbert à Alexandre VI, passèrent, dans l'esprit populaire, pour avoir conclu un pacte avec le diable afin de s'assurer la tiare. Tel est le cadre dans lequel se présente une recherche objective (« eine quelleneritische Untersuchung ») sur un point d'histoire brûlante et controversée. Par un examen complet, d'ailleurs très attachant, des sources (histoires, chroniques, diaires, dépêches), à l'appui de quoi viennent à l'improvisée des observations cliniques sur les effets de la « malaria » et de l'arsenic, l'auteur se flatte d'établir définitivement qu'Alexandre VI est mort d'avoir bu son propre poison, le fameux « vin des Borgia ». Telles pages sur le funeste banquet du mois d'août 1503, sur la chambre mortuaire, sont assurément saisissantes et donnent souvent l'impression d'un exposé objectif, qu'affablissons ça et là quelques phrases de ce goût : « Die Päpste pflegen nicht an Himmelssehnsucht zu sterben, sondern sich sehr wohl auf Erden zu fühlen... » Car ceci n'est pas de l'histoire.

La vie, le génie, l'œuvre de Léonard de Vinci : on dirait d'autant de sujets inépuisables, depuis surtout que la publication intégrale de ses manuscrits eut excité, dans le dernier demi-siècle, l'émulation de chercheurs émérites ;

1. G. PORTIGLIOTTI, *I Borgia*. Milan, Trèves, 1926, in-16.

2. J. SCHNITZER, *Der Tod Alexanders VI.* Munich, Reinhardt, 1929, in-8° ; prix : 3 marks 80.

si bien qu'il n'est guère de pays qui ne compte aujourd'hui quelque « Léonardiste ». Après les ouvrages d'Uzielli et Solmi en Italie, de Séailles et Müntz en France, de Muller Walde, Richter, Gronau, M^{me} Maria Herzfeld en Allemagne, M. Mac CURDY a réalisé la tentative deux fois difficile en pareille matière d'une synthèse de vulgarisation¹. Car le titre de son livre, *Le génie de Léonard de Vinci*, ne rend pas compte de la première partie, qui est proprement une nouvelle biographie. L'auteur n'en est pas à son coup d'essai. Il n'est de lecteur averti qui ne se souvienne du *Leonardo da Vinci* publié en 1904 dans la collection des *Great Masters*, consacrée surtout à l'œuvre artistique des maîtres, et du remarquable article *Leonardo and war* dans la *Raccolta Vinciana* du dernier centenaire (1919).

Cette fois, le coup d'œil est infiniment plus étendu. Ayant présenté la biographie en quelques chapitres répartis selon les étapes bien connues de l'illustre vie : Florence, Milan, Venise, Rome, Amboise — le plus nouveau me paraît être celui qui traite du séjour en France — M. Mac Curdy entreprend de sonder la pensée encyclopédique du maître. Certes, les dimensions ni le genre de l'ouvrage ne permettaient une analyse exhaustive des manuscrits de Vinci. On a donc pris le parti, le meilleur en l'occurrence, de choisir dans le prodigieux enchevêtrement les pages les plus propres à donner une saisissante idée du polygraphe et du précurseur. Une dernière partie, notable contribution à l'histoire de l'art, montre le peintre et le sculpteur.

Je ne céderai point à la tentation de piquer la curiosité en insistant sur tout ce que Léonard paraît avoir entrevu des plus modernes applications de la science. Mais un problème, d'une autre profondeur, se pose en face de cette grande figure, et M. Marc Curdy ne l'a pas éludé : celui de savoir quelle attitude, prit, à l'égard de l'idée religieuse, cet esprit scientifique, imbu de critique expérimentale, ayant vécu par surcroit dans l'ambiance d'un humanisme communément considéré comme une réaction contre le Moyen Age mystique. La question est controversée de longue date. Déjà l'on constate sur ce point une sérieuse divergence de la première à la deuxième édition des *Vite* de Vasari. Sur le témoignage de certains écrits ou épisodes de la vie du maître de la *Cène*, l'auteur incline à le rapprocher de Luther. Ceci, sans doute, n'ira pas sans réserves, étant en contradiction formelle avec la lettre qu'écrivait aux frères de Vinci Francesco Melzi, son élève de prédilection, le 1^{er} juin 1519, pour leur annoncer que son maître avait trépassé « con tutti gli ordini della Santa Madre Chiesa, e ben disposto ».

A. DE BOÜARD.

¹ Éd. Mac CURDY, *The mind of Leonardo da Vinci*. Londres, 1928, in-8°.

HISTOIRE DE FRANCE

HISTOIRE DE LYON ET DE LA RÉGION LYONNAISE

(1919-AOUT 1929)

Les dates extrêmes que nous assignons à cette chronique s'expliquent assez. La guerre a interrompu le travail historique ici comme partout. Les jeunes générations dont on attendait légitimement des œuvres définitives ont été décimées. Tués les professeurs, Gonnard, Lévêque, Metzger, Ruplinger, Truchon, Wernert, et Raymond, interrompu en plein concours d'agrégation, et l'abbé Chatelard. La *Revue d'histoire de Lyon*, fondée par S. CHARLETY, a disparu dès 1914. Sont morts, par ailleurs, les deux savants qui, par leur caractère, leur bagage scientifique, honoraient le plus la science historique lyonnaise : en 1926, Georges GUIGUE, archiviste du département du Rhône, que nous allons citer à maintes reprises ; en 1929, Jean BEYSSAC, dont les *Notes pour servir à l'histoire de l'Église de Lyon* restent un modèle. Se sont éteints aussi mon collègue à la Faculté, C. LATREILLE, qui, à la vérité, se consacrait surtout, à la littérature ; l'abbé SACHET, spécialiste de l'histoire religieuse ; M. DE TERREBASSE, dont le domaine était l'histoire du Dauphiné.

D'autre part, la *Revue du Lyonnais*, ressuscitée en 1922 par l'initiative généreuse de Laurent VIBERT, ne lui a pas survécu au delà de 1925. *Lyon et sa région*, autre périodique dû au dévouement de M. Félix VIAL, n'a pas duré un an (1920). Le *Bulletin historique et archéologique du diocèse de Lyon* semble hésiter actuellement à poursuivre sa route après avoir rendu de nombreux services (1922-1929). Le *Bulletin de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon* en est à son tome X et à 1928. Une *Revue de l'Université de Lyon*, sans spécialisation et toutefois accueillante à l'histoire, s'est du moins éveillée en 1928. Quelques groupements locaux ont encouragé, subventionné des travaux divers : la *Commission municipale du Vieux-Lyon*, fondée par le maire, Éd. Herriot ; la *Société lyonnaise des Études locales dans l'enseignement public*, fondée par mon collègue A. KLEINCLAUSZ et préoccupée surtout de vulgarisation ; la *Société des Amis de la bibliothèque de Lyon*, fondée par le bibliothécaire R. CANTINELLI et à laquelle son successeur, M. JOLY, a insufflé une vie nouvelle : on lui doit *Documents paléographiques, typographiques, iconographiques de la bibliothèque de la ville de Lyon*¹, six fascicules de 1923 à 1926, publication de grande érudition et de grand luxe. La *Société des bibliophiles lyonnais* poursuit un effort analogue. Un *Musée historique du Vieux-Lyon*, autre création d'Ed. HERRIOT, a été récemment confié à la compétence très avertie de M. Eugène VIAL.

1. Fascicules successifs chez Brassart à Montbrison et Audin à Lyon.

On v
monde
pensait
l'Église
savante
fois, se

On n
de men
de port
rale pe

I. —
Lyon à
digne e
abordé
la ville
par le
origine
DUTAC
groupé
la ville
LEROU
tier de
du Rh
torial
révolt
ments
Vienn
le Rh
mune
reste
qui so
tion p
Présid
décre

A

1. M
2. I
3. L
4. A
5. I
6. I
7. I
8. I

On voit que les historiens lyonnais ne se recrutent guère que dans le monde ecclésiastique, la municipalité, l'Université. Est-ce à Lyon que pensait l'auteur de ces lignes naguère parues dans la *Revue d'histoire de l'Église de France* : « Mentalité, individualiste et bourgeoise des Sociétés savantes, où l'ancienne France a voulu jusqu'ici, trop exclusivement parfois, se continuer » ?

On ne s'étonnera pas qu'écrivant pour la *Revue historique* je me contente de mentionner dans la production historique lyonnaise les titres des ouvrages de portée locale, tandis que je m'arrêterai plutôt à ceux dont l'histoire générale peut également tirer profit.

I. — Au chapitre de la bibliographie, de la topographie et des études sur Lyon à travers les âges, je signale J.-B. MARTIN, *Bibliographie lyonnaise*¹. Le digne ecclésiastique qui se donnait à cette entreprise est mort avant d'avoir abordé la lettre C. M. Cl. Roux, bibliothécaire-adjoint à la Bibliothèque de la ville, a dressé le *Catalogue du fonds Lacassagne*², legs fait à la Bibliothèque par le réputé criminologue, et important pour l'histoire de Marat. *Lyon des origines à nos jours*³ est dû à la collaboration de MM. CHOLLEY, DUBOIS, DUTACQ, GUENEAU, KLEINCLAUSZ, LÉVY-SCHNEIDER, DE MONTAUZAN, groupés par M. KLEINCLAUSZ pour faire l'historique des divers quartiers de la ville. Citons encore : KLEINCLAUSZ, *Lyon jusqu'au milieu du XVII^e siècle*⁴; LEROUUDIER, *Lyon depuis le XVI^e siècle*⁵; LÉVY-SCHNEIDER, *Le rôle du quartier de l'Hôtel-de-Ville dans le développement de Lyon*⁶; AUDIN, *Le confluent du Rhône et de la Saône*⁷. DUTACQ, *Extension du cadre administratif et territorial de la cité lyonnaise de 1789 à 1852*⁸: la Convention punit Lyon de la révolte de 1793, non seulement en faisant du Rhône-et-Loire deux départements séparés, mais en rattachant à l'Isère (comme commune du district de Vienne) le bourg de la Guillotière, situé au débouché du pont de Lyon sur le Rhône dans la plaine du Dauphiné et incorporé depuis 1790 dans la commune de Lyon. En 1795, la Guillotière est réintégrée dans le Rhône, mais reste commune à part. Depuis 1815, les communes de la banlieue lyonnaise, qui sont de population ouvrière et flottante, constituant des foyers d'agitation politique (comparez la zone rouge actuelle autour de Paris), le Prince-Président les annexe à Lyon et les livre ainsi à la police lyonnaise par décret du 24 mars 1852.

A citer encore POINTET, *Historique des propriétés et des maisons de la*

1. Mâcon, impr. Protat, 1922, in-8°, 1^{er} vol.

2. Impr. lyonnaise, rue Sainte-Catherine, 1922, gr. in-4°.

3. Lyon, Masson, 1925, gr. in-4°.

4. *Revue du Lyonnais*, 1922.

5. *Ibid.*, 1921.

6. *La vie urbaine. Institut d'urbanisme de l'Université de Paris*, 1926.

7. Lyon, Audin, 1919, in-16.

8. Lyon, Audin, 1923.

Croix-Rousse, du XVI^e siècle à la Révolution¹ ; Histoire du grand Hôtel-Dieu de Lyon, des origines à l'année 1920 (par l'archiviste CROZE)²; NIZIER DU PUITSPÉLU, *Vieilleries lyonnaises*, nouvelle édition, préface et notes d'Eug. VIAL, bien utiles³; BEGULE, *Antiquités et richesses d'art du département du Rhône*, sous le patronage de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon⁴. AUDIN, *L'imprimerie à Lyon⁵* : Lyon, depuis 1815, multiplie à la fois les libelles politiques de toute nuance et les impressions catholiques. Sous le Second Empire, l'imprimeur Chanoine, légitimiste favorable au suffrage universel, fonde de 1859 à 1864 le journal le *Progrès*, dont les lecteurs évoluent sans s'en douter vers la République. SADI-CARNOT, *Le régiment de Lyonnais, 1616-1794⁶*, publication de luxe, mais d'érudition minutieuse. Ce régiment, formé par les Villeroys, gouverneurs de Lyon de père en fils, s'illustre à Steinkerque, Neerwinden, Denain, à la prise de Minorque sous Louis XVI, et devient le 27^e d'infanterie qui combat en 1794 à Fleurus. Cet historique est aussi un précieux répertoire des familles militaires de la région lyonnaise. Une rectification toutefois s'impose : lors de l'émeute de décembre 1790 à Aix-en-Provence, les officiers de Lyonnais furent loin de garder vis-à-vis du peuple la correction requise. HERVIER, *Les œuvres de l'enfance à Lyon⁷*. Cl. ROUX et Noré BRUNEL, *La vie galante à Lyon au bon vieux temps⁸*, publication de luxe sur un sujet auquel la bourgeoisie lyonnaise d'autan s'intéressait beaucoup plus qu'elle ne le laissait voir. L. ROSENTHAL, *Musées du Palais des Arts de la ville de Lyon. Guide du visiteur⁹*, et *Notre musée. L'art expliqué par les œuvres, à l'usage des écoles¹⁰*; Marcel HERVIER, *Le Palais des Arts¹¹*.

II. — Abordons les périodes successives de l'histoire de Lyon, et tout d'abord les études consacrées à l'Antiquité, au pré-Moyen Age.

Comme présentation de documents, je signale d'abord de mon collègue M. FABIA, professeur de philologie classique à notre Université, *Musées de Lyon. Mosaïques romaines¹²*, et *Recherches sur les mosaïques romaines de Lyon¹³*.

Surtout le même auteur publie, sous le patronage de la Commission muni-

1. Lyon, impr. des Missions, 1926, in-8°.
2. Lyon, Audiñ, 1924, in-4°.
3. Lyon, Masson, 1928, in-8°.
4. Lyon, Rey, 1925, in-4°.
5. *Revue du Lyonnais*, 1923.
6. Lyon, Masson, 1929, in-4°.
7. Paris, la Nouvelle Revue, 1921, in-8°.
8. Lyon, Bosc et Riou, 1928, gr. in-4°.
9. Paris et Lyon, 1927.
10. Paris, Delagrave, in-4°.
11. Lyon, Palais des Arts, 1922.
12. Lyon, Audin, 1923, in-8°, pl.
13. Lyon, Audin, 1924, in-4°, figures.

cipale du Vieux-Lyon, *La Table Claudienne de Lyon*¹. On sait que la Table Claudienne porte le discours prononcé en 48 par l'empereur Claude dans le Sénat, en qualité de censeur, pour faire accorder aux notables de la Gaule chevelue l'accès à la curie, discours que Tacite a pensé, écrit à nouveau en ne suivant l'original que de loin, pour le faire entrer dans ses *Annales* (XI, 23-25). Gravé en lettres dorées sur une seule table de bronze, mais avec texte en deux colonnes, le discours original était conservé dans les dépendances de l'autel de Rome et d'Auguste, sur la colline dite plus tard Saint-Sébastien, quartier actuel de la Croix-Rousse. Trouvé en 1528 sous les terres d'une vigne, acheté par le Consulat ou municipalité de Lyon, il orne présentement le Musée de la ville au palais Saint-Pierre. M. Fabia en donne d'abord le texte, photographié avec succès. Il en résume ensuite l'histoire, fait la description du texte, la bibliographie critique des éditions et des commentaires de ce texte. A l'appui, nous avons une traduction, que M. Fabia a voulue exacte jusque dans la fidélité au style de Claude. Vient enfin le commentaire : il restitue à Tite-Live l'inspiration première du discours de Claude ; il comble les lacunes que présente la Table Claudienne dans l'état où elle nous est parvenue, ceci d'après l'interprétation la plus riche de logique, la plus prudente toutefois, du discours de Claude tel que Tacite l'a refait ; il montre enfin que Tacite a refait le discours de Claude en grand artiste. De ce commentaire ressortent largement éclairés non seulement l'historique et les caractères du statut légal de la Gaule chevelue, mais les origines et le statut de Vienne, la cité voisine et rivale de Lyon. L'histoire des institutions, l'histoire de Claude et la connaissance de la littérature latine de ce temps ne doivent pas moins à M. Fabia. De plus compétents que moi montreront dans la *Revue historique* toute la valeur de cette œuvre.

Comme travaux, nous n'en avons qu'un sur le pré-Moyen Age, mais de première importance : COVILLE, *Recherches sur l'histoire de Lyon du Ve au IX^e siècle (450-800)*². C'est un recueil d'études sur les Syagri à Lyon, Sidoine-Apollinaire à Lyon, les Burgondiens, l'Église de Lyon du ve au ix^e siècle, la vie économique à Lyon dans la même période, toutes questions mises au point définitivement par l'auteur. On y voit surtout comment se prépare dans Lyon la domination de la féodalité ecclésiastique, laquelle ne cédera que devant les rois de France du XIV^e siècle.

III. LE MOYEN AGE. — Les publications de documents sont assez nombreuses : H. JOLY, *Étude du manuscrit 514 de la Bibliothèque de Lyon*, missel franciscain dont les peintures sont attribuées à Jean Colomb et à l'École de Bourges³. Comte de CHARPIN-FOUGEROLLES et G. GUIQUE, *Grande pancarte ou cartulaire de l'abbaye de l'Ile-Barbe*⁴. Ed. PHILIPON, *Le « livre du Vaillant »*

1. Lyon, Audin, 1929, gr. in-4°. Cf. *Journal des savants*, février-mars 1930.

2. Paris, A. Picard, 1928, in-8°.

3. 5^e fascicule de la collection citée plus haut : *Documents paléographiques de la Bibliothèque*.

4. Montbrison, Brassart, 1924, 2 vol. gr. in-4°.

des habitants de Lyon en 1388, introduction par Charles PERRAT¹. C'est l'estimation des biens meubles et immeubles pour servir à l'assiette de la taille. G. GUIGUE, *Registres consulaires de la ville de Lyon*, t. II (1422-1450)². Ces deux dernières publications subventionnées par la Commission du Vieux-Lyon.

Comme travaux, citons : abbé RONY, *Les archevêques de Lyon et la réforme de l'Église au XI^e siècle*³. [Abbé DALUT], *Ainay. Histoire de cette basilique. Sa description*⁴. Ph. POUZET, *L'Anglais Jean dit Bellesmains, évêque de Poitiers, archevêque de Lyon, 1122-1204*⁵. Trésorier d'York, évêque de Poitiers (1162), ami de Thomas Becket, qu'il essaya de réconcilier avec le roi d'Angleterre, Bellesmains, devenu archevêque de Lyon (1182-1193), s'orienta à la fin de sa vie plutôt vers Richard Cœur de Lion que vers Philippe-Auguste, Ph. POUZET, *Le pape Innocent IV à Lyon. Le concile de 1245*⁶. Étude pénétrante et nourrie sur les six années pendant lesquelles Lyon fut la résidence pontificale et par suite le centre de l'Église et de la politique dans la chrétienté. Les bourgeois de Lyon, comblés de faveurs par le pape, qui avait besoin d'eux, prirent dès lors conscience de leur importance et acquirent le goût de l'indépendance vis-à-vis de l'archevêque et du chapitre.

IV. LE XVI^e SIÈCLE. — Trois publications de documents : Jean BEYSSAC, *Terrier pour le curé de Saint-Romain de Lyon et la ville du côté de l'Empire, Vaulx et Ecully, 1505-1509*⁷. G. GUIGUE, *La magnificence de la superbe et triomphante entrée de la noble et antique cité de Lyon faite au Très chrétien Roy de France Henry II^e de ce nom. Et à la Royne Catherine son Espouse, le XXIII^e de Septembre MDXLVIII*⁸. Témoignage magnifique de la splendeur économique et artistique du Lyon de la Renaissance. A. KLEINCLAUSZ, H. FOCILLON, G. GUIGUE, *Les dessins d'élève et notes de comptabilité de Jérôme Durand, peintre et verrier lyonnais*⁹.

TRAVAUX : R. DOUCET, *Quelques précisions sur la Renaissance lyonnaise*¹⁰. Sous la Renaissance, Lyon fut une cité intellectuelle, en même temps que la prospérité de la bourgeoisie y exaltait la joie de vivre et le goût de l'art. Mais le courant de la Renaissance lyonnaise fut-il l'élément principal dans la Renaissance et fut-il durable ? M. Doucet, mon collègue d'histoire moderne, le conteste absolument par une argumentation bien probante. Du

1. Lyon, Audin, 1927, gr. in-8°.
2. Lyon, Archives et Bibliothèque de la ville, gr. in-4°.
3. *Bulletin historique du diocèse*, 1926 et 1927.
4. Lyon, 1920, in-8°, pl.
5. Lyon, Camus et Carne, 1927, in-8°.
6. *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1929.
7. Lyon, Société des bibliophiles lyonnais, MDCCCCXXI.
8. Lyon, Société des bibliophiles lyonnais, 1927, in-4°, illustr.
9. Lyon, Audin, 1924, in-4°.
10. *Revue de l'Université de Lyon*, 1928.

reste, la Renaissance avait grandi dans Lyon, ainsi qu'il le montre, surtout par l'action des grands esprits venus du dehors. Les Lyonnais, eux, y voyaient surtout « une affaire », l'affaire de l'industrie et du commerce du livre. M. VARILLE, *Les Grands jours de Lyon de 1596*¹. Épisode très ignoré jusqu'ici et sans grande portée. G. DE MONTAUZAN, *Les premiers évocateurs du Vieux-Lyon*² : il s'agit des érudits et humanistes S. Champier, Cl. de Bellière, Paradin, Rubys, etc. M. VARILLE, *Les antiquaires lyonnais de la Renaissance*³ : les mêmes érudits et Pierre Sala, Nicolas II de Langes, Guillaume du Choul. A. KLEINCLAUSZ, dans *Philibert de l'Orme et le portail de l'église Saint-Nizier, la fin d'une légende*⁴, établit définitivement le bien-fondé de l'opinion de G. Guigue : le portail en question n'est pas de Philibert de l'Orme, mais de Jean Vallet.

V. LE XVII^E ET LE XVIII^E SIÈCLE. — Publications de documents : H. MOLLIÈRE, *Dernier séjour et mort de saint François de Sales à Lyon le 28 décembre 1622*⁵. G. GUIGUE, *Les papiers des Dévôts de Lyon. Compagnie secrète du Saint-Sacrement, statuts, annales, liste des membres, 1630-1731*⁶. C'est là une contribution de premier ordre à l'histoire de la fameuse Compagnie, surtout vers 1669 ; certains de ces textes intéressent aussi Marseille et autres villes. La Compagnie se développe dans Lyon malgré l'archevêque Alphonse de Richelieu, le frère du ministre : aussi épaisse-t-elle le mystère dont elle s'entoure. En plus de son intolérance habituelle contre les libertins, les comédiens, les usuriers, les juifs, etc., de son ardeur coutumière à pourchasser la débauche, « les rendez-vous et les cajoleries des hommes et des femmes » dans les églises. Elle marque à Lyon une tendance originale : elle s'élève contre les marchands, qui « payent si peu les façons que les ouvriers ne peuvent subsister de leur travail » ; aussi la famille de l'ouvrier tombe à l'hôpital, ses enfants deviennent des dévoyés, tandis que les fils de marchands enrichis « méprisent le négoce, se donnent à la volupté ». « Ce mal paraît sans remède, à moins que les meilleurs marchands » ne se résignent à « moins gagner » et à payer les ouvriers « d'une manière qu'ils puissent subsister honnêtement ».

TRAVAUX. — J.-H. MARIÉJOL, *Le mariage de Henri IV et de Marie de Médicis*⁷. Récit très renseigné, humoristique à la façon d'un roman picaresque, comme il convient à la présentation du Vert galant entre la marquise de Verneuil et la nouvelle reine, et à la description de la cour de France,

1. Lyon, Audin, 1922.

2. Lyon, Audin, 1920.

3. Lyon, Audin, 1924.

4. *Revue de l'Université de Lyon*, 1928.

5. *Revue du Lyonnais*, 1923.

6. Lyon, veuve Blot, 1922, in-16.

7. *Revue du Lyonnais*, 1924.

tumultueuse et grossière, en face de la valetaille florentine à la platitude quémandeuse. Th. MALLEY, *Camille de Neuville, archevêque de Lyon, d'après sa correspondance, inédite en partie*¹, montre l'activité considérable de l'archevêque, véritable gouverneur de Lyon et du Lyonnais au nom successivement des deux maréchaux de Villeroy. Les documents ici utilisés sont relatifs surtout à son effort pour remédier à la détresse de l'industrie lyonnaise lors de la guerre de la Ligue d'Augsbourg. C. de Neuville fut, en outre, un des plus importants parmi les grands personnages de province, trop éclipsés par Paris et la cour durant le règne de Louis XIV. L'oubli qui persiste sur son compte entraîne à bien des ignorances les historiens de cette époque. Nul ne signale, par exemple, qu'au début de sa carrière, lors de la Fronde, ce fut C. de Neuville qui maintint sous l'obéissance du roi le sud-est de la France, et l'on peut dire que par là, dans une heure critique, il sauva la monarchie. Nous attendons de M. l'abbé Malley, qui l'étudie depuis des années, une biographie de C. de Neuville, sans laquelle l'histoire de toute une région de la France pendant un demi-siècle demeurera fort peu connue.

A. R., *La Compagnie du Saint-Sacrement et les médecins*² nous montre la célèbre Compagnie employant C. de Neuville et les médecins à couvrir les ecclésiastiques contre toute accusation, même fondée. Article qui vient à l'appui du livre de G. Guiguer et des travaux de M. Malley. L. TREPOZ, *Le procès de la primatie lyonnaise sous Louis XIV*³, expose comment, sous le successeur de C. de Neuville, Mgr de Saint-Georges, la primatie lyonnaise fut en 1702 amputée de la province de Normandie qui gouvernait Colbert, archevêque de Rouen : le mince gentilhomme, le prélat gallican qu'était M. de Saint-Georges ne pouvait lutter contre un Colbert et un prélat ultramontain.

VALLAS, *Lyon au temps jadis. Le théâtre et la ville (1694-1712)*⁴. C'est la thèse complémentaire de l'auteur pour le doctorat d'université. Il l'eût sans doute étoffée s'il n'eût été appelé au front avant de la passer. Évocation vivante, amusante, de la vie locale, d'après les pièces alors représentées à Lyon. Elle montre que l'État ruinant alors les particuliers par sa fiscalité, chacun, pour compenser ses pertes, se donnait au jeu, à l'agiotage. On y voit encore que, si l'inquisition morale était développée, sous un roi morose et pénitent, par la « vieille sultane » Maintenon et le P. Le Tellier, le diable n'y perdait rien... à Lyon comme à Paris.

J.-B. VANEL, *Un Stéphanois à la cour de Louis XV*⁵. C'est l'abbé de Courbon de Terney, originaire de Saint-Étienne, confesseur de Mme Louise de France, la carmélite fille du roi. Il la fait intervenir hors de son couvent, notamment pour protéger les anciens Jésuites. Sous Louis XVI, on la voit

1. *Bulletin historique du diocèse*, 1924.

2. *Bulletin historique du diocèse*, 1923.

3. *Revue du Lyonnais*, 1923.

4. Lyon, Cumin et Masson, 1919, in-8°.

5. *Bulletin historique du diocèse*, 1928.

aussi, à l'imitation de M^{me} Adélaïde, critiquer les « innovations politiques » du régime et « les tendances de la jeune reine », ce qui détermine le couple royal à s'écartez d'elle. Abbé H. MOLLIÈRE, *Le dossier d'une pensionnaire à l'abbaye de Chazeaux*¹. Il s'agit de M^{lle} Boirayon d'Annonay, élevée dans un couvent de Lyon en 1770-1771. « Vous êtes tout mon bonheur et ma satisfaction », écrit-elle à sa mère : celle-ci répond par des prescriptions acerbes et ascétiques, au point que l'enfant, mise au régime lacté, avouant que sa gourmandise en est contente, « je vous demande de cesser le plaisir que vous avez de le prendre qui vous serait pernicieux », réplique la dame !

F. DUTACQ, *Un épisode de la vie de Pierre Poivre. Les deux premières années de l'intendance des îles de France et de Bourbon, 1767-1768*². Démêlés du fameux voyageur lyonnais, nommé intendant de ces îles, avec le commandant militaire, colonel Dumas de Rauly. Il y a là rivalité entre le pouvoir civil et l'autorité militaire ; le gouvernement de Versailles semble se plaire à l'attiser, tandis que la Compagnie des Indes, officiellement disparue mais toujours maîtresse de la vie économique, exploite les colons tous plus ou moins ses débiteurs. Les documents communiqués à M. Dutacq par le commandant Dumas de Rauly, descendant du colonel, mettent Poivre en fâcheuse posture. Il fit rappeler son adversaire, fut rappelé lui-même en 1773 et les colonies continuèrent à végéter. Cl. ROUX, *Marat et l'Académie de Lyon*³. Études se rattachant à un grand travail sur Marat avant la Révolution, à paraître prochainement. L'auteur, de forte culture scientifique, par un examen critique des soi-disant découvertes de Marat, est amené à conclure que le futur révolutionnaire était moins un médecin, un physicien de mérite qu'un charlatan, un plagiaire, voire même un chevalier d'industrie. H. LEBASTEUR, *Le prince de Ligne à Lyon en 1784*⁴ enregistre une affirmation du prince d'après laquelle Collot d'Herbois, alors acteur à Lyon, aurait réellement été accueilli par des sifflets. Reste à savoir si c'est bien là le motif de son terrorisme en 1793 !

VI. LA RÉVOLUTION.— Deux ouvrages d'importance. En premier lieu, Emmanuel VINGTRINIER, *La Contre-Révolution* ; 1^{re} période : 1789-1791⁵. Le sujet, c'est d'abord la conspiration organisée de Turin par le comte d'Artois, avec, pour centres d'action simultanée, Lyon, Nîmes, Jalès, Aix et Marseille, Toulouse, Perpignan, Besançon, Strasbourg et le Poitou ; l'ensemble est connu sous le nom de « Conspiration de Lyon », d'autant que les conjurés veulent faire de Lyon la capitale de la réaction, opposée à Paris, la capitale révolutionnaire. Ces menées à grand fracas provoquent de la part des patriotes l'émeute de février 1790 à Lyon, la guerre de religion à Nîmes en juin, et c'est

1. *Bulletin historique* de 1922.

2. *Revue du Lyonnais*, 1924.

3. *Revue du Lyonnais*, 1923.

4. *Annales du prince de Ligne*. Bruxelles, 1920.

5. Paris, Émile-Paul, 1924, 2 vol. gr. in-8°.

le seul résultat. Le plan du « Salon français » est dressé ensuite pour amener le comte d'Artois à Lyon : il est désavoué par Louis XVI d'octobre 1790 à mars 1791 et le comte d'Artois quitte alors Turin. Mais les patriotes y répondent par les massacres d'Avignon, d'Aix, etc. L'exposé de M. Vingtrinier est difficile à suivre avec tous ces foyers d'intrigues parallèlement agissantes. Mais, très nourri, très neuf, il montre que dans le parti contre-révolutionnaire se coudoyaient royalistes forcenés, monarchiens et avec eux bien des nobles de province émigrés bon gré mal gré, trainant à l'étranger de ville en ville leur conscience inquiète et leur pauvreté. On y voit aussi que la majorité de l'épiscopat, avec un grand sens politique, aurait voulu accommoder la Révolution et l'Église. On comprend enfin, par l'importance que les conjurés assignent à Lyon dans leurs projets, le rôle qu'imposeront à cette ville les royalistes en 1793. Par contre, l'influence, sur le mouvement, des francs-maçons de la secte martiniste, nombreux à Lyon, n'est pas prouvée par M. Vingtrinier. RIFFATERRE, *Le mouvement jacobin et antiparisiens à Lyon et dans le Rhône-et-Loire en 1793 (29 mai-15 août)*¹. Primitivement, cet ouvrage devait être présenté à l'Université de Lyon comme thèse de docto-
rat : l'auteur y a renoncé au dernier moment ; c'est regrettable à tous les points de vue, car il a fait là œuvre considérable et pénétrante. Le sujet, c'est la rupture de Lyon avec la Convention : au 15 août, en effet, cessent tous pourparlers de réconciliation. M. Riffaterre démêle dans les événements d'abord un mouvement antijacobin local, sous forme de révolution municipale le 29 mai. Comme dans Paris, du 31 mai au 2 juin, un mouvement contraire met la Convention sous la coupe d'une municipalité jacobine ; le conflit est fatal. Lyon est entraîné ensuite à une série de malentendus vis-à-vis de Paris par ses tendances autonomistes, par l'esprit de conservation sociale de la bourgeoisie urbaine et des propriétaires ruraux, par les royalistes. On voit alors les Lyonnais adhérer au fédéralisme sans être fédéralistes, faire la guerre à la Convention tout en adoptant la constitution qu'elle a rédigée, marcher, eux qui sont républicains, sous le commandement du royaliste Précy, favoriser, eux qui sont patriotes, l'invasion étrangère.

Abbé VANEL, *Mémoires de M. de Linsolas, vicaire général de Lyon, 1772-1802*². Un érudit lyonnais très averti, M. Camelin, qui étudie l'évêque constitutionnel Lamourette, prépare l'examen critique des assertions de Linsolas... heureusement ! Abbé VANEL, *Une victime de la Terreur lyonnaise. Le vicaire général Merle de Castillon*³. L'article contient un tableau de la société lyonnaise à la veille de la Révolution. F. BALLAGUY, *La Guillotine contre Lyon, 1788-1795*⁴. Ce conflit a été examiné, d'autre part, dans Dutacq, *op. cit.*

1. Lyon, Rey, 1912, 1^{er} vol. ; 1928, 2^e vol. gr. in-8°.

2. *Bulletin historique du diocèse*, 1925-1927.

3. *Ibid.*, 1925-1926.

4. *Revue du Lyonnais*, 1923.

M. Ballaguy,
les prolétaires
bourg de la
tants de la
fortunes ly
d'un cherch
rique génér
s'affrontai
maisons de
avons un é
mune Châ
pratiquée, q
avec les c

E. PER
Panacea
tion du g
allant de
passage à
rue par un
acquittés
intéressant
les opinio
muscadin
mont, cor
où je relâ
le clergé
l'autorité
partie n'
duire à
logue l

VII.

Fesch⁵.
teur de
maturité

1. Lyon

2. Rev

3. Ibid.

4. Bul

5. Bul

6. Ibid

7. Ibid

M. Ballaguy, non sans raison, y voit un épisode de la lutte de classes entre les prolétaires, prolétarisés encore davantage par l'octroi de Lyon dans un bourg de la banlieue lyonnaise, et la bourgeoisie de Lyon même. Les habitants de la Guillotière en viennent jusqu'à l'hébertisme contre les grandes fortunes lyonnaises. A. GRAND, *La Croix-Rousse sous la Révolution*¹. Ouvrage d'un chercheur consciencieux, mais totalement dépourvu de culture historique générale. Il ne voit pas qu'à la Croix-Rousse, dans la banlieue de Lyon, s'affrontaient les bourgeois de Lyon, riches fabricants propriétaires des maisons de campagne, et les ouvriers misérables, si bien que, là encore, nous avons un épisode de la lutte de classes. Aussi la Croix-Rousse, devenue Commune Chalier en 1793, envoie à l'échafaud lyonnais des fabricants ayant pratiqué, ce qui ne fut jamais inconciliable à Lyon, la charité simultanément avec les coalitions ourdies pour abaisser les salaires.

E. PERRIN, *La Terreur blanche à Lyon sous le Directoire. L'assassinat de Pancrace d'Istria*²; DU MÊME, *La journée du 1^{er} prairial an IV et la destitution du général de Montchoisy*³. Pancrace d'Istria aurait été un agent secret allant de Marseille à Paris pour renseigner le Directoire sur la Corse : à son passage à Lyon, le 20 messidor an IV (8 juillet 1796), il est poignardé en pleine rue par un muscadin et achevé à l'hôpital par cinq autres royalistes : tous sont acquittés triomphalement par le jury d'accusation de l'Ain. Cet article est intéressant ; mais, dans celui sur Montchoisy, M. Perrin accepte sans réserve les opinions du *Journal de Lyon* de Pelzin, l'apologiste éhonté des crimes des muscadins. Abbé VANEL, *Une correspondance de l'abbé Edgeworth de Firmont, confesseur de Louis XVI*⁴. Émigré, il écrit de 1799 à 1802 des lettres où je relève ceci : « Le Roi connaît parfaitement ce mauvais esprit qui a gagné le clergé du second ordre et je le crois décidé à renforcer de tout son pouvoir l'autorité des évêques. » Il écrit encore : « Tout semble nous dire que Bonaparte n'a pas assez de force d'esprit pour jouer le seul rôle qui puisse le conduire à une grandeur solide ». L'abbé Edgeworth était un pauvre psychologue !

VII.—CONSULAT ET EMPIRE.—Abbé VANEL, *Livres de comptes du cardinal Fesch*⁵. DU MÊME, *L'abbé Joseph Courlem, 1748-1824*⁶, qui fut un collaborateur de Fesch au diocèse de Lyon. DU MÊME, *Une entreprise funèbre de thaumaturgie populaire*⁷, sur des résistances d'ecclésiastiques à l'Église concordataire.

1. Lyon, impr. des Missions africaines, 1923, in-8°.

2. *Revue du Lyonnais*, 1922.

3. *Ibid.*, 1924.

4. *Bulletin historique du diocèse*, 1926.

5. *Bulletin historique du diocèse*, 1922-1923.

6. *Ibid.*, 1922.

7. *Ibid.*, 1924-1925.

taire dans le diocèse de Lyon à cette époque. DU MÊME, *Le premier conflit entre Fesch et Consalvi*². Il s'agit des affaires de Rome. Le même *Bulletin historique du diocèse* contient, pour 1927, la reproduction d'un très beau buste de Fesch par Chinard : ce buste nous présente un Fesch très rajeuni sur la demande expresse du cardinal ! Une thèse en préparation sur Fesch par M. André Latreille, professeur au lycée de Lyon, nous donnera l'occasion de revenir sur ce personnage, primat des Gaules et cardinal quelque peu improvisé par Bonaparte, qui, M. Latreille en a déjà des preuves multiples, a collaboré avec son illustre neveu beaucoup plus encore qu'on ne le croit. Un autre article : *Un allemand à Lyon en 1808*³, est un chapitre détaché de l'ouvrage récent de M. le doyen A. EHRHARD, *Le prince de Pückler Muskau, 1785-1834*⁴. Le livre est d'autant plus intéressant, outre les événements sur lesquels Pückler Muskau nous apporte son témoignage durant près d'un demi-siècle, que Pückler, avant Henri Heine, est le prototype, bien rare, du « Prussien libéré ». C'est ainsi que, passant à Lyon, il admire chez les militaires, chez les vainqueurs d'Iéna, un tact inné : même le « simple soldat », reconnaît-il, « n'a rien de cet orgueil funeste qu'on montre chez nous à l'égard du paisible bourgeois ». Ironiste discret, il relève chez les riches lyonnais la tendance à cacher leur vie, à dissimuler leur fortune.

VIII. LA RESTAURATION ET LA MONARCHIE DE JUILLET. — J. VERMOREL, *Les deux proclamations du comte de Fargues, maire de Lyon, en mars 1814*⁵. La première est ultra-royaliste, le 7 mars ; la seconde bonapartiste, le 11 : Napoléon est entré dans Lyon triomphalement le 10. Fargues achèvera de s'illustrer par sa complicité avec les criminels de la Terreur blanche lyonnaise. Il mourra en 1818, de remords assure-t-on. E. VIAL, *La Petite Table*⁶. Étude d'une société chansonnière qui a duré de 1811 jusque 1819 au moins. Elle se recrutait parmi les négociants, les avocats de Lyon et, bonapartiste zélée, flétrissait les faiblesses des royalistes lyonnaises pour « l'officier german » , affublait Augereau, le vaincu de Limonest, du surnom de « Raguse de province ». P. PETIT, *Histoire d'un fauteuil*⁷. La duchesse d'Angoulême ayant visité la Bibliothèque de la ville de Lyon et s'y étant assise quelques instants, le bibliothécaire, Delandine, ancien constituant, décoré d'une inscription le fauteuil honoré des préférences de la duchesse, puis l'offre à son pays natal, Nérondé (Loire), pour être porté processionnellement et vénéré comme une relique chaque année ! SALLÈS, *Le Grand-Théâtre et le public lyonnais*⁸. Il s'agit du théâtre d'opéra reconstruit sous la Restau-

1. *Revue du Lyonnais*, 1921.

2. *Revue du Lyonnais*, 1923.

3. Paris, Plon, 1928, 2 vol. gr. in-8°.

4. *Revue du Lyonnais*, 1923.

5. *Revue du Lyonnais*, 1923.

6. *Bulletin historique du diocèse*, 1924.

7. Paris, 1923, in-8°.

ration et qu'inscriptions parmi les m...
Aux déb...
L'insurrect...
longtemps
livre à par...
et complété
dite du so...
par M. G...
existent à...
par Charl...
fabrique, l...
Le mouve...
deux arti...
ment insu...
renon; A...
(Revue h...
1923). Pe...
la fabriq...
troubles...
Lyon, qu...
de « légio...
(Trevou...
teur Pru...
geait à...
garnison...
fois au...
mandé...
l'attaqu...
il s'y tr...
graciés...
peu sou...
que da...
insurgé...
propos...
dans l...
par he...
vemb...
arbor...
1. L...

ration et qui décore (?) encore aujourd'hui la place de la Comédie. Les représentations y furent souvent houleuses. M. Sallès ne cite pas la politique parmi les motifs de protestations du parterre.

Aux débuts du règne de Louis-Philippe se rattache l'étude de E. TARLÉ, *L'insurrection ouvrière de Lyon*¹. M. Tarlé est un historien russe depuis longtemps apprécié. Le travail qu'il publie ici doit prendre place dans un livre à paraître à Moscou. Je m'empresse de lui signaler des rectifications et compléments nécessaires. Il s'agit de l'insurrection de novembre 1831, dite du *salariat*. C'est d'après les fonds parisiens (Bibliothèque nationale et Archives nationales) que s'est documenté l'auteur, heureusement guidé par M. G. Bourgin. Mais M. Tarlé a eu tort de considérer les documents qui existent à Lyon comme superflus. La *Bibliographie de l'histoire de Lyon* par Charléty lui aurait indiqué d'autres journaux lyonnais que l'*Écho de la fabrique*, le seul qu'il paraisse avoir trouvé à Paris. Il aurait dû lire O. Festy, *Le mouvement ouvrier au début de la monarchie de Juillet* (Paris, 1908); mes deux articles parus dans la *Revue d'histoire de Lyon* de 1910 sur *Le gouvernement insurrectionnel de l'Hôtel-de-Ville en novembre 1831* et *Le rôle de L.-M. Pérenon*; Alazard, *Les causes de l'insurrection lyonnaise de novembre 1831* (*Revue historique*, t. CXI); Gueneau, *Lyon et le commerce de la soie* (Lyon, 1923). Parmi les historiens qu'il utilise, il méprise trop Pariset, *Histoire de la fabrique lyonnaise*, il se confie trop à Onslow (et non Ouslow), *Cause des troubles de Lyon*, qui est très carliste, et à Monfalcon, *Histoire de la ville de Lyon*, qui est très orléaniste. Son ignorance des détails locaux lui fait parler de « légions de gardes républicains », d'Aulnay (pris pour Ainay), de Trevou (Trevoux), de Rillet (Rillieux). M. Tarlé paraît croire que le maire (le docteur Prunelle qu'il ne nomme pas) se trouvait alors à Lyon, tandis qu'il siégeait à la Chambre des députés. Il fait du général Roguet, commandant la garnison, le type du militaire napoléonien brutal et borné : or, Roguet, une fois au moins dans sa vie, a été tout autre, car c'est lui qui a le premier demandé un tarif en faveur des ouvriers en soie. Si les troupes ont molli dans l'attaque contre les ouvriers insurgés, ce n'est pas par motif politique ; mais il s'y trouvait nombre de militaires de l'ancienne garde de Charles X : disgraciés naguère pour leur vigueur à combattre le peuple parisien, ils étaient peu soucieux maintenant de combattre le peuple lyonnais. M. Tarlé déclare que dans ces événements il ne fut pas question de l'étranger : cependant, des insurgés pensèrent à réunir les *Volontaires du Rhône*, qui s'étaient récemment proposé d'aller révolutionner la Savoie. M. Tarlé affirme qu'il n'y eut pas dans le mouvement d'agitateurs politiques : j'ai montré, en étudiant heure par heure le Gouvernement provisoire installé à l'Hôtel-de-Ville le 23 novembre, qu'il s'était formé de carlistes et de républicains pêle-mêle : ils arboraient les couleurs de l'arc-en-ciel, couleurs qui étonnèrent les publi-

1. *La Revue marxiste*, n° 2, 3, 4, mars-mai 1929.

cistes parisiens, couleurs qui étaient celles du Mutualisme, mais qui, en outre, ont peut-être eu alors un sens particulier. Ils réclamaient, par une proclamation subversive, l'autonomie pour Lyon et le département, et le suffrage universel. Dans les nuits du 22 au 23, du 23 au 24 novembre, il y eut carence totale des autorités. M. Tarlé, du moins, a raison de montrer les ouvriers se désintéressant de cette agitation politique qui, dès lors, sombra très vite ; mais on ne peut la nier. Enfin, le ministre Casimir Périer ayant disgracié, à la suite, le préfet du Rhône Bouvier-Dumolart, son parent, le préfet déclara par brochure que tout le fond de leur querelle c'était une vilaine affaire de trafic d'influence du ministre dont lui, préfet, n'avait pas voulu se rendre complice : de ceci encore M. Tarlé aurait dû tenir compte dans son examen des responsabilités de l'un et de l'autre. Sans doute il voudra se nantir de la documentation locale indispensable : elle seule lui permettra de comprendre et de faire comprendre ces « journées de novembre », qui, depuis, ont pris place dans le martyrologue du prolétariat.

Abbé DALUT, *Six lettres inédites d'Ozanam, écrites de Paris de 1828 à 1848*³. On y voit en 1831 Paris affichant de la sympathie pour les insurgés lyonnais de novembre ; « mais les Parisiens, habitués au monopole des révoltes, se demandent avec étonnement comment on a osé se révolter sans eux ». Ozanam reproche au nouveau régime les fournées de pairs, partage la rancune des Parisiens contre Louis-Philippe, qui a « dévasté » et accaparé le jardin des Tuilleries pour sa famille. Il se console en ces termes de n'avoir pas encore vu le roi et les siens : « j'ai vu toute sorte d'animaux à la ménagerie ».

Les *Souvenirs d'un nonagénaire*, C.-A. Charcot, 1753-1850², nous montrent un bourgeois lyonnais décentralisateur de tendances dès 1844 et reprochant au régime moderne d'avoir supprimé les priviléges du Lyon d'avant 1789. M. VARILLE, *Les journées d'avril 1834 à Lyon et le procès des prévenus en 1835 devant la Cour des pairs*³. Bon résumé pour le grand public. E. VIAL, *La vie et l'œuvre de Léon Boitel, 1806-1855*⁴. Il s'agit du fondateur de la *Revue du Lyonnais*, où il voulut faire œuvre de décentralisation intellectuelle. Elle parut en 1835, et Boitel sut y adjoindre aux Lyonnais, Collombet, correspondant de Sainte-Beuve, et Péricaud, érudit remarquable en fait d'histoire locale, des Parisiens comme Desbordes-Valmore, H. Monnier, Berlioz, F. David ; renforcée plus tard en éléments lyonnais de valeur : Laprade, Ozanam, Tisseur, Soualary, la *Revue* publie dans le désert, peut-on dire, jusqu'en 1852. « Ce qui manque à Lyon, c'est la lecture, c'est l'abonné, c'est un public sympathique et lettré », conclut Boitel. En fait, la *Revue de Lyon*, la *Revue lyonnaise*, *Lyon-Revue*, la *Revue d'histoire de Lyon*, qui successivement reprirent la tradition de Boitel, et enfin la *Revue du Lyonnais*, nou-

1. *Bulletin historique du diocèse*, 1927.

2. *Revue du Lyonnais*, 1921.

3. Lyon, 1923, 30 p.

4. *Revue du Lyonnais*, 1921.

velle série, devaient sombrer à leur tour dans l'indifférence générale. Voici trois articles du même E. VIAL : *Le banquet des Intellligences* (sic) de 1841 à 1858¹, qui fut une réunion périodique des collaborateurs de Boitel ; *Madame Desbordes-Valmore et ses amis lyonnais*², autre contribution très intéressante à l'étude de la mentalité lyonnaise ; enfin *La reine des Tilleuls*³, où l'on raconte la stratégie savante du préfet du Rhône pour ruiner le commerce d'une limonadière, « la belle M^{me} Girard », installée dans un café sous les tilleuls de la place Bellecour et exploitant sa vague ressemblance avec Marie-Antoinette pour capter la clientèle légitimiste.

J.-M. CARRÉ, *Michelet à Lyon*⁴. L'auteur utilise avec pénétration les papiers inédits de Michelet pour raconter ses séjours à Lyon de 1839, 1843 et 1844, 1852. C'est à Lyon que se précipite l'évolution de son mysticisme vers l'anticléricalisme ; elle lui inspire sa fameuse antithèse des *Deux collines* : Fourvière, sanctuaire catholique, et la Croix-Rousse, fourmilière de prolétaires. C'est à Lyon qu'il discerne le vice de l'atelier familial, si prooncé par les économistes : « Dans toute *familia*, il y a un esclave, le *compagnon*, c'est-à-dire l'ouvrier ». Enfin, il recueille les jugements sévères portés sur les tares cachées de la société lyonnaise par l'abbé Noirot, le très indépendant professeur de philosophie du lycée. Le spectacle de Lyon, qui oriente Michelet à gauche, n'a pas cet effet sur Ozanam et son dernier biographe : M. GOYAU⁵ nous le dépeint, dès l'âge de dix-huit ans, s'efforçant de disputer aux saints-simoniens, qui étaient venus prêcher à Lyon après 1830, « les canuts, les mineurs, les mariniers ». Pour M. Goyau, lui aussi, Lyon est la ville des Deux-Collines : « Fourvière l'orante et Croix-Rousse la laborieuse », et c'est pourquoi les saint-simoniens viennent y répandre leur évangile, c'est pourquoi Ozanam défend contre eux l'âme lyonnaise.

L.-J. GRAS, *Histoire des premiers chemins de fer français et du premier tramway de France*⁶. L'auteur, secrétaire de la Chambre de commerce de Saint-Étienne, a utilisé de la façon la plus heureuse nombre de documents. Il s'agit de l'établissement des chemins de fer de Saint-Étienne à Andrézieux (1824-1827), de Saint-Étienne à Lyon (1827-1832), d'Andrézieux à Roanne (1829-1833), et du tramway de Montbrison à Montrond (1833-1844), œuvre des grands ingénieurs lyonnais et foréziens, les Seguin, les Flachat. Ce livre est de première importance pour l'histoire économique de la Restauration et du régime de Juillet, pour l'histoire de la sottise des pouvoirs locaux lyonnais d'alors et de la Compagnie du canal de Givors, même pour l'histoire politique, à propos, par exemple, de la réception fort peu gracieuse

1. *Revue du Lyonnais*, 1921.

2. Paris, la Connaissance, 1923.

3. *Revue du Lyonnais*, 1922.

4. *Ibid.*, 1922.

5. Frédéric Ozanam. Paris, Payot, 1925.

6. Saint-Étienne, Théolier, 1924, in-8°.

faite par la duchesse d'Angoulême en 1826 aux bourgeois et ouvriers de Saint-Étienne.

IX. LA SECONDE RÉPUBLIQUE. — Signalons d'abord un document essentiel. Justin GODART, *Le Journal d'un bourgeois de Lyon en 1848*, préface de Georges RENARD¹. Ce personnage, Joseph Bergier, sincère, intelligent, d'esprit quelque peu lourd et méfiant, est très représentatif du Lyonnais moyen de ce temps-là, du moins d'une variété du Lyonnais moyen : le bourgeois démocrate. A l'appui ou à l'encontre de son témoignage, M. Godart en a réuni beaucoup d'autres également inédits et intéressants, surtout des extraits des *Confessions d'un prolétaire*. Leur auteur, Benoit, est représentatif, lui, de la mentalité ouvrière d'alors : honnête et de pensée fâcheusement indigente. La République est proclamée à Lyon le 25 février au matin. Un Comité central, à l'Hôtel-de-Ville, est dès le 28 jugé « trop bourgeois » par les ouvriers. Mais bourgeois et ouvriers s'entendent à recevoir fraîchement le commissaire du Gouvernement provisoire, Emmanuel Arago, qui arrive pour brider leurs penchants autonomistes. Les ouvriers tiennent les forts d'enceinte ; ils constituent une force armée : garde nationale et corps irréguliers, dont l'un, les *Voraces*, joue les Croquemitaines. Mais les ouvriers, braves gens incapables et turbulents, lassent, par leurs manifestations et revendications verbales, les bourgeois les mieux intentionnés d'une ville où l'on veut avant tout faire des affaires. Les conservateurs cultivent cette mésintelligence et la bourgeoisie devient unanime à réclamer l'ordre. Bergier quitte fin avril Lyon pour Paris : cela nous vaut de lui sur les journées de Juin des impressions qu'il ne sera plus permis de négliger.

Un autre document dont la publication ne saurait tarder sera encore plus important. C'est l'édition annoncée par mon collègue M. PICAVET (Société d'histoire moderne, 29 décembre 1927) des *Procès-verbaux de la Commission du travail de Lyon* (mars 1848-mars 1849), conservés dans la famille de Morellet, président de cette Commission.

Les travaux sur 1848 à Lyon sont nombreux. C. LATREILLE, *Les dernières années de Lamartine*², conteste l'assertion de Dutacq, d'après laquelle Emmanuel Arago aurait favorisé l'expédition en Savoie du corps franc des Voraces (mars-avril 1848). J'ai, de mon côté, dans *Le journal d'un bourgeois de Lyon et la question des Voraces*³, montré que ces derniers ne méritent pas leur sinistre légende : simple groupe de compagnonnage avant 1848, puis société secrète, ils deviennent une force armée surtout à la Croix-Rousse, troupe sans méchanceté, mais inorganisée, encombrante, glissant à la violence vis-à-vis des autorités, sans toutefois verser le sang, du 17 au 20 mai 1848. Ils retournent à l'obscurité de 1849 à 1851. Je n'ai d'ailleurs

1. Paris, Presses universitaires, 1924, gr. in-8°.

2. Paris, Perrin, 1925, in-8°.

3. *Révolution de 1848*, 1926.

pas fait
daient à

Nombr

période

Constitu

expédié

référend

poraire

février

Lyon la

dans P

de la r

Persign

rente-I

bande

du cho

1849),

et bien

élection

nistes

socialia

antici

au cle

et Ra

l'éche

est él

surrec

se dév

attaq

répét

plot d

quinz

pour

M'

intel

nais.

géné

1.

2.

3.

4.

5.

6.

1920

pas fait la lumière complète sur ce groupe et ses ramifications, qui s'étendaient à toute la ville de Lyon.

NOMBREUSES sont les contributions de mon collègue M. DUTACQ sur les périodes successives de la Seconde République à Lyon. — *Les Lyonnais et la Constitution de 1848*¹. Pour les Amis de l'ordre, la Constitution n'est qu'un expédient passager ; pour les socialistes, elle a le tort de ne pas admettre le référendum, et la présidence de la République constitue une « royauté temporaire ». — *Le dernier commandement du maréchal Bugeaud*². Commence en février 1849 : il succède à Oudinot à la tête de l'armée des Alpes et combat à Lyon la « République rouge » ; il s'apprête aussi à aller écraser la Révolution dans Paris et s'y prépare en composant « La guerre des rues », vade-mecum de la répression militaire, aujourd'hui perdu. Le Prince-Président lui envoie Persigny pour concerter éventuellement cette répression. Élu dans la Charente-Inférieure pour aller siéger à la Législative, le « Cincinnatus de contrebande », comme disent les démocrates lyonnais, part pour Paris et y meurt du choléra le 10 juin. Signalons à M. Dutacq ce jugement de Trochu (3 mars 1849), alors lyonnais, sur la propagande de son chef : « Le maréchal a peu et bien parlé à Bourges, beaucoup et moins bien parlé à Lyon ». — *Les élections législatives de 1849 à Lyon et dans le Rhône*³. Légitimistes et orléanistes affaiblissent le parti de l'ordre par leurs querelles. Démocrates et socialistes sont unis. Chose étrange, alors que les républicains s'affichent anticlériaux, Maurice de Bonald, archevêque et cardinal, prescrit la réserve au clergé. Toute la liste rouge est élue, bien que seuls Morellet, Commissaire, et Raspail aient quelque capacité. A une élection complémentaire, après l'échec de l'insurrection du 15 juin 1849, un autre républicain, Jules Favre, est élu. — *L'insurrection lyonnaise du 15 juin 1849*⁴. Répercussion de l'insurrection parisienne et voulue probablement par la police ; laissée libre de se développer le 14 juin au soir, le 15 elle est écrasée d'un coup par une attaque formidable qu'avait préparée le général Magnan. On le voit, c'est la répétition du 2 Décembre avant la pièce. — *Notes et documents sur le complot du Sud-Est*⁵. Organisé par la police en octobre 1850 pour compléter dans quinze département du Sud-Est la répression commencée après le 15 juin et pour frayer les voies au 2 Décembre.

Mme VERGEZ-TRICOM, *Les événements de décembre 1851 à Lyon*⁶. Travail intelligent, intéressant, mais qui ne tient pas assez compte des fonds lyonnais. Les autorités : général de Castellane, préfet de Vincent, procureur général Réveil ne surent pas s'entendre. Mais il en fut de même des républi-

1. *Révolution de 1848*, 1929.

2. *Ibid.*, 1925-1926.

3. *Ibid.*, 1927-1928.

4. *Revue de l'Université de Lyon*, 1928.

5. *Révolution de 1848*, 1924.

6. Extrait d'un mémoire de diplôme présenté en Sorbonne en 1916 (*Révolution de 1848, 1920-1921*).

cains zélés, et la masse ouvrière ne songeait qu'à profiter de la reprise des affaires pour travailler. Le 3 décembre, peu de troubles dans Lyon ; le 5, un peu plus d'agitation à Villars de Dombes entre Lyon et Bourg, sans effets. Les bourgeois, orléanistes ou légitimistes, se rallient à Louis-Napoléon sans aucun élan : « Au milieu de ces circonstances douloureuses, la liberté se voile », conclut leur journal, le *Salut Public*. La répression est violente, incohérente : 840 arrestations, 450 renvois devant la Commission mixte, une exécution pour meurtre d'un douanier, nombre de transports. Ces rigueurs augmentent l'antipathie, pour le nouveau régime, de la bourgeoisie royaliste et libérale, malgré l'effort du clergé, et elle adopte comme attitude l'abstention. Hénon est élu député au Corps législatif en 1852. Aussi les préfets vont s'efforcer de capter le peuple lyonnais plutôt que les bourgeois. — *La vie politique et les partis à Lyon en 1852*¹. Le gouvernement s'appuie vainement sur l'archevêque et cardinal de Bonald pour rallier les bourgeois catholiques. Cet échec relatif détermine les autorités à exciter les ouvriers contre les patrons lors de grèves. Le gouvernement adoucit rapidement la répression et montre pour les ouvriers une sympathie agissante. Pourtant la population, lors de la visite du Président, en septembre, reste froide, correcte, sans plus.

X. LE SECOND EMPIRE. — Cl. PERROUD, *Souvenirs, 1839-1919*². Document aussi utile que les mémoires de Sarcey, de Lavisse, pour faire connaître l'Université, de la Seconde République à la fin de l'Ordre moral. Ces *Souvenirs* reflètent, en outre, la vie en Beaujolais et Mâconnais, à Paris, Lyon, et la province dans la même période. Ils méritaient bien les soins pieux dont L. RASCOL, élève de Cl. Perroud et directeur de l'École technique d'Albi, en a entouré la publication. D'une famille d'ouvriers de Villefranche-sur-Saône, Perroud enfant note la peur qu'inspirent en 1848 aux campagnes les ateliers nationaux sur la voie du Paris-Lyon, la disparition du collège de Villefranche devant un pensionnat de frères. Au lycée de Mâcon, au lycée Louis-le-Grand, il éprouve les rigueurs d'une discipline empruntée également à la caserne et au couvent ; mais il rencontre des maîtres, un aumônier (l'abbé Barbier, disciple de Lamennais), de l'intellectualité la plus élevée, la plus dévouée aux élèves. A l'École normale, c'est encore une surveillance toute policière au début du Second Empire. Professeur d'histoire au Puy, à Clermont, Cl. Perroud bénéficie des premiers effets de l'Empire libéral. Mais il constate la nullité des recteurs et des professeurs des facultés. Il est, d'autre part, rassuré par l'accueil de la bourgeoisie provinciale, alors cultivée, libérale au point, dans Clermont, le fief de Rouher, de tenir tête au vice-empereur. Après la guerre, enseignant au lycée de Lyon, il est persécuté par le recteur Darest de La Chavanne, autre historien pourtant, mais « conservateur à outrance ». L'amitié de Laprade, Émile Belot, Caillemer, lui est une compen-

1. *Révolution de 1848*, 1924-1925.

2. Parus d'abord dans la *Revue universitaire*, 1928-1929. Paris, Colin, 1929, in-12.

sation. Après un passage à la Faculté de Douai, il devient pour vingt-cinq ans recteur à Toulouse, où son action est toute de réalisation, d'encouragements à l'indépendance de la pensée et au travail historique, car il n'oublie pas que, sous le règne « des ennemis de la pensée humaine », ainsi que les caractérise Renan en plein Empire autoritaire, les universitaires s'acharnaient à former des esprits et des caractères d'élite.

E. VIAL, *Adrien Péladan père, journaliste à Lyon, 1856-1870*¹. Il s'agit du père de Joséphin Péladan, journaliste à Nîmes en 1848 qui luttait pour Dieu et « le droit national ». Venu à Paris après le coup d'État, « il n'y a plus de politique... Paris est peuple, marchand et polleur », écrit-il en 1852. Il va donc se fixer à Lyon où, dans *La France littéraire, artistique et scientifique*, il soutient à la fois la royauté et le suffrage universel, attaque Laprade, Berryer, Veuillot, Falloux, Montalembert, « la protestante duchesse d'Orléans », la fusion, etc. Il quitte Lyon en 1870, rétourne mourir en 1890 à Nîmes. On comprend mieux, à le connaître, que son fils, l'auteur d'*Istar*, n'ait guère respecté la respectabilité de la bourgeoisie bien pensante de Lyon.

DUTACQ, *Les dessous d'un voyage officiel. Visite de l'Impératrice à Lyon en 1869*². Des témoignages de la police montrent que les Lyonnais, d'ailleurs toujours froids pour les puissants du jour, ne se mirent pas en frais d'enthousiasme. On disait, du reste, que le voyage de l'Impératrice avait pour but de « préparer les esprits à la Régence dans le cas où l'Empereur, qu'on disait très fatigué, abdiquerait en faveur de son fils ». Jean VERMOREL. *Les travailleurs lyonnais et l'Internationale de 1862 à 1870*³. Souligne les querelles épouvantes entre la « coterie socialiste » et la « coterie politique » de l'Internationale à Lyon. Aussi l'Internationale lyonnaise n'a d'autre effet que de fournir des agitateurs au communisme lyonnais de 1871.

XI. LA GUERRE DE 1870. LA COMMUNE. LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE. — *Souvenirs* de Paul CHENAVARD⁴. Quelques notes intéressantes sur le siège de Paris. D'autres, qui apparentent l'artiste visiblement à Bouvard et Pécaut, ceci notamment sur le progrès : « Nous n'avons rien gagné, rien perdu... Dans le domaine de l'intelligence, nous avons plus perdu que gagné. Qu'est-ce que cela me fait qu'une chose soit vraie... que ce soit la terre qui tourne autour du soleil ? » P. BOEGNER, *Lyon en février-juin 1871*⁵. Boegner, apprécié par le dernier préfet de Strasbourg, Edmond Valentin, durant la défense de cette ville, et qui a une sœur à Lyon, est pris par Valentin, devenu préfet du Rhône le 6 février 1871, comme chef de cabinet. (Signalons en passant, que trois jours auparavant, Gambetta avait offert le poste à Clemenceau, d'après

1. *Revue du Lyonnais*, 1922.

2. *Revue du Lyonnais*, 1924.

3. *Revue du Lyonnais*, 1922.

4. *Revue du Lyonnais*, 1922.

5. *Revue de l'Université de Lyon*, 1929.

un document de l'*Illustration* du 30 novembre 1929). L'article en question est relatif à la Commune de Lyon, et le témoignage de Boegner est à comparer avec la version de M. ANDRIEUX, *La Commune à Lyon en 1870 et 1871*¹. Quand, le 22 mars 1871, la garde nationale de la Guillotière et de la Croix-Rousse, c'est-à-dire des quartiers ouvriers, se saisit de l'Hôtel-de-Ville, y enferme le préfet, arbore le drapeau rouge et nomme un Comité de Salut Public, le général Beaudesson de Richebourg, commandant les gardes nationales du Rhône, montre d'après Boegner une faiblesse extrême ; le premier président Millevoye et le préfet se querellent. Tout cela nuit à la cause de l'ordre et celle-ci n'est sauvée que par l'énergie du maire Hénon, de son adjoint Barodet, contre le Comité de Salut Public, par l'indifférence de la population pour le mouvement et par la répugnance des insurgés eux-mêmes ennemis de toute violence. A l'annonce de la rentrée pour le 25 des mobiles du Rhône, défenseurs de Belfort, et devant le réveil de patriotisme à ce propos, les mutins s'éclipsent dans la nuit du 24 au 25 et le préfet se trouve libre. Le 30 avril, à l'occasion des nouvelles élections pour la municipalité prescrites par l'Assemblée nationale, et parce que le gouvernement central s'est réservé la nomination du maire et des adjoints partout, un sursaut de communalisme local se produit, sans que la Commune de Paris ait réussi à attiser l'agitation lyonnaise. La mairie de la Guillotière est occupée par les insurgés. Deux colonnes de troupes, l'une avec le préfet et le général Crouzat, l'autre avec le procureur de la République Andrieux, attaquent par marche convergente la place du Pont devant la mairie : elles dispersent les rebelles surtout par le bruit du canon. Le préfet reçoit une blessure légère ; Andrieux, qui ne s'est pas moins exposé, est roulé aux pieds des chevaux et s'en tire avec quelques contusions. Survient alors entre Hénon et Barodet, d'une part, Valentin, de l'autre, un conflit, pacifique du reste. Il se termine par la victoire des premiers et l'élection (le scrutin du 30 avril étant annulé) d'une municipalité radicale. Les *Souvenirs* de Boegner confirment la modération instinctive du peuple lyonnais, même quand il s'insurge, et la persistance des tendances à l'autonomie : Lyon est hostile tout à la fois et à la Commune parisienne et au gouvernement central régulier. De ces *Souvenirs* enfin, Valentin ne sort pas grandi comme administrateur et M. Andrieux n'y paraît pas avoir eu le rôle prépondérant qu'il s'est attribué.

GOUYAU, *L'œuvre africaine des Missions de Lyon*² traite un sujet particulier, bien que l'auteur, avec tout son talent et la chaleur de ses convictions, s'efforce de lui donner un intérêt général. EHRHARD, *L'Université de Lyon*³. Le doyen de la Faculté des lettres y présente l'exposé clair et nourri de l'Enseignement supérieur dans notre région avant la grande guerre. Une nouvelle édition s'impose, qui, dix ans après le cataclysme, montrera la croissance de

1. Lyon, 1906.

2. *Revue de Paris*, 1929.

3. Lyon, Rey, 1929, in-8°.

cet organe de la haute culture. GUENEAU, *Lyon et le commerce de la soie*¹. Thèse de droit qui, à la différence de tant d'autres, fait autorité, notamment sur la fabrique lyonnaise avant la Révolution, le rôle au XIX^e siècle d'Arlès-Dufour, celui d'Ulysse Pila en Extrême-Orient, enfin sur le rôle actuel de Lyon entre l'offre japonaise et la demande américaine.

A la voix du maire Édouard Herriot et de la Chambre de commerce, la Grande Guerre a suscité à Lyon toute une série d'études de riche substance pour les travaux à venir, d'actualité trop récente pour que nous puissions les apprécier. Citons seulement Germain DE MONTAUZAN, *L'effort économique de Lyon pendant la guerre. La foire d'échantillons*²; il s'agit d'une institution dont l'importance est vite devenue mondiale. DUTACQ, *La ville de Lyon et la guerre*³. EHRHARD, *Ville de Lyon. Les œuvres de l'Hôtel-de-Ville pendant la guerre*⁴.

Et voilà le bilan de dix années.

L. LÉVY-SCHNEIDER.

1. Lyon, Bascou, 1923.

2. Lyon, Comité de la foire. Hôtel-de-Ville, 1918, in-8°.

3. Paris, Presses universitaires, 1924.

4. Lyon, Rey, in-8°.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

The Encyclopedia of the social sciences, publiée sous la direction d'Edwin R. A. SELIGMAN et d'Alvin JOHNSON. Tome I. New-York, Macmillan, 1930. In-4°, xxvii-646 pages. Prix : 7 dol. 50.

Ce premier volume de la grande Encyclopédie américaine des sciences sociales, dont la publication était attendue avec tant d'intérêt, comprend trois parties : 1^o la liste des directeurs, des associations qui appuient l'entreprise, des *editorial consultants* et des collaborateurs du premier volume, suivie d'une préface qui expose l'histoire, l'objet et la méthode de l'Encyclopédie ; 2^o une introduction en deux sections : la première de 225 pages, *Le développement de la pensée et des institutions sociales*, en douze chapitres, chacun des onze premiers dû à un auteur différent, le douzième signé *The editorial staff*; la seconde, *Les sciences sociales comme discipline*, en onze chapitres correspondant chacun à un pays, à une grande région géographique ou à un groupe linguistique ; 3^o les 172 premiers articles de l'Encyclopédie (Aaronson-Allegiance).

La liste est imposante par le nombre, et aussi par la qualité. A ne retenir ici que ce qui relève directement de l'histoire, on y trouve, parmi les directeurs adjoints, MM. S. Fay et A. Schlesinger pour les États-Unis, Ernest Barker pour l'Angleterre, C. Brinkmann pour l'Allemagne (la France n'y est représentée que par deux économistes, d'ailleurs de tout premier rang) ; parmi les associations patronantes, l'*American historical association* et l'*American political science association* ; parmi les *editorial consultants*, Ludwig Bergsträsser, Marc Bloch, G. Bourgin, A. Dopsch, G. Ferrero, G. Glotz, G. P. Gooch, Ch. Guignebert, M. Handelsman, A. Harnack, Henri Hauser, W. Keilhau, F. Meinecke, V. Miakotin, Chr. Pfister, H. Pirenne, M. Rostovtzeff, A. Toynbee, U. von Wilamowitz-Möllendorf, pour ne citer que quelques-uns des plus connus parmi les experts européens consultés ; et enfin, parmi les auteurs d'articles, MM. Keilhau, d'Oslo, Kizevetter, de Prague, H. Lévy-Brühl, de Paris, Marion, du Collège de France, Pokrovski, de Moscou, Sée, de Rennes, Szekfű, de Budapest, Vernadsky, Georges Weill. Un fort bel ensemble de répondants, on le voit, et qui témoignerait magnifiquement de la valeur de l'entreprise, si le nom de M. Edwin Seligman, à lui seul, n'y suffisait pas.

La préface, qui donne une vue intéressante des problèmes que pose la rédaction d'une encyclopédie, montre la genèse de l'œuvre, née du besoin généralement senti d'une synthèse des sciences sociales, trop longtemps isolées les unes des autres. C'est du point de vue de la sociologie que le plan a été conçu ; l'histoire, par exemple, dans sa matière et dans ses méthodes, n'est considérée que dans la mesure où elle est d'importance pour quiconque étudie la société.

La première section de l'introduction débute par une définition et une

classification des sciences sociales et semi-sociales (E. Seligman). Puis viennent les chapitres suivants : *La civilisation et la pensée grecques* (W. L. Westermann) ; *Le monde romain* (T. Frank) ; *L'Église universelle* (B. Jarrett) ; *La croissance de l'autonomie* (E. F. Jacob) ; *Renaissance et Réforme* (F. Hearnshaw) ; *L'essor du libéralisme* (H. Laski) ; *Les Révolutions* (C. Brinton) ; *Individualisme et capitalisme* (Ch. Beard) ; *Le nationalisme* (C. Brinkmann) ; *Vers l'internationalisme* (R. Mac Iver) ; *Guerre et réorganisation* (La rédaction). C'est, en somme, un tableau général, à travers les âges, des grands courants de la pensée politique et aussi économique, auxquels se mêlent, dans les périodes les plus proches de nous, d'autres courants venus de disciplines plus proprement scientifiques : la psychologie, la géographie, l'anthropologie. Le dernier chapitre, en particulier, initiera les historiens, avec beaucoup de clarté et de précision, au plus récent mouvement des idées dans le domaine du droit, de l'économie et des sciences politiques. A noter l'intéressante explication (p. 215) des notes du président Wilson à l'Allemagne en octobre 1918 par l'idée déjà tacitement admise par lui d'un « super-État » international et les fines remarques (p. 222) sur la part de la défaite allemande dans l'essor de la *Geistesgeschichte*, avec la curieuse définition de celle-ci : « Une variante spécifiquement allemande de la nouvelle histoire, une étude transcendante de la civilisation faite dans le dessein de découvrir les réalités spirituelles que recouvrent les formes économiques et sociales ».

La seconde section présente l'histoire extérieure, pourrait-on dire, de l'enseignement des sciences sociales et de la recherche dans ce domaine. Entre les divers chapitres qui la composent, il y a des différences sensibles de plan, d'étendue et de profondeur ; mais dans tous il y a quelque chose à apprendre et l'ensemble en est fort instructif.

La table des articles montre que vraiment rien de ce qui méritait de trouver place dans une encyclopédie des sciences sociales n'a échappé à l'attention des directeurs de la publication et de leurs collaborateurs : l'organisme décrit dans la préface a bien fonctionné. Chaque article est accompagné d'une bibliographie. Quand il s'agit de sujets qui ne sont pas proprement historiques, les historiens seront heureux de voir ainsi faciliter leurs recherches en des domaines qui leur sont moins familiers ; ayant pu contrôler les indications données à la fin des articles historiques et constater qu'en général elles contiennent l'essentiel, ils seront assurés qu'ils peuvent pour les autres disciplines aussi se fier sans inquiétude à ces guides. S'il se rencontre de-ci de-là quelques lacunes, c'est peut-être l'époque de la rédaction d'un article qui l'explique, ou encore l'obligation de respecter des limites d'espace assignées. Il est regrettable quand même de voir manquer, par exemple, dans la bibliographie de l'article « Action française » la remarquable étude de Nicolas Fontaine, *Saint-Siège, Action française et « catholiques intégraux »*. Paris, 1928.

Les articles proprement historiques — description et explication d'institutions — s'adressent d'ailleurs, comme de juste, surtout aux sociologues et juristes, qui aussi bien formeront le gros contingent des lecteurs de l'*Encyclopédie*, à ceux pour qui l'histoire est — pourrait-on dire — une science auxiliaire de la sociologie. Ce que les historiens, au contraire, consulteront de préférence dans cette grande œuvre collective, c'est les articles qui sont à la lisière ou sur les confins de l'histoire : articles juridiques, économiques et sociologiques. Ils y trouveront largement leur compte. Voici un article *Allegiance*, qui ne donne pas seulement l'histoire, en

elle-même curieuse, d'une institution et de la conception à laquelle elle répondait, mais qui ouvre sur l'évolution des rapports du sujet ou du citoyen avec l'État des vues intéressantes et, par les rapprochements suggestifs qu'il contient, projette des clarités, au moins indirectes, sur le problème moderne de la nationalité prise dans ses divers sens ou sous ses divers aspects. Combien peuvent être complexes des questions que l'opinion générale tient pour facilement solubles par des formules simples, on le voit dans l'article *Academic freedom*, clair et nuancé, plein d'indications ingénieuses sur le rôle des Universités et la condition morale et juridique du professeur. S'il était encore nécessaire de démontrer combien l'histoire politique et sociale a besoin de garder un contact étroit avec le droit, d'en suivre et d'en bien interpréter l'évolution, il suffirait de renvoyer aux articles *Public administration* et *Administrative Law* : ce dernier, en particulier, précis et nourri, fait bien voir comment, dans les pays de droit commun anglais, la complexité croissante de la vie moderne a imposé la notion, jusqu'alors regardée comme étrangère, française et allemande, d'un droit administratif, et appelle l'attention des historiens sur certains rapports vers lesquels, d'ordinaire, elle ne se tourne pas d'elle-même. Le morceau le plus imposant de ce premier volume est le bloc des dix-sept articles consacrés à l'agriculture, auxquels s'en ajouteront encore trois dans des volumes suivants. *Agriculture* et *Agrarian movements*, en particulier, qui se complètent l'un l'autre, forment, avec leurs 28 et 26 pages, un véritable traité d'histoire de l'agriculture dans ses rapports avec l'évolution économique et politique des sociétés humaines, depuis les temps primitifs jusqu'aux plus récentes réformes agraires, et de l'Extrême-Orient jusqu'à la Russie, à la Grande-Bretagne et à l'Amérique latine.

La préface annonce que l'Encyclopédie doit comprendre quinze volumes, qui paraîtront au rythme de trois par an. On accueillera avec joie cette promesse, dont le ton semble garantir qu'elle sera tenue. A la fin de 1934, donc, nous aurons à notre disposition, en son entier, ce grand dictionnaire de sociologie, conçu dans l'esprit le plus large, mine de renseignements précieux, magnifique instrument de travail, qui fait le plus grand honneur aux directeurs de la publication comme à leurs collaborateurs, et qui ne pourra manquer dans aucune grande bibliothèque non seulement de sociologie, mais aussi d'histoire.

Louis EISENMAN.

P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS. **Géographie universelle** (librairie Armand Colin). T. VIII : *Asie occidentale* : Caucasse, Asie Mineure, Arménie, Iran, Arabie, Syrie, Mésopotamie, par Raoul BLANCHARD, et *Haute-Asie* : Mongolie, Turkestan chinois, Tibet, par Fernand GRENAUD. 400 pages, 61 cartes et cartons, 149 photos et 2 cartes hors texte. Prix : 110 fr. — T. IX : *L'Asie des moussons*, par Jules SION. 2 vol. : Chine et Japon ; Inde, Indo-Chine, Insulinde. 272 et 280 pages, cartes et cartons dans le texte, 200 photos, 2 cartes hors texte. Prix de chaque vol. : 80 fr. — T. XV : *Amérique du Sud*, par Pierre DENIS. 2 vol. : Guyanes et Brésil ; Pays andins, République argentine, Paraguay, Uruguay. 210 et 270 pages, 155 photos, 2 cartes hors texte. Prix : 60 et 80 fr.

Si l'on met à part l'Asie russe, dont l'étude sera jointe à celle de la Russie d'Europe, les trois volumes de MM. Blanchard et Sion présentent le tableau com-

plet de l'Asie dans la grande collection dont la publication se poursuit avec une heureuse rapidité. Les historiens, que sollicitent chaque jour davantage les problèmes de l'Asie — influences asiatiques sur l'histoire de l'Europe dans le passé lointain, relations entre l'Europe et l'Asie dans les temps plus rapprochés de nous, évolution actuelle et prochaine du grand continent, rapports et contrastes des civilisations orientales et occidentales — seront reconnaissants aux auteurs de ces études d'avoir mis à leur disposition une image géographique si complète, si nette, si manquée aussi, des immenses régions où sont nées quelques-unes des plus anciennes civilisations du globe, et d'où sont parties les grandes migrations de peuples auxquelles le monde d'aujourd'hui doit les traits essentiels de sa figure. M. Grenard, dans son premier chapitre, marque fort exactement la place dans l'histoire du monde de la zone d'énormes soulèvements où se trouvent les points du globe les plus éloignés de toute mer — jusqu'à 2,500 kilomètres — où, pour reprendre son expression suggestive, six millions de kilomètres carrés « ignorent la mer », et sur laquelle passe la limite de climats la plus tranchée du globe. La conclusion de M. Blanchard met en vigoureux relief le rôle de « pays de contact, zone de passage, champ de bataille », que ses conditions géographiques ont imposé à l'Asie occidentale, « pays où les peuples défilent sans cesse, au contact de trois continents », et indique les difficultés auxquelles se heurte sa régénération. Les événements les plus récents donnent aux études de M. Sion sur la Chine et sur l'Inde un singulier intérêt historique ; son chapitre sur l'empire colonial du Japon pose dans toute leur ampleur, et dans leur interdépendance, une série de problèmes dont précisément on n'aperçoit qu'ainsi tout le sens et toute la gravité ; sa conclusion générale sur « la place de l'Asie des moussons dans l'humanité », pénétrante, équilibrée, nuancée, est un morceau de philosophie géographique, si l'on peut dire, digne d'être étudié et médité des hommes politiques et des publicistes autant que des historiens.

C'est un des grands mérites de ces volumes, comme de tous ceux qui les ont précédés dans cette excellente collection, que de fonder sur des descriptions physiques claires et vivantes, dont une abondante et excellente illustration anime la lecture et facilite de la façon la plus heureuse l'interprétation, les considérations de géographie humaine auxquelles est réservé, dans l'ensemble, à peu près le tiers de l'espace dont disposent les auteurs. L'Asie paraît d'ailleurs avoir été traitée plus librement que d'autres parties du monde, et l'on n'a point ici cette impression de compression forcée que laissent, par exemple, en certains endroits, les volumes consacrés à l'Amérique du Sud, dont il sera question plus loin. La nécessité de se plier à des dimensions imposées semble donc n'avoir fait sentir cette fois que ses effets heureux. C'est à elle peut-être qu'on doit l'allure alerte et rapide de ces volumes, et tel ou tel raccourci dont la brièveté même grave plus fortement dans l'esprit du lecteur l'idée qu'il exprime : par exemple, les pages si intéressantes sur l'émigration asiatique (t. IX, p. 519-523) et plus encore peut-être celles (t. IX, p. 511-514) qui sont consacrées à l'originalité de l'Asie des moussons, et qui abondent en formules heureuses, éclairs qui illuminent brusquement un large horizon.

L'orthographe des noms géographiques a été fixée, dans le tome IX, d'après des règles variables suivant les régions ; le tome VIII ne donne aucune indication sur les systèmes ou les compromis qu'ont adoptés ses auteurs. En abordant le domaine des langues asiatiques et orientales, la *Géographie universelle* voyait naturellement

se poser à elle le problème de la transcription, que bientôt elle devra résoudre aussi pour le domaine des langues slaves. Les flottements que l'on observe depuis longtemps en cette matière, le manque d'entente non seulement entre Français et étrangers, mais parmi les auteurs français eux-mêmes, entraînent des inconvénients plus sérieux qu'il ne semble au premier abord ; que l'on songe seulement à la difficulté de retrouver sur un atlas étranger — souvent le seul qui puisse être utilement consulté — tel ou tel des noms donnés ici. La publication d'une aussi importante collection offrait une bonne occasion d'examiner le problème et de s'en expliquer. Peut-être le manque de travaux préparatoires suffisamment poussés était-il un trop gros obstacle. Le Comité français des sciences historiques vient de s'attaquer à la question. Il faut souhaiter que les géographes s'intéressent à son travail, contribuent à en former les conclusions et les adoptent pour leurs ouvrages.

La première partie du tome qui traite de l'Amérique du Sud (80 pages en chiffres ronds) expose les caractères généraux de l'Amérique du Sud dans l'ordre physique et dans l'ordre humain. La seconde (120 pages) est consacrée à la partie tropicale du continent, Guyanes et surtout Brésil ; la troisième (150 pages), aux pays andins, et la quatrième (80 pages), à ceux du Rio de la Plata, Argentine, Paraguay et Uruguay. M. Denis, qui a une solide expérience personnelle de l'Amérique du Sud, présente de ce continent encore si peu un tableau précis et une explication géographique pénétrante. On a parfois le sentiment qu'il aurait eu plus, et même beaucoup plus à dire, et que c'est la nécessité de s'en tenir à un nombre de pages fixé par les proportions de la collection qui l'a contraint souvent à se restreindre et à comprimer, ce que, plus d'une fois, on est tenté de regretter.

Les historiens trouveront beaucoup à apprendre dans ce livre. C'est, naturellement, surtout les parties de géographie humaine ou de géographie politique qui retiendront leur attention. Chaque chapitre ou, pour les grands États, chaque livre, se termine par une caractéristique du pays qui y est décrit. L'ensemble de ces tableaux politico-économiques, sobres et nerveux, constitue un portrait de la vie de l'Amérique du Sud très divers et très suggestif. La physionomie des grands centres humains, Rio de Janeiro, Buenos-Ayres, Santiago, est fixée en quelques traits précis ; leur rôle dans le développement du continent nettement et finement marqué. Mais les chapitres les plus instructifs au point de vue anthropogéographique sont sans doute ceux (III et IV de la première partie) qui traitent des populations indigènes et de la colonisation. Une abondance de faits généralement mal connus des non-spécialistes y est présentée dans un cadre de vues ingénieuses qui éclairent le développement surprenant de l'Amérique du Sud, marquent et expliquent sa place dans l'histoire moderne et contemporaine de la civilisation et ouvrent des jours sur les possibilités et les chances prochaines de son évolution.

C'est un plaisir, à mesure que paraissent de nouveaux volumes de cette *Géographie universelle*, de les voir tenir les promesses des premiers, dont la *Revue* a naguère rendu compte¹, attester la maîtrise de l'école géographique française et rapprocher de son achèvement le monument, hommage mérité de reconnaissance, qu'elle élève, dans cette collection, à son fondateur, Vidal de La Blache.

Louis EISENMAN.

1. *Rev. histor.*, t. CLV, p. 345, et t. CLVI, p. 337.

B. DE C
Bernard
voyard
Suisse
731 p
Moud
ron 2,50
prend sa
châtel, e
escarpés
portanc
du pays
deux kil
et évêc
Fribour
tants et
L'histo
il y a un
achevé
avait pi
un pieu
détail d
des no
canton
Chapel
Mou
nodou
monna
découv
de vill
de son
plus ri
Saint-
autre
que ja
Sep
de l'a
valle,
du po
sépar
sanne
une
au d
fief d
qu'a
trait

Bernard DE CÉRENVILLE et Charles GILLIARD. **Moudon sous le régime savoyard** (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, seconde série, t. XIV. Librairie Payot, 1929. xxx-731 pages, avec illustrations et plans).

Moudon est une petite ville du canton de Vaud qui compte actuellement environ 2,500 habitants. Elle est située au confluent de deux rivières : la *Broye*, qui prend sa source dans les Alpes fribourgeoises et qui va se perdre dans le lac de Neuchâtel, et la *Mérine*, gros ruisseau qui coule au pied d'une colline aux bords assez escarpés, sur laquelle s'élèveront plus tard des fortifications en rapport avec l'importance de la ville ; elle était jadis classée au nombre des quatre « bonnes villes » du pays de Vaud et capitale de son district. Ajoutons 1^e qu'elle est située à vingt-deux kilomètres au nord de Lausanne et qu'elle fut une paroisse dans le diocèse de cet évêché ; 2^e qu'elle est à peu près au centre d'un triangle délimité par Lausanne, Fribourg et Berne, trois villes avec lesquelles Moudon eut les rapports les plus constants et souvent les plus difficiles.

L'histoire de cette localité de deuxième ou de troisième ordre avait été étudiée, il y a une vingtaine d'années, par Bernard de Cérenville, mort en 1915 avant d'avoir achevé la récolte, déjà fort abondante, de ses documents ; dans son testament, il avait prié son ami Gilliard de les utiliser. M. Gilliard s'est acquitté de sa tâche avec un pieux désintéressement et un soin dont témoigne la liste de ses recherches de détail dressée en tête du volume (p. xv). Il est seul responsable de la mise en œuvre des nombreux documents tirés des archives communales de Moudon, des archives cantonales vaudoises, des archives de Turin, enfin des archives de la seigneurie de Chapelle-Vandanne, qui sont déposées entre ses mains.

Moudon existait déjà à l'époque romaine où elle est connue sous le nom de *Minnodunum* ; elle figure dans les itinéraires entre *Uromagus* (Oron) et *Aventicum* ; des monnaies du II^e au IV^e siècle, une longue inscription gravée sur un autel votif découvert en 1732 à la tête du pont sur la Broye et qui orne aujourd'hui l'hôtel de ville (*C. I. Lat.*, XIII, 2^e partie, fasc. 1, p. 7, 15) sont les témoignages certains de son histoire primitive ; mais, depuis le début du V^e siècle jusqu'au XI^e, on ne sait plus rien d'elle. La notice qui lui est consacrée dans le *Dictionnaire de Vivien de Saint-Martin* contient sur ce point des indications erronées. Quant à son importance à l'époque romaine, on peut seulement supposer que Moudon n'était guère autre chose qu'un relai, une bifurcation et un pont sur une voie assez fréquentée que jalonnait le cours de la Broye. On n'en sait rien de plus.

Sept siècles plus tard, Moudon se trouve mentionnée dans des chartes provenant de l'abbaye cistercienne de Haut-Crét, près Oron, fondée en 1134. Dans l'intervalle, la ville s'est déplacée. Au temps romain, elle était en plaine, sans doute près du pont sur la Broye ; au XII^e siècle, elle s'est établie sur la colline rocheuse qui sépare la Broye de la Mérine. Elle appartient alors à un vassal de l'évêque de Lausanne, à qui le roi de Bourgogne avait, en 1011, donné le comté de Vaud ; c'est une *vidamie* tenue à titre héréditaire par un seigneur qualifié *vidomme*. Enfin, au début du XIII^e siècle, Thomas, comte de Savoie, gibelin, obtient Moudon en fief de l'empereur Philippe de Souabe (1207) ; mais, comme la ville relevait jusqu'alors de l'évêque-comte de Lausanne, il fallut négocier avec ce prélat. Par un traité conclu en 1219, Thomas de Savoie reçut Moudon en fief de l'évêque, dont

la suzeraineté était d'ailleurs formellement reconnue à titre de comte de Vaud. Désormais, l'histoire de Moudon est étroitement liée à celle des comtes de Savoie, dont la politique visait à la conquête de tout le pays de Vaud. Si Moudon n'était pas assez considérable pour servir utilement leurs ambitions, elle pouvait être, pour eux, un point d'appui, notamment contre Fribourg et Berne, villes fondées au XII^e siècle et déjà organisées en républiques plus ou moins indépendantes au XIII^e. Or, Moudon, Fribourg, Berne surveillaient les routes qui menaient d'Italie en Allemagne. Au point de vue économique aussi bien que militaire, l'intérêt (M. Gilliard l'a justement indiqué) conseillait aux comtes de Savoie de s'en rendre maîtres, s'ils le pouvaient.

Là était le secret de l'avenir. Pour le présent, on constate que Moudon est le centre de la domination des comtes de Savoie dans le pays de Vaud ; elle est fortifiée ; elle est le siège d'un bailliage important. Son rôle propre croît donc d'autant.

Moudon reçoit alors des priviléges, énumérés pour la première fois dans une charte de 1285, dont un fac-similé est donné en face de la p. 48 du livre, avec un bon commentaire qui occupe tout le chapitre v. On y trouve mentionnés des tribunaux, le bailli, le châtelain, qui sont des fonctionnaires au service du comte, des « bourgeois » distincts du reste des simples « habitants » ; mais on n'y trouve pas encore les éléments d'une organisation proprement municipale. Cette charte de 1285, importante pour Moudon, ne contient d'ailleurs aucune disposition qui ne se retrouve dans tant d'autres villes de la France capétienne à la même époque ; sauf peut-être une exception juridique en ce qui concerne une procédure d'enquête désignée sous l'appellation, non encore expliquée, de *regiquine* (*regiquina*).

Pour suivre depuis lors le développement de Moudon et de ses institutions, il faut se reporter à plusieurs chapitres séparés les uns des autres par l'histoire extérieure de Moudon, c'est-à-dire de ses rapports avec les comtes de Savoie (qui recevront le titre de ducs en 1416) et les États voisins. Chapitre viii : Développement de Moudon au cours du XIII^e siècle. Chapitre ix : Apparition d'une administration municipale avec un *Conseil général* des bourgeois et un *Conseil étroit* où figurent les principaux notables de la ville. Chapitres xiv et xv : Les habitants de Moudon et l'administration communale définitivement constituée. Chapitre xx : Moudon depuis 1434, date qui marque la fin de la domination savoyarde jusqu'à 1536, où la ville est prise, pillée, subjuguée par Berne. Chapitre xxii : La commune de Moudon, son organisation définitive, les finances communales, les bâtiments, l'hôpital, l'école, etc. Peut-être l'auteur aurait-il pu mieux condenser son exposé. S'attachant aussi exactement que possible à la suite chronologique des événements, ce qui est d'ailleurs un guide excellent, il interrompt trop souvent l'histoire même de la ville et de ses institutions pour raconter son histoire extérieure : guerres et conquêtes des comtes de Savoie, intervention des Cantons confédérés, de Charles le Téméraire, puis de Louis XI, etc. Chapitres assurément intéressants en soi et traités avec une grande abondance de détails puisés aux meilleures sources, mais où, tout de même, on perd un peu trop souvent de vue Moudon lui-même.

Un point de l'organisation municipale me paraît mériter une mention toute spéciale.

J'ai dit plus haut qu'avant le XIV^e siècle Moudon n'avait pas encore d'administration qui lui fut propre. Au temps de la charte de 1285, il n'y avait pas de corps de ville, pas de sceau, pas de corporations d'art et de métier ; il y avait des tisserands (il y a encore aujourd'hui à Moudon d'importants tissages), mais ils ne for-

maient pa-

p. 134 ce

laquelle t-

voici ce q-

mêmes ho-

ou avec su-

de surveil-

Moudon

publique

xvi^e siècl-

(p. 135).

M. Gill-

militaire

de Vaud

don per-

en mêm-

resse au-

Jacque-

blies

Socié-

25 fr

lo. Un

de la

Stra

Ce s

un Stra

testan

décern

connu

en Als

d'enfan

bourg

req u

torien

Dan

1. N

ou se

dition

sace

réfou

Le ch

teau

His

maient pas une guilde, comme en France, en Flandre, en Angleterre. On lit à la p. 134 ce très intéressant passage : « La ville possédait une œuvre charitable à laquelle tous s'intéressaient : c'était l'hôpital des pauvres, dédié à la Vierge. Or, voici ce que nous constatons : les conseillers ou procureurs de l'hôpital sont les mêmes hommes que ceux que la ville envoie traiter en son nom avec ses voisins ou avec son seigneur, à Morges, à Fribourg. C'est au sein de la commission chargée de surveiller la marche de l'hôpital que se sont formés les premiers magistrats de Moudon : petit à petit, leur tâche s'est étendue à toutes les questions d'utilité publique qui intéressaient les bourgeois. L'hôpital a été jusqu'au milieu du xvi^e siècle l'hôtel de ville ; c'est là que se réunissait toujours le Conseil de ville » (p. 135). Ce cas n'est sans doute pas unique, mais il valait la peine d'être mentionné.

M. Gilliard arrête son livre à l'année 1536, quand Berne eut résolu d'intervenir militairement, à la fois pour empêcher François I^r d'occuper Genève et le comté de Vaud et pour sauver la cause encore incertaine de la Réforme religieuse. Moudon perdit alors son indépendance, tant de fois menacée au cours de trois siècles, en même temps que Berne occupait Genève et Yverdon. Par là son histoire intéresse aussi l'histoire générale.

Ch. BÉMONT.

Jacques HATT. **Les colloques françois et allemands de Daniel Martin**, publiés avec une introduction et des notes, d'après l'édition de 1627. Paris, Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1929. In-8°, 185 pages. Prix : 25 fr.

Id. **Une ville du XV^e siècle, Strasbourg**. Strasbourg, Collection historique de la *Vie en Alsace*, 1929. In-4°, 507 pages, 66 illustrations et un plan de Strasbourg au xv^e siècle. Prix : 80 fr.

Ce sont deux thèses présentées et soutenues à l'Université de Strasbourg par un Strasbourgeois de naissance. Après avoir terminé ses études au Gymnase protestant de sa ville natale, M. Hatt est venu à Paris, dont la Faculté de droit lui décerna le titre de docteur pour un traité juridique sur un sujet alors assez mal connu en France, les Sociétés à responsabilité limitée. Obligé à de fréquents séjours en Alsace qui faisaient chaque fois revivre avec plus d'intensité ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, il employa ses loisirs à l'étude approfondie du passé strasbourgeois : langue, littérature et arts, institutions et mœurs¹. Ses deux thèses ont reçu un accueil favorable que ratifieront certainement, outre les amateurs, les historiens de profession.

Dans la thèse complémentaire ou « Petite thèse », M. Hatt a publié un texte

1. M. Hatt s'était déjà fait connaître, mais dans un milieu très restreint, par des articles où se manifeste sa préférence pour les choses d'Alsace et où il fait preuve d'autant d'érudition que de goût. Notons, dans un périodique trop peu connu outre-Vosges, *La vie en Alsace : Marie-Antoinette à Strasbourg et Un bal à l'Orangerie en 1809* (1923) ; *Intérieurs d'autrefois : l'hôtel de Kinglin* (1924) ; *Strasbourg il y a cent ans et l'hôtel de Strasbourg* (1925) ; *Le château de Saverne* (1926) ; *Vieilles maisons strasbourgeoises ; le Miroir* (nom d'un club, tenu dans l'ancien poêle de ce nom) pendant la Révolution (1927). Ajoutons un article sur *L'Histoire naturelle de la province d'Alsace par Maugue*, paru dans la *Revue d'Alsace* (1926).

curieux pour l'histoire de la langue française en Alsace. C'est une sorte de dictionnaire de la conversation courante, semblable à ceux que les Bædeker ou les Joanne mettent au service des étrangers. L'auteur est un Français d'origine : Daniel Martin, né à Sedan vers l'an 1593 ; huguenot, il s'expatria de bonne heure et alla chercher fortune à Strasbourg, ville devenue protestante depuis plus d'un demi-siècle. Là, il ouvrit (1616) une école « pour la jeunesse allemande désireuse d'apprendre nostre langue françoise », a-t-il dit lui-même ; il y réussit au point que, cinq ans plus tard, il pouvait écrire : « nostre langue est [à Strasbourg] autant de requeste que chose qui soit... J'y ai trouvé les esprits... ne respirant que l'étude d'icelle ». En 1627, il put prendre le titre de « maistre en langue françoise de la très célèbre Université de Strasbourg » et obtenir le droit de bourgeoisie. Il composa et fit publier une grammaire française, d'ailleurs rédigée en latin : *Grammatica gallica cum syntaxi* (1621 ; 2^e édit., 1622), une *Vindicatio linguae gallicae* en réponse aux véhémentes critiques d'un certain Étienne Spalt, un recueil de proverbes français : *Frantzösische und teutsche Sprichwörter* (1627). Il mourut dix ans plus tard.

Les *Colloques* montrent, en deux colonnes parallèles, le français d'un côté, l'allemand de l'autre ; allemand qui, d'ailleurs, est fortement teinté de locutions et de tournures propres au dialecte strasbourgeois, ce qui, dit justement M. Hatt, présente un vif intérêt pour l'étude de ce parler local. Les types de conversations qu'il contient sont naturellement empruntés aux gens et aux choses au milieu desquels vivait l'auteur ; aussi, sans le vouloir, D. Martin nous fait-il en même temps connaître beaucoup de détails, assez savoureux parfois, sur les habitudes des bons bourgeois, des « Steckelburger » du cru. On ne lit pas sans intérêt, dans la 12^e partie, intitulée des « mestiers et charges », les indications fournies indirectement sur les métiers et les magistrats de la cité¹. A l'inverse, ceux qu'intéresse l'histoire de Paris trouveront dans les *Colloques* d'utiles indications sur les hôtels recommandés aux voyageurs, avec les adresses et les prix. Dans sa dédicace aux « très nobles, doctes et vertueux jeunes hommes » qui ont suivi ses leçons, Martin les prie de faire bon accueil à ce « petit fruit » de « ses veilles ». « Ce faisans », ajoute-t-il, « vous m'espoignez vivement à rechercher de plus en plus les moyens de vostre avancement ». Nous en profitons aussi nous-mêmes, à trois siècles de distance. — Il serait d'ailleurs très utile de savoir exactement jusqu'à quel point l'enseignement du français put alors porter « fruit », même dans les familles de la bonne bourgeoisie strasbourgeoise où se recrutèrent les auditeurs de D. Martin. Au XVII^e siècle encore et sous le régime de la centralisation française, il ne paraît pas que l'usage du français ait été encouragé par l'administration royale. En ce temps-là, on n'attachait pas au fait du langage l'importance politique qu'il a pris au siècle

1. Voir, par exemple, p. 142. Demande à l'un : « Raconte nous un peu qu'estoient tes parents ? » — Réponse : « Mon père estoit roulier, ma mère lavandière, ma sœur lingère, mon frère ainé emballeur..., mon oncle maternel maistre Fi Fi [= vidangeur] », etc. P. 146, réponse d'un autre à une question semblable : « Je n'ai personne en toute ma race qui ait été de ces mestiers-la, ni trafique ; car mon père est consul (*Ammeister*), mon oncle est conseiller au Grand Conseil, son fils au Petit ; son gendre est un des Quinze (*ein der Fünfzehner*) ; mon père grand est des Treize (*ein der Dreyzehner*) ; mes autres alliez sont avocats, procureurs, etc. » — A la fin de ses *Colloques*, Martin donne un amusant formulaire pour la correspondance individuelle. On ne savait pas, en ces temps anciens, être trop poli, de la plume comme du chapeau.

suivant, quand triompha le principe des nationalités, fondé précisément sur le nombre de ceux qui l'emploient.

La thèse principale se rattache à la complémentaire par un lien direct, bien qu'assez lâche. Elle a d'ailleurs beaucoup plus d'ampleur et offre un intérêt bien plus considérable.

Quelques petites chicanes tout d'abord.

Dans sa préface, M. Hatt remercie, comme il convient, tous ceux qui, à Strasbourg, l'ont aidé et guidé au cours de ses recherches dans les archives et les bibliothèques de la ville. Je regrette de n'y avoir pas trouvé le nom de notre cher et vénéré Rodolphe Reuss, dont les entretiens et les livres ont certainement contribué à sa formation d'historien. Il cite (p. 7) son *Histoire de Strasbourg*; il aurait été bien avisé de rappeler, en outre, la thèse latine pour le doctorat ès lettres de son éminent devancier : *De scriptoribus rerum alsaticarum historicis inde a primordiis ad seculum XVIII exitum* (1897). Le souvenir de cet ouvrage, qu'il connaît bien, aurait dû lui suggérer l'idée de parler avec quelque détail de certains textes littéraires énumérés à la page 3, notamment des moralistes dont les œuvres lui sont si familières et dont il a tiré un si bon parti en plusieurs endroits de son livre : Sébastien Brant, Geiler de Kaysersberg, par exemple. Ces noms qu'on trouve mentionnés ça et là au bas des pages éveillent, sans la satisfaire, notre curiosité. Combien de personnes, même instruites, même élevées et vivant à Strasbourg, seraient en état de dire pourquoi les Allemands ont donné le nom de l'un à une place de la ville et celui de l'autre à une rue dans le voisinage de leur Université strasbourgeoise? Ils méritaient l'un et l'autre, ne fût-ce qu'une simple stèle, dans un monument qui leur doit beaucoup.

Le titre du livre, enfin : *Une ville du XV^e siècle, Strasbourg*, n'indique pas exactement le contenu de l'ouvrage. Mais tournons la page; M. Hatt va nous en dire avec précision le but et le plan : « Nous ne nous proposons pas de décrire la vie strasbourgeoise au xv^e siècle. Nous avons dû nous fixer certaines limites. Nous étudions la vie matérielle de la société laïque ; nous excluons de notre programme la vie intellectuelle, et nous ne nous occupons des clercs que dans la mesure où ils participent à l'existence de la société laïque. Quant à la vie publique, nous n'envisageons que ceux de ses aspects qui nous paraissent indispensables à l'intelligence de la vie privée. Nous faisons en quelque sorte un voyage dans le temps. Nous visitons Strasbourg au xv^e siècle comme nous visiterions une ville moderne après nous être documentés sur son régime politique, sa population, son commerce. Arrivés à destination, nous nous promenons dans les rues ; puis nous pénétrons dans les maisons : nous examinons avec intérêt le mobilier ; nous tâchons de nous initier à l'existence des gens qui nous accueillent, de savoir comment ils se vêtent, comment ils se nourrissent, quelle est leur hygiène, quelles sont leurs distractions ». Voilà qui est net. Nous ne saurons rien de la vie du clergé, bien qu'alors elle fût intimement associée à l'autre ; les clercs sont nommés quelquefois en passant ; on trouve (p. 59) une liste des paroisses de la ville ; p. 59-64, le béguinage et les maisons Dieu, et c'est à peu près tout. Cette abstention voulee et rigoureusement observée ne laisse pas d'étonner le lecteur, désireux de connaître sous tous ses aspects la vie d'une cité aussi originale et si séduisante encore aujourd'hui. Contentons-nous cependant de ce qu'on nous donne, d'autant mieux que le don est de choix.

Le chapitre 1 est consacré au régime politique. En vingt pages rapides, nous y

trouvons un résumé, d'ailleurs nécessaire et très substantiel, des institutions municipales. La ville était divisée en communes partielles appelées *constofelen*¹. Leurs membres étaient les *constofeler* (terme emprunté au bas-latin *constabuli*) chargés de lever les impôts et de contribuer personnellement à la défense de la ville en temps de guerre civile ou étrangère. En dehors de ces connétables (si l'on ose hasarder cette traduction très approximative), un certain nombre de métiers s'organisèrent peu à peu en corporations, en fréries, chacune avec son statut personnel, ses échevins (au nombre de quinze), sa juridiction. Leur importance croissante diminua d'autant celle des *constofeler* qui finirent par désigner l'ensemble des nobles et des bourgeois notables (ceux qui n'exerçaient aucun métier). Vingt-huit de ces corporations prirent naissance dans le cours des XIII^e et XIV^e siècles ; en 1482, ce nombre fut réduit à vingt, chiffre qui se maintint jusqu'à la grande Révolution. L'administration municipale était, comme dans la plupart des villes au Moyen Age, fort compliquée ; elle se composait d'un sénat et de plusieurs conseils. Le Sénat comprenait les *constofeler* et les représentants des corporations, élus par les échevins ; leur mandat, annuel d'abord, fut de deux années à partir de 1456. Jusqu'en 1332, le Sénat fut présidé par quatre *stettmeistres* nobles, élus chaque année ; à partir de 1349, il n'y en eut plus que deux, et leur autorité fut diminuée en faveur d'un *ammeister*, magistrat annuel qui finit par devenir le véritable chef de l'État. Dans la suite, à côté du Sénat se créèrent trois Conseils : 1^o celui des XXI (nombre qui, en fait, oscilla entre 19 et 32, pour se fixer définitivement à 22) ; le Sénat en prenait les avis dans les cas difficiles, avec voix consultative d'abord, puis délibérative. 2^o Le Conseil des XIII, composé de l'*ammeister*, de quatre anciens *ammeisters*, de quatre *constofelers* et de quatre artisans, tous nommés à vie, eut dans ses attributions surtout les affaires militaires. 3^o Enfin, le Conseil ou Collège des XV, organisé en 1433, était constitué de membres nommés à vie et se recrutant par voie de cooptation ; ils étaient chargés des affaires étrangères, et ils vérifiaient les élections : celle de l'*ammeister*, et celles des principaux fonctionnaires. Dans tous les cas graves, le Sénat et les XXI devaient obtenir l'assentiment d'un dernier collège formé par les quinze échevins de chaque corporation.

Il eût été intéressant de comparer ce régime à celui des autres grandes villes d'Allemagne, au moins de celles de la vallée du Rhin. M. Hatt n'a pas cru devoir surcharger un volume déjà imposant par le nombre de ses pages ; il s'est contenté de faire observer, pour conclure, que la constitution strasbourgeoise avait un caractère essentiellement aristocratique ; il aurait pu ajouter que sur ce point, comme sur tant d'autres, Strasbourg obéit à une loi générale, qui était l'aboutissement presque inévitable du régime féodal.

Le chapitre II traite de la population et des classes sociales. C'est un tableau très étudié de la société civile et peut-être aurait-il été mieux placé au premier rang. Là, mais comme de biais, l'auteur touche à l'histoire économique, un peu trop négligée par lui.

Le chapitre III contient une excellente étude sur la topographie. Ici, M. Hatt disposait de documents nombreux et sûrs. Les archives de la ville possèdent, en

1. Ces circonscriptions sont marquées sur la carte de 1466 placée à la fin du volume, mais on n'en comprend pas facilement la distribution. Avait-elles des limites fixes, ou bien a-t-on pu montrer seulement l'emplacement où elles étaient situées?

effet, une série de livres intitulés *Allmendbücher*, où ont été relevés, en 1427 et en 1466, tous les empiétements faits au détriment des biens appartenant à la commune ; celui de 1466 donne un inventaire méthodique de la voirie municipale ; c'est lui que tout naturellement M. Hatt a pris pour guide. Il avait, en outre, à sa disposition un plan de la ville dressé en 1548 par Conrad Morant et qui se trouve au Germanisches Museum de Nuremberg, enfin un grand plan en relief exécuté en 1725 et conservé au Musée historique de Strasbourg. Des photographies de ce dernier plan, que l'on dirait prises d'avion, illustrent à merveille ce beau volume¹.

Le chapitre IV traite de la voirie, de la police des rues, des mesures prises contre les incendies, très fréquents dans une ville où beaucoup de maisons, construites en bois et serrées étroitement les unes contre les autres, offraient aux flammes un élément facile. Deux veilleurs, de garde nuit et jour sur la plate-forme de la cathédrale, étaient constamment sur le qui-vive².

Les chapitres suivants entrent dans un détail si minutieux qu'il serait difficile et vain d'en entreprendre l'analyse : le chapitre V est consacré à la maison³ et au mobilier ; c'est le triomphe, amusant sans cesse d'être instructif, du bibelot. Avec le suivant, on aborde la vie de famille et, avec le chapitre VII, le costume. Ici, M. Hatt a su utiliser de nombreux matériaux iconographiques : il a tiré un excellent parti des gravures sur bois exécutées pour l'imprimeur Jean Grüninger⁴ par des artistes strasbourgeois qui, selon l'usage du temps, représentaient leurs personnages, Juifs, Grecs et Romains, vêtus comme l'étaient leurs concitoyens (p. 198). Ces dessins, prétentieux et naïfs à la fois, ajoutent un charme singulier à l'illustration du volume. — Dans le chapitre VIII sur l'alimentation, on sera sans doute surpris d'apprendre que, dans les tavernes et les poêles (*stuben*), la boisson la plus ordinaire était non la bière, uniquement fabriquée alors dans les familles et pour l'usage domestique, mais le vin. Le vin d'Alsace est aujourd'hui encore très recherché, mais on sait quel développement la brasserie a pris depuis plus d'un siècle. Les marchés étaient très nombreux : marchés au bois, aux chevaux, aux cochons de lait, aux fruits, aux grains, aux guenilles, aux poissons, au vin ; mais on s'étonne que M. Hatt, si familier pourtant avec les comptes du XV^e siècle, n'ait

1. On trouvera dans ce chapitre (p. 105) l'explication, sans doute définitive, d'un nom de quartier qui a beaucoup intrigué les historiens de la ville, celui de Krutenau. Il faut y reconnaître, selon M. Hatt, l'allemand *Kraut in der Au*, en latin *in undis*, pour désigner une région marécageuse cultivée de choux (*Kraut* ou, dans le dialecte local, *Krut*) et autres légumes.

2. Ces veilleurs, écrit M. Hatt (p. 125-126), signalent à la population « tout ce qui se passe dans la ville. Ils mettent en branle, à cet effet, différentes sonneries, suivant la gravité des cas [émeutes et incendies]. Ils convoquent, en outre, tous les jours, par deux sonneries, à une demi-heure d'intervalle, les sénateurs à l'hôtel de ville (la *Pfalz*). Ils corrent la levée du jour, ainsi que la troisième heure, et embouchent à la fin de la journée la traditionnelle trompe des Juifs ».

3. M. Hatt donne une attention toute spéciale aux pignons à redans ; il en a fait multiplier les images, qui donnent en même temps la disposition si caractéristique des greniers à étages multiples. Bon nombre de ces types de construction subsistent encore aujourd'hui ; ils sont parfois difficiles à reconnaître, mais un guide aussi averti que M. Hatt vous y conduira sans erreur par les plus étroites ruelles.

4. Grüninger a publié les œuvres de Térence, d'Horace, de Virgile, des ouvrages de médecine et de chirurgie qui ont fourni plusieurs des planches les plus curieuses du volume.

pour ainsi dire rien dit des prix. Cependant, s'il est un détail qu'il importe de faire connaître quand on étudie la vie d'un peuple, c'est bien ce qu'elle coûte.

A l'hygiène est réservé le chapitre ix ; ici on touche aux pires misères de l'humanité à une époque où le service médical était encore tout empirique. Les hôpitaux ne manquaient pas à Strasbourg, qui avait aussi une léproserie, sans compter de nombreux médecins, chirurgiens et pharmaciens. On trouvera, p. 387, un curieux choix de remèdes invraisemblables, qui n'ont rien de scientifique et qui appartiennent certainement au domaine du folklore. C'est sur une note plus gaie que se termine le volume, consacré (ch. x) au jeu, aux sports, aux fêtes. Ici, M. Hatt nous apporte le fruit de lectures très étendues dans la littérature du temps ; il a mis habilement à profit les écrits des moralistes, en particulier du célèbre Geiler de Kaysersberg, un de ses auteurs favoris. Geiler, qui écrivait vers l'an 1500, n'a pas assez de véhément indignation contre les malheureux possédés par la passion du jeu, qui leur enlevait le plus clair de leur gain (p. 393). Quant aux sports, les tournois surtout étaient à la mode. Ils se livraient sur le Rossemmerket, aujourd'hui la place de Broglie, mais le spectacle en était interdit aux femmes, du moins à celles qui habitaient sur la place et qui, de leurs fenêtres, pouvaient perdre leur temps ou exalter leur sensibilité à contempler les prouesses des combattants ou à voir couler le sang. Les fêtes religieuses et laïques sont traitées sobrement, et l'on ne parle pas de spectacles liturgiques ou autres.

Les pièces justificatives remplissent les pages 440-471 ; elles sont toutes en allemand ; ce sont pour la plupart des règlements édictés par le Magistrat¹. Deux annexes contiennent ; l'une, la liste des principaux propriétaires strasbourgeois d'après l'*Allmendbuch* de 1466 (le nom de Zorn est plusieurs fois répété : Zorn von Bülach, Zorn von Roszheim, etc.) ; l'autre un tableau des principales mesures et monnaies de Strasbourg, d'après les *Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne* de l'abbé Hanauer. Un bon Index des noms de lieux, de personnes et de matières facilite les recherches dans l'infini détail de l'ouvrage. Ajoutons qu'il se présente sur bon papier, avec une belle impression, un texte presque toujours correct, malgré les difficultés créées à chaque page par les singularités de la langue allemande des documents. Si l'on ne tient pas rigueur à M. Hatt d'un plan sans horizon qui ne permet pas de rien voir en dehors de l'enceinte et qui, de la vie civile, ne met en pleine lumière que les aspects extérieurs, on ne pourra que le féliciter de ce début remarquable dans le champ de l'histoire.

Ch. BÉMONT.

1. On voudrait trouver plus de précision dans les dates ; les dates d'année ne font pas difficulté ; mais celles de mois et de jour n'ont pas été précisées et certaines auraient mérité un bref commentaire. Aucune difficulté quand on rencontre « Actum tercia post nativitatem Marie » ; on éprouve tout d'abord une surprise quand on lit : « actum feria secunda pq. [ou postquam] Francisci » (de quel saint François s'agit-il?), ou bien encore : « Publicatum dominica postquam Udalrici », etc. Un chartiste n'eût pas manqué d'y regarder de près. Il eût suffi d'ailleurs de consulter le *Taschenbuch der Zeitrechnung* de Grotefend pour résoudre ces menus problèmes de chronologie.

I. — G. CONSTANT. **La Réforme en Angleterre. I : Le schisme anglican.**
Henri VIII (1509-1547). Paris, Perrin, 1930. In-8°, vi-777 p. Prix : 50 fr.

II. — Pierre JANNELLE. **Obedience in Church and State.** Three political
Tracts by Stephen GARDINER, edited with an Introduction, translation
and notes. Cambridge University Press, 1930. In-8°, lxx-221 p., 1 fig.

I. — 280 pages de texte, 450 pages de notes, rejetées (à la mode actuelle, si agaçante et fatigante) à la fin du volume, ainsi se présente le livre de M. Constant. Devant ces notes, qui forment comme une bibliographie critique du sujet, on est tenté de s'écrier : trop de richesses ! S'il en est qui sont d'un intérêt essentiel (par exemple, p. 611, une histoire de la traduction de la Bible par Tyndale), il en est qui le sont moins : p. 546, la n. 259 en ses sept premières lignes, nous montre Th. Cromwell lisant en manuscrit le *Principe* encore inédit ; mais que vient faire ici l'*Antimachiavel* de Frédéric II ? De même à la longue note 243, qui remplit les pages 540-544, à quoi bon une biographie de Longueil (à laquelle manque Th. Simar), une autre de Bembo, notes prises par M. Constant pour son usage personnel, ou encore cette note 145 de la page 509 qui, avec deux fautes d'impression, nous révèle le sens du mot *Utopia*? Le volume s'en trouve inutilement grossi.

Venons-en au livre lui-même, fruit d'un long et patient labeur, qui a exigé d'immenses lectures, des comparaisons de textes, une critique toujours en éveil, et qui se lit avec un intérêt soutenu parce qu'il est dominé par une idée directrice. On a blâmé Voltaire d'avoir écrit que l'Angleterre devint protestante parce que Henri VIII devint amoureux. M. Constant n'est pas éloigné de le penser. Malgré la double promesse de son titre, ce qui l'intéresse, ce n'est pas la Réforme, c'est le schisme. Il lui est facile de montrer que ce schisme est la suite naturelle de l'affaire du divorce. Il a beau jeu à stigmatiser l'orgueil et la cruauté de Henri VIII, ses impatiences libidineuses, la faiblesse et la servilité de Wolsey, la lâcheté malfaisante et hypocrite de Cromwell, et d'y opposer la grandeur d'un Thomas More ou d'un Fisher, l'indépendance d'un Reginald Pole, le courage de la vieille comtesse de Salisbury.

Tout de même, on a un peu, en le lisant, l'impression que les défenseurs de la suprématie royale sont tous des êtres méprisables, menés par la peur et par des passions viles, tous ses adversaires des saints et des martyrs. Est-ce le *Nihil obstat* inscrit sur le livre qui a entraîné à simplifier à ce point l'histoire, à écrire (n. 113 et 114, p. 498) deux notes où nous voyons le corps de Fisher opérer des miracles?

L'histoire même du schisme n'est sans doute pas aussi simple que cela. Le grand mérite de M. Constant est d'avoir, parmi ses partisans, distingué plusieurs groupes : un parti avancé, celui de Cranmer, et un parti modéré, ceux qu'il appelle les Henriciens, parmi lesquels il faudrait distinguer encore le fluctuant Gardiner, prêt à chanter toutes les palinodies, et Bonner, aussi ferme contre l'hérésie que contre le pape. Mais peut-être y avait-il chez beaucoup d'entre eux, même chez une âme vulgaire comme celle de Thomas Cromwell, autre chose encore que le désir de complaire aux caprices du maître, à savoir une poussée de nationalisme anglais, une révolte contre le siège de Rome, quelque chose d'analogique au sentiment qui animait, en Allemagne, un Ulric de Hutten. Surtout chez les Henriciens, qui voulaient établir en Angleterre un catholicisme sans pape, ou avec le roi pour pape,

cette conception insulaire, ce besoin d'émancipation ne paraît pas niable. L'Église d'Angleterre est la suite nécessaire de la révolution opérée par les Tudors, et l'extraordinaire obéissance, dont, peut-être à cause des tentatives de révolte, continue à bénéficier Henri VIII, s'explique par des raisons plus profondes que le charme d'Anne Boleyn.

Et puis, il y a une chose qu'on ne voit pas du tout dans ce livre si solidement composé, c'est la Réforme. On l'a déjà dit bien des fois : si l'anglicanisme henricien, persécuteur aussi farouche des hérétiques que des ultramontains, a tout de même préparé les voies au protestantisme anglais, si Thomas Cromwell, à l'heure fugitive du mariage avec Anne de Clèves, annonce déjà la politique élisabéthaine, si la mort de Henri VIII détermina sans transition une première victoire du protestantisme, c'est que Voltaire a eu tort et qu'il y avait, dans le peuple anglais des premiers Tudors, des ferment de révolution religieuse. Il est commode, lorsqu'on veut préparer la rentrée de l'Église anglicane dans le giron romain, de réduire la Réforme anglaise aux proportions d'un schisme royal, mais c'est rétrécir le phénomène. M. Constant lui-même a d'ailleurs écrit, dès sa première page, que tout expliquer par le divorce « est simple, facile et court », mais que « la vérité est généralement plus complexe » et que « c'est précisément dans sa lutte contre Rome que Henri... vit jusqu'où pouvait s'étendre son pouvoir ». Seulement, après quelques considérations sur l'esprit et les tendances de la nation anglaise, M. Constant semble les oublier, les réservant sans doute pour un second volume. Mais ces faits sont contemporains, et l'on risque de les fausser ou de les isoler.

L'ouvrage est écrit, malgré les tendances avouées de l'auteur, d'un ton impartial. Cependant, il est un peu injuste, quand on trouve de très beaux accents pour célébrer les victimes du céso-papisme henricien, d'appeler (p. 150) négligemment Tyndale un « hérétique brûlé... à Vilvorde » et de citer les 2,500 exemplaires de la Bible brûlés place Maubert¹. Ce sont les mêmes flammes qui détruisent les écrits de Fisher.

II. — M. Constant annonce à plusieurs reprises le gros travail que M. Pierre Jannelle prépare sur le chef des Henriciens, Stephen Gardiner. M. Jannelle publie dès maintenant une série de pièces intéressantes, dans l'original latin et avec le texte anglais lorsqu'il en existe un du XVI^e siècle, avec une traduction en anglais moderne dans les autres cas. C'est à savoir : l'adresse (inédite) de Gardiner aux légats de 1529², le traité (aussi inédit) de Gardiner sur l'exécution de Fisher, son *Oration of true Obedience* et sa réponse à Bucer, où s'affirme le caractère orthodoxe de la doctrine henricienne.

En tête de ces textes si utilement rassemblés et présentés, se lit une introduction sur les idées politiques de Stephen Gardiner, excellent complément, sage et cri-

1. P. 200, c'est peu d'écrire, à propos de la mort d'Anne Boleyn : « La justice de ce châtiment est aujourd'hui encore objet de doute. » Ce qui ne paraît pas douteux, c'est que la malheureuse fut victime d'une atroce comédie judiciaire (il y a d'ailleurs ici quelque trouble dans les appels de note). — P. 190, *sub fine* : « avait bien disposé les protestants d'Allemagne avec l'Angleterre ». — P. 484, ligne 25, au lieu de « que la suprématie », il faut lire « la rupture avec la suprématie ». Ces taches sont rares. Une seule est énorme (p. 609, ligne 10) : « Comme si je l'eus tenu en ma main. »

2. Suivie du bref du pape à François I^r, juillet 1535.

tique, au livre de M. Constant¹. M. Jannelle, qui a débuté par l'étude des lettres anglaises, fait preuve ici de très sérieuses qualités d'historien.

Henri HAUSER.

Adrien BLANCHET. *Médailles, jetons et méreaux*. Tome III du *Manuel de numismatique française*. Paris, A. Picard, 1930. In-8°, 618 pages, 88 fig. et 8 pl. en phototypie.

Depuis le *Manuel de l'amateur de jetons*, assez rudimentaire, publié par J. de Fontenay, en 1854, on a vu beaucoup de monographies provinciales, fort utiles pour l'histoire locale, et l'expert Feuardent a publié un recueil descriptif important. Mais aucun ouvrage ne répond à celui que M. Blanchet publie aujourd'hui, en y joignant une partie développée pour les médailles et une très détaillée aussi, pour les méreaux d'églises. Aux médailles, l'auteur a naturellement rattaché les plaquettes ; les enseignes de pèlerinage qu'il considère comme précédant les médailles religieuses ; les treizains de mariage ; les insignes et décorations. A la suite des méreaux, on trouvera une liste importante de légendes de ces curieuses pièces, dites monnaies des évêques des Innocents et Fous, employées dans des fêtes que l'Église fut d'abord forcée de tolérer, mais qu'elle parvint à proscrire vers le milieu du XVI^e siècle.

Les descriptions sont succinctes (sauf celles des pièces reproduites sur les planches), et il fallait s'y attendre, car, en parcourant le volume, on comprend les difficultés rencontrées par l'auteur, qui s'est trouvé devant trop de matières pour trop peu de place, bien que le volume soit compact. En tenant compte de cet état de choses, on s'explique la sécheresse de nombreuses listes, l'exclusion de centaines de noms qui ne sont pas répétés dans l'index (ainsi qu'il est expliqué en tête de cet index), et enfin l'absence de description des armoiries. On sait que la langue héraldique est prolixe, et on le voit d'ailleurs par un exemple tiré d'un jeton du duc d'Épernon. Il est clair que, pour répondre aux exigences d'une description complète des milliers de petits monuments indiqués dans ce travail, il eût fallu plusieurs volumes.

D'ailleurs, la bibliographie fournie par l'auteur est assez copieuse pour remédier au défaut qu'on vient de signaler. Il l'a empruntée non seulement à des ouvrages généraux, tels que le *Tresor de numismatique et de glyptique* et les travaux de Valton-La Tour, de Mazerolle, de Rouyer, etc., mais encore à des revues provinciales ou même à des œuvres littéraires, puisque Rabelais, Molière, George Sand et d'autres sont cités pour des explications diverses.

M. Blanchet s'était déjà servi antérieurement des procès-verbaux manuscrits de l'Académie des inscriptions, en publiant des recueils de dessins de Bouchardon.

1. Signalons, comme se rattachant par certains côtés à la controverse du divorce, deux brochures de M. Marcel Bataillon, *Damião de Goes et Reginald Pole* (Coimbra, 1930) et *Du nouveau sur J.-L. Vives* (*Bull. hispanique*, avril-juin 1930, à propos des *Literae... ad Franciscum Carnevolium*, publication de Henry de Vocht, d'ailleurs signalée par M. Constant). Pourquoi, p. 99, conserver la forme latinisée Mechlin? On comprend encore Mecheln, tout en préférant Malines.

Il s'est livré à une étude sérieuse de cette source documentaire, qui lui a fourni des renseignements précieux sur les séances de l'Académie, où l'on discutait les projets de médailles et de jetons. Les recherches de M. Blanchet renouvellent ainsi une question encore mal connue, il y a peu d'années ; il paraît prouvé aujourd'hui que le rôle des graveurs a été, pendant un siècle au moins, sous Louis XIV et Louis XV, beaucoup moins important qu'on le croyait. Les projets proposés et discutés laissaient peu d'initiative à ces artistes, qui devaient seulement traduire le modèle composé par le dessinateur de l'Académie. Quant aux légendes, si on ne les empruntait pas toutes faites aux auteurs anciens, on les choisissait parmi celles que les académiciens proposaient : il y en a de Racine, de Boileau et de leurs émules.

L'ensemble des matières condensées dans le volume de M. Blanchet fournit comme une histoire en raccourci de l'ancienne administration française, des conseils, des chambres des Comptes et des Monnaies, de tous les services militaires, des colonies, du Parlement, de la municipalité de Paris, de la prévôté, des receveurs des pauvres, du clergé, des églises, des Académies et Sociétés, de la Faculté de médecine, des corporations, des marchands. Même pour la période moderne, le livre est utile, car il fournit une longue énumération de compagnies, sociétés, loges maçonniques, etc. Mais ceci ne veut pas dire que le Moyen Age ne tient aucune place dans le livre. Au contraire, des séries comme celles des enseignes de pèlerinage, de certains services royaux, des maisons des reines de France, de nombreuses provinces et villes (Anjou, Bourges, Bourgogne, Dauphiné, etc.), de méreux des églises, de jetons de particuliers ou banaux (p. 401-408, 503-510), etc., prouvent que les documents anciens ne font pas défaut dans le *Manuel*. La Renaissance et le xvi^e siècle, en particulier, y sont fort bien représentés aussi.

L'auteur a eu raison de constituer une liste spéciale de devises latines, françaises et grecques (p. 486-502) ; elle paraît fort instructive et suscitera sans doute maints rapprochements utiles.

En somme, on doit remercier M. Blanchet de l'instrument de travail qu'il vient de fournir aux érudits. On pourra sans doute le critiquer ; mais on lui empruntera sûrement beaucoup, en oubliant quelquefois de le citer.

B.

Marcel BOUCHARD. De l'humanisme à l'Encyclopédie. Essai sur l'évolution des esprits dans la bourgeoisie bourguignonne sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Paris, Hachette. Gr. in-8^o, XIII et 978 pages.

Relier l'histoire littéraire à l'histoire politique et à l'histoire sociale est une idée juste et féconde, mais à condition que la liaison ne soit pas toute formelle, à condition qu'on connaisse réellement l'histoire politique et les institutions, à condition enfin qu'on ne prenne à l'histoire politique que ce qui éclaire la genèse et la compréhension des œuvres. Ceci s'imposait d'autant plus, dans le cas présent, que le sujet traité ne présente pour l'histoire des lettres qu'un intérêt restreint. M. Bouchard reconnaît que les écrivains bourguignons qu'il étudie ne sont intéressants que comme témoins et non comme artistes et créateurs.

Au lieu de fondre l'histoire des idées et l'histoire politique, M. Bouchard les a juxtaposées. Quel rapport y a-t-il, par exemple, entre les scandales dont les cou-

vents sont parfois le théâtre (p. 245 et suiv.) et les œuvres bourguignonnes? On ne le voit pas. Intituler le chapitre xv « les idées laïques », c'est commettre un anachronisme. On ne voit pas du tout que les Bourguignons du XVIII^e siècle aient pensé à la séparation de l'Église et de l'État; en fait, il ne s'agit dans ce chapitre que des rapports des deux puissances, la temporelle et la spirituelle. Ce chapitre n'est d'ailleurs pas rattaché par un lien étroit à la production littéraire et il fait figure de hors-d'œuvre.

Quel rapport entre le chapitre XVI, qui est un exposé assez superficiel de l'opposition momentanée du parlement de Dijon et des États de Bourgogne à propos de l'impôt, avec la production littéraire bourguignonne? A moins qu'on ne fasse aux remontrances rédigées par le président De Brosses l'honneur immérité de les considérer comme une œuvre littéraire.

Je ne parle pas du dernier chapitre : « L'esprit public à la veille de la Révolution », sur lequel j'aurais trop à dire. Mais je suis obligé de constater que cette thèse est hybride, puisqu'elle est un composé mal fondu de choses différentes, dont les rapports n'apparaissent que d'une façon confuse.

Je la juge maintenant en historien, j'ai le regret de constater qu'elle est très mal informée, remplie d'erreurs et de lacunes graves, malgré ses dimensions. A lire le titre, on pourrait s'imaginer que le livre est consacré à la bourgeoisie bourguignonne, et on s'aperçoit aussitôt que M. Bouchard ne sait pas ce que c'est que la bourgeoisie au XVIII^e siècle, puisqu'il applique cette épithète aux membres du parlement et des cours souveraines qui étaient tous nobles. « Le monde intellectuel », dit-il, « est celui de la robe » (p. xii). Alors il n'est pas bourgeois! La bourgeoisie n'apparaît guère que dans la seconde partie du livre, quand il traite de l'Académie.

Je m'attendais à trouver une description des classes sociales et de leurs frontières. Cette description est absente. La noblesse d'épée? On la cherche sans la rencontrer. L'Université? Un mot vague par-ci par-là. Le clergé? Il n'apparaît qu'incidemment. Le commerce, l'industrie? M. Bouchard dit un mot des maîtres de forges et il les présente comme des parvenus, ignorant tout simplement que les principaux d'entre eux siégeaient au parlement. Le recueil de MM. Georges et Hubert Bourgin, qu'il ne connaît pas, sur *l'Industrie sidérurgique*, lui en aurait pourtant fourni la liste et il y aurait vu nombre de nobles de robe : De Courtivron, Mandat de Grancey, Chartraire de Montigny, Mairetet de Thorey, Le Gouz de Saint-Seine, etc.

M. Bouchard étudie le mouvement des idées et il oublie simplement le courant janséniste qui était aussi profond en Bourgogne qu'ailleurs, mais il réduit la Bourgogne à la ville de Dijon et la ville de Dijon aux parlementaires.

S'il touche aux institutions, il énonce des aphorismes comme celui-ci qui désarme : « La plèbe domine aux États ! » Il n'a jamais ouvert l'introduction du grand ouvrage de Beaune et d'Arbaumont où il aurait appris que, loin de s'embourgeoisier, les États de Bourgogne, comme tous les autres, s'aristocratisaient de plus en plus au XVIII^e siècle, puisqu'à partir de 1754 on exigea de la noblesse « entrante » la propriété d'un fief de haute et moyenne justice et, qu'à partir de 1769, on obligea les gentilshommes revêtus de charges de judicature et de finances à s'en défaire pour garder leur droit d'entrée. Il ne sait pas apparemment que la chambre du

Tiers ne comprenait que des nobles de cloche, des maires en possession d'offices qui anoblissaient.

Il raconte une querelle qui s'éleva entre les États et le parlement à propos des impôts sans avoir recouru une seule fois à la correspondance de l'intendant ni à celle du prince de Condé, gouverneur de la province. L'intendant disparaît de son livre. Il n'a pas compris, d'ailleurs, le sens exact de la querelle qu'il expose, faute d'avoir fait attention que le parlement de Dijon était en même temps Cour des aides et que c'est en cette qualité qu'il pouvait exiger l'enregistrement de toutes les mesures bursales. Il a piqué quelques extraits dans les dossiers dont il n'a étudié aucun à fond.

Quelques lignes vagues lui suffisent pour caractériser la rénovation des études après la suppression des jésuites ; dans une ville où Guyton de Morveau a écrit sur la question !

Il fait des parlementaires des disciples des philosophes. A l'en croire, « les parlements ont divulgué les doctrines des philosophes » (p. 899). Il ignore que les parlements combattaient l'absolutisme, tandis que les philosophes, en grande majorité, s'en accommodaient et comptaient même sur lui pour faire les réformes qu'ils préconisaient. Il ne voit pas qu'il se contredit quand il dit plus justement, p. 823, que l'idéal de la bourgeoisie était la monarchie démocratique. Il n'a pas vu l'importance grandissante de l'esprit féodal dans l'opposition parlementaire.

Il lui suffit de quelques pamphlets satiriques, qui ne sont peut-être pas bourguignons, pour qu'il écrive qu'il n'y a chez les Bourguignons « nulle religion monarchique » (p. 289) !

Il n'a pas aperçu le vrai caractère de l'évolution politique qui s'est faite dans le monde parlementaire de Louis XIV à Louis XV. Un Bouhier considérait les fiefs comme des donations de nos rois, la justice seigneuriale comme une délégation du roi. Un De Brosses, fidèle aux enseignements de Montesquieu, pensait le contraire, c'est-à-dire, pour employer l'expression des feudistes de la fin du siècle, que *fief et juridiction ne font qu'un*, maxime féodale que le parlement de Dijon a peut-être appliquée dans ses arrêts. Mais tout cela est lettre morte pour M. Bouchard, qui se propose pourtant de mesurer « l'évolution des idées ».

Il écrit sans sourciller, p. 926, que pour résister au prince les parlementaires renonçaient à s'abriter derrière les coutumes antiques, qu'ils formaient désormais « une aristocratie sans traditions et sans doctrines aristocratiques », quand le contraire est exactement la vérité, puisqu'ils s'appuyaient constamment sur des précédents et des textes. M. Bouchard nous dit lui-même, p. 932, que ce patriciat avait sauvagéardé le maintien des traditions de la province. Mais, ici même, il exagère singulièrement l'originalité de la Bourgogne au milieu des autres provinces françaises. Pour prouver sa thèse, il aurait dû comparer la Bourgogne aux autres provinces sur lesquelles nous possédons des études. Il n'en a pas eu l'idée.

L'histoire générale du XVIII^e siècle lui est à peu près fermée. Il ne connaît aucun des livres essentiels qui l'auraient renseigné : ni le *Parlement de Bretagne* de Le Moy, ni les *Justices seigneuriales en Bretagne* de Giffard, ni l'*Évolution économique et sociale de la France au XVIII^e siècle* de M. Henri Sée, ni les *Classes rurales* du même, etc.

Sa bibliographie est un chaos où des séries entières d'archives figurent comme s'il les avait dépouillées ! Il est visible qu'il a embrassé un sujet trop vaste qu'il n'a

pas pu dominer. Il est visible aussi qu'il n'a pas su acquérir la préparation historique indispensable.

Il est infiniment plus à son aise dans l'analyse des œuvres ; mais, là encore, on peut regretter une facilité qui dégénère en prolixité.

Voilà donc une thèse dont l'intention générale était excellente et qui mettra en circulation beaucoup d'idées fausses et d'erreurs, si on la lit pour y puiser des notions historiques.

Albert MATHIEZ.

Selma STERN. *Jud Süss. Ein Beitrag zur deutschen und zur jüdischen Geschichte.* Berlin, Akademie-Verlag, 1929. In-8°, xv-346 pages. (Veröffentlichungen der Akademie für die Wissenschaft des Judentums).

C'est surtout à l'aide de documents inédits, conservés principalement aux Archives d'État de Stuttgart, que l'auteur a composé cette très intéressante biographie, qui intéresse à la fois l'histoire des Juifs et celle des principautés allemandes du XVIII^e siècle. Joseph Süss Oppenheimer, né dans une famille juive de Heidelberg vers la fin du XVII^e siècle, avait fait une rapide fortune comme marchand et comme banquier (ces deux formes de commerce étaient souvent unies). Le hasard le mit en rapport avec le prince de Würtemberg Karl Alexander, qui, en 1733, devint inopinément souverain de ce pays. Il employa comme homme de confiance Süss Oppenheimer, qui, d'abord « agent de la Cour », fut nommé *résident*, puis membre du Conseil des finances, et dirigea toutes les affaires du Würtemberg, mais sans être ministre en titre.

Homme d'affaires consommé, entreprenant, très actif, au courant des questions économiques, Süss Oppenheimer servit admirablement la politique de Karl Alexander, qui voulait s'affranchir de l'autorité des États (*Stände*) du Würtemberg, jusqu'alors tout-puissants. Comme la levée des impôts dépendait de cette assemblée, Karl Alexander essaya d'accroître ses revenus patrimoniaux et de les utiliser aux fins de sa politique. Süss y réussit en remaniant l'administration domaniale, en affermant une partie de ses revenus, en établissant des monopoles, suivant la formule du mercantilisme. La création d'industries nouvelles fut encouragée ; toute une nouvelle politique économique, et aussi financière, fut mise en œuvre. Avec une grande habileté, Süss accomplit toutes ces transformations et inspira des tractations monétaires, qui susciteront des conflits avec la Hesse et avec l'Empire.

Karl Alexander et son homme de confiance avaient provoqué bien des mécontentements en Würtemberg même, car la majorité des personnages politiques et des bourgeois étaient hostiles à des innovations qu'ils jugeaient nuisibles à leur autorité ou à leurs intérêts. Aussi, lorsque Karl Alexander mourut subitement, en 1737, Süss fut-il arrêté, avec quelques autres conseillers du prince défunt, et son procès se termina par une condamnation à mort, en 1738. Cependant, Süss Oppenheimer n'avait pas abandonné ses occupations premières : il était toujours resté négociant, banquier et aussi fournisseur de la Cour. Mme Selma Stern trace un portrait très vivant, très attachant, de ce curieux personnage, gagné aux idées nouvelles, très libre d'esprit, mais resté fidèle, malgré les apparences, à la foi de ses pères, et qui

ne renia jamais ses coreligionnaires. Ce qui accroît encore l'intérêt de cette excellente monographie, c'est la publication de nombreux documents inédits, qui constituent la seconde partie de l'ouvrage.

Henri SIEZ.

George P. SCHMIDT. The Old Time College President. New-York, Columbia University Press, 1930. In-8°, 251 pages.

Ce livre, qui est une thèse de doctorat en philosophie soutenue devant l'Université de Columbia, est une importante contribution à l'histoire des Collèges américains et de leurs présidents.

Tandis que, dans l'Angleterre médiévale, le Collège est une partie constitutive d'un tout qui est l'Université, le Collège américain de l'époque coloniale est un établissement indépendant, isolé, une sorte de pépinière de pasteurs. Dans ce pays neuf, privé de voies de communication, une Université serait coûteuse et inutile. Un Collège, plus ou moins fermé aux influences extérieures, donne aux futurs ministres la formation appropriée aux besoins religieux locaux. Les 150 Collèges fondés de 1638 à 1850 (9 seulement de 1638 à 1776) l'ont été surtout par des corporations religieuses, plus exceptionnellement par des États. Successivement, les calvinistes anglais ou puritains ouvrent Harvard, Yale, Oberlin, Williams ; les presbytériens irlando-écossais dotent Princeton (1746) ; les baptistes, Brown ; les anglicans, William et Mary. A partir de 1830, les méthodistes, qui doivent une partie de leur force au gouvernement épiscopal, rouvrent des Collèges tombés en décadence. Suivant l'exemple brillant de Columbia, les Collèges de caractère interconfessionnel se multiplient. C'est surtout dans le Sud et dans l'Ouest (M. Schmidt ne dit pas pourquoi) que se créent les Collèges d'État (Virginie, Michigan, Alabama).

Le chef du Collège américain, le président, est puissant. En Angleterre, il était subordonné au recteur, au chancelier. Il n'était que le premier des professeurs, responsable de la conduite des « tutors » et de la discipline générale. En Amérique, il ne dépend généralement, comme à Yale, que d'un conseil de « trustees », notables sans attache avec l'enseignement. Sur eux, il exerce normalement une influence. Ses fonctions, fort importantes, sont celles d'un administrateur temporel, d'un professeur de civisme américain, d'un éducateur, d'un guide religieux.

Le chapitre du livre intitulé *The Office* insiste moins sur l'activité administrative du président que sur son activité financière. Les quêtes, les dons de bourses, les subventions accordées par les gouvernements locaux, les loteries organisées par le président, viennent remplir les caisses du Collège, trop souvent vides. Presque tous financiers avisés, les présidents sont de bons Américains, de zélés patriotes. Pour un Quincy de Harvard, champion lyrique de la Nouvelle Angleterre, combien de chefs des Collèges, imitant John Witherspoon, prononcent de remarquables discours aux grands anniversaires nationaux. Beaucoup de présidents, tels T. Dwight, prennent une part active à la vie politique.

M. Schmidt montre que, sur les caractères de l'éducation collégiale et sur l'attitude à l'égard de la religion, les présidents appartiennent à deux écoles : celle des conservateurs, celle des novateurs. Les « porteurs des antiques traditions » sont de

gèvres disciplinaires qui ne jurent que par les règlements, parfois fort minutieux et sévères ; celui d'Union College (1802) comptait onze chapitres de chacun sept à vingt-trois paragraphes. Les dignitaires de cette École sont généralement convaincus de la prééminence des études classiques et mathématiques et s'opposent à l'introduction des enseignements nouveaux de l'histoire et des sciences physiques. Dans la dernière année des études collégiales, tous les présidents s'accordent à mettre au premier plan l'enseignement de la philosophie, si nécessaire à la constitution d'une élite américaine. Pour la plupart, ils enseignent à leurs élèves la philosophie anglaise de Locke, de Berkeley, de Hume, et plus tard celle des maîtres écossais comme T. Reid. Ils se font les champions de la décentralisation et du gouvernement censitaire, parfois même de l'esclavage, considéré comme autorisé par l'Écriture. Conservateurs au point de vue pédagogique et politique, ils le sont également au point de vue religieux. Timothy Dwight est un partisan convaincu de l'inspiration intégrale des livres saints, de l'harmonie absolue entre la Bible, la raison et la foi. A ces présidents s'opposent chaque jour de plus nombreux « prophètes d'idéal » qui s'inspirent d'une pédagogie, d'une philosophie nouvelles. Dès 1753, une brochure : *The General Idea of the College of Miramont*, envisage l'adoption d'un programme spécial aux futurs hommes d'affaires, aux magistrats. Les cinq années du séjour au Collège devraient être consacrées : les trois premières, aux disciplines littéraires et mathématiques ; les deux dernières, à des études plus concrètes (agriculture, histoire). Samuel Johnson, de Columbia, dans un célèbre *Advertiser*, dresse un programme si riche qu'il n'a jamais été appliqué tel quel. A partir de 1800, la spécialisation fait des progrès, les options se multiplient. Dans certains Collèges, en 1850, les étudiants ont le choix absolu entre les diverses matières.

La discipline devient plus douce, plus humaine, fait appel au sentiment d'honneur des étudiants et moins aux sanctions brutales. A la suite des Nott, des Wayland, des John Humphreys, les présidents novateurs enseignent la philosophie kantienne, propagée par Coleridge et Emerson. On renonce au calvinisme étroit pour suivre les Unitariens ou les champions audacieux du libre examen (Holley, Copper). D'autres présidents se bornent à parler en faveur de l'idéalisme nouveau, des missions lointaines, de la lutte contre l'alcoolisme et contre l'esclavage. Vers 1850, leurs efforts sont couronnés de succès : les Collèges sont transformés, les étudiants affluent. Mais le développement du machinisme et des voies de communication, l'immigration européenne créent de nouveaux besoins. Les Universités vont se multiplier.

Le livre de M. Schmidt sera fort utile. Le développement en est clair. La documentation paraît complète. La bibliographie, qui occupe treize pages, rendra des services, bien qu'elle ne soit point critique et ne distingue pas l'essentiel du secondaire. Il y a un bon index.

L'ouvrage ne nous paraît pas assez précis. Le plan adopté disperse l'attention du lecteur. Surtout l'exposé n'explique point les faits et il manque parfois de vie. M. Schmidt n'a fait qu'indiquer la part de premier plan qu'ont prise les présidents de Collège à la formation, dans la classe moyenne, d'une conscience nationale américaine à la veille de la guerre de Sécession. L'influence exercée par les présidents unitariens et les disciples d'Emerson n'est pas assez caractérisée. Enfin, le livre est trop abstrait ; c'est souvent une simple juxtaposition de faits. Peut-être, M. Schmidt eût-il été bien inspiré de consacrer un ou deux chapitres au caractère

et à l'activité de quelques grands présidents comme T. Dwight, Samuel Johnson, John Witherspoon.

E. PRÉCLIN.

Propylæen-Weltgeschichte, sous la direction de Walter GOETZ. T. VII : *Die französische Revolution, Napoleon und die Restauration, 1789-1848*, par Alfred STERN, F. SCHNABEL, O. WALZEL, H. HERKNER et F. LUCKWALDT. Berlin, Propylæen-Verlag, s. d. [1929]. In-4°, xxiv-599 pages. Prix : 30 mk.

Voici le premier volume d'une grande histoire générale, qui doit en comprendre dix. Le sous-titre qu'elle porte, *L'évolution (Werdegang) de l'humanité dans l'ordre social, politique, économique et intellectuel*, en caractérise la conception générale et le dessein d'ensemble. C'est une œuvre synthétique, rédigée par des spécialistes autorisés à l'intention du grand public cultivé, auquel une abondante illustration en rendra la lecture plus attrayante, plus facile et plus instructive. Elle répond donc au même besoin de haute vulgarisation scientifique et de vue de l'histoire dans sa totalité qui nous a valu, par exemple, en France, *Peuples et civilisations* de MM. Halphen et Sagnac, ou *L'évolution de l'humanité* de M. Henri Berr, et qui, presque au même moment que la *Propylæen-Weltgeschichte*, plus semblable au premier de ces deux ouvrages, a donné naissance en Allemagne au *Museum der Weltgeschichte*, qui se rapproche davantage du second.

Le premier volume, après une partie de philosophie de l'histoire (les conceptions de l'histoire universelle, la race et l'histoire, le sol et l'histoire), contiendra la préhistoire et l'histoire jusqu'à l'avènement de la Grèce. Le second mènera le lecteur jusqu'à la fin du monde antique. Puis viendront le Moyen Age (III), le gothique et la Renaissance (IV), Réforme et Contre-Réforme (V), l'ère de l'absolutisme (VI), Révolution et Restauration (VII), libéralisme et États nationaux (VIII), la formation du système politique mondial (IX) et enfin l'ère de l'impérialisme. Si, dans l'ensemble, ce plan suit autant que possible les grandes lignes de la chronologie, la conception même de l'œuvre, le dessein qu'elle se propose — d'expliquer au moins autant que de raconter — ont imposé certains déplacements : ainsi Pierre le Grand figurera dans le neuvième volume, évidemment pour expliquer la Russie d'Alexandre II et d'Alexandre III, et le septième, que nous avons sous les yeux, traite l'histoire économique de 1750 à 1850, comme le dixième fera pour celle de 1850 à 1914 ou 1918. En tête de chaque volume, une courte introduction du directeur de la collection marquera les caractères essentiels de l'époque à laquelle il est consacré. La réunion de ces introductions présentera une vue générale de l'évolution historique qui, de toute façon, aura son grand intérêt.

Celle par laquelle s'ouvre le septième volume explique l'importance exceptionnelle qu'a la Révolution de 1789 dans l'histoire de l'humanité, montre tout le sens et toute la portée du mouvement de l'*Aufklärung* où elle a ses racines et marque les caractères de son action sur tout le xix^e siècle. L'exposé de la Révolution elle-même et de son action sur l'Europe est de M. Alfred Stern, qui consacrait récemment un intéressant volume à l'influence de la Révolution française sur l'esprit allemand¹, celui de l'ère napoléonienne de M. Schnabel. Ensuite s'interposent un

1. *Der Einfluss der französischen Revolution auf das deutsche Geistesleben*. Stuttgart et

livre d'histoire intellectuelle, *Le classicisme et le romantisme comme phénomènes européens*, de M. Walzel, puis un livre d'histoire sociale, de M. Herkner, *Les mouvements sociaux et économiques*, et le volume s'achève sur le tableau de l'ère de la Restauration que donne M. Luckwaldt. Il n'est peut-être pas tout à fait oiseux de noter que chacun des livres « politiques » a environ 120 pages, et chacun des deux autres environ 80. Par une nouveauté ingénieuse et utile, des tables placées à la fin de l'ouvrage présentent, sur quatre colonnes, le synchronisme des principaux événements de l'histoire intérieure, extérieure, économique et sociale et intellectuelle. Un index bien fait facilite les recherches. Par contre, aucune bibliographie, aucune référence, pas une note en bas de page. Principe et système, évidemment. Mais était-il sage de poser l'un et d'appliquer l'autre de façon aussi rigoureuse dans un ouvrage qui, après tout, est appelé à être consulté et lu par des étudiants et des professeurs?

Toute œuvre collective présente nécessairement des disparates qui empêchent de la juger comme on ferait d'un livre d'un seul jet, où s'exprime la personnalité d'un auteur. En outre, dans un ouvrage tel que celui-ci, où une matière immense doit tenir dans un espace relativement très restreint, la liberté de mouvement des collaborateurs n'est naturellement pas entière et, à certaines des critiques qu'on serait tenté de leur adresser, ils pourraient à bon droit objecter qu'à leur place et dans les mêmes conditions personne n'aurait pu faire mieux. Il y a cependant des cas où cette réponse ne porte pas. Par exemple, le portrait de Charles X que donne M. Luckwaldt est d'une indulgence excessive, et la juste sévérité avec laquelle est jugé Polignac ne met pas les choses entièrement au point (479-482). Il y a une certaine contradiction ou un certain flottement dans la façon dont il est parlé du milliard des émigrés (479). Est-ce par arrière-pensée, ingénuité, scrupule d'historien incertain ou malchance d'expression qu'on lit (485) que « la lutte (le 28 juillet 1830) paraissait absolument affaire de tout le peuple »? Sur « absolument » (*durchaus*), ce ne serait qu'une querelle de style : mais « paraissait »? Au portrait de Louis-Philippe (486-488), il manque des traits essentiels, mais plus encore la vigueur et le relief. Surtout, ni pour la Restauration, ni pour la monarchie de Juillet, on ne trouve indiquées les raisons profondes, en quelque sorte congénitales, qui les condamnaient à l'échec, ces raisons que M. Charléty a mises si fortement en lumière dans ses deux volumes de *L'Histoire de France contemporaine* de Lavisse.

Les parties les plus neuves du livre, moins peut-être par ce qu'elles apportent d'original que parce qu'elles donnent une vue d'ensemble de développements qui, ailleurs, sont le plus souvent présentés en ordre dispersé et qu'elles les encadrent dans la marche générale de l'histoire, sont sans nul doute les livres III et IV. La psychologie de l'époque par laquelle s'ouvre le premier, le tableau de la philosophie allemande, l'analyse des causes et du sens de la réaction romantique peuvent susciter sur certains points la contradiction, mais font réfléchir et mettent bien en lumière, par des exemples précis, le rôle des mouvements intellectuels dans l'évolution politique. M. Herkner, de son côté, donne, à grands traits, une véritable histoire sociale de l'Europe durant le siècle qui se termine par la Révolution de 1848, et ses chapitres VI et VII entre autres — patronat et prolétariat — sont une psychologie sociale extrêmement intéressante.

Berlin, Cotta, 1928, in-8°, 256 p. C'est une étude précise et fouillée d'histoire des idées, qui apporte un complément précieux au travail devenu classique de M. Meinecke, *Weltbürgertum und Nationalstaat*.

Cette nouvelle histoire générale s'annonce donc fort bien. On en attend avec curiosité les prochains volumes. S'ils ressemblent à celui-ci, elle prendra dignement sa place à côté des grandes synthèses du même genre qui paraissent en même temps ailleurs. La simultanéité de ces œuvres collectives, qui, de points de vue nationaux divers, envisagent et présentent la même évolution, permettra des rapprochements et des comparaisons qui, sans nul doute, contribueront au progrès général des études historiques et peut-être aussi à une plus exacte compréhension réciproque des peuples.

Louis EISENMANN.

F.-R. DARESTE et P. DARESTE. Les Constitutions modernes. Traductions accompagnées de notices historiques et de notes explicatives, 4^e édition entièrement refondue par J. DELPECH et J. LAFERRIÈRE. T. I et II. Paris, librairie du Recueil Sirey, 1928 et 1929. In-8°, xxxvii-670 et 912 pages.

Depuis quelques dizaines d'années, l'histoire et le droit se sont singulièrement rapprochés l'un de l'autre. Les juristes ont, en maint domaine, pris l'habitude de penser plus historiquement, et l'orientation sans cesse plus marquée de l'histoire vers les aspects économiques et sociaux de la vie des sociétés humaines a exigé d'un nombre croissant d'historiens une connaissance au moins générale des principes fondamentaux de l'évolution juridique et des institutions essentielles du droit public et privé. Dans certains projets de réforme de l'enseignement supérieur est apparue l'idée d'imposer aux étudiants en droit, au moins à l'élite d'entre eux, à ceux qui aspirent au doctorat, l'obligation d'un passage, si bref fut-il, à l'école de la méthode historique, et, réciproquement, aux futurs historiens un apprentissage de la méthode du droit. Si l'organisation des Facultés, encore trop souvent plus juxtaposées que fondées dans les Universités, si les considérations économiques aussi, le bouleversement apporté par la guerre dans la condition des fortunes, la nécessité où sont la plupart des jeunes gens de se suffire vite, mettent obstacle, pour longtemps encore peut-être, à ce qui paraîtrait à certains un alourdissement des études, et en serait à coup sûr un allongement — mais combien profitable ! —, on peut du moins constater avec satisfaction qu'un nombre croissant de jeunes gens se mettent spontanément à une discipline qu'il n'est pas possible actuellement de leur imposer. Il faut souhaiter qu'aux futurs historiens l'organisation de l'enseignement et la multiplication d'instruments de travail adaptés à leur préparation et à leurs besoins facilitent de plus en plus le contact fécond avec les sciences juridiques.

La nouvelle édition des *Constitutions modernes* de MM. Darest — du « Darest », comme on a l'habitude de nommer familièrement l'ouvrage — dont deux professeurs de droit public de l'Université de Strasbourg, MM. Delpech et Laferrière, viennent de faire sortir les deux premiers tomes, est un des plus précieux de ces instruments de travail. Ces deux volumes présentent, sur un plan méthodique, avec beaucoup de clarté et de précision, toutes les Constitutions actuellement en vigueur en Europe, jusqu'à celle, toute récente (7 juin 1929), du nouvel État de la Cité du Vatican, issu des accords du Latran. Depuis l'impression du second

volume, diverses révisions constitutionnelles ont encore été accomplies, par exemple en Autriche, au début de 1930 ; les résultats en figureront dans le fascicule, à paraître prochainement, qui contiendra en même temps l'index des Constitutions européennes. La date à laquelle seront publiés les volumes consacrés aux Constitutions extra-européennes n'est pas encore annoncée ; on souhaite qu'elle soit aussi rapprochée que possible, car les services que peut rendre l'ouvrage sont très grands.

Chaque Constitution est précédée d'une notice, d'étendue appropriée à l'importance du pays auquel elle est consacrée, toujours succincte, mais toujours dense et précise. La rédaction de cette notice n'allait pas sans quelque difficulté pour les pays — telles la Grande-Bretagne ou la Hongrie — qui ne connaissent pas la notion formelle de la loi constitutionnelle, où une loi ne reçoit le caractère constitutionnel que de la coutume et de la force de l'opinion publique, en vertu de son importance fondamentale. La difficulté a été, dans l'ensemble, heureusement surmontée. Il y en avait une autre, le risque de laisser les notices subir plus ou moins l'influence de conceptions, de convictions ou de passions politiques. Ce risque-là, aussi, a été évité presque partout : la notice Autriche, par exemple, est d'une impartialité, d'une « objectivité », d'une sobriété exemplaires, et la notice Hongrie non plus ne prête point dans son ensemble à une critique sérieuse, en dépit de telle ou telle incidence légèrement tendancieuse (il est peut-être un peu hardi de dire, II, p. 5, que « la révolution éclata le 31 octobre 1918 sans répondre, semble-t-il, à un véritable mouvement de la nation », et le « semble-t-il » a tout l'air d'une recherche d'alibi). Chacune des notices est accompagnée d'une bibliographie, abondante et méthodiquement classée. Ces bibliographies, et avec elles les notes, soit de référence, soit d'explication, dont est muni le texte sont des plus utiles, en dépit de quelques inexactitudes et de quelques omissions : il est surprenant, par exemple, de voir *l'Histoire politique de l'Europe contemporaine* de M. Seignobos citée dans la première édition de 1897 et dans la traduction anglaise de 1900, mais non dans la septième édition de 1926, qui en a fait en réalité un livre entièrement nouveau. On est tenté de regretter que les bibliographies ne soient pas critiques, que les ouvrages essentiels ou particulièrement sûrs ne soient pas distingués des autres, ne serait-ce que par un adjectif ou même un signe, que tel résumé de dixième main ou tel piètre démarquage figure à côté d'ouvrages essentiels. Le risque du procédé adopté est surtout de faire perdre du temps aux chercheurs dans la lecture de volumes dont ils ne tireront aucun profit. Mais, sans doute, les auteurs ont-ils craint de tomber dans le « subjectivisme » ou dans l'arbitraire.

La fort intéressante préface que M. Chavegrin a mise en tête de cette nouvelle édition dégage avec beaucoup de netteté et de pénétration quelques-uns des traits essentiels de l'évolution politique la plus récente de l'Europe. Les grands bouleversements que la guerre et ses conséquences ont apportés dans les conceptions et les institutions du droit public y apparaissent en un vigoureux relief. Pour les historiens, apprentis, compagnons et parfois même maîtres, il y aura grand profit à voir ainsi projeter la lumière juridique sur des problèmes qu'ils sont habitués à considérer sous un autre jour ; ils en saisiront mieux la nature, ils verront plus clair dans cette question des rapports de la forme et du fond, qui est essentielle dans l'histoire des institutions, et à laquelle, trop longtemps, on n'a ni du côté des juristes, ni de celui des historiens prêté assez d'attention.

Le « Dareste » est, par sa conception d'ensemble et ses dimensions, plutôt destiné à être un instrument de recherche qu'un manuel d'études quotidiennes, et les

étudiants en histoire qui ne veulent ou ne peuvent pas faire des questions constitutionnelles une étude spéciale recourront plus volontiers aux *Constitutions de l'Europe nouvelle* de M. Mirkine-Guetzéwitch, dont la seconde édition vient de paraître¹, dix-huit mois seulement après la première. Mais, même à eux, la consultation du « Daresté » s'imposera plus d'une fois, en cas de doute sur le texte même ou sur l'explication à en donner ; pour des historiens plus avancés ou plus spécialisés, il sera l'ouvrage fondamental. A le feuilleter et, naturellement, bien plus encore à l'étudier de près, on apprécie tout ce qu'il représente de labeur minutieux, souvent pénible, toujours ingrat ; on mesure, avec l'étendue du service que ses premiers auteurs et leurs continuateurs ont rendu aux travailleurs, celle de la gratitude qui leur est due².

Louis EISENMANN.

G. K. LOUKOMSKI. *Kiev, ville sainte de Russie*. Paris, Danguin, 1929. In-4°, 118 pages, nombreuses illustrations.

Les amateurs français d'art slave peuvent se réjouir : ils ont enfin un travail d'ensemble fait avec compétence, avec soin, avec goût et richement illustré par l'auteur lui-même sur la « mère des villes russes ». M. Loukomski, à la fois archéologue, architecte et peintre, évocateur, dans un passé déjà lointain, des trésors artistiques des anciennes résidences impériales, nous transporte aujourd'hui au fond des steppes, dans le berceau de la civilisation russe-ukrainienne. Son livre, d'une riche présentation, d'une belle tenue littéraire, d'un style vivant et précis, se divise en deux parties inégales. La première, de beaucoup la plus considérable, décrit la période des origines chrétiennes de la vieille cité ; elle étudie ses monuments figurés, encore si mal connus, hélas ! et les reproduit abondamment en photographies, dessins et aquarelles.

Révélation tout à fait surprenante pour les profanes : la Sainte-Sophie, Sagesse divine de Kiev — dont seul l'intérieur subsiste sous sa forme primitive — la cathédrale la plus vénérable par son antiquité (xi^e siècle) de toute la sainte Russie, ne relève pas, semble-t-il, de Byzance, qui, pourtant, l'a appelée à la vie ! En effet, ni le plan général (plus large que long, avec ses neuf absides) ni les principes de construction (brique et moellon, couches en bois des fondations, etc.) ne se retrouvent

1. Paris, Delagrave, 1930.

2. Les traductions de textes sont naturellement de valeur inégale, et une révision y trouverait plus d'une phrase ou plus d'un terme à modifier. Il faut souhaiter que le succès de l'ouvrage en rende l'occasion prochaine. Elle serait aussi propice à la rectification de quelques inexactitudes ou confusions et d'un certain nombre de fautes d'impression. Par exemple, I, 59, « empereur d'Allemagne » ne rend pas exactement la nuance qu'exprime *Deutscher Kaiser* et ne fait pas sentir ce que ce terme évoque de souvenirs historiques. I, 38, UEBERS, *Der alban. Verfassung*, est un peu surprenant : ne serait-il pas tout simplement question d'une traduction de la Constitution albanaise ? I, 51 et suivant, Marschall von Bieberstein, et non *Marschall* ; I, 57, Loringhoven, et non *Laringhoeven* ; *Grais* n'est-il pas *Hue de Grais*, et n'est-ce pas sous ce nom qu'il convient de le citer ? I, 59, Verdross et non *Van Verdross* ; I, 521, Zimmer, et non *Zimmer* ; II, 2, Turba, et non *Zurba* ; 4, Žolger, et non *Zolcer* ; 11 et 14, Édouard Sayous, au lieu de *André E.* ou de *H. Sayous*. Les titres des ouvrages ou articles étrangers auxquels renvoient les notes devraient également être revus avec attention.

dans aucune église byzantine existante. Par contre, ils rapprochent Sainte-Sophie, jusqu'à certains détails d'exécution, des édifices religieux du Caucase, sans qu'il y ait, toutefois, similitude parfaite. Peut-être ces églises ne sont-elles toutes que des copies ou variantes d'un modèle unique, de la *Nouvelle Basilique* (IX^e siècle) de Constantinople, aujourd'hui disparue? M. Loukomski paraît hésiter entre diverses hypothèses, pour conclure hardiment que Sainte-Sophie est un « monument national indépendant ». Tout cela est curieux, passionnant, comme toute énigme historique.

Les mêmes influences orientales, plutôt que grecques, apparaîtraient encore, nous dit l'auteur, dans l'iconographie. Malheureusement, il ne nous montre que quatre ou cinq reproductions des plus anciennes mosaïques, prises dans une publication antérieure. La raison qu'en donne l'éminent byzantiniste M. Diehl, dans sa préface au présent ouvrage, oblige à s'incliner devant l'impossibilité matérielle, due aux circonstances. Seulement, l'analyse de cette « peinture psychologique » y perd beaucoup. Voir particulièrement l'intéressante comparaison, mais qui reste en l'air, entre les portraits-types des trois hiérarques : saint Jean Chrysostome, saint Grégoire le Thaumaturge et saint Basile le Grand.

Par ailleurs, on aimerait plus de netteté, un accent plus personnel, dans le développement des idées de l'auteur sur l'originalité des conceptions religieuses russes et surtout une maîtrise plus sûre dans son interprétation liturgique et dogmatique des œuvres étudiées. Ainsi, l'Orante, appelée à Sainte-Sophie *Muraille indestructible*, qui figure l'Église, a toujours été en Orient l'image de la Vierge et n'a pas été « confondue avec elle plus tard » (?). Depuis saint Irénée, c'est-à-dire depuis la fin du II^e siècle, Marie est l'*Ecclesia*, identification mystique qui, par saint Jérôme et saint Zénon, a passé, dès le IV^e siècle, en Occident.

De même pour la Cène des apôtres, finement interprétée par M. Loukomski, en tant que style et symbolisme. Mais pourquoi prétend-il que la double représentation du Christ, donnant d'abord le pain, puis le vin, à ses disciples, s'expliquerait par le désir d'insister sur la communion sous les deux espèces, refusée au troupeau des fidèles par l'Église catholique? Nous savons que l'usage antique a subsisté dans cette dernière jusqu'au XIII^e siècle¹ et n'est tombé en désuétude que peu à peu, aboli seulement par le Concile de Constance en 1414-1418. Il est trop évident que les Apôtres communient sous les deux espèces.

Ce ne sont que de bien petites réserves ; au fond, la description des vieilles églises et des couvents de Kiev, de leur architecture, décoration et fresques, reste pleine d'intérêt, toujours avec documents à l'appui.

Quant à la seconde partie, très neuve, du volume, consacrée à l'art ukrainien, au « baroque de Mazeppa », on regrette qu'elle soit vraiment par trop écourtée : le texte ne fait, ici, qu'accompagner les illustrations suggestives et attachantes.

Telle quelle, cette monographie d'art de la perle du Dniepr met pleinement en lumière cette prophétie inspirée de la Chronique Nestor que M. Loukomski a prise comme épigraphie : « ... Sur ces monts rayonnera la grâce divine et Dieu érigera en la ville qui sera des églises nombreuses ».

M. LOT-BORODINE.

1. Ce n'est qu'après l'enseignement eucharistique de saint Thomas d'Aquin que la nouvelle coutume, approuvée et soutenue par lui, a pu devenir universelle.

Ernst-Robert CURTIUS. *L'idée de civilisation dans la conscience française*, trad. Henri JOURDAN. Paris, Public. de Conciliation internationale, 1929. In-16, 64 pages. Prix. 3 fr. 50. (Dotation Carnegie pour la paix internationale.)

Étude pénétrante et fine, émanant d'un homme qui connaît fort bien la France et qui l'aime. Il définit la civilisation telle que l'entendent les Français : elle comprend, à la fois, le champ matériel et le champ spirituel, tandis que, pour les Allemands, elle se restreint au domaine matériel, technique ; pour ceux-ci, le mot *kultur* s'adresse à la science et à l'art.

Dans une première partie, M. Curtius expose, de façon très brillante, l'évolution historique de l'idée de civilisation en France ; elle est le produit même du sentiment national : « La France, en tant que nation, a annexé les idées d'universalité issues de l'héritage romain » ; mais elle nie la primauté de Rome. Dès le XVI^e siècle, elle veut prendre le pas sur l'Italie et, tout en s'assimilant la civilisation antique, s'en émanciper ; programme que réalise le siècle de Louis XIV. Puis, c'est l'esprit critique du XVIII^e siècle, la « philosophie des lumières », la Révolution. C'est pendant les guerres de la coalition que la France moderne « forge pour ses buts nationaux une formule nouvelle : la Civilisation », qui s'impose à tout le XIX^e siècle, même à ceux qui répudient l'héritage de la Révolution.

Dans une seconde partie, l'éminent professeur de Heidelberg analyse l'idée même de la civilisation, telle qu'on la conçoit en France. En France, dit-il, « l'idée de nation et l'idée de civilisation coïncident entièrement ». C'est pour cette raison que la France se représente comme tenant la tête des peuples civilisés et qu'en même temps les Français conçoivent la civilisation comme partout identique ; la conception rationaliste de la « philosophie des lumières » persiste et a pénétré même les couches profondes de la population, grâce à la presse et à l'école. L'idée de civilisation comprend aussi pour les Français, même du peuple, la politesse des manières. La très haute idée que les Français conçoivent de leur civilisation explique aussi le côté « conservateur » de leur esprit : la terre de France est si favorisée. Cependant, l'élite des jeunes Français ne s'en tient pas à cette idéologie traditionnelle et elle se préoccupe d'une civilisation « européenne ».

L'auteur marque tout aussi fortement ce qui sépare encore les civilisations française et allemande, dont les traditions sont très différentes. Et les points de contact spirituels sont devenus plus difficiles encore de nos jours, surtout à cause des progrès de la démocratie, car « la culture d'une démocratie ne peut être qu'une culture nationale ». Pour l'œuvre du rapprochement, ce qu'il faut donc c'est que, dans les deux pays, les savants étudient l'idéologie du peuple voisin, en renonçant aux « catégories idéologiques » de leur propre pays. De la sorte, des deux parts, on arrivera à plus de compréhension et partant à plus de sympathie. Ce sera « un accroissement de plénitude et d'intensité spirituelles ».

Henri SÉZ.

P.-J. PROUDHON. *Les confessions d'un révolutionnaire pour servir à l'histoire de la Révolution de février*, introduction, appendice et notes de Daniel HALÉVY. Paris, M. Rivière, 1929. In-8°, 437 pages. (Œuvres complètes de Proudhon.) Prix : 40 fr.

On doit être très reconnaissant à M. Daniel Halévy de nous avoir donné cette bonne édition des *Confessions d'un révolutionnaire*, que l'on peut considérer comme le meilleur écrit de Proudhon, et qui sont d'une lecture si savoureuse, en même temps que vraiment instructive pour l'histoire de la Deuxième République. Le texte est accompagné de notes intéressantes et instructives, que l'on voudrait encore plus nombreuses. L'éditeur a reproduit, dans l'Appendice, un certain nombre d'articles de Proudhon publiés dans le *Représentant du peuple* et le *Peuple*, et qui sont fort utiles pour l'explication des Confessions, ainsi qu'une lettre de Karl Marx à Proudhon, récemment retrouvée, et une lettre de ce dernier à Marx, datées de 1847.

Dans une longue et intéressante introduction, M. Daniel Halévy s'efforce de mettre en lumière l'état d'esprit et l'attitude de Proudhon, à la veille de la Révolution de février 1848 et pendant la Deuxième République¹. Il nous montre un Proudhon vivant en dehors des partis politiques, défiant à l'égard des libéraux et même des républicains, accueillant sans joie la Révolution. Mais, après les journées de juin, comme il prend le parti du prolétariat parisien, il devient rapidement la bête noire de la bourgeoisie et de l'Assemblée constituante ; c'est alors qu'on ressort sa fameuse phrase : *La propriété, c'est le vol*, et que s'engage, au Comité des finances, sa célèbre discussion avec Thiers. Proudhon soutient qu'en proclamant le *droit au travail* le gouvernement provisoire a détruit le principe de la propriété bourgeoise, ce qui scandalise presque tout le monde. Son projet d'un Banque du peuple, instituant le crédit mutuel, paraît également subversif.

En mars 1849, Proudhon est accusé pour des articles de journal et condamné à trois ans de prison ; il s'exile à Bruxelles, mais revient bientôt à Paris et est enfermé à Sainte-Pélagie ; c'est là qu'il écrit ses *Confessions d'un révolutionnaire*, du 15 juillet à la fin d'octobre 1849. L'ouvrage, publié en novembre, ne fit que peu d'impression. Le meilleur article de critique, nous dit M. Halévy, fut celui, dans la *Presse*, d'Eugène Pelletan, ferme républicain, mais très éloigné du socialisme ; il caractérisait Proudhon « un modéré qui parle fort ». Telle est aussi l'opinion de M. Daniel Halévy, qui exagère, nous semble-t-il, l'aspect « conservateur de la pensée de Proudhon. Ce qui est vrai, c'est que celle-ci abonde en contradictions, accrues encore par le ton paradoxal d'un écrivain plein de verve et d'humour. Émanant de la France paysanne et artisanale (M. Halévy le remarque justement), Proudhon exècre le capitalisme ; à cet égard, il n'a jamais varié. A ce point de vue, il est plus révolutionnaire que Karl Marx lui-même, qui, comme on l'a dit, non sans ironie, aimait le capitalisme, tout au moins comme facteur du socialisme.

Henri SÉE.

1. Il a utilisé les curieux carnets intimes de Proudhon, encore inédits.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Antiquité. — *Corpus inscriptionum semiticarum.* — Le 1^{er} fascicule du tome III, vient de paraître (Imprimerie nationale, 1929, gr. in-4°, 217 p.). Il contient les inscriptions himyarites publiées sous les n°s 596-866. Les textes y sont distribués en six sections se rapportant aux expéditions militaires, aux affaires publiques et privées, aux constructions monumentales, aux consécrations religieuses, aux défunts, enfin aux personnes désignées par leur seul nom. Le travail si minutieux qui consiste à reproduire les textes originaux en fac-similé, à les traduire, à les commenter (toujours en latin), a été interrompu en 1926 par la maladie du savant éditeur, M. Mayer Lambert ; il a été terminé par M. Marcel Cohen, qui a fidèlement conservé la rédaction primitive, sauf les corrections de détail indispensables ; l'un et l'autre travaillant sous la haute direction du P. V. Scheil, qui a signé l'Avis au lecteur. Les inscriptions sabéennes trouveront place dans le tome IV.

— *Monuments et mémoires publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (fondation Piot), t. XXX, fasc. 1-2 (Ernest Leroux, 1929, in-4°, 174 p. et XIII planches). — Après une rapide notice nécrologique par M. Étienne Michon sur Gustave Fougères, qui fut directeur de cette publication, les fasc. 1-2 contiennent les études suivantes : I. A. Bon. Bas-relief d'une nouvelle porte de Thasos (la sculpture de ce bas-relief appartient au v^e siècle et a subi l'influence ionienne). — II. Georges P. Oikonomos. Le nouveau Zeus du musée d'Athènes (bronze trouvé dans la mer à Artémision, en très bon état). — III. Alfred Merlin. Femmes thraces « à la fontaine » (hydrie attique à figures rouges du musée d'Athènes). — IV. W. Deonna. Moules tarantins. — V. Étienne Michon. Stèle funéraire d'Aristoniké. — VI. Émile Espérandieu. L'art ibéro-ligure ou celto-ligure en Languedoc et en Provence (à propos de la découverte récente de deux bustes faite à Sainte-Anastasie, Gard ; ces bustes sont d'une laideur déconcertante, mais ils ont cet intérêt d'appartenir à une civilisation encore mal connue). — VII. René Dussaud. Deux nouveaux bronzes de Jupiter Héliopolitain au musée du Louvre (ils représentent des divinités syriennes dérivant du même dieu syrien, Hadad ; étude sur ce dieu et sur le culte dont il fut l'objet à Byblos, ainsi que sur les fonctions psychopompes des dieux solaires syriens). — VIII. A. Foucher. Buste provenant de Hadda, Afghanistan (délicieuse image de « déva » ; elle appartenait à l'innombrable cohorte des dévots « assistants » dont les artistes bouddhiques avaient coutume de tapisser les fonds de leurs tableaux ou de leurs bas-reliefs. L'ouvrage est peut-être du vi^e siècle de notre ère, mais paraît être sorti d'un moule relativement ancien, le procédé de moulage ayant été fréquemment employé par l'école du Gandhâra). — IX. M^{me} Marguerite Van Berchem. Les mosaïques de la mosquée des Omayyades à Damas (retrouvées sous l'enduit qui les masquait, elles comptent « parmi les ouvrages les plus beaux et les plus riches d'enseignements que nous ait laissés l'art pictural des Anciens ». Une figure montre les enduits superposés destinés à recevoir

les mosaïques, qui ont été exécutées sous le calife Omayyade Al-Walîd I^r, au début du VIII^e siècle). — X. Marcel AUBERT. Un chapiteau roman de Moutier-Saint-Jean, Côte-d'Or (récemment acquis par le musée du Louvre ; il est décoré par des scènes de la vendange). — XI. Alexandre ANISIMOV. Les anciennes icônes et leur contribution à l'histoire de la peinture russe (« tout en demandant à Byzance ses enseignements et ses traditions, cette peinture a su s'en dégager pour observer la réalité vivante »).

France. — Ét. MARTIN SAINT-LÉON. *Les Sociétés de la nation. Étude sur les éléments constitutifs de la nation française* (Paris, Éditions Spès, 1930, 416 p. ; prix : 45 fr.). — C'est d'un jeu de mots que procède le titre de ce gros ouvrage. L'auteur, plutôt sceptique à l'égard de la Société des Nations, pense qu'il importe surtout d'assurer le bon fonctionnement des sociétés de toutes sortes, qui constituent l'armature de la nation française. Il les étudie consciencieusement sous toutes leurs faces, exposé qui témoigne de lectures et de connaissances étendues. On peut certainement s'instruire en le lisant, mais on tirerait encore plus de profit de son ouvrage s'il était conçu de façon purement scientifique, en dehors de tout parti pris et de tout préjugé.

M. Martin Saint-Léon étudie d'abord les sociétés naturelles, c'est-à-dire la famille, les sociétés religieuses, les sociétés professionnelles. — En ce qui concerne la famille, il constate que, depuis trois quarts de siècle, elle est en décadence, en grande partie à cause de l'affaiblissement des croyances religieuses : le divorce, dont il déplore l'établissement, l'immoralité, la diminution de la natalité marquent, selon lui, ce déclin. La décadence des sociétés religieuses n'est pas moindre. L'auteur s'efforce de déterminer l'attitude religieuse des divers milieux sociaux et des diverses régions, en dressant une sorte de géographie religieuse de la France. Il étudie ensuite les diverses professions et s'applique à caractériser les principaux groupes de ces professions. Quant à son étude des races qui ont formé la population française et à l'essai de psychologie des habitants des diverses régions, c'est, nous semble-t-il, un pur hors-d'œuvre.

Une seconde partie est consacrée aux sociétés « contractuelles ». Ce sont d'abord les partis politiques ; ici encore, il s'efforce de les situer en relation avec les diverses classes sociales et les diverses régions de la France ; il tire parti de l'excellent ouvrage d'André Siegfried (*Tableau politique de la France de l'Ouest*), auquel il ajoute quelques données, mais qu'il ne fait nullement oublier. Puis il étudie successivement les sociétés de droit privé et commercial, les associations professionnelles, les caisses de crédit, les mutualités et, sur ces divers chefs, il recueille des données certainement instructives.

Il examine, dans une troisième partie, la législation qui régit ces diverses sociétés, c'est-à-dire la famille, les classes sociales, la religion, l'organisation administrative, les professions. Sur ce dernier chapitre, il expose avec précision les idées des diverses écoles. La quatrième partie, qui traite de la « cité future », dépasse notre compétence, car il ne nous appartient pas ici de porter un jugement sur des projets de réforme constitutionnelle, ni même d'apprécier les lamentations de M. Charles Benoist et *tutti quanti* sur les insuffisances et les méfaits du régime parlementaire, lamentations que reprend pour son compte M. Martin Saint-Léon. Cependant, on lira avec intérêt les détails qu'il nous donne sur divers projets de réforme constitutionnelle, émis en France et en Allemagne au cours du XIX^e siècle. — Henri SÉE.

— Nous ne pouvons guère faire autre chose que de donner le titre de l'ouvrage suivant : *Les femmes, la danse, la politesse*, par le marquis de MONTFERRIER (librairie académique Perrin, in-16, 256 p. ; prix : 12 fr.), et d'indiquer les huit amusantes monographies dont il se compose : les femmes et le féminisme, la danse (et son histoire dans le monde), la mode et ses caprices, la politesse et les bonnes manières (à travers les âges, mais surtout à l'époque moderne), l'art de manger, la musique (et sa puissance évocatrice), la pantomime et l'amour des bêtes. Esquisses sans prétention sur l'histoire des mœurs, avec nombre d'anecdotes agréables et quelques pièces de vers à la manière du XVIII^e siècle.

— FUSTEL DE COULANGES. *Leçons à l'Impératrice sur les origines de la civilisation française* (Hachette, s. d. [1930], 242 p.). — Fustel de Coulanges fut chargé en avril 1870, sur la proposition de V. Duruy, de faire devant l'Impératrice et quelques dames de la cour plusieurs causeries sur les origines de la civilisation française. Ces leçons, qui devaient normalement se continuer jusqu'à la Révolution, furent interrompues dès le début de juillet, de sorte qu'elles ne dépassèrent pas Louis XI. Ce sont ces dix leçons faites par Fustel de Coulanges que publie aujourd'hui le petit-fils de Fustel, M. Paul Fabre, professeur à l'Université de Fribourg. La science historique a fait depuis soixante ans de tels progrès qu'il est facile, sans doute, de relever des inexactitudes de détail, notamment dans les premières leçons consacrées aux temps préhistoriques et aux Gaulois ; mais le sens historique de l'auteur, son aisance à dominer son sujet rendent encore aujourd'hui très profitable la lecture de ces pages. Naturellement orienté par ses goûts vers l'étude des institutions, Fustel de Coulanges a dressé de la Gaule romaine, des origines du régime féodal, des progrès de la royauté, un tableau vraiment lumineux, et son portrait de saint Louis est un pur chef-d'œuvre. L'éditeur est donc pleinement justifié d'avoir publié ces pages, qui n'étaient pas destinées à la publication ; on regrette seulement la discréption excessive avec laquelle il a cru devoir remplir son rôle d'annotateur : il n'eût en rien manqué à la mémoire de Fustel et eût rendu un réel service au lecteur en indiquant brièvement les points sur lesquels le texte qu'il publie est dépassé ou contredit par les travaux plus récents.

M. CROUZET.

— Dans un volume collectif, publié par des professeurs de la Faculté de droit de Nancy, sur *Le maintien et la défense de la famille par le droit* (Paris, Sirey, 1930), M. le doyen MICHON expose en des pages (49-76) claires et agréables, pleines aussi d'aperçus moraux et religieux, des vues générales concernant la *Famille et le mariage au temps de la Révolution*. Pour s'en tenir aux faits d'histoire du droit, quelques remarques s'imposent. Par exemple : proclamer (p. 69) dans la Constitution de 1791 que le mariage n'est, selon la loi, qu'un contrat civil, n'est certes pas instituer le divorce, mais lui donner au moins une forte base légale et juridique ; le Code pénal de 1791 ne réprime pas l'adultére (p. 72), non que la Constituante ait estimé négligeable cette infraction aux devoirs conjugaux, mais parce qu'elle pensait trouver à ce désordre moral une sanction dans le divorce. — On regrettera de ne pas trouver dans la bibliographie, même sommaire comme il convenait, l'étude objective et demeurée, malgré sa date, fondamentale de M. Sagnac sur la *Législation civile de la Révolution* (Paris, 1898).

Pierre-Paul VIARD.

— R. HARMAND. *Michelet ; étude et extraits annotés* (Paris, Delagrave, collection Pallas, 1930, 460 p.). — Charmant petit volume, bien imprimé, d'un format commode et, en outre, plein de riche substance. Une longue introduction dit tout ce

qu'il est nécessaire de savoir sur Michelet, sa vie et son œuvre. M. Harmand n'est ni un admirateur exclusif, ni un critique passionné. Il n'ignore pas les erreurs de méthode ou de jugement trop fréquentes chez Michelet ; il les signale dans des notes discrètes et précises ; il s'attache surtout à signaler ce qu'il importe d'admirer dans ses livres, non seulement dans la forme, mais encore quant au fond. Il en fournit d'ailleurs la preuve par un très bon choix d'extraits tirés soit de ses livres d'histoire, de philosophie, de morale, soit de sa correspondance et de son Journal intime. C'est le plus bel hommage que l'on pût adresser à l'un des écrivains qui ont su le mieux manier la prose française.

Ch. B.

— Maurice BARRÈS. *Mes cahiers*, t. I, janvier-février 1898 (Paris, Plon, XIII-310 p.). — Dans une courte préface, M. Philippe Barrès, fils de Maurice, nous apprend que son père avait exprimé le désir que ces *Cahiers* fussent publiés après sa mort. Il y avait consigné au jour le jour non seulement les faits de sa vie publique et privée, mais ses idées d'œuvres nouvelles qui sont restées à l'état de projet. Les *Cahiers* commencent en janvier 1896 et demanderont une dizaine de volumes. M. Philippe Barrès s'excuse d'avoir ajouté au texte des notes sur les événements et les personnes mentionnés dans les *Cahiers* ; il faut l'en remercier, car beaucoup de ces menus faits, connus des contemporains immédiats, ont déjà besoin d'être précisés. Louons-le aussi d'avoir ajouté une table alphabétique des noms propres (on y trouve *Dyonisos*, alors que Barrès avait correctement écrit *Dionysos*). Cette table permettra de retrouver rapidement les endroits où il est question à bâtons rompus des hommes politiques et des littérateurs qui ont occupé une place plus ou moins grande, plus ou moins chère, dans la vie de Barrès. Les noms de J. Darmesteter, de Jules Soury, de Thévenin, attireront l'attention des érudits. Taine, Renan sont parmi ceux auxquels Barrès portait un particulier intérêt, mais avec de fortes réserves. — Les *Cahiers* sont précédés de *Mémoires* qui ne dépassent guère l'année 1893. C'est tout ce que Barrès a pris le temps d'en rédiger.

Le tome II (1930, v-361 p.) va de février 1898 à mai 1902. On y retrouve l'Affaire Dreyfus, lors du procès de Rennes. Barrès rapporte avec complaisance (p. 211-213) un jugement très méprisant porté sur les deux officiers qui avaient voté l'accusation : Jouaust et Brem. Il donne de nouveaux détails sur Jules Soury, qu'il admire (ignorait-il que Soury fut nommé *proprio motu* par Paul Bert à l'École des hautes études ? Je note seulement que Soury refusa d'écrire une biographie de l'ancien ministre que lui demandait sa veuve ; et pourquoi ? parce qu'il ne voulait pas « écrire la biographie d'un optimiste », p. 120) ; sur Lemaître (« j'ai toujours bien su qu'il avait beaucoup de talent, mais je trouvais qu'il sentait chétivement, plus clairement que profondément... et puis est arrivée l'Affaire ; j'ai senti, en outre, qu'il était un raciné », p. 145) ; sur Déroulède, etc. Il a le Juif en horreur (une note ajoutée par l'éditeur conte, p. 342, « comment on tuait le Juif à Charmes le vendredi saint »). D'autre part, on lit avec intérêt ce qu'il dit de lui-même, de son idéal lors de la vingtième année (p. 56) ; pourquoi il a voulu être député (p. 60) ; ses impressions de voyage. Son pays de Lorraine, ses visites en Alsace lui inspirent, comme on doit s'y attendre, des pages touchantes ou poétiques (p. 244 : « je suis allé écouter la cloche de Domrémy, etc. »).

Ch. B.

— Henri SÉE. *The economic interpretation of History* (New-York, Adelphi Company, 1929, 154 p.). — Voici l'édition américaine du livre de H. Séé (*Matérialisme*

historique et interprétation économique de l'histoire) dont la *Revue historique* a déjà rendu compte (t. CLVII, p. 170). La traduction est l'œuvre de M. Melvin M. Knight, professeur à l'Université de Californie, qui, dans une longue et substantielle préface de 42 pages, présente aux lecteurs américains l'auteur français et son œuvre, y ajoute d'intéressantes réflexions sur la notion du « hasard », sur le marxisme orthodoxe et son dernier interprète, Boukharine. Il explique pourquoi le titre français de l'ouvrage n'a pas été traduit exactement : c'est que les deux termes : matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire, ont, pour le lecteur européen familier avec les idées de K. Marx, un sens précis et ne se confondent pas, tandis qu'au lecteur américain — qui, même socialiste, n'a que peu subi l'influence marxiste — ils semblent n'être que des aspects différents d'une même chose.

M. CROUZET.

— Paul BANÉAT. *Le département d'Ille-et-Vilaine. Histoire. Archéologie. Monuments* (Rennes, librairie moderne J. Larcher, t. I, 573 p. : A-E, 1927 ; t. II, 533 p. : F-O, 1928 ; t. III, 601 p. : P-S, 1929. Le quatrième et dernier volume est à l'impression ; prix des quatre volumes : 120 fr.). — Cet ouvrage est une description méthodique du département d'Ille-et-Vilaine. Ne serait-ce que par son volume, il ne saurait être un *Guide* et son auteur s'en défend bien ; cependant, il renferme presque tous les renseignements qu'on a l'habitude de demander à ces sortes d'ouvrages. L'auteur étudie, dans l'ordre alphabétique, toutes les communes du département et, pour chaque bourg ou lieu dit, il indique à quelle circonscription ecclésiastique il appartenait, les faits historiques dont il a été le théâtre, les légendes qui s'y rapportent ; pour chaque manoir, il indique le nom des possesseurs successifs, il précise de quelle seigneurie il dépendait. Il décrit minutieusement les voies romaines, les monuments : châteaux ou chapelles, qu'on y rencontre, et même ceux qui ont disparu, mais que signalent des documents anciens, notamment les registres des réformations anciennes de la noblesse et les cartulaires. Cet ouvrage est donc surtout une description monumentale du département ; il est accompagné de nombreux dessins, croquis, plans — œuvres de l'auteur ou de ses amis — dont beaucoup (les plans anciens en particulier) sont d'un vif intérêt. Il y a là une documentation immense et une riche mine de renseignements très sûrs, recueillis pendant toute une vie par l'auteur, ancien président de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine et conservateur du Musée archéologique de Rennes. On peut toutefois, tout en rendant hommage au labeur considérable que représente un tel ouvrage et en constatant les réels services qu'il rendra aux archéologues, exprimer le regret que M. Banéat n'ait pas cru devoir faire place dans ses notices à quelques renseignements statistiques et économiques. Le lecteur qui, par exemple, a lu les 115 pages où Saint-Malo est si minutieusement décrit, regrettera de n'avoir rencontré que quelques allusions à l'activité économique de cette ville, dont l'histoire demeure ainsi singulièrement incomplète et même peu intelligible.

M. CROUZET.

— P. LEUILLOT. *Les préfets du Bas-Rhin pendant la Restauration, 1815-1830* (extrait de l'*Annuaire du Bas-Rhin*. Strasbourg, 1930, 11 p.). — Il ne faut pas chercher dans ce travail une étude d'ensemble sur les administrateurs du département du Bas-Rhin, de 1815 à 1830. L'auteur s'est proposé simplement de présenter, à l'aide de leurs dossiers personnels conservés aux Archives nationales, les cinq préfets qui se succédèrent pendant cette période et de brosser un rapide tableau de

leur carrière administrative, marquée en général au coin de la réaction, exception faite pour Decazes et Malouet. De nombreuses notes et un appendice sur les sources de l'histoire du Bas-Rhin sous la Restauration complètent cette esquisse claire et précise.

Signalons, du même auteur, un très intéressant article paru à Strasbourg (extrait de *La vie en Alsace*, avril 1930, p. 73-94 et 20 illustr.), sous le titre : *L'Alsace et la Révolution de 1830*. L'auteur y met en bonne lumière le caractère libéral de l'Alsace sous la Restauration. Il montre bien qu'après l'accalmie causée par le voyage de Charles X, en 1828, le diapason de la colère libérale ne cessa de monter. Il expose l'attitude des députations du Bas et du Haut-Rhin, et de Benjamin Constant en particulier, insiste sur la crise économique qui paralysa l'activité des deux départements en 1829. La campagne électorale de juin 1830, le triomphe des opposants libéraux, les manifestations d'enthousiasme, dont ils furent l'objet, sont étudiées en détail. La Révolution de Paris fut donc accueillie avec joie en Alsace. M. Leuilliot raconte l'établissement de la commission municipale qui se substitua au maire de Strasbourg, M. de Kentzinger, et de la garde nationale ; le rôle difficile du préfet du Bas-Rhin, Esmangart ; l'attitude peu courageuse de son collègue du Haut-Rhin, Locard (cf. du même auteur, pour plus de détails, *Le dernier préfet du Haut-Rhin sous la Restauration, le baron Locard*, dans la *Revue d'histoire moderne*, novembre-décembre 1929). Il souligne, enfin, les résistances du clergé et la vague d'anticléricalisme qui fit supprimer, à Strasbourg par exemple, la croix de mission. A signaler pourtant quelques confusions ou omissions : Humann n'était pas « protestant » (sa sœur, M^{me} Humann, ramena Bautain au catholicisme ; son frère fut évêque de Mayence) ; le chiffre des électeurs du Haut-Rhin, l'arrondissement d'Altkirch excepté, n'est pas indiqué ; le « Séminaire de Molsheim » ne remplaça pas « l'École de la rue de la Toussaint » : ce sont groupements distincts. Le premier préfet de Juillet, Nau de Champlouis, était préfet des Vosges pour la deuxième fois, depuis le 14 août 1830, quand, le 30 du même mois, il fut appelé à Strasbourg.

F. PONTEIL.

— Maurice DUMOLIN. *Études de topographie parisienne*, t. II (Paris, chez l'auteur ; imprimerie Daupeley-Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou, 1930, 434 p., nombreux croquis). — Ce tome II contient quatre études : 1^o L'ancien Chaillot (notes et rectifications nombreuses sur la topographie et les seigneuries de ce village, l'origine des couvents des Minimes et de la Visitation, l'histoire du château construit par Catherine de Médicis, etc.). — 2^o L'enceinte des Fossés-Jaunes et la formation du quartier Richelieu (histoire de la construction de cette enceinte, destinée à fortifier un point faible en avant de la porte Saint-Honoré ; commencée au début du XVI^e siècle, elle fut achevée seulement sous Louis XIII par Pierre Pidou et Louis Le Barbier. Création par Richelieu du Palais-Cardinal, centre de lotissement d'un quartier nouveau. Dans l'actuelle rue de Richelieu, on notera les nombreux détails fournis sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le Palais-Mazarin et la Bibliothèque nationale). — 3^o Le lotissement de l'hôtel de Flandre (entre la rue J.-J. Rousseau et la rue Coquilliére ; là se trouvait l'hôtel de Barthélémy Hervart, intendant des finances, mort en 1676. Son nom, sous la forme *Orval*, se trouve dans les lettres de M^{me} de Sévigné ; mais on n'avait pas encore réussi à en montrer la véritable origine). — 4^o La maison natale de Richelieu (le futur cardinal naquit rue du Bouloï, n° 4, maison contiguë à l'hôtel du Lude qu'habita Nicolas de La Reynie).

— E. Sol. *Le vieux Quercy* (Paris, E. Nourry, 1929, in-8°, 432 p.). — Le titre de ce volume n'en fait pas suffisamment connaître le contenu. Il n'y faut pas chercher, en effet, ce que l'expression de *Vieux Quercy* désigne d'ordinaire ; il n'y est question ni de châteaux, ni d'églises, ni de ruines quelconques. Tous les renseignements qui y sont donnés se rapportent aux traditions, superstitions et croyances qui se sont manifestées ou se manifestent encore, dans les mille circonstances de la vie, par des dictions ou des proverbes. C'est donc un recueil de folklore plutôt qu'un ouvrage d'histoire proprement dit. Aux multiples détails qui relèvent uniquement du folklore, M. l'abbé E. Sol a joint, toutefois, grâce à une documentation imprimerie, qui semble complète, et à de nombreuses enquêtes personnelles, d'abondants renseignements sur tout ce qui dépend de la vie rurale : travaux agricoles, occupations de la ferme, fêtes publiques et privées, chansons, maladies et remèdes, monnaies, poids et mesures, etc., etc. Mais il a eu le tort de ne pas compléter sa riche information par une table alphabétique des matières, dans laquelle auraient dû prendre place tous les mots techniques qu'il a recueillis et expliqués.

C. COUDERC.

— Abbé Jean-Baptiste BOUYSSIER et Raymond GRANIER. *La baronnie de La Guépie, Tarn-et-Garonne, des origines à nos jours* (imprimerie de Vaugirard, à Paris, 1929, petit in-32, 128 p.). — Cette baronnie, disent les auteurs, « étendait sa juridiction sur les paroisses de Saint-Amans, Saint-Martin, Saint-Pierre-de-Murcens et Sommart. La première faisait administrativement partie de la Guyenne et formait à elle seule une petite communauté, limitée par la rive gauche de l'Aveyron et la rive droite du Vaur. Les trois autres paroisses appartenaient au Languedoc, et leur réunion formait une communauté plus étendue, limitée par la rive gauche du Vaur ». Lors de la création des départements, Saint-Amans fit partie de l'Aveyron et, Saint-Martin, du Tarn. M. l'abbé Bouyssier a retracé l'histoire de la baronnie depuis le XIV^e siècle d'après des documents d'archives qu'il analyse un peu trop librement : la « pazade », où sont notés les droits à payer au seigneur ; la charte de 1333, qui énumère les « libertats et franquezas » accordées aux habitants de La Guépie par leur seigneur Olivier de Penne, etc. Il n'est pas très correct d'écrire (p. 58) : « De Joyeuse fit raser le château ; il faut ou bien faire précéder le nom du vrai titre de noblesse (duc de Joyeuse), ou bien mettre Joyeuse tout court. De même peut-on (p. 59) appeler Jacob le frère du baron Josias de Marroux ? Ce néologisme choque, appliqué au XV^e siècle. — L'auteur a fait preuve d'une érudition de bon aloi, mais quelque peu malhabile.

Ch. B.

— V. BELLIARD, ancien curé de Saint-Trojan-les-Bains. *Île d'Oleron ; notes d'histoire locale* (Marennes, impr. Barbault, et chez l'auteur, à Saint-Trojan, in-4°, 546 p., illustr.). — En 1908, M. Belliard, alors curé en exercice à Saint-Trojan, publia une histoire assez abondamment documentée de cette paroisse depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours¹. Depuis, il n'a cessé d'entasser des notes relatives non plus seulement à Saint-Trojan, mais à l'île tout entière. En 1925, il a publié deux intéressantes brochures sur *l'Île d'Oleron ; la vie d'autrefois, 1466-1845*, et *La Perroche et son prieuré, du XII^e au XX^e siècle*. La Perroche est une

1. Abbé V. Belliard, *Saint-Trojan-les-Bains ; son histoire*, 1908. Impr. de Javarzay à Chef-Boutonne, 300 p. et 3 cartes. — Notons en passant que, dans le présent volume, Oleron est partout imprimé Oléron. Dans son *Histoire de l'île*, M. Belliard a fait, au contraire, imprimer partout et, sans doute avec raison, Oleron, sans accent.

paroisse située sur le côté ouest de l'île, au bord de la « mer sauvage ». Les *notes d'histoire locale* qui viennent de paraître ajoutent un grand nombre de détails à ceux que les précédentes publications avaient déjà fait connaître. Elles sont fort nombreuses et sans doute faut-il féliciter l'auteur d'avoir sauvé de l'oubli beaucoup de noms et de faits relatifs à l'histoire des paroisses, de leurs curés et de leurs seigneurs ; mais il laisse à d'autres la peine et l'honneur d'écrire sur l'histoire de l'île tout entière un ouvrage capable de satisfaire complètement les érudits, chartistes et autres.

Ch. B.

— Gaston MARTIN. *Capital et travail à Nantes au XVIII^e siècle* (*Revue d'histoire économique et sociale*, année 1930, n° 1). — Sur les rapports du capital et du travail à Nantes au XVIII^e siècle, M. Gaston Martin, utilisant surtout les archives municipales¹, nous donne une étude vraiment suggestive. Il montre que l'artisanat est toujours prédominant dans cette ville qui comptait environ 2,500 maîtres ; il nous donne d'intéressantes indications sur les métiers libres et les *jorains*. Plus intéressante encore est son étude sur le développement des manufactures à Nantes au cours du siècle ; il en décrit les diverses catégories (raffineries, établissements textiles, verreries, faïenceries, etc.), expose l'état du personnel ouvrier, la réglementation de la vie des compagnons. L'industrie textile et notamment les fabriques d'indiennes travaillent surtout pour la traite négrière, produisant principalement des étoffes assez grossières ; elles entrent en lutte avec les artisans. Le conflit s'aggrave encore par le fait que les manufacturiers voulant trouver facilement de la main-d'œuvre, emploient même des irréguliers, des *chambrelans*, voire des noirs. M. Gaston Martin nous cite des exemples très curieux de collusion du haut commerce et des manufacturiers avec les organisations ouvrières. Le consulat et la municipalité, qui se trouvent aux mains du gros commerce, contraignent les corporations à se montrer plus conciliantes dans l'application des règlements. Il y a là des aperçus qui méritent d'être retenus par l'histoire générale. — H. S.

— J. LEMOINE et H. BOURDE DE LA ROGERIE. *Madame de Sévigné aux Rochers. Le livre de comptes de l'abbé Rahuel, 1669-1676* (Rennes, Plichon, 1930, in-8°, 181 p. ; extrait des *Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, t. LIII). — MM. Lemoine et Bourde de La Rogerie nous avaient déjà, l'un et l'autre, apporté beaucoup de nouveau sur M^{me} de Sévigné. Cette nouvelle publication nous la fera encore mieux connaître et servira à l'explication de ses lettres. L'abbé Rahuel fut régisseur de la seigneurie des Rochers de 1669 à 1680 et, au château même, est encore conservé un livre de comptes s'étendant de 1669 à 1676. Les deux éditeurs en publient tout ce qui est essentiel et en marquent l'intérêt dans une excellente introduction. Les comptes se divisent en deux parties : les recettes et les dépenses. Les premières donnent une idée précise des diverses catégories de revenus : fermages et métayages, moulins, droits seigneuriaux. Impossible d'ailleurs de savoir quel était exactement le revenu des fermes, car nous n'avons pas les baux et les comptes ne nous renseignent pas exactement, car la marquise touchait parfois elle-même ses loyers et il arrivait aussi qu'elle en faisait remise dans les mauvaises années.

1. Il aurait dû consulter aussi, à cet effet, les mémoires de l'intendant de Bretagne (arch. d'Ille-et-Vilaine, série C) et se référer à l'importante publication de Pied sur les corporations nantaises.

Les dépenses du compte sont plus intéressantes encore que les recettes. Elles fournissent un grand nombre d'indications précieuses sur les prix et sur les salaires de diverses catégories d'ouvriers (terrassiers, maçons, couvreurs, charpentiers, etc.), car M^{me} de Sévigné a fait faire pas mal de travaux au château des Rochers, surtout dans les jardins et le parc, qu'elle soignait avec amour. Nous avons là un vivant commentaire des lettres et nous retrouvons des noms de jardiniers, de serviteurs et de servantes, que connaissent bien les personnes familières avec la célèbre correspondance. — En appendice, les éditeurs publient un « aveu » de la marquise au duc de La Trémouille, baron de Vitré, suzerain de la seigneurie des Rochers (de 1658) ; c'est la description la plus exacte des terres s'étendant autour des Rochers. Ils donnent encore un intéressant extrait d'un compte de la seigneurie de Bodégaï (près de Mohon, Morbihan), qui appartenait aussi aux Sévigné. Enfin, un lexique explique un certain nombre de mots, qu'on trouve dans les comptes, et qui, ou bien, ne sont plus en usage, ou bien sont particuliers au pays de Vitré.

H. S.

— Dans la *Revue d'histoire économique* (année 1930, n° 1), M. Paul RAVEAU commence la publication d'un nouveau travail intitulé *Essai sur la situation économique et l'état social du Poitou au XVI^e siècle*, qui s'annonce comme devant être hautement intéressant. En ce premier article, il étudie les industries de la draperie et de la toile. Il marque fortement le rôle des *drapiers-drapants*, qui vendent les draps fabriqués par les tisserands, les exportent même à l'étranger et acquièrent souvent de grosses fortunes. Au contraire, les tisserands de toiles travaillent directement pour la clientèle. Les archives notariales ont révélé aussi à M. Raveau une foule de données précieuses sur les prix.

H. S.

— Marcel MOEDER. *Les procès de sorcellerie à Mulhouse au XV^e siècle* (Mulhouse, Bader, 1926, in-8°, 26 p. ; extrait du *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, mai 1926). — *La justice criminelle à Mulhouse au XV^e siècle* (Mulhouse, Meininger, 1927, in-8°, 74 p.). — Dans le second de ces deux mémoires, les institutions judiciaires de la communauté urbaine sont décrites avec beaucoup de précision et de clarté. Mais visiblement, dans les faits étudiés de part et d'autre, c'est surtout le côté proprement humain qui a attiré l'auteur — ce dont on ne saurait que le féliciter. Il a ainsi apporté à la sociologie criminelle du Moyen Age finissant une précieuse contribution. Tout un monde de « pauvres pécheurs » — selon le terme officiel qu'emploient les condamnations à mort — revit sous nos yeux : brigands de grand chemin — parmi lesquels on rencontre, sans surprise, beaucoup de routiers licenciés : tel ce Hans Rot, enrichi dans les guerres de Hongrie, qui avoue sans ambages que, lorsqu'il était au service, il pillait indistinctement « ami ou ennemi », — voleurs de tout acabit, depuis le cambrioleur d'églises jusqu'à la servante qui subtilise le vin ou les pommes de son maître pauvres fous ou folles aussi, hantées par les affreuses hallucinations de la sorcellerie. Ça et là, quelques indications sur la mentalité juridique ; il est frappant de voir que, en 1459, le tribunal déclare hors d'usage l'ordalie par le fer rouge. Peut-être l'étude, à peine esquissée, de la vengeance privée eût-elle pu être poussée plus loin. Mais M. Moeder y reviendra sans doute : car ces deux articles ne marquent évidemment que le début de recherches d'ensemble, dont on doit beaucoup attendre.

Marc Bloch.

— Charles MATHIOT. *Un village mainmortable : Villars-les-Blamont. Étude histo-*

rique d'après des documents inédits (Montbéliard, Société anonyme d'imprimerie, 1929, in-8°, 60 p. ; extrait des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*). — C'est, racontée avec beaucoup de soin, l'histoire d'un petit village du pays de Montbéliard, jusqu'à la Révolution. On y glanera plus d'un trait qui intéresse l'histoire générale (notamment, p. 54-55, bon exemple de « réaction féodale »). Comme d'habitude, on y déplorera aussi l'absence de certaines directions de recherches : rien sur les techniques (incidentement, p. 27, mention des trois soles ou « pieds ») ; trop peu de chose sur les communautés familiales, les « maignies ». Qu'étaient, au juste, les échevins, plusieurs fois mentionnés ? On aimerait le savoir. Ces lacunes n'empêchent point que ce petit ouvrage, fort sobrement écrit, ne soit véritablement utile, attachant et, si j'ose dire, sympathique. Elles prouvent, une fois de plus, que la monographie de village est un genre historique qui n'est pas encore tout à fait au point.

Marc BLOCH.

— *Guides Michelin régionaux* : *Les châteaux de la Loire* (Clermont-Ferrand et Paris, Michelin, 1928-1929, petit in-8°, XL-230 p. ; prix : 20 fr.) ; *Les Alpes de Savoie et du Dauphiné* (Ibid., 1928-1929, LVI-518 p. ; prix : 30 fr.) ; *Gorges du Tarn, Causses, mont Aigoual* (Ibid., 1929-1930, XX-256 p. ; prix : 20 fr.) ; *Bretagne* (Ibid., 1929-1930, XXXII-378 p. ; prix : 25 fr.) ; *Auvergne* (Ibid., 1929-1930, LII-628 p. ; prix : 30 fr.) ; *Pyrénées, Côte d'Argent* (Ibid., 1930-1931, XLVIII-436 p. ; prix : 30 fr.) ; *Côte d'Azur, Haute-Provence* (Ibid., 1930-1931, XVI-440 p. ; prix : 30 fr.). — Le « Service de tourisme Michelin » a entrepris depuis peu de doter les automobilistes de « guides régionaux » non seulement pratiques, mais de nature à leur permettre de goûter en connaissance de cause et de comprendre les villes ou les pays qu'ils ont tendance à traverser un peu trop rapidement parfois pour leur instruction personnelle, peut-être même pour leur plaisir et, en tout cas, pour celui des simples et méprisables piétons. Ces nouveaux guides ne se bornent pas à leur signaler paysages, monuments, œuvres d'art ; ils les expliquent, soulignent avec concision, mais généralement aussi avec une précision de bon aloi, ce qui, malgré l'impatience des moteurs, toujours prêts à dévorer l'espace, mérite en vérité quelques instants de contemplation tranquille ou d'examen méthodique. Des introductions assez brèves pour que le plus pressé des automobilistes puisse les lire, assez nourries de faits et d'observations justes pour que le touriste, quel qu'il soit, y puisse trouver profit, éclairent les descriptions partielles disséminées dans le corps des volumes. La formation géologique et géographique de chaque contrée, les traits essentiels de son histoire, les caractères distinctifs des monuments qu'on y admire, de la vie qu'on y mène, y sont tour à tour mis en lumière. De bons croquis — en particulier pour ce qui concerne la géographie et l'archéologie — accompagnent le texte et parlent immédiatement à l'esprit, non moins qu'aux yeux. On sent qu'un homme de métier et un homme de goût a passé par là.

Nous nous plaisons à signaler les progrès continus que marquent ces introductions, comme aussi les descriptions de détail. Un des derniers guides publiés, l'*Auvergne*, beaucoup plus ample que ses devanciers, nous a, de ce point de vue, paru de qualité excellente. Nous notons avec plaisir que l'on n'a pas craint de s'y arrêter plus longuement qu'on ne l'avait fait au début sur les monuments dignes d'attention et que tout n'a pas été sacrifié à la partie : description routière. Chaque introduction se termine par une bibliographie presque toujours satisfaisante ou du moins permettant une première orientation. Nous souhaiterions pourtant que,

dans le corps des volumes, fussent signalées à leur place logique les monographies les plus importantes ou les meilleurs guides locaux à consulter en cas de visite prolongée ; quelques cartes supplémentaires seraient aussi les bienvenues ; enfin serait-il impossible de signaler aux malheureux touristes « sans voitures » les autres moyens de transport auxquels il leur est tout de même loisible de recourir ? Ainsi les Guides Michelin ne seraient plus seulement utiles aux automobilistes, mais même à la clientèle des autocars et des trains, voire peut-être, qui sait ? aux vulgaires piétons.

L. HALPHEN.

Belgique. — Frans van KALKEN. *La Belgique contemporaine* (Paris, coll. Armand Colin, 1930, in-16, 218 p. ; prix : 10 fr. 50). — L'auteur, qui a écrit une *Histoire de Belgique* réputée et une *Histoire de la Révolution belge de 1830*, était spécialement qualifié pour nous donner ce tableau général de la vie publique belge depuis cent cinquante années. En réalité, il nous fait assister à la naissance et au développement de cette nation belge, si vivante et vigoureuse. Peut-être aurait-il fallu marquer plus fortement l'influence de la Révolution et de l'occupation françaises, que M. Henri Pirenne a dessinée avec tant de relief. Mais on lira d'excellents chapitres sur la Révolution de 1830, sur ce que M. van Kalken appelle la « période doctrinaire » (de 1830 à 1850) pendant laquelle la Belgique a fait l'apprentissage de la vie politique et parlementaire. De 1850 à 1884, la question religieuse joue un rôle de premier plan ; ce sont des gouvernements catholiques qui sont presque continuellement au pouvoir. Dans la seconde moitié du siècle, l'état économique de la Belgique se transforme : l'industrie capitaliste fait de très grands progrès ; les questions sociales prennent de plus en plus d'importance. L'auteur l'indique bien, mais sans doute sans y insister suffisamment. On lira encore de bons chapitres sur la période démocratique (de 1884 à 1914), puis sur les courants politiques d'après guerre. Tout ce volume, alerte et vivant, n'est pas seulement instructif, il se lit avec beaucoup d'agrément.

H. S.

— Otto LEHMANN-RUSSBUELDT. *L'Internationale sanglante des armements* ; traduite de l'allemand par Eug. PEETERS, préface d'Henri LAFONTAINE (Bruxelles, L'Églantine, 1930, in-16, 176 p.). — C'est une œuvre de propagande pacifiste, mais qui intéresse l'histoire, à cause des renseignements précis qu'elle fournit sur les agissements des fabricants d'armes et de munitions avant, pendant et après la guerre mondiale. Par un grand nombre de faits, l'auteur montre que « l'industrie des armements ne connaît pas de patrie, qu'elle fournit au plus offrant » ; l'exemple de Krupp, à cet égard, est saisissant et aussi celui, plus récent encore, de Sir Basil Zaharoff — une bien curieuse figure, d'une nationalité incertaine. Et cependant ces « sans-patrie » s'appliquent à faire vibrer, dans toutes les nations, la fibre patriotique, ils stipendent la presse nationaliste.

Les nombreux exemples que cite M. Lehmann-Russbeldt tendent à démontrer aussi « la collaboration étroite des armements à travers le monde ». Tous ces fabricants des pays les plus divers s'entendent comme larrons en foire, sont liés entre eux par les mille liens du grand capitalisme moderne. Leur seule préoccupation, comme il est naturel pour des hommes d'affaires, c'est le profit. Pendant la guerre même, la contrebande des armes et des munitions s'est exercée en grand. Et, depuis 1919, la course aux armements a continué, de plus en plus fiévreuse, malgré les efforts de la Société des Nations. Comme remèdes à cet état de choses, l'auteur préconise : 1^o la défense d'exporter d'un pays à l'autre des armes et des munitions ;

2^e l'élimination des bénéfices réalisés par ceux qui les produisent. Seulement, comme il montre que, de plus en plus, grâce aux progrès de la chimie, n'importe quelle industrie peut se transformer en industrie de guerre, il semble que ces mesures ne seront pas encore suffisantes pour éviter de futurs massacres — plus terribles encore que ceux de la dernière guerre. Il faut éclairer les populations, innocentes victimes de tous les profiteurs de la guerre. Le volume se termine par quelques pièces justificatives, vraiment intéressantes. La traduction semble avoir été faite avec soin, mais elle pourrait être plus élégante.

H. S.

États-Unis. — H. Elmer Barnes. *Nuovi indirizzi nella storiografia nord-americana* (extrait de la *Nuova Rivista Storica*, janvier-avril 1930). — C'est la conclusion d'un ouvrage sous presse, intitulé *New History*. D'après l'auteur, la « nouvelle histoire » se propose essentiellement : 1^o de dépeindre, dans sa totalité, la civilisation des principales époques du passé ; 2^o de retracer la genèse de la civilisation et des institutions contemporaines. M. E. Barnes oppose constamment la « nouvelle histoire » à la « vieille ». Seulement, on peut se demander si elle ne sera pas surtout le fait d'écrivains qui, en réalité, n'ont jamais fait œuvre d'historiens, et si sa méthode n'est pas plutôt *sociologique* qu'*historique*. Il est vrai que l'auteur recommande aux néo-historiens la pratique des documents de toutes sortes et l'emploi des méthodes critiques. Mais il exige d'eux des connaissances si diverses en physiologie, pathologie, psychologie, anthropologie, sociologie, économie politique, jurisprudence, éthique, etc., etc., qu'on ne trouvera sans doute pas un seul cerveau capable d'un tel effort, vraiment surhumain. On ne peut s'empêcher de penser à la grenouille qui s'enfla si bien..., on sait la suite. D'autre part, l'auteur admet comme incontestables l'idée de causalité et celle d'évolution en histoire, alors que ni l'une ni l'autre ne peuvent échapper à un examen critique. Mais relevons la pensée très juste que l'historien ne doit pas se restreindre à l'histoire politique ou nationale et qu'il faut tendre à la rendre explicative.

H. S.

— *The Second Industrial Revolution and its Significance*, edited by Percy S. Brown (*The Annals of the American Academy of Political and Social Science*. Philadelphia, 1930, in-8°, 224 p.). — Depuis une dizaine d'années, des tendances nouvelles se manifestent dans l'industrie américaine, grâce à la *rationalisation*, à ce qu'on appelle l'organisation scientifique du travail, au régime des hauts salaires ; c'est comme une seconde « révolution industrielle ». M. Edward A. Filene, le philanthrope et pacifiste de Boston, a provoqué une vaste enquête sur la question, dans le but de prévenir des abus analogues à ceux qui ont découlé de la première révolution. Il s'est adressé à des personnes de professions diverses (économistes, hommes d'affaires, ingénieurs, publicistes, secrétaires d'Unions ouvrières, etc.) et d'opinions très variées aussi. Dans le volume contenant le résultat de cette enquête et dont le titre est donné plus haut, les divers articles examinent la question sous toutes ses faces : description du nouveau régime ; nature et signification des changements récents ; leur importance internationale ; répercussions sur les individus ; les relations de la politique et de l'économique, etc. Les réponses sont en général optimistes ; les collaborateurs croient pour la plupart à la bienfaisance de la nouvelle tendance, même les *leaders* ouvriers, hostiles à la lutte des classes, mais demandant un certain nombre de garanties. Le seul socialiste consulté (Harry V. Laidler) pense que la nouvelle révolution pourra aboutir à un régime socialiste. On estime aussi que ces transformations industrielles pourront servir la

cause de la paix. Un économiste d'origine française, M. Georges Doriot, professeur à Harvard, a consacré à la rationalisation en Europe une intéressante étude ; peut-être la croit-il plus facilement réalisable qu'elle ne l'est en réalité ; il laisse, en effet, dans l'ombre, la grande variété de notre vieux continent. H. S.

Finlande. — Jean-Louis PERRET. *La Finlande* (Paris, Éditions Rieder, 1930, 148 p ; prix : 18 fr. ; collection des États contemporains). — Ce volume est le premier de la nouvelle série de la collection des États contemporains, dont l'ancienne a compté des livres excellents comme celui de Louis Eisenmann sur la Tchécoslovaquie et celui du regretté H. Bergmann sur l'Italie. Cette nouvelle série, dont la direction a été confiée à deux historiens, P. Caron et M. Lhéritier, est illustrée, mais elle a conservé le plan général de l'ancienne : aperçu historique, sol et population, institutions, vie économique et intellectuelle. Les chapitres sont nécessairement courts et denses ; souvent le lecteur éprouve le regret que le cadre de la collection n'ait pas permis à l'auteur d'éviter la sécheresse des simples énumérations (défaut particulièrement sensible dans les pages consacrées à l'activité intellectuelle et artistique). Ce volume sur la Finlande est l'œuvre de M. Perret, professeur à l'Université d'Helsinki (Helsingfors) ; il nous apporte dans ces quelques pages un grand nombre de renseignements précis et de chiffres (dont malheureusement beaucoup ne dépassent pas la date de 1927). Il nous fournit un tableau de l'état actuel de la Finlande ; les chapitres sur le conflit des langues, la question agraire, les institutions sociales, malgré leur brièveté, sont particulièrement attrayants ; mais on est surpris de ne trouver nulle part aucun renseignement sur la si importante transformation de l'agriculture et, par suite, de toute l'économie qui s'est produite en Finlande à partir de la seconde moitié du xixe siècle.

M. CROUZET.

Italie. — Eduard STHAMER. *Original und Register in der Sizilischen Verwaltung Karls I von Anjou* (Sonderausgabe aus den *Sitzungsberichte der Preussischen Akad. der Wissensch.* Phil.-hist. Kl., VI, 1929, 86 pages ; voir plus haut, p. 348). — Une longue pratique des archives angevines de Naples permet à M. E. Sthamer de revenir après tant d'autres sur les registres de Charles I^r d'Anjou, roi de Sicile, qu'il envisage, en ce mémoire, dans leur rapport avec les originaux. Cette question de diplomatique est à l'ordre du jour depuis les travaux de Caspar et de Peitz sur les registres du pape Grégoire VII, de von Heckel sur ceux d'Innocent III et sur l'enregistrement dans les chancelleries pontificale et sicilienne, du même M. Sthamer, concernant les registres siciliens de Frédéric II. Il tient qu'à la cour de Charles I^r l'enregistrement avait régulièrement lieu d'après l'original ». J'avoue n'avoir point conservé, d'un contact prolongé avec les registres de Charles I^r, une impression aussi nette, et je vois qu'un autre diplomate qui vient d'aborder le même sujet, M. H. Zatschek (*Studien zur mittelalt. Urkundenlehre. Konzept, Register und Briefsammlung*. Brünn, 1929, in-8°, p. 104-105), n'est pas, non plus, absolument convaincu par les raisons de M. Sthamer. Quoi qu'il en soit de cette conclusion, le présent mémoire, d'une remarquable richesse d'information touchant les caractères externes et internes des registres et des originaux, les mentions marginales ou *extra sigillum*, les variations des formules de dates, etc..., doit être retenu comme une savante et précieuse contribution à l'étude de la technique des chancelleries médiévales. — A. DE BOÜARD.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Albania. 3^e année, 1928, n° 3 (Ernest Leroux). Fouilles de la mission française à Apollonie d'Illyrie, 1926-1927 : Léon REY. Les fouilles. — Eudore DERENNE. Inscriptions grecques. — Léon REY. Répertoire topo-bibliographique des antiquités d'Albanie. — Service archéologique de l'armée d'Orient : La nécropole de Mikra-Karaburun, près de Salonique ; suite. Le tout illustré de 54 figures et plans,

L'Anjou historique. 1930, juillet. — L'abbaye d'Asnières-Bellay (prieuré angevin devenu abbaye en 1129 ; liste des abbés de 1136 à 1722 ; son histoire au XVII^e et au XVIII^e siècle. Elle fut réunie au Collège royal de La Flèche en 1730). — L'Université d'Angers, 1755-1765. — M^{me} Bussonnière, chirurgienne des Vendéens et des Chouans, 1772-1854 (d'après une supplique où elle expose en 1825 ses états de service). — Pourquoi [la paroisse de] Longué demandait un tribunal en 1790 (elle ne fut qu'un simple chef-lieu de canton du district de Baugé). — Le clergé de Montreuil-sur-Maine pendant la Révolution. — Arrestation des Fédéralistes angevins (en 1793). — Le Comité révolutionnaire de Cholet en 1794. — Suppression d'un journal angevin en 1798 (il était intitulé *L'Ami des princes ou Journal du républicain impartial et juste* ; il reparut peu après sous le titre : *L'Ami de la liberté*, qui cessa de paraître le 21 mars 1803). — L'évêque d'Angers et la Révolution de 1830 (lettre adressée le 1^{er} septembre 1830 par l'évêque aux curés et desservants de son diocèse ; il leur recommande d'éviter toute discussion sur les matières politiques, de se soumettre à la puissance temporelle qui, elle aussi, « a une auguste origine » et que nous lui devons « l'hommage de notre obéissance et de notre fidélité »).

Annales historiques de la Révolution française. 1930, mars-avril. — Albert MATHIEZ. La place de Montesquieu dans l'histoire des doctrines politiques du XVIII^e siècle (refait indirectement en partie la thèse de M. Carcassonne). — COURCELLE. La réaction thermidorienne dans le district de Melun. — Julien GROSSBART. La politique polonaise de la Révolution française jusqu'aux traités de Bâle ; suite et fin (le soulèvement de Kosciusko ; son échec rend inutile la mission de Pierre Paradié envoyée auprès des patriotes polonais par le Comité de Salut public. Le traité de Bâle, « le premier grand acte international accompli par la jeune République française, fut en même temps un consentement tacite à la mort de la République de Pologne »). — Albert MATHIEZ et René FARGE. Journal de la Société des amis de la Liberté et de l'Égalité établie à Bruxelles (1792-1793). — Albert MATHIEZ. Rapport du commandant du bataillon de l'Arsenal sur les événements du 9 Thermidor. — Charles-H. POUTHAS. Les efforts de Grenus en faveur de l'incorporation de Genève à la France en 1793. — Félix PONTEIL. Un type d'administra-

tion municipale cantonale sous le régime de la Constitution de l'an III : Ribeauvillé (d'après une monographie de Robert Faller pour l'obtention du diplôme d'études supérieures d'histoire à Strasbourg). — Georges BOURGIN. La Commission des administrations civiles, police et tribunaux (publie un rapport établi par cette Commission en l'an IV).

Bulletin de la Société d'histoire moderne. 1930, mars. — B. FAÿ. La situation des études historiques aux États-Unis ; suite. — FUCHS. Recherches sur les origines du privilège théâtral (qui fut institué en 1806 : nombreuses indications sur les sources). — AVRIL. Lieutenant-colonel MAYER. Quelques notes sur les carnets d'un chef d'état-major de Bourbaki (elles proviennent du colonel Lepercle, filleul du général, qui les communiqua à M^{me} Aline d'Eichtal, également sa filleule. Analyse sommaire du dossier). — MAI. LAJUSAN. Quelques observations sur les préminaires de la Commune de Paris en 1871.

Carnet de la Sabretache. 1930, mai. — A. DEPRÉAUX. Le régiment de Villeroy-Cavalerie, 1672-1718 ; aujourd'hui 1^{er} régiment de chasseurs à cheval. — Colonel GRASSET. Mémoires du général Laffaille (né à Pouzac, près de Bagnères-de-Bigorre, le 3 avril 1778. 1^{er} article qui s'arrête en 1793). — Général COLONNA DE GIOVELLINA. Le général Pierre-François-Gilbert Castella, 1753-1825, et la capitulation de Pillau ; suite et fin (documents inédits concernant cette capitulation et ses causes, 6 février 1813). — M. CASTANIÉ. Extraits du livre d'ordres du 15^e régiment de chasseurs, 1812-1814. — Général FÉRAUD. Les débuts du général Chanzy ; suite (à bord du *Neptune* d'Alger et à Toulon ; il constate l'extrême dénuement des troupes en garnison à Philippeville, 1840. En route pour la Grèce, il visite Tunis et Malte, Milo, Smyrne).

Le Correspondant. 1930, 25 mai. — André BELLESSORT. Virgile et le (*sic*) Dante. — Louis DE LAUNAY. Saint-Just (on ne peut lui « refuser la conviction, la droiture, l'austérité, l'énergie, la résolution et le courage »). — Olof HOIJER. La controverse franco-suisse des zones et le droit des gens (« un régime qui ne correspond plus aux circonstances actuelles doit être remplacé par un autre, né d'un commun accord entre les deux pays »). — J. DE BIVORT de LA SAUDÉE. Le problème de l'Union anglo-romaine (les « Conversations » de Malines ont ouvert une voie qui doit conduire un jour au retour de l'Église anglicane à la véritable Église ». C'est « un but désiré »). — Max TURMAN. Les idées et les faits sociaux (le féminisme et l'alcoolisme, etc. ; avec une bibliographie). — 10 juin. Jacques DE COUSSANGE. Dans les pays du Nord. II. Les frontières du scandinavisme (en Finlande, la politique et la société ; en Suède, en Danemark). — Pierre DELATTRE. L'Allemagne abdiquerait-elle devant la Prusse ? 1^{er} art. — Louis DUCATHAY. La Papauté et le problème missionnaire. — Antoine DE TARLÉ. Le mouvement économique. — 25 juin. Pierre DELATTRE. L'Allemagne abdiquerait-elle devant la Prusse ? II (oui sans doute ; en effet, l'œuvre de Bismarck s'achève sous nos yeux : la Prusse s'annexe peu à peu les enclaves étrangères et se fortifie à l'intérieur par un ensemble de réformes d'un caractère nettement centralisateur). — DE LANZAC de LABORIE. L'Amérique française (colonies et établissements fondés par la France depuis le xvi^e siècle. Ce qui nous en reste, notamment en Guyane, pourrait être utilement mis en valeur). — André GERMAIN. Chez les potentats balkaniques (un dictateur yougoslave : le général Givkovitch ; un roi : Boris III de Bulgarie ; un dictateur

roi : Zoghlou I^e d'Albanie). — ***. Changement de règne en Roumanie. — Comte Bertrand DE MUN. Le cardinal Luçon (son attitude pendant la guerre ; il ne cessa de dénoncer hautement le mensonge des Allemands, prétendant que la cathédrale de Reims était utilisée pour des fins militaires ; il ne quitta la ville qu'avec les derniers habitants évacués à la fin de mars 1918). — Bernard FAÿ. Apologie pour l'Autre Monde (vive critique des *Scènes de la vie future*, par Georges Duhamel).

La Grande Revue. 1930, février. — Léon ABENSOUR. Le grand projet de G. Clemenceau (celui d'écrire un Essai d'histoire de la démocratie ; notes sur la nature et l'étendue des recherches qu'il voulait entreprendre. L'auteur, qui eut par là de fréquentes conversations avec « le Tigre », publie un certain nombre de ses pensées sur l'individu et l'État, le système américain comparé au système européen, la Société des nations, etc.). — Gaston RAPHAËL. L'évolution de l'industrie allemande depuis 1918 et sa situation à l'heure du plan Young. — Grégoire ALEXINSKY. Les Russes hors de la Russie (tableau de leur répartition en Europe et au Japon. On en compte environ 100,000 en Pologne et en Allemagne ; quatre fois autant en France ; en Angleterre et aux États-Unis, leur nombre est insignifiant. Répartition des savants et universitaires, etc.). — Georges GUY-GRAND. Les maladies de la démocratie. — Avril. Louis-André FOURET. Romantisme et politique. — Francesco CICCOTTI. Où les « clercs » n'ont pas trahi (c'est en Italie. Les « clercs » ou intellectuels sont restés fidèles aux idées libérales ; mais il leur est interdit d'en parler ; par contre, le régime fasciste n'a encore rien produit en art, en philosophie, en littérature. Au point de vue intellectuel, il n'y a, dit l'auteur, ancien député, « que chômage et stérilité » ; mais « il y a du feu sous une couche épaisse de cendre »). — Mai. A.-P. DUCROT. Madeleine Slade au service de Gandhi (rapide esquisse biographique de Mira Boi, qui n'a pas hésité à quitter ses études à Paris pour se mettre au service de Gandhi, le réformateur religieux et social qui se propose de régénérer l'Inde et sauver l'humanité). — H. FOUCQUE. Baudelaire aux îles Maurice et Bourbon, 1841. — HARLOR. Clémence Royer. — André VÉRA. L'aménagement de la région parisienne. — Léon et Frédéric SAISSET. L'anecdote en histoire et les Vies romancées. — Georges MADELINE. La radiophonie et l'enseignement post-scolaire. — Gonzague TRUC. Gandhi ou L'art de soulever les foules. — Georges GUY-GRAND. L'histoire ne s'arrête pas à Luther (à propos de *Le destin de l'Occident*, par R. Gillouin).

Journal des Savants. 1930, mars. — Henry LEMONNIER. La peinture flamande au xv^e siècle (à propos de *l'Histoire de la peinture flamande*, par Fierens-Gevaert et Paul Fierens, t. III). — Ch. PICARD. Les tombes royales de Mycènes et le problème de la civilisation achéenne (expose, en faisant des réserves, les conclusions auxquelles est parvenu Sir A. EVANS, qui considère Mycènes « comme soumise de près à la civilisation prépondérante diffusée par la thalassocratie des Minoens »). — Jérôme CARCOPINO. La table claudienne de Lyon ; suite et fin (dans son discours, dont la forme est assez embarrassée, Claude exprime fortement cette pensée, qui ne lui appartient pas en propre, que le salut de l'Empire exige, dans l'égalité de la paix romaine, la fusion graduelle des races composant l'Empire ; c'est pourquoi il se glorifie « de mettre sur le même pied, dans le Sénat et dans l'Empire, les Allobroges et les Allobrogiques, non plus seulement en pratique, mais en principe et en droit, les descendants des vaincus et ceux des vainqueurs »). — Avril. J. CALMETTE. Le

règne de Louis XII (à propos du livre de J. Bridge). — J. CHARBONNEAUX. Le mont Cynthe à Délos (d'après l'Exploration archéologique de Délos). — Henri DEHÉRAIN. L'histoire de l'Algérie par l'estampe (d'après l'admirable *Iconographie historique* de G. Esquer).

Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne. 10^e année, t. X, 1929, première partie. — J. LOTH. Saint Docus et l'hagio-onomastique (le culte de Docus, différent de Cadoc, avec qui on l'a confondu, est attesté par la conservation de son nom dans plusieurs noms de lieu de Grande-Bretagne et d'Amérique : Saint-Dogmel, Saint-Doha (Côtes-du-Nord), Saint-Tohou (Finistère, etc.). — René MERLET. Peut-on calculer, à l'aide de l'astronomie, la date approximative de certains monuments mégalithiques? (application de la théorie de Sir Norman Lockyer aux monuments mégalithiques d'Erlanic et de Kergonan. Ils sont dirigés vers le soleil levant au solstice. Ce point se déplaçant avec les siècles, l'angle formé par la direction ancienne avec la direction actuelle donne pour date de construction 5000 ans environ av. J.-C.). — H. DU HALGOUËT. Division de la propriété noble en Bretagne (les fiefs et les justices, contrairement aux dispositions de l'Assise au comte Geoffroy (1185), se sont divisés par les partages successoraux, constitutions de dot, inféodations, afféagements, etc.). — A. BACHELIER. Le jansénisme à Nantes, de 1714 à 1728 (il avait pour citadelle l'Oratoire et la congrégation locale de Saint-Clément qui dirigeait le séminaire. Les évêques de Nantes enrayèrent cette influence en confiant le séminaire aux Sulpiciens). — Deuxième partie. G.-B. DUHEM. Alain de Porhoët et le prieuré de Saint-Martin de Josselin (critique d'une charte de 1128 retrouvée par l'auteur dans les archives du Morbihan). — Jacques LEVRON. Les possessions de l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes en Basse-Bretagne. — Marquis de CARNÉ-TRÉCESSON. Un Rennais illustre : Alain-Emmanuel de Coëtlogon (vice-amiral et maréchal de France, 1646-1730). — Abbé J. HERVÉ. L'eau de Gaël et quelques anciens remèdes contre la rage en Bretagne aux XVIII^e et XIX^e siècles (Cf. plus haut, p. 191). P. DE H. J.

Mercure de France. 1930, 15 mai. — René QUINTON. Maximes sur la guerre. — Lieutenant-colonel Henri CARRÉ. Les prisons de Jeanne d'Arc et ses tentatives d'évasion. — Joseph LE GRAS. Chronologie casanovienne. — Chronique de Glozel (les dernières trouvailles du gisement « chez Guerrier », avec trois figures, et A propos du « chasseur de Glozel », sculpture représentant un personnage bi-sexué, et que l'on rapproche d'un document authentique, figuré sur le couvercle d'un coffret dit du duc de Blacas). — 1^{er} juin. Roger GUILLEMET. La socialisation progressive des richesses d'art en France. — José THÉRY. Un grand drame inconnu (publie tout au long les considérants d'un jugement rendu, le 16 janvier 1873, par le tribunal civil de Rocroy. Un soldat français, Louis Georges, fut fusillé par les Prussiens le 8 septembre 1870 comme franc-tireur, après que ses camarades eurent été obligés par l'officier prussien de tirer au sort « trois d'entre eux ». La veuve demandait réparation pour le « préjudice que lui avait causé la mort de son mari ». Elle obtint gain de cause. Les considérants sont d'une sombre éloquence). — Martial DOUEL. Don Quichotte à Alger, 1575-1580 (il s'agit ici de Cervantès qui fut réduit en esclavage et qui, comme on sait, y a fait une évidente allusion dans Don Quichotte). — Chronique de Glozel (de l'origine du swatiska ou croix gammée. Si, à Glozel, dit le Dr Morlet, nous ne trouvons pas de swatiska sur les idoles sans bouche, c'est que

l'idée de survie y était représentée par les organes mêmes de la génération et qu'à cette époque la croix gammée était surtout employée comme un caractère d'écriture ». — 15 juin. P. CICCOTTI. Les relations entre les romantiques français et italiens. — AURIANT. Charles X, Méhémet-Ali et la conquête de l'Algérie (quelques documents inédits, dont on n'indique pas la source, ayant pour objet de détourner Méhémet-Ali d'intervenir par les armes dans le conflit entre la France et le dey d'Alger, 1829. Il est heureux que Charles X et Méhémet Ali n'aient pu s'entendre). — Chronique de Glozel (lettre adressée par le Dr Morlet au garde des sceaux pour réfuter le rapport Bayle-Amy Randon-Maheu). — 1^{er} juillet. Ch. CHAPLIN. Millet (on publie ici un article où le peintre Chaplin avait fait une vive critique de l'œuvre artistique de Millet. L'*Angelus* seul a trouvé grâce devant lui. Présenté au *Mercure* en 1919, cet article n'a pas été accepté, comme étant « trop scandaleux ». M. Chaplin raconte à ce propos qu'un de ses tableaux, *l'Artiste*, exposé en 1851, a été mis en vente plus tard sous la signature frauduleuse de Millet). — ANTOINE-ORLIAC. Poétique de Delacroix (ce grand peintre « a conquis le laurier promis par la Sibylle »). — Chronique de Glozel. Vase avec signes alphabétiformes provenant de la Lusace saxonne. — Henry D. DAVRAY. Poètes lauréats (de Ruskin à Robert Bridges. Le choix de ces poètes, étant une des attributions du Premier ministre, a été plus d'une fois regrettable).

Polybiblion. 1929, mai-juin. — D. BUENNER, O. S. B. Ouvrages d'enseignement religieux et de piété (91 numéros). — Juillet-août. Louis MAISONNEUVE. Philosophie et Histoire de la philosophie. — Septembre-octobre. Antoine DE TARLÉ. Ouvrages relatifs à l'économie politique et sociale (31 numéros). — Novembre-décembre. MAURICHEAU-BEAUPRÉ. Beaux-arts (bref compte-rendu de 32 ouvrages). — 1930, janvier-février. Pierre DEFFONTAINES. Géographie ; voyages. — Publications relatives à la guerre européenne et à l'après-guerre. — Mars-avril. G. MOLLAT. Hagiographie et biographie ecclésiastiques.

Revue celtique. 1911. — A. OHEIX. Vie inédite de saint Cunwal (publie le texte de cette vie, composée sans doute au XI^e siècle et dans le pays de Tréguier ; elle montre qu'à cette époque on plaçait saint Cunwal parmi les successeurs de saint Tudual, rien de plus). — 1912. G. DOTTIN. Supplément à l'*Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande* par d'Arbois de Jubainville. — J. LOTH. Contributions à l'étude des romans de la Table ronde ; suite (le Cornwall et le roman de Tristan ; avec une carte très détaillée du pays de Cornouailles). — J. VENDRYES. Une anecdote sur saint Colomba (autre forme du récit conservé dans le texte de la vie publié par R. Henebry). — Id. L'étymologie du gaulois *Dumias* (examen de certaines explications qui n'expliquent rien). — 1913. H. HUBERT. Notes d'archéologie et de philologie celtiques. — Dom L. GOUGAUD. Répertoire des fac-similés des mss. irlandais. — G. POISSON. L'origine celtique de la légende de Lohengrin. — A. SMIRNOV. Un prétendu témoignage sur des réunions de bardes en Bretagne au X^e siècle. — 1914. Tho. TAYLOR. The monastery bishoprics of Cornwall. — J. LOTH. La vie la plus ancienne de saint Samson de Dol (à propos des ouvrages de R. Fawtier et de l'abbé Duine). — Tho. TAYLOR. Evolution of the diocesan bishopric from the monastery bishoprics of Cornwall. — 1915-1916. A. G. VAN HAMEL. The foreign notes in the three fragments of Irish annals (montre l'influence réciproque exercée par les anciens chroniqueurs irlandais et anglo-

saxons). — 1920-1921. J. VENDRIES. Les vins de Gaule en Irlande et l'expression *fin aicneta* (cette expression doit se traduire « vin naturel », opposé au vin additionné de ferment spéciaux et désigné en latin par l'expression *vinum picatum*, ou vin de résine). — Francis C. DIACK. Place-names of Pictland. — J. LOTH. La première apparition des lettres dans l'île de Bretagne et en Gaule (peut-être remonte-t-elle au commencement du deuxième millénaire avant notre ère). — Jérôme CARCOPINO. A propos du nom des *Germani* (commente le passage du *De moribus Germaniae*, où César indique l'origine du mot. L'inscription des Fastes qui constate le triomphe de Claudius Marcellus « de Germ[anis] » à la bataille de Clastidium, 225-222 av. J.-C., montre que ces *Germani* ou Gésates étaient alors à la solde des Gaulois et en posture de vaincus). — 1922. Margaret C. DOBS. La bataille de Leitir Ruibhe (texte irlandais et traduction française en regard. Victoire remportée par le roi Eschaid Feidlech, qui vivait au temps de Jules César). — F. C. DIACK. Place-names of Pictland. 2^e article. — Dom L. GOUGAUD. Les saints irlandais dans les traditions populaires des pays continentaux. — John Thomas MACNEILL. The celtic penitentials. — J. LOTH. La plus ancienne vie de saint Samson, abbé-évêque de Dol, d'après des travaux récents (vive critique de celui de R. Fawtier. Elle continue dans le volume suivant). — Thomas MACNEILL. The celtic penitentials. II (rapports de ces pénitentielles avec la discipline pénitentielle de l'ancienne Église catholique et avec les coutumes celtes antérieures au christianisme). — C. PLUMMER. On the meaning of Ogam stones. — Margaret C. DOBS. La guerre entre Fergus et Conchobar (texte et traduction française). — 1924. J. LOTH. Les graffites gaulois de la Graufesenque. — Francis G. DIACK. Place-names of Pictland. III. — G. DOTTIN. La légende de la prise de Troie en Irlande. — A. H. KRAPPE. Note sur un épisode de l'*Historia Britonum* de Nennius (concernant le projet qu'on soumit au roi Guorthigernus de faire construire une forteresse dans le pays de Galles pour se mettre à l'abri des Saxons). — Dom Louis GOUGAUD. L'aéronaut dans les légendes du Moyen Age. — G. CAVIGNAC. Sur la prise de Rome par les Gaulois (un texte de Justin fournit, d'après un témoignage presque contemporain, l'année 379 comme *terminus ad quem* de cet événement). — R. LARGILLIÈRE. Les noms de lieu en Bretagne (on reproche à MM. Marichal et Mirot d'avoir laissé passer de nombreuses erreurs sur les noms bretons dans *Les noms de lieu en France* de Longnon). — 1925. Stefan CZARNOWSKI. L'arbre d'Ésus, le taureau aux trois grues et le culte des voies fluviales en Gaule (savant commentaire des images et inscriptions qui illustrent l'autel des « Nautae parisiaci » au musée de Cluny. Comparaison entre cet autel et celui de Trèves, trouvé dans le port de Trèves dans des conditions semblables à celui de Paris). — J. FRASER. The graffiti of La Graufesenque. — P. AEBISCHER. Noms de lieu suisses d'origine gauloise. — J. VENDRIES. Belha Grighora (publie, avec traduction et commentaire, un texte irlandais montrant comment le pape Grégoire le Grand a pris place dans l'hagiographie irlandaise). — 1926, nos 2-3. J. VENDRIES. Saint David et le roi Boia (saint David, l'apôtre de la Galles du Sud, fut, suivant l'auteur de la *Vita Davidis*, obligé de lutter contre ce chef pour obtenir un terrain où il voulait bâtir son église. Texte latin, avec traduction et commentaire, des passages de la *Vita* qui relatent cet épisode). — Th. CHOTZEN. Gormont d'Irlande et Iseult. — Id. Débats goliardiques en gallois. — 1927. J. LOTH. L'écriture de l'époque préhistorique chez les Celtes (et à Glozel). — A. H. SMITH. Some aspects of the Irish influence on Yorkshire. — J. LOTH. Origine du nom de l'île Molénes. — H. HUBERT.

Les premiers Celtes en Espagne (ils y sont arrivés dès le VIII^e siècle av. J.-C.). — J. VENDREVES. Saints Lugle et Luglien, patrons de Montdidier (développement incertain du culte de ces deux saints depuis le XVI^e siècle jusqu'en 1853, où l'évêque d'Amiens les fit rayer de la liste des saints, dont le propre diocésain fait mention ; il fut restauré en 1861 et désormais régulièrement célébré. « Il est probable que Luglius et Luglianus ont été tirés du nom de Lugaid par quelque moine artésien peu familiarisé avec les choses irlandaises »). — John C. HODGES. The blood covenant among the Celts. — Alexander Haggerty KRAPPE. Sur le passage de César, *B. G.*, VI, 19 (où il est question de la « *patria potestas* », qui subsiste, même après le décès du mari, puisque les femmes sont tenues responsables de cette mort envers les proches). = 1929. J. LOTH. Le nom de Gildas dans l'île de Bretagne, en Irlande et en Armorique (ce nom n'appartient à aucun pays de langue celtique ; son culte n'a aucune trace ancienne ni en Galles ni en Cornouailles ; son expansion en Armorique est due à une fausse identification avec un saint indigène, saint Gildas de Ruy, honoré dans les environs immédiats de Vannes). — Émile LINCKENHELD. Le symbolisme astral des stèles funéraires gallo-romaines des Vosges et de l'Illyrie (avec 5 pl.). — Paul DARCHE. Les marques de potiers locales ou régionales du musée de Bavay, Nord. — J. LOTH. Un phénomène linguistique : saint Budoc, devenu saint André ; saint André et la coqueluche (saint Budoc était le saint d'un quartier de Porspoder ; le bourg est appelé en breton *Le dreff*, ou *An drev*, d'où André. Donc Budoc = André. Sous sa forme cornouaillaise, *Andréo*, qui signifie coqueluche, a naturellement conduit à forger un saint de la coqueluche). — Alexander Haggerty KRAPPE. Le témoignage de saint Jérôme sur le celtique parlé en Gaule (saint Jérôme, dans son commentaire de l'épître aux Galates, ne fait que reproduire un passage de Varro qui, lui-même, suit Poseidonios. Son témoignage sur la persistance du celtique en Gaule au IV^e siècle n'a donc aucune valeur). — Le Père Paul GROSJEAN. Quelques textes irlandais sur saint Grégoire le Grand. — J. LOTH. Le mabinogi de Math vab Mathonwy, d'après W. J. Gruffydd, et la méthode en celto-mythologie (la méthode suivie par Gruffydd conduit à des résultats extravagants).

Revue de l'histoire des religions. 1929, mars-juin. — Henri GOUHIER. A propos de la formation religieuse de Malebranche. — P. ALPHANDÉRY. Les citations bibliques chez les historiens de la première croisade (surtout chez Raimond d'Aguilers et Guibert de Nogent, où l'atmosphère biblique est si caractéristique). — P. SAINT-YVES. Les saints céphalophores ; étude de folklore hagiographique (la légende de saints qui, après avoir été décapités, sont représentés portant leur tête dans leurs mains, a été très répandue ; on en compte cent vingt qui auraient exécuté cette marche prodigieuse, mais aucun document vérifique ne l'a jamais attestée ; elle est surtout l'œuvre des clercs et plus souvent des moines, puis de l'iconographie. Suit un catalogue des saints céphalophores rangés par ordre alphabétique). — François NAU. L'araméen chrétien (syriaque) ; les traductions faites du grec en syriaque au VII^e siècle (avec une carte d'Arabie montrant les « infiltrations » sémitiques). = Comptes-rendus.

Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise. 1929, avril-juin. — S. MERCER. Porchefontaine, la belle forteresse de Pierre Craon. 1^{er} article (histoire de la seigneurie de Porchefontaine au XIV^e siècle ; fac-similé de deux reçus délivrés par

le plus ancien seigneur connu : Pierre de Bournaseau, chevalier, conseiller du roi, 1377 et 1379 ; autres textes en appendice concernant ce personnage qui joua un certain rôle vers la fin du règne de Charles V. Essai de restitution de son château avec ses dépendances, mais où ne figurent ni la fontaine d'eau ferrugineuse ni la fontaine des Nouettes, qui coulent encore aujourd'hui). — Yvonne BEZARD. Saint-Cyriens de l'Empire ; suite et fin. — P. CHARLIAT. Documents sur les anciennes relations entre la France et les pays du Nord. Les oiseaux du Nord et la fauconnerie royale (publie plusieurs documents inédits sur l'envoi de faucons à la cour de France par le roi de Danemark, 1673-1771). — Juillet-septembre. André LESSORT. Émile Couard (nécrologie et bibliographie). — Louis BIGARD. Les origines de Rueil (nie que la « villa » de Rueil ait été à l'origine un écart de Nanterre, sa voisine ; de bonne heure, elle forma une sorte de village indépendant. Nanterre acquit une notoriété plus grande, du fait que sainte Geneviève y est née). — Dr Ed. CHRISTEN. Les sources minérales de Versailles. — Henri LEMOINE. M. le marquis de Briges, commandant la Grande Écurie, 1713-1795 (sa biographie d'après des documents privés conservés aux archives de Seine-et-Oise). — G. MAUGUIN. Deux hivers rigoureux à Versailles, 1870 et 1871 (et les destructions commises par les troupes prussiennes pour se chauffer).

Revue de Paris. 1930, 15 mai. — John VIENOT. Le protestantisme (répartition dans le monde des « dénominations » protestantes. Le nombre de leurs fidèles n'a cessé de croître depuis un siècle. Leur unité se fait peu à peu ; elle se complétera au fur et à mesure que tous les « chrétiens » seront assez rapprochés du Christ pour dire avec lui : « quiconque n'est pas contre moi est avec moi »). — Robert DE TRAL. Agrippa d'Aubigné, 1551-1630 (à propos des trois volumes qui lui ont été consacrés par Armand Garnier). — Marthe DE FELS. Rameau (son œuvre et son temps). — 1^{er} juin. Comte DE FELS. Les États-Unis français (dans les États-Unis d'Europe, dont il est officiellement question, ferait-on entrer la France seule, ou la République impériale française, avec ses « Dominions » ? Il faudrait tout d'abord créer cette République impériale en donnant aux Dominions [l'auteur dit : Domi-nations] un titre civique et politique qui fasse de tous les habitants des citoyens, en leur donnant des droits certains et utilisables). — Alfred HÉRAULT. Les derniers jours du cabinet Dufaure. Le maréchal de Mac-Mahon et la République ; la Chambre de 1876 par un des 363 (l'auteur, en situation d'être bien informé de ce qui se passait non seulement en séance, mais dans les commissions de la Chambre, est mort en 1926, laissant deux manuscrits importants : une Histoire de Châtelerault en quatre volumes et des Mémoires politiques allant de sa jeunesse à la fin de 1877. On commence ici d'en publier la partie qui va du 12 août 1876, jour où les Chambres étaient entrées en vacances, jusqu'à la démission du maréchal, 14 octobre 1877). — Robert DREYFUS. M. Thiers devant l'Allemagne, 1872-1873 (ses efforts tendant à la libération du territoire, obtenue enfin, non sans peine, le 15 mars 1873). — L. BLUM. Lettres et sciences dans l'éducation secondaire (la conception de 1902, qui a ruiné l'enseignement secondaire, n'est plus défendable. Il faut restituer aux humanités leur place éminente dans l'éducation). — Berthe GEORGES-GAULIS. Ibn Sa'oud, roi du Hedjaz et du Nedjd (aujourd'hui « la plus grande figure de l'Islam » ; sa vie et sa politique. Son entente avec Fayçal de l'Irak « peut former le noyau d'une confédération à laquelle se rallieront la Syrie et l'Égypte, parce que la vie commerciale impose à tous ses exigences »). — 15 juin. Comte DE FELS. Les États-Unis français ; principes de la fédération (à propos du mémoire adressé

par A. Briand aux vingt-six États membres de la Société des nations). — André BEUGLER. Caucase (impressions de voyage sur le Kouban, à Tiflis, qui, pour les Géorgiens, est une ville à part, prolongement naturel de l'Europe, « la dernière étape du monde civilisé et poli »). — A. DE MONZIE. La technicité juridique de la paix. — Henry BIDOU. Le général Weygand. — Fernand MAZADE. A propos du deuxième millénaire de Virgile. — Alfred HÉRAULT. Le ministère de Jules Simon (suite des Souvenirs de l'auteur). — Jean MARCHAND. La mission du marquis de Torcy en Danemark et son voyage en Suède, 1685 (d'après les documents conservés aux archives des Affaires étrangères). — 1^{er} juillet. Charles MAURRAS. Confession politique (expose comment il est devenu royaliste). — Commandant MOJON. Metz, 1870 (lettres du général Mojon publiées par son fils. En 1870, le général était aide de camp du maréchal Le Bœuf, ministre de la guerre. Elles ont été écrites au jour le jour depuis le 25 juillet et attestent une fois de plus la légèreté avec laquelle fut déclarée la guerre et l'influence déplorable exercée par la présence de l'Empereur dans la conduite des premières opérations militaires). — Maurice LIBER, rabbin. Où en est le judaïsme (« remonté à l'air libre », le judaïsme « a pris une place régulière dans la société moderne ; il peut maintenant prouver sa vitalité en collaborant à l'œuvre de la civilisation humaine »). — Jean DE PIERREFEU. Le désastre du 27 mai 1918 au Chemin-des-Dames (explique ce qui fut une énigme pour Clemenceau, à qui incombe la responsabilité de cette grave défaite ; ce fut en grande partie la faute du service des renseignements et de l'hostilité violente qui existait entre le général Duchêne et son état-major ; mais Duchêne était beau-frère du major général Anthoine, et les prescriptions de Pétain ne furent pas observées).

Revue des Deux Mondes. 1930, 15 mai. — *** La politique coloniale et le bolchévisme (les soulèvements qui, actuellement, agitent les colonies françaises et anglaises en Extrême-Orient, ont leur origine et leur aliment néfaste dans l'action bolchéviste, dont tous les fils convergent à Moscou). — Général MANGIN. Lettres du Soudan, octobre 1889-août 1891 (lettres à ses parents, à sa sœur ; « c'est bien une croisade contre l'Islam et contre l'esclavage que nous faisons ici ». A la poursuite de Samory). — CAULAINCOURT. Mémoires. L'agonie de Fontainebleau. VII. Les derniers jours (dispositions prises par l'Empereur avant son départ pour l'île d'Elbe ; comment il parle de ses fidèles ; son amertume pour les autres qui l'ont si tôt abandonné ; son chagrin d'être séparé de l'Impératrice. Quand Caulaincourt lui eut remis les fonds dont il avait la garde, l'Empereur avait à sa disposition un peu moins de trois millions. Sur les six millions versés au Trésor, l'Impératrice avait conservé le reste, promettant d'envoyer plus tard à Napoléon deux millions, « ce qu'elle oublia de faire », dit en note l'éditeur de ces précieux mémoires. L'adieu à la vieille garde et le départ). — Louis BERTRAND. Au Congrès de Carthage. L'église d'Afrique. — Alexandre HÉRENGER. Goethe en Italie (d'après son journal et ses lettres). — Maurice LEWANDOWSKY. Le budget de la philanthropie américaine (Carnegie, Rockefeller, Frick et autres généreux donateurs, dignes de toute la gratitude de l'Europe appauvrie par la guerre). — 1^{er} juin. Tony CATTÀ. La conquête de l'Algérie et la Maison de France (la Maison de France, c'est-à-dire Charles X, qui ordonna l'expédition, et Louis-Philippe, qui fit abandonner l'idée d'évacuer le pays déjà conquis). — Pierre DELATTRE. L'Allemagne se démocratise-t-elle ? (« le rêve de Weimar d'organiser au cœur de l'Europe une Grande Allemagne fédérale et démocratique s'évanouit »). — Général MANGIN. Lettres du

Soudan. II. Septembre 1891-octobre 1894. — Paul BERRET. L'inspiration des *Châtiments*. — André NICOLAS. La situation actuelle en Espagne (notes prises en avril-mai 1930). — R. DE LA SIZERANNE. Du *Salon* de 1737 au *Salon* de 1930. — Comte KOKOVTOFF. En U. R. S. S. Nouvelle offensive contre les Paysans. — Victor GIRAUD. Bossuet intime. = 15 juin. Maréchal de MAC-MAHON. Souvenirs d'Algérie, publiés par le comte G. de MIRIBEL. I. 1830-1831. — Baron BEYENS. Albert I^e chez Guillaume II (le ministre belge à Berlin raconte l' entrevue de son roi avec le Kaiser à Potsdam, en novembre 1913 : Guillaume II lui expose ses griefs contre la France et l'éventualité d'une guerre très prochaine pour en finir avec cette nation irréconciliable. Confidences bientôt communiquées sous le sceau du secret à l'ambassadeur de France, Cambon, qui ne put les transmettre à son gouvernement que dans un rapport très secret adressé le 22 novembre). — M. L. SJESTEDT. L'Irlande d'aujourd'hui. I. Gens de la terre et de la côte. — R. DE LA SIZERANNE. Qu'est-ce qu'un « faux » en art? — Th. DOSTOIEVSKI. Lettres à [sa femme] Anne Dostoïevska ; trad. par Zinovy Lvovsky (datées, en mai 1867, de Hombourg, où le grand romancier était allé dans l'espoir d'y gagner l'argent nécessaire au paiement de ses dettes). — Louis ROUGIER. Sous le règne de la machine (« la machine travaille pour les masses, mais dénivelle les classes supérieures et moyennes »). — André CHAUMEIX. Revue littéraire : images de l'Amérique (d'après André Siegfried, Paul Morand, Th. Dreiser, Sinclair Lewis, Georges Duhamel, etc.). = 1^{er} juillet. **Duc de LA FORCE.** Une correspondance intime de Louis XVIII, 1789-1794 (lettres adressées par le comte de Provence à sa maîtresse, M^{me} de Balbi). — Maréchal de MAC-MAHON. Souvenirs d'Algérie, 1830-1870. II. Les deux sièges de Constantine. — Ph. POIRSON. Les minorités opprimées : les Polonais en Allemagne (montre à quel point ils sont persécutés et maltraités). — Paul MONCEAUX. Saint Jérôme au désert de Syrie. I (les années d'enfance, la vie d'étudiant, le baptême qu'il reçoit en 366, étant âgé déjà de vingt ans ; son voyage en Gaule et son séjour à Aquilée ; départ pour l'Orient en 371. En 375, il va se réfugier au désert). — M. L. SJESTEDT. L'Irlande aujourd'hui. II. Dublin (le nouveau régime et la lutte contre la langue anglaise ; la grave situation économique et financière).

Revue des Études anciennes. 1930, avril-juin. — Charles PICARD. Notes d'archéologie grecque (reprend le problème des « idoles cycladiques », féminines pour la plupart, trouvées dans l'Égéeide ; quant à la « nouvelle » Coré de Berlin, elle soulève beaucoup d'objections). — Léon HERRMANN. *Salustiana* (nombreuses corrections proposées au texte du *Catilina*). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. CXXVI. Dans la banlieue parisienne : Saclay et le domaine d'Orsay (reconstitue ce domaine gallo-romain). — Albert DAUZAT. La toponymie gauloise et gallo-romaine de l'Auvergne et du Velay. I. Les formations en *oialum* (noms qui représentent sans doute des domaines, au moins sous la domination romaine). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. — Ch. PICARD. Le musée d'antiques de Constantinople (à propos du livre publié par Martin Schede en 1921).

Revue des Études historiques. 1930, janvier-mars. — H.-M. LEGROS. Cerfs-volants supports des armes de Charles VI (au lieu d'anges qu'on avait auparavant figurés sur ces armes). — Louis KARL. Les Brancas et leurs chroniqueurs (ces chroniqueurs sont Bussy, auteur d'une satire rimée contre M^{me} de Brancas, née Suzanne Garnier, qui fut un moment en faveur auprès de Louis XIV, et Saint-Simon, qui fit un portrait peu flatteur d'un Louis de Brancas, ancien ambassadeur et maréchal de France, mort en 1741. « Ces deux chroniqueurs sont également dangereux à

cause de leur sincérité ». — Edmond L'HOMMEDÉ. Sur un épisode de la vie de Jean-Marie Hervagault, prétendant Dauphin (quelques détails inédits sur cet aventurier qui, condamné en 1802 à quatre ans de prison et cinquante francs d'amende, pour « récidive d'escroquerie à l'aide de faux noms », passa ses premiers mois de liberté à Saint-Lô, sa ville natale, et termina ses jours à Bicêtre en 1812).

— Marquis DE MONTMORILLON. Cavour et Mussolini. — Pierre DOYON, Alexandre III et la République française (à propos du récent livre d'Edmond Toutain). = Comptes-rendus. = Dépouillement chronologique et méthodique des Revues générales et locales. = Avril-juin. Gaston DONU. Le drame conjugal de Catherine de Médicis (important article de quarante pages très documentées). — LAIGNEL-LAVASTINE et Jacques VIÉ. La vie médicale de saint Vincent de Paul. — Léon DERIES. Représailles napoléoniennes : la captivité du baron Paul de Krudener, secrétaire de l'ambassade de Russie, septembre 1812-décembre 1813. — Pierre DE VAISSIÈRE. Un cadet de Gascogne : Roger de Comminges, sieur de Saubole (trois pages à propos du livre récent de Claude Derblay). — Ém. DÉBORDE DE MONTCORBIN. A propos du centenaire de la prise d'Alger (d'après le livre du prince Sixte de Bourbon). = Comptes-rendus. = Dépouillement chronologique et méthodique des Revues générales et locales.

Revue des Études napoléoniennes. 1930, no 1. — Édouard DRIAULT. Napoléon, le génie de l'ordre (conférence faite à Breda en novembre 1929). — Albert MEYNIER. Levées et pertes d'hommes sous le Consulat et l'Empire (on estime à 1,700,000 le nombre des hommes tués du côté français et celui des étrangers à 2 millions en quinze ans ; d'autre part, on constate que les douze premières années de l'Empire ont été la période du plus fort accroissement de natalité en France). — Édouard DRIAULT. La table des maréchaux, ou « table d'Austerlitz » (actuellement au musée de Malmaison. Avec trois planches hors texte). — Federico CAMP. Un Espagnol témoin de la retraite de Napoléon en Russie : don Raphaël de Lanza.

Revue des Questions historiques. 1930, 1^{er} avril. — Michel de BOÜARD. Encyclopédies médiévales. Sur la connaissance de la nature et du monde au Moyen Age (chapitre d'une thèse qui vient d'être soutenue avec succès à l'École des chartes. Montre l'importance d'un traité anonyme, *Compendium Philosophiae*, composé par un disciple d'Albert le Grand). — A. DURENGUES. Le protestantisme en Ageois. La réaction catholique (elle triompha définitivement en 1594 du protestantisme qui, après avoir causé dans le pays d'incalculables maux, « était enfin et pour toujours maté »). — L. PINAULT. La dévolution des biens de la Maison de Chalon et du titre d'Orange (montre comment une famille allemande de Nassau est devenue héritière d'un titre né en Provence et porté pendant près d'un siècle et demi par la famille des Chalon-Arlay). — G. DESDEVISES DU DEZERT. La police à Madrid en 1724. — E.-G. LEDOS. Jean-René Loyseau, jurisconsulte révolutionnaire (prouve qu'il faut distinguer Jean-René Loyseau, membre de la Société des Jacobins, auteur de plusieurs ouvrages et articles dont la liste est donnée ici, et Jean-Simon Loyseau, avocat au Parlement de Paris, député à la Convention, avocat à la Cour de Cassation, mort à Paris le 16 décembre 1823. Aulard et même Tournoux les avaient confondus). — Marius SEPET. Origine et progrès de l'hégémonie française en Europe (sur la politique extérieure de Bonaparte, 1799-1800). = C.-rendus. = E.-G. LEDOS. Chronique générale. — Dom F. CABROL. Courrier anglais : Angleterre et Amérique. — Albert ISNARD. Revue des périodiques français. = Notes bibliographiques.

Revue d'histoire économique et sociale. 1929, nos 3-4. — Paul-M. BONDOIS. Colbert et la fabrication du bas. — Dr J. VINCENT. Les vicissitudes d'une léproserie poitevine, du xv^e au xix^e siècle : sainte Catherine de Parthenay, Deux-Sèvres. — Albert GIRARD. La répartition de la population en Espagne, xvi^e, xviⁱ et xviii^e siècles. — Sergey ROJESTVENSKY et Inna LUBIMENKO. Contribution à l'histoire des relations commerciales franco-russes au xviii^e siècle. — Léon VIGNOLS. L'asiento français, 1701-1713, et anglais, 1713-1750, et le commerce franco-espagnol vers 1700 à 1730 (avec deux mémoires français de 1728 sur ces sujets). — F. ARMAND. P.-J. Proudhon et le fourierisme (avec une bibliographie méthodique). = 1930, no 1. G.-H. BOUSQUET. Histoire économique ou Économie pure ? (le choix entre ces deux conceptions dépend du tempérament de chacun ; ajoutons : des capacités intellectuelles de chacun, s'il faut, par exemple, appliquer les mathématiques à l'économie politique. Mais en cette matière il faut bannir tout fanatisme). — Paul RAVEAU. Essai sur la situation économique et l'état social en Poitou au xvi^e siècle (pour faire suite à la crise des prix publiée dans le t. CLXII de la *Revue historique*). — Gaston MARTIN. Capital et travail à Nantes au cours du xviii^e siècle. — Charles FOURIER. Demande de collaboration adressée le 14 octobre 1823 au journal *Le Drapeau blanc* (document inédit, daté du 14 octobre 1823). — Georges GUY-GRAND. La philosophie populaire selon Proudhon.

Revue d'histoire moderne. 1929, septembre-octobre. — Yvonne BEZARD. Le président de Brosses et les *Lettres familiaires sur l'Italie* (lettres envoyées par le Président à son cousin, Loppin de Gemeaux ; dans l'édition Bezard, elles sont conformes au manuscrit que le Président avait revu lui-même et méritent seules une entière créance). — P.-G. BOURGIN. Police et économistes sous le premier Empire (publie un rapport d'Esménard à l'Empereur sur Sismondi, 12 décembre 1810). — P. LEUILLOT. A propos de la « crise des assurances en 1830 » (publie un vœu formulé par le Conseil général du Haut-Rhin). — Paul ROUSSIER. Une histoire de la colonisation française (celle de Georges Hardy). — P.-J. CHARLIAT. L'exposition internationale d'histoire économique d'Amsterdam, 1929 (d'après le Catalogue officiel des objets exposés). = Novembre-décembre. P. GRONSKY. L'établissement des Russes en Californie. I (depuis 1799). — Paul LEUILLOT. Le dernier préfet du Haut-Rhin sous la Restauration : le baron Locard, 1829-1830 (il incarna le régime réactionnaire et contribua à la ruine de la Restauration dans ce département). — André GAIN. La Restauration et les biens des émigrés (l'auteur résume la thèse de onze cents pages qu'il a composée sur ce sujet). — Léon CAHEN. La lecture publique et le problème de l'information scientifique ; la lecture publique. — Paul BONINFANT. Bibliographie de l'histoire moderne et contemporaine de la Belgique, juillet-décembre 1928. — Robert RICARD. Les Espagnols et l'Amérique au xvi^e siècle ; quelques notes bibliographiques. = 1930, janvier-février. W. A. KISEWETTER. Les élections à la première Douma, 1905-1906. — E. COORNAERT. La draperie rurale en Flandre. — Otto BRUNNER. Ouvrages sur l'histoire moderne de l'Autriche, 1526-1918, parus de 1918 à 1929. — Albert MEYNIER. Napoléon jugé par nos contemporains. 3^e art. (Édouard Driault et Dmitry Merejkovsky). — Paul LEUILLOT. Une monographie d'établissement industriel alsacien en 1826 (d'après une statistique conservée aux archives du Haut-Rhin). = Mars-avril. Max FUCHS. Recherches sur les origines du privilège provincial des théâtres. — P. GRONSKY. L'établissement des Russes en Californie ; suite et fin (de 1815 à 1842). — Henri SÉE. L'œuvre de Werner Sombart et l'histoire économique. —

Otto BRUNNER. Ouvrages sur l'histoire moderne de l'Autriche ; suite et fin (XIX^e siècle, la politique intérieure et extérieure, 1867-1914, et la guerre mondiale).

Revue historique de Bordeaux. 1929, novembre-décembre. — Xavier VÉDÈRE. Les allées de Tourny. I^{re} partie : Les origines (I : L'époque gallo-romaine. II : Le Moyen Age et les couvents qui s'y trouvaient, notamment celui des Frères Prêcheurs, où fut ensevelie la fille de Simon de Montfort). — Madeleine BRUN. Les théâtres à Bordeaux de 1800 à 1830 ; suite. — Paule CHAUVEAU. La formation topographique du quartier des Chartrons ; suite (les Chartrons pendant la Révolution).

BELGIQUE

Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des Beaux-Arts. 1930, n°s 1-2. — Paul BERGMANS. Nouveaux renseignements sur les musiciens belges à Trévise et sur l'imprimeur musicien Gérard de Lisa (publie deux chartes de 1496 et 1499). — N° 3. Paul SAINTENOY. Le buste disparu de Louis David par François Rude (ce buste, exécuté entre 1816 et 1822, disparut au moment de l'invasion allemande en Belgique ; il fut retrouvé dans un grenier où il avait été caché. La paternité de Rude n'est pas douteuse). — Bulletin de la classe des lettres. 1930, n°s 1-2. Louis DE LA VALLÉE-POUSSIN. Notes bouddhiques ; suite (Maitreya et Asanga ; Vasubandhu l'Ancien. Opinions sur les relations des deux « Véhicules » au point de vue du Vinaya). — Maurice WILMOTTE. La part de Chrétien de Troyes dans la composition du plus ancien poème sur le Gral (entreprend de prouver que, dans ce poème, on ne saurait arrêter au vers 10600 l'œuvre de Chrétien, mais qu'il eut au moins trois continuateurs : Gaucher ou Wauchier de Denain, appelé aussi de Dourdan, Gerbert sans doute de Montreuil, et Mennessier que protégea Jeanne de Flandre). — J. MANSION et L. DE LA VALLÉE-POUSSIN. Donum natalicum Schrijnen (analyse du gros volume de Mélanges offerts à Mgr Joseph Schrijnen à l'occasion de son 60^e anniversaire ; recueil d'articles de linguistique générale. Un de ces articles se rapporte au secret de la confession, mis en cause dans une historiette de Boendale). — N° 3. Maurice WILMOTTE. La part de Chrétien de Troyes dans la composition du plus ancien poème sur le Gral ; suite. Chrétien et ses continuateurs (Gerbert et Mennessier, qui acheva le poème pour la comtesse Jeanne de Flandre).

Revue belge de philologie et d'histoire. 1930, janvier-mars. — Hubert PHILIPPI. Iconographie des « Bacchantes » d'Euripide (article de 70 pages avec une abondante bibliographie). — Isidore LÉVY. Autour de la « légende de Pythagore » (réfute les arguments opposés par Delatte à la manière dont lui, Lévy, a constitué, interprété et utilisé les textes). — H. VAN DE WEERD. Enceintes et vieux murs de Tongres (il est hors de doute qu'il existe des vestiges actuels de cette fortification ; M. A. Blanchet affirmait en 1907 que ces vestiges appartenaient au Moyen Age). — Étienne SABBE. La réforme clunisienne dans le comté de Flandre au début du XII^e siècle. — F. FAVRESSE. Le Conseil de Bruxelles, 1282-1421 (ce Conseil paraît être issu de la réforme qui, en 1235, a converti les charges d'abord viagères en charges annuelles). — Suzanne TASSIER. La « traque » du 11 et 12 octobre 1789 et la neutralité liégeoise (il s'agit d'une incursion à main armée faite par les troupes autrichiennes à travers le territoire liégeois, afin d'y cerner les Patriotes qui s'y assemblaient et s'y armaient). — J. DEWERT. Les jours nataux (ou encore jours dataux ou d'ataux ; terme qui désignait au XIII^e siècle les trois grandes fêtes de

l'année : Noël, d'où le nom, Pâque et Pentecôte). = Comptes-rendus, Chronique et Bibliographie : littérature comparée. Ouvrages belges nouveaux. Périodiques.

ÉTATS-UNIS

The American historical Review. 1930, avril. — The North-Carolina meeting of the American historical Association. — Walther I. BRANDT. Pierre Dubois : Medieval or modern? (il s'agit de l'auteur du *De recuperatione*, dont les idées, pour appartenir au XIII^e siècle, ont, par certains côtés, un caractère déjà moderne. Abondante bibliographie). — Carl F. BRAND. British labor and the war-time coalitions (l'auteur a utilisé surtout les Rapports sur les réunions du « Labor party » en 1917 et 1918). — Jane CLARK. Responsibility for the failure of the Burgoyne campaign (la responsabilité de l'échec retombe en grande partie sur Sir William Howe). — Conyers READ. The fame of Sir Edward Stafford (réponse à un article du prof. Neale publié dans *Engl. histor. Review* sous le même titre. Neale avait entrepris de défendre Stafford que Read avait accusé, quand il était ambassadeur en France, d'avoir trahi son pays en faveur de l'Espagne. L'auteur de l'article maintient ses conclusions : Stafford a certainement livré des renseignements à Mendoza). — Charles S. SYDNOR. Life span of Mississippi slaves (étude sur la mortalité des esclaves en Mississippi par comparaison avec les blancs. On a constaté que chez les noirs, avant l'âge de vingt ans, la mortalité était à peu près égale à celle des blancs ; de vingt à quarante, il mourait plus de noirs que de blancs ; de quarante à soixante, c'est l'inverse qui se produisait ; après soixante ans, le nombre des noirs dépasse notablement celui des blancs. Comment expliquer ces variations?). = Documents. Robert E. SPILLER. Fenimore Cooper's defense of slave-owning America (publie une longue lettre en réponse à un article de Sismondi dans la *Revue encyclopédique*, avril 1827 ; Cooper adresa sa réponse, traduite par lui en très mauvais français, au directeur de la *Revue*, M. Jullien. Elle est reproduite ici, mais dans son texte original, en anglais). = C.-rendus.

Foreign affairs. Vol. VIII, n° 4, 1930, juillet. — The London naval conference. Le point de vue américain exposé par Walter LIPPmann et le point de vue français par André GÉRAUD. — Henry Prather FLETCHER. Quo vadis, Haïti? (expose les circonstances qui ont amené les États-Unis à occuper Haïti, les négociations entamées pour y rétablir un ordre durable. L'auteur estime que les mesures prises doivent aboutir au plus tard en 1936). — Paul SCHEFFER. Stalin's power (expose comment Stalin s'est peu à peu emparé du pouvoir. Il est maintenant « le dictateur des dictateurs » ; mais il a fait le vide entre lui et le parti bolcheviste, dont la majorité lui est hostile ; par qui le remplacerait-on?). — Louis DOMERATZKY. American industry abroad. — Carl BERGMANN. Germany and the Young plan (l'Allemagne a bien à contre-cœur accepté le plan Young ; c'est maintenant son devoir et son honneur « de mettre l'ordre le plus strict dans ses finances et d'encourager la création du capital privé pour qu'elle puisse faire face à ses onéreuses obligations »). — Joseph REDLICH. The end of the House of Austria. — Thomas E. BENNER. American difficulties in Porto Rico. — A. Mendelssohn BARTHOLDY. The political dilemma in Germany. — David Hunter MILLER. Nationality and other problems discussed at The Hague. — Louis PIERARD. Belgium's language question : French *versus* Flemish. — Bruce C. HOPPER. Soviet transports plans : winning of the East (avec une carte). — Shiroshi NASU. Agriculture and the Japanese national economy. — The Channel tunnel (avec une carte. Le tunnel, si ja-

mais il se construit, aura peut-être cet heureux résultat de faire mieux connaître la Grande-Bretagne à l'étranger). — William L. LANGER. Livres récents concernant les relations internationales. — Denys P. MYERS. Liste des documents officiels récemment publiés.

The Journal of modern history. Vol. I, n° 4, décembre 1929. — Walter L. DORN. Frederic the Great and Lord Bute (on ne saurait accuser Bute d'avoir trahi son parti et son pays ; mais sa politique a créé à la Grande-Bretagne de grandes difficultés et l'a isolée pour un quart de siècle). — Ethyn Morgan WILLIAMS. Women preachers in the civil war. — Frederick Stanley RODKEY. Lord Palmerston and the rejuvenation of Turkey, 1830-1841. 1^{re} partie : 1830-1839 (d'après la correspondance inédite de Palmerston. La deuxième partie, 1839-1841, a paru dans les *Transactions de la R. Historical Society*, t. XII). — Herbert P. GAMBRELL. Three letters on the Revolution of 1830 (ces lettres ont été écrites par un jeune Américain, Charles Ellet, qui était venu en mars 1830 à Paris pour y compléter ses études d'ingénieur à l'École polytechnique. Il raconte à son père ce qu'il a vu pendant les Trois Glorieuses). — Robert C. BINKLEY. Ten years of peace conference history (utile bibliographie). — Preserved SMITH. Letters of the Humanists (sur la correspondance d'Érasme, les *Letterae virorum illustrium*, publ. par H. de Vocht, les lettres de Richard Fox). — Bernadotte E. SCHMITT. French documents on the war (on trouvera la traduction française de cet article dans la précédente livraison de la *Revue historique*). — Bibliographie. — Vol. II, n° 1, mars 1930. — C. P. HIGBY. The Modern Europe history. Section of the American historical Association (organisation de cette section). — Samuel REZNECK. The statute of 1696. A pioneer measure in the reform of judicial procedure in England. — P. BIZILLI. Geopolitical conditions of the evolution of Russian nationality (menacée dans sa constitution nationale par la politique de désintégration poursuivie dans son berceau européen, la Russie reprend son œuvre colonisatrice dans la direction du Pacifique). — Richard W. VAN ALSTYNE. The British right of search, and the African slave trade. — Hugo C. M. WENDEL. The protégé system in Morocco (origines du protectorat français au Maroc ; la conférence de 1879 et la convention du 3 juillet 1879 qui règle la condition des étrangers établis en terre marocaine). — Halvdan KOHT. The importance of the class struggle in modern history ; suite et fin. — Heinrich Herman MAURER. A letter of Louis Kossuth (adressée à Georges Schneider, de New-York, 29 juin 1852). — Lawrence D. STEEFEL. A letter of Francis Joseph (adressée au baron de Beust par l'empereur d'Autriche, Vienne, le 9 juillet 1866 : l'empereur ordonne au baron de se rendre aussitôt à Paris pour exposer à Napoléon III les dangers qui menacent l'Europe si la France n'intervient pas énergiquement et tout de suite). — Notice nécrologique sur Edward Raymond Turner, professeur d'histoire moderne de l'Europe à l'Université Johns Hopkins, 1881-1929. — Lawrence D. STEEFEL. Bismarck (son œuvre et bibliographie des travaux qui l'ont étudiée, surtout en Allemagne. Les trois volumes de Paul Matter n'y figurent pas). — Oscar JASZI. Some recent publications concerning the dissolution of the Habsburg monarchy. — Comptes-rendus critiques. — Bibliographie. — N° 2. Friedrich Stanley RODKEY. Lord Palmerston and the rejuvenation of Turkey, 1830-1841. 2^e partie (d'après la correspondance officielle de Palmerston). — Lester K. BORN. Some notes on the political theories of Erasmus. — Carl Ludwig LOKKE. French dreams of colonial empire under Directory and Consulate. — Frederick Stanley RODKEY. Reshid Pacha's memorandum of August 12, 1839 (sur la réforme de l'Empire otto-

man ; traduction « confidentielle » en français). — Michael KARPOVICH. The Russian revolution of 1917 (très longue bibliographie critique). — Louis R. GOTTSCHALK. Lafayette (bibliographie critique). — Bulletins critiques : The Russian Revolution of 1917, par Michael KARPOVICH ; Lafayette, par Louis R. GOTTSCHALK ; Memoirs of the war of French Revolution and Empire, par Troyer S. ANDERSON. — Comptes-rendus. — Bibliographie des publications récentes.

Speculum. Avril 1930. — Kemp MALONE. King Alfred's North ; a study in medieval geography (étude critique sur le système d'orientation emprunté par Alfred le Grand aux *Historiae adversus Paganos* d'Orose, et sur les modifications qu'il y a faites dans les régions du Nord et de l'Ouest. Avec cinq planches, dont la dernière reconstitue la carte d'Europe selon Alfred). — Arthur LANDGRAF. Der Traktat *De errore Pelagi* des Wilhelm von Auvergne (montre que ce traité est identique à celui *De libero arbitrio atque gratia*, qui est également l'œuvre de Guillaume d'Auvergne). — Loren C. MACKINNEY. The people and public opinion in the eleventh-century peace movement (signale dans les chroniqueurs français du XI^e siècle de nombreux passages attestant l'intérêt que le peuple prenait aux institutions de la Paix et de la Trêve de Dieu). — W. Powell JONES. Some recent studies on the « Pastourelle ». — John J. PARRY. The triple death in the *Vita Mertini* (signale chez Hildebert de Lavardin une allusion à une prophétie qu'on retrouve dans Geoffroi de Monmouth : Merlin avait prophétisé par trois fois un genre de mort différent qui devait frapper un enfant, et la prophétie s'était réalisée en effet, mais de la façon la plus naturelle ; comme on la retrouve ailleurs encore, il est probable que Geoffroi eut d'autres sources que des récits celtiques). — M. L. W. LAISTRNER. The medieval organ and a Cassiodorus glossary among the spurious works of Bede (complète et corrige l'étude de Mrs. Bitterman sur les orgues au Moyen Age, parue dans *Speculum*, IV, 390). — Comptes-rendus.

GRANDE-BRETAGNE

Bulletin of the Institute of historical Research. Vol. VIII, n° 22, 1930, juin (Londres, Longmans). — Anthony STEEL. The marginalia of the Treasurer's receipt rolls, 1349-1399 ; suite et fin (montre l'intérêt que présentent les annotations marginales en ce qui concerne les modes d'assignation employés à l'Échiquier). — H. H. E. CRASTER. The arrangement of diocesan records (plan d'après lequel devraient être classées les archives diocésaines, surtout d'après celles d'Oxford, qui sont conservées à la Bodléienne). — Select documents (choix parmi les pièces de procédure en cour de chancellerie au temps de Wolsey). — Sommaires des thèses soutenues dans les Universités anglaises : *Eleanor Swift*, The machinery of manorial administration, 1208-1454 ; *Dorothy A. Keane*, The function and influence of privy councillors in Parliament in the early XVIth cent. (longue analyse) ; *Cecilie M. Fletcher*, The status of French and English in the neutral islands, 1635-1763 (rapports entre Anglais et Français dans les îles neutres des Antilles ; d'abord associés plus que rivaux au point de vue économique, leur entente ne tarda pas à changer de caractère ; l'auteur en étudie les principales phases) ; *G. J. Renier*, Great Britain and the establishment of the kingdom of the Netherlands, 1813-1816. — The Dictionary of national biography ; suite des additions et corrections. — Récentes acquisitions de manuscrits (au P. Record Office, au British Museum, à la Bodléienne, à la Bibliothèque nationale d'Écosse, etc.). — Locaux assignés par le « Master of the rolls » pour le dépôt des archives manoriales.

The English historical Review. 1930, avril. — Carl STEPHENSON. The anglo-saxon borough (reprend toute la question des origines du régime municipal au point où l'on laisse Maitland et Pirenne, en étudiant la condition des « bourgeois » dans le Domesday book, des terres possédées par les bourgs, la tenue en bourgage, la communauté, l'administration de la justice. Mais il existe une différence fondamentale entre le bourg anglo-saxon et les villes issues de la Conquête normande). — Warren O. AULT. Some early village by-laws (xii^e et xiv^e siècles). — J. H. SACRET. The Restoration government and municipal corporations (mesures prises par Charles II et Jacques II pour fortifier dans les villes l'action de la royauté). — Norman SYKES. The cathedral chapter of Exeter and the general election of 1705. — Reginald L. POOLE. The appointment and deprivation of Saint William, archbishop of York (ce Guillaume, neveu du roi Étienne, était trésorier du chapitre d'York. A la mort de l'archevêque Thurstan, février 1140, il fut présenté par le roi au chapitre et recommandé avec tant d'insistance qu'il fut élu ; mais Étienne, ayant été vaincu et fait prisonnier à la bataille de Lincoln, 2 février 1141, les adversaires du nouvel élu attaquèrent son élection sous prétexte qu'il l'avait achetée à prix d'argent et que les chanoines avaient eu la main forcée. Il fit triompher sa cause en cour de Rome, mais ne put obtenir le pallium et fut suspendu. Dans une nouvelle élection, les voix se partagèrent et le pape désigna Henri Murdac, abbé de Fountains, favori de saint Bernard, 1148. Après la mort de Henri, 1153, Guillaume fut rétabli sur son trône archiépiscopal et Anastase IV lui donna le pallium ; mais le doyen du chapitre et un archidiacre refusèrent de le laisser entrer dans la ville, en lui opposant l'ancienne accusation lancée contre lui. Sa mort mit fin à ses tribulations). — H. E. SALTER. Reliefs « per cartam ». — Prof. Clarence PRAKINS. The knights hospitaliers in England after the fall of the Order of the Temple. — Muriel E. CURTIS. A note on the dating of an Exeter charter (signale une charte de 1445, promulguée sous le grand sceau, qui porte une date fictive). — Keith FEILING. Two speeches of Charles II (1663 et 1672). = C.-rendus.

History. Vol. XIV, janvier 1930. — N. H. BAYNES. Rome and the early Middle age (c'est un programme des travaux que devrait entreprendre l'École anglaise de Rome ; jusqu'ici, son activité s'est surtout portée vers la préhistoire de l'Italie et l'archéologie classique). — Herbert LÖWE. Some books on Jews and Judaism (signale surtout les ouvrages les plus récents, depuis 1927). — A. G. LITTLE. Professor Tout (notice nécrologique par un condisciple et intime ami). — Andrew BROWNING. The stop of the Exchequer (le 2 janvier 1672, Charles II résolut de suspendre pendant une année tous paiements dus par l'Échiquier, afin de garder à sa disposition les sommes d'argent nécessaires pour mettre sa flotte en état de prendre la mer au printemps suivant ; cette résolution fut approuvée par le Conseil trois jours plus tard. Était-ce une sorte de banqueroute, une conséquence du traité de Douvres conclu en 1670? Ce double problème est étudié par M. Browning ; il rappelle que, depuis la Restauration, le roi avait été condamné à vivre d'expéditions et qu'une mesure radicale s'imposait, d'autant que le roi promettait de désintéresser plus tard ceux qu'il avait frappés. Quant au traité de Douvres, il n'a rien à voir avec la suspension momentanée des paiements de l'Échiquier. Les plaintes naturellement furent vives et beaucoup de gens, les banquiers surtout, subirent de lourdes pertes. Fatale conséquence de la désastreuse administration financière régie par les gouvernements républicains). — Avril. Admiral Sir Richard WEBB. Freedom of the seas (la Grande-Bretagne ne peut renoncer à son droit de sur-

veiller et de limiter l'action d'un adversaire, soit par le blocus de ses côtes, soit par la saisie de la propriété privée sur mer. Ce serait pour elle « renoncer à son pouvoir dans le monde, pouvoir qu'elle a toujours exercé et qu'elle doit continuer d'exercer pour le bienfait de l'humanité, pouvoir qu'elle tient de la puissance de sa flotte ». — Sir Lewis T. DIBDIN, dean of Arches. Wolsey (analyse très élogieuse du récent livre de Pollard). — J. H. BAXTER. The international Committee of historical sciences. — Mrs. Dina Portway DOBSON. Wireless lessons in history (l'application de la T. S. F. à l'enseignement de l'histoire pourra rendre de grands services, surtout quand l'émission des sons sera parfaite). — D. W. BROGAN. The origins of the American civil war (discussion et bibliographie).

The Quarterly Review. 1930, janvier. — Lord ERNLE. Lady Byron and her separation (le problème ne saurait être élucidé d'une manière définitive, tant qu'on ne saura pas exactement comment a été opéré par le comte Lovelace le choix, publié par lui, de la correspondance échangée entre les époux). — Robert DUNLOP. Austria ; a retrospect and a forecast (sur la politique étrangère de l'empereur Charles I^e et la question de l'Anschluss). — H. J. MARSHALL. The poor laws and their administration (étude approfondie sur les réformes récemment apportées à ces lois ; elles ne méritent pas les anathèmes qu'on leur a prodigués). — Sidney DARK. Zionism and the Jews. — The Encyclopædia Britannica (à propos de la quarzième édition de cet important répertoire, qui vient d'être donnée en vingt-quatre volumes illustrés sous la direction de M. Garvin et sous les auspices à la fois du roi d'Angleterre et du président Hoover. Il semble que la révision des anciens articles n'ait pas été surveillée d'assez près ; nombreuses sont les réclamations adressées au Supplément littéraire du *Times*). — Sir Ian MALCOLM. The Suez canal, 1859-1929 (son histoire, à l'occasion du soixantième anniversaire de sa création). — J. W. HEADLAM-MORLEY. German diplomatic documents, 1871-1914 (il s'agit du choix qu'on en a fait dans l'édition en quatre volumes). — Sir John MARRIOTT. Lord Lansdowne (résumé biographique ; l'auteur s'attache notamment à montrer dans quel esprit Lansdowne a écrit sa fameuse « lettre sur la paix » publiée le 29 novembre 1917 dans le *Daily Telegraph*, après que le *Times* avait refusé de l'insérer). — Ignatius PHAYRE. America's bid for world trade ; 1^{er} article (sur la surenchère des Américains qui aspirent à dominer le commerce du monde). — R. E. TURNBULL. Forest resources of the Empire. — The Prime Minister (biographie de M. Ramsay Macdonald). — 1930, avril. Sir Andrew MACPHAIL. The burden of the Stuarts (« les Stuarts étaient une famille dégénérée ; son affaiblissement physique explique les tares morales des souverains qui ont régné sur l'Angleterre ; ils ne doivent pas moins avoir droit à être jugés avec équité »). — M. D. O'SULLIVAN. Eight years of Irish home rule (l'État libre a prouvé qu'il était digne de la liberté conquise ; il reste à résoudre une grosse difficulté : la tolérance en matière religieuse. Il est nécessaire que les protestants ne quittent pas le « Saorstat », comme on peut le craindre s'ils continuent d'être molestés). — Major C. H. Dudley WARD. Reginald, viscount Esher (ce qu'on apprend d'après les mémoires qu'il écrivit pendant les années 1871-1895 en deux volumes non mis dans le commerce. Sa mort récente a privé le pays d'un patriote ardent et désintéressé). — Ignatius PHAYRE. America's bid for world trade. 2^e partie : The tactics (danger que fait courir à la Grande-Bretagne et à l'Europe tout entière l'extension formidable de la production américaine, puissamment encouragée par le gouvernement des États-Unis). — Bruno WACHSMUTH. A german view of english public schools. — Arthur JOSE. The Aus-

tralian commonwealth and the States. — Arthur SHADWELL. The new Socialism. — Horace G. HUTCHINSON. Arthur Balfour (son rôle politique).

The Times. Literary Supplement. N° 1450. — The matter of Britain (à propos de *l'Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, dont une édition vraiment scientifique vient d'être donnée par M. R. E. Jones). = N° 1451. The mirror of history (comment il convient d'écrire et d'enseigner l'histoire pour en donner une fidèle image). = N° 1452. The genius of Spain. = N° 1453. The « Revue des Deux Mondes » (à l'occasion de son centenaire). = N° 1454. The classical spirit. = N° 1456. Christianity and the pagan world. = N° 1458. Lord Durham (biographie, par Ch. W. New, du premier Lord Durham, qu'a rendu célèbre son rapport sur le Canada). = N° 1460. The Algerian novel. = N° 1463. Greville the diarist (le Journal de H. W. Grenville, qui fut attaché à l'ambassade d'Angleterre à Paris de 1834 à 1844, puis vécut à la Cour en qualité de « gentleman usher », est un précieux témoignage sur les affaires intérieures de l'Angleterre sous la reine Victoria. Greville mourut en 1872). = N° 1464. The victory of the Papacy (c'est le sous-titre du tome VI de la *Cambridge medieval history* qui vient de paraître). = N° 1466. — Lyell's « Principles of Geography ». = N° 1467. J. M. HONE. A manuscript of bishop Berkeley (on connaît de Berkeley, évêque de Cloyne en Irlande, un livre intitulé *Querist*, 1^{re} édit. 1735, où il cherchait à « définir la situation économique de l'Irlande et à faire croire le bonheur du peuple qu'il aimait tant »). Un manuscrit inédit de lui vient d'entrer à la Bibliothèque nationale de Dublin ; il a pour titre : *The Irish patriot or Queries upon Queries* et a pour objet de prouver que l'établissement d'une banque nationale était contraire aux droits, priviléges et intérêts de l'Irlande. On donne ici le texte des trente-six propositions qu'il voulait démontrer). = N° 1470. The British army (à propos de l'important ouvrage de Sir John W. Fortescue, dont le dernier volume vient de paraître). = N° 1475. The path of a scholar (longue analyse des Souvenirs, 1848-1914, récemment publiés, d'Ulrich de Wilamowitz-Meccendorf, le savant professeur de Berlin, dont l'enseignement a eu plus de retentissement encore que celui de Mommsen). — Recent excavations in Italy (compte-rendu, par Thomas Ashby, des fouilles récemment entreprises à Rome et dans son voisinage) ; suite au n° 1476 (fouilles dans l'Italie méridionale et la Sicile). = N° 1477. The english Aristophanes (à propos de *The dramatic work of Samuel Foote*, par Mary M. Belden). = N° 1481. London's cupola (hymne en l'honneur de l'incomparable dôme de Saint-Pierre de Londres et des souvenirs qu'éveillent les tombes de Nelson et de Wellington). = N° 1482. The progress of history (on attire l'attention principalement sur les œuvres de feu J. B. Bury). = N° 1483. The french theatre before Corneille.

ITALIE

Archivio storico italiano. N° 332, 1929, 4^e livr. (publiée le 15 février 1930). — Luigi SCHIAPARELLI. Note paleografiche. Intorno all'origine della scrittura visigota. — Pietro GUIDI. Di alcuni maestri lombardi a Lucca nel secolo XIII (notes d'archives pour servir à la biographie de Guidi, de Guido Bigarelli, de Guidobono Bigarelli, du « Maestro lombardo », et à l'histoire de l'art). — Fausto NICOLINI. Amici e corrispondenti dell' abate Ferdinando Galiani. I : Angelo Gatti (notes et documents inédits concernant le rappel de Galiani, 1769-1770). — Roberto RIDOLFI. Gli ultimi anni della Repubblica fiorentina (à propos du livre de Cecil Roth, *The last florentine Republic*, qui vient d'être traduit en italien ; notes com-

plémentaires sur les années 1527-1529). — Gennaro Maria MONTI. La legazione del Polo e del Giberti in Francia e in Flandra nel 1537 (publie plusieurs lettres inédites de Giberti, évêque de Vérone, qui accompagnait le cardinal Pole. La mission avait pour objet à la fois de négocier une trêve entre François I^e et Charles-Quint, et de contraindre Henri VIII à renoncer au schisme d'Angleterre. La mission, comme on sait, échoua complètement).

Archivio storico lombardo. 1928, fasc. 3. — Felice FOSSATI. Lavori e lavoratori a Milano nel 1438 (riche collection de documents) ; suite au fasc. 4 et fin au fasc. 1 de 1929. — Saverio POLLAROLI. I tentativi per liberare Francesco I^o, re di Francia, prigioniero nella Rocca di Pizzighettone (utilise quelques documents nouveaux). — Carlo BONETTI. Nel centenario di Sofonisba Anguissola (notes biographiques sur cette femme peintre née en 1532, morte en 1624, et sur sa famille ; elle était connue pour sa richesse parmi les marchands de Plaisance. Documents nouveaux sur sa famille). — Alessandro GIULINI. Dal carteggio del conte Alfonso Castiglioni, deputato della Lombardia austriaca a Vienna, 1791-1794. = Bibliographie. — Fasc. 4. Gerolamo BISCARO. Gli estimi del comune di Milano nel secolo XIII (établissement du cadastre et des contributions foncières ; déclarations et répartition ; difficultés avec l'Église, etc. Mémoire de 150 pages ; documents inédits en appendice). — Felice FOSSATI. Lavori e lavoratori a Milano nel 1438 ; suite. — Alessandro VISCONTI. Quidam pannosus despactus (le chroniqueur Luitprand de Crémone parle, à l'année 926, d'un certain « pannosus despactus », en qui Schaubé a vu un drapier milanais, capable de comprendre l'allemand ; il en a conclu à l'existence de relations commerciales entre l'Allemagne et l'Italie du Nord au début du X^e siècle. Pirenne, au contraire, y voit « un pauvre diable, un vagabond ». C'est la traduction qu'avait déjà proposée Poupartin : « pannosus = mendiant » ; mais, suivant l'auteur de l'article, Pirenne exagère quand il se représente ce vagabond comme un déraciné, un de ces paysans que le commerce attirait dans les villes flamandes et qui, à côté de la ville, finirent par former un bourg et devenir des bourgeois. En fait, au temps où écrivait Luitprand, il ne pouvait exister de relation commerciale entre Milan et l'Allemagne. En Italie, les mendiants étaient relégués dans la plus basse classe de la société, et l'on ne saurait imaginer qu'ils aient pu faire souche de patriciens). — Carlo MORANDI. Pietro Verri e la Rivoluzione francese (ajoute un document inédit qui confirme l'opinion de Verri sur la Révolution française et sa portée). — 1929, fasc. 1. Alessandro COLOMBO. Il « Campo marzio di Milano e il castello di Porta Giovia. — Paolo GUERRINI. Parentele viscontee a Brescia (documents de 1257 à 1331). — Bartolo BELOTTI. Per il ritratto fisico e morale della contessa di Melzo (Lucia Marlioni, comtesse de Melzo et Gorgonzola, a été souvent assez mal jugée. Le portrait que trace d'elle Zaccaria Pisa en 1474 la rend moins antipathique). — Arnaldo FORESTI. Le costituzioni dell'Accademia Teresiana di Belle arti [de Mantoue] redatte dal Parini, 1753. — Luigi NEGRI. Il nome « Lombardia » nel medioevo. — Giovanni VITANI. Quattro lettere di Bernabo Visconti sui fatti di Pisa del 1364. — Fasc. 2. Emilio NASSALLI ROCCA DI CORNELIANO. Bobbio e i suoi statuti ; 1^{er} article (il y eut longtemps conflit entre l'évêché et le monastère de Bobbio ; l'évêché l'emporta d'abord, surtout quand l'évêque eut reçu vers 1159, au temps de la diète de Roncaglia, le titre de comte ; le monastère finit par ne plus avoir que des priviléges purement spirituels, tandis que l'évêque obtenait la plus grande partie des droits de juridiction. Au XIII^e siècle, ces droits lui furent disputés par Plaisance, dont les consuls empêtrèrent avec succès sur l'autorité épiscopale). — Guido LONATI. Episodi della guerra

della successione di Spagna nella Riviera Bresciana ; 1^{re} partie : 1701-1704. — Caterina SANTORO. Le carte Cusani Visconti Botta Adorno deposite presso l'Archivio civico di Milano (papiers de la famille milanaise Cusani, puis Cusani-Visconti, à laquelle vinrent se joindre ceux de Botta Adorno. Inventaire sommaire de ces papiers, qui remontent au XV^e siècle ; ils sont maintenant aux archives de Milan depuis 1926). — Agostino ZANELLI. Una petizione di Bresciani al Senato veneto sulle gravezze imposte alla città e territorio (cette pétition, qui peut se placer entre 1617 et 1624, avait pour objet de protester contre les lourdes taxes qui pesaient sur les cuirs, la laine, la soie, etc. Elle est publiée ici tout au long). = Bulletin bibliographique de l'histoire lombarde.

Archivio Veneto. 1929, n°s 11-12. — Giovanna MAGNANTE. L'acquisto dell'isola di Cipro da parte della Repubblica di Venezia ; suite et fin (1474-1489 : mise en défense et organisation de la conquête ; l'annexion et les réclamations de Caterina Cornaro). — Mario Nani MOCENIGO. Un capitolare Veneziano per il buon governo delle galere del 1428. — E. RIGONI. Notizie di scultori toscani a Padova nella prima metà del quattrocento. — Paolo GUERRINI. Note di storia Bellunese in un incunabolo della Queriniiana di Brescia. — Andrea VERESS. Il Veneziano Giovanni Michele Bruto e la sua storia d'Ungheria (cette histoire est en quelque sorte une suite à celle d'Antonio Bonfinio d'Ascoli ; elle fut écrite, 1579-1588, à la demande du roi de Pologne Étienne Bathory, qui était Hongrois. Le roi trouva cette rédaction trop longue et le pria de la réduire. Bruto s'y résigna, tout en continuant de réunir de nouveaux documents ; mais le roi mourut subitement le 12 décembre 1588 et Bruto n'eut plus personne à qui présenter son œuvre. Il partit alors pour Prague, où l'empereur Rodolphe le nomma historiographe avec un traitement annuel de 600 florins ; puis il quitta Prague pour Vienne où l'attirait une belle bibliothèque, 1590. Quant à son manuscrit, il fut déposé aux archives d'Alba Giulia. A la suite de nouvelles tribulations, Bruto mourut en 1596 après s'être converti au catholicisme. Histoire des manuscrits de son livre, qui fut imprimé dans les années 1863-1876 par l'Académie hongroise des sciences). — A. BATTISTELLA. Giornale della guerra di Gradisca (découverte d'un manuscrit anonyme sur cette guerre entre la République de Venise et l'archiduc Ferdinand d'Autriche, 1615-1617). — Agostino ZANELLI. Di alcune controversie tra la Repubblica de Venezia ed il Sant'Officio nei primi anni del pontificato di Urbano VIII, 1624-1626 (huit longs documents inédits publiés en appendice). — Luigi PASOLLI. La personalità di Scipione Maffei e lo svolgimento dei suoi studi storici sino alla *Verona illustrata* (étude très fouillée sur ses ouvrages historiques jusqu'à la *Verona* qui parut en 1732 et fut accueillie avec enthousiasme). — G. CICCOLINI. Études critiques sur l'hagiographie du Trentin. = Atti della R. deputazione di storia patria per la Venezia : Manlio DAZZI. Il Mussato storico, nel VI centenario della morte di Albertino Mussato, 1261-mai 1329 (importance de son œuvre principale : *De gestis Italicorum post Henricum VI Cesarem*, autrement dite *Historia augusta* ; ses idées politiques ; son impartialité et son souci de la vérité ; son style, etc. Extraits de l'*Historia augusta* publiés en appendice. L'annotation, très abondante, qui est rejetée à la fin de l'article, p. 405-471, constitue un commentaire détaillé du texte).

Historia. Studi storici per l'antichità. 4^e année, n° 1, 1930, janvier-février. — E. PAIS. Il significato politico della storia di Roma (éloquent panégyrique de Rome par l'illustre savant : raisons pour lesquelles Rome est devenue le centre de la

nation italienne et a ensuite étendu son empire sur toutes les côtes de la Méditerranée ; répercussions que son œuvre a eues et a encore dans les destinées et la conscience nationale de l'Italie). — G. NICCOLINI. Note cronologiche su alcuni tribuni della plebe (il s'agit de tribuns de la fin du II^e siècle avant J.-C. et d'Agrippa). — A. MAIURI. Aspetti e problemi dell'archeologia Campana (résumé des découvertes archéologiques faites en Campanie, recherches à entreprendre et méthodes à suivre). — C. ALBIZZATI. A proposito di bronzi protosardi (classification chronologique des statuettes sardes en bronze, à propos d'une étude récente de von Bissing). — A. NEPPI-MODONA. Pittura etrusca (important mémoire sur le développement de la peinture étrusque). — S. FERRI. La prothesis apula di Lavello (addition à un article publié dans *Historia*, 1929). — G. PATRONI. Valori etici del paesaggio nell'arte antica (interprétations du paysage par les anciens). = F. PELLATI. Nouvelles archéologiques (Italie). — Dépouillement des périodiques. Vie universitaire. — N° 2, avril-juin. E. CIACERI. Ἡ μεγάλη Ἑλλάς (extension géographique de l'expression *Magna Graecia* dans l'antiquité). — A. SOGLIANO. Di un particolare nel grandioso dipinto della Villa suburbana detta « Dei Misteri » presso Pompei (sur un détail d'une peinture de Pompéi se rapportant aux mystères orphiques et se rattachant à un original qu'on peut attribuer à la fin du IV^e siècle av. J.-C.). — C. ALBIZZATI. Arche di Sardegna (coffres ornés, en bois, fabriqués en Sardaigne depuis le Moyen Age, d'après des traditions fort anciennes. Il serait intéressant de les comparer aux coffres kabyles). — ID. Due sculture antiche d'una vecchia collezione lombarda (tête de jeune homme, copie du second siècle de notre ère, dérivant d'une œuvre praxitélienne ; tête d'enfant, copie romaine de type polyclétien). — P. FABBRI. L'egloga quarta e Costantino il Grande (croit que le discours de Constantin, qui commente la quatrième Églogue de Virgile et dont le texte grec nous a été conservé par Eusèbe, est bien authentique ; il avait été rédigé en latin sous l'inspiration directe de l'empereur). — R. ANDREOTTI. L'impreza di Giuliano in Oriente (longue étude sur la campagne de l'empereur Julien contre les Perses, en mars-juin 363). — A. MAIURI. A proposito di un problema di archeologia campana (conteste les prétdentes preuves de la présence des Étrusques à Pompéi). — F. CALONCHI. Un passo di Gellio (Aulu-Gelle, I, 6) ; Un codice Tibulliano della Real Biblioteca dell' Escorial. = P. DUCATI. Federico von Duhn (notice nécrologique). — A. NEPPI MODONA. Rassegna di Etruscologia (fouilles, bibliographie, etc.). — S. RICCI. Rassegna di Numismatica. = Nouvelles. Dépouillement des périodiques. Vie universitaire. = CLELIA TORE. Datazione di una stele di Nora (stèle sarde, représentant Astarté, d'influence grecque, de 500 environ av. J.-C.).

St. G.

Nuova Rivista storica. Anno XIII, fasc. 6, novembre-décembre 1929. — Giovanni SENNA. Ancora sull'economia antica e moderna, e sulla razionalità nella storia (réplique aux objections présentées par C. Barbagallo dans le fasc. V de la *Rivista*). — Antonino BERGAMINO. Francescanismo, Chiesa e Impero nella prima metà del sec. XIII (les Franciscains en lutte avec le Saint-Siège au sujet de leur règle ; tentative de Frédéric II pour renverser, en s'appuyant sur les Ordres mendiants, l'organisation et la hiérarchie catholiques et ramener l'Eglise à la pureté évangélique. Sa mort ruine cette tentative). — Ferdinando D'ANTONIO. La donna nel diritto ebraico (notes d'histoire juridique : la femme dans la famille paternelle, le mariage, le lévirat, l'adulterie, la séparation de corps et le divorce. Longue note bibliographique). — Aldo VALORI. Ancora verità e leggende sulla battaglia di Adua (en Abyssinie, le 1^{er} mars 1896. Publie trois lettres où le général Panigai et

le Dr Eliseo Mozetti rappellent leurs souvenirs sur ce douloureux événement auquel ils ont assisté). — Gino LUZZATTI. Il debito pubblico nel sistema finanziario Veneziano dei sec. XIII-XV. — R. CIASCA. La dottrina della moneta dal medio evo al sec. XVI. — Ferdinando D'ANTONIO. Tommaseo e Rosmini. — Rassegne (sur l'histoire littéraire, par Enrico CARRARA, et celle des idées politiques, par Carlo MANDI). = Bulletin bibliographique.

Rendiconti della R. Accademia nazionale del Lincei. Classe des sciences morales, historiques et philologiques. 6^e série, t. V, mai-juin 1929. — C. CONTI ROSMINI. Il mito di Adapa (texte et commentaire de quatre fragments relatifs à ce mythe. L'auteur conclut qu'Adapa ne peut être considéré comme une autre figuration d'Adam ; c'était un prêtre de la ville mésopotamienne d'Érida, autrement dite Éa, qui n'a rien à voir avec le Paradis terrestre, et c'est d'elle qu'il a reçu les dons qui ont fait de lui le prototype de l'homme sage et savant). — L. CANTARELLI. Partecipazione della R. Accademia dei Lincei alla prima esposizione nazionale di storia della scienza in Firenze (avec un tableau de la vie et de l'activité scientifique de l'Académie, surtout pendant la première période de son histoire). — V. PISANI. Miscellanea etimologica (étymologie des noms d'Apollo, de Déméter, des mots *censere* et *censor*, *censura*). — F. GABRIELI. Intorno alla versione araba della *Poetica* di Aristotele.

Rivista storica italiana. 1929, octobre. — Federico CHABOD. In memoria di Pietro Egidi (notice biographique ; sa vie et son œuvre ; bibliographie de ses travaux). — Pietro EGIDI. Studi recenti intorno ad Emanuele Filiberto. — Giorgio FALCO. Lineamenti di storia Cassinese dall' VIII al XI secolo. III. L'abbazia imperiale Carolingia e l'esenzione papale (vie politique et interne du monastère ; son activité économique et juridique). = C.-rendus. = Anno XLVII, mars 1930. Walter MATURI. La crisi della storiografia politica italiana. — Mario Attilio LEVI. La storia dell'impero romano (revue des ouvrages publiés de 1919 à 1929). = Comptes-rendus. = Analyse des périodiques : Italie, Belgique, France, Allemagne. = Chronique.

ORIENT BYZANTIN

Annuaire de la Société des Études byzantines. (*Ἐπητερὶς ἐταιρίας Βυζαντινῶν τοῦδε*). Athènes, VI, 1929. — Chrysostome PAPADOPOULOS. Athanase II, patriarche d'Alexandrie, 1276-1316 (son séjour à Constantinople et son rôle actif dans les affaires ecclésiastiques). — P. CAROLIDIS. Byzance, Arménie, Ibérie (témoignages intéressants sur les rapports suivis entre Byzance et les peuples du Caucase depuis Constantin). — ANDRÉADÈS. Les Juifs dans l'empire byzantin (enseignements importants sur le nombre approximatif des Juifs, sur les métiers exercés par eux, en particulier l'industrie de la soie, sur la législation qui les concerne, meilleure que celle de l'Occident, sur le régime fiscal auquel ils sont soumis, sur leur sort dans les pays occupés par Venise). — STÉPHANIDÈS. La seconde convocation, en 327, du concile de Nicée de 325. — KOUKOULÈS. Le monastère de Saint-Nicolas à Santorin. — ATHÉNAGORAS. Les syncelles dans le patriarcat œcuménique (suite). — EVANGELIDÈS. L'Église de Rhodes (résumé de son histoire aux époques byzantine, franque, ottomane. Liste des métropolites de Rhodes). — ZAKYTHINOS. Toponymie de Céphallénie. — MYSTAKIDÈS. Bibliographie des œuvres de Martin Crusius de Tübingen. — Christophe KTÉNAS. Le « protos » du mont Athos (son élection, ses fonctions, la grande Synaxis ou assemblée générale ; publi-

cation de diplômes des archives de Dochialiou, du XI^e au XVII^e siècle, émanant de cette assemblée). — SOTIRIOU. La basilique byzantine de Kalambaka (Thessalie. Restes d'une église préjustinienne reconstruite aux XI^e-XII^e siècles ; fresques du XVI^e siècle). — CONSTANTOPoulos. Un stratège de Crète (une bulle de plomb montre la transformation de la Crète en thème après sa conquête par Nicéphore Phocas). — G. TIPALDOS. Les étudiants grecs de l'Université de Padoue (association des Grecs réfugiés après 1453 sous le nom d'*Inclita Natio Ultramarina* ; publication de son sceau et des armoiries de ses membres).

L. B.

Byzantion. T. IV, 1927-1928. — Ch. DIEHL. Remarques sur deux chartes byzantines de Patmos (rectifie un titre de fonctionnaire resté incompréhensible sur le chrysobulle de 1088 donnant l'île de Patmos à saint Christodule ; détails intéressants sur la diplomatie impériale). — ANASTASIEVIĆ. La date du typicon de Tzimiscès pour le mont Athos (la date de 972 provient d'une copie fautive et doit être rectifiée en 970). — L. BRÉHIER. La légende de Léon l'Isaurien incendiaire de l'Université de Constantinople. — HANTON. Titres byzantins dans le Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure (lexique très utile et notices sur les titres mentionnés dans ces inscriptions). — HAUPTMANN. Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avars pendant la seconde moitié du VI^e siècle (la politique de Maurice et les succès de Priscus ont éloigné les Avars de Byzance et les ont déterminés à s'installer entre le Danube et la Tisza, séparant ainsi les Yougoslaves, libérés de leur joug, des Slaves septentrionaux désormais exposés à leurs attaques). — M. KANDEL. Quelques observations sur la *Devastatio Constantinopolitana* (cette chronique de la croisade de Constantinople, attribuée tantôt à un Allemand, tantôt à un Italien de la suite de Boniface de Montferrat, est un récit officiel dû à un Flamand qui a utilisé les lettres de l'empereur Baudouin à Innocent III). — NICOLAU D'OLWER. Note sur le commerce catalan à Constantinople en 1380 (preuve de sa reprise après l'expulsion des Catalans en 1352). — G. VERNADSKIJ. Relations byzantino-russes au XII^e siècle (renseignements sur leur nature juridique et la subordination des princes russes à l'empereur). — NIKO ŽUPANIĆ. Les Serbes à Srbečiste, Macédoine, au VII^e siècle (défend contre Jagić la véracité du témoignage de Constantin Porphyrogénète sur l'émigration des Serbes blancs de l'Elbe dans l'Ilyricum au VII^e siècle). — H. GRÉGOIRE et KUGENER. Quand est né l'empereur Théodore II? (confirment, contrairement au témoignage de la vie de Porphyre, évêque de Gaza, la date du 10 avril 401 donnée par Socrate et corroborée par une inscription d'Attalia). — ARMAND GRUNZWEIG. Un exemple de vente directe de drap flamand dans le Levant (documents des archives de Belgique montrant Philippe le Bon faisant vendre à Rhodes des pièces de drap de Wervicq, le produit de la vente étant destiné à l'entretien du navire envoyé par lui à Constantinople et qui croisa dans le Levant de 1444 à 1451). — F. VERCAUTEREN. Note sur les rapports de l'empire franc et de l'Orient à la fin du IX^e siècle (un discours apocryphe prêté par le moine de Saint-Gall à Charlemagne indique les difficultés des relations avec l'Orient à la fin du IX^e siècle). — H. GRÉGOIRE. Inscriptions historiques byzantines (inscriptions relatives à la restauration de la forteresse d'Ancyre par Michel III en 859, avant sa campagne contre les Arabes ; ces inscriptions avaient été attribuées à tort à Michel II). — H. GRÉGOIRE. L'étymologie de « labarum » (serait une déformation de *lauratum* = laureata imago, le monogramme du Christ présenté, comme les images impériales, dans une couronne de laurier). L. B.

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS¹

- Abbott (Wilbur Cortez).* A bibliography of Oliver Cromwell. *J. M. H.*, II, 2 (ouvrage considérable à tous les points de vue). *Abegg (Émile).* Der Messiasglaube in Indien und Iran. *J. S.*, 1930, 135.
- Adair (E. R.).* The exterritoriality of ambassadors in the XVI and XVIIIth cent. *H.*, 1930, 66 (excellent).
- Adler (Guido).* Handbuch der Musikgeschichte. *T.*, n° 1483 (2^e édit. augmenté d'un ouvrage qui est composé par trente-trois auteurs différents).
- Agar-Hamilton (J. A. L.).* The native policy of the voortrekkers. *H.*, 1930, 75.
- Albertini (Éugène).* L'Empire romain. *R. C.*, 1930, n° 4 (manuel qu'on lit avec plaisir et profit : notes précieuses, bibliographies soignées et très au courant).
- Allen (J. W.).* A history of political thought in the XVIIIth century. *N. R. st.*, XIII, 658. — (*William H.*) Rockefeller ; giant, dwarf symbol. *T.*, n° 1482.
- Ames (Sir Maurice).* The English constitution. *T.*, n° 1481.
- Anderson (R. C.).* The journal of Edward Mountagu, first earl of Sandwich, admiral and general at sea, 1659-1665. *E. H. R.*, 1930, 313.
- Andrén (Georg).* Parliamentarism och partier in England 1846-1852. *R. H. P. H.*, 1930, 224.
- Anef (Claude).* Mayerling. *M. Fr.*, n° 767 (A. Marguillier déclare que l'auteur n'a pas réussi à dévoiler le mystère qui enveloppe la mort de l'archiduc Rodolphe).
- Arthur (Sir George).* King George V, a sketch of a great ruler. *R. H. M.*, 1929, 476.
- Aubanel (Pierre).* Le génie sous la tiare. Urbain VIII et Galilée. *Pol.*, 1930, 122.
- Bakounine (Tatiana).* Le domaine des princes Kourakine dans le gouvernement de Saratof. *R. C.*, 1930, n° 4 (utile étude d'histoire économique sur le domaine des Kourakine).
- Banks (Charles Edward).* The English ancestry and homes of the Pilgrim fathers. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (petit livre somptueusement imprimé).
- Barnes (Leonard).* Caliban in Africa. *T.*, n° 1482 (véhément attaque contre les « Afrikaaner » et leur hostilité à l'égard du gouvernement britannique).
- Barton (George A.).* The royal inscriptions of Sumer and Akkad. *T.*, n° 1482.
- Battistini (M.).* La correspondance commerciale de Francesco Gasparini, 1689-1744. *A. V.*, 1929, 337.
- Baur (P. C. V.) et Rostovtzeff (M. I.).* The excavations at Dura-Europos. *J. S.*, 1930, 128.
- Beazley (J. D.) et Jacobstal (P.).* Bildergriechische Vasen. *Hist.*, 1930, n° 2 (compte-rendu par P. Ducati).
- Becker (Willy).* Fürst Bülow und England, 1897-1909. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3.
- Bédarida (Henry).* Les premiers Bourbons de Parme et de l'Espagne, 1731-1802. *R. st. it.*, 1930, 75 (par cet excellent ouvrage, l'auteur, écrit A. Boselli, « mérite notre admiration et notre reconnaissance »).
- Bégule (Lucien).* La cathédrale de Sens ; son architecture, son décor. *J. S.*, 1930, 131.
- Bellac (Hilaire).* Richelieu. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (considérations originales).
- Bellquist (Eric Cyril).* Some aspects of the recent foreign policy of Sweden. Vol. I. *J. M. H.*, II, 2.
- Bénard Le Pontois.* Le Finistère préhistorique.

1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

Am. H. R. = American historical Review. — *An. H. R.* = Annales historiques de la Révolution française. — *A. V.* = Archivio veneto. — *B. I. H. R.* = Bulletin of the Institute of historical research. — *E. H. R.* = English historical Review. — *H.* = History. — *Hist.* = Historia. — *J. M. H.* = Journal of modern history. — *J. S.* = Journal des Savants. — *M. Fr.* = Mercure de France. — *N. R. st.* = Nuova rivista storica. — *Pol.* = Polybiblion. — *R. B. P. H.* = Revue belge de philologie et d'histoire. — *R. C.* = Revue critique d'histoire et de littérature. — *R. ét. h.* = Revue des études historiques. — *R. ét. anc.* = Revue des études anciennes. — *R. H. Égl.* = Revue d'histoire de l'Église de France. — *R. H. É. S.* = Revue d'histoire économique et sociale. — *R. H. Rel.* = Revue d'histoire des religions. — *R. H. mod.* = Revue d'histoire moderne. — *R. P.* = Revue de Paris. — *R. Q. H.* = Revue des questions historiques. — *R. st. it.* = Rivista storica italiana. — *Sc.* = Scientia. — *T.* = The Times ; literary supplement. — *T. G.* = Tijdschrift voor Geschiedenis.

- rique. *R. et. anc.*, 1930, 190 (livre admirable).
- Beonio-Brocchieri (Vittorio).** Spengler. *N. R. st.*, XII, 660 (bonne étude sur l'auteur et son œuvre : *Der Untergang des Abendlandes*).
- Besson (Maurice).** Le totémisme. *R. B. P. H.*, 1930, 296 (très bon résumé).
- Bezard (Yvonne).** La vie rurale dans le Sud de la région parisienne de 1450 à 1550. *R. H. M.*, 1930, 147 (Hauser : « Travail très méritoire et utile »).
- Bianchi Bandinelli (R.).** Sovana, topografia ed arte. *Hist.*, 1930, n° 2 (compte-rendu par P. Ducati).
- Birnie (Arthur).** An economic history of Europe, 1760-1930. *T.*, n° 1483.
- Blaisdell (Donald C.).** European financial control in the Ottoman empire. *J. M. H.*, II, 2.
- Boas (F. S.) et Herford (C. H.).** The year's work in English studies. Vol. IX. *T.*, n° 1929.
- (George). The adventures of human thought. *T.*, n° 1482 (remarquable).
- Böhme (Jacob).** De electione gratiae and Questiones theosophicae ; trad. par J. R. Earle. *T.*, n° 1479.
- Bolsée (Jacques).** La grande enquête de 1389 en Brabant. *R. B. P. H.*, 1930, 209 (bon recueil de documents concernant une enquête sur la gestion des fonctionnaires brabancs).
- Bolton (Charles Knowles).** The real founders of New England, 1602-1628. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (intéressant ; des cartes, de nombreuses illustrations).
- Bonaiuti (E.).** Il misticismo medievale. *N. R. st.*, XIII, 668.
- Botha (Colin Graham).** The french refugees at the Cape. *R. B. P. H.*, 1930, 221 (c'est une deuxième édition, parue en 1921).
- Bourgeois (Émile).** Ce qu'il faut connaître du passé de la France. *R. et. h.*, 1930, 160 (« belle fresque, harmonieuse et complète »).
- Boxer (C. R.).** The journal of Maarten Harpertszoon Tromp, 1639. *T.*, n° 1476 (bonne traduction avec un riche commentaire).
- Branchini (A.).** Studio polemico critico su la precisazione storica della battaglia del Mecato. *Hist.*, 1930, n° 2 (compte-rendu par L. de Regibus).
- Brenier (Henri).** Essai d'atlas statistique de la XI^e région économique. *R. C.*, 1930, n° 4 (résultat admirable d'un labeur de plus de vingt ans sur la Provence et le Comtat, le Languedoc méditerranéen, Nice et la Corse).
- Briault (le R. P.).** Polythéisme et fétichisme. *Pol.*, 1930, 102 (intéressant surtout en ce qui concerne les peuplades africaines).
- Bridge (John S. C.).** History of France from the death of Louis XI ; III-IV : Reign of Louis XII. *J. S.*, 1930, 145 (par J. Calmette).
- Buckler (Georgina).** Anna Comnena. *E. H. R.*, 1930, 294.
- Budge (Sir E. A. Wallis).** George of Lydda, patron saint of England ; with Ethiopic texts in facsimile. — With translations of Ethiopic texts. *T.*, n° 1481 (deux études critiques sur les textes éthiopiens concernant un saint « dont le nom est honoré dans le monde entier, mais dont les actions sont connues de Dieu seul »).
- The Book of the Saints of the Ethiopian Church. *R. Q. H.*, 1930, 453. — *R. H. Rel.*, 1929, 307 (excellente édition de tout le synaxaire).
- The history of the life and travels of Kublai Khan, emperor of China, envoy and plenipotentiary of the Mongols khans to the kings of Europe. *R. Q. H.*, 1930, 436.
- Bukharin (Nikolai).** Imperialism and world economy. — The economic theory of the leisure class. *T.*, n° 1481.
- Bukhsh (Khuda).** Contributions to the history of islamic civilization. *T.*. II. *T.*, n° 1477.
- Burkitt (F. C.).** Speculum Religionis. *R. et. anc.*, 1930, 175.
- Bury (J. B.).** History of the Papacy, 1864-1878. *T.*, n° 1476.
- Bussy (J.-H. de).** Livre commémoratif de l'Exposition internationale d'histoire économique. *R. H. M.*, 1929, 356.
- Butler (dom Cuthbert).** The Vatican council. *T.*, n° 1476.
- Byron (Robert).** The Byzantine achievement, an historical perspective. *H.*, 1930, 60 (brillante esquisse).
- Carrothers (W. A.).** Emigrations from the British isles. *R. H. M.*, 1930, 154 (important ; documentation précise et abondante ; gros effort de synthèse).
- Carruthers (Douglas).** The desert route to India. *T.*, n° 1478 (utilise les récits de quatre voyageurs qui ont parcouru la route désertique des caravanes entre Alep et Bassorah, 1745-1751).
- (Sir Joseph). Captain James Cook. *R. N. T.*, n° 1483 (l'auteur défend la mémoire de Cook contre les Américains et les Hawaïens, qui l'accusent d'avoir persécuté les indigènes, introduit de nouvelles maladies en Hawaï, etc., fautes qu'il a expiées par son assassinat).

- Carter (W. Fowler).* The records of King Edward's school Birmingham. *H.*, 1930, 64 (beaucoup de documents intéressant l'histoire de l'enseignement au XVII^e siècle).
- Castagnoli (Pietro).* Il cardinale Giulio Alberoni. Il ministro del Farnese. *N. R. st.*, XIII, 675 (apologie savante, mais peu convaincante, du personnage). — *R. st. it.*, 1930, 76.
- Catalogus der internationale economisch-historische Tentoontelling. *R. H. M.*, 1929, 356.
- Catterall (Helen Tunnicliff).* Judicial cases concerning american slavery and the Negro. Vol. II. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (le texte de ces documents donne seulement les considérations des jugements).
- Caviglia (A.).* Claudio di Seyssel, 1450-1520. *A. V.*, 1929, 305.
- Cazenave de La Roche* (commandant). Louis XVII ou l'otage de la Révolution. *R. H.*, 1930, 165.
- Charpentier (Louis).* D'Amblimont, chef d'escadre de Louis XIV. *Pol.*, 1930, 123 (intéressant).
- Chassaigne (Marc).* Les procès du comte de Morangiès. *R. E. H.*, 1930, 162 (lugubre histoire d'un couple d'aventuriers interlopes à la fin du XVII^e siècle, le comte et la comtesse de Morangiès).
- Chiudano (Mario).* La curie Sabauda nel sec. XIII. Saggio di storia del diritto processuale, con documenti inediti. *N. R. st.*, XIII, 672.
- Chidsey (Donald Barr).* Marlborough. *T.*, n° 1469 (curieuse étude par un auteur américain).
- Christescu (Vasile).* Vtati economica a Daciei romane. *R. et. anc.*, 1930, 201 (tableau précis et documenté de l'histoire économique de la Dacie à l'époque romaine).
- Clark (G. N.).* The seventeenth century. *E. H. R.*, 1930, 311 (excellent).
- Clemenceau (Georges).* Grandeur et misères d'une victoire. *R. P.*, 15 mai 1930 (art. à lire d'Henry Bidou).
- Cochrane (Charles Norris).* Thucydides and the science of history. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (l'auteur a subi fortement l'influence d'Eduard Meyer).
- Collenuccio (P.).* Compendio de le istorie del regno di Napoli; nouv. édit. par A. Savoia. *N. R. st.*, XIII, 689.
- Combes (Marguerite).* Pauvre et aventuriere bourgeoisie : Roulin et ses amis, 1796-1874. *R. H. M.*, 1930, 153.
- Constans (L.-A.).* Guide illustré des campagnes de César en Gaule. *R. B. P. H.*, 1930, 159 (excellent).
- Corbin (John).* The unknown Washington. Biographic origins of the Republic. *T.*, n° 1477 (trop de parti pris contre les « démagogues » de 1800).
- Correnti (Cesare).* I dieci giorni di Brescia. *N. R. st.*, XIII, 658 (nouvelle édition, avec une préface de Luca Beltrami).
- Crispi (Francesco).* Il Mille, da documenti dell'archivio Crispi. *N. R. st.*, XIII, 678.
- Cumming (William Patterson).* The revelations of Saint Birgitta. *T.*, n° 1480 (bonne édition de la traduction anglaise, faite au XV^e siècle, des révélations de sainte Brigitte. Public. de l'Early english text Society).
- Curti (Merle Eugène).* The American peace croisade 1815-1880. *J. M. H.*, II, 2 (utile compilation).
- Curtius (L.).* Die Wandmalerei Pompejis. *Hist.*, 1930, n° 2 (compte-rendu par P. Ducati).
- Cust (Sir Lionel).* King Edward VII and his court. *T.*, n° 1481.
- Dampier-Whetham (William Cecil Dampier).* A history of science and its relations with philosophy and religion. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (estimable). — *T.*, n° 1480.
- Davidsohn (Robert).* Die Frühzeit der Florentiner Kultur; 3^e partie : Kirchliches und geistiges Leben. *N. R. st.*, XIII, 669 (très important).
- Delteil (J.).* La Fayette. *R. H. M.*, 1929, 372 (l'auteur exagère en assurant qu'il a « inventé l'âme » de La Fayette ; il a tout simplement emprunté à l'histoire quelques traits de caractère qu'il a plus ou moins déformés).
- Depont (Octave).* L'Algérie du centenaire. *R. H. M.*, 1929, 375 (donne à réfléchir sur le rapprochement des indigènes et des Européens).
- Dept (G.-G.).* Une dette de la ville de Gand envers Jean sans Terre. *R. B. P. H.*, 1930, 287 (somme de 500 m. empruntée au temps de l'alliance anglo-flamande de 1214 ; Gand s'acquitta seulement en 1237).
- De Ridder (A.).* La crise de la neutralité belge de 1848. Le dossier diplomatique. *R. C.*, 1930, n° 4 (très important).
- Desclot (Bernat).* Chronicle of the reign of king Pedro III of Aragon 1276-1285 ; trad. par F. L. Critchlow. *T.*, n° 1496.
- Detrez (E.).* La Flandre religieuse sous la Révolution, 1789-1801. *T. I. Pol.*, 1930, 128 (abondante bibliographie).
- Dewey (A. Gordon).* The Dominions and diplomacy : the Canadian contribution. *Am.*

- H. R.*, XXX, n° 3 (deux volumes pleins d'intérêt).
- Dietrich (Karl)*. Deutsche Philhellenen in Griechenland, 1821-1822. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (peu de nouveau).
- Diner-Dénés (J.)*. La Hongrie : oligarchie, nation, peuple ; trad. par *Bracke*. *Sc.*, 1930, 365 (histoire résumée brièvement, avec des vues intéressantes sur l'organisation actuelle).
- Disraeli*. Letters to Lady Chesterfield and Lady Bradford ; publ. par le marquis of *Zetland*. *J. M. H.*, II, 2.
- Dove (C. Clayton)*. Marcus Aurelius Antoninus. *T.*, n° 1479.
- Dubreuil (Léon)*. Histoire des insurrections de l'Ouest. *T. I. An. H. R.*, 1930, 196 (excellent manuel).
- Un révolutionnaire de Basse-Bretagne : Nicolas Armez. *R. H. É. S.*, 1929, 510.
- Dumitrescu (Vladimir)*. L'été del ferro nel Piceno, fino all'invasione dei Galli Senoni. *R. ét. anc.*, 1930, 194 (excellente documentation).
- Durieu (Joseph)*. Le ministre Pierre Magne, 1806-1879. *R. ét. h.*, 1930, 169 (ministre des Finances de Napoléon III, puis de nouveau en 1873 ; il fut « un grand serviteur de la France »).
- Elkington (Margery E.)*. Les relations de la société et l'Angleterre et la France sous la Restauration. *R. B. P. H.*, 1930, 192 (chapitre vivant de l'histoire des mœurs).
- Empire (l') colonial français. *R. C.*, 1930, n° 4 (recueil très mêlé d'articles par vingt-cinq auteurs différents).
- Engels (Fr.)*. La guerre des paysans en Allemagne. *R. C.*, 1930, n° 4.
- Erben (Wilhelm)*. Kriegsgeschichte des Mittelalters. *R. B. P. H.*, 1930, 215 (modeste exposé de questions d'histoire militaire).
- Eschenburg (Theodor)*. Das Kaiserreich am Scheideweg : Bassermann, Bülow und der Block. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (l'auteur a pu mettre à profit les archives de Bassermann, le chef du parti national libéral allemand).
- Esquer (Gabriel)*. Iconographie historique de l'Algérie depuis le xvi^e siècle jusqu'à 1871. *J. S.*, 1930, 165 (remarquable).
- Evans (Sir A.)*. The shaft graves and beehive tombs of Mycenae, and their interrelation. *J. S.*, 1930, 106 (art. de Ch. Picard).
- Fagniez (Gustave)*. La femme et la société française dans la première moitié du xvii^e siècle. *R. H. M.*, 1929, 371.
- Faider (Paul)*. Répertoire des index et lexiques d'auteurs latins. *R. ét. anc.*, 1930, 205 (très utile).
- Falls (Cyril)*. War book ; a critical guide. *T.*, n° 1480.
- Faurey (J.)*. L'édit de Nantes et la question de tolérance. *R. ét. h.*, 1930, 42. — *R. B. P. H.*, 1930, 191.
- Ferretti (Lando)*. Appunti sulla genesi dei costituti Pisani. *N. R. st.*, XIII, 671.
- Fierens-Gevaert et Fierens (Paul)*. Histoire de la peinture flamande, des origines à la fin du xv^e siècle ; t. III : La maturité de l'art flamand. *J. S.*, 1930, 97 (art. d'Henri Lemonnier).
- Fleming (Denna Frank)*. The treaty veto of the American senate. *T.*, n° 1477 (à propos du rejet par le Sénat américain du traité de Versailles, signé par le président Wilson).
- Fonti di storia Trentina. Documenti e regesti ; fasc. 1. *A. V.*, 1929, 326.
- Forrest (Earl R.)*. Missions and pueblos of the Old-Southwest ; their myths, legends, fiestas and ceremonies. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3.
- Franc (Julien)*. La colonisation de la Mitidja, 1830-1930. *R. C.*, 1930, n° 4 (précieux recueil de faits ; mais trop de phrases).
- Fraser (Sir James G.)*. The growth of Plato's ideal theory. *T.*, n° 1479.
- Fremantle (A. F.)*. England in the nineteenth century, 1801-1805. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3.
- Fugier (André)*. La Junte des Asturias et l'invasion française, 1810-1811. Napoléon et l'Espagne, 1799-1808. *A. H. R.*, 1930, 198 (A. Mathiez : deux excellentes thèses de doctorat).
- Fyfe (Hamilton)*. The British liberal party. *R. H. M.*, 1929, 381.
- Galbraith (Donald Lindsay)*. A treatise on ecclesiastical heraldry. Part I. *T.*, n° 1479.
- Gardiner (Stephen)*. Obedience in Church and State ; three political tracts ; texte, introduction et notes par *Pierre Janelle*. *T.*, n° 1469 (remarquable édition).
- Gates (Susan Young)*. The life story of Brigham Young. *T.*, n° 1478 (bonne biographie du fondateur de la principale secte des Mormons, par une de ses filles).
- Gérard (Auguste)*. Mémoires ; publ. par *Pierre Arnoult*. *R. C.*, 1930, n° 1.
- Gervasoni (G.)*. Studi e ricerche sui filologi e la filologia classica tra il '700 e il '800 in Italia. *Hist.*, 1930, n° 2 (compte-rendu par C. Bione).
- Gettel (Raymond G.)*. History of American political thought. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3.
- Gillouin (René)*. Le destin de l'Occident. *R. H. É. S.*, 1930, 115 (réfute les doctrines néo-médiévistes qui tentent de ramener

- la pensée moderne à la Somme de Thomas d'Aquin).
- Goldsmith (Margaret) et Voigt (Frederik).* Hindenburg; the man and the legend. *T.*, n° 1480 (critique assez âpre : un Hindenburg légendaire s'est formé après la victoire de Tannenberg).
- Gorges (E. Howard).* The Great war in West Africa. *T.*, n° 1482 (très instructif pour l'histoire de la guerre dans le Togo et le Cameron).
- Gottschalk (Louis R.).* The era of French Revolution, 1715-1815. *R. H. M.*, 1929, 466 (bon instrument de travail). — *An. H. R.*, 1930, 194 (bon manuel. A. Mathiez y relève quelques erreurs).
- Gough (J. W.).* The mines of Mendip. *T.*, n° 1479.
- Goyau (Georges).* Rome chrétienne ; son visage, son organisation, de Constantin au traité de Latran. *R. é. h.*, 1930, 159.
- Genier (Albert).* Aux origines de l'économie rurale : la conquête du sol français. *R. é. h.*, 1930, 157.
- Gettison (R. H.).* The king's majesty. *T.*, n° 1481.
- Guillemin (Mlle A.-M.).* Pline et la vie littéraire de son temps. *R. é. anc.*, 1930, 173 (remarquable).
- Hekland (W.).* Vasen um Meidias. *Hist.*, 1930, n° 2 (compte-rendu par P. Ducati).
- Hamilton (Alexander).* A new account of the East Indies. *T.*, n° 1481 (édition, avec des notes, par Sir William Foster).
- Handbook of the State of North Borneo.* *T.*, n° 1482.
- Hart (Albert Bushnell).* American history told by contemporaries. Vol. V : 1900-1929. *T.*, n° 1481.
- *(H. Liddell).* The real war ; a true history of the world war 1914-1918. *T.*, n° 1479.
- Harwood (T. Eustace).* Windsor, old and new. *T.*, n° 1469.
- Haskins (Charles Homer).* Studies in mediaeval culture. *R. C.*, 1930, n° 3 (analyse détaillée de l'ouvrage par J. Peters).
- Hauser (Henri) et Renaudet (A.).* La Renaissance et la Réforme. *R. Q. H.*, 1930, 415 (G. Constant relève un certain nombre d'erreurs dans cet ouvrage, d'ailleurs « aussi utile qu'intéressant »).
- Hauerive (Ernest d').* Figaro-policier ; un agent secret sous la Terreur. *Pol.*, 1930, 127 (curieuse biographie de Dossonville, un des déportés de Fructidor).
- Headlam (Arthur Cayley).* Christian unity. *T.*, n° 1482 (l'auteur, qui est évêque de Gloucester, estime que la succession apostolique des évêques est une « succession d'office et non d'ordination »).
- Headlam-Morley (Sir James).* Studies in diplomatic history. *T.*, n° 1480 (recueil d'articles sur l'histoire diplomatique de la Grande Guerre, rédigés d'après les documents officiels du gouvernement britannique et publiés avec son approbation. L'auteur est mort en 1929, après avoir été « historical adviser » du Foreign Office).
- Heiberg (J. L.).* Fra Hellas og Italien. *R. C.*, 1930, n° 3 (recueil en deux gros volumes de savantes monographies sur la Grèce et l'Italie antiques).
- Herbillon (J.).* Les cultes de Patras. *R. é. anc.*, 1930, 174.
- Hertfordshire country records. Calendar of the sessions books, 1658-1700* ; publ. par William Le Hardy. *T.*, n° 1480 (important pour l'histoire sociale, notamment à l'époque de Cromwell).
- Hitti (Philip K.).* The origins of the Druze people and religion. *T.*, n° 1478.
- Hjelholt (Holger).* Treitschke und der Schleswig-Holstein. *R. C.*, 1930, n° 4 (intéressant pour l'histoire de la formation du parti national-libéral en Allemagne).
- Holzmann.* Die englische Heirat Pfalzgraf Ludwigs III. *R. B. P. H.*, 1930, 288 (documents sur le mariage du comte palatin Louis III avec la princesse Blanche, fille d'Henri IV d'Angleterre, 1402. Important pour le conflit anglo-bourguignon).
- Homan (Paul T.).* Contemporary economic thought. *R. H. É. S.*, 1930, 117 (excellent tableau de la pensée économique dans le monde anglo-saxon actuel).
- Honigmann (Ernst).* Die sieben Klimata und die Ηέλιος επίστημα. *J. S.*, 1930, 176 (très utiles recherches sur l'histoire de la géographie et de l'astrologie dans l'Antiquité et au Moyen Age).
- Horn (D. B.).* Sir Charles Hanbury Williams and european diplomacy, 1747-1758. *T.*, n° 1476 (intéressant pour l'histoire du renversement des alliances).
- Hotson (Leslie).* The Commonwealth and Restoration stage. *R. B. P. H.*, 1930, 190.
- Howland (Charles P.).* Survey of american foreign relations. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (après un faible début, l'ouvrage prend une grande importance pour les trente dernières années).
- Humbert (commandant).* Bazaine et le drame de Metz. *R. C.*, 1930, n° 4 (excellent).
- Husain (Yusuf).* L'Inde mystique au Moyen Age. Hindous et Musulmans. *R. C.*, 1930, n° 3 (instructif et bien documenté).
- Hyatt (Harry Middleton).* The Church of Abyssinia. *R. H. Rel.*, 1929, 316 (ouvrage

- utile pour toute personne incapable de lire une autre langue que l'anglais ; mais hâtif, mal préparé et non contrôlé, où abondent d'énormes erreurs de détail).
- Istrati (Panait).* Vers l'autre flamme ; I : Seize mois en U. R. S. S. ; II : Soviets, 1929 ; III : La Russie nue. *R. H. E. S.*, 1930, 119 (après seize mois passés dans la Russie soviétique, l'auteur, « qui a gardé un tempérément de révolté », en est revenu écourcé. Il exhorte le lecteur « à se détourner du communisme, flambeau éteint, pour se tourner vers l'autre flamme, celle du retour à la liberté démocratique »).
- Jacob (Oscar).* Les esclaves publics à Athènes. *R. é. anc.*, 1930, 165 (bon).
- Jacobsohn (Ljubow).* Russland und Frankreich in den ersten Regierungsjahren der Kaiserin Katharina, 1767-1772. *J. M. H.*, II, 2.
- James (C. S.).* The registers of Edgbaston parish church. *H.*, 1930, 64.
- Jalabert (L.) et Mouterde (R.).* Inscriptions grecques et latines de la Syrie ; t. I : Commagène et Cyrhéstique. *R. C.*, 1930, n° 3 (riche mine d'informations).
- Jászi (Oscar).* The dissolution of the Habsburg monarchy. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3.
- Jeannaire (H.).* Le messianisme de Virgile. *R. é. anc.*, 1930, 160 (G. Radet : l'auteur a tort d'opposer l'interprétation dionysiaque de la 4^e églogue à l'interprétation pythagoricienne de Carcopino).
- Jenkinson (Hilary).* Calendar of the plea rolls of the Exchequer of the Jews. Vol. III, 1273-1277. *T.*, n° 1469.
- Jeremias (A.).* Handbuch der altorientalischen Geisteskultur. *R. C.*, 1930, n° 3 (2^e édit., revue et très augmentée d'un répertoire utile et facile à consulter). ■■■
- Jerrold (Douglas).* The lie about the war. *T.*, n° 1480.
- Johnson (Allen).* Dictionary of american biography ; vol. III : Bearly-Chandler. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (excellent).
- (Thomas M.). Secret war. *T.*, n° 1476 (expose l'œuvre accomplie par le Service secret des renseignements pendant la Grande Guerre).
- Jones (Leslie Webber).* The cults of Dacia. *J. S.*, 1930, 179.
- Jouye (le R. P. Odoric-M.).* Un épisode de l'histoire napoléonienne : la déportation en France de dix généraux d'ordres. *R. Q. H.*, 1930, 430 (nombreux détails tirés de pièces d'archives).
- Jullian (Camille).* Au seuil de l'histoire. *R. é. anc.*, 1930, 163 (recueil qui comprend neuf leçons d'ouverture faites au Collège de France).
- Jusserand (J.-J.).* Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France. Angleterre, 1648-1690. *J. M. H.*, II, 2 (très instructif ; l'auteur est bien sévère pour Cromwell et bien indulgent pour Louis XIV).
- Keeton (G. W.).* The development of extritoriality in China. *H.*, 1930, 65.
- Kehler (Henning).* Chroniques russes. Les premiers temps du bolchévisme, 1917-1919. *Pol.*, 1930, 137.
- Keith (Arthur Berriedale).* The sovereignty of the British dominions. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (utilise le Rapport de la Conférence impériale de 1926).
- Kérvork-Aslan.* Études historiques sur le peuple arménien. *R. C.*, 1930, n° 4.
- Kiewiet (C. W. de).* British colonial policy and the South African republics 1848-1872. *E. H. R.*, 1930, 344 (excellent). — *H.*, 1930, 75 (remarquable).
- Krencker (D.), Krüger (E.), Lehmann (H.) et Wachtler (H.).* Die Trierer Kaiserthermen. 1^{re} partie. *R. B. P. H.*, 1929, 199 (beau volume, très bien illustré).
- Labry (Raoul).* Alexandre Ivanovitch Herzen ; essais sur la formation et le développement de ses idées. *R. H. E. S.*, 1929, 517.
- Lamb (Harold).* The Crusades : Iron men and saints. *T.*, n° 1477.
- Lancaster (Henry Carrington).* A history of french dramatic literature in the xvith century ; I : 1610-1634. *T.*, n° 1483.
- Langot (Gustave).* L'administration de la Nouvelle-France. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (ajoute peu de nouveau à ce qu'on avait déjà écrit sur le sujet).
- Landau (Rom).* Piłsudski. *T.*, n° 1469 (bonne étude sur le « héros de la Pologne »).
- Langer (William Leonard).* The franco-russian alliance, 1890-1894. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (remarquable).
- Lascelles (E. C. P.).* Granville Sharp and the freedom of slaves in England. *H.*, 1930, 70.
- Laski (H. J.).* Liberty in the modern State. The dangers of obedience. *T.*, n° 1478 (pose des problèmes très importants).
- Lasserre (Pierre).* Un conflit religieux au xiii^e siècle : Abélard contre saint Bernard. *R. P.*, 1930, 15 mai.
- Latourette (K. S.).* A history of Christian missions to China. *H.*, 1930, 65.
- Launay (Adrien).* Les bienheureux martyrs des Missions étrangères. *Pol.*, 1930, 135.
- Laurie (A. P.).* A study of Rembrandt and the paintings of his school, by means of magnified photographs. *T.*, n° 1477.
- La Villestreux (général de).* Deux corsaires malouins sous le règne de Louis XIV ; la

- guerre de course dans la mer du Sud. *R. P. H.*, 1930, 220 (intéressant).
- Ledercq* [dom *Henri*). La vie chrétienne primitive. *R. H. Rel.*, 1929, 300 (apologie douceuse et toute conventionnelle ; bibliographie fort incomplète, illustration abondante, variée et peu banale).
- Le Corbeiller* (*Armand*). Charles Sepher, suisse de Saint-Eustache et général de division. *R. et. h.*, 1930, 164 (amusante biographie d'un suisse de Saint-Eustache dont les convictions républicaines firent la fortune : il devint chef de bataillon de la garde nationale, puis commandant de l'armée des Côtes de Cherbourg, qui n'a joué aucun rôle dans l'histoire révolutionnaire).
- Le Sir Sidney*. Elizabethan and other essays. *B. I. H. R.*, n° 22 (recueil formé, par F. S. Boas, d'articles peu connus de Sir Sidney ; il y est souvent question de Carlyle et de Froude).
- Leigh* (Miss *Gertrude*). New light on the youth of Dante. *T.*, n° 1469 (s'efforce de prouver que, pour Dante, l'Enfer est une satire voilée du mauvais gouvernement de l'Église et de l'Inquisition. Thèse soutenue avec un grand luxe d'arguments, qui sont loin d'être convaincants).
- Lescuré* (*Jean*). La Révolution russe : bolchévisme, communisme et N. E. P. *Pol.*, 1930, 136.
- Lévy* (*Paul*). Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine. *R. H. M.*, 1929, 366 (bon manuel encyclopédique concernant la propagation du français et de l'allemand dans les deux « provinces ». Énorme matériel documentaire qui provoque utilement la critique).
- L'Hôpital* (*Joseph*) et *Saint-Blancard* (*Louis de*). Correspondance intime de l'amiral de La Roncière le Noury avec sa femme et sa fille, 1855-1871. *R. Q. H.*, 1930, 501.
- Liang Chi-Chao*. History of Chinese political thought ; trad. par L. T. Chen. *T.*, n° 1482 (recueil de conférences faites depuis 1922 sur le droit et la politique. Elles eurent le plus grand succès auprès des réformateurs et révolutionnaires chinois).
- Livre* (*L.*). La monnaie et le change en Bourgogne sous les ducs Valois. *E. H. R.*, 1930, 333.
- Loménie* (*Emmanuel Beau de*). La carrière politique de Chateaubriand, de 1814 à 1830. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (grande abondance de détails qu'il est difficile d'utiliser, faute d'index).
- Longnon* (*Auguste*). Les noms de lieu de la France ; publ. par Paul Marichal et L. Mirat. *R. et. anc.*, 1930, 149 (C. Jullian montre ce qui pourrait être fait pour con-
- tinuer et compléter l'œuvre admirable du maître).
- Lorenzo da Ponte*. Memoirs ; trad. par Elizabeth Abbott ; annoté par Arthur Livingston. *J. M. H.*, II, 2.
- Loth* (*David*). Lorenzo the Magnificent. *J. M. H.*, II, 2 (écrit pour le grand public).
- Lowe* (*E. A.*). Regula s. Benedicti ; specimina selecta e codice antiquissimo Oxoniensi. *R. Q. H.*, 1930, 435.
- Lucas* (*Henry Stephen*). The Low Countries and the hundred years war, 1326-1347. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (important).
- Lucien-Graux*. Histoire des violations du traité de paix ; t. IV : Janvier 1923-décembre 1926. *R. H. M.*, 1929, 364 (histoire sans pensée et dictionnaire sans précision).
- Ludwig* (*Emil*). Lincoln. *T.*, n° 1469 (curieuse étude psychologique).
- Luke* (*Harry-Charles*). The handbook of Palestine and Trans-Jordan. *T.*, n° 1481 (nouvelle édition entièrement refaite).
- Lumbroso* (*Alberto*). Le origini economiche e diplomatiche della guerra mondiale. *N. R. st.*, XIII, 683.
- Lundström* (*Vilh.*). Undersökningar i Romatopografi. *R. C.*, 1930, n° 3 (très bonnes monographies sur la topographie de Rome).
- Macalister* (*R. A. S.*). The archaeology of Ireland. *R. Q. H.*, 1930, 437 (nombreux détails sur la vie de saint Patrice).
- Macler* (*Frédéric*). L'enluminure arménienne. *J. S.*, 1930, 129.
- Macmillan* (*William Miller*). Complex South Africa. *T.*, n° 1481.
- MacNicol* (*Nicol*). India in the dark wood. *T.*, n° 1477 (étude sur la situation créée dans l'Inde par les progrès du christianisme).
- Madariago* (*S. de*). Spain. *T.*, n° 1483 (remarquable histoire de l'Espagne actuelle).
- Madgearu* (*Virgil*). Rumania's new economic policy. *T.*, n° 1482.
- Magnan de Bornier* (*J.*). L'Empire britannique. *T.*, n° 1481 (c'est le meilleur ouvrage en français concernant les rapports entre l'Angleterre et les Dominions).
- Malcolm* (*Sir Ian*). Lord Balfour. *T.*, n° 1483 (bon portrait, par un ami).
- Manni* (*Ercole*). Un ambasciatore Estense del Seicento alla corte di Spagna. *R. st. it.*, 1930, 73 (il s'agit de la mission donnée à G. B. Ronchi, comte de Carniana, avec le texte des instructions).
- Maravigna* (*P.*). Le undici offensive sull'Isonzo. *N. R. st.*, XIII, 685.
- Marijol* (*Jean-H.*). La vie de Marguerite

- de Valois, reine de Navarre et de France, 1553-1615. *E. H. R.*, 1930, 309.
- Martins (J. P. de Oliveira).* A history of Iberian civilization ; trad. par Aubrey F. G. Bell. T., n° 1477.
- Marurasu (D.).* La poésie néo-latine et la renaissance des lettres antiques en France, 1500-1549. *R. B. P. H.*, 1930, 166.
- Maspero (Georges).* La Chine. Sc., 1930, 364 (nouvelle édition augmentée de trois chapitres nouveaux).
- Mathiot (Charles).* Un village mainmorable : Villars-lès-Blamont. *R. H. É. S.*, 1930, 122 (très bonne monographie, puisée aux archives).
- Mauduit (Roger).* Auguste Comte et la science économique. *R. H. M.*, 1929, 473 (excellent).
- Mears (Eliot Grinnel).* Greece to-day ; the aftermath of the Refugee impact. T., n° 1478.
- Mecklenburg (Georg Herzog zu).* Richelieu als merkantilischer Wirtschaftspolitiker, und der Begriff des Staatsmerkantilismus. *R. H. M.*, 1930, 149 (l'auteur ignore la plupart des livres récents parus hors d'Allemagne).
- Mehta (Mohan Sinha).* Lord Hastings and the Indian States. Being a study of the relations of the British government in India with the Indian States 1813-1823. T., n° 1477.
- Meissner (John L. Gough).* The celtic church in England after the synod of Whitby. *R. Q. H.*, 1930, 436 (superficiel).
- Meyendorff (baron Alexander).* The background of the Russian Revolution. J. M. H., II, 2.
- Milne-Bailey (W.).* The Union documents. *R. H. M.*, 1930, 157 (bon instrument de travail).
- Mirot (Léon).* Manuel de géographie historique. *R. ét. anc.*, 1930, 151 (manuel qui rendra de grands services).
- Missermont (abbé K.).* Le bienheureux François, prêtre de la Mission, 1751-1792, et les martyrs de Saint-Firmin, 3 septembre 1792. *R. E. H.*, 1930, 45.
- Mitrany (David).* The land and the peasant in Rumania ; the war and agrarian problem, 1917-1921. T., n° 1482 (remarquable).
- Mochi (Onorio Sergio).* Ricerche sui poteri civili dei vescovi nelle città Umbre durante l'alto medioevo. *R. st. it.*, 1930, 60 (beaucoup d'étudiation et de prudence).
- Monsabert (dom Pierre de).* Le monastère de Ligugé ; étude historique. *Pol.*, 1930, 190.
- Montgomery (James A.).* The history of Yaballaha III, Nestorian patriarch, and his vicar Barsauma, Mongol ambassador to the frankish court at the end of the XIIIth cent. *R. Q. H.*, 1930, 436.
- Monti (Gennaro Maria).* Le confraternità medievali dell'alta e media Italia. *R. st. it.*, 1930, 54 (beaucoup d'utiles recherches pour les XIV^e et XV^e siècles ; mais insuffisant pour l'époque antérieure).
- Morell (W. P.).* British colonial policy in the age of Peel and Russell. T., n° 1479 (ouvrage très précis, exact et en partie nouveau).
- Muyldermans (J.).* La domination arabe en Arménie. *J. S.*, 1930, 185 (édition critique et traduction de la partie de l'Histoire universelle de Vardan, chroniqueur arménien mort en 1271).
- Namier (L. B.).* The structure of politics at the accession of George III. *R. H. M.*, 1929, 379 (très instructif, surtout pour l'histoire économique).
- Nansen (Fridtjof).* L'Arménie et le Proche-Orient ; trad. par Arne Omtvedt. *R. C.*, 1930, n° 4.
- Nat (J.).* De studie van de Oostersche in Nederland in de XVIII en XIX^e eeuw. *T. G.* (sur la connaissance de l'Orient aux Pays-Bas aux XVIII^e et XIX^e siècles).
- Neilson (N.).* The cartulary and terrier of the priory of Bilsington. *H.*, 1930, 61.
- Newton (A. P.) et Ewing (J. E.).* The British empire since 1783. *H.*, 1930, 71.
- Nielsen (Ditlef).* The site of the biblical Mount Sinai. *R. H. Rel.*, 1929, 294 (M. Lods ne peut admettre l'identification, proposée par l'auteur, du Sinaï avec Pétra, dans l'Arabie Pétrée).
- Niewland (dom Norbert) et Tschoffen (Maurice).* La légende des francs-tireurs de Dinant. *R. H. M.*, 1929, 385 (réponse à un rapport écrit par un professeur de Wurzburg, M. Meurer).
- Nolhac (Pierre de).* Autour de la reine. *R. P.*, 15 mai 1930 (insiste sur les folles prodigalités de la reine et défend la mémoire de Mme Du Barry contre les Goncourt).
- Noordenbos (O.) et Nordenbos de Klerk (T.).* Briefen van Abélard en Heloize, mit het latijn overgebracht. *T. G.*, 1930.
- Norden (Hermann).* Africa's last Empire. Through Abyssinia to lake Tanana and the country of the Falasha. T., n° 1469.
- Nowé (H.).* Les baillifs comtaux de Flandre, des origines à la fin du XIV^e siècle. *J. S.*, 1930, 132.
- (Esterreich-Ungarns letzter Krieg 1914-1918. T. I, livr. 2-6. T., n° 1486 (documents tirés des archives de la Guerre à Vienne).
- Ostrogorsky (Georg).* Studien zur Geschichte des Byzantinischen Bilderstreites. *R. C.*,

- 1930, n° 4. — *R. B. P. H.*, 1930, 197 (important).
- Padovani (V. A.).* V. Gioberti e il cattolicesimo. *N. R. st.*, XIII, 694.
- Palache (John Garber).* Marie Antoinette, the player Queen. *J. M. H.*, II, 2.
- Panella (Antonio).* Machiavelli teorico della politica. *N. R. st.*, XIII, 655.
- Panikkar (K. M.).* Malabar and the Portuguese. *T.*, n° 1478 (intéressant).
- Pant (D.).* The commercial policy of the Moguls. *T.*, n° 1483.
- Parist (Georges).* Études d'histoire révolutionnaire et contemporaine. *A. H. R.*, 1930, 193 (ces études devaient prendre place dans les t. II et III de l'Histoire contemporaine de Lavisson; l'auteur dut les sacrifier pour ne pas franchir les limites qu'on lui avait imposées).
- Parlett (Sir Harold).* A brief account of diplomatic events in Manchuria. *J. M. H.*, II, 2 (tableau en 57 pages des événements diplomatiques en Mandchourie depuis 1895).
- Parry (Sir Edward).* Queen Caroline. *T.*, n° 1480 (remarquable plaidoyer en faveur de l'innocence).
- Paul (André).* L'unité chrétienne ; schismes et rapprochements. *R. H. M.*, 1930, 144 (compte-rendu par Préclim).
- Peers (M. E. Allison).* A life of Ramon Lull, written by an unknown hand about 1340, and now first translated from the Catalan. *R. Q. H.*, 1930, 440 (beaucoup de bons matériaux).
- Perrot (Maurice).* Deux expéditions insulaires françaises : surprise de Jersey en 1781, prise de Capri en 1808. *R. H. M.*, 1930, 151.
- Petrie (Sir Charles).* George Canning. *T.*, n° 1479.
- Plassart (André).* Exploration archéologique de Délos : XI : Les sanctuaires et les cultes du mont Cythene. *J. S.*, 1930, 155 (longue analyse par J. Charbonneau).
- Pley (D.).* Le « Diatessaron » de Liège. *J. S.*, 1930, 191.
- Poquet du Haut-Jussé (B.-A.).* Les papes et les ducs de Bretagne. François II, duc de Bretagne, et l'Angleterre, 1458-1488. *E. H. R.*, 1930, 300 (deux bonnes thèses).
- Poite (Marcel).* Introduction à l'urbanisme des villes ; la leçon de l'Antiquité. *R. Q. H.*, 1930, 413 (très instructif ; mais aucune indication bibliographique ; rien sur Rome, dont l'histoire urbaine est si connue, ni sur les villes romaines d'Occident, Lutèce exceptée).
- Poinset (Louis).* L'autel de la *Gens Augusta* à Carthage. *R. ét. anc.*, 1930, 204 (bel autel découvert chez M. Saumagne à Carthage ; il a une grande portée historique).
- Pollard (A. F.).* Wolsey. *E. H. R.*, 1930, 304 (très remarquable).
- Pomeral (Ralph de).* Marriage, past, present and future. *T.*, n° 1479.
- Portigliotti (Giuseppe).* Donne del Renascimento. *N. R. st.*, XIII, 673.
- Prévost (chanoine A.).* Saint Vincent de Paul et ses institutions en Champagne méridionale. *R. Q. H.*, 1930, 493.
- Pribille (Max., S. J.).* Um kirchliche Einheit. *R. Q. H.*, 1930, 481 (important).
- Priestley (Herbert Ingram).* A history of american life ; I. The coming of the white man, 1492-1848. *J. M. H.*, II, 2 (important).
- Prorok (count Byron Khun de).* Mysterious Sahara. *T.*, n° 1479 (richement illustré).
- Quaije (Milo M.).* The kingdom of St. James ; a narrative of the Mormons. *T.*, n° 1478.
- Radhakrishnan (S.).* L'hindouisme et la vie ; trad. par Masson-Oursel. *R. H. Rel.*, 1929, 330 (ouvrage facile à lire et vivant ; des idées justes sur la civilisation indienne telle qu'elle apparaît à l'élite indigène).
- Ramello (Giovanni).* Studi sugli Apocrifi Shakespeariani. The tragical historie of Hamlet, prince of Denmark, 1603. Con un appendice sul testo anonimo *Der bestrofe Bruderord*. *T.*, n° 1480.
- Ramon (Gabriel).* Histoire de la Banque de France d'après les sources originales. *R. H. M.*, 1930, 152 (Hauser : « Ce grand et beau volume est tout près d'être une déception »). — *R. H. É. S.*, 1930, 127 (ouvrage original et d'un puissant intérêt).
- Réau (Louis).* Les richesses d'art de la France. La Bourgogne ; la peinture et les tapisseries. *T. G.*, 1930 (important compte-rendu par F. et M. Hudig).
- Reymond (Arnold), Meylan (Louis), Bossard (Ernest), Bonnard (André).* Études sur le stoïcisme dans l'Antiquité. *R. ét. anc.*, 1930, 172.
- Reynaud (Gonzague de).* La démocratie et la Suisse. *R. C.*, 1930, n° 2 (très contestable, mais fait réfléchir).
- Robertson (D. S.).* A handbook of greek and roman architecture. *T.*, n° 1482 (excellent).
- Rohde (Erwin).* Psyché. Le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité ; trad. par A. Raymond. *R. H. Rel.*, 1929, 288.
- Rotheim (G.).* Animism, magic and the divine King. *T.*, n° 1478 (par un sectateur du freudisme).

- Rollins (Hyder Edwards).** The Pepys ballads ; vol. I-II : 1535-1688. T., n° 1480.
- Ronan (Myles V.).** The Reformation in Ireland under Elizabeth, 1558-1586. T., n° 1480.
- Rosen (Friedrich).** Oriental memories of a German diplomatist. T., n° 1483 (intéressant pour l'histoire de la Perse).
- Roth (Cecil).** The last Florentine Republic, 1527-1530. E. H. R., 1930, 307 (bonne étude qui vient d'être traduite en italien).
- Rousseau (J. J.).** The Peninsular journal of Major-general Sir Benjamin d'Urban, 1808-1817. T., n° 1476 (intéressant ; montre combien Wellington eut à se plaindre des Portugais).
- Roy (Hippolyte).** La vie héroïque et romantique du docteur Charles Cuny, explorateur, 1811-1859. R. É. H., 1930, 168 (pharmacien militaire, puis chirurgien, il fut envoyé en Algérie, 1833-1837, puis entra au service de Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte. Il explore l'Abyssinie, dont la relation a paru en 1863. Il fut tué sans doute par ordre du sultan du Darfour).
- Runciman (Steven).** The emperor Romanus Lecapenus and his reign. E. H. R., 1930, 295.
- Ryazanoff (D.).** The communist manifesto of Karl Marx, and Frederick Engels. — Karl Marx and Friedrich Engels. T., n° 1481 (ne tient aucun compte des modifications que Marx et Engels ont fait subir à leurs théories).
- Saburov.** Memoirs ; or Bismarck and Russia. Being fresh light on the league of the three emperors, 1881 ; trad. par J. Y. Simpson. J. M. H., II, 2.
- Sadlier (Michael).** Bibliographia. Studies in book history and book structure, 1750-1900 ; t. I : Evolution of publishers' binding styles, 1700-1900. T., n° 1477.
- Sacki (P. Y.).** The Nestorian monument in China. R. Q. H., 1930, 436.
- Salata (Francesco).** Venezia nel 1848-1849, e la politica Austriaca. N. R. st., XIII, 682.
- Saurat (Denis).** La littérature et l'occultisme ; études sur la poésie philosophique moderne. R. C., 1930, n° 1.
- Schachermeyr (F.).** Etruscanische Frühgeschichte. Hist., 1930, n° 2 (compte-rendu par P. Ducati).
- Schede (Marin).** Griechische und römische Skulpturen des Antikenmuseums zu Konstantinopel. R. Et. anc., 1930, 151 (art. de Ch. Picard).
- Scholz (Richard).** Aegidius Romanus, De ecclesiastica potestate. R. st., it., 1930, 63.
- Schoute (D.).** De geneeskunde in den dienst der Oost-indische Compagnie in Neder-
- landsch-Indië. T. G., 1930 (étude sur l'organisation du service médical aux Indes néerlandaises).
- Schröder (F. R.).** Altgermanische Kulturprobleme. R. C., 1930, n° 4.
- Schück (H.) et Warburg (K.).** Illustrerad svensk litteraturhistoria. 3^e édit. R. C., 1930, n° 4 (remarquable).
- Schweizer (Albert).** A l'orée de la forêt vierge. Récits et réflexions d'un médecin en Afrique équatoriale. Pol., 1930, 105 (livre bourré de faits, de documents, d'observations, « intéressant d'un bout à l'autre »).
- Schweizer (Jules).** Le cardinal Louis de La-palud et son procès pour la possession du siège épiscopal de Lausanne. J. M. H., II, 2.
- Scorzon (Nino).** Notizie dell'industria della seta nei secoli XVII e XVIII. A. V., 1929, 333.
- Scott (Sir Walter).** The private letter books ; publ. par Wilfred Partington. T., n° 1476.
- Scullard (Howard H.).** Scipio Africanus in the second Punic war. T., n° 1480 (très bonne étude sur la campagne de Scipio l'Africain en Espagne et en Afrique).
- Seaver (H. L.).** The great revolt in Castile ; a study of the comunero movement of 1520-1521. E. H. R., 1930, 234 (livre bien documenté).
- Séé (Henri).** Évolution et révoltes. R. H. É. S., 1930, 129 (excellent exposé d'un problème toujours actuel).
- Science et philosophie de l'histoire. H., 1930, 52 (compte-rendu très élogieux).
- Segre (M.).** Note storiche su Pausania Perigea. Hist., 1930, n° 2.
- Sella (Pietro).** La diocesi di Trento negli anni 1295-1296. A. V., 1929, 301 (nombreuses remarques sur les noms de lieu).
- Shaaber (Matthias A.).** Some forerunners of the newspaper in England, 1476-1628. Am. H. R., XXXV, n° 3.
- Shears (F. S.).** Froissart, chronicler and poet. T., n° 1481.
- Simmonds (Mark J.).** Merchant taylor fellows of St. John's college, Oxford. T., n° 1476.
- Simonds (Frank H.).** Histoire de l'Europe d'après guerre ; trad. par Edmond Dupuydauzy. R. C., 1930, n° 4 (intelligent et instructif).
- Sortais (le R. P. Gaston).** Le cartesianisme chez les Jésuites français au XVII^e et au XVIII^e siècle. R. H. M., 1929, 463.
- Staveren (W. H.).** Journal of te gedenkwaerdige beschrijvinghe van de Oost-indische reysse van Willem Ysbrantsz van Hoorn. T. G., 1930.

- Senton (F. M.). Facsimiles of early charters from Northamptonshire collections T., n° 1482.*
- Stevens (Henry N.). New light on the discovery of Australia. T., n° 1477 (d'après le Journal du capitaine don Diego de Prado y Tovar).*
- Suzet (R. Robert, O. M. I.). Bibliotheca Missionum ; t. V : Asiatische Missionsliteratur 1600-1699. R. Q. H., 1930, 491 (très important).*
- Studi etruschi, t. III. Hist., 1930, n° 2 (compte-rendu de P. Ducati).*
- Swire (J.). Albania ; the rise of a kingdom. T., n° 1469 (important).*
- Synesius of Cyrene. Essays and hymns ; trad. par Augustin Fitzgerald. T., n° 1482.*
- Taylor (Albert Pierce). Sesquicentennial celebration of captain Cook's discovery of Hawaii, 1778-1928. J. M. H., II, 2.*
- Terulien. Apologétique ; texte et trad. par J. P. Waltzing ; notes par Albert Severyns. R. & anc., 1930, 186.*
- Thompson (James W.), Rowley (George), Schewill (Ferdinand), Sarton (George). The civilization of the Renaissance. J. M. H., II, 2.*
- (Warren S.). Danger spots in world population. T., n° 1478 (ouvrage capital sur le problème de la population et de ses moyens d'existence).
- Thorndike (Lynn). Science and thought in the xvth century. R. C., 1930, n° 3 (ouvrage riche en faits nouveaux ; c'est une réaction utile contre certains lieux communs relatifs à la Renaissance du xvi^e siècle ; mais il s'en faut que toutes les conclusions en soient assurées).*
- Tillyard (E. W. M.). Milton. T., n° 1477 (l'auteur a refait la vie de Milton en suivant ses œuvres pas à pas. Elles s'éclairent l'une par l'autre. L'auteur étudie surtout le problème du Paradis perdu).*
- Toffanin (Giuseppe). Il Cinquecento. A. V., 1929, 313 (remaniement complet de ce volume, qui fait partie de la *Storia letteraria d'Italia* et qui en est à sa troisième édition).*
- Torrey (Norman L.). Voltaire and the English deists. T., n° 1483.*
- Townsend (Mary Evelyn). The rise and fall of Germany's colonial Empire, 1884-1918. T., n° 1480 (utile compilation).*
- Treille (Marguerite). Le conflit dramatique en France, de 1820 à 1830, d'après les journaux et les revues du temps. R. C., 1930, n° 4.*
- Trevelyan (George Macaulay). Clio, a Muse ; and other essays. T., n° 1482 (tout en faisant grand cas de J.-B. Bury, l'auteur estime que l'histoire ne peut être un travail de pure érudition ; qu'elle doit être aussi un art).*
- Usher (Abbott Payson). A history of mechanical invention. R. H. F. S., 1930, 131 (excellent ouvrage, qui sera très utile aux historiens, aux sociologues et aux philosophes).*
- Valentiner (Wilhelm R.). Pieter De Hooch. T., n° 1478.*
- Van Mechelen (P. A. A.). Zeevaart en Handel van Rotterdam, 1813-1836. T. G., 1930 (thèse de doctorat, 1929).*
- Van Tyne (Claude H.). The war of Independence. American phase. Am. H. R., XXXV, n° 3 (excellent).*
- Vellay (Ch.). Les nouveaux aspects de la question de Troie. R. C., 1930, n° 4 (ne croit pas à l'identification d'Hissarlik avec Troie).*
- Verlaguet (P.-A.). Cartulaire de l'abbaye de Bonnecombe. T. I. R. Q. H., 1930, 505.*
- Vidal (Mgr J.-M.). Henri de Sponde, recteur de Saint-Louis-des-Français, évêque de Pamiers, 1568-1643. R. C., 1930, n° 3.*
- Vinaver (E.) et Gray (H. J. B.). Arthuriana. Proceedings of the Arthurian society. Vol. I. R. C., 1930, n° 3.*
- Wagner (E.). Les poèmes héroïques de l'Edda et la saga des Völsungs. R. Q. H., 1930, 479 (traduction, avec une utile bibliographie).*
- Walberg (E.). La tradition hagiographique de saint Thomas Becket avant la fin du xii^e siècle. R. B. P. H., 1930, 168 (excellent appendice à l'édition de Guernes).*
- Walker (Thomas Alfred). A biographical register of Peterhouse men, and some of their neighbours ; 2^e partie : 1574-1616. T., n° 1469.*
- Wallas (May). Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues. R. H. M., 1929, 463 (intelligent).*
- Warner (Wellman J.). The Wesleyan movement in the industrial revolution. T., n° 1476 (utilise habilement beaucoup de documents inédits).*
- Watson (Miss A. M. K.). The biography of the President von Hindenburg. T., n° 1480 (conscientieux et superficiel).*
- Webb (Clement C. I.). Ioannis Saresberensis, episcopi Carnotensis, Metalogicon libri IV. E. H. R., 1930, 296 (excellente édition. Il reste maintenant à donner un bon texte des lettres de Jean de Salisbury).*
- Whitelock (Dorothy). Anglo-Saxon. T., n° 1469 (utile traduction avec un copieux commentaire).*
- Whitson (Agnes M.). The constitutional de-*

- velopment of Jamaica, 1660-1729. *E. H. R.*, 1930, 337.
- Wilenski (R. H.).* A miniature history of European art. *T.*, n° 1482.
- Wilkinson (B.).* The chancery under Edward III. *T.*, n° 1469 (bonne monographie).
- Willson (Beckles).* L'ambassade d'Angleterre, 1814-1920 ; trad. par *Edmond Dupuybaudy*. *Pol.*, 1930, 131.
- Windisch (H.).* Les oracles d'Hystaspe. *J. S.*, 1930, 191.
- Worsfold (Basil).* France in Tunis and Algeria. *T.*, n° 1479.
- Wright (I. A.).* Spanish documents concerning english voyages to the Caribbean, 1527-1568. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3.
- Wriston (Henry Merritt).* Executive agents in american foreign relations. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3.
- Young (Walter).* The international relations of Mandchuria ; a digest and analysis of treaties, agreements and negotiations concerning the three eastern provinces of China. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3 (se rapporte aux années 1895-1929). *J. M. H.*, II, 2.
- Zammit (Sir Themistocles).* Prehistoric Malta ; the Tarxien temples. *T.*, n° 1481.
- Zanotti-Bianco (V.).* La Basilicata. *R. st. it.*, 1930, 82.
- Zechlin (Egmont).* Staatsstreichplane Bismarcks und Wilhelms II, 1890-1894. *Am. H. R.*, XXXV, n° 3.

CHRONIQUE

LE CINQUIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL D'ARCHÉOLOGIE

Le cinquième congrès international d'archéologie s'est tenu à Alger en avril 1930. C'était la réalisation d'un projet déjà ancien : car le troisième congrès, réuni à Rome en 1912, avait désigné Alger comme siège du congrès prochain, qui devait avoir lieu en 1915. Aucun congrès n'a été possible en 1915, ni dans les années suivantes et, lorsqu'un congrès international d'archéologie a pu de nouveau s'assembler, ce fut à Barcelone, en septembre 1929. On s'y est mis d'accord pour convoquer le cinquième congrès six mois après le quatrième, par dérogation à l'usage qui veut que ces réunions soient triennales. A recevoir ainsi, avec quinze ans de retard, les archéologues des différents pays, l'Algérie a gagné de pouvoir les faire assister aux fêtes du Centenaire, parmi lesquelles les congrès scientifiques ont occupé une place de choix.

Le congrès proprement dit a rempli les journées des 14, 15 et 16 avril. Il était présidé par M. Gsell, dont l'œuvre domine, depuis longtemps et pour longtemps, les études d'archéologie nord-africaine. Outre les représentants du Maroc, de la Tunisie et de l'Afrique italienne, le congrès d'Alger a groupé ceux de l'Allemagne, de l'Angleterre, du Canada, de l'Espagne, des États-Unis, de la Hollande, de l'Italie, de la Pologne, du Portugal, de la Tchécoslovaquie. L'esprit de bonne entente et de cordiale sympathie qui animait les congressistes a laissé à tous les participants le meilleur souvenir.

M. le gouverneur général Pierre Bordes, dont la bienveillance a grandement facilité l'organisation du congrès, a présidé la séance plénière d'ouverture. Ensuite, pour les séances de travail, les congressistes se sont répartis en trois sections : archéologie préhistorique, archéologie classique, archéologie musulmane. Dans chacune des trois sections d'intéressantes communications ont été lues et discutées : le comité d'organisation du congrès espère être en mesure d'édition dans quelques mois un volume où elles seront publiées. A la séance plénière de clôture, le congrès a voté plusieurs vœux, dont l'un, présenté par M. l'abbé Chabot, demande que soit entrepris un recueil général des inscriptions libyques. Il a envoyé une adresse de félicitations au comte Costantini, fondateur de la Société d'études méditerranéennes, et il a décidé que le sixième congrès international d'archéologie se tiendrait à Berlin en 1933.

A partir du 17 avril, des excursions collectives ont emmené les congressistes à travers les principales ruines antiques de l'Algérie. La plupart d'entre eux ont visité Tipasa, Cherchel, Sétif, Djemila, Zana, Lambèse, Timgad, Constantine. Puis, tandis que les uns allaient à El-Kantara, Biskra et Touggourt prendre contact avec les choses du Sud algérien, les autres continuaient leur tournée archéologique par Bône, Madaure et Tébessa. Quelques-uns ont parcouru en outre les stations préhistoriques voisines de Tébessa ; plusieurs ont complété leur voyage

d'Algérie par un voyage en Tunisie. Ces promenades étaient, à vrai dire, une partie essentielle du congrès : elles ont permis aux hôtes de l'Algérie de constater la richesse de la région en vestiges romains, l'originalité de ses ruines, et les efforts faits par la France depuis cent ans pour les mettre en valeur. Sous l'unité générale de la civilisation méditerranéenne, chacun des pays qui bordent la mer antique gardait cependant une physionomie propre : le congrès d'Alger a donné aux archéologues l'occasion de saisir sur le vif cette couleur locale dans l'Afrique du Nord, c'est-à-dire dans une contrée où les circonstances historiques l'ont rendue particulièrement nette et précise.

Eugène ALBERTINI.

France. — La *Revue historique* se doit de rendre hommage, en la personne de M. Charles-Victor Langlois, à un des plus éminents historiens de notre temps et un de ceux qui ont rendu les plus grands services à la science.

Ancien élève de l'École des Chartes et archiviste paléographe, reçu premier à l'agrégation d'histoire en 1884, sa formation première était aussi étendue et solide que possible. Des deux carrières qui s'ouvriraient à lui, il préféra d'abord l'enseignement. Il professa d'abord à Montpellier, puis à Douai, d'où il fut, très vite, appelé à Paris. Il a laissé le souvenir d'un maître exigeant, qui décourageait vite les amateurs et les paresseux, mais s'intéressait d'autant plus aux vocations véritables. Bon nombre de ses ouvrages fournissent la preuve du dévouement qu'il portait aux étudiants. Il a songé à leurs deux plus grands besoins : savoir où trouver les documents, savoir comment les utiliser. Au premier, il a satisfait par son *Manuel de bibliographie historique* et par l'ouvrage qu'il a publié en collaboration avec M. Stein : les *Archives de l'histoire de France*, un guide à travers les établissements où ces archives sont conservées. Pour le second, il rédigea, en collaboration avec M. Seignobos, son *Introduction aux études historiques*. C'était encore une façon de s'intéresser à ses étudiants que de se préoccuper, comme il le faisait — de nombreux articles en témoignent — de tous les problèmes de pédagogie historique. Il suivait même avec grand soin les expériences faites à l'étranger.

C'est durant la période de sa vie consacrée à l'enseignement que se placent ses premiers grands travaux historiques, sa thèse de doctorat sur Philippe le Hardi, première amorce du volume sur *Saint Louis et les derniers Capétiens* qu'il a donné à l'*Histoire de France* publiée sous la direction d'Ernest Lavisse. Avec de nombreux mémoires, d'une élégante et austère érudition, avec de très remarquables articles de haute vulgarisation — ainsi ceux qu'il a consacrés à l'Inquisition, à la Destruction de l'ordre du Temple, aux Universités du Moyen Age — ces travaux le mettaient au tout premier rang des maîtres de l'histoire administrative et politique. Mais à ce moment même, pour « se délasser », a-t-il écrit un jour, il abordait un autre aspect du Moyen Age : l'histoire des mœurs privées et des idées morales. Il l'a fait avec une méthode très personnelle, qu'il a érigée en système, qui a été discutée, qui n'est sans doute pas la seule bonne, mais qui, entre ses mains, s'est montrée excellente : choisir un petit nombre d'œuvres significatives et les présenter au public, par extraits ou par analyses, en s'effaçant derrière les textes et en évitant avec scrupule « d'imposer au lecteur ses réflexions personnelles ». Le fait est que les quatre volumes de ce type qu'il a donnés sous le titre : *La vie en France au Moyen Age*, ont eu un très réel succès. Ils sont à coup sûr très propres — et c'est un grand mérite — à inspirer aux débutants le goût du recours direct aux sources.

En 1913, M. Langlois quittait la Sorbonne pour prendre la direction des Archives nationales. Il y a fait de grandes choses. Pour parler d'abord de ce qui est le plus de

nature à frapper le grand public, il s'est trouvé en présence du problème de l'agrandissement des Archives. Il l'a résolu de la façon la plus heureuse en leur faisant attribuer l'ancien hôtel de Rohan, ce qui sauvaient en même temps un des plus magnifiques monuments du vieux Paris. Le désir de plaider cette cause devant le public a été pour lui l'occasion d'écrire un très beau livre : *Les hôtels de Clisson, de Guise et de Rohan-Soubise au Marais*. Ce médiéviste s'y montre historien très averti de l'art moderne.

Par ailleurs, sa direction restera mémorable à beaucoup d'égards. Il a imprimé une vive impulsion à la rédaction des inventaires, non seulement pour les archives publiques, mais pour les archives privées. Il a contribué, avec le concours scientifique de M. Samaran et grâce à la libéralité de M^{me} la duchesse de La Trémoïlle, à faire publier l'inventaire du magnifique chartrier de cette illustre famille. Il a obtenu le vote de trois lois capitales, soit dans l'intérêt du personnel, soit dans l'intérêt de la science : celle du 14 mai 1921, qui a fait des archivistes départementaux des fonctionnaires de l'État ; celle du 29 avril 1924, qui sauvegarde les documents anciens des archives communales ; celle du 14 mars 1928, qui autorise les notaires à verser aux archives publiques leurs plus anciennes minutes.

Sa place était naturellement marquée à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. Il y fut élu en 1917. Dans cet honneur, comme dans tous ceux qui lui sont échus, il trouva le programme de nouveaux travaux. Il devint tout de suite l'animateur de la commission de l'*Histoire littéraire*. Il sut se plier à une tâche qui, on peut bien le dire, avait pour lui peu d'attrait : rédiger des notices de philosophes et de théologiens, alors que ni ses études antérieures, ni ses goûts ne le portaient vers la scolaistique. Il a donné là un bel exemple d'esprit de collaboration.

Aucune vie, on le voit, n'a été mieux remplie que la sienne. Il a eu cette originalité d'être un historien et rien qu'un historien, mais en même temps un des esprits le plus souples et le plus universels qu'on pût voir, en sorte qu'il a servi sa science de prédilection de toutes les manières, par ses travaux personnels, par l'enseignement, dans l'administration ; — qu'aucune des parties de l'historien ne lui a manqué ; — que de toutes les formes du travail historique il n'en est aucune où il n'ait excellé. Il a été la preuve éclatante de la variété d'aptitude qu'il faut posséder pour être un spécialiste dans le sens élevé et vrai du mot. E. JORDAN.

— Le Dr Charles-Henri-Victor LEBLOND, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu et des hospices civils de Beauvais, est mort le 24 mai 1930 à Beauvais, à l'âge de soixante-huit ans. On lui doit un grand nombre d'études et de documents remarquables sur l'histoire de Beauvais.

— M. le comte A. DE LA BORDE, membre de l'Institut, a fait réimprimer en une somptueuse brochure (Aug. Picard, 1930, in-4°, 144 p. et un portrait) la notice lue par lui à l'Académie des inscriptions sur un de ses prédecesseurs : *Le comte Paul Durrieu, 1855-1925*. A cette notice, il a joint une bibliographie, qui ne compte pas moins de 640 numéros, des œuvres de son distingué prédecesseur.

— M. Maurice PROU, membre de l'Institut, directeur de l'École des chartes, vient d'être mis à la retraite, sur sa demande ; il est nommé directeur honoraire de l'École.

— L'Académie française a partagé le prix Thérouanne entre MM. PICAVET, *La diplomatie française au temps de Louis XIV* ; Julien FRANC, *La colonisation de la*

Mitidja ; Mirot, Manuel de géographie historique, et CÉLIER, Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. — Le prix Bordin a été décerné en paris égales à MM. René GROUSSET, *Sur les traces de Bouddha*; J. CHAIX, *De Renan à Jacques Rivière*, et Jules LEGRAS, *La littérature en Russie*. — Le prix Marcelin Guérin a récompensé MM. Robert MILL, *Le culte, étude d'histoire et de philosophie religieuse*; RENARD, *Renan, les étages de sa pensée*; Raoul ALLIER, *Les non-civilisés et nous*; Marcel DUGAS, *Littérature canadienne*, et P. PALHORIÈS, *Vies et doctrines des grands philosophes*. — La majeure partie du prix Saintour a été attribuée à M. Edmond FARAL, *La légende arthurienne* (3 vol.). — Parmi les bénéficiaires du prix de l'Académie, on note *La dernière conquête du roi [l'Algérie]*, par le prince SIXTE DE BOURBON-PARME; *La légende de Barberousse à Alger*, par Ed. GOYON; *Le Vieux-Quercy*, par l'abbé Eugène SOL. — Une partie du prix Archon-Despérouses récompense Ogier le Danois et l'enfance de Roland, par Gaston ARMELIN. — Le premier prix Gobert a été attribué à dom Henri LECLERCQ, *Les journées d'Octobre et la fin de l'année 1789*, et le second à M. Paul LÉVY, *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine*.

— L'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Drouyn de Lhuys à M. André FUGIER, *Napoléon et l'Espagne, 1799-1808*. Elle a décerné la majeure partie du prix Audifred à M. Gustave DUPONT-FERRIER, *La formation de l'État français et de l'unité française*, et récompensé *Le prieuré et la seigneurie de Rantigny, Oise*, par M. Jean TREMBLOT. Le prix Michel Perret a été partagé entre le lieutenant de vaisseau GUICHARD, *Histoire du blocus naval*, et M. SCHMITT, *Le Barrois mouvant au XVII^e siècle*. Trois récompenses ont été attribuées au Père LAPEYRE, *Saint Fulgence de Russie*; à M. Georges HARDY, *Les grands problèmes coloniaux*; au général DE VILLESTREUX, *Deux corsaires malouins sous Louis XIV*. Enfin, deux mentions honorables ont été décernées à MM. AUDIGIER, *William Pitt et la politique financière de l'Angleterre*, et Constantin OBEDEANO, *Rélations historiques et politiques des Roumains et des Serbes*.

— Le 64^e Congrès des Sociétés savantes aura lieu à Clermont-Ferrand en 1931 et fonctionnera du 7 au 11 avril. Les manuscrits des communications devront être adressés avant le 20 février au deuxième Bureau de la Direction de l'enseignement supérieur. Les personnes désireuses de prendre part aux travaux du Congrès sont priées de se faire inscrire avant le 10 mars.

— Des trois discours prononcés à la séance de clôture du Congrès des Sociétés savantes qui s'est tenu en avril 1930 à Alger, il convient de retenir celui de M. MORAND, qui contient une étude sommaire de *L'évolution du droit musulman en Égypte*; il montre que les Égyptiens, « tout en professant leur attachement à la religion musulmane, tout en respectant les principes essentiels du Chra' », se préoccupent constamment « d'adapter progressivement ces principes aux exigences actuelles de la vie sociale ». Le droit musulman, bien qu'il procède d'une révélation, n'est donc pas immuable. De là « se dégage un enseignement dont la France, grande puissance musulmane, pourrait faire son profit » (Paris, Imprimerie nationale, 1930).

— Nous lisons dans le *Temps* (18 juin 1930) : l'Académie arménienne des Mékhitaristes, qui possède en Orient plusieurs collèges où elle s'emploie à propager la culture française, avait fondé, en 1846, à Paris, le collège de Padoue, dit Samuel Roorat. En 1870, devant la menace d'invasion prussienne, les Mékhitaristes quittèrent

Paris pour Venise, avec l'intention de revenir dès que les circonstances le permettraient. Le collège a été, en effet, rétabli dans de nouveaux locaux à Sèvres ; l'inauguration a eu lieu le 8 juin.

— Pour contribuer au rapprochement intellectuel entre la France et l'Indochine française, deux utiles institutions ont été récemment créées au Cambodge : d'abord une Bibliothèque royale, sous la direction de M^{me} Suzanne Karpelès, « pour acquérir et mettre à la disposition du public lettré les ouvrages manuscrits ou imprimés intéressant l'histoire, les religions, la littérature et les arts, les institutions et les mœurs des Cambodgiens anciens et modernes », ainsi que pour publier des textes, constituer des collections d'objets relatifs au culte bouddhique et aux coutumes traditionnelles du pays (1926). Tout récemment, on a inauguré à Phnom Penh (13 mai 1930) un Institut des hautes études bouddhiques, où l'élite de la société bouddhique trouvera une intelligente sympathie auprès de l'élite française. Ce sera la « Maison du peuple ».

— La Société des Anciens textes français a fait distribuer le tome I d'un *Recueil général des Isopets*, par Julia BASTIN (H. Champion, 1929, XVII-179 p. ; prix : 40 fr.). — Les *Isopets* sont des recueils de fables plus ou moins directement imitées d'Ésope, considéré comme l'inventeur de l'apologue. Dans ce premier volume, l'auteur publie le texte de deux de ces recueils : celui de Paris et celui de Chartres, qui dérivent du *Novus Aesopus* latin d'Alexandre Neckam, et elle a pris soin d'en donner le texte en tête du volume (42 fables, p. 3-30). Elle a dédié son ouvrage à son maître, M. Alfred Jeanroy, le meilleur et le mieux informé des commissaires responsables. Un lapsus a défiguré (p. xi, note 3) le nom de Henry Wharton, l'auteur de l'*Anglia sacra*. Maintenant, donnons-nous le plaisir de relire La Fontaine et de comparer.

— Les historiens de l'art trouveront un grand profit à consulter la *Table alphabétique des publications de la Société française d'archéologie* (Congrès archéologique ; Bulletin monumental), 1834-1925. Elle a été rédigée par M. Marcel AUBERT, avec la collaboration de MM. Rémy DELAUNAY et Jean VERRIER (à Paris, chez A. Picard, 1930, 498 p. à 2 colonnes ; prix : 70 fr.).

— La librairie Geuthner publie un *Index locupletissimus* de la Patrologie grecque de l'abbé Migne. C'est un dépouillement complet des 166 volumes de ce célèbre recueil. L'ouvrage, publié par fascicules de 96 pages (à 38 fr. le fasc.), comptera deux volumes.

— La Dotation Carnegie pour la Paix publie depuis 1906 des Bulletins dits de la conciliation internationale ; ces Bulletins ont continué de paraître même pendant la guerre. L'œuvre de la Société des Nations y est souvent analysée et critiquée, par exemple en 1927 où M. Georges Scelle expose la crise où elle se trouvait alors. En 1930, les n°s 1 et 2 contiennent les articles suivants : *La politique étrangère des États-Unis et l'Amérique latine*, par Graham STUART ; les n°s 3-4, *La conduite de la politique extérieure dans les démocraties*, six conférences faites par Joseph BARTHÉLEMY au Centre européen de la Dotation Carnegie ; le n° 5, *Les Soviets et la dette russe en France*, par François DELAISI ; *Les Soviets et les organisations de la paix*, par René CASSIN ; *France et Russie*, par Stéphane LAUZANNE (Public. de la Conciliation internationale, 173, boulevard Saint-Germain. Prix de propagande pour chaque fascicule : 4 fr.).

— Une exposition des souvenirs d'Agrippa d'Aubigné et de sa petite-fille, M^{me} de Maintenon, a été organisée à Niort pour célébrer le tricentenaire de d'Aubigné. On a profité de l'occasion pour réunir des témoignages sur le protestantisme dans la région niortaise au temps de d'Aubigné, ainsi qu'un état des abjurations des protestants à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes. — On lit avec intérêt, dans la *Revue générale du Centre-Ouest de la France* (juin 1930), deux articles sur ce tricentenaire : d'abord une notice développée de M. A. LEVIEIL sur la « fête littéraire » qui a été donnée au château de Mursay, longtemps habité par A. d'Aubigné ; puis l'intéressant discours prononcé à cette occasion par M. J. PLATTARD, *Le séjour d'Agrippa d'Aubigné à Mursay et à Maillezais.*

Allemagne. — La librairie Herder a mis en vente le tome XII, 1^{re} partie, des actes du concile de Trente : *Concilii Tridentini tractatum pars prior* (in-4^o, LXXX-884 p. ; prix : 60 mk.). Il est rédigé par V. SCHWEITZER. Étant donné l'abondance des actes déjà publiés ou encore inédits, il a paru nécessaire de le donner en deux parties : la première contient les actes depuis Léon X jusqu'à la translation du concile en 1548 ; dans la seconde, dont l'impression est commencée, seront édités ceux qui vont de Jules III jusqu'à la fin du concile (1563). Les actes relatifs au concile de Bologne sont renvoyés à un volume spécial.

Belgique. — On trouvera un intéressant article nécrologique sur *Auguste Doutrepont*, avec une bibliographie de ses œuvres par M. Jules FELLER, dans l'*Annuaire de l'Académie royale de langue et littérature franquaises de Belgique*, pour 1930. Un lapsus (p. 44) donne à Jules Gilliéron, qui fut un des directeurs de la *Revue des patois*, le titre d'abbé. Gilliéron était Vaudois et protestant. M. Feller, qui rappelle le patriotique empressement mis par les fils de Doutrepont à s'échapper de la Belgique envahie en 1914 pour servir sur le front franco-belge, aurait pu dire aussi que le frère d'Auguste, M. Georges Doutrepont, actuellement professeur à Louvain, s'évada, lui aussi. Il trouva en France un asile honoré, ayant enseigné à Paris à l'École pratique des hautes études. Ce souvenir ne pouvait qu'honorier le défunt et toute sa famille.

Espagne. — L'Espagne prépare une Histoire générale du genre monographique, rédigée par des érudits, des universitaires et des académiciens, chacun d'eux s'occupant d'une question particulière. La direction en est confiée au président de l'Académie royale, M. Ménendez Pidal, qui fait autorité en matière d'histoire du Moyen Age. Cette Histoire sera éditée par la maison Calpe de Madrid et, bien que son principal objet soit de présenter au grand public un tableau d'ensemble de l'histoire nationale, on aura soin de faire profiter chaque période des résultats obtenus par les plus récents travaux de l'érudition. On sait, en effet, que dans ces dernières années l'Espagne a publié une grande abondance de documents et d'études critiques ; elle peut donc se permettre maintenant de réaliser la synthèse de son passé historique. Le plan en est très vaste ; dix-sept volumes de mille pages chacun seront exécutés par une centaine de collaborateurs traitant tous les aspects de la civilisation espagnole.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Aebischer.* Banquiers, commerçants, diplomates et voyageurs italiens à Fribourg (Suisse) avant 1500, 332.
- Ainay.* Histoire de cette basilique. Sa description [abbé *Dalut*], 368.
- Andrieux.* La Commune à Lyon en 1870 et 1871, 382.
- Angeli (Adolfo) et Bensa (Enrico).* Statuti di Carrara e di Onzo, 330.
- A. R.* La Compagnie du Saint-Sacrement et les médecins, 370.
- Aubert (Marcel), Delaunay (Rémyn) et Verrier (Jean).* Table alphabétique des publications de la Société française d'archéologie, 467.
- Audin.* Le confluent du Rhône et de la Saône, 365.
— L'imprimerie à Lyon, 366.
- Babelon (E.).* Traité des monnaies grecques et romaines; 2^e partie : Description historique; t. IV : Monnaies de la Grèce septentrionale, v^e et iv^e siècles av. J.-C., 3^e fasc., 112.
- Ballaguy (F.).* La Guillotière contre Lyon, 1788-1795, 372.
- Bancat (Paul).* Le département d'Ille-et-Vilaine. Histoire. Archéologie. Monuments. T. I, II, III, 418.
- Barbadoro (B.).* Le finanze della Repubblica fiorentina, 345.
- Barnes (H. Elmer).* Nuovi indirizzi nella storiografia nord-americana, 425.
- Barrès (Maurice).* Mes cahiers. T. I et II, 417.
- Barthélémy (Joseph).* La conduite de la politique extérieure dans les démocraties, 467.
- Bastin (Julia).* Recueil général des Isopets. T. I, 467.
- Baitaglia (F.).* Marsilio e la filosofia politica del medio evo, 353.
- Battistella (Antonio).* Il castello di Udine, 340.
- Baynes (Norman H.).* The early Church and social life, 193.
- Bégule.* Antiquités et richesses d'art du département du Rhône, 366.
- Behaghel (Otto).* Geschichte der deutschen Sprache, 150.
- Beitz (Egid).* Das heilige Trier, 158.
- Belliard (V.).* Ile d'Oleron ; notes d'histoire locale, 420.
- Below (von).* Die italienische Kaiserpolitik des deutschen Mittelalters, 321.
- Bena (Günther).* Der deutsche Warenfernhandel im Mittelalter, 135.
- Bensa (Enrico).* Voir *Angeli (Adolfo)*.
- Bertrand (M^{me} J.).* Voir *Pétrarque*.
- Bertrand-Barraud (Daniel).* L'élite et ses rapports avec l'État et la nation. Une république hiérarchique, 192.
- Bethe (E.).* Die Sage vom Troischen Kriege, 114.
- Beyssac (Jean).* Terrier pour le curé de Saint-Romain de Lyon et la ville du côté de l'Empire, Vaulx et Écully, 1505-1509, 368.
- Bickermann (E.) et Sykutris (J.).* Spesipp's Brief an König Philipp, 116.
- Blanchet (Adrien).* Médailles, jetons et méreaux. T. III du Manuel de numismatique française, 399.
- Blegen (C. W.).* Zygouries. A prehistoric settlement in the valley of Cleonea, 99.
- Bægner (P.).* Lyon en février-juin 1871, 384.
- Bognetti (G. P.).* Sulle origini dei comuni rurali nel medio evo, 326.
- Bölte (F.), Ehrenberg (V.), Zichen (L.), Lippold (G.).* Sparte, 133.
- Bouchard (Marcel).* De l'humanisme à l'Encyclopédie. Essai sur l'évolution des esprits dans la bourgeoisie bourguignonne sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, 400.
- Bourde de La Rogerie (H.).* Voir *Lemoine (J.)*.
- Bouvier (René).* Quevedo, homme du Diable, homme de Dieu, 175.
- Bouyssier (abbé J.-B.) et Granier (Raymond).* La baronnie de La Guépie, Tarn-et-Garonne, des origines à nos jours, 420.

- Bozzola (A.).* Il Parlamento del Monferrato, 333.
- Brion (M.).* Giotto, 358.
- Brockmann (A.).* Regesta Pontificum Romanorum. Germania Pontifícia; vol. II, Pars I : Helvetia Pontifícia. Provincia Moguntinensis; Pars II : Dioceses Constantiniensis II et Curiensis et episcopatus Sedunensis, Genevensis, Lausannensis, Basiliensis, 145.
- Brown (Percy S.).* The second Industrial Revolution and its Significance, 425.
- Brunel (Noré).* Voir *Roux (Cl.)*.
- Burdach (Konrad).* Schlesisch-böhmisches Briefmuster aus der Wende des 14. Jahrhunderts, 156.
- (K.). Briefwechsel des Cola di Rienzo und die geistige Wandlung seiner Zeit, 360.
- Burns (A. R.).* Money and monetary Policy in early times, 112.
- Caetani (Gelasio).* Domus Caetana, 347.
- Calendrier de la Compagnie des chemins de fer de l'Est pour 1930, 192.
- Callender (Geoffrey).* Bibliography of naval History, 193.
- Cam (Miss Helen M.) et Turberville (M. A. S.).* A short bibliography of english constitutional history, 193.
- Carcopino (Jérôme).* Virgile et le mystère de la IV^e Églogue, 167.
- Carré (J.-M.).* Michelet à Lyon, 377.
- Cary (M.).* The documentary sources of Greek History, 118.
- Cassin (René).* Les Soviets et les organisations de la paix, 467.
- Cérenville (Bernard de) et Gilliard (Charles).* Moudon sous le régime savoyard, 389.
- Cessi (Roberto).* Venezia ducale; I : Le origini; II : L'età eroica, 336.
- Chapouthier (F.) et Charbonneaux (J.).* Études crétoises; I : Fouilles exécutées à Mallia, 105.
- Charbonneaux (J.).* Voir *Chapouthier (F.)*.
- Charpin-Fougerolles (comte de) et Guiguer (G.).* Grande pancarte ou cartulaire de l'abbaye de l'Île-Barbe, 367.
- Chenavard (Paul).* Souvenirs, 381.
- Chiappelli.* Sopra due avvenimenti storici notevoli nella vita Pistoiese dell'anno 1478, 343.
- Una notevole libreria napoletana del Trecento, 349.
- Chiaudano (M.).* Il bilancio sabaudo nel sec. XIII, 332.
- Le curie sabaude del sec. XIII, 333.
- Cicotti (Ettore).* Confronti storici, 183.
- Clemm (Ludwig).* Die Urkunden der Prämonstratenstifter Ober- und Nieder-Ilbenstadt, 146.
- Colonna d'Istria.* Voir *Machiavel*.
- Constant (G.).* La Réforme en Angleterre; I : Le schisme anglican. Henri VIII (1509-1547), 397.
- Corpus inscriptionum semiticarum.* T. III, 1^{er} fasc., 414.
- Coville.* Recherches sur l'histoire de Lyon du VI^e au IX^e siècle (450-800), 367.
- Croze.* Histoire du grand Hôtel-Dieu de Lyon, des origines à l'année 1920, 366.
- Curtius (Ernst-Robert).* L'idée de civilisation dans la conscience française, 412.
- Cutolo (A.).* Privilegi dei sovrani Angioini alla città di Napoli, 349.
- Dalut (abbé).* Six lettres inédites d'Ozanam, écrites de Paris de 1828 à 1848, 376.
- Dareste (F.-R.) et Dareste (P.).* Les Constitutions modernes, 408.
- Davidsohn.* Blüte und Niedergang der florenter Tuchindustrie, 344.
- Delaisi (François).* Les Soviets et la dette russe en France, 467.
- Delauvay (Rémy).* Voir *Aubert (Marcel)*.
- Del Giudice (Pasquale).* Storia del Diritto italiano, 323.
- Dhorme (R. P.).* La plus ancienne histoire d'Alep, 164.
- Diès (A.).* Autour de Platon. Essais de critique et d'histoire, 133.
- Dinsmoor (W. B.).* The architecture of ancient Greece, 127.
- Di Pierro (Carmine).* L. Bruni Rerum suo tempore gestarum commentarius, 317.
- Di Tocco (Vittorio).* Ideali d'indipendenza in Italia durante la preponderanza spagnuola, 320.
- Dobson (Dina Portway).* The teaching of pre-historic history in schools, 93.
- Doering (Oscar).* Die Kirchen von Halberstadt, 157.
- Dorini (U.).* Voir *Mancini (A.)*.
- Doucet (R.).* Quelques précisions sur la Renaissance lyonnaise, 368.
- Douglas (D. C.).* The Norman Conquest, 193.
- Doughty (Arthur G.).* Dominion of Canada. Rapport sur les archives publiques pour l'année 1919, 192.
- Dumolin (Maurice).* Études de topographie parisienne. T. II, 419.
- Duprat (Jeanne).* Proudhon sociologue et moraliste, 187.
- Dutacq.* Extension du cadre administratif et territorial de la cité lyonnaise de 1789 à 1852, 365.
- La ville de Lyon et la guerre, 379.

- Dutacq*. Le dernier commandement du maréchal Bugeaud, 379.
 — Les dessous d'un voyage officiel. Visite de l'Impératrice à Lyon en 1869, 381.
 — Les élections législatives de 1849 à Lyon et dans le Rhône, 379.
 — Les Lyonnais et la Constitution de 1848, 379.
 — L'insurrection lyonnaise du 15 juin 1849, 379.
 — Notes et documents sur le complot du Sud-Est, 379.
 — (F.). Un épisode de la vie de Pierre Poivre. Les deux premières années de l'intendance des îles de France et de Bourbon, 1767-1768, 371.
- Egidi (F.)*. L'argomento barberiniano per la datazione della Divina Commedia, 355.
- Ehrenberg (V.)*. Karthago, 113.
 — Voir *Bölte (F.)*.
- Ehrhard*. Ville de Lyon. Les œuvres de l'Hôtel-de-Ville pendant la guerre, 383.
 — L'Université de Lyon, 382.
 — (A.). Le prince de Pückler Muskau, 1785-1871, 374.
 — Un Allemand à Lyon en 1808, 374.
- Endres (Fritz)*. Geschichte der freien und Hansestadt Lübeck, 139.
- Ermini*. La libertà comunale nelle stäto della Chiesa da Innocenzo III all'Albornoz, 328.
- Fabio (M.)*. La Table Claudienne de Lyon, 367.
 — Musées de Lyon. Mosaïques romaines, 366.
 — Recherches sur les mosaïques romaines de Lyon, 366.
- Falce (Antonio)*. Bonifacio di Canossa, padre di Matilde, 340.
- Falco (G.)*. I comuni della Campagna e della Marittima nel medio evo, 327.
- Feulner (Adolf)*. Rott am Inn, 157.
- Festschrift* Walter Judeich zum 70 Geburtstag, 166.
- Focke (Fr.)*. Herodot als Historiker, 118.
- Foresti (A.)*. Aneddoti della vita di F. Petrarca, 356.
- Formentini (Ubaldo)*. Sulle origini e sulla costituzione d'un grande gentilizio feudale, 325.
- Frey (Siegfried)*. Das öffentliche rechtliche Schiedsgericht in Oberitalien im XII und XIII Jahrh., 329.
- Freydank (Hanns)*. Die Hallesche Pfänner-schaft im Mittelalter, 141.
- Fumi (Luigi)*. Ephemerides Urbevetanae II, 317.
- Fustel de Coulanges*. Leçons à l'Impératrice sur les origines de la civilisation française, 416.
- Gallois (L.)*. Voir *Vidal de La Blache (P.)*.
- Gardner (Samuel)*. The English parish church, 193.
- Gaudioso*. La schiavitù domestica in Sicilia dopo i Normanni. Legislazione, doctrine, formule, 328.
- Giesecke (W.)*. Italia numismatica. Eine Geschichte der italienischen Geldsysteme bis zur Kaiserzeit, 112.
- Gilliard (Charles)*. Voir *Cérenville (Bernard de)*.
- Giuseppi (M. S.)*. Calendar of the manuscripts of the Most Hon. the Marquess of Salisbury, preserved at Hatfield House, Hertfordshire. Part XV, 193.
- Glotz (G.)*. La cité grecque, 120.
- Godart (Justin)*. Le Journal d'un bourgeois de Lyon en 1848, 378.
- Goette (Rudolf)*. Der Kulturkreis um Karl den Grossen, 150.
- (Rudolf). Frühmittelalterliche deutsche Kultur im Bilde, 150.
- Goodman (A. W.)*. Chartulary of the Winchester cathedral, 171.
- Goyau (M.)*. Frédéric Ozanam, 377.
- L'œuvre africaine des Missions de Lyon, 382.
- Grand (A.)*. La Croix-Rousse sous la Révolution, 373.
- Granier (Raymond)*. Voir *Bouyssier (abbé J.-B.)*.
- Gras (L.-J.)*. Histoire des premiers chemins de fer et du premier tramway de France, 377.
- Grashoff (Ehler W.)*. Zons am Niederrhein, 157.
- Grimaldi (Natale)*. La contesse Mathilde e la sua stirpe feudale, 341.
- Griset (E.)*. La patria e il regno di Odisseo, 415.
- Gueneau*. Lyon et le commerce de la soie, 383.
- Guides Michelin régionaux : Les châteaux de la Loire ; Les Alpes de Savoie et du Dauphiné ; Gorges du Tarn, Causses, mont Aigoual ; Bretagne ; Auvergne ; Pyrénées, Côte d'Argent ; Côte d'Azur, Haute-Provence, 423.
- Guigue (G.)*. La magnificence de la superbe et triomphante entrée de la noble et antique cité de Lyon faite au Très chrétien Roy de France Henry II^e de ce nom. Et à la Royne Catherine son Espouse, le XXIII^e de Septembre MDXLVIII, 368.

- Guigue (G.).* Les papiers des Dévots de Lyon. Compagnie secrète du Saint-Sacrement, statuts, annales, liste des membres, 1630-1731, 369.
- Registres consulaires de la ville de Lyon ; t. II : 1422-1450, 368.
- Voir *Charpin-Fougerolles (comte de)*.
- Happold (P. Crossfield).* The study of history in schools, as a training in the art of thought, 193.
- Harmand (R.).* Michelet ; étude et extraits annotés, 416.
- Harte (W. J.).* Foreign policy and the Dominions 1883-1924, 193.
- Hasbrook (J.).* Staat und Handel im alten Griechenland, 123.
- Hatt (Jacques).* Les colloques françois et allemands de Daniel Martin, 391.
- Une ville du xv^e siècle, Strasbourg, 393.
- Hervé (abbé J.).* L'eau de Gaël et quelques anciens remèdes contre la rage en Bretagne, 191.
- Hervier.* Les œuvres de l'enfance à Lyon, 366.
- (Marcel). Le Palais des Arts, 366.
- Heusler (Andreas).* Nibelungen sage und Nibelungenlied. Die Stoffgeschichte des deutschen Epos, 154.
- Hofmeister (Adolf).* Das Leben des Bischofs Otto von Bamberg von einem Prüfener Mönch, 148.
- Huelsen (Chr.).* Le chiese di Roma nel medio evo, 346.
- Hunt (A. S.).* A greek cryptogramm, 112.
- Huvelin (Paul).* Étude d'histoire du droit commercial romain. Histoire externe. Droit maritime, 170.
- Imperiale di Sant' Angelo (C.).* Annali Genovesi di Caffaro e de'suo continuatori, IV-V, 318.
- Inguanez (P. Mauro).* Regesto di S. Angelo in Formis, 319.
- Jacob (Georg).* Arabische Berichtsstätter von Gesandten an germanische Fürstenhöfe aus dem 9. und 10. Jahrhundert, 135.
- Jannelle (Pierre).* Obedience in Church and State. Three political Tracts, by Stephen Gardiner, 397.
- Jesse (Wilhelm).* Der Wendische Münzverein, 144.
- Johnsen (Oscar Albert).* Franske Arkivstudien ; optegnelser fra Paris' centralarkiver, 194.
- Johnson (Alvin).* Voir *Seligman (Edwin R. A.)*.
- Johnson (Alvin). (Fr. P.).* Lysippos, 130.
- Joly (H.).* Documents paléographiques, typographiques, iconographiques de la bibliothèque de la ville de Lyon, 364.
- Étude du manuscrit 514 de la Bibliothèque de Lyon, 367.
- Jorga (N.).* Domnii Romani, după portrete si fresce contemporane, 174.
- Kaiser (Andreas).* Lateinische Dichtungen zur deutschen Geschichte des Mittelalters, 152.
- Kehr (P.).* Rom und Venedig bis in XII. Jahrh., 338.
- Keith (Arthur Berriedale).* Dominion autonomy in practice, 194.
- Kern (O.).* Die griechischen Mysterien der klassischen Zeit nach drei in Athen gehaltenen Vorträgen, 126.
- Keussen (Hermann).* Die Matrikel der Universität Köln, 151.
- Keyser (Erich).* Die Bewölkerung Danzigs und ihre Herkunft im 13 und 14. Jahrhundert, 142.
- Kleinclausz.* Lyon, des origines à nos jours, 365.
- Lyon jusqu'au milieu du XVI^e siècle, 365.
- (A.). Philibert de l'Orme et le portail de l'église Saint-Nizier. La fin d'une légende, 369.
- Klocke (Friedrich von).* Patriziat und Stadtadel im alten Soest, 142.
- Kloe (Karl).* Die Wahlkapitulationen der Bischofe zu Speyer, 1272-1802, 146.
- Knöpp (Friedrich).* Die Stellung Friedrichs II und seiner beiden Söhne zu den deutschen Städten, 137.
- Kogler (Ferdinand).* Recht und Verfassung der Stadt Rattenberg im Mittelalter, 141.
- Kromayer (J.) et Veith (G.).* Heerwesen und Kriegsführung der Griechen und der Römer, 121.
- Kunze (Arno).* Die nordböhmisch-sächsische Leinwand und der Nürnberger Grosshandel, 143.
- La Borde (comte A. de).* Le comte Paul Durieu, 1855-1925, 465.
- Lanson (Gustave).* Études d'histoire littéraire, 190.
- Lanzoni (Mgr F.).* Le diocesi d'Italia dalle origini al principio del sec. vn, 349.
- Laesio (Ernesto).* Regesto di Camaldoli IV, 319.
- La Sizeranne (Robert de).* Les Masques et les Visages. Le vertueux condottiere Federigo de Montefeltro, duc d'Urbino, 360.

- Latreille (C.).* Les dernières années de Lamartine, 378.
- Lausanne (Stéphane).* France et Russie, 467.
- Lazzareschi (G.).* Voir *Mancini (A.).*
- Learned (Henry B.).* Aspects of the foreign policy of the United States, 193.
- Lebasteur (H.).* Le prince de Ligne à Lyon en 1784, 371.
- Lebedermann (László).* Pellegrino Rossi. L'homme et l'économiste, 1787-1848, 184.
- Lees (Beatrice A.).* Short bibliography of medieval history 400 to 1500 A. D., 193.
- Lehmann (Paul).* Fuldaer Studien, 152.
— Gesta Ernesti ducis, 153.
- Lehmann-Russbmidt (Otto).* L'Internationale sanglante des armements, 424.
- Leicht (Pier Silvio).* La formazione storica del diritto pubblico medievale, 324.
- Le maintien de la défense de la famille par le droit, 416.
- Lemoine (J.) et Bourde de La Rogerie (H.).* Madame de Sévigné aux Rochers. Le livre de comptes de l'abbé Rahuel, 1669-1676, 421.
- Lendtre (G.).* La proscription des Girondins, 179.
- Leroudier.* Lyon depuis le xv^e siècle, 365.
- Leuilliot (P.).* Les préfets du Bas-Rhin pendant la Restauration, 1815-1830, 418.
- Levati (L. M.).* I dogi perpetui di Genova, 1339-1528, 335.
- Levison (Wilhelm).* Das Werden der Ursula-Legende, 148.
- Levy (Ezio).* Botteghe e canzoni della vecchia Firenze, 345.
- Lévy-Schneider.* Le journal d'un bourgeois de Lyon et la question des Voraces, 378.
— Le rôle du quartier de l'Hôtel-de-Ville dans le développement de Lyon, 365.
- Lippold (G.).* Voir *Bölte (F.).*
- Livi (F.).* Schiavitù domestica nei tempi di mezzo e nei moderni, 328.
- Livingstone (R. W.).* The mission of Greece. Some greek views of life in the roman world, 163.
- Loukoumski (G.-K.).* Kiev, ville sainte de Russie, 410.
- Lugano (R. P.).* L'Italia benedettina, 351.
- Lupo (Mile Carmelina).* L'Elegio di Dante e Federico II d'Aragona, re di Sicilia, e la data di composizione del III canto del Purgatorio, 355.
- Luzzato (Gino).* Sull'attendibilità di alcune statistiche economiche medievali, 331.
- Mac Curdy (Ed.).* The mind of Leonardo da Vinci, 363.
- Machiavel.* Le Prince ; trad. de *Colonna d'Istria*, 355.
- Malley (Th.).* Camille de Neuville, archevêque de Lyon, d'après sa correspondance, inédite en partie, 370.
- Mancini (A.), Dorini (U.) et Lazzareschi (G.).* La statuto della Corte dei Mercanti in Lucca del MCCCLXXVI, 343.
- Manitius (Max).* Voir *Ulich (Robert).*
- Maranini (G.).* La costituzione di Venezia dalle origini alla serrata del Maggior Consiglio, 338.
- Mariéjol (J.-H.).* Le mariage de Henri II et de Marie de Médicis, 369.
- Marouzeau (J.).* L'année philologique, 134.
- Martin (Gaston).* Capital et travail à Nantes au XVIII^e siècle, 421.
— (J.-B.). Bibliographie lyonnaise, 365.
- Martin-Saint-Léon (Ét.).* Les Sociétés de la nation. Étude sur les éléments constitutifs de la nation française, 415.
- Masi (G.).* Il popolo a Firenze alla fine del Duecento, 327.
— (Gino). Sull'origine dei Bianchi e dei Neri, 345.
— Il nome delle fazioni fiorentini de'Bianchi e de'Neri, 345.
- Mathieu (Charles).* Un village mainmortable : Villars-les-Blamont, 423.
- Mayer (Théodore).* Deutsche Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters, 134.
- Méautis (G.).* Bronzes antiques du canton de Neuchâtel, 131.
- Mengozzi.* Ricerche sull'attività della Scuola di Pavia nell'alto medio evo, 323.
- Meritt (B. D.).* The athenian calendar in the fifth century, based on a study of the detailed accounts of money borrowed by the Athenian State, 107.
- Merores (Margarete).* Der grosse Rat von Venedig und die sogenannte « Serrata » vom Jahre 1297, 339.
— Der Venetianische Adel, 339.
- Mettler (Adolf).* Kloster Alpirsbach, 157.
— Kloster Bebenhausen, 157.
- Metz (Peter).* Der Dom zu Mainz, 157.
- Mewaldt (J.).* Kulturmampf der Sophisten, 132.
- Mignani (Carlo).* Castruccio, 360.
- Migne (abbé).* Index locupletissimus [de la Patrologie grecque], 467.
- Mirot (L.).* Études lucquoises, 332.
- Mitchell (C. Ainsworth).* The evidence of the casket letters, 193.
- Mitterwieser (Alois).* Die Residenzen von Landshut, 157.
- Moeder (Marcel).* La justice criminelle à Mulhouse au XV^e siècle, 422.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Moeder (Marcel).* Les procès de sorcellerie à Mulhouse au xv^e siècle, 422.
- Molière (abbé H.).* Le dossier d'un pensionnaire à l'abbaye de Chazeaux, 371.
- (*H.*). Dernier séjour et mort du saint François de Sales à Lyon, le 28 décembre 1622, 369.
- Molmenti (P.).* La storia di Venezia nella vita privata. Parte terza, 336.
- Molotof (V.).* L'édition du socialisme et les maladies de croissance, 187.
- Qu'est-ce que le plan quinquennal? 187.
- Monleone (G.).* Annali Genovesi di Caffaro e de'suo continuatori; vol. IV et V : Maestro Bartolomeo e altri annalisti, 319.
- Montauzan (Germain de).* L'effort économique de Lyon pendant la guerre. La foire d'échantillons, 383.
- Les premiers évocateurs du Vieux-Lyon, 369.
- Montenovesi (O.).* Roma agli inizi del sec. xv e il monastero di S. Maria Nova al Foro, 347.
- Montferrier (marquis de).* Les femmes, la danse, la politesse, 416.
- Monti (G. M.).* Le confraternità medievali dell'alta e media Italia, 352.
- Le origini della Gran Corte della Vicaria, 349.
- Zecche, monete e legislazione monetaria angioina a Napoli, 349.
- Monticelli (G.).* Due secoli di vita religiosa in Italia, 351.
- Italia religiosa, 350.
- Monuments et mémoires publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (fondation Piot). T. XXX, fasc. 1-2, 414.
- Morand.* L'évolution du droit musulman en Egypte, 466.
- Morghen (R.).* Chronicon sublacense, 593-1369, 316.
- Mühl (M.).* Die antike Menschheitsidee in ihrer geschichtlichen Entwicklung, 133.
- Murray (Robert H.).* Studies in the English Social and Political Thinkers of the xixth Century, 181.
- Mylónas (G. E.).* Ἡ νεολιθικὴ ἐποχὴ ἐν Ἑλλάδi, 113.
- Nasalli Rocca di Corneliano (E.).* Il trasferimento dello studio Visconteo di Pavia a Piacenza dal 1398 al 1402, 352.
- Neufeld (Siegbert).* Die Juden im thüringisch-sächsischen Gebiet während des Mittelalters; II : Vom « schwarzen Tod » (1348) bis zum Ausgang des Mittelalters, 145.
- Newton (A. P.).* A list of selected books relating to the history of the Empire overseas, 193.
- Nizier du Puitspelu.* Vieilleries lyonnaises, 366.
- Noberasco (F.).* Voir *Scovazzi (I.).*
- Oliver (F. S.).* The Endless Adventure, 176.
- Pannier (Karl).* Neidhart von Reuenthal, 156.
- Penson (Lillian M.).* Voir *Temperley (Harold).*
- Perito.* La congiura dei baroni e il conte di Policastro, con l'edizione completa e critica dei sonetti di G. A. de Petruccis, 357.
- Perret (Jean-Louis).* La Finlande, 426.
- Perrin (E.).* La journée du 1^{er} prairial an IV et la destitution du général de Montchoisy, 373.
- La Terreur blanche à Lyon sous le Directoire. L'assassinat de Pancrace d'Istria, 373.
- Perroud (Cl.).* Souvenirs, 1839-1919, 380.
- Petit (P.).* Histoire d'un fauteuil, 374.
- Pétrarque.* De Ignorantia ; trad. de M^{me} J. Bertrand, 355.
- Pétrarque. Mélanges de littérature et d'histoire, 356.
- Philipon (Ed.).* Le « livre du Vaillant » des habitants de Lyon en 1388, 368.
- Picotti.* Il « patricius » nell'ultima età imperiale e nei primi regni barbarici d'Italia, 325.
- Pieri (Piero).* Intorno alla storia dell'arte della seta in Firenze, 344.
- Plattard (J.).* Le séjour d'Agrrippa d'Aubigné à Mursay et à Maillézais, 468.
- Poëte (M.).* Introduction à l'urbanisme. L'évolution des villes : la leçon de l'Antiquité, 123.
- Pointet.* Historique des propriétés et des maisons de la Croix-Rousse du xvi^e siècle à la Révolution, 366.
- Pontieri (E.).* De rebus gestis Rogeri Calabriae et Siciliæ comitis et Roberti Guiscardi ducis, fratris ejus, auctore Gaufredo Malaterra monacho, 316.
- Portigliotti (G.).* I Borgia, 362.
- Pouzet (Ph.).* L'Anglais Jean dit Belles-mains, évêque de Poitiers, archevêque de Lyon, 1122-1204, 368.
- Le pape Innocent IV à Lyon. Le concile de 1245, 368.
- Propyläen-Weltgeschichte ; t. VII : Die französische Revolution, Napoleon und die Restauration, 1789-1848, 406.
- Proudhon (P.-J.).* Les confessions d'un révo-

- lutionnaire pour servir à l'histoire de la Révolution de février, 413.
- Puech (A.). Les Philippiques de Démosthène, 116.
- Rousseau (Paul). Essai sur la situation économique et l'état social du Poitou au XVI^e siècle, 122.
- Regesto delle pergamene della curia arcivescovile di Chieti, 320.
- Rheine (Paul). Stadtbücher des Mittelalters. Teil I, 136.
- Rainach (Salomon). Éphémérides de Glozel. T. II, 190.
- Rho (E.). Poeti maggiori del Quattrocento 356.
- Riffaderre. Le mouvement jacobin et antiparisiens à Lyon et dans le Rhône-et-Loire en 1793 (29 mai-15 août), 372.
- Robertson (R^d Hon. J. M.). A History of Freethought in the 19th Century, 185.
- Robinson (E. S. G.). Ancient greek coins in the possession of William Harrison Woodward, 412.
- Rohden (P. R.). Zur Soziologie des politischen Katholizismus in Frankreich, 187.
- Rörig (Fritz). Hansische Beiträge zur deutschen Wirtschaftsgeschichte, 137.
- Rosati (Salvatore). La storia di Roma nei suoi monumenti, 346.
- Rosenthal (L.). Musées du Palais des Arts de la ville de Lyon. Guide du visiteur, 366.
- Notre Musée. L'art expliqué par les œuvres, à l'usage des écoles, 366.
- Roux (Cl.). Catalogue du fonds Lacassagne, 365.
- Marat et l'Académie de Lyon, 371.
- et Brunel (Noré). La vie galante à Lyon au bon vieux temps, 366.
- Rozy (abbé). Les archevêques de Lyon et la réforme de l'Église au XI^e siècle, 368.
- Rumpf (A.). Chalkidische Vasen, 128.
- Die Religion der Griechen, 124.
- Ruttmeyer (E.). Stadtherr und Stadtburgerschaft in den rheinischen Bischofsstädten. Ihr Kampf um die Hoheitsrechte im Hochmittelalter, 436.
- Sala. Montecassino e la Sardegna medievale. Note storiche e codice diplomatico sardocassinese, 351.
- Sadi-Carnot. Le régiment de Lyonnais, 1616-1794, 366.
- Sallès. Le Grand-Théâtre et le public lyonnais, 374.
- Santoro (Caterina). Inventari e regesti dell' Archivio civico di Milano. I, parte I, 335.
- Saporì. La crisi delle compagnie mercantili dei Bardie e dei Peruzzi, 331.
- Mutui dei mercanti fiorentini del Trecento e l'incremento della proprietà fonciaria, 331.
- Sartiaux (F.). Les civilisations anciennes de l'Asie Mineure, 113.
- Savona nella preistoria e nella storia, 334.
- Savona nella storia e nell'arte, 334.
- Schapiro (J. Salwyn). The Esquisse of Condorcet, 187.
- Scheffold (Max). Kloster Obermachtal, 157.
- Reichsabtei Ochsenhausen, 157.
- Schipa (Michelangelo). Sicilia e Italia sotto Federico II, 321.
- Schmidt (George P.). The Old Time College President, 404.
- Schneider (Friedrich). Clemens V und Heinrich VII, 322.
- Rom und Romgedanke im Mittelalter. Die geistigen Grundlage der Renaissance, 353.
- Schnitzer (J.). Der Tod Alexanders VI, 362.
- Schrempf (Chr.). Sokrates. Seine Persönlichkeit und sein Glaube, 132.
- Schröfl (Aloys). Der Urdichter des Liedes von der Nibelunge Not und die Lösung der Nibelungenfrage, 155.
- Schubart (W.). Die Griechen in Egypt, 117.
- Schweitzer (V.). Concili Tridentini tractatum pars prior, 168.
- Scovazzi (I.) et Noberasco (F.). Storia di Savona. I-II, 334.
- Sée (Henri). The economic interpretation of History, 417.
- Segré (A.). Metrologia e circolazione monetaria degli antichi, 112.
- Seligman (Edwin R. A.) et Johnson (Alvin). The Encyclopedia of the social sciences. T. I, 384.
- Sella (P.). Costituzioni dello Stato della Chiesa anteriori alla riforma Albornoziana, 330.
- Serafini (Mgr A.). Torri campanarie di Roma e del Lazio nel Medio evo, 359.
- Simeoni (L.). La « Vita Mathildis » di Donizzone e il suo valore storico, 342.
- Simpson (W. Douglas). The scottish castle, 193.
- Söderhelm (Alma). Fersen et Marie-Antoinette, 177.
- Sol (E.). Le vieux Quercy, 420.
- Solmi (A.). L'unità fondamentale della storia italiana, 320.
- Sorbelli (Albano). Cronica gestorum ac factorum memorabilium civitatis Bononie edita a fratre Hyeronimo de Bursellis, 317.

- Souvenirs d'un nonagénaire*, C.-A. Charcot, 1753-1850, 376.
- Sthamer (E.).* Ausgaben der Geschichtsforschung in Unteritalien, 320.
- Documente zur Gesch. des Kastelbauten Friedrichs II und Karls I von Anjou ; II : Apulien und Basilicata, 359.
 - Ueber die sizilischen Register Friedrichs II, 348.
 - Original und Register in der Sizilischen Verwaltung Karl I von Anjou, 348 et 426.
- Stein (Sir Aurel).* On Alexander's Track to the Indus, 161.
- Steinacker.* Die antiken Grundlagen der frühmittelalt. Privatrkunden, 326.
- Steinhausen (G.).* Kulturgeschichte der Deutschen in der Neuzeit, 150.
- Kulturgeschichte der Deutschen im Mittelalter, 150.
- Stern (Selma).* Jud Süß. Ein Beitrag zur deutschen und zur jüdischen Geschichte, 403.
- Strauch (Philipp).* Meister Eckharts Buch der Göttlichen Tröstung und von dem edlen Menschen, 147.
- Stuart (Graham).* La politique étrangère des États-Unis et l'Amérique latine, 467.
- Studi di storia napoletana, 347.
- Sykutris (J.).* Voir *Bickermann (E.)*.
- Tallone (A.).* Parlamento sabaudo I, 1285-1385, 332.
- Tarlé (E.).* L'insurrection ouvrière de Lyon, 375.
- Tallenbach (Gerd).* Die bischöflich passauischen Eigenklöster und ihre Vogteien, 147.
- Temperley (Harold).* A brief summary of diplomatic events, from the German armistice to Locarno, 193.
- et *Penson (Lillian M.).* Short history of modern history, 1709-1926, 193.
 - (*H. W.*). Voir *Webster (C. K.)*.
- Thompson (A. Hamilton).* A short bibliography of local history, 193.
- Parish history and records, 193.
- Toesca (P.).* Storia dell'arte italiana, 357.
- Tondelli (L.).* Matilda di Canossa, 340.
- Treppoz (L.).* Le procès de la primatiale lyonnaise sous Louis XIV, 370.
- Turberville (M. A. S.).* Voir *Cam (Miss Helen M.)*.
- Ulich (Robert) et Manitius (Max).* Vagantenlieder aus der lateinischen Dichtung des 12 und 13 Jahrhunderts, 153.
- Valentini (Roberto).* Johannis Antonii Campani de vita et gestis Brachii, 318.
- Vallas.* Lyon au temps jadis. Le théâtre et la ville, 1694-1712, 370.
- Vanel (abbé).* L'abbé Joseph Courtem, 1746-1824, 373.
- Le premier conflit entre Fesch et Consalvi, 374.
 - Livres de comptes du cardinal Fesch, 373.
 - Mémoires de M. de Linsolas, vicaire général de Lyon, 1772-1802, 372.
 - Une correspondance de l'abbé Edgeworth de Firmont, confesseur de Louis XIV, 373.
 - Une entreprise funèbre de thaumaturge populaire, 373.
 - Une victime de la Terreur lyonnaise. Le vicaire général Merle de Castillon, 372.
 - (*J.-B.*). Un Stéphanois à la cour de Louis XIV, 370.
- Van Kalken (Frans).* La Belgique contemporaine, 424.
- Varille.* Les antiquaires lyonnais de la Renaissance, 369.
- Les Grands Jours de Lyon de 1596, 369.
 - Les journées d'avril 1834 à Lyon et le procès des prévenus en 1835 devant la Cour des pairs, 376.
- Veith (G.).* Voir *Kromayer (J.)*.
- Venturi (L.).* Il gusto dei primitivi, 358.
- La critique d'art en Italie à l'époque de la Renaissance, 358.
- Vergéz-Tricom (Mme).* La vie politique et les partis à Lyon en 1852, 380.
- Les événements de décembre 1851 à Lyon, 379.
- Vermorel (J.).* Les deux proclamations du comte de Fargues, maire de Lyon, en mars 1815, 374.
- (*Jean*). Les travailleurs lyonnais et l'internationale, de 1862 à 1870, 381.
- Verrier (Jean).* Voir *Aubert (Marcel)*.
- Vial (E.).* Adrien Péladan père, journaliste à Lyon, 1856-1870, 381.
- La Petite Table, 374.
 - La reine des Tilleuls, 377.
 - La vie et l'œuvre de Léon Boitel, 1806-1855, 376.
 - Le banquet des Intelligences de 1841 à 1858, 377.
 - Madame Desbordes-Valmore et ses amis lyonnais, 377.
- Vidal de La Blache (P.) et Gallois (L.).* Géographie universelle. T. VIII, IX, XV, 386.
- Viereck (P.).* Philadelphiea. Die Gründung einer hellenistischen Militärkolonie in Ägypten, 163.
- Villari (P.).* La storia di Girolamo Savonarola e de' suoi tempi, 361.
- Niccolò Machiavelli e i suoi tempi, 361.

- Vingrinier (*Emmanuel*). La Contre-Révolution ; 1^{re} période : 1789-1791, 371.
- Visconti (*A.*). Ricerche sul diritto pubblico milanese nell'alto medio evo, 335.
- Viti (*V.*). La Badia fiesolana, 351.
- Vogel (*Fr.*). Bibliotheca philologica classica, 134.
- Voss (*Hans*). Hospital St. Nicolaus zu Cues, 157.
- Volpe (*G.*). Il Mediceo, 321.
- Wade (*F. J. M. de*). The magic staff or rod in greco-italian Antiquity, 125.
- Webster (*C. K.*) et Temperley (*H. W.*). The Congress of Vienna 1814-1815 and the Conference of Paris 1819, 192.
- Wellstein O. Cist. (*P. Gilbert*). Kloster Marienstatt, 157.
- Wesselki. Angelo Polizianos Tagebuch, 1471-1479, 357.
- White (*J. A.*). Short list of books on World history, 193.
- Whitney (*J. P.*). Bibliography of Church history, 192.
- Wiebel (*Richard*). Kloster Irsee, 157.
- Wilamowitz-Möllendorff (*U. von*). Das homerische Epos, 131.
— Kyrene, 115.
- Willemse. Kardinal Napoleon Orsini 1263-1342, 360.
- Zichen (*L.*). Voir Bölte (*F.*).
- Zimmern (*A.*). Solon und Crœsus and other Greek essays, 165.
- Zaccagnini (*G.*). Memoriali del Comune Bolognese, anno 1268, 353.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND

	Page
JEANROY (A.). Les troubadours dans les cours de l'Italie du Nord aux XIII ^e et XIV ^e siècles.	1
PONTEIL (Félix). L'affaire Bautain, 1834-1840.	225
RIVIÈRE (Paul-Louis). Siam d'autrefois et Siam d'aujourd'hui.	26

MÉLANGES

BOURGIN (Georges). Aperçu sur l'histoire de la Commune de 1871.	88
EVENNETT (H. O.). Claude d'Espence et son « Discours du colloque de Poissy ».	40
JOBERT (Ambroise). La diplomatie française à Gênes à la fin de 1792	79
KORT (Halfdan). Les répercussions de la conquête de l'Algérie sur la politique scandinave.	309
PALANQUE (Jean-Rémy). Une nouvelle histoire du Bas-Empire	288

BULLETIN HISTORIQUE

Histoire d'Allemagne. Moyen Age, par Marc BLOCH (<i>suite et fin</i>)	134
Histoire de France. Lyon et la région lyonnaise, 1919-1929, par L. Lévy-SCHNEIDER	364
Histoire d'Italie. Moyen Age, par A. DE BOUARD	315
Histoire grecque, 1927-1929, par Paul CLOCHÉ.	97

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

BLANCHET (Adrien). Médailles, jetons et méreaux (B.)	399
BOUCHARD (Marcel). De l'Humanisme à l'Encyclopédie (Albert Mathiez) .	400
BOUVIER (René). Quevedo, homme du Diable, homme de Dieu (H. Hauser) .	175
CARCOPINO (Jérôme). Virgile et le mystère de la IV ^e églogue (Paul Vallette) .	167
CÉRENVILLE (Bernard DE) et GILLIARD (Charles). Moudon sous le régime sauvage (Ch. Bémont)	389
CICCOTTI (Ettore). Confronti storici (H. Séé)	183
CONSTANT (abbé G.). La Réforme en Angleterre, 1509-1547 (H. Hauser) .	397
CURTIUS (Ernst-Robert). L'idée de civilisation dans la conscience française (H. Séé)	412
DARESTE (F.-R. et P.). Les constitutions modernes (Louis Eisenmann) . . .	408
DHORME (le R. P.). La plus ancienne histoire d'Alep (Paul Cloché)	164
DUPRAT (Jeanne). Proudhon sociologue et moraliste (H. Séé)	187
Festschrift Walter Judeich (Ch. Lécrivain)	166

Pages		Pages
	GOODMAN (A. W.). Chartulary of Winchester cathedral (Ch. Bémont)	171
	HATT (Jacques). Les colloques françois et allemands de Daniel Martin (Id.)	391
	— Une ville du xv ^e siècle : Strasbourg (Id.)	393
	HUVELIN (Paul). Études du droit commercial romain (Ch. Léerivain)	170
	IORGĂ (Nicolas). Domnii romani după portrete si fresce contemporane (L. Bréhier)	174
	JANNELLE (Pierre). Obedience in Church and State (H. Hauser)	397
	LEDERMANN (László). Pellegrino Rossi (M. Crouzet)	184
	LENÔTRE (G.). La proscription des Girondins (Paul Courteault)	179
	LIVINGSTONE (R. W.). The mission of Greece (Paul Cloché)	163
	LOUKIMSKY (G. K.). Kiev, ville sainte de Russie (Lot-Borodine)	410
	MOLOTOV (V.). L'édition du socialisme (H. Séé)	188
	— Qu'est-ce que le plan quinquennal? (Id.)	187
	MURRAY (R. H.). Studies in the english social and political thinkers in the xixth. century (Id.)	181
	OLIVER (F. S.). The endless adventure (Id.)	176
	Propyläen-Weltgeschichte, t. VII (Louis Eisenmann)	406
	PROUDHON (P.-J.). Les confessions d'un révolutionnaire (H. Séé)	413
	ROBERTSON (J. M.). A history of free thought in the xixth. century (Id.)	185
	RÖHDEN (P. R.). Zur Soziologie des politischen Katholizismus in Frankreich (Id.)	187
	SCHAPIO (J. Salvyn). The esquisse of Condorcet (Id.)	187
	SCHMIDT (George P.). The old time college president (E. Préelin)	404
	SELIGMAN (R. A.) et JOHNSON (Alvin). The encyclopedia of the social sciences (Louis Eisenmann)	384
	SÖDERJHELM (Alma). Fersen et Marie-Antoinette (H. Hauser)	177
	STEIN (Sir Aurel). On Alexander's track to the Indus (A. Fouche)	161
	STERN (Selma). Jud Süss (H. Séé)	403
	VIDAL DE LA BLACHE (P.) et GALLOIS (L.). Géographie universelle, t. VIII, IX, XV (Louis Eisenmann)	386
	VIERECK (P.). Philadelphie (Paul Cloché)	163
	ZIMMERN (A.). Solon and Cresus (Id.)	165
	NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Antiquité, 414. — Belgique, 424. — Canada, 192. — États-Unis, 425. — Finlande, 426. — France, 190, 415. — Grande-Bretagne, 192. — Italie, 426. — Norvège, 194.	

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

France. Académie des inscriptions et belles-lettres. Bulletin, 196. Albania, 427. L'Anjou historique, 196, 427. Annales du Midi, 197. Annales historiques de la Révolution française, 197. L'Année politique, française et étrangère, 197. Bibliothèque de l'École des chartes, 198. Bulletins de la Société d'histoire moderne, 428 ; de la Société de l'histoire du protestantisme, 198 ; du Comité international des sciences historiques, 211. Bulletin hispanique, 199. Carnet de la Sabretache, 199, 428. Le Correspondant, 199, 428. L'Esprit international, 211. Grande Revue, 429. Journal des Savants, 200, 429. Mémoires de la Société

- d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 430. Mercure de France, 201, 430. Polybiblion, 431. La Révolution de 1848, 202. La Révolution française, 202. Revue archéologique, 202 ; celtique, 431 ; de Paris, 203, 434 ; des Deux Mondes, 204-435 ; des Études anciennes, 205, 436 ; des Études historiques, 436 ; des Études napoléoniennes, 205, 437 ; des Questions historiques, 437. Revue de synthèse historique, 206 ; de l'histoire de la guerre, 206 ; de l'histoire de l'Église de France, 209 ; de l'histoire de Versailles, 433 ; de l'histoire des religions, 433. Revue d'histoire économique et sociale, 209, 438 ; d'histoire du droit, 210 ; d'histoire moderne, 438. Revue historique de Bordeaux, 210, 439. Scientia, 211.
- Belgique.** Académie royale, 212, 439. Académie royale de langue et de littérature, 212. Analecta Bollandiana, 212. Bulletin de l'Institut historique de Rome, 213. Revue de philologie et d'histoire, 439.
- États-Unis.** American historical Review, 440. Foreign affairs, 213, 440. Journal of economic and business history, 214. Journal of modern history, 441. Speculum, 442.
- Grande-Bretagne.** Bulletin of the Institute of historical research, 442. History, 443. Quarterly Review, 444. The Times, Literary supplement, 445.
- Italie.** Archivio storico italiano, 445 ; lombardo, 446 ; veneto, 447. Historia, 447. Nuova Rivista storica, 448.
- Roumanie.** Académie roumaine. Bulletin de la section historique, 419.

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS, 215, 451.

CHRONIQUE : France, 220, 464. — Allemagne, 222, 468. — Belgique, 468. — Espagne, 468. — États-Unis, 222. — Grande-Bretagne, 223. — Grèce, 223. — Italie, 223. — Pays-Bas, 223. — Russie, 223. — Saint-Siège, 224.

NÉCROLOGIE : France : Ch.-V. Langlois, 464 ; Dr Leblond, 465.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE, 469.

TABLE DES MATIÈRES, 478.

ERRATUM, 224.

Le gérant : R. LISBONNE.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8° ; le nom de Paris n'est pas ajouté pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Abraham (I.).* The legacy of Israël. Oxford Clarendon Press, 1930, 550 p. ; prix : 10 s. Acuerdos del extinguido cabildo de Buenos-Aires, publ. par *Augusto-S. Mallié*. Séries II. Tomo VII. Libros XXIII y XXIV. Années 1734 à 1738. Buenos-Aires, 1929, 574 p.
- App (August J.).* Lancelot in english Literature, his rôle and character. Washington, Catholic University of America, 1929, 253 p.
- Azan (Paul).* Sidi Brahim. Charles-Lavauzelle, 1930, 306 p.
- Barré (Carolus).* Étude sur la bourgeoisie au Moyen Age. Une famille de tabellions royaux. Les de Kerromp, Champion, 1930, 251 p. ; prix : 40 fr.
- Battaglia (Otto Forst de).* Poniatowski, l'ultimo re di Polonia ; trad. par *Mario Benzi*. Milan, Edizioni « Corbaccio », 1930, 235 p. ; prix : 16 l.
- Baumont (Maurice).* L'abdication de Guillaume II. Plon, 1930, in-12, 254 p. ; prix : 15 fr.
- Bayot (Alphonse).* Le poème moral. Traité de la vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Bruxelles, Palais des Académies, 1929, 303 p.
- Ber (Max).* Histoire générale du socialisme et des luttes sociales ; I : L'Antiquité ; trad. par *Marcel Ollivier*. « Les Revues », 212 p. [s. d.] ; prix : 12 fr.
- Bibliothèque coloniale internationale. Compte-rendu de la session tenue à Bruxelles les 24-25-26 juin 1929. Bruxelles, Établissements généraux d'imprimerie, 1930.
- Bickermann (Elias).* Die römische Kaiserapotheose. Leipzig et Berlin, Teubner, 84 p.
- Binns (L. Elliott), Hankin (J. W.) et Benthune-Baker (J. F.).* The rise of the Christian Church. Cambridge University Press, 1929 ; prix : 7 s. 6 d.
- Blanchet (Adrien).* Manuel de numismatique française ; t. III : Médailles, jetons, méreaux. Aug. Picard, 1930, 610 p. et pl. Prix : 80 fr.
- Bondois (Paul-M.).* La transformation d'une industrie par le machinisme au XVII^e siècle : Colbert et la fabrication du bas, 1655-1683. Rivière, 1929, 56 p.
- Bousquet (G.-H.).* Institutes de science économique ; t. I : Introduction à la science économique. Marcel Giard, 1930 (Bibliothèque internationale d'économie politique), 268 p. ; prix : 40 fr.
- Box (Pelham Horton).* The origins of the Paraguayan war. Part I. Urbana, University of Illinois, 1927, 178 p.
- Brackmann (Albert) et Hartung (Fritz).* Jahresberichte für deutsche Geschichte 3. Jahrgang 1927. Leipzig, Köhler, 1929, 800 p. ; prix : 40 m.
- Bréhier (Émile).* Histoire de la philosophie ; t. II : La philosophie moderne ; II : Le XVIII^e siècle. Félix Alcan, 1930, p. 311-576 ; prix : 20 fr.
- (Louis). L'art en France, des invasions barbares à l'époque romane. La Renaissance du livre, 1930, 211 p. ; prix : 18 fr.
- Breuil (abbé Henri) et Burkitt (M. C.).* Rock paintings of Southern Andalusia. Oxford, at the Clarendon Press, 1929, in-4°, 89 p. et cartes ; prix : 63 s.
- British Documents on the Origins of the War, 1898-1914, édités par *G. P. Gooch* et *Harold Temperley* ; vol. VI : Anglo-German tension. Armaments and Negotiations, 1907-1912. Londres, H. M's Stationery Office, 1930, in-4°, 867 p.
- Brooke (Alan England), Mac Lean (Norman), Thackeray (Henry St. John).* The Old Testament in Greek. Cambridge University Press, 1930, 389 p.
- Buffinton (Arthur H.).* The second hundred years war, 1689-1815. New-York, Henry Holt, in-12, 114 p.
- Bujac (colonel).* Les campagnes de l'armée hellénique, 1918-1922. Charles-Lavauzelle, 1930, 301 p. et cartes.
- Butler (Dom Cuthbert).* The Vatican Council. The story told from inside in Bishop Ullathorne's letters. Londres, Longmans, 1930, 300 et 309 p. ; prix : 25 s.
- Calendar of the Plea rolls of the exchequer of the Jews, preserved in the Public Re-

II LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- cord Office ; vol. III : Edward I, 1275-1277 ; edited by Hilary Jenkinson. Londres, Spottiswoode, Ballantyne and Co, 1929, 390 p. ; prix : 1 guinée 1/2 francs.
- Camau (Émile).* La Provence à travers les siècles. Champion, 1930, 501 p. ; prix : 15 francs.
- Cesari (Cesare).* La guerre del 1860-1861 e del 1870 per l'unità d'Italia. Roma, Edizioni Tiber, 1929, in-12, 170 p.
- Cimetier (F.).* Les sources du droit ecclésiastique (Bibliothèque catholique des sciences religieuses). Bloud et Gay, 1930, in-16, 204 p.
- Clark (George R.), Stevens (William O.), Alden (Carroll S.) et Kraft (Herman F.).* Histoire de la marine des États-Unis ; traduit par A. Cognet. Payot, 1930, 519 p. ; prix : 30 francs.
- (*Dora Mal.*) British opinion and the American Revolution. New Haven, Yale University Press ; Londres, H. Milford, 308 p. ; prix : 13 s. 6 d.
- Constant (abbé G.).* La Réforme en Angleterre. Le schisme anglican. Henri VIII, 1509-1547. Librairie académique, vi-777 p. ; prix : 50 francs.
- Coulange (Louis).* Catéchisme pour adultes ; t. II. Rieder, 1930, in-12, 251 p. ; prix : 12 francs.
- Delcambre (Étienne).* Les relations de la France avec le Hainaut, 1280-1297. Mons, Union des imprimeries, 1930, 222 p. — Une chronique valencienne inédite. Dison, imprimerie disonaise, 1930, 102 p.
- Delevsky (J.).* Les antinomies socialistes et l'évolution du socialisme français. Giard, 1930, 529 p. ; prix : 70 francs.
- Desnoyers (L.).* Histoire du peuple hébreu, des Juifs à la Captivité ; t. II : Saul et David ; t. III : Salomon. Aug. Picard, 1930, 350 et 432 p.
- Didon (le R. P.).* Lettres à Madame Caroline Community, 1874-1895. Plon, 2 vol., ii-378 et 308 p.
- Dum (Waldo H.).* Froude and Carlyle. A study of the Froude-Carlyle controversy. Londres, Longmans, 1930, xx-365 p. ; prix : 15 francs.
- D'Urban (major general Sir Benjamin).* The Peninsular Journal, 1808-1817. Londres, Longmans, 1930, 855 p. ; prix : 21 francs.
- Dussaud (René).* La Palmyrène et l'exploration de M. Aloïs Musil. Geuthner, in-4°, 1929.
- Elson (Henry-William).* Histoire des États-Unis. Paris, Payot, 1930, 1079 p. ; prix : 75 francs.
- Engels (F.).* Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique ; trad. par Marcel Olivier. « Les Revues » [s. d.]
- Epstein (M.).* The Annual Register. A review of public events at home and abroad for the year 1929, nouv. série. Londres, Longmans, 1930, 326 et 164 p. ; prix : 30 francs.
- Ernest-Picard (P.).* La monnaie et le crédit en Algérie depuis 1830. Alger, Carbonel, Paris, Plon, 435 p.
- Espinosa (Georges).* Une guerre sociale interurbaine dans la Flandre wallonne au XIII^e siècle : Douai et Lille, 1284-1285. Paris, Recueil Sirey ; Lille, Raoust, 1930, 347 p.
- Favart (Robert).* Sainte Catherine de Sienne. Essai de critique des sources. Les œuvres de sainte Catherine de Sienne. E. de Boccard, 1930, 377 p.
- Finke (H.).* Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens (Spanische Forschungen der Görresgesellschaft) Münster, Aschendorff, 402 p. ; prix : 18 francs.
- Flacius Josèphe.* Contre Apion. Les Belles-Lettres, 1930, 132 p. ; prix : 28 francs.
- Fleuriot de Langle (vicomte P.).* L'affaire de Navarin. Autour de la journée du 20 octobre 1827. Société d'éditions géographiques, 1930, 131 p. ; prix : 20 francs.
- Formichi (C.).* La pensée religieuse de l'Inde avant Bouddha. Le Rigveda. L'Atharvaveda. Les Brahmanas et les Upanishads ; trad. de F. Hayward. Payot, 1930, 207 p. ; prix : 20 francs.
- Fortescue (The Hon. J. W.).* History of the British Army ; vol. XIII : 1852-1870. Londres, Macmillan, 1930, xxv-598 p. et un album de cartes ; prix : 40 francs.
- Frazer (Sir James).* Myths of the origin of fire. Londres, Macmillan, 1930, 238 p. ; prix : 12 s. 6 d.
- Gaetz (Walter).* Propyläen-Weltgeschichte. Die Französische Revolution ; Napoléon und die Restauration, 1789-1848. Berlin, Propyläen-Verlag, 1929, 599 p. ; prix : 13 francs.
- Gori (Pietro).* Firenze magnifica. Le feste fiorentine. Florence, Bemporad, 1930, 314 p. ; prix : 25 lire.
- Graham (R. B. Cunningham).* Jose Antonio Paez. Londres, Heinemann, 1929, 328 p. ; prix : 15 francs.
- Gurian (Dr Waldemar).* Die politischen und sozialen Ideen des französischen Katholizismus, 1789-1914. Gladbach, Volksvereins-Verlag, 1929 ; prix : 9,50 francs.
- Harmand (Adrien).* Jeanne d'Arc, ses costumes, son armure. Leroux, 1929, 401 p. ; prix : 200 francs.
- Hauser (Henri).* La modernité du XVI^e siècle.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

III

- de (Bibliothèque de la Revue historique). Félix Alcan, 1930, in-16, 107 p.; prix : 10 fr.
- Hauer (Henri).* Les origines historiques des problèmes économiques actuels. Vuibert, 1930, 105 p.; prix : 10 fr.
- Hearnshaw (F. J. C.).* The centenary history of King's college London, 1828-1928. Londres, Harrap et Cie, 548 p.; prix : 21 s.
- Rein (Maurice).* A travers le vieux Maghreb. Éditions de la Revue mondiale, 1930, in-12, 213 p.; prix : 12 fr.
- Reine (Paul).* Weltgeschichte am Mittelmeer. Potsdam, Akademische Verlagsgesellschaft, 1930, gr. in-8°, 454 p.
- Hitti (Philip K.).* The origins of the Druze People and religion. New-York, Columbia University Press; Londres, Humphrey Milford, 1928; prix : 10 s. 6 d.
- Holmström (Maths).* Un pays de gel et de soleil. Au Maroc avec un officier suédois ; trad. par P. Desfeuilles. Berger-Levrault, 1930, x-185 p.; prix : 15 fr.
- Hoover (Herbert).* Public relations of the Commission for relief in Belgium. Stanford University Press, Hoover War Library, 1929, 606 et 539 p.; prix : 10 dollars.
- Horn (D. B.).* Sir Charles Hassbury Williams and european diplomacy, 1747-1758. Londres, Harrap et Cie, 1930, 314 p.; prix : 15 s.
- Hoskier (H. C.).* The complete commentary of Eusebius on the Apocalypse. Now printed for the first time from manuscripts at Messina, Rome, Salonika and Athos. Ann Arbor, University of Michigan, 1928, in-4°, 263 p.
- Hous (colonel).* Papiers intimes ; publ. par Charles Seymour, trad. par B. de Mayra et Lieutenant-colonel de Fonlongue. Payot, 1930, 489 p.; prix : 25 fr.
- Hume (Edward Martin).* The Middle Ages. New-York, Henry Holt, 1929, 851 p.
- Jäsi (Oscar).* The dissolution of the Habsburg Monarchy. The University of Chicago Press, 1929, 488 p.; prix : 3 dollars.
- Jeanne d'Arc, par le maréchal Foch, M. Barrès, L. Bertrand, G. Goyau, H. Lavedan, L. Madelin, Henri-Robert, Mgr Baudrillart, G. Hanotaux. Les Horizons de France, 1929, 137 p.
- Joinion (P.-Paul).* L'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Beauchesne, 1930, in-12, xxi-619 p.
- Keith (Arthur Berriedale).* Dominion autonomy in practice. Londres, Humphrey Milford, 1930, in-12, 92 p.; prix : 5 s.
- Knight (Melvin M.).* Histoire économique de l'Europe jusqu'à la fin du Moyen Age, traduction française par Jean et Élise Picard et Henri Séz. Giard, 1930, 2 vol., 341 et 340 p.; prix : 45 fr.
- Kroupskala.* Souvenirs sur Lénine. Bureau d'éditions, 1930, 207 p.; prix : 9 fr.
- Lacour-Gayet (G.).* Talleyrand, 1754-1838. Payot, 1930, t. II. 495 p.; prix : 40 fr.
- La guerre des Boers.* Mémoires du volontaire Denys Reitz. Préface du général J. C. Smuts. Payot, 1930, 323 p.; prix : 20 fr.
- Lampen (Dorothy).* Economic and social aspects of Federal Reclamation. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1930.
- La Perrière (Henri de).* Les Gouault. Une famille du grand commerce troyen pendant quatre siècles. Troyes, Société académique, 1930, 132 p.
- La Vallée-Poussin (L. de).* L'Inde aux temps des Mauryas et des Barbares, Grecs, Scythes, Parthes et Yue-Tchi (Histoire du monde, t. VI, 1). É. de Boccard, 1930, 377 p.
- Leblanc (Ely).* Choses et gens du Hoggar. Alger, Soubiron, 1930, 115 p.
- Leclercq (Dom Henri).* L'Ordre bénédictin. Rieder, 1930, 80 p. et 60 pl.; prix : 20 fr.
- Lehmann-Russbildt (Otto).* L'internationale sanglante des armements. Bruxelles, L'Eglantine, 1930, in-12, 176 p.
- Loisy (Alfred).* Les mystères païens et le mystère chrétien. Nourry, 1930, 352 p.
- Lowrie (Walter).* Jesus according to St. Mark. An interpretation of St. Mark's gospel. Londres, Longmans, 564 p.; prix : 20 s.
- Lucas-Dubreton (J.).* La royauté bourgeois, 1830. Hachette (l'Ancienne France), in-32, 217 p.
- Ludwig (Emil).* Michelangelo. Berlin, Ernst Rowohlt, 1930, 152 p.
- Macdonald (David).* Mœurs et coutumes des Thibétains. Payot, 1930, 262 p.; prix : 25 fr.
- Maillet (Germaine).* Les classes rurales dans la région Marnaise au Moyen Age (jusqu'en 1328). Saint-Dizier, André Brulliard, 1929, 132 p.
- Marcu (Valeriu).* Lenin, 1870-1924. Payot, 1930, 383 p.; prix : 30 fr.
- Maurel (André).* La marquise du Châtelet, amie de Voltaire (Figures du passé). Hachette, 1930, 239 p.
- Mélanges publiés par les abbayes bénédictines de la Congrégation belge, à l'occasion du quatorzième centenaire de la fondation du Mont-Cassin, 529-1929. Abbayes de Maredsous, de Mont-César (à Louvain), de Saint-André-(lez-Bruges), 270 p.
- Merlier (Octave).* Athènes moderne. Paris,

IV LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- « Les Belles-Lettres », 60 p., 16 pl.; prix : 12 fr.
- Mesnil du Buisson* (comte du). L'ancienne Qatna ou les ruines d'El-Mishrifé au nord-est de Homs. Deuxième campagne de fouilles, 1927. Geuthner, 1928, in-4°, 89 p.
- Morlet* (Dr A.). Glozel. Desgrandchamps, 1929, 299 p.; prix : 60 fr.
- Morrell* (W. P.). British colonial policy in the age of Peel and Russell. Oxford, at the Clarendon Press, 1930, 554 p.; prix : 25 s.
- Myres* (John Linton). Who were the Greeks? Berkeley, University of California Press, 1930, 634 p.; prix : 7 dollars.
- Nève* (Joseph-E.). Gond sous l'occupation de Louis XIV, 1678-1679, 1701-1706, 1738. Gond, Librairie moderne, 1929, 370 p.
- Nicholson* (Reynold A.). A literary history of the Arabs. Cambridge University Press, 1930, 506 p.; prix : 21 s.
- Norden* (Hermann). Le dernier empire africain. En Abyssinie. Relation d'un voyage de la mer Rouge au Soudan. Payot, 1930, 193 p.; prix : 18 fr.
- Oliveira-Martins* (J. P. de). A History of Iberian Civilization; translated by Aubrey F. G. Bell. Oxford University Press; Londres, Humphrey Milford, 1930, 292 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Paillyron* (Marie-Louise). Pauline de Beaumont, l'héritière de Chateaubriand. Éditions Excelsior, 1930 (« Les inspiratrices », n° 1), 204 p., illustr.; prix : 24 fr.
- Paton* (The Rev. Henry). Supplementary report on the manuscripts of the earl of Mar and Kelle, preserved at Alloa House, Clannmannshire. Londres, H. M's Stationery Office, 1930, xiv-334 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Perceval* (E. de). Un condamné de Haute Cour, 1830 : le comte de Peyronnet, 1776-1854. L'avocat, le magistrat, le ministre, l'homme politique et l'homme de lettres. Champion, 1930, 496 p.
- Philip* (André). L'Inde moderne. Le problème social et politique. Félix Alcan, 1930, 261 p.; prix : 18 fr.
- Piquet* (Victor). L'Algérie française : un siècle de colonisation, 1830-1930. 1930, 432 p.; prix : 35 fr.
- Plunket* (Ierno L.) et *Mowat* (R. B.). A history of Europe. Oxford, at the Clarendon Press, 1929, 821 p.; prix : 8 s. 6 d.
- Politique extérieure de l'Allemagne (la), 1870-1914. Documents officiels publiés par le ministère allemand des Affaires étrangères ; t. IX : 16 octobre 1893-18 avril 1895; trad. par G. Mouille, Costes, 1930, 376 p.; prix : 80 fr.
- Prampolini* (J.). Quinquaginta carmina medii aevi. Milan, Scheiwiller, 1929, in-12, 113 p.; prix : 16 l.
- Pravet* (Armand). La vie tragique de l'impératrice Charlotte. La Nouvelle Revue critique, 1930, in-12, 251 p.; prix : 12 fr.
- Puech* (Aimé). Histoire de la littérature grecque chrétienne ; t. III : Le IV^e siècle. « Les Belles-Lettres », 1930, 693 p.
- Reinach* (Salomon). Amalthea. Mélanges d'archéologie et d'histoire. Ernest Leroux, 1930, 2 vol., 449 et 501 p., 54 gravures.
- Revirion* (Jean). Jonas d'Orléans et son « De Institutione regia ». Étude et texte critique. Vrin, 1930, 197 p.; prix : 35 fr.
- Ribier* (Dr de) et *Peschaud* (abbé). Les églises et vieux châteaux en Haute-Auvergne. Aurillac, éditions U. S. H. A., 1930, 245 p.
- Robertson* (William Spence). The life of Miranda, Chapel Hill. The University of North, Carolina Press, 1929, 2 vol., 327 et 306 p.
- Rosen* (Georg). Juden und Phönizier. Das antike Judentum als Missionsreligion und die Entstehung des Jüdischen Diaspora; nouv. édit. par Friedrich Rosen et Georg Bertram. Tübingue, Mohr, 1929, VIII-185 p.; prix : 11 m.
- Roux* (marquis de). La Restauration. Fayard, 1930, in-12, 466 p.; prix : 16 fr. 50.
- Sabry* (M.). L'empire égyptien sous Mohamed-Ali et la question d'Orient, 1811-1849. Geuthner, 1930, 605 p.; prix : 75 fr.
- Schmittenhener* (Paul). Krieg und Kriegsführung im Wandel der Weltgeschichte. Potsdam, Akademische Verlagsgesellschaft Athenaion, 1930, 451 p.
- Schneider* (Hermann). Deutsche Heldenage. Berlin, De Gruyter, 1930, in-16, 144 p.
- Schweitzer* (Albert). Die Mystik des Apostels Paulus. Tübingen, Mohr, 1930, 407 p.; prix : 16 m.
- Simpson* (Lesley Byrd). The Encomienda in new Spain. Forced native labor in the Spanish colonies, 1492-1550. Berkeley, University of California Press, 1928, 297 p.; prix : 3 dollars 50.
- Smuts* (général J. C.). Africa and some world problems. Oxford Clarendon Press, 1930, 184 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Tchapguine* (Alexis). Stenka Razine. Payot, 1930, 544 p.; prix : 30 fr.
- Techen* (Friedrich). Geschichte der Seestadt Wismar. Wismar, im Auftrage der Seestadt, s. d., 510 p. et 76 planches.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8° ; le nom de Paris n'est pas ajouté pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Abb (Gustav) et Wenz (Gottfried).* Die Bistümer der Kirchenprovinz Magdeburg ; 1^{re} Bd. : Das Bistum Brandenburg. Berlin, Walter de Gruyter, 1929, xvi-416 p.
- Acueros del extinguido cabildo de Buenos-Aires*, série III, t. VII, livres 44-47, années 1782-1785. Buenos-Aires (Archivo general de la nación), 1930, 691 p. — 4^e série, t. VI, livres 69-74, 1814-1815, 781 p.
- Agard (Walter R.).* The greek tradition in sculpture. Baltimore, The Johns Hopkins Press, et Londres, H. Milford, 1930, 59 p., 32 photos.
- Allemagne (Henry-René d').* Les Saint-Simoniens, 1827-1837. Gründ, 1930, gr. in-4°, 453 p., 15 illustr., 56 pl.
- Amiard (L.).* La biologie (Histoire du monde). T. XIII : La civilisation européenne, V^e partie. E. de Boccard, 1930, 115 p. ; prix : 20 fr.
- Ames (Sir Mauric).* The english Constitution. Londres, Longmans, 1930, in-12, VIII-194 p. ; prix : 3 s. 6 d.
- Anderson (N.).* The first Moroccan crisis 1904-1906. Chicago, The University of Chicago Press, 1930, 420 p.
- Andréade (André).* Philippe Snowden ; l'homme et sa politique financière. Félix Alcan, 1930, VIII-124 p. ; prix : 12 fr.
- Angus (S.).* The religious quests of the greek-roman world. A study in the historical background of early christianity, xx-444 p. ; prix : 15 s.
- Anniversary Essays in medieval history by students of Charles Homer Haskins.* Boston et New York, Houghton, Miffling and Co, IX-417 p.
- Annuario della Reale Accademia d'Italia.* I, 1929. Rome, G. Bardi, 1930, VIII-405 p.
- Archambault (Paul).* Saint François de Sales. Lecoffre, 1930, in-12, 320 p. ; prix : 20 fr.
- Arièi (Zelmira).* Luisa di Savoia reggente di Francia. Turin, Paravia, 1930, in-12, 278 p.
- Ancoli (Georges).* La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle. J. Gamber, 1930, 2 vol., VIII-517 et 360 p.
- Asinarius und Rapularius,* herausgegeben von Karl Langsch. Heidelberg, 1929, in-12, 107 p. ; prix 5,50 mk.
- Auriol (chanoine A.) et Rey (Raymond).* La basilique de Saint-Sernin de Toulouse. Toulouse, Privat-Didier, 1930, 367 p., illustr.
- Avis (J. G.).* De directe Belastingen in het sticht Utrecht aan deze zijde van de IJssel tot 1528. Utrecht, Instituut voor middleeuwsche geschiedenis. Leipzig et Munich, Duncker et Humblot, 1930, 149 p.
- Aymery de Narbonne.* Chanson de geste du troubére Bertrand de Born ; trad. par C. Chacornae. Lanore, 1930, 205 p.
- Bailly (Auguste).* Nérón. L'agonie d'un monde. A. Fayard, 1930, 250 p., 16^e édit. ; prix : 12 fr.
- Barazi (Mouhssine).* Islamisme et socialisme. Geuthner, 1929, 99 p. ; prix : 25 fr.
- Barthélemy (Joseph).* La conduite de la politique extérieure dans les démocraties. Public. de la Conciliation internationale (Dotations Carnegie), 1930, in-32, 174 p. ; prix de propagande : 4 fr.
- Barton (George A.).* The royal inscriptions of Sumer and Akkad., Yale University Press, 1929. 406 p. ; prix : 28 s.
- Bassenne (Marthe).* Le chevalier de Lorraine et la mort de Madame. Plon, 1930, in-12, 285 p. ; prix : 15 fr.
- Baum (Julius).* Romanesque architecture and sculpture in France. Londres, Country Life, s. d., 287 p. ; prix : 21. 2 s.
- Baxter (James Houston).* Copiale prioratus Sancti Andree. The letter book of James Haldenstone, prior of St Andrews, 1418-1443. Londres, Humphrey Milford, 1930, LXIII-527 p. ; prix : 42 s.
- Bayard (le chanoine L.).* Tertullien et saint Cyprien. Lecoffre, 1930, in-12, 295 p. ; prix : 20 fr.
- Bayart (abbé Paul).* Ludus Adae de Basseia, canonici Insulensis, super Anticlaudianum. Lille, René Giard, 1930, in-4°, cvi-336 p., fac-similés et transcriptions musicales.
- Bayet (Albert).* Histoire de la morale en France ; I : La morale des Gaulois. Félix Alcan, 295 p. ; prix : 35 fr.
- (Jean). La Sicile grecque. Les Belles Lettres, 1930, 52 p., 1 carte, 12 planches ; prix : 12 fr.

- Becker (Willy).* Fürst Bülow und England, 1897-1909. Greifswald, L. Bamberg, 1929, 410 p.
- Bédarida (Henri).* Parme dans la politique française au XVIII^e siècle. Félix Alcan, 1929, VIII-259 p.; prix : 25 fr.
- Bédarida (H.), Bouy (E.), Focillon (H.), Hauvette (H.), Maugain (G.), Natali (G.), Ortolani (G.), Pirro (A.), Rouchès (G.), Ronzy (P.).* L'Italie au XVIII^e siècle. Mélanges de littérature et d'histoire publiés par l'Union intellectuelle franco-italienne. E. Leroux, 1929, 244 p.; prix : 60 fr.
- Bégon (Marcel).* Lettres, annotées par feu Louis Delavaud et Charles Dangibeaud. T. II. Saintes, Laborde, 1930 (Archives historiques de la Saintonge et de l'Unis, t. XLVIII, 204 p.).
- Begouen (comte H.).* Charles-Ambroise de Caffarelli, chanoine et préfet, 1758-1826. Toulouse, impr. J. Bonnet, 1929 (extrait des Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, 12^e série, t. VII).
- La Compagnie du Saint-Sacrement dans le diocèse de Pamiers. Foix, impr. Pomès, 1929.
- Bergadani (R.).* Carlo Emanuele I. Turin, Paravia, 1926, in-12, 137 p.; prix : 10 l.
- Bernard (Augustin).* L'Algérie. Félix Alcan (Bibliothèque d'histoire contemporaine), 1929, XVI-522 p.; prix : 45 fr.
- Bertram (Sir Anton).* The colonial service. Cambridge University Press, 1930, 291 p.; prix : 10 s. 6.
- Besson (Maurice).* Le général-comte de Boigne, 1751-1830. Chambéry, Dardel, 1930, in-12, 80 p., 2 illustr.; prix : 10 fr.
- Bezard (Yvonne).* La vie rurale dans le sud de la région parisienne, de 1450 à 1560. Firmin-Didot, 1929, 382 p., 1 carte.
- Une famille bourguignonne au XVIII^e siècle. Albin Michel, 309 p., 16 pl.; prix : 20 fr.
- Bides (J.).* La vie de l'empereur Julien. Les Belles-Lettres, 1930, x-408 p.; prix : 25 fr.
- Biegeleben (Rüdiger Freiherr von).* Ludwig Freiherr von Biegeleben. Lebensbild von seinem Sohne. Vienne, Amalthea Verlag, 1930, 393 p.; prix : 11 m.
- Bolsée (Jacques).* La grande enquête de 1389 en Brabant. Bruxelles, Lamertin, 1929, XL-672 p.
- Bombe (Walter).* Urkunden zur Geschichte der Peruginer Malerei im 16 Jahrhundert. Leipzig, Klinkhardt et Biermann, in-4°, 133 p.; prix : 26 m.
- Bourgin (Hubert).* Quand tout le monde est roi. La crise de la démocratie. Edit. Bousart, 1929, 224 p.; prix : 12 fr.
- Bouvier (André).* Un annaliste orléanais peu connu : Jean-François Rozier fils (1762-1854) et les débuts de la Révolution à Orléans, d'après des documents inédits. Orléans, G. Luzeray, 1930, 224 p.
- Bouy (Ernest).* Le problème de la main-d'œuvre et de la législation du travail au Maroc, t. I. Recueil Sirey, 1930, 282 p.
- Bouysse (abbé Jean-Baptiste) et Granier (Raymond).* La baronnie de La Guépie, Tarn-et-Garonne. Des origines à nos jours. Paris, impr. Motti, 1929, in-32, 132 p.; prix : 15 fr.
- Boyer (G.).* Contribution à l'histoire juridique de la première dynastie babylonienne. Geuthner, 1928, in-4°, vi-82 p., 22 pl.; prix : 75 fr.
- Bracton (John).* De legibus et consuetudinibus Angliae, t. II; publ. par George E. Woodbine. New-Haven, Yale University Press; Londres, Humphrey Milford, 1922, xi-449 p.
- Brandi (Karl).* Gegenreformation und Religionskriege. Leipzig, Quelle u. Meyer (tome II), 328 p.; prix : 16 m.
- Braun (Georg).* Der Einfluss des südfranzösischen Minnesangs und Ritterwesens auf die nordfranzösische Sprache bis zum 13 Jahrhundert. Erlangen, Junge et fils, 1929, 160 p. (Romanische Forschungen, XLIII, 1).
- Brögger (A. W.).* Ancient emigrants. A history of the Norse settlements of Scotland. Oxford, at the Clarendon Press, xi-208 p.; prix : 15 s.
- Brunet (Pierre).* Maupertuis ; I : Étude biographique ; II : L'œuvre et sa place dans la pensée scientifique et philosophique du XVIII^e siècle. Albert Blanchard, 199-III et 487-vi p.; prix : 75 fr.
- Brüning (Kurt).* Niedersachsen im Rahmen der Neugliederung des Reiches. Hanovre, Gesellschaft zur Studium Niedersachsens, vol. II, 1929.
- Brunner (Anton).* Die Vorarlberger Landstände von ihren Anfängen bis zum Beginn des 18 Jahrh. Innsbruck, Wagner, 1929, xv-159 p.
- Brunner (Heinrich).* Grundzüge der deutschen Rechtsgeschichte ; 8^e édit. par le baron von Schwerin. Munich et Leipzig, Duncker et Humblot, 1930, xi-348 p.; prix : 13 m.
- Bukhsh (S. Khuda).* Contribution to the history of Islamic civilization, vol. I,

- de est
Bos.
is pen
ion à
édits.
main-
ail au
p.
anier
épée,
ours,
2 p.
juri-
bylo-
2 p.,

An-
bine,
ress;
922,

Reli-
eyer

anzö-
auf
um,
fils,
gen,

his-
nd.
p.;

prio-
ans
du
et

en
re,
ns,

d-
se-
er,

tit-
le
g.;

ne
I,
- 2^e édit.**, et vol. I, 1^{re} édit. University of Calcutta, 1929 et 1930, 356 et 304 p.
Bullettino dell'Istituto storico italiano e Archivio Muratoriano, n° 44-45. Rome, 1927 et 1928, xxiv-866 et xxii-168 p., fac-similés; prix : 85 et 60 l.
Burgess (W. Randolph). Les banques de réserve fédérale et le marché monétaire de New-York ; trad. par *Pierre Coste*. Mar del Giard, 1930, 372 p. ; prix : 50 fr.
Bury (J. B.). History of the papacy in the sixteenth Century (1864-1878), edited with a memoir by the Rev. R. H. Murray. Londres, Macmillan, 1930, 175 p. ; prix : 10 s.
— Selected essays ; edited by *Harold Temperley*. Cambridge University Press, xxxii-249 p. ; prix : 12 s. 6 d.
Cady (John Fr.). Foreign intervention in the Rio de la Plata, 1838-1850. A study of the french, british and american policy in relation to the dictator Juan Manuel Rosas. Philadelphia, Univ. of Pennsylvania Press ; Londres, H. Milford, 1929, xv-296 p. ; prix : 17 s.
Calendar of State papers and manuscripts relating to english affairs. Venice, vol. XXIX, 1653-1654 ; publ. par *Allen B. Hinds*. Londres, H. M's stationary office, 1929, xlxi-393 p. ; prix : 1 £ 10 s.
Carbo (F.). Les dictatures. Félix Alcan, 1930, in-12, 210 p. ; prix : 15 fr.
Carey (G. V.) et Scott (H. S.). An outline history of the Great War. Cambridge University Press, 1929, 279 p. ; prix : 6 s.
Carrier (Jean-Claude). Mémoires d'un jeune militaire savoyard, de 1793 à 1800. Annotés par E. Gaillard et F. Vermale. Chambéry, Dardel, 130, xxiii-276 p., 1 carte.
Carteggio tra Mario Minghetti, e Giuseppe Pasolini. Per cura di Guido Pasolini ; vol. IV : 1864-1876. Turin, Bocca, 1930, 292 p.
Carton (Dr Louis). Sanctuaire punique découvert à Carthage. Geuthner, 1929, in-4^e, 55 p., 6 pl. ; prix : 40 fr.
Cassarano (Antonio). Un oscuro drammatico del secolo XIII : Pietro della Vigna. Rome, Libreria del littorio, 1928, vi-90 p.
Capar (Erich). Geschichte des Papsttums. I : Römische Kirche und Imperium romanicum. Tübingen, Mohr, 1930, 633 p.
Cavour-Nigra. Il carteggio dal 1858 al 1861 ; vol. III : La cessione di Nizza e Savoia et le annessioni dell'Italia centrale. Bologna, Zanichelli, 1928, 363 p. ; prix : 45 l.
Oéalpin. Questions péripatéticiennes ; trad. par Maurice Dorolle. Félix Alcan, 1929, 240 p.
Chaillet (Mgr M.). La vieille église de Saint-Victor de Marseille et le pape Urbain V. Documents des archives Vaticanes. Marseille, Tacussel, 1929, 105 p. et 25 pl.
Champenois (Georges). Le sabotage officiel de l'histoire de France. Éditions Bossard, 1930, in-12, 253 p. ; prix : 12 fr.
Champlay (Louis-Henri). Histoire de l'abbaye de Cluny, 3^e édit. Librairie centrale des sciences, 1930, in-16, 367 p. et 75 dessins à la plume par René Champlay ; prix : 30 fr.
Chanterac (Bertrand de). Odet de Foix, vicomte de Lautrec (1483-1528). Librairie historique A. Margraff, 1930, 128 p. ; prix : 25 fr.
Chapman (dom John). Saint Benedict and the sixth century. Londres, Sheed et Ward, 1929, vi-239 p. ; prix : 10 s. 6 d.
Chávez Orozco (Luis). Un esfuerzo de Mexico por la independencia de Cuba. Mexico, Public. de la Secretaria de relaciones exteriores, 1930, li-228 p.
Chinard (Gilbert). The letters of Lafayette and Jefferson. Baltimore, The Johns Hopkins Press, et Paris, Les Belles-Lettres, 1929, xiv-443 p. ; prix : 38 s.
Choisy (abbé de). Journal du voyage de Siam fait en 1685-1686, précédé d'une étude par Maurice Garçon sur le Siam. Éditions Duchartre et Van Buggenhoudt, 1930, 299 p. ; prix : 38 fr.
Ciacero (Emanuele). Cicerone e i suoi tempi ; vol. II : Dal consolato alla morte (a. 63-43 a. C.). Milan, Società editrice Dante Alighieri, 1930, 420 p. ; prix : 45 l.
Clemenceau (Georges). Grandeur et misères d'une victoire. Plon, 1930, iv-374 p. ; prix : 30 fr.
Clough (Shepard B.). A history of the Flemish movement in Belgium. New-York, Richard S. Smith, vi-316 p. ; prix : 3 doll.
Cognasso (F.). Il conte Verde, 1334-1383. Turin, Paravia, 1929, in-12, 332 p. ; prix : 20 l.
— Umberto Biancamano. Ibid., 1929, in-12, 198 p. ; prix : 15 l.
Couchoud (P.-L.). L'Apocalypse (collection Christianisme). Éditions Rieder, 1930, 224 p. ; prix : 15 fr.
Coulton (G. G.). Life in the middle ages ; vol. IV : Monks, friars and nuns. Cambridge University Press, xiv-395 p. ; prix : 10 s. 6 d.
Courtillier (G.). Les anciennes civilisations

IV LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- de l'Inde. Coll. Armand Colin, 216 p.; prix : 10 fr. 50.
- Creed (John Martin).* The gospel according to St. Luke. The greek text, with introd., notes and indices. Londres, Macmillan, 1930, LXXXIX-340 p.; prix : 15 s.
- Croce (Benedetto).* Filippo di Fiandra, conte di Chieti et di Loreto, prima e dopo la sua partecipazione alla guerra contro Filippo il Bello. Naples, 1930 (extraite de l'*Archivio storico per le prov. Napoletane*, anno LV), 40 p.
- Crozet (R.).* La château de Valençay. Laurens, 1930, in-12, 96 p.; prix : 7 fr. 50.
- Cumont (Franz).* Les religions orientales dans le Paganisme romain. Conférences faites au Collège de France en 1905. 4^e éd., publiée sous les auspices du musée Guimet. Geuthner, 1929, in-4^o, XVI-339 p.; prix : 80 fr.
- Cug (Édouard).* Études sur le droit babylonien. Les lois assyriennes et les lois hitites. Geuthner, 1929, VII-522 p.; prix : 150 fr.
- Curtayne (Alice).* Saint Catherine of Sienna. Londres, Sheed and Ward, 1929, XVI-268 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Dalman (Gustave).* Les itinéraires de Jésus, topographie des Évangiles; trad. fr. par Jacques Marty. Payot, 1930, 521 p., 46 figures et plans; prix : 50 fr.
- David (Martin).* Studien zur hereditis institutio ex re certa im klassischen römischen und Justinianischen Recht. Leipzig, Th. Weicher, 1930, VI-71 p.
- Davids (Johannes Alphonsus).* De Orosio et sancto Augustino Priscillianistarum adversarii Commentatio historica et philologica. La Haye, A. N. Govers, 1930, 301 p.
- Dawkins (R. M.).* The sanctuary of Artemis Orthia at Sparta. Londres, Macmillan, 1929; prix : 8 s. 6 d.
- D'Cruz (F. A.).* Saint Thomas, the apostle in India, 2^e édit. Madras, impr. Hoe and C°, 1929, in-12, XIX-182 p.
- Debu-Bridel (Jacques) et Benoist (Marc).* La guerre qui paye. Alger, Éditions Prométhée, 1930, in-16, 152 p.; prix : 10 fr.
- Dehérain (Henri).* Orientalistes et bibliothécaires. La vie de Pierre Ruffin, orientaliste et diplomate, 1747-1824. T. I. Geuthner, 1929, in-4^o, VIII-292 p., 1 carte et 8 pl. (Haut-Commissariat de la République française en Syrie et au Liban. Service des antiquités et des beaux-arts. Bibliothèque archéologique et historique, t. XIII).
- Dennery (Étienne).* Fouilles d'Asie : surpopulation japonaise, expansion chinoise, émigration indienne. Armand Colin, 247 p.; prix : 15 p.
- Desclot (Bernat).* Chronicle of the reign of king Pedro III of Aragon, 1276-1285; trad. par F. L. Critchlow. Princeton Univ. Press, 1928, XVI-386 p.; prix : 26 s. 6 d.
- Desnoyers (L.).* Histoire du peuple hébreu, des Juges à la Captivité; t. II : Saül et David; t. III : Salomon. Aug. Picard, 1930, 350 et 432 p.
- D'Hoop (Alfred).* Inventaires sommaires des Archives ecclésiastiques du Brabant; t. IV : Couvents et prieurés, béniguijnages, commanderies. 1929, in-4^o, 419 p.
- Diès (Auguste).* Platon. Flammarion, 1930, in-12, 221 p.; prix : 12 fr.
- Documents diplomatiques français, 1871-1914; 1^{re} série, t. II : 1^{er} juillet 1875-31 décembre 1879. Alfred Costes et l'Europe nouvelle. 1930, XXIX-621 p.
- Dominique (Pierre).* La Commune. Grasset, 1930, in-12, 295 p.; prix : 15 fr.
- Dopsch (Alfons).* Naturwissenschaft und Geldwirtschaft in der Weltgeschichte. Vienne, L. W. Seidel et fils, XII-294 p.; prix : 14 rm.
- Dorn (Arno).* Robert Heinrich, Graf von der Goltz, ein hervorragender Diplomat im Zeitalter Bismarcks. Halle sur Saale, Max Niemeyer, VII-278 p.; prix : 12 m.
- Douel (Martial).* Un siècle de finances coloniales. Félix Alcan, 1930 (collection du Centenaire de l'Algérie. Institutions financières). In-4^o, 835 p.; prix : 125 fr.
- Doughty (Arthur G.).* Rapport sur les archives publiques pour l'année 1929 (Dominion du Canada). Ottawa, impr. Acland, 1930, 170 p.; prix : 50 cents.
- Dove (C. Clayton).* Marcus Aurelius Antoninus. Londres, Watts, 1930, 286 p.; prix : 3 s. 6 d.
- Dufourcq (Albert).* Histoire ancienne de l'Église; IV : Le Christianisme et l'Empire, 200-700. Plon, 1930, in-12, 472 p.
- Dupire (Noël).* Bibliographie des travaux de Ernest Langlois. E. Droz, 1929, 68 p.
- Dupront (A.).* Pierre-Daniel Huet et l'exégèse comparatiste au XVII^e siècle. Ernest Leroux, 1930, 311 p.
- Dreyfus (Robert).* La République de Monsieur Thiers, 1871-1873. Nouvelle Revue française, 1930, 352 p.
- Drouot (H.) et Calmette (J.).* Histoire de Bourgogne. Boivin, 1930, VII-399 p.; prix : 18 fr.

- Dykes (D. Oswald).* Source book of constitutional history from 1660. Londres, Longmans, 1930, x-505 p. ; prix : 21 s.
- Edwards (S. M.) et Garrett (H. L. O.).* Mughal Rule in India. Londres, Humphrey Milford, 1930, 374 p. ; prix : 15 s.
- Egidio (P.).* Emanuele Filiberto ; vol. I : 1528-1559 ; vol. II : 1559-1580. Turin, Paravia, 2 vol. in-12, 178 et 297 p. ; prix : 32 l.
- Ehrenpreis (Marc).* Le pays entre Orient et Occident (collection Judaïsme). Éditions Rieder, 1930, 240 p. ; prix : 15 fr.
- Elder (Marc).* Jacques Cassard, corsaire de Nantes. La Renaissance du Livre, 1930, in-12, 222 p. ; prix : 15 fr.
- Enthoven (H. E.).* De Val van Delcassé. Utrecht, Kemink et fils, 26 p.
- Evelpidi (C.).* Les États balkaniques. Étude comparée politique, sociale, économique et financière. Rousseau, 1930, 328 p. ; prix : 40 fr.
- Ester (Henry d').* Les conquérants de l'Algérie, 1830-1857. Berger-Levrault, 1930, gr. in-8°, VIII-244 p.
- Felgères (Charles).* Scènes et tableaux de l'Histoire d'Auvergne, d'après des documents inédits. Aurillac, Édit. U. S. H. A., 1930, XII-461 p., 11 gravures.
- Ferrara (Orestes).* Maquiavelo. La Havane, Imprenta « El siglo XX ». 1928, xxviii-360 p.
- (Orestes). L'Amérique et l'Europe. Le panaméricanisme et l'opinion européenne ; trad, par Francis de Miomandre. Paris, Les œuvres représentatives, 1930, xxix-291 p. ; prix : 12 fr.
- Ferrari (Girola).* La campagna di Verona all'epoca veneziana. Venezia, La R. Deputazione editrice, 1930, 150 p.
- Finder (Ernst).* Hamburgisches Bürgertum in der Vergangenheit. Hambourg, Friederichsen et De Gruyter, 1930, 455 p., 11 photos, 24 pl. ; prix : 13 m.
- Flavius Joseph.* (Œuvres complètes) ; t. V : Guerre des Juifs, livres I-III ; trad, par R. Harmand. 1912, 315 p. ; prix : 7 fr. 50.
- Fogolari (Gino).* Il palazzo ducale di Venezia. Milan, Treves, XLIII p. et 125 illustr. ; prix : 8 l.
- Fosseyeux (Marcel).* Il y a cent ans. Paris médical en 1830. Librairie Le François, 1930, in-12, 103 p.
- Foulet (Albert).* Le couronnement de Renard. Poème du XIII^e siècle. Les Presses universitaires de France (Elliott Monographs, n° 24), LXXXIII-124 p.
- Fox (Sir John C.).* The Lady Ivie's trial in the county of Essex before Lord chief justice Jeffreys in 1684. Oxford, at the Clarendon Press, 1929, viii-174 p. ; prix : 12 s. 6 d.
- Franke (O.).* Geschichte des Chinesischen Reiches ; I Band : Das Altertum und das Werden des Konfusianischen Staates. Berlin, Walter de Gruyter, 1930, gr. in-8°, xxvi-431 p. ; prix : 28 m.
- Franzel (Emil).* König Heinrich VII von Hohenstaufen. Studien zur Geschichte des « Staates » in Deutschland. Franz Reichenberg, Kraus, 1929, 202 p.
- Frazer (Sir James George).* Myths of the origin of fire. Londres, Macmillan, 1930, vii-238 p. ; prix : 12 s. 6 d.
- Fuchs (Alois).* Die karolingischen Westwerke und andere Fragen der karolingischen Baukunst. Paderborn, impr. Bonifacius, 1929, 100 p. ; prix : 7 m.
- Fugier (André).* La junte supérieure des Asturias et l'invasion française, 1810-1811. Félix Alcan, 1930, xvii-208 p., 1 carte ; prix : 60 fr.
- Napoléon et l'Espagne, 1799-1808. Ibid., 2 vol., XLIV-406 et 494 p. ; prix des deux : 65 fr.
- Gabory (Émile).* L'Angleterre et la Vendée, d'après des documents inédits ; I : Granville, Quiberon, l'île d'Yeu. Perrin, 316 p. ; prix : 20 fr.
- Galbreath (Donald Lindsay).* A treatise on ecclesiastical heraldry ; part I : Papal Heraldry. Cambridge, W. Heffer and Sons, 1930, 118 p.
- Gardiner (Dorothy).* The story of Lambeth Palace. Londres, Constable, 1930, xvi-281 p. ; prix : 15 s.
- Garnier (chanoine Adrien).* Les ordonnances du 16 juin 1828, d'après des documents inédits tirés des archives du Vatican et des Archives nationales. J. de Gigord, 1929, in-12, XVII-250 p.
- Gasser (Adolf).* Entstehung und Ausbildung der Landeshoheit im Gebiete der Schweizerischen Eidgenossenschaft. Aarau et Leipzig, Sauerländer, 1930, xix-437 p.
- Gautherot (Gustave).* Le bolchévisme aux colonies et l'impérialisme rouge. Librairie de la Revue française, 1930, 448 p. ; prix : 18 fr.
- Gautier (E.-F.).* Un siècle de colonisation. Études au microscope. Félix Alcan, 1930 (collection du Centenaire de l'Algérie. Archéologie et histoire), in-4°, 347 p., 4 cartes et 17 planches.
- Gitti (Alberto).* Clistene di Sicione e le sue riforme. Studi sulla storia arcaica di Si-

- cione. Rome, Giov. Bardi, 1929, in-4°, VII-89 p.
- Grandchamp (Pierre)*. La France en Tunisie au XVII^e siècle, t. VIII; suite des documents inédits publiés sous les auspices de la Résidence générale de France à Tunis, Tunis, impr. J. Aloccio, 1930, xxxvii-674 p., photographies et signatures.
- Grenwood (Alice Drayton)*. History of the People of England; vol. IV : 1834-1910. The Victorian age. The Sheldon Press, 1929, 194 p.; prix : 6 s.
- Grinko (G.)*. Le plan quinquennal. Bureau d'éditions, 1930, in-12, 428 p.; prix : 15 fr.
- Grubb (Isabel)*. Quakerism and industry before 1800. Londres, Williams et Norgate, 1930, 192 p.
- Hajnal (István)*. Esterházy miklós nador iratai 1640 december-1643 marcius. Budapest, Esterházy Pál Herceg kiadása 1930, xcvi-460 p.
- Hantos (Elemér)*. L'économie mondiale et la Société des Nations. Marcel Giard (Bibliothèque internationale d'économie politique), 1930, 381 p.; prix : 50 fr.
- Hattersley (Alan F.)*. A short history of Democracy. Cambridge University Press, 1930, 274 p.; prix : 6 s.
- Henri-Fouqueray (P.)*. Martyrs du Canada; terminé, revu et publié par le P. Alain de Beccelievre. Téqui, 1930, in-12, 354 p.; prix : 15 fr.
- Herrick (Myron T.)*. Souvenirs, recueillis par le colonel T. Bentley Mott. Plon, 1930, 324 p.; prix : 20 fr.
- Herriot (Édouard)*. Sous l'olivier. Hachette, 324 p.; prix : 15 fr.
- Homo (Léon)*. La civilisation romaine. Payot (Bibliothèque historique), 470 p., 294 figures; prix : 60 fr.
- Howland (Charles P.)*. Survey of American foreign relations 1929. Londres, Humphrey Milford, 1929, xvi-535 p.; prix : 24 s. Histoire des conciles; t. IX, 1^{re} partie : Concile de Trente; publ. par P. Richard. Letouzey et Ané, 1930, 527 p.
- Hitti (Philip K.)*. The origins of the Druze people and religion, with extracts from their sacred writings. New-York, Columbia University Press. Londres, H. Milford, 1928, viii-80 p., 1 carte et 2 photos; prix : 10 s. 6 d.
- H. M.* (lieutenant-colonel d'artillerie breveté). La vérité sur la guerre, 1914-1918 : Pétain, Foch, Sarraï, Franchet d'Esperey. Albin Michel, 1930, 322 p.
- Hubert (M.)*. Structure et condition juridique des compagnies de navigation de l'Ancien régime. Arthur Rousseau, 1929, 266 p.
- Index generalis*. Annuaire général des Universités. Éditions Spes, 1929-1930, in-12, 2,322 p.
- Inventory (an) of the historical monuments in London*. Vol. V : East London (Royal Commission on historical Monuments, England). Londres, H. M's Stationary Office, 1930, in-4°, XLVIII-149 p., 192 pl. et 2 cartes dans une pochette; prix : 17 s. 6 d.
- Iorga (N.)*. Brève histoire de la Petite Arménie. Gamber, 1930, 153 p. illustr.
- Jacobsohn (Ljubow)*. Russland und Frankreich in den ersten Regierungsjahren der Kaiserin Katharina II, 1762-1772. Im Ost-Europa-Verlag, 1929, 74 p.; prix : 4 Rm.
- Jeannaire (H.)*. Le messianisme de Virgil. Vrin, 1930, 216 p.; prix : 25 fr.
- Jehlicka (François)*. Une étape du Calvaire slovaque. Le procès Tuka, 1929-1930. Éditions Argo, 120 p.; prix : 8 fr.
- Johnston (Marjorie)*. Domination. Some Napoleonic episodes. Londres, John Murray xi-248 p.; prix : 12 s.
- Jouanne (René)*. Département de l'Orne. Cahiers de doléances des corps et corporations de la ville d'Alençon pour les États généraux de 1789. Alençon, Impr. alençonnaise, 1929, LXXXVIII-168 p.
- Krylenko (N.)*. La lutte de classe par le sabotage. Bureau d'éditions, 1930, in-12, 75 p.; prix : 2 fr.
- Laloy (Émile)*. La guerre mondiale ; ses origines et l'après-guerre, d'après leurs principaux historiens. C. Klincksieck, 1930, 702 p.
- Lamb (Harold)*. The Crusades. Iron men and saints. Londres, Thornton Butterworth, 1930, 319 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Langer (William Leonard)*. The Franco-Russian alliance 1890-1894. Harvard Univ. Press, VIII-455 p.; prix : 21 s.
- Langsam (Walter Consuelo)*. The Napoleonic wars and German nationalism in Austria. New York, Columbia University Press, 1930, 241 p.; prix : 3 doll. 75 c.
- Lantoine (Albert)*. Histoire de la franc-maçonnerie française. Le rite écossais ancien et accepté (Suprême conseil de France. Grande loge de France). Émile Nourry, 1930, gr. in-8°, XIII-332 p.; prix : 40 fr.
- La Sale (Antoine de)*. Le Paradis de la reine Sibylle; édition et commentaire critique

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE » . . . VII

- par *Fernand Desonay*. E. Droz, 1930, cxxvii-65 p., illustr.
- Lasti (Harold J.)*. The socialist tradition in the French revolution. Londres, The Fabian Society, et Geo Allen and Unwin, 36 p.; prix : 1 s.
- Laursen (L.)*. Danmark-Norges Traktater, 1523-1750, med dertil horende aktstykker. T. VIII : 1683-1689. Copenhague, Gad, 1930, 675 p.
- Lawlor (Hugh Jackson)*. The fasti of St. Patrick's, Dublin. Dundalk, W. Tempest, 336 p.; prix : 20 s.
- Lehman (Lucien)*. La seule issue. Maison-neuve frères, 294 p.; prix : 15 p.
- Lemoine (J.) et Bourde de La Rogerie (H.)*. Mme de Sévigné aux Rochers. Le livre de comptes de l'abbé Rahuel, 1669-1676. Rennes, Plihon, 1930, gr. in-8°, 181 p.
- Lespèce (René)*. Alger. Étude de géographie et d'histoire urbaines (collection du Centenaire de l'Algérie. Géographie). Félix Alcan, 1930, in-4°, 860 p., carte d'Alger et ses environs; prix : 125 fr.
- Liettöl (Knut)*. The origin of the Icelandic sagas. Oslo, Aschehoug et C°. Paris, Soc. d'édition Les Belles-Lettres, 1930, ix-261 p.
- Ligne (prince de)*. Souvenirs et portraits, 1830-1856; publ. par Félicien Leuridan. Bruxelles et Paris, Librairie nationale d'art et d'histoire, 1930, 147 p.
- Mascigne (René)*. L'Église mérovingienne et l'Etat pontifical. E. de Boccard, 1929, 548 p.
- Macdonald (Rev. A. J.)*. Berengar and the reform of sacramental doctrine. Londres, Longmans, 1930, 444 p.; prix : 21 s.
- Machen (J. Gresham)*. The Virgin birth of Christ. Londres et Édimbourg, Marshall, Morgan et Scott, vi-414 p., [s. d.]; prix : 15 s.
- Mackinnon (James)*. Luther and the Reformation. Vol. IV : Vindication of the movement, 1530-1546. Londres, Longmans, 1930; prix : 16 s.
- Macmillan (William Miller)*. Complex South Africa, an economic foot-note to history. Londres, Faber, 293 p.; prix : 12 s. 6 d.
- Mac Nair (Harley Farnsworth)*. Modern Chinese history. Selected readings. Shanghai, The Commercial Press, 1927, 922 p.
- Makon (major-general R. H.)*. The tragedy of Kirk O'Field. Cambridge, at the University Press, 1930, 285 p.; prix : 16 s.
- Mallory (Walter H.)*. Political handbook of the World : Parliaments, parties and press.
- New Haven (Conn.), Yale University Press, 1930, gr. in-8°, 198 p.
- Martin-Saint-Léon (Et.)*. Les Sociétés de la Nation. Étude sur les éléments constitutifs de la Nation française. Éditions Spes, 1930, 415 p.
- Marx (K.)*. Lettres à Kugelmann, 1862-1876. Préface de Lénine. Éditions sociales internationales, 208 p.; prix : 13 fr. 50.
- Masi (Gino)*. La struttura sociale delle fazioni politiche Fiorentine ai tempi di Dante. Florence, Leo S. Olschki, 1930, gr. in-8°, 28 p.
- Massignon (Louis)*. Recueil de textes inédits concernant l'histoire de la mystique au pays de l'Islam. Paul Geuthner, 1929, vii-259 p.
- Mathiez (Albert)*. Girondins et Montagnards. Firmin-Didot, 1930, 307 p.
- Mermeix*. Histoire romaine. Arthème Fayard [s. d.], 725 p.; prix : 20 fr.
- Metzger (H.)*. La chimie (Histoire du monde. T. XIII : La civilisation européenne moderne, IV^e partie). E. de Boccard, 1930, 169 p.; prix : 20 fr.
- Meunier (Dauphin)*. La vie intime et amoureuse de Mirabeau. Jules Tallandier, 1930 [s. d.], 300 p.
- Michel (Anton)*. Humbert und Kerallarios. Quellen und Studien zum Schisma des xi Jahrhunderts, 2^e partie. Paderborn, Schöningh, 1930, xii-494 p.; prix : 32 m.
- Moinet (Paul)*. Messaline la calomniée Éditions Pierre Bossuet, 1930, in-12 185 p.; prix : 12 fr.
- Montefiore (C. G.)*. Rabbinic literature and gospel teachings. Londres, Macmillan, 1930, xxii-442 p.; prix : 15 s.
- Monumentum Ancyranum : Res Gestae Divi Augusti. Testo et commento storico di Concetto Barini (Biblioteca della Rivista storica del Popolo d'Italia, n° 4). Milano, Tip. Popolo d'Italia, 1930, 280 p.
- Moreau (dom Hadelin de)*. Dom Hildebrand de Hemptinne, abbé de Maredsous, premier primate de l'Ordre bénédictin, 1849-1913. Desclée, De Brouwer et Cie et P. Lethielleux (collection « Pax »), 1930, 395 p.; prix : 15 fr.
- Morini-Comby (J.)*. Mercantilisme et protectionnisme. Félix Alcan, 1930, 217 p.
- Morison (Samuel Eliot)*. Builders of the Bay Colony. Londres, Humphrey Milford, xiv-365 p., 1 carte, illustr.; prix : 21 s.
- Mouton (Léo)*. La vie municipale au xv^e siècle : Claude Marcel, prévôt des marchands, 1520-1590. Librairie académique, 1930, in-16, xvi-215 p.; prix : 15 fr.

VIII LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- Muir (Ramsay).* How Britain is governed. A critical analysis of modern development in the British system of Government. Londres, Constable, 1930, 333 p. ; prix : 12 s. 6 d.
- Newman (Bertram).* Lord Melbourne. Londres, Macmillan, 1930, 322 p. ; prix : 12 s. 6 d.
- Nowak (Frank).* Medieval slavdom and the rise of Russia. New-York, Henry Holt, XII-132 p.
- O'Brien (Louis).* Innocent XI and the revocation of the edict of Nantes. Berkeley, California, VII-231 p. ; prix : 5 doll.
- O'Neill (J. G.).* Ancient Corinth, with a topographical sketch of the Corinthia; part I : from the earliest times to 404 B. C. Baltimore, The Johns Hopkins Press ; Londres, H. Milford, 1930, XIII-270 p., 10 pl. et 1 plan ; prix : 5 doll.
- Pasquier (Pierre).* L'Annam d'autrefois. Essai sur la constitution de l'Annam avant l'intervention française. Société d'éditions maritimes et coloniales, 1930, in-12, 339 p.
- Pellet (Marcellin).* Vieilles histoires. Occitanie, 1930, 149 p. ; prix : 20 fr.
- Pearce (Ernest Harold).* The register of Thomas de Cobham, bishop of Worcester, 1317-1327. Londres, Mitchell Hugues et Clarke, 1930, in-4°, 321 p.
- Péres (J.).* Les sciences exactes (Histoire du monde. T. XIII : La civilisation européenne moderne, III^e partie). E. de Boccard, 1930, 196 p. ; prix : 25 fr.
- Pertinax.* Le partage de Rome. B. Grasset, 1929, 379 p. ; prix : 12 fr.
- Pitois (N.).* Le Morvan historique, géographique et touristique. Autun, impr. Tavernier et Chandioux, 1929, 221 p., illustr. Politique (la) extérieure de l'Allemagne, 1870-1914. Documents officiels publiés par le ministère allemand des Affaires étrangères ; t. X : 20 avril-11 décembre 1895 ; trad. par Camille Jordan. Alfred Costes, 1930, XXXV-320 p.
- Politis (Athanase G.).* L'hellénisme et l'Égypte moderne, t. II. Félix Alcan, 573 p. ; prix : 50 fr.
- Réau (Louis).* Houdon. Biographie critique. Laurens, 1930, 127 p., 24 pl. ; prix : 12 fr.
- Reclus (Maurice).* L'avènement de la III^e République, 1871-1875. Hachette (l'Ancienne France), in-16, 242 p.
- Rehm (Walther).* Der Untergang Roms im abendländischen Denken. Ein Beitrag zur Geschichtsschreibung und zum Dekadenproblem. Leipzig, Dieterich, 1930, VIII-176 p. ; prix : 8 m.
- Renard (Albert).* Paix ou guerre? Eupen-Malmédy ; Alsace-Lorraine ; l'Anschluss, Pays-Bas et Belgique. Félix Alcan, in-12, XVI-220 p. ; prix : 12 fr.
- René (R. P. J.).* Manuel d'Écriture sainte ; t. I : Introduction générale à l'Ancien et au Nouveau Testament. Le Pentateuque. Emm. Vitte, 1930, 480 p. ; prix : 20 fr.
- Ritter (Raymond).* Le château de Pau. précis archéologique et descriptif. Toulouse, Privat-Didier, 1929, 258 p., 91 gravures et 6 plans.
- Robinson (David M.).* Excavations at Olympia ; 2^e partie : Architecture and sculpture ; Houses and other buildings. Baltimore, The Johns Hopkins Press ; Londres, Humphrey Milford, 1930, gr. in-8°, 155 p., 307 planches et 1 carte ; prix : 30 doll.
- Rocca (M.).* Le fascisme et l'antifascisme en Italie. Félix Alcan, VI-214 p. ; prix : 15 fr.
- Rollin (Léon).* Sous le signe de Monroe. Autour de la Méditerranée américaine. Félix Alcan (Les questions du temps présent), 1930, 213 p. ; prix : 15 fr.
- Ronan (Myles V.).* The Reformation in Ireland under Elizabeth, 1558-1580. Londres, Longmans, 1930, XXXII-678 p. ; prix : 21 s.
- Ross (W. D.).* Aristote. Préface de D. Parodi. Payot, 419 p. ; prix : 30 fr.
- Rousseau (I. J.).* The Peninsular Journal of Major-General sir Benjamin d'Urban, 1808-1817. Londres, Longmans, 1930, 355 p. ; prix : 21 s.
- Roz (Firmin).* Histoire des États-Unis. Arthème Fayard, 1930, in-12, 475 p. ; prix : 16 fr. 50.
- Sainte-Croix de La Roncière (comte de).* Dans le sillage des caravelles de Colomb. L'île d'Émeraude. Paris, A « La Caravelle », 257 p., illustr., 1 carte ; prix : 30 fr.
- Savonarola. Prediche italiane ai Fiorentini.* I, Novembre e Dicembre 1494 a cura di Francesco Cognazzo. La Nuova Italia, 1930, 369 p. ; prix : 35 lire.
- Schmidt-Phiseldock (Kay).* Eduard Meyer og de historiske problemer. Aarhus, Petersens, 1929, 158 p.
- Sée (Henri).* Französische Wirtschaftsgeschichte, I Bd. Jena, G. Fischer, 1930, 434 p. ; prix : 18 mk.
- Segreste (Marcel).* La Lettonie. Préface de H. Hauser. Les éditions Rieder, 142 p., 8 pl. ; prix : 18 fr.
- Shaeber (Matthias A.).* Some forerunners of the newspaper in England, 1476-1622. Philadelphia, Univ. of Pennsylvania

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

IX

- Press ; Londres, H. Milford, 1929, 368 p. ; prix : 4 doll.
- Shears (F. S.).* Froissart. Londres, Routledge, 1930, 244 p. ; prix : 10 s. 6 d.
- Silbermann (Otto).* Un continent perdu, l'Atlantide. Les éditions Genet, 1930, 108 p.
- Stahl (Robert).* Les Mandéens et les origines chrétiennes. Rieder, 1930, 214 p. ; prix : 15 fr.
- Staline.* Bureau d'éditions, 1930, in-12, 155 p. ; prix : 6 fr.
- Stenton (F. M.).* Facsimiles of early charters from Northamptonshire collections. Lincoln and Londres, J. W. Ruddock and Sons, 1930, xxv p., 64 fac-similés (Northampton Record Society, t. IV) ; prix : 1 £ 10 s.
- Sturluson (Snorri).* Saga de Saint-Olav, 1015-1030 ; trad. par Georges Sautreau ; avant-propos de Gunnar Höst. Payot, 304 p. ; prix : 25 fr.
- Traas (Juan B.).* La naissance de l'Amérique espagnole ; trad. par Xavier de Cordaillac. Éditions « Le livre libre », 1930, 350 p. ; prix : 15 fr.
- (Juan B.). Lo gotico, signo de Europa. Buenos-Aires, Cabant et Cie, 195 p.
- Terrasse (Charles).* Germain Pilon. Biographie critique. Laurens, 128 p., 24 pl.
- Terry (Altha Elizabeth).* Jeanne d'Arc in periodical literature, 1894-1929. New-York, Institute of French Studies, 1930, 127 p.
- Thomas (Benjamin Platt).* Russo-American relations, 1815-1867. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1930, 185 p.
- Torrer (Norman L.).* Voltaire and the English deists. Yale University Press (Yale romanic studies, vol. I). Londres, H. Milford, 1930, x-224 p. ; prix : 11 s. 6 d.
- Trapper-Lomax (Richard).* The diary and letter-book of the Rev. Thomas Brockbank, 1671-1709. Manchester, University Press, 1930.
- Tresors (les) des Bibliothécaires de France. Manuscrits, incunables, etc. Les éditions G. van Oest, in-4°, p. 95-127, pl. LIII-LXX.
- Trotsky (Léon).* Ma vie. Essai autobiographique ; trad. par Maurice Parjanine, t. II et III. Les éditions Rieder, 220 et 343 p. ; prix : 16 fr. 50 chacun.
- Tzen-Tsionning.* La Chine et le Kuomintang. Shanghai, Librairie franco-chinoise, 1930 ; prix : 12 fr.
- Turner (Cuthbertus Hamilton).* Ecclesiæ occidentalis monumenta juris antiquis- simi ; t. I, fasc. 2, 3^e partie : Concilium Nicaenum ; supplementum Nicaeno-Romanum. Oxford Clarendon Press, 1930, in-4°, xvi p., plus p. 442-624 ; prix : 42 s.
- Tzenoff (Dr Gantscho).* Die Abstammung der Bulgaren und die Urheimat der Slaven. Berlin, Walter de Gruyter, 1930, 358 p.
- Vaillancourt (Émile).* La conquête du Canada par les Normands. Biographie de la première génération normande du Canada. Avec la collaboration du R. P. Archange Godbout. Montréal, Ducharme, 1930, 253 p.
- Van Houtte (Hubert).* Les occupations étrangères en Belgique sous l'Ancien régime. Gand, Van Rysselberghe et Rombaut ; Champion, 1930, 2 vol. xxiii-590 et 546 p.
- Véri (abbé de).* Journal publié avec une préface et des notes par le baron Jehan de Witte. T. II. Tallandier, 1930, 452 p.
- Vié (Dr Jacques).* Les aliénés et les correcctionnaires à Saint-Lazare au XVII^e et au XVIII^e siècle. Félix Alcan, 1930, 251 p. ; prix : 30 fr.
- Vladimirsov.* The life of Ghengis Khan ; trad. par le prince D. S. Mirsky. Londres, Routledge, 1930, in-12, 172 p. ; prix : 6 s.
- Vriend (J., S. J.).* The Blessed Virgin Mary in the medieval drama of England, with additional studies in middle english literature. J. Muusses, Purmerend (Hollande), 1928, xv-160 p. ; prix : 3 fl. 50 c.
- Vuilleumier (Henri).* Histoire de l'Église réformée du pays de Vaud sous le régime bernois ; t. III : Le refuge, le piétisme, l'orthodoxie libérale. Lausanne, éditions La Concorde, 1930, 779 p.
- Walter von Chatillon.* Moralisch-Satirische Gedichte ; publ. par Karl Strecker. Heidelberg, Winter, 1919, in-12, 179 p. ; prix : 6 m.
- Warner (Wellman J.).* The Wesleyan movement in the industrial revolution. Londres, Longmans, 1930, 299 p. ; prix : 15 s.
- Whyte (Frederick).* China and foreign powers. An historical review of their relations, 2^e édit. Londres, Humphrey Milford, 1928 ; prix : 3 s. 6 d.
- Widera (Erika).* Der Kirchenzehnt in Deutschland zur Zeit der Sächsischen Herrscher. Mayence, Kirchheim, 1930 (thèse de doctorat), 110 p.
- Wilson (Rowland Alvyn).* The register of William de Gynesburgh, bishop of Worcester, 1302-1307, edited by John William Willis Band, 1907. Introduction. Oxford, James Parker et Cie, 1929.

X LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- Windisch (Hans)*. Die katholischen Briefe. Handbuch zum neuen Testament n° 15. Tübingen, Mohr, 1930, 144 p.
- Wittrock (Georg)*. Gustav Adolf. Stuttgart, Fr. A. Perthes, 1930, 392 p.
- Woledge (Brian)*. L'âtre périlleux. Études sur les manuscrits, la langue et l'importance du poème. E. Droz, 134 p.
- Woolley (C. Leonard)*. Les Sumériens; trad. par E. Lévy. Payot, 1930, 205 p., 24 pl. et 10 croquis; prix : 24 fr.
- Wrangel (comte F. U.)*. Première visite de Christine de Suède à la cour de France, 1656. Firmin-Didot, 1930, 275 p.; prix : 50 fr.
- Wrangel (général)*. Mémoires. Tallinn, 1930, 332 p.; prix : 35 fr.
- Wührer (Karl)*. Romantik im Mittelalter. Brünn, Rud. M. Rohrer, 1930, 76 p.
- Wyclif (Johannes)*. Summa de ente. primi tractatus primus et secundus, first edited by S. Harrison Thomas. Oxford, at the Clarendon Press, 1929. prix : 10 s. 6 d.
- Ziebarth (Erich)*. Beiträge zur Geschichte des Seeraubs und Seehandels im Griechenland. Hambourg, Friederichsen, 1929.
- Zingarelli (Italo)*. Il risveglio dell'Idro. Iano, Treves, 1928, 263 p.; prix : 10 fr.

